

RAYMOND E. FEIST



L'OMBRE D'UNE REINE NOIRE

LA GUERRE DES SERPENTS

TOME I



Raymond E. Feist

La Guerre des Serpents
livre premier

L'Ombre d'une Reine Noire

(Traduit de l'américain par Isabelle Pernot)



Bragelonne

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

*Titre original : Shadow of a Dark Queen - volume one of the
Serpentwar Saga*

Copyright © Raymond E. Feist 1994

© Bragelonne 2004 pour la présente traduction

Illustration de couverture : © Stéphane Collignon

ISBN : 2-914370-79-2 Bragelonne

35, rue de la Bienfaisance - 75008 Paris – France

Site Internet : <http://www.bragelonne.fr>

À Jonathan Matson :
plus qu'un agent, un ami.







novinous

Protagonistes

Aglaranna : reine des elfes à Elvandar.

Alika : cuisinière d'origine démoniaque sur l'île du Sorcier.

Althal : un des elfes d'Elvandar.

Avery, Rupert « Roo » : gamin de Ravensburg, compagnon d'Erik de la Lande Noire ; prisonnier recruté dans la compagnie de Calis.

Biggo : prisonnier recruté dans la compagnie de Calis.

Calis : mi-elfe, mi-humain, fils d'Aglaranna et de Tomas ; connu sous le nom de « l'Aigle de Krondor » et chef d'une compagnie de mercenaires.

Culli : mercenaire et meurtrier.

Dawar : mercenaire dans la compagnie de Nahoot.

De la Lande Noire, Erik : bâtard du baron de la Lande Noire ; prisonnier recruté dans la compagnie de Calis.

De la Lande Noire, Manfred : fils cadet d'Otto et futur baron.

De la Lande Noire, Otto : baron de la Lande Noire, père d'Erik, Stefan et Manfred.

De la Lande Noire, Stefan : frère aîné de Manfred.

De Loungville, Robert « Bobby » : sergent de la compagnie de Calis.

De Savona, Luis : prisonnier recruté dans la compagnie de Calis.

D'Esterbrook, Jacob : marchand de Krondor.

Durany : mercenaire dans la compagnie de Calis.

Ellia : elfe sauvée par Miranda.

Embrisa : fille du village de Weanat.

Fadawah, général : chef suprême des armées de la reine Émeraude.

Finia : femme du village de Weanat.

Foster, Charlie : caporal de la compagnie de Calis.

Freida : mère d'Erik.

Galain : elfe d'Elvandar.

Gapi : général de l'armée de la reine Émeraude.

Gert : vieille charbonnière que rencontrent Erik et Roo.

Goodwin, Billy : prisonnier recruté dans la compagnie de Calis.

Greylock, Owen : maître d'armes du baron de la Lande Noire puis membre de la compagnie de Calis.

Grindle, Helmut : marchand.

Handy, Jérôme : membre de la compagnie de Calis.

Jarwa : sha-shahan des Sept Nations des Saaurs.

Jatuk : fils de Jarwa, héritier puis sha-shahan des Saaurs survivants.

Kaba : porteur du bouclier de Jarwa.

Kelka : caporal de la compagnie de Nahoot.

Khali-shi : nom que donnent les habitants de Novindus à la déesse de la Mort.

Lalial : elfe d'Elvandar.

Lender, Sébastian : avocat-conseil au *Café de Barret* à Krondor.

Lims-Kragma : déesse de la Mort.

Macros le Noir : sorcier légendaire, considéré comme le plus grand magicien de tous les temps.

Marsten : marin sur le *Revanche de Trenchard*.

Mathilda : baronne de la Lande Noire.

Milo : propriétaire de l'*Auberge du Canard Pilet* à Ravensburg.

Miranda : mystérieuse amie de Calis.

Monis : porteur du bouclier de Jatuk.

Mugaar : négociant en chevaux à Novindus.

Murtag : guerrier saaur.

Nakor l'Isalani : étrange compagnon de Calis.

Nathan : nouveau forgeron de l'*Auberge du Canard Pilet* à Ravensburg.

Natombi : ancien légionnaire keshian, prisonnier recruté dans la compagnie de Calis.

Pug : également connu sous le nom de Milamber ; magicien très puissant, possédant presque autant de connaissances que Macros le Noir.

Rian : un des mercenaires de Zila.

Rosalyn : fille de Milo.

Ruthia : déesse de la Chance.

Shati, Jadow : membre de la compagnie de Calis.

Shila : monde natal des Saaurs.

Sho Pi : Isalani, ancien moine de Dala ; prisonnier recruté dans la compagnie de Calis.

Tabert : tavernier de LaMut.

Tarmil : habitant du village de Weanat.

Tomas : consort d'Aglaranna, père de Calis ; porte l'armure d'Ashen-Shugar, le dernier des Seigneurs Dragons.

Tyndal : forgeron de l'*Auberge du Canard Pilet* à Ravensburg.

Zila : mercenaire perfide.

LIVRE PREMIER

L'histoire d'Erik

Jours bénis, quand à la périphérie de l'œil,
Les aigles se fondaient dans le soleil.
Quand on saisissait l'arc à coup certain,
Que la flèche, la main et l'œil ne faisaient plus qu'un ;
Lorsque les Plaisirs, comme les vagues pour un nageur,
Annonçaient l'extase des havres !
Invoque-les, ils brillent, ils meurent
Comme des lumières sur des monceaux de cadavres.

George Meredith
« Ode à la mémoire de la jeunesse »

Prologue

DÉLIVRANCE

Au milieu du fracas des tambours, les guerriers saurs chantaient leurs hymnes, se préparant pour la bataille à venir. Des bannières en loques pendaient mollement, accrochées aux hampes des lances ensanglantées. Les visages verts, bariolés de peintures rouge et jaune, étaient tournés en direction de l'ouest. Là, les incendies projetaient des lueurs ocre et cramoisi sur l'épais linceul de fumée noire qui masquait l'orbe déclinant du soleil et la tapisserie d'étoiles familières.

Jarwa, le sha-shahan des Sept Nations, souverain de l'empire de l'Herbe et seigneur des Neuf Océans, ne pouvait détacher son regard de ce désastre. Toute la journée, il avait observé la progression des incendies dans le lointain. Malgré la distance, les hurlements des vainqueurs et les cris des victimes avaient retenti durant tout l'après-midi. Les vents qui emportaient autrefois les douces fragrances des fleurs ou les riches arômes des épices du marché charriaient désormais la puanteur âcre du bois et de la chair carbonisés. Le sha-shahan n'avait pas besoin de regarder derrière lui pour savoir que ses guerriers rassemblaient leurs forces en vue de l'épreuve à venir. La résignation était dans tous les cœurs car la guerre était perdue et leur race allait s'éteindre.

— Messire, dit Kaba, le porteur de son bouclier, et le compagnon de toute une vie.

Jarwa se tourna vers son plus vieil ami et décela l'inquiétude gravée dans les rides peu profondes, au coin de ses yeux. Pour tous les autres, le visage de Kaba n'était qu'un masque indéchiffrable ; seul le sha-shahan arrivait à lire en lui comme un chaman dans un rouleau de Connaissance.

— Qu'y a-t-il ?

— Le Panthatian est arrivé.

Jarwa hocha la tête mais demeura immobile. Ses mains puissantes se refermèrent avec frustration sur sa grande épée, Tual-masok — *Buveuse de Sang*, dans l'ancienne langue —, qui symbolisait mieux son pouvoir que la couronne qu'il n'avait portée qu'en de rares occasions. Il enfonça la pointe de son arme dans le sol de sa bien-aimée Tabar, la plus ancienne nation sur le monde de Shila. Pendant dix-sept ans, il avait combattu les envahisseurs, tandis que ces derniers repoussaient ses hordes jusqu'au cœur de l'empire de l'Herbe.

Il était encore jeune lorsqu'il avait pris l'épée du sha-shahan. À cette occasion, les guerriers du peuple saaur avaient défilé devant lui, occupant l'antique chaussée de pierre qui enjambait la passe de Takador, laquelle reliait la mer de Takador à l'océan Castak. Une centaine de cavaliers s'étaient avancés, formant une centurie. Il fallait cent centuries pour former un *jatar* — dix mille guerriers — dix jatars pour faire un ost et dix osts pour une horde. À l'apogée de son règne, sept hordes répondaient à l'appel des cors de guerre de Jarwa, ce qui représentait au total sept millions de guerriers, toujours en mouvement. Leurs chevaux paissaient les prairies de l'empire de l'Herbe tandis que leurs enfants grandissaient en jouant à la guerre parmi les tentes et les chariots séculaires des Saurs. Leurs campements s'étendaient depuis la cité de Cibul jusqu'à la frontière la plus lointaine, à seize mille kilomètres de là. Cet empire était si vaste que les relais de cavaliers mettaient plus d'une lune et demie à parcourir la distance qui séparait la capitale de la limite de l'empire, tout cela au galop et sans jamais s'arrêter. Par ailleurs, il leur fallait deux fois plus de temps pour se rendre d'une frontière à l'autre.

Chaque saison, l'une des hordes se reposait près de la capitale tandis que les autres se déplaçaient le long des frontières de leur vaste nation et assuraient la paix par la soumission de tous ceux qui refusaient de leur payer un tribut. Le long des rivages des neuf grands océans, un millier de cités envoyait de la nourriture, des richesses et des esclaves à la cour du sha-shahan. Tous les dix ans, les champions des sept hordes se réunissaient pour de grandes joutes à Cibul, la capitale

ancestrale de l'empire de l'Herbe. Au cours des siècles, les Saaurs avaient rassemblé presque tous les territoires de Shila sous la bannière du sha-shahan, à l'exception des nations les plus lointaines, situées à l'autre bout du monde. Jarwa caressait le rêve de devenir celui qui réaliserait enfin le vœu de ses ancêtres en réunissant la dernière cité indépendante à l'empire, afin de régner sur le monde entier.

Quatre grandes cités étaient tombées face aux hordes de Jarwa, et cinq autres s'étaient rendues sans combattre, ce qui laissait moins d'une dizaine de villes à conquérir. Puis les cavaliers de la horde Pantha s'étaient présentés devant les portes d'Ashart, la cité des prêtres. Le désastre n'avait pas tardé à suivre.

Il fallait avoir des nerfs d'acier, comme Jarwa, pour supporter les cris d'agonie qui résonnaient dans la pénombre. Ces cris étaient ceux de son peuple que l'on conduisait aux fosses où festoyaient les démons. D'après les rares survivants qui avaient réussi à s'échapper, les prisonniers qui se faisaient rapidement massacrer étaient peut-être les plus chanceux, tout comme ceux qui mouraient au combat. En effet, la rumeur prétendait que les envahisseurs pouvaient capturer l'âme des mourants pour s'en servir comme d'un jouet. Ils les tourmentaient alors pour l'éternité, car les ombres des défunts se voyaient refuser la place qui leur revenait de droit parmi les ancêtres qui chevauchaient dans les rangs de la Horde céleste.

Jarwa contemplait le foyer de son peuple depuis son poste d'observation sur le plateau. C'était là, à moins d'une demi-journée de marche de Cibul, que campaient les restes d'une armée autrefois puissante et désormais en lambeaux. Cependant, même s'ils vivaient l'heure la plus sombre de l'histoire de l'empire, les guerriers saeurs, galvanisés par la présence du sha-shahan, se tenaient bien droits, la tête haute, et regardaient au loin leurs ennemis avec mépris. Mais peu importait leur attitude, car leur sha-shahan lisait dans leurs yeux ce qu'aucun seigneur des Neuf Océans n'y avait vu jusque-là : la peur.

Jarwa soupira et fit demi-tour sans un mot afin de regagner sa tente. Il savait parfaitement qu'il n'avait pas le choix et, pourtant, il détestait devoir faire face à l'inconnu.

— Kaba, dit-il en s'arrêtant à l'entrée de la tente, je ne fais pas confiance à ce soi-disant prêtre qui vient d'un autre monde.

Il cracha presque le mot « prêtre ». Kaba hocha la tête. Toutes les années passées au service de son sha-shahan ainsi que sa rude vie de cavalier saaur avaient fait grisonner ses écailles.

— Je sais que vous doutez, messire. Mais le porteur de votre coupe et votre maître de la connaissance sont d'accord avec moi. Nous n'avons pas le choix.

— On a toujours le choix, murmura Jarwa. On peut choisir de mourir en guerrier !

Kaba tendit doucement la main et toucha le bras de Jarwa, un geste dont la familiarité aurait causé la mort immédiate de tout autre guerrier saaur.

— Mon vieil ami, dit-il à voix basse, ce prêtre offre un refuge à nos enfants. Nous pouvons nous battre, mourir et laisser des vents amers éparpiller le souvenir des Saaurs. Alors, plus personne ne chantera pour rappeler notre bravoure à la Horde céleste, il n'y aura plus que nos ennemis pour dévorer notre chair. Mais nous pouvons aussi envoyer les femelles et les jeunes mâles qui nous restent sur cet autre monde, où ils seront en sécurité. Y a-t-il une autre solution ?

— Mais il n'est pas comme nous.

— C'est vrai qu'il y a quelque chose..., soupira Kaba.

— Il a le sang-froid, chuchota Jarwa.

Son guerrier esquissa un signe de protection.

— Les sang-froid sont des créatures de légende, protesta-t-il.

— Et qu'en est-il de ceux-là ? lui demanda le sha-shahan en désignant l'incendie qui ravageait sa capitale.

Kaba haussa les épaules. Sans rien ajouter, Jarwa fit entrer son vieil ami sous la tente de commandement.

Celle-ci était plus grande que toutes les autres du camp, car il s'agissait en réalité d'un pavillon composé de plusieurs tentes cousues ensemble. Jarwa en balaya l'intérieur du regard

et sentit un étau glacé lui étreindre le cœur. La plupart de ses plus sages conseillers et de ses plus puissants maîtres de la connaissance manquaient à l'appel. Cependant, ceux qui étaient présents le regardaient tous avec espoir. Il était le sha-shahan et se devait de délivrer son peuple.

Son regard s'arrêta sur l'étranger. De nouveau, Jarwa se demanda lequel de ses choix serait le plus sage. La créature ressemblait beaucoup aux Saaurs car, comme eux, elle avait des écailles vertes qui lui couvraient les bras et le visage. Mais elle portait une robe et un grand capuchon qui dissimulaient son corps, contrairement à l'armure d'un guerrier ou la tunique d'un maître de la connaissance. Selon les critères des Saaurs, elle était de petite taille, mesurant moins de deux bras de haut. Son museau, au contraire, était trop long de moitié et ses yeux entièrement noirs, alors que les Saaurs avaient des iris rouges sur fond blanc. Des griffes noires ornaient l'extrémité de ses doigts au lieu d'épais ongles blancs. De plus, elle émettait un léger sifflement lorsqu'elle parlait, à cause de sa langue fourchue. Jarwa retira son heaume cabossé, le tendit à un serviteur et dit à voix haute ce que pensait tout bas chaque guerrier et maître de la connaissance présent sous la tente :

— Serpent.

La créature hocha la tête comme s'il s'agissait d'un salut et non d'une insulte mortelle.

— En effet, messire, siffla-t-elle en guise de réponse.

Plusieurs guerriers portèrent la main à leurs armes, mais le vieux porteur de la coupe, qui arrivait juste derrière Kaba dans la hiérarchie du pouvoir, les retint.

— Il est notre hôte, leur rappela-t-il.

Les légendes au sujet du peuple serpent faisaient depuis longtemps partie du patrimoine des Saaurs, le peuple lézard de Shila, car les deux races étaient à la fois semblables et différentes, l'une ayant le sang chaud et l'autre froid. Les mères parlaient des Serpents pour effrayer leurs enfants, la nuit, lorsqu'ils n'étaient pas sages. Même si, de mémoire de Saur, on n'avait jamais vu de Serpent, on les craignait et les haïssait car ils dévoraient leurs propres enfants et déposaient leurs œufs dans des bassins d'eau chaude. Selon la légende, les deux races

avaient été créées par la déesse, à l'aube des temps, lorsque les premiers cavaliers de la Horde céleste avaient été pondus. Les Serpents étaient restés dans la demeure de la dame Verte, déesse de la Nuit, car ils étaient ses serviteurs, tandis que les Saaurs avaient chevauché en sa compagnie, et celle de ses frères et sœurs divins. La déesse avait abandonné les Saaurs en ce monde, où ils avaient prospéré, mais toujours leur était resté le souvenir des autres créatures, les Serpents. Seul un maître de la connaissance savait distinguer l'histoire du mythe, mais Jarwa était sûr d'au moins un fait : dès la naissance, l'héritier du sha-shahan apprenait qu'aucun Serpent n'était digne de confiance.

— Messire, le portail est prêt, annonça le prêtre-serpent. Le temps nous est compté. Ceux qui se nourrissent des corps de votre peuple vont s'en lasser. Leur pouvoir grandit à mesure que la nuit tombe, et ils seront bientôt là.

Jarwa ignora le prêtre quelques instants et se tourna vers ses compagnons.

— Combien de jatars ont survécu ?

Ce fut Tasko, le shahan des Watiris, qui lui répondit.

— Il n'en reste que quatre, et une partie du cinquième. Du reste, aucun n'est intact, ajouta-t-il d'un ton péremptoire. Nous avons rassemblé ces forces à partir des restes des sept hordes.

Jarwa résista à l'envie de s'abandonner au désespoir. Quarante mille cavaliers, et une partie des dix mille autres, voilà tout ce qu'il restait des sept grandes hordes des Saaurs.

Un étai noir se referma sur le cœur du sha-shahan. Il se souvenait avec acuité de la rage qu'il avait éprouvée lorsqu'un messager de la horde Patha l'avait prévenu que les prêtres le défiaient et refusaient de payer le tribut. Jarwa avait chevauché pendant sept mois pour mener personnellement l'ultime attaque contre Ashart, la cité des prêtres. Un instant, le remords s'insinua dans son âme, mais le sha-shahan se reprit aussitôt : quel souverain aurait pu deviner que les prêtres d'Ashart, dans leur folie, préféreraient tout détruire plutôt que de laisser les Saaurs unir le monde sous une même couronne ? C'était ce fou de haut-prêtre, Myta, qui avait ouvert le portail et laissé entrer le premier démon. Jarwa puisait un peu de réconfort dans le fait que le premier acte du démon avait été de

capturer l'âme de Myta afin de le tourmenter éternellement ; et ce, en lui arrachant la tête du corps. Un survivant du massacre d'Ashart prétendait qu'une centaine de prêtres-guerriers avait attaqué ce démon tandis qu'il se nourrissait de la chair de Myta, et que tous avaient péri.

Dix mille prêtres et maîtres de la connaissance, et presque sept millions de guerriers étaient morts en essayant de repousser ces immondes créatures. Ils avaient combattu de la frontière la plus éloignée jusqu'au cœur même de l'empire, tandis que la guerre s'étendait à la moitié du monde. Ils avaient réussi à tuer cent mille démons, mais avaient payé le prix du sang pour chacune de ces victoires, tandis que des milliers de guerriers se jetaient sans frémir sur les ignobles envahisseurs. Les maîtres de la connaissance avaient parfois réussi à pratiquer leur art avec succès, mais les démons étaient toujours revenus. La guerre avait duré des années et les combats s'étaient déplacés, longeant quatre des Neuf Océans. Des enfants étaient nés dans le camp du sha-shahan, avaient grandi jusqu'au seuil de l'âge adulte et péri une arme à la main. Mais les démons continuaient d'arriver, toujours plus nombreux. Les maîtres de la connaissance avaient cherché un moyen de refermer le portail et d'inverser le cours de la guerre en faveur des Saaurs, mais en vain.

Depuis la frontière, ils s'étaient taillé un chemin à coups d'épée jusqu'à Cibul, tandis que l'armée des démons s'engouffrait dans le portail entre les mondes. Mais voilà qu'un autre portail avait été ouvert et offrait un ultime espoir aux Saaurs : survivre grâce à l'exil.

Kaba s'éclaircit ostensiblement la voix. Jarwa repoussa les regrets qui ne lui servaient à rien. Comme l'avait fait remarquer le porteur de son bouclier, il n'avait pas le choix.

— Jatuk.

Un jeune guerrier s'avança.

— Des sept fils qui devaient régner sur chacune des hordes, tu es le dernier qui me reste, expliqua Jarwa d'une voix amère.

Le jeune mâle ne souffla mot.

— Je te nomme ja-shahan, poursuivit son père, faisant officiellement de lui son héritier.

Jatuk ne l'avait rejoint que dix jours auparavant, en compagnie de sa propre escorte. Il n'avait que dix-huit ans, avait quitté les terrains d'entraînement depuis un an seulement et participé à trois batailles depuis son arrivée sur le front. Jarwa s'aperçut que son plus jeune fils était pour lui un étranger, car il n'était qu'un bébé se déplaçant à quatre pattes lorsque le sha-shahan était parti pour soumettre Ashart.

— Qui chevauche à ta gauche ? demanda-t-il.

— Monis, mon compagnon de naissance, répondit Jatuk en désignant un jeune mâle à l'air calme qui arborait déjà une fière cicatrice le long du bras gauche.

Jarwa hocha la tête.

— Il portera ton bouclier. Souviens-toi, ajouta-t-il à l'adresse de Monis, il est de ton devoir de protéger ton seigneur au péril de ta vie ; plus encore, il est de ton devoir de sauvegarder son honneur. Personne ne sera plus près de Jatuk que toi : aucune compagne, aucun enfant, pas même un maître de la connaissance. Dis-lui toujours la vérité, même s'il ne désire pas l'entendre.

« Quant à toi, mon fils, souviens-toi qu'il est ton bouclier. Veille à toujours tenir compte de ses sages conseils, car ignorer le porteur de ton bouclier serait comme chevaucher au combat aveugle d'un œil, sourd d'une oreille et le bras attaché au côté.

Jatuk acquiesça. Pour quelqu'un qui n'appartenait pas à la famille royale, Monis venait de recevoir l'honneur le plus élevé, car il pouvait désormais dire ce qu'il pensait sans craindre de châtement.

Monis salua en se frappant l'épaule gauche du poing droit.

— Sha-shahan ! s'écria-t-il avant de baisser les yeux en signe de respect.

— Qui garde ta table, mon fils ? reprit Jarwa.

— Chiga, mon autre compagnon de naissance, répondit Jatuk.

Son père approuva cette réponse. Issus de la même crèche, chacun des trois compagnons connaissait aussi bien les autres qu'il se connaissait lui-même, et ce lien était plus fort que tout

autre. Le sha-shahan se tourna vers le guerrier qui venait d'être désigné.

— Tu devras rendre tes armes ainsi que ton armure, et rester derrière, expliqua-t-il.

C'était un grand honneur que de devenir le porteur de la coupe, mais il s'y mêlait de l'amertume, car il n'était pas facile pour un guerrier de renoncer à l'appel du combat.

— Protège ton seigneur de la main furtive qui lui voudrait du mal, et des fourberies que les faux amis chuchotent lorsque l'on a bu trop de vin.

Chiga salua son seigneur. Comme Monis, il était désormais libre de parler à Jatuk sans crainte, car en devenant le porteur de la coupe, il s'engageait à faire tout son possible pour protéger le jeune mâle, exactement comme le guerrier qui chevaucherait du côté du bouclier du ja-shahan.

Jarwa se tourna vers un autre personnage, son maître de la connaissance, entouré de ses condisciples.

— Lequel de tes compagnons est le plus doué ?

— C'est Shadu, répondit celui-ci. Il se souvient de tout.

— Dans ce cas, prends les tablettes et les reliques, poursuivit Jarwa en s'adressant au prêtre-guerrier. Tu es désormais le gardien de la Foi et deviendras le maître de la connaissance de notre peuple.

Shadu écarquilla les yeux lorsque son maître lui remit les antiques tablettes – de grandes feuilles de parchemin conservées dans des étuis de carton et couvertes d'une encre devenue presque blanche en raison de son ancienneté. Mais, plus encore que les feuilles, Shadu se voyait transmettre la responsabilité de se souvenir de la connaissance, des interprétations et des traditions – il lui fallait mémoriser un millier de mots pour chacun de ceux écrits à l'encre par une main depuis longtemps réduite en poussière.

— À tous ceux qui ont servi sous mes ordres depuis le début, voici mes dernières consignes, ajouta le sha-shahan. L'ennemi lancera bientôt son ultime attaque. Nous n'y survivrons pas. Entonnez vos chants de mort à pleins poumons et sachez que votre nom vivra dans la mémoire de vos enfants, sur un monde lointain, sous un ciel étranger. Je ne sais pas si

leurs chants parviendront à traverser le néant pour entretenir le souvenir de la Horde céleste, ou s'ils en créeront une nouvelle, là-bas, dans ce monde étranger. Mais lorsque les démons se présenteront, que chaque guerrier sache que la chair de notre chair perdure, saine et sauve, sur une terre lointaine.

Quelles que fussent les émotions que Jarwa était susceptible de ressentir, il les dissimulait derrière un masque.

— Jatuk, suis-moi. Les autres, regagnez votre poste. Quant à toi, Serpent, va te servir de ta magie. Mais sache que si tu trahis mon peuple, mon ombre s'échappera de l'enfer et traversera le temps et l'espace pour te retrouver, même si cela doit prendre dix mille ans.

Le prêtre s'inclina et répondit en sifflant :

— Messire, ma vie et mon honneur sont entre vos mains. Je reste à vos côtés pour apporter mon aide, aussi mince soit-elle, à votre arrière-garde. C'est de cette façon, même dérisoire, que je vous montre à quel point mon peuple vous respecte et souhaite amener dans notre monde les Saaurs, qui nous ressemblent sur bien des points.

Si Jarwa fut impressionné par ce sacrifice, il n'en laissa rien paraître. Il fit signe à son plus jeune fils de le suivre à l'extérieur de la grande tente. Le jeune mâle accompagna son père jusqu'au bord du plateau et regarda la cité, au loin. Les feux des démons lui donnaient un air infernal. De faibles cris, bien éloignés de ceux que pourrait produire la gorge d'un mortel, déchiraient la nuit. Le jeune héritier résista à l'impulsion de détourner son regard.

— Jatuk, demain, à cette même heure, tu seras le shahahan sur un autre monde.

Le jeune mâle savait que c'était vrai, même s'il souhaitait qu'il n'en fût pas ainsi. Il ne perdit pas de temps en protestations inutiles.

— Je ne fais pas confiance aux prêtres-serpents, chuchota Jarwa. C'est vrai qu'ils nous ressemblent, mais souviens-toi que leur sang est froid. Ils sont dépourvus de passion et ont la langue fourchue. Rappelle-toi aussi de ce que l'on raconte au sujet de la dernière fois où les Serpents nous ont rendu visite. N'oublie pas ces histoires de trahison que l'on se transmet

depuis que notre Mère à tous a donné naissance aux sang-chaud et aux sang-froid.

— Oui, père.

Jarwa posa sur l'épaule de son fils une main rendue calleuse par l'épée et marquée par l'âge et les combats. Il la serra fortement et sentit de jeunes muscles fermes résister à son étreinte. Une faible étincelle d'espoir naquit alors en lui.

— C'est moi qui ai prêté serment, mais c'est toi qui devras honorer ma parole. Ne fais rien qui puisse déshonorer tes ancêtres ou ton peuple, mais reste vigilant et prends garde à la trahison. Nous avons juré de servir les Serpents une génération durant ; ce qui représente trente années, sur ce monde étranger. Mais n'oublie pas : si les Serpents violent leur serment les premiers, tu seras libre de faire comme tu l'entendras.

Jarwa lâcha l'épaule de son fils et fit signe à Kaba d'approcher. Le porteur du bouclier du sha-shahan s'avança, le heaume de son seigneur – le grand couvre-chef cannelé du sha-shahan – à la main, tandis qu'un serviteur apportait une monture fraîche. Les grands troupeaux avaient été décimés et, parmi les survivants, les plus beaux spécimens allaient accompagner les enfants des Saaurs sur ce nouveau monde. Jarwa et ses guerriers devraient se contenter des animaux les plus médiocres. Celui-là était petit, car il mesurait à peine dix-neuf mains et n'était presque pas assez fort pour supporter le poids de l'armure du sha-shahan. *Peu importe*, se dit Jarwa. Le combat n'allait pas durer.

Derrière eux, à l'est, se produisit une explosion d'énergie, comme si un millier d'éclairs illuminait le ciel. Une seconde plus tard, un violent coup de tonnerre retentit. Tous se tournèrent vers le point miroitant dans le ciel.

— C'est ouvert, annonça Jarwa.

Le prêtre-serpent se précipita vers eux, désignant un endroit en contrebas du plateau.

— Messire, regardez !

Jarwa se tourna vers l'ouest. Dans le lointain, de petites silhouettes se détachaient sur les flammes et volaient en direction du campement. Jarwa songea avec amertume que tout était une question de perspective. Les Hurleurs étaient de la

taille d'un Saaur adulte, et certaines des autres créatures volantes étaient encore plus grandes. Leurs ailes de cuir faisaient claquer l'air à la manière du fouet d'un conducteur de chariot et leurs cris, capables de rendre fou un guerrier, emplissaient la nuit. Jarwa regarda sa propre main pour s'assurer qu'elle ne tremblait pas et dit à son fils :

— Donne-moi ton épée.

Le jeune mâle fit ce qu'on lui demandait. Jarwa tendit l'épée de son fils à Kaba. Puis il sortit Tual-masok de son fourreau et la présenta, poignée en avant, à son fils.

— Prends ton héritage et pars.

Le jeune mâle hésita puis saisit la poignée. Aucun maître de la connaissance ne ramasserait cette arme séculaire sur le corps de Jarwa pour la remettre à son héritier. C'était la première fois, dans l'histoire des Saaurs, qu'un sha-shahan se défaisait de l'Épée de Sang alors que son cœur battait encore.

Sans un mot, Jatuk salua son père, fit demi-tour et rejoignit ses compagnons, qui l'attendaient. D'un geste sec, il leur fit signe de se mettre en selle pour chevaucher jusqu'à l'endroit où les Saaurs qui avaient survécu s'étaient rassemblés pour fuir vers un monde lointain.

Quatre jatars s'apprêtaient à franchir le nouveau portail, tandis que ce qui restait du cinquième, ainsi que tous les vieux compagnons de Jarwa et ses maîtres de la connaissance, demeuraient sur Shila pour tenir les démons à distance. Des chants s'élevèrent pendant que les maîtres de la connaissance faisaient appel à leur art. Brusquement, l'air s'enflamma et devint bleu alors qu'une barrière d'énergie se déployait dans le ciel. Les démons qui volèrent tout droit dans le piège crièrent de colère et de douleur lorsque les flammes bleues s'emparèrent de leur corps. Ceux qui s'écartèrent rapidement furent épargnés, mais ceux qui s'étaient trop avancés dans le champ d'énergie s'embrasèrent et brûlèrent. Une fumée noire et maléfique s'échappa de leurs blessures rougeoyantes. Cependant, quelques-unes des créatures les plus puissantes parvinrent à atteindre le plateau, où les guerriers saurs bondirent sans hésitation pour les tailler en pièces. Jarwa savait que ce n'était qu'un maigre triomphe, car seuls les démons que

la magie avait sérieusement blessés pouvaient être éliminés aussi rapidement.

— Ils s'en vont, messire, hurla le prêtre-serpent.

Jarwa jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit le grand portail d'argent, auquel le Serpent donnait le nom de faille, suspendu dans les airs. Les jeunes cavaliers saurs le franchissaient les uns après les autres. L'espace d'un instant, Jarwa crut voir disparaître son fils, même s'il savait qu'il prenait son désir pour la réalité. La distance qui le séparait de la faille était trop grande pour qu'il puisse distinguer le moindre détail.

Alors, Jarwa prêta de nouveau attention à la barrière mystique, qui brillait désormais d'une lumière blanche à l'endroit où les démons utilisaient leur propre magie pour la détruire. Le sha-shahan savait que les créatures volantes étaient plus inquiétantes que réellement dangereuses ; leur vitesse en faisait l'ennemi mortel du cavalier solitaire ou des faibles et des blessés, mais un guerrier robuste parvenait à en abattre une sans difficulté. C'étaient les autres démons, ceux qui suivaient les créatures volantes, qui mettraient fin à sa vie.

Des fissures apparurent à la surface de la barrière d'énergie. Jarwa aperçut de sombres silhouettes qui approchaient à l'extérieur. De gros démons qui ne pouvaient pas voler, sauf par magie, couraient sur le sol à la vitesse d'un cheval au galop et joignaient leurs hurlements diaboliques aux bruits de la bataille. Le prêtre-serpent leva la main et des flammes surgirent à l'endroit où un démon tentait de passer par l'une des fissures. Jarwa vit le prêtre chanceler, en raison de l'effort que cela lui avait coûté. Il savait que la fin était proche.

— Dis-moi, Serpent, pourquoi as-tu choisi de mourir ici, avec nous ? Nous n'avions pas le choix, mais tu aurais pu partir avec mes enfants. La mort aux mains de ces créatures – il désigna les démons, qui approchaient toujours – ne t'inspire donc pas de terreur ?

Le prêtre-serpent éclata d'un rire que le souverain de l'empire de l'Herbe jugea moqueur.

— Non, messire. La mort, c'est la liberté, comme vous n'allez pas tarder à l'apprendre. Nous, qui servons au palais de la reine Émeraude, savons cela.

Jarwa plissa les yeux. Ainsi, les anciennes légendes étaient vraies. Cette créature était bien l'une de celles auxquelles la déesse Mère avait donné naissance. Dans un accès de colère, Jarwa comprit que sa race avait été trahie et que les Serpents étaient des ennemis aussi terribles que ceux qui accouraient pour dévorer son âme. Le sha-shahan leva l'épée de son fils et trancha la tête du Panthatian en poussant un cri de rage.

Puis les démons se jetèrent sur l'arrière-garde et Jarwa n'eut plus que quelques secondes pour penser à son fils et aux enfants de ses compagnons, là-bas, sur ce monde lointain, sous un soleil étranger. Alors même que le seigneur des Neuf Océans se tournait pour faire face à ses ennemis, il adressa une prière muette à ses ancêtres, les cavaliers de la Horde céleste, pour leur demander de veiller sur les enfants des Saurs.

Une silhouette menaçante se profilait au-dessus des autres. Comme s'ils percevaient son approche, les démons inférieurs s'écartèrent. Un monstre de plus de sept mètres – deux fois la taille du plus grand des guerriers saurs – s'avança d'un air décidé vers Jarwa. Son corps puissant ressemblait beaucoup à celui d'un Saur, avec de larges épaules et un buste qui se terminait en pointe sur une taille étroite, ainsi que des bras et des jambes bien bâtis. Mais dans son dos s'élevaient de gigantesques ailes qu'on eût dites taillées dans du cuir noir en lambeaux. Quant à sa tête... Son crâne de forme triangulaire, semblable à celui d'un cheval, était recouvert d'une peau très fine, comme si le cuir avait été tendu à l'extrême au-dessus de l'os. Sa dentition, à nu, laissait voir des crocs très rapprochés les uns des autres. Il avait deux puits de feu rouge à la place des yeux. Un anneau de flammes dansait autour de sa tête. Lorsqu'il entendit le rire de la créature, Jarwa sentit son sang se glacer.

Le démon écarta ses frères, de taille inférieure à la sienne, et ignora tous ceux qui se précipitaient pour défendre le sha-shahan. Il frappa aveuglément, taillant dans les chairs aussi aisément qu'un Saur rompant un morceau de pain. Jarwa se

mit en garde, car il savait que chaque seconde qu'il parvenait à gagner avant de mourir permettait à un plus grand nombre de ses enfants de s'enfuir par la faille.

Puis le démon se dressa au-dessus de Jarwa, comme un guerrier au-dessus d'un enfant. De toutes ses forces, le sha-shahan abattit l'épée de son fils sur le bras tendu de la créature. Celle-ci hurla de douleur, puis ignora la blessure, qui ne la ralentit qu'une seconde. Des griffes noires de la taille d'une dague transpercèrent l'armure et le corps de Jarwa lorsque la main du démon se referma sur la taille du sha-shahan.

Le monstre souleva le souverain des Saaurs jusqu'à son visage et le tint à hauteur de ses yeux. Lorsque la lueur dans le regard de Jarwa commença à décliner, le démon éclata de rire.

— Tu n'es le souverain de rien du tout, stupide mortel. Ton âme m'appartient, petite créature de chair. Même lorsque je t'aurai mangé, tu seras toujours là pour me divertir entre deux repas.

Pour la première fois de sa vie, Jarwa, le sha-shahan des Sept Nations, souverain de l'empire de l'Herbe et seigneur des Neuf Océans, connut la terreur. Au moment même où son esprit était frappé, son corps se détendit brusquement. Il s'aperçut alors qu'il flottait au-dessus de son enveloppe et sentit son âme s'élever, prête à s'envoler pour rejoindre la Horde céleste. Mais quelque chose le retenait et l'empêchait de partir. Il percevait toujours son propre corps, que le démon était en train de dévorer. Alors, dans cette partie de son âme qui avait encore la faculté de penser, il entendit le démon lui dire :

— Je suis Tugor, premier serviteur du Grand Maarg, souverain du Cinquième Cercle, et tu es mon jouet.

Jarwa cria mais il n'avait plus de voix. Il se débattit mais n'avait plus de corps. Des chaînes mystiques retenaient son âme aussi efficacement que des fers aux pieds d'un homme. La plainte d'autres âmes lui apprit que ses compagnons tombaient à leur tour. Avec le peu de volonté qui lui restait, il se tourna vers le portail et vit partir le dernier de ses enfants. Puisant un peu de réconfort à la vue de la faille qui se refermait brusquement, l'ombre de Jarwa souhaita à son fils et à son peuple de trouver refuge et protection, en dépit de la duplicité

des Serpents, sur cet autre monde que les Panthatians appelaient Midkemia.

Chapitre 1

LE DÉFI

Une trompette retentit.

Erik s'essuya les mains sur son tablier. Il ne travaillait pas vraiment, depuis qu'il avait fini ses corvées matinales : il se contentait de laisser couvrir le feu pour ne pas avoir à relancer la forge, au cas où on lui donnerait de nouveau du travail d'ici la fin de la journée. C'était peu probable, car tous les habitants de la ville risquaient de s'attarder sur la place après l'arrivée du baron. Mais les chevaux étaient des créatures perverses, qui perdaient un fer au moment le plus inopportun, et les chariots se brisaient toujours quand on s'y attendait le moins – c'était en tout cas ce qu'il avait appris, depuis cinq ans qu'il assistait le forgeron. Il jeta un coup d'œil vers l'endroit où dormait Tyndal, le bras amoureusement passé autour d'un pichet de cognac particulièrement fort. Le vieil homme avait commencé à boire juste après le petit déjeuner – « levant quelques verres à la santé du baron », comme il disait. Il s'était endormi une heure plus tôt, tandis qu'Erik terminait à sa place le travail de la forge. Heureusement, il n'y avait pas grand-chose qu'il ne sût faire, car il était fort pour son âge et habitué à remédier aux défaillances du forgeron.

Il finissait de couvrir le charbon avec des cendres lorsqu'il entendit sa mère l'appeler depuis la cuisine. Elle lui ordonna de se dépêcher mais il l'ignora, car ils avaient largement le temps. Inutile de se presser : le baron ne devait même pas avoir atteint les portes de la ville. La trompette annonçait son approche et non son arrivée.

Erik s'inquiétait rarement de son apparence physique, mais il savait qu'aujourd'hui il allait se trouver projeté sur le devant de la scène sous le regard curieux des badauds. Il avait

l'impression qu'il était de son devoir d'essayer de se rendre présentable. À cette pensée, il s'arrêta pour enlever son tablier et le suspendit avec soin à un crochet avant d'aller plonger les bras dans un baquet d'eau non loin de là. Il frotta vigoureusement pour ôter le plus de suie et de poussière possible et se passa de l'eau sur la figure. Puis il attrapa un grand morceau de tissu propre parmi la pile de chiffons qui lui servaient à polir l'acier et se frictionna pour se sécher et finir d'enlever ce que l'eau avait laissé.

Erik contempla son reflet déformé sur la surface mouvante de l'eau : il avait des yeux d'un bleu intense, sous un front haut et couronné de cheveux blonds qui lui arrivaient aux épaules. Aujourd'hui, personne ne doutait qu'il fut bien le fils de son père. Son nez rappelait plutôt celui de sa mère, mais sa mâchoire et son large sourire reflétaient ceux de son père tel un miroir. Cependant, contrairement à lui, Erik n'était pas svelte. Il n'avait hérité que de sa taille étroite ; pour le reste, il avait les épaules et les bras massifs de son grand-père maternel, sculptés par le dur labeur qu'il effectuait à la forge depuis son dixième anniversaire. Erik était capable de tordre du fer ou de briser des noix à mains nues. Il avait également des jambes puissantes, à force de soutenir les chevaux de trait qui s'appuyaient sur lui pendant qu'il taillait, limait et ferrait leurs sabots, et à force d'aider à soulever les véhicules dont il remplaçait les roues brisées.

Erik passa la main sur son menton. Blond comme il était, il ne lui fallait se raser que tous les trois ou quatre jours, tant sa barbe était claire. Mais il savait que sa mère insisterait pour qu'il soigne son apparence, aujourd'hui. Il se hâta d'aller chercher son rasoir et son miroir, près de son lit, derrière la forge, veillant à ne pas déranger le forgeron. Il n'aimait pas particulièrement se raser à froid, mais sa mère risquait de se montrer beaucoup plus irritante que le rasoir si elle décidait de le renvoyer à la forge pour qu'il se rase. Erik s'humidifia de nouveau le visage et entreprit de racler le peu de barbe qu'il avait sur les joues. Lorsqu'il eut terminé, il se regarda de nouveau dans l'eau miroitante.

Aucune femme ne lui dirait jamais qu'il était beau : il avait les traits trop lourds, presque grossiers, à cause de ses joues creuses et de son front large. Mais les hommes trouvaient rassurant cet air honnête et ouvert que les femmes ne manqueraient pas d'admirer une fois qu'elles se seraient habituées à son physique quasi bestial. À quinze ans, Erik avait déjà la taille d'un homme adulte, et sa force équivalait presque à celle du forgeron. Aucun garçon ne pouvait le battre à la lutte et ils étaient peu nombreux à le défier encore. Ses mains, qui devenaient maladroites lorsqu'il aidait à mettre le couvert dans la salle commune de l'auberge, se montraient sûres et agiles lorsqu'il travaillait à la forge.

De nouveau, la voix de sa mère troubla le silence matinal pour lui ordonner de rentrer tout de suite. Erik baissa ses manches en quittant la forge, un petit bâtiment édifié le long du mur extérieur de l'écurie. Il en fit le tour et arriva près de la cuisine. En passant devant la porte ouverte de l'écurie, il jeta un coup d'œil aux chevaux que l'on avait laissés à sa charge. Trois voyageurs résidaient à l'auberge et leurs montures mangeaient tranquillement du foin. Le quatrième pensionnaire, une jument, était là pour cause de blessure et hennit pour saluer Erik. Ce dernier ne put s'empêcher de sourire car cela faisait plusieurs semaines qu'il la soignait, et elle attendait les visites qu'il lui rendait en milieu de matinée, lorsqu'il la faisait trotter dans la cour pour surveiller sa guérison.

— Je reviendrai plus tard, ma fille, promit-il d'une voix douce.

La jument s'ébroua, d'un air peu enthousiaste.

En dépit de son jeune âge, Erik était l'un des meilleurs soigneurs de chevaux de la lande Noire, et il avait acquis la réputation d'un faiseur de miracles. La plupart auraient abattu la jument blessée, mais Owen Greylock, le maître d'armes du baron, tenait énormément à elle. Il estimait prudent de la confier aux bons soins d'Erik, car si ce dernier parvenait à la rétablir suffisamment pour lui permettre de mettre bas, un ou deux jolis poulains les récompenseraient de leur peine. Mais Erik tenait également à permettre à la jument d'être montée de nouveau.

Le jeune homme aperçut sa mère dans l'encadrement de la porte de derrière, celle qui s'ouvrait sur la cuisine de *l'Auberge du Canard Pilet*. Petite, mais dotée d'une force et d'une volonté d'acier, Freida avait autrefois été jolie. Mais un dur labeur et les soucis de ce monde avaient laissé leur empreinte. Elle n'avait pas encore quarante ans mais paraissait pourtant plus proche des soixante. Sa chevelure, autrefois d'un brun luisant, était désormais entièrement grise, et ses yeux verts brillaient au sein d'un visage tout en rides et en angles. Cependant, elle affichait un air de détermination.

— Dépêche-toi, lui ordonna-t-elle.

— Il n'arrivera pas avant un moment, répliqua Erik, qui avait bien du mal à dissimuler son irritation.

— Mais si nous ratons ce moment, nous n'aurons plus jamais l'occasion de lui parler. Il est malade et ne reviendra peut-être plus ici.

Erik fronça les sourcils à cause de la signification implicite de cette phrase, mais sa mère n'en dit pas plus. Désormais, le baron quittait rarement la capitale, sauf à l'occasion de cérémonies ponctuelles. En effet, lors des vendanges, il avait pour coutume de se rendre dans l'une des villes ou l'un des villages qui produisaient le meilleur raisin et le meilleur vin du monde, et dont la lande Noire tirait la plus grande partie de sa richesse. Mais le baron ne visitait qu'une seule halle aux vigneron par an, et celle de Ravensburg faisait partie des moins importantes. De plus, Erik était convaincu que, depuis dix ans, le baron évitait tout particulièrement cette ville, et pensait savoir pourquoi.

Il regarda sa mère et se rappela, un goût amer dans la bouche, comment, dix ans plus tôt, elle l'avait traîné au milieu de la foule venue assister à l'arrivée du baron. Erik se souvenait des regards étonnés et horrifiés des dignitaires de la ville, des maîtres de guilde et des vigneron lorsque Freida avait demandé au baron de reconnaître leur fils. La joie qui aurait dû accompagner la fête en l'honneur des vendanges s'était transformée en gêne pour tous les habitants de la ville et surtout le petit Erik. Après cela, des hommes influents étaient venus trouver Freida à plusieurs reprises pour la supplier de se

montrer plus patiente à l'avenir, mais elle n'avait fait que les écouter poliment, sans émettre le moindre commentaire ou la moindre promesse.

— Arrête de rêvasser, lui ordonna-t-elle.

Elle tourna les talons. Erik la suivit à l'intérieur de la cuisine.

Rosalyn sourit en le voyant. Il hocha la tête à l'intention de la jeune serveuse. Du même âge, Erik et la fille de l'aubergiste avaient été élevés ensemble. Comme frère et sœur, ils étaient devenus le confident et le meilleur ami l'un de l'autre. Récemment cependant, Erik s'était aperçu que quelque chose de plus profond s'épanouissait en elle, mais il ne savait pas quoi faire à ce sujet. Il l'aimait, mais à la manière d'un frère, et n'avait jamais envisagé de l'épouser – l'obsession de sa mère rendait impossible toute discussion au sujet de choses aussi banales que le mariage, les voyages ou un métier. De tous les garçons de son âge, Erik était le seul à ne pas avoir de travail officiel. Il n'était l'apprenti de Tyndal que de manière informelle car, en dépit de son talent pour cette profession, il n'avait aucun statut officiel au sein des guildes, que ce soit à Krondor, la capitale de l'Ouest, ou à Rillanon, la cité du roi. Le forgeron avait souvent promis à Erik de demander à la guilde de le reconnaître officiellement pour son apprenti, mais Freida refusait d'en entendre parler dès que le jeune garçon faisait mine de vouloir obliger Tyndal à tenir cette promesse. Erik aurait dû terminer sa première année d'apprentissage à la forge ou dans quelque autre spécialité. Pourtant, même s'il connaissait le métier mieux que des apprentis âgés de deux ou trois ans de plus que lui, il aurait des années de retard sur eux, et ce même si sa mère le laissait entamer son apprentissage au printemps prochain.

— Laisse-moi te regarder, lui dit sa mère, dont la tête lui arrivait à peine aux épaules.

Elle leva la main et lui prit le menton, comme s'il n'était qu'un enfant et non un homme presque accompli. Elle lui tourna la tête d'un côté, puis de l'autre.

— Tu es encore maculé de suie, protesta-t-elle d'un air mécontent.

— Mère, je suis forgeron ! protesta-t-il.

— Lave-toi dans l'évier ! ordonna-t-elle.

Erik savait qu'il valait mieux ne rien dire. Freida était une personne à la volonté de fer et aux certitudes inébranlables. Très tôt, il avait appris à ne jamais discuter : même lorsqu'il était injustement accusé de quelque bêtise, il endurait simplement et tranquillement la punition qui lui était infligée, car il savait que protester ne servirait qu'à être puni davantage.

Le jeune garçon ôta sa chemise et la déposa sur le dossier d'une chaise, à côté de la table où l'on préparait les repas. Rosalyn s'amusait de voir Freida persécuter son grand fils et Erik s'en aperçut. Il fit semblant d'être de mauvaise humeur, ce qui eut pour seul effet d'élargir le sourire de la jeune fille. Elle ramassa un grand panier de légumes fraîchement lavés et se dirigea vers la salle commune, dont elle ouvrit la porte d'un coup sec. Sur le seuil, elle se retourna pour lui tirer la langue.

Erik sourit et plongea les bras dans l'eau que Rosalyn venait juste d'abandonner après avoir lavé les légumes. Personne ne savait le faire sourire comme la jeune fille. Il ne comprenait pas encore très bien les élans puissants et les besoins déroutants qui le réveillaient, tard le soir, lorsqu'il rêvait de l'une ou l'autre des jeunes femmes de la ville – comme tous les enfants élevés en compagnie d'animaux, il comprenait le fonctionnement de l'accouplement, mais toutes ces émotions bizarres étaient nouvelles pour lui. Au moins, Rosalyn ne le perturbait pas comme certaines des autres filles plus âgées qu'elle. De plus, Erik était certain d'une chose : elle était sa meilleure amie.

Il s'aspergea la figure et entendit sa mère lui dire :

— Utilise du savon.

Il soupira et ramassa le pain de savon à l'odeur nauséabonde qui se trouvait sur l'évier. Il s'agissait d'un mélange corrosif de lessive et de suif, auquel était ajouté le sable qui servait à racler les plats et les marmites, si bien que l'on risquait de s'arracher la peau du visage et des mains en l'utilisant trop fréquemment. Erik en prit le moins possible mais dut reconnaître, lorsqu'il eut terminé, qu'une

impressionnante quantité de suie se trouvait à présent au fond de l'évier.

Il réussit à rincer le savon avant que sa peau ne se couvre de cloques et prit la serviette que lui tendait sa mère. Il s'essuya et remit sa chemise.

Mère et fils quittèrent la cuisine pour entrer dans la salle commune, où Rosalyn finissait de mettre les légumes dans le gros chaudron suspendu à un crochet dans l'âtre. Le ragoût mijoterait lentement durant tout l'après-midi et remplirait la salle d'une odeur savoureuse qui leur mettrait l'eau à la bouche d'ici le dîner. Rosalyn sourit à Erik lorsqu'il passa à côté d'elle. Cependant, le jeune garçon sentit son humeur s'assombrir à la pensée de ce qui l'attendait sur la place, devant toute la ville réunie.

À l'entrée de l'auberge, Erik et sa mère découvrirent Milo, l'aubergiste, debout sur le seuil. Le gros homme, pourvu d'un nez en forme de chou-fleur écrasé à force de devoir expulser des voyous, fumait la pipe en observant la ville paisible.

— L'après-midi sera sûrement calme, Freida.

— Mais la soirée risque d'être plus agitée, fit remarquer Rosalyn en se plaçant aux côtés d'Erik. Lorsque les gens en auront assez d'attendre dans l'espoir de voir le baron, ils viendront tous ici.

Milo se retourna en souriant et fit un clin d'œil à sa fille.

— Prions pour que ce soit le cas. J'espère que la dame de la Chance n'a pas d'autres plans.

— Ruthia a mieux à faire que de dispenser sa bonne fortune sur des gens comme nous, Milo, marmonna Freida.

Elle prit son grand fils par la main comme s'il n'était encore qu'un enfant et lui fit franchir le seuil de l'auberge d'un pas décidé.

— Elle est résolue, père, commenta Rosalyn en regardant Erik et sa mère s'éloigner de l'auberge.

— En effet, et elle l'a toujours été. (Milo secoua la tête et tira une bouffée de sa pipe.) Même lorsqu'elle était enfant, elle se montrait toujours têtue et obstinée... (Il passa un bras autour des épaules de sa fille.) Tout le contraire de ta mère, et c'est tant mieux.

— Les gens disent que tu faisais partie des nombreux hommes qui cherchaient à obtenir la main de Freida, il y a des années.

— Ah, ils disent ça, vraiment ? (Milo eut un petit rire.) Eh bien, c'est la vérité, ajouta-t-il en gloussant. La plupart des hommes de mon âge étaient amoureux d'elle. (Il sourit à sa fille.) Heureusement, elle a dit non et ta mère m'a dit oui.

« Freida avait du succès avec les garçons parce qu'elle était d'une rare beauté, en ce temps-là, reprit Milo en s'écartant de sa fille. Elle avait les yeux verts et brillants, les cheveux châains et était mince avec juste assez de courbes là où il faut. Et puis elle avait cet air fier qui nous faisait battre le cœur plus vite. Elle se déplaçait comme un cheval de course avec le maintien d'une reine. C'est pour ça qu'elle a tapé dans l'œil du baron.

Une trompette retentit, non loin de la place, apparemment.

— Je ferais mieux de retourner à la cuisine, dit Rosalyn.

Milo acquiesça.

— Je vais faire un tour sur la place pour voir ce qui va se passer. Je reviendrai le plus tôt possible.

Rosalyn lui prit la main quelques instants et Milo lut dans les yeux de sa fille l'inquiétude qu'elle n'avait pas montrée à Erik. Il hocha la tête pour lui indiquer qu'il comprenait et lui serra la main avant de la relâcher. Puis il tourna les talons et s'engagea dans la rue qui faisait face à l'auberge, suivant le même chemin que Freida et Erik.

Erik se servit de sa corpulence pour se frayer un chemin à travers la foule. En dépit de sa musculature, il était doux de nature et n'aimait pas recourir à la violence. Cependant, sa seule présence suffisait à faire s'écarter les gens sur son passage. Large d'épaules, il aurait pu se faire passer pour un jeune guerrier, mais il avait horreur des conflits. Calme et replié sur lui-même, il aimait, après le travail, boire tranquillement un bol de bouillon pour tromper la faim en attendant le dîner, tout en écoutant les vieux de Ravensburg raconter des histoires. Il préférerait cela plutôt que d'aller se bagarrer et courir les filles, le passe-temps favori des garçons de son âge. De temps en temps,

une fille s'intéressait à lui, mais elle finissait toujours par se décourager, tant il semblait réticent. La vérité, c'est qu'Erik était tout simplement incapable de trouver quelque chose d'intelligent à dire. L'idée d'une quelconque forme d'intimité avec une fille le terrifiait.

Une voix familière l'appela par son nom. Erik se retourna et vit un garçon vêtu d'habits rapiécés se faufiler parmi la foule, se servant de son agilité plutôt que de sa taille pour rejoindre le jeune forgeron.

— Bonjour, le salua Erik.

— Erik, Freida, répondit le garçon.

Rupert Avery, connu de tous en ville sous le nom de Roo, était le seul enfant avec lequel Erik n'avait pas le droit de jouer lorsqu'ils étaient petits – Freida le lui avait interdit à maintes reprises. Mais c'était aussi le seul enfant avec lequel il aimait jouer. Le père de Roo était conducteur d'attelage et s'absentait souvent de Ravensburg, car il se rendait jusqu'à Krondor, la Croix de Malac ou le val de Durrony. Le reste du temps, lorsqu'il était chez lui, il restait allongé sur son lit, ivre mort. Roo avait donc grandi tout seul et sans éducation. D'ailleurs, il y avait chez lui un côté dangereux et imprévisible, et c'était ce qui attirait Erik. Ce dernier ne savait comment charmer ces demoiselles, mais Roo était passé maître dans l'art de la séduction, à en croire les histoires qu'il racontait. menteur, filou et parfois voleur, Roo était l'ami le plus proche d'Erik après Rosalyn.

Freida hocha presque imperceptiblement la tête en guise de salut. Elle continuait de ne pas apprécier le jeune garçon, même si elle le connaissait depuis qu'il était tout petit, car elle le soupçonnait de prendre part à tous les crimes qui se produisaient à Ravensburg. À dire vrai, elle avait souvent raison. Elle jeta un coup d'œil à son fils et ravala une remarque amère. Erik avait quinze ans, à présent, et laissait de moins en moins sa mère le diriger, d'autant qu'il effectuait la plupart des corvées à la forge, à la place de Tyndal, qui passait cinq jours sur sept ivre mort.

— Alors, comme ça, vous allez de nouveau tendre une embuscade au baron ? s'exclama Roo.

Freida lui jeta un regard noir. Erik eut simplement l'air embarrassé. Roo sourit. Il avait le visage étroit et le regard intelligent et n'était pas avare de sourires, en dépit d'une dentition inégale. Il était loin d'être beau, moins encore qu'Erik, mais savait se montrer enjoué et possédait une certaine forme de rayonnement, si bien que ceux qui le connaissaient le trouvaient agréable et même captivant. Cependant, Erik savait que Roo avait un sale caractère et se mettait souvent en colère, ce qui lui avait valu de servir de bouclier à son ami à plusieurs reprises. Rares étaient les garçons de la ville qui osaient défier le jeune forgeron, car il était trop fort pour eux. Il ne se mettait pas facilement en colère, mais cela s'était déjà produit et le spectacle n'était pas beau à voir. Un jour, il avait frappé un garçon au bras dans un accès de rage passagère. Le coup avait propulsé le gamin de l'autre côté de la cour de l'auberge et lui avait brisé le bras.

Roo écarta les pans de sa cape déchirée, dévoilant ainsi des vêtements en bien meilleur état. Erik aperçut, dans la main de son ami, une bouteille verte dotée d'un long goulot sur lequel étaient gravées les armoiries du baron.

Il leva les yeux au ciel.

— Tu tiens tellement à perdre une main, Roo ? lui demanda-t-il à voix basse mais l'air exaspéré.

— J'ai aidé mon père à décharger son chariot, la nuit dernière.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du vin de baies choisies à la main.

Erik fit la grimace. La lande Noire se trouvait au cœur du commerce vinicole du royaume des Isles, et le vin était par conséquent la première industrie de Ravensburg, comme pour la plupart des villes et villages de la baronnie. Au nord, les tailleurs de chênes et les fabricants de tonneaux travaillaient dur pour produire les bouchons, les cuves de fermentation et les fûts dans lesquels vieillissait le vin. Au sud, pendant ce temps-là, les souffleurs de verre produisaient les bouteilles. Le centre de la baronnie, quant à lui, se consacrait entièrement à l'entretien des vignes.

Les Cités libres du Natal et la province de Yabon, à l'ouest, produisaient également des vins fins, mais aucun n'atteignait la complexité, le caractère et la qualité due au vieillissement de ceux de la lande Noire. Même le Pinot noir, une variété de raisin originaire du Bas-Tyra et particulièrement difficile à cultiver, s'épanouissait dans la baronnie comme nulle part ailleurs dans le royaume. Des rouges affriolants, des blancs gouleyants et des vins étincelants pour faire la fête – les meilleurs produits de la lande Noire se vendaient au prix le plus élevé des frontières du nord jusqu'au cœur de Kesh la Grande, au sud. Mais peu de vins étaient aussi prisés que le vin de baies, extrêmement sucré, que l'on servait au dessert.

Élaboré à partir de raisins flétris par une maladie mystérieuse qui affectait parfois les vignes, le vin de baies était rare et cher : la bouteille que Roo cachait sous sa cape équivalait à six mois des revenus d'un fermier. De plus, à en juger par les armoiries sur le goulot, la bouteille provenait de la réserve personnelle du baron, située dans la capitale de la lande Noire. Quelques caisses avaient dû être envoyées à la guilde de Ravensburg en prévision de la visite du baron. Même si l'on ne coupait plus la main aux voleurs, Roo risquait d'effectuer des travaux forcés pour le roi durant cinq ans si on découvrait la bouteille sur lui.

Les trompettes retentirent de nouveau et les premiers gardes du baron apparurent. Leurs bannières claquaient, en raison de la brise, et les fers de leur monture faisaient des étincelles sur les pavés de la place. Par réflexe, Erik regarda les jambes des animaux, cherchant à déceler la moindre claudication, mais il n'y en avait aucune. On pouvait dire ce qu'on voulait au sujet du baron et de la façon dont il administrait ses terres, mais ses soldats prenaient toujours grand soin de leurs chevaux.

Les cavaliers s'engagèrent sur la place, tournèrent le dos à la petite fontaine qui se dressait au centre et se déployèrent sur deux rangs pour faire reculer les badauds. Quelques minutes plus tard, l'espace devant la halle aux vignerons était dégagé pour permettre au carrosse de s'avancer.

Les cavaliers continuèrent à envahir la place. Tous portaient le tabard gris frappé aux armoiries de la lande Noire : un boulier rouge sur lequel se dressait un corbeau noir tenant dans son bec une branche de houx. Un cercle d'or cousu au-dessus des armoiries indiquait que ce nouveau groupe de soldats appartenait à la garde personnelle du baron.

Le carrosse apparut enfin. Erik s'aperçut alors qu'il retenait son souffle. Il refusa de laisser l'obsession de sa mère contrôler l'arrivée de l'air dans ses poumons et relâcha sa respiration en s'efforçant de se détendre.

Il entendit des personnes, dans la foule, émettre des commentaires. Depuis plus d'un an circulaient des rumeurs concernant la santé défaillante du baron. Le fait qu'il fut assis aux côtés de sa femme dans le carrosse, et non sur son cheval, à la tête de ses gardes, prouvait qu'il devait effectivement être malade.

Deux garçons, montés sur des chevaux alezans identiques et suivis par deux soldats portant l'enseigne du baron de la Lande Noire, attirèrent l'attention d'Erik. Sur la bannière de gauche, l'emblème montrait qu'il s'agissait du fils cadet du baron, Manfred de la Lande Noire. Celle de droite portait l'emblème de Stefan, son frère aîné. Les deux garçons se ressemblaient au point de pouvoir passer pour des jumeaux, bien qu'ils eussent un an de différence. Erik admira l'aisance avec laquelle ils montaient à cheval.

Manfred balaya la foule du regard et fronça les sourcils en apercevant Erik. Stefan regarda dans la même direction que son frère et se pencha pour lui parler, ramenant son attention à des problèmes plus immédiats. Les deux jeunes gens étaient vêtus de façon similaire et portaient de hautes bottes de cavalier, un haut-de-chausses étroitement ajusté et des culottes en cuir, une longue chemise de soie blanche, une veste de cuir sans manches et un béret de feutre noir orné d'un large écusson doré aux armes de la baronnie, au-dessus duquel se dressait une plume d'aigle teinte en rouge. Une rapière complétait cette tenue – une arme au maniement de laquelle ils excellaient tous deux malgré leur jeune âge, si l'on en croyait leur réputation.

Freida fit un signe de tête en direction de Stefan.

— Il occupe la place qui te revient de droit, Erik, chuchota-t-elle d'une voix amère.

Géné, le jeune garçon rougit. Mais il savait que le pire était encore à venir. Le carrosse s'arrêta et les laquais bondirent pour ouvrir la porte tandis que deux des dignitaires de Ravensburg s'avançaient pour accueillir le baron. Ce fut une femme au port altier qui descendit du carrosse la première, les traits figés en une expression dédaigneuse qui amoindrissait sa beauté. Il suffisait de jeter un coup d'œil aux deux jeunes gens, qui venaient de mettre pied à terre, pour savoir qu'il s'agissait de leur mère. Tous trois étaient grands, minces et auréolés d'une chevelure sombre. Les deux garçons rejoignirent leur mère et s'inclinèrent pour la saluer. La baronne balaya la foule du regard. Son expression s'assombrit plus encore lorsqu'elle aperçut la tête d'Erik au-dessus de la foule.

— Sa Seigneurie Otto, baron de la Lande Noire, seigneur de Ravensburg ! proclama un héraut.

La foule acclama respectueusement le baron, sans pour autant se montrer particulièrement enthousiaste. Otto ne suscitait pas d'affection chez ses sujets, mais n'était pas non plus méprisé. Les impôts étaient élevés, mais cela avait toujours été le cas. Certes, la protection qu'offraient les soldats du baron aux habitants de la lande Noire était à peine visible, car la région se situait loin des frontières ou des terres encore sauvages du royaume de l'Ouest. Peu de bandits et de voleurs troublaient les honnêtes voyageurs sur les routes de la baronnie. Aucun citoyen de Ravensburg, pas même le plus âgé d'entre eux, n'avait vu de goblin ou de troll dans les montagnes. Certains ne voyaient donc pas quel avantage il y avait à entretenir des soldats qui ne faisaient guère plus qu'escorter leur seigneur, polir leur armure et se nourrir. Malgré tout, les vendanges étaient bonnes, la nourriture abondante et à portée de tous, et l'ordre régnait dans la baronnie ; c'est pourquoi les habitants éprouvaient de la gratitude envers leur seigneur.

Ce dernier se tourna vers les notables de la ville, qui attendaient pour le saluer. Certaines personnes dans la foule laissèrent échapper un cri de surprise. L'homme qui venait de

descendre du carrosse faisait autrefois la même taille qu'Erik, mais il se voûtait à présent, comme s'il était âgé de soixante-quinze ans et non de quarante-cinq. Il avait toujours les épaules larges mais son corps, autrefois mince, était désormais émacié. Sa chevelure dorée était devenue terne et grise, et son visage livide. Il avait les joues creuses et pâles comme un parchemin blanchi, tandis que sa mâchoire carrée et son front fier n'étaient plus que des arêtes osseuses qui soulignaient la progression de la maladie. Ses mouvements saccadés donnaient l'impression qu'il était sur le point de tomber. Manfred, son fils cadet, le soutenait d'une main ferme.

Erik entendit quelqu'un, à côté de lui, dire :

— C'est vrai alors, ce qu'on raconte. Il a eu une attaque.

Le jeune garçon se demanda si l'état du baron ne risquait pas de s'aggraver à cause de l'action de sa mère, mais celle-ci répliqua, comme si elle lisait dans les pensées de son fils :

— Je dois le faire.

Elle écarta ceux qui se tenaient devant elle et se glissa entre deux cavaliers de la garde avant qu'ils aient le temps de la repousser.

— Je suis une femme libre du royaume et je réclame le droit d'être entendue ! s'écria Freida, d'une voix assez forte pour porter à travers toute la place.

Personne ne répondit. Tous les yeux se tournèrent vers la femme qui pointait un index accusateur sur le baron.

— Otto de la Lande Noire, reconnais-tu Erik de la Lande Noire comme ton fils ?

Le baron, visiblement mal en point, se tourna pour dévisager la femme qui lui avait posé cette question chaque fois qu'il était venu à Ravensburg. Du regard, il chercha et trouva le fils de cette femme, qui se tenait en silence à ses côtés. Otto se retrouva face à la vivante image de l'homme qu'il avait été, bien des années auparavant, et laissa son regard s'attarder sur Erik, jusqu'à ce que la baronne s'avance et lui chuchote quelques mots à l'oreille. Alors le baron secoua discrètement la tête, tristement, et se détourna de Freida et son fils. Sans aucun commentaire, il entra dans la halle aux vigneron, le plus grand bâtiment de Ravensburg. La baronne, peinant à dissimuler sa

colère, jeta un regard dur à Erik et à sa mère. Puis elle suivit son époux à l'intérieur de la halle.

Roo poussa un soupir et la foule parut reprendre son souffle.

— Eh bien, c'est fini pour cette fois, commenta le jeune garçon.

— Je ne crois pas que ça se reproduira, rétorqua Erik.

— Pourquoi ? Tu crois vraiment que ta mère s'arrêtera, même si on lui laisse encore une chance ?

— Elle n'en aura pas d'autre. Il est mourant.

— Comment tu le sais ?

Erik haussa les épaules.

— À cause de la façon dont il m'a regardé. C'était pour me dire au revoir.

Freida passa à côté des deux jeunes gens, une expression indéchiffrable sur le visage.

— Nous avons du travail.

Roo jeta un coup d'œil aux deux frères, Manfred et Stefan, qui observaient attentivement Erik en se parlant à voix basse. Manfred retenait son aîné, qui paraissait avoir envie de traverser la place pour affronter son demi-frère.

— Ils ne t'aiment pas beaucoup, on dirait, remarqua Roo. Surtout Stefan apparemment.

Erik haussa les épaules et Freida répondit à sa place :

— Il sait qu'il héritera bientôt de ce qui revient de droit à Erik.

Ce dernier échangea un regard entendu avec Roo. Tous deux savaient qu'il valait mieux ne pas discuter avec Freida. Elle avait toujours affirmé que le baron l'avait épousée, une nuit de printemps, dans la chapelle de la forêt, avec la bénédiction d'un moine de Dala, l'ordre du Bouclier du Faible. Plus tard, il aurait demandé et obtenu l'annulation de ce mariage, afin de pouvoir épouser la fille du duc de Ran. Les registres avaient été scellés sur ordre royal et pour des raisons politiques.

— Dans ce cas, c'est vraiment fini, affirma Roo.

Erik le regarda d'un air interrogateur.

— Pourquoi ça ?

— Si tu as raison, Stefan sera baron l'année prochaine. D'après ce que je vois, je pense qu'il n'hésitera pas à traiter publiquement ta mère de menteuse.

Freida s'arrêta de marcher. Le désespoir se peignit sur son visage, un événement auquel Erik n'avait encore jamais assisté.

— Il n'oserait pas, dit-elle d'un ton presque suppliant.

Elle essaya de prendre un air de défi mais l'éclat, dans ses yeux, montrait qu'elle savait que Roo avait raison.

— Viens, mère, lui dit doucement Erik. Rentrons à la maison. Le feu couve encore à la forge mais, s'il y a du travail, je vais devoir le faire repartir. Tyndal ne sera sûrement pas en état de le faire.

Délicatement, il passa un bras autour des épaules de sa mère et fut surpris de la trouver si frêle. Elle se laissa entraîner sans protester.

Les badauds présents sur la place s'écartèrent pour laisser passer le jeune forgeron et sa mère. Tous sentaient que bientôt prendrait fin cette tradition commencée quinze ans plus tôt, lorsque la belle et ardente Freida s'était avancée avec audace, tenant à bout de bras un bébé en pleurs, pour exiger du baron qu'il reconnût l'enfant. Presque tous les habitants de la baronnie connaissaient cette histoire. Elle l'avait de nouveau affronté cinq ans plus tard et, une fois encore, le baron n'avait opposé aucun démenti. En raison de son silence, les gens ajoutaient foi à la déclaration de Freida. Pendant des années, l'histoire du bâtard du baron de la Lande Noire avait été la source principale des commérages. Ceux qui souhaitaient se faire offrir un verre la racontaient aux voyageurs de passage qui se rendaient dans le royaume de l'Ouest ou celui de l'Est.

Le mystère résidait dans le silence du baron, car s'il avait nié, ne serait-ce qu'une fois, la paternité d'Erik, Freida aurait été obligée de prouver ses allégations. On n'avait jamais revu le moine itinérant dans la région et il n'existait pas d'autre témoin. Freida était devenue la bonne à tout faire d'un aubergiste et le garçon l'assistant d'un forgeron.

Selon certains, le baron faisait simplement preuve de gentillesse envers Freida en refusant de la traiter publiquement de menteuse car, même si, de toute évidence, il était le père de

l'enfant, cette histoire de mariage n'était que le produit des divagations d'une femme à l'esprit dérangé ou la prise d'un risque calculé pour obtenir certains avantages.

D'autres prétendaient le baron trop lâche pour mentir aux yeux de tous en disant qu'Erik n'était pas son fils, car il suffisait de regarder Otto pour s'apercevoir que le garçon lui ressemblait comme son ombre. La honte entachait la réputation du baron car le fait de reconnaître Erik, même comme simple bâtard, risquait de jeter un doute sur le droit de ses deux autres fils à lui succéder, et lui attirerait certainement les foudres de sa femme.

Cependant, quelle qu'en fût la raison, il ne répondait jamais à la provocation. Erik pouvait donc porter le nom « de la Lande Noire » parce que son père ne lui avait jamais dénié ce droit.

Lentement, ils remontèrent la rue en direction de l'auberge.

— Tu as quelque chose de prévu, ce soir, Erik ? demanda Roo, incapable de supporter plus de deux minutes de silence.

Erik savait pourquoi son ami lui posait cette question : la ville avait droit à un jour de fête, en raison de la visite du baron. Cela n'avait rien à voir avec les festivals traditionnels mais permettait quand même aux habitants de Ravensburg de s'amuser un peu : l'*Auberge du Canard Pilet* allait être bondée et ses clients y boire et prendre des paris pendant la majeure partie de la nuit, tandis que les jeunes filles descendraient à la fontaine en attendant que les jeunes hommes aient bu suffisamment pour se donner le courage de venir leur faire la cour. Erik expliqua à Roo qu'il ne pourrait pas sortir car il risquait d'être très occupé.

— Ce sont bien les fils de leur mère, pas de doute là-dessus, commenta brusquement le jeune garçon.

Erik savait que son ami parlait de ses deux demi-frères. Roo jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, en direction de la place. On apercevait encore la halle aux vigneron et le carrosse du baron. Les deux jeunes nobles étaient ressortis, soi-disant pour superviser le déchargement des bagages de leur père. Mais en réalité, ils conversaient à voix basse, les yeux fixés sur la silhouette d'Erik, qui s'éloignait. Roo eut envie de leur faire un

geste grossier, mais se ravisa. Même à cette distance, il voyait bien qu'ils avaient l'air hostiles et très en colère. Le jeune garçon se détourna de la place et pressa le pas pour rattraper son ami.

Avec la tombée de la nuit, l'effervescence diminua partout en ville, sauf à l'*Auberge du Canard Pilet*. Les ouvriers et les marchands qui n'étaient pas d'un rang assez élevé pour assister au dîner à la halle aux vigneron s'y rassemblèrent pour boire un verre de vin ou une chope de bière. Une atmosphère presque festive régnait dans la salle où les hommes racontaient des histoires d'une voix forte, jouaient aux cartes ou aux dés pour quelques pièces de cuivre et mettaient à l'épreuve leur habileté aux fléchettes.

Erik se retrouva de service à la cuisine, ce qui arrivait souvent lorsqu'il y avait du monde à l'auberge. À l'origine, sa mère n'était qu'une serveuse, mais Milo la laissait régner sur la cuisine, simplement parce que Freida avait l'habitude de dire à chacun ce qu'il devait faire. D'ailleurs, elle avait presque toujours raison, ce qui ne contribuait pas à atténuer l'irritation qu'engendrait son attitude. De nombreuses serveuses avaient abandonné leur poste, au fil des ans, et certaines avaient expliqué à Milo la raison de leur départ. L'aubergiste leur répondait invariablement la même chose : Freida était une amie de longue date, ce qui n'était pas leur cas.

De toute évidence, ils jouaient le rôle d'une famille. Freida et Erik, Milo et Rosalyn : mari et femme, frère et sœur. Cependant, ils dormaient séparés les uns des autres, Milo dans sa chambre, Rosalyn dans la sienne, Freida dans une mansarde au-dessus de la cuisine et Erik sur une paille dans l'écurie. Mais du lever au coucher du soleil, ils jouaient naturellement leur rôle. Freida dirigeait l'auberge comme si elle lui appartenait et Milo refusait de la remettre à sa place, d'abord parce qu'elle faisait de l'excellent travail, et ensuite parce qu'il comprenait mieux que personne la souffrance qu'elle éprouvait au quotidien. Elle ne l'admettrait jamais devant quiconque, mais elle aimait encore le baron, Milo en était convaincu. C'est pourquoi elle voulait qu'Erik soit reconnu par son père : il

s'agissait d'une tentative désespérée afin d'obtenir la preuve qu'à un moment elle avait réellement aimé et été aimée.

Erik ouvrit la porte de la salle commune d'un coup d'épaule et apporta un nouveau tonnelet de vin derrière le comptoir, le déposant aux pieds de Milo. Ce dernier retira le tonnelet vide du casier où il le rangeait et le mit de côté, tandis qu'Erik soulevait et mettait l'autre en place sans effort. Milo plaça un robinet propre à l'emplacement de la bonde et l'enfonça d'un seul coup à l'aide d'un maillet en bois. Puis il se versa un petit verre pour en goûter le contenu.

— Pourquoi buvons-nous cette piquette alors que le meilleur vin du monde est produit à quelques pas d'ici ? demanda le vieil homme en faisant la grimace.

Erik éclata de rire.

— Parce que nous n'avons pas les moyens d'acheter autre chose, Milo.

Ce dernier haussa les épaules.

— C'est irritant, cette habitude que tu as d'être honnête. Bah, dans tous les cas, l'effet reste le même, pas vrai ? ajouta-t-il en souriant. Trois verres de cette piquette te rendront aussi éméché que trois verres du meilleur vin du baron, qu'en penses-tu ?

Parce que le baron venait d'être mentionné, le visage d'Erik perdit toute sa gaieté.

— Comment le saurais-je ? répliqua-t-il en tournant les talons.

Milo lui posa la main sur l'épaule pour le retenir.

— Je suis désolé, mon garçon.

Erik haussa les épaules.

— Je sais que tu n'avais pas l'intention de m'offenser.

— Fais donc une pause, proposa l'aubergiste. Je vois bien que les choses se calment un peu.

Cette réplique arracha un sourire à Erik, car il régnait dans la salle commune un boucan presque assourdissant, fait de rires, de conversations animées et de chahut général.

— Si tu le dis.

Le jeune garçon fit le tour du comptoir et traversa la salle. Lorsqu'il arriva devant la porte, Rosalyn lui lança un regard

accusateur. « Je vais revenir », articula-t-il en remuant silencieusement les lèvres. Elle leva les yeux au ciel d'un air faussement contrarié. Puis elle se remit à ramasser des chopes sur les tables et se dirigea vers le comptoir.

Erik sortit dans la nuit. Il faisait frais car l'automne s'était installé, à présent. D'un jour à l'autre, il allait sûrement se mettre à faire très froid dans les monts de la lande Noire. Ils n'étaient pourtant pas aussi hauts que les Calastius, à l'ouest, ou les Crocs du Monde, plus loin au nord, mais la neige couvrait leurs sommets lors des hivers les plus rigoureux. D'autre part, le gel inquiétait les vignerons en toutes saisons sauf en été.

Erik se rendit sur la place de la ville. Comme il s'y attendait, quelques garçons et filles étaient encore assis sur le bord de la fontaine, en face de la halle aux vignerons. Roo parlait à voix basse à une fille, qui réussit à rire de sa proposition tout en ayant l'air scandalisée. Ses mains étaient également très occupées à maintenir celles de Roo sur une partie décente de son anatomie.

— Bonsoir, Roo, Gwen, les salua Erik.

L'expression de la jeune fille s'éclaira à la vue du forgeron. Avec ses cheveux roux et ses grands yeux verts, Gwen était l'une des plus jolies filles de Ravensburg. Elle avait plus d'une fois essayé d'attirer l'attention d'Erik. Elle le salua et repoussa fermement les mains de Roo. Quelques autres jeunes gens saluèrent également l'arrivée d'Erik.

— Tu en as fini avec l'auberge ? s'enquit Roo.

Son ami secoua la tête.

— Non, je fais juste une pause. Il va falloir que j'y retourne dans quelques minutes. J'avais envie de prendre un peu l'air. La salle est très enfumée et, avec tout ce bruit...

Gwen était sur le point de prendre la parole lorsque quelque chose dans l'expression de Roo les poussa à se retourner, elle et Erik. Deux personnages élégamment vêtus, une épée leur battant la hanche, s'avancèrent dans le cercle de lumière des torches disposées autour de la fontaine.

Gwen bondit sur ses pieds et esquissa une révérence maladroite. D'autres l'imitèrent, mais Erik resta debout et silencieux. Roo, pour sa part, demeura assis, bouche bée.

Stefan et Manfred de la Lande Noire dévisagèrent les jeunes gens rassemblés là. Ils avaient tous à peu près le même âge que les deux nobles, mais l'attitude et les vêtements de ces derniers les séparaient aussi sûrement que s'ils avaient été des cygnes au milieu d'oies et de canards. De toute évidence, ils avaient bu, à en juger par la façon soigneusement contrôlée dont ils marchaient, comme s'ils cherchaient à dissimuler leur ébriété.

Stefan s'assombrit lorsqu'il aperçut Erik, mais Manfred lui prit le bras pour le retenir et le serra fermement en lui chuchotant quelque chose à l'oreille. L'aîné finit par hocher la tête, les paupières mi-closes. Un sourire froid et forcé apparut sur ses lèvres. Ignorant délibérément Erik et Roo, il s'inclina brièvement devant Gwen.

— Mademoiselle, on dirait que mon père et les notables de cette ville sont occupés à discuter de questions concernant le vin et la vigne, qui sont au-delà de mon entendement et de ma patience. Peut-être pourriez-vous nous trouver quelques... distractions plus intéressantes ?

Gwen rougit et jeta un coup d'œil à Erik. Ce dernier fronça les sourcils et secoua discrètement la tête en signe de refus. Aussitôt, comme si elle mettait au défi son droit à la conseiller, la jeune fille se laissa tomber du rebord de la fontaine en disant :

— J'en serais ravie, messire. Katherine, viens avec nous, ajouta-t-elle à l'adresse d'une autre jeune fille, assise non loin de là.

Gwen prit le bras que Stefan lui tendait comme si elle était une dame de la cour. Katherine suivit son exemple, plus maladroitement, avec Manfred. Ils s'éloignèrent d'un pas nonchalant, Gwen accentuant ostensiblement le balancement de ses hanches. Ils disparurent dans la pénombre.

— On ferait mieux de les suivre, suggéra Erik au bout de quelques instants.

Roo vint se placer devant son ami.

— Tu as envie de te battre ?

— Non, mais ces deux-là n'aiment pas s'entendre dire non et les filles...

Roo posa une main ferme sur la poitrine d'Erik, comme pour l'empêcher d'avancer.

— Elles savent où elles mettent les pieds, répliqua-t-il. Gwen n'est plus une enfant et Stefan ne sera pas le premier à lui trousser les jupes. Quant à toi, tu dois sûrement être le seul garçon de tout Ravensburg à n'avoir pas couché avec Katherine. Mais je croyais que les filles avaient meilleur goût que ça, ajouta-t-il en regardant par-dessus son épaule en direction de l'endroit où avaient disparu les quatre jeunes gens.

Roo baissa le ton pour que seul son ami puisse l'entendre et sa voix se fit plus dure, un signe qu'Erik reconnut immédiatement. Le jeune garçon ne parlait ainsi que lorsqu'il voulait aborder un sujet extrêmement sérieux.

— Erik, le jour viendra où il te faudra affronter ton salaud de frère. Ce jour-là, tu devras probablement le tuer. (Erik fronça les sourcils.) Mais pas ce soir, et pas à cause de Gwen. Dis-moi, tu ne devais pas retourner à l'auberge ?

Le jeune forgeron hocha la tête et écarta doucement la main de Roo. Il resta immobile quelques secondes, afin d'essayer d'assimiler ce que venait de dire son ami. Puis il secoua la tête et repartit en direction de l'auberge.

Chapitre 2

DÉCÈS

Tyndal était mort.

Erik n'arrivait toujours pas à le croire. Depuis deux mois, à chaque fois qu'il entraît dans la forge, il s'attendait à voir le solide forgeron en plein travail ou endormi sur sa paillasse, à l'arrière du bâtiment. Sa présence imprégnait les moindres recoins de l'endroit où Erik avait passé les six dernières années à apprendre son métier. L'homme lui manquait, ainsi que son sens de l'humour lorsqu'il était éméché, et même son humeur maussade lorsqu'il était sobre.

Erik examina les charbons qui restaient de la nuit précédente, afin de déterminer quelle quantité de bois il devait rajouter pour faire repartir le feu. La veille, en début de soirée, un meunier avait amené son chariot cahotant dans la cour. Il avait brisé un essieu, si bien que le garçon avait suffisamment de travail pour occuper sa journée. Mais Erik n'arrivait toujours pas à se faire à l'absence de Tyndal.

Deux mois plus tôt, il était descendu de sa mansarde en s'attendant à vivre une matinée ordinaire. Mais il lui avait suffi de jeter un coup d'œil à l'endroit où Tyndal se reposait d'habitude pour sentir ses cheveux se hérissier sur sa nuque. Il avait déjà vu le forgeron ivre mort, mais cette fois c'était différent. Erik avait immédiatement compris ce que signifiait la parfaite immobilité du vieil homme. Il n'avait pourtant jamais vu de cadavre humain auparavant, mais il en avait beaucoup vu d'animaux et il y avait quelque chose d'étrangement familier dans l'attitude du forgeron. Erik avait touché Tyndal pour s'assurer que le vieil homme était bien décédé ; au contact de la peau glacée, il s'était empressé de retirer sa main, comme s'il venait de se brûler.

Le prêtre de Killian, qui faisait office de guérisseur pour les pauvres de Ravensburg, confirma rapidement que Tyndal avait effectivement bu sa dernière bouteille de vin. Il revint à Milo de disposer du corps, puisque le forgeron n'avait pas de famille. L'aubergiste organisa promptement des funérailles hâtives et un bûcher. Les cendres de Tyndal furent dispersées, tandis que le prêtre adressait une prière à la Chanteuse du Silence Vert. En règle générale, on considérait les forgerons comme étant du ressort de Tith-Onanka, le dieu de la Guerre. Mais Erik eut l'impression que cette prière à Killian, la déesse de la Forêt et des Champs, était plus appropriée : au cours des six années que le garçon avait passées à la forge, Tyndal avait dû réparer une épée peut-être, contre d'innombrables charrues et autres instruments de labour.

Un bruit, dans le lointain, attira son attention. La diligence de midi remontait la route de l'ouest en provenance de Krondor, la cité princière. Le jeune forgeron savait qu'il y avait de fortes chances pour que le cocher soit son ami Percy de Rimmerton. Si c'était le cas, il ferait halte à l'*Auberge du Canard Pilet* afin de donner à boire à ses chevaux ainsi qu'à ses passagers. Percy avait beau être maigre comme un clou, il était doté d'un énorme appétit et adorait la cuisine de Freida.

Au bout de quelques minutes, le bruit des roues cerclées de métal et des fers des chevaux résonna en écho sur les pavés, signalant l'approche de la diligence, ainsi qu'Erik s'y attendait. Le véhicule entra dans la cour et Percy arrêta son attelage de quatre chevaux en criant : « Ho ! »

Les diligences avaient commencé à relier Krondor et Salador cinq ans plus tôt. L'entreprise était un grand succès pour son concepteur, un riche marchand de Krondor, du nom de Jacob d'Esterbrook. Il prévoyait même d'ouvrir une nouvelle ligne entre Salador et le Bas-Tyra, à en croire la rumeur. Chaque diligence n'était en réalité qu'un chariot, recouvert d'un toit, fermé sur les côtés et muni d'une planche à l'arrière, qui s'abaissait pour permettre aux passagers de monter et de descendre. Une paire de planches disposées de chaque côté du véhicule servait de sièges, aussi médiocres fussent-ils. Le voyage était tout sauf confortable, car les chariots étaient

secoués rudement, mais beaucoup moins long qu'en caravane et presque aussi rapide qu'à cheval, pour ceux qui n'avaient pas les moyens de s'acheter une monture.

— Bonjour, Percy !

— Erik ! répondit le cocher, dont le long visage maigre paraissait avoir été figé en un sourire – tout le reste étant maculé de poussière. (Il se tourna vers ses deux passagers, un homme élégamment vêtu et un autre habillé de façon plus ordinaire.) Nous sommes arrivés à Ravensburg, messieurs.

L'homme vêtu d'habits simples hocha la tête et se dirigea vers l'arrière de la diligence. Erik aida Percy à abaisser la planche.

— Est-ce que vous passez la nuit ici ? demanda-t-il au cocher.

— Non. Nous continuons jusqu'à Wolverton, où cet autre gentilhomme est attendu. Ce sera le dernier arrêt de ma course.

Wolverton était la prochaine ville en direction de la capitale et se trouvait à moins d'une heure, si la diligence était rapide. Erik savait que le dernier passager n'apprécierait guère de s'arrêter pour déjeuner si près de sa destination.

— De là, je vais à vide jusqu'à la Lande Noire, alors j'ai le temps, je ne suis pas pressé. Dis à ta mère que je serai de retour dans quelques jours, si les dieux le veulent bien, et que je prendrai une double part de sa meilleure tourte à la viande.

Le sourire de Percy continua à illuminer son maigre visage, tandis qu'il se tapotait l'estomac en faisant semblant d'être affamé.

Erik hocha la tête. Le cocher remonta sur son siège, fit tourner et sortir son attelage de la cour, au trot. Le jeune garçon se tourna vers le passager qui était descendu de la diligence. Il voulait lui demander s'il avait besoin d'une chambre mais n'en eut pas le temps car l'homme venait de disparaître au coin de l'écurie.

— Monsieur ! s'écria Erik en se précipitant pour le rattraper.

Il fit le tour de l'écurie et entra dans la forge. L'étranger venait d'y déposer son sac et de retirer sa cape de voyage. Il était large d'épaules avec des bras puissants, comme Erik, bien

que ce dernier le dépassât d'une bonne tête. Il avait de longs cheveux gris mais le dessus du crâne complètement chauve, et des sourcils noirs et broussailleux, alors que la barbe de quelques jours qui avait poussé durant le voyage était presque blanche. Son visage affichait une expression sérieuse, presque savante.

Il examinait tout avec soin. Il se retourna et aperçut le jeune homme sur le seuil.

— Ah, tu dois être l'apprenti. Je vois que la forge est bien rangée, mon garçon. Je suis content.

Il s'exprimait avec l'étrange accent nasillard des natifs de la Côte sauvage ou des îles du Couchant.

— Qui êtes-vous ? lui demanda Erik.

— Je m'appelle Nathan. Je suis le nouveau forgeron envoyé par Krondor.

— Krondor ? Le nouveau forgeron ?

L'expression d'Erik montra que tout ceci le dépassait. L'homme, solidement charpenté, haussa les épaules et suspendit sa cape de voyage au crochet sur le mur.

— La guilde m'a demandé si je voulais cette forge. J'ai accepté et me voici.

— Mais c'est ma forge, protesta Erik.

— C'est une charge de la baronnie, mon garçon, répliqua Nathan d'une voix plus ferme. Tu es certainement compétent dans bien des domaines – tu as peut-être même du talent – mais en cas de guerre, il te faudra réparer les armures et t'occuper des chevaux de guerre du baron ainsi que des chevaux de trait des fermiers.

— En cas de guerre ! Mais la guerre n'a jamais affecté la lande Noire, depuis qu'elle a été conquise par le royaume !

L'homme s'avança d'un pas vif, posa la main sur l'épaule d'Erik et la serra fermement.

— Je crois savoir ce que tu ressens. Mais la loi, c'est la loi. Tu es un apprenti de la guilde et...

— Non.

Le forgeron fronça les sourcils.

— Non ? Ton maître ne t'a pas inscrit auprès de la guilde ?

Des émotions contradictoires, parmi lesquelles la colère et une certaine forme d'amusement mêlé d'ironie, faisaient rage dans le cœur d'Erik.

— Mon ancien maître était ivre la plupart du temps. Je dirige cette forge depuis que j'ai dix ans, maître forgeron. Pendant des années, il a promis d'entreprendre le voyage jusqu'à Krondor ou Rillanon pour faire enregistrer mon apprentissage par la guilda. Les trois premières années, je l'ai supplié d'envoyer un message grâce à la poste royale, mais après ça... J'étais trop occupé pour continuer à le supplier. Il est mort depuis deux mois, maintenant, et j'ai su m'occuper des besoins de la baronnie.

Nathan le forgeron se caressa le menton avant de secouer la tête.

— Voilà qui pose problème, jeune homme. Tu as trois ans de plus que la plupart des garçons qui commencent leur apprentissage...

— Commencer mon apprentissage ? s'écria Erik, chez qui la colère prenait le dessus. Je travaille aussi bien que n'importe quel forgeron de la guilda...

L'expression de Nathan s'assombrit.

— Ce n'est pas la question ! rugit-il – la colère d'avoir été interrompu lui donnait suffisamment de poids pour faire taire le jeune garçon. Ce n'est pas la question, répéta-t-il d'une voix plus douce lorsqu'il s'aperçut qu'Erik l'écoutait, à présent. Tu es peut-être le meilleur forgeron de tout le royaume, ou de tout Midkemia, mais personne, à la guilda, ne le sait. Tu n'as pas été inscrit sur le registre des apprentis, et aucun maître de guilda ne s'est porté garant de ton travail. C'est pourquoi il te faut commencer...

— Je refuse d'être apprenti pendant encore sept ans ! protesta Erik, dont la colère menaçait de prendre de nouveau le dessus.

— Interromps-moi encore une fois, gamin, et je cesserai d'être gentil avec toi, le menaça Nathan.

Erik se tut, même s'il n'avait pas l'air contrit le moins du monde.

— Tu peux te rendre à Krondor ou à Rillanon et demander à être admis au sein de la guilde. On te fera passer des épreuves et des évaluations. Si tu leur prouves que tu as assez de connaissances, on te permettra de devenir apprenti, ou peut-être même artisan, mais j'en doute fortement. Même si tu es le meilleur forgeron qu'ils aient jamais vu, ils hésiteront à transgresser les règles. Peu d'hommes acceptent de donner à quelqu'un un rang qu'il n'ait pas gagné à la sueur de son front. Du reste, il est aussi possible qu'ils te traitent de rustre arrogant et te jettent à la rue, conclut-il d'un ton dur.

Erik comprit alors que cet homme avait travaillé sept ans au moins en tant qu'apprenti et sans doute le double en tant qu'artisan avant d'obtenir son insigne de maître de la guilde. À ses yeux, il devait avoir l'air d'un enfant pleurnicheur.

— Tu peux aussi choisir de te montrer patient et de faire ton apprentissage ici, dans la ville où tu es né, au milieu de ta famille et de tes amis, reprit le forgeron. Si tu es aussi bon que tu le prétends, j'essaierai de te faire certifier aussi rapidement que possible, afin que tu puisses obtenir ta propre forge.

Erik parut de nouveau sur le point de protester qu'il s'agissait de sa forge. Pourtant, il se tut. Nathan poursuivit son discours.

— Sinon, tu peux aussi t'établir à ton compte, dès aujourd'hui, et devenir un forgeron indépendant. Si tu es doué, tu arriveras sûrement à gagner ta vie. Mais sans l'insigne de la guilde, tu ne t'établiras que dans les villages les plus reculés, à moins que tu ne souhaites te rendre jusqu'à la frontière. Les nobles ne confient leur armure et leurs chevaux qu'à un maître de la guilde, et les riches gens du peuple ne s'adressent qu'à un artisan de la guilde, pas moins. Ça signifie que, peu importe ton habileté, tu ne seras jamais rien d'autre qu'un simple rétameur.

Erik demeura silencieux. Le forgeron reprit la parole au bout de quelques instants :

— Ça te fait réfléchir, pas vrai ? C'est bien. Maintenant, écoute. Voici le choix qui se présente à toi : tu peux rester pour apprendre et te perfectionner, et je me dirais que je suis un salopard chanceux d'avoir trouvé une paire de bras musclés appartenant à quelqu'un à qui je n'ai pas besoin de tout

apprendre. Ou alors tu peux broyer du noir et en vouloir à tout le monde en pensant que tu vaux aussi bien que moi, mais cela ne nous sera guère utile, à tous les deux. Il n'y a qu'un seul maître dans cette forge, mon garçon, et c'est moi. Fin de la discussion. As-tu besoin de temps pour y réfléchir ?

Erik hésita avant de répondre :

— Non, maître Nathan. Vous avez raison, soupira-t-il. Il n'y a qu'un seul maître par forge. Je...

— Crache le morceau, mon garçon.

— J'ai été responsable de cette forge pendant si longtemps que j'ai l'impression qu'elle m'appartient et que la guilde aurait dû me la donner.

Nathan hocha la tête.

— C'est compréhensible.

— Mais ce n'est pas votre faute si Tyndal était un fainéant et que le temps que j'ai passé ici compte pour des prunes.

— Pas du tout, mon garçon...

— Erik. Je m'appelle Erik.

— Pas du tout, Erik. (Brusquement, Nathan balança le bras et lui décocha une droite qui fit atterrir Erik sur son derrière.) Et je te l'ai déjà dit : interromps-moi encore une fois et je cesserai d'être gentil avec toi. Je suis un homme de parole.

Erik, une expression de surprise peinte sur le visage, s'assit en se frottant la mâchoire. Le forgeron ne l'avait pas frappé très fort, mais c'était quand même douloureux.

— Oui, monsieur, finit-il par dire au bout d'un moment.

Nathan lui tendit la main et l'aïda à se relever.

— J'étais sur le point de dire que chaque heure passée à apprendre le métier compte. Il ne te manque que des références. Si tu es aussi bon que tu le prétends, tu seras certifié au bout des sept années obligatoires. Tu seras certes plus âgé que la plupart des artisans à la recherche de leur propre forge, mais aussi plus jeune que certains, crois-moi sur parole. Certains gamins n'apprennent pas vite et ne quittent la forge de leur maître qu'à l'approche de la trentaine. Donc, n'oublie jamais ça : c'est vrai que tu seras certifié sur le tard, mais tu as commencé à apprendre quatre ans plus tôt que la plupart des autres apprentis. Grâce aux connaissances et à l'expérience que

tu as acquises, tu ne resteras pas longtemps artisan et accèderas très vite au statut de maître. Tu verras qu'en fin de compte, tout s'arrangera.

Il tourna lentement sur lui-même, comme s'il examinait de nouveau la forge.

— D'après ce que je vois, nous allons bien nous entendre, si tu es capable de filer droit.

Il y avait de la gentillesse dans cette remarque, au point qu'Erik en oublia sa mâchoire douloureuse et hocha la tête.

— Oui, monsieur.

— Maintenant, montre-moi la pièce où je vais dormir.

Sans qu'on lui dise de le faire, Erik prit le sac de voyage et la cape du forgeron, et fit signe à ce dernier de le suivre.

— Tyndal n'avait pas de famille, alors il dormait ici, dans une petite pièce à l'arrière du bâtiment. Moi je dors là-haut, dans la mansarde. (Erik désigna le seul endroit où il se soit senti chez lui ces six dernières années.) Je n'ai jamais pensé à emménager dans la chambre de Tyndal – par habitude, je suppose.

Il ouvrit la porte de derrière et conduisit le forgeron vers l'appentis qui servait de chambre à Tyndal.

— Mon ancien maître était ivre la plupart du temps, alors j'ai bien peur que la pièce...

Il ouvrit la porte.

L'odeur qui accueillit Erik lui souleva le cœur. Nathan ne resta que quelques instants avant de reculer en disant :

— J'ai travaillé avec des ivrognes autrefois, mon garçon, et ça, c'est l'odeur du renfermé et de la maladie. N'essaye jamais de noyer tes émotions dans une bouteille de vin, Erik. C'est une mort lente et douloureuse. Affronte tes chagrins puis laisse-les derrière toi après t'être colleté avec eux.

Erik devina au ton de sa voix que Nathan ne faisait pas que répéter un aphorisme : il pensait ce qu'il disait.

— Je peux remettre cette pièce en état, monsieur, pendant que vous vous reposez à l'auberge.

— C'est vrai que je ferais mieux de me présenter à l'aubergiste, car il va devenir mon logeur. En plus, manger un peu ne me fera pas de mal.

Erik s'aperçut qu'il n'avait pas pensé à cela. Certes, la guilde accordait à ses maîtres et à ses artisans une forge dans une ville qui leur garantissait parfois l'exclusivité, mais en dehors de cela, le forgeron, comme tout autre commerçant, devait faire de son mieux pour réaliser des bénéfices et se faire une place.

— Monsieur, Tyndal n'avait pas de famille. Qui...

Erik hésita. Nathan lui posa la main sur l'épaule.

— Qui devrais-je payer pour tous ses outils ?

Le jeune garçon acquiesça.

— Mes propres outils devraient arriver d'un jour à l'autre. Je n'ai pas la moindre envie de m'approprier ce qui ne m'appartient pas, Erik. (Il frotta sa barbe naissante, tout en réfléchissant.) Quand tu seras prêt à quitter Ravensburg pour t'établir dans ta propre forge, tu pourras les emmener avec toi. Tu es son dernier apprenti. La tradition veut que l'on paye la veuve pour les outils, mais comme il n'avait pas de famille, il n'y a personne à qui donner l'argent, n'est-ce pas ?

Erik comprit qu'on venait de lui faire une offre incroyablement généreuse. D'ordinaire, un apprenti était censé mettre de côté l'argent qu'il gagnait, afin de pouvoir s'acheter tous les outils nécessaires, ainsi qu'une enclume, et faire bâtir une forge, en cas de besoin, lorsqu'il accéderait au rang d'artisan. La plupart des jeunes artisans débutaient modestement, mais Tyndal, en dépit de sa paresse lors des dernières années, était maître forgeron depuis dix-sept ans et possédait tous les outils possibles et imaginables, parfois même en double ou en triple. En prenant soin de son matériel et en le nettoyant régulièrement, Erik n'aurait aucun souci à se faire pour sa vie future !

— Si vous voulez, je peux vous conduire jusqu'à la cuisine, proposa-t-il à Nathan.

— Je trouverai bien le chemin tout seul. Viens me chercher lorsque cette pièce sera nettoyée.

Erik hocha la tête. Nathan s'éloigna en direction de l'auberge. Le jeune garçon prit une grande inspiration et entra dans la chambre de Tyndal. Ouvrir l'unique fenêtre ne fut pas d'un grand secours. Erik dut ressortir en courant à cause de la

puanteur. Il était fort dans bien des domaines, mais ne supportait pas les mauvaises odeurs, en raison de son estomac fragile. Il s'était habitué aux odeurs de la forge et de l'écurie, mais la puanteur de la maladie et des déjections humaines lui donnait envie de vomir. La pièce empestait à tel point qu'il en avait les larmes aux yeux le temps de parvenir à sortir la literie de Tyndal à l'extérieur de l'appentis. Respirant par la bouche, il tourna la tête de côté et se précipita vers la grosse bassine en fer qu'utilisait sa mère pour faire la lessive. Il y jeta les draps souillés et s'apprêtait à rallumer le feu sous la bassine lorsque Freida le rejoignit.

— Qui est cet homme qui prétend être le nouveau forgeron ? voulut-elle savoir.

Erik n'était pas d'humeur à discuter avec sa mère, si bien qu'il répondit calmement :

— Il est bien ce qu'il prétend être. C'est la guilde qui l'envoie.

— J'espère que tu lui as dit qu'il y avait déjà un forgeron, ici ?

Erik parvint à rallumer le feu et se releva.

— Non, répondit-il aussi calmement que possible. Cette forge appartient à la guilde, qui ne connaît même pas mon existence. Mais Nathan s'est montré très généreux, ajouta-t-il en pensant aux outils de Tyndal. Il a accepté de me garder et va m'inscrire comme apprenti auprès de la guilde...

Erik s'attendait à une dispute, mais sa mère ne fit qu'acquiescer et le planta là sans autre commentaire. Surpris par cette attitude, le jeune garçon se figea un moment, jusqu'à ce que les craquements du bois qui brûlait sous la bassine lui rappellent qu'il avait une tâche à finir. Il prit l'un des pains de savon qui servaient à laver la literie de l'auberge et le brisa en deux. Puis il en jeta la moitié dans la bassine et commença à remuer le linge à l'aide d'un bâton. La couleur de l'eau vira au marron foncé. Le jeune homme se demanda de nouveau pourquoi sa mère n'avait pas protesté. Elle avait l'air résignée, ce qui ne lui était encore jamais arrivé.

Erik laissa les draps tremper dans l'eau frémissante de la bassine et regagna la chambre du forgeron, attrapant au

passage quelques chiffons et un nettoyant à base d'huile qu'il utilisait pour ôter la crasse des outils particulièrement sales. Il sortit de la chambre ce que possédait Tyndal : un grand coffre et un sac contenant des effets personnels. Il ne laissa à l'intérieur qu'une penderie en bois bancale, au cas où Nathan choisirait d'y suspendre ses chemises et ses manteaux. Plus tard, Erik pourrait toujours l'enlever, si le nouveau forgeron n'en voulait pas.

Le jeune garçon sortit les dernières affaires de Tyndal.

— Ça ne fait pas beaucoup de souvenirs pour toute une vie, murmura-t-il en regardant la misérable pile.

Il souleva le coffre et le déposa dans un coin de la petite cour, derrière l'écurie. Puis il prit le sac et le mit au-dessus du coffre. Il trierait ces affaires plus tard, pour voir si Tyndal avait laissé derrière lui des choses qui pourraient se révéler utiles. Il connaissait de pauvres fermiers, aux abords des vignobles, qui ne cultivaient pas le raisin et avaient toujours besoin de vêtements en bon état.

Puis il prit les chiffons et le nettoyant, et commença à frotter pour éliminer la crasse qui s'était accumulée sur les murs au fil des ans.

Erik entra dans la cuisine et trouva Milo assis à la grande table, en face de Nathan, qui finissait un grand bol de ragoût. L'aubergiste hochait la tête en réponse aux propos du forgeron, tandis que Freida et Rosalyn épluchaient les légumes pour le repas du soir.

Erik regarda sa mère. Celle-ci se tenait immobile près de l'évier et écoutait la conversation des deux hommes. Rosalyn regarda le jeune garçon et fit un signe de tête en direction de Freida, une expression inquiète sur le visage. Erik acquiesça et s'approcha de sa mère en lui indiquant qu'il souhaitait se laver les mains. Freida hocha brusquement la tête et se dirigea vers le four, où elle gardait au chaud le pain acheté le matin même.

Pendant ce temps, Nathan poursuivait la conversation entamée avant l'entrée d'Erik.

— Je sais très bien travailler le fer, mais pour être honnête, je ne connais rien aux chevaux en dehors de leurs sabots. Je sais

ajuster un fer pour éviter qu'ils boient ou compenser un autre problème, mais dès qu'il s'agit d'autre chose, je suis perdu.

— Dans ce cas, vous avez bien fait de garder Erik, déclara Milo en faisant preuve d'une fierté presque paternelle. Il fait des miracles, avec les chevaux.

— Maître forgeron, intervint Rosalyn, d'après ce que vous venez de dire, vous auriez pu prétendre à une grande forge de la baronnie, ou peut-être même du duché. Pourquoi avoir choisi notre petite ville ?

Nathan repoussa le bol de ragoût qu'il venait de terminer et sourit.

— Je suis un amoureux du vin, à dire vrai, et ça me change de mon précédent domicile.

Freida se retourna brusquement.

— Ça fait à peine quelques semaines que nous avons enterré un forgeron qui aimait trop le vin et voilà qu'on nous en envoie un autre ! Les dieux doivent vraiment détester Ravensburg !

Nathan la dévisagea et répondit d'un ton mesuré, sans cacher toutefois qu'il n'était pas loin de se mettre en colère :

— Sachez, chère madame, que j'aime le vin, mais que je ne suis pas un sale ivrogne. J'ai été un mari et un père qui a pris soin des siens pendant des années. Si je bois plus d'un verre de vin dans une journée, c'est qu'il s'agit d'un jour de fête. Je vous serais reconnaissant de ne pas porter de jugement sur des choses dont vous ignorez tout. Les forgerons ne sont pas tous du même acabit, pas plus que les autres artisans ne se ressemblent entre eux.

Le rouge monta aux joues de Freida, qui se détourna.

— Le feu est trop fort, dit-elle brusquement. Le pain risque de devenir tout sec d'ici le dîner.

Elle fit mine de retourner les charbons ardents, même si chacun savait que ce n'était pas nécessaire.

Erik observa sa mère pendant quelques instants, puis se tourna vers Nathan.

— La chambre est propre, monsieur.

— Est-ce que vous allez tous partager cette pièce minuscule ? demanda Freida d'un ton brusque.

Nathan se leva, prit son manteau et se pencha pour ramasser son sac.

— Comment ça, *tous* ?

— Vous savez bien, ces enfants et cette femme dont vous nous avez parlé si tendrement.

— Ils sont tous morts, répliqua le forgeron d'un ton calme. Ils ont été tués par des pirates lors de l'attaque de la Côte sauvage. J'étais alors artisan en chef chez le maître forgeron du baron Tolburt, à Tulan. (Le silence s'installa dans la pièce tandis qu'il poursuivait son récit.) J'étais endormi, mais le bruit des combats m'a réveillé. J'ai dit à ma Martha de veiller sur nos enfants pendant que je courais jusqu'à la forge, mais je n'avais pas fait deux pas à l'extérieur de la partie réservée aux serviteurs que j'étais touché par deux flèches, là et là – il indiqua son épaule puis sa cuisse gauche. Je me suis évanoui. Un autre homme est tombé sur moi, je crois. Lorsque je me suis réveillé le lendemain, ma femme et mes enfants étaient déjà morts. Nous avions quatre enfants, trois garçons et une fille, ajouta-t-il en balayant la pièce du regard. La petite Sarah, c'était quelque chose.

Il soupira et se tut pendant un long moment, l'air songeur.

— Que je sois pendu. Ça fait presque vingt-cinq ans maintenant.

Sans rien ajouter d'autre, il hocha la tête à l'adresse de Milo et se dirigea vers la porte.

On eût dit que Freida venait de recevoir un coup. Elle se tourna vers Nathan, les yeux humides, et parut sur le point de parler. Mais elle ne parvint pas à trouver les mots et le forgeron quitta la pièce.

Erik le regarda partir puis se tourna vers sa mère. Pour la première fois de sa vie, il se sentit gêné pour elle et trouva cette impression désagréable. Il balaya la cuisine du regard et s'aperçut que Rosalyn dévisageait Freida avec une expression où se mêlaient l'irritation et le regret. Milo, pour sa part, fit semblant d'ignorer tout le monde en se levant de table pour se rendre dans la salle commune.

— Je ferais mieux d'aller voir s'il est bien installé, finit par dire Erik. Ensuite, je m'occuperai des chevaux.

Le jeune garçon sortit à son tour de la cuisine. Rosalyn se déplaça dans la pièce en silence afin d'éviter d'embarrasser Freida plus encore. Au bout d'un moment, elle s'aperçut que la mère d'Erik pleurait sans bruit. Ne sachant plus que faire, la jeune fille hésita, avant de demander timidement :

— Freida ?

Celle-ci, les joues humides de larmes, se tourna vers Rosalyn. Son visage portait la trace d'un conflit intérieur, comme si elle souhaitait libérer une souffrance profondément enfouie mais ne parvenait qu'à se montrer brusque.

— Est-ce que je peux faire quelque chose ? demanda la jeune fille.

Freida resta immobile pendant de longues secondes, avant de dire :

— Il faut laver les baies.

Elle s'exprimait à voix basse, d'un ton rauque. Rosalyn s'avança vers l'évier et actionna la pompe que son père et Erik avaient installée l'année précédente afin que les deux femmes n'aient plus à aller chercher de l'eau au puits derrière l'auberge. Freida reprit la parole au moment où l'eau froide jaillissait dans l'évier en bois.

— Reste la douce enfant que tu es, Rosalyn. Ne change pas. Il y a déjà trop de douleur en ce monde.

Elle sortit de la cuisine en courant, sous un prétexte quelconque. Mais Rosalyn savait qu'elle avait juste besoin d'être un peu seule. La conversation avec le nouveau forgeron avait libéré quelque chose que Freida avait enfoui en elle et que Rosalyn ne comprenait pas. En seize ans, la jeune fille n'avait jamais vu pleurer la mère d'Erik. Tout en nettoyant les fruits pour préparer les tartes du dîner, elle se demanda s'il s'agissait ou non d'une bonne chose.

La soirée fut calme. Quelques habitués se présentèrent au *Canard Pilet* pour boire un verre et seul l'un d'entre eux prit un repas. Erik finit de nettoyer le chaudron – pour faire plaisir à Rosalyn – et le suspendit à son crochet, au-dessus des braises qui rougeoyaient faiblement dans l'âtre.

Il agita la main pour souhaiter une bonne nuit à la jeune fille, qui portait quatre chopes de bière destinées à une table occupée par quatre des meilleurs jeunes artisans de la ville. Tous faisaient la cour à la fille de l'aubergiste, plus pour se faire bien voir les uns des autres que parce qu'ils s'intéressaient réellement à Rosalyn.

Erik passa par la cuisine et trouva sa mère debout sur le seuil, occupée à observer le ciel nocturne, étincelant d'étoiles. Les trois lunes s'étaient levées, un spectacle rare et toujours digne d'être observé.

— Mère, dit doucement Erik en faisant mine de s'éloigner.

— Reste un moment, lui demanda-t-elle à voix basse – une requête, et non un ordre. C'est par une nuit comme celle-là que j'ai rencontré ton père.

Erik avait déjà entendu cette histoire. Mais il savait que quelque chose s'était produit pendant que Freida discutait avec le forgeron, déclenchant en elle une sorte de combat intérieur. Il ne comprenait pas encore très bien ce qui lui était arrivé, mais devinait qu'elle avait besoin de parler. Il s'assit sur les marches, juste à côté de l'endroit où elle se tenait.

— C'était la première fois qu'il venait à Ravensburg depuis la mort de son père, deux ans plus tôt. Il venait d'assister à la réception donnée en son honneur à la halle aux vigneron. Après avoir bu en compagnie des notables de la ville, il était sorti faire un tour pour s'éclaircir les idées. Il était impertinent et aimait à rompre avec le protocole, si bien qu'il avait ordonné à ses gardes et à ses serviteurs de le laisser seul.

Son regard se perdit dans la nuit tandis qu'elle faisait remonter de vieux souvenirs.

— Je m'étais rendue à la fontaine avec les autres filles pour flirter avec les garçons.

Erik se rappela ses propres soirées à la fontaine en compagnie de Roo et s'aperçut que la tradition ne datait pas de la veille.

— Lorsque le baron s'avança dans la lumière des lanternes, nous nous sentîmes brusquement maladroits, comme des enfants.

Alors Erik vit une étincelle s'allumer dans les yeux de sa mère et perçut un écho de cet esprit qui captivait le cœur des hommes avant sa venue au monde.

— J'étais aussi intimidée que les autres, mais j'étais trop fière pour le montrer, ajouta-t-elle avec un sourire contrit.

Brusquement, ce fut comme si les années s'effaçaient de son visage. Erik se représenta l'impact qu'avait dû avoir pareille vision sur le baron lorsqu'il avait aperçu la belle Freida à la fontaine après avoir passé la soirée à boire.

— Il avait les manières et le rang, et la richesse d'un courtisan. Pourtant il y avait quelque chose d'honnête en lui, Erik : on aurait dit un petit garçon qui avait peur de se faire repousser, comme tous les autres garçons. Il avait vingt-cinq ans mais faisait plus jeune. Il me fit perdre la tête avec ses mots doux et son humour féroce. Moins d'une heure plus tard, je couchais avec lui sous un pommier, dans un verger.

Elle soupira, rappelant de nouveau à Erik la jeune fille qu'elle avait été, et non la femme à la volonté de fer qu'il avait connue toute sa vie.

— J'avais une terrible réputation, mais n'avais pourtant jamais connu d'hommes. Lui n'en était pas à sa première expérience, car il était sûr de lui. Mais il sut également se montrer tendre, doux et aimant. (Elle jeta un coup d'œil à son fils.) Dans le noir, sous les étoiles, il me parla d'amour, mais le lendemain, je me dis que je ne le reverrais jamais et que je n'étais pas la première idiote à avoir succombé au charme d'un noble.

« Mais, contre toute attente, il vint me retrouver, tard cet après-midi-là. Il était seul et monté sur un cheval couvert d'écume, en raison de la longue chevauchée depuis son château. Enveloppé dans une grande cape, il se glissa dans l'auberge où nous nous apprêtions à servir le repas du soir. Il m'attira dans un coin et me révéla son identité. Puis, à mon grand étonnement, il me révéla qu'il m'aimait et me demanda ma main. (Elle éclata d'un rire amer.) Je le traitai de fou et m'enfuis de l'auberge.

« Plus tard, cette nuit-là, je rentrai à l'auberge. Il m'attendait à l'endroit précis où nous sommes, comme un

vulgaire garçon de ferme. Il me parla de nouveau de son amour pour moi, et je lui répétais qu'il avait perdu la raison. (Des larmes perlèrent au coin de ses paupières.) Il se mit à rire en disant qu'il comprenait. Mais il me prit la main, me regarda dans les yeux et me donna un unique baiser. Cela suffit à me convaincre. Je compris pourquoi j'étais partie avec lui, la première fois – non pas à cause de son rang et de son titre, mais parce que je l'aimais aussi.

« Il me recommanda la prudence : personne ne devait savoir que nous nous aimions avant qu'il ait pu se rendre à Rillanon pour demander au roi Lyam la permission de m'épouser, comme l'exige la tradition. Cependant, pour sceller notre amour et le rendre légitime, nous échangeâmes nos vœux dans une petite chapelle dont on se servait uniquement pendant les vendanges. Ce fut un moine itinérant, qui avait passé moins d'une journée en ville, qui officia. Il jura de ne jamais parler de ce mariage tant qu'Otto ne lui en donnerait pas l'autorisation. Puis il nous laissa seuls, car Otto voulait partir dès le lendemain matin voir le roi.

Freida se tut un moment. Lorsqu'elle reprit la parole, Erik décela dans sa voix une amertume qui lui était familière.

— Otto ne revint jamais. Il envoya un messenger, ton ami Owen Greylock, m'avertir que le roi avait refusé sa requête et lui avait ordonné d'épouser la fille du duc de Ran. « Pour le bien du royaume », m'expliqua Greylock. Puis il ajouta que le roi avait ordonné au grand temple de Dala, à Rillanon, d'annuler le mariage. Cet ordre était placé sous sceau royal afin de ne pas embarrasser Mathilda ou les fils qu'elle pourrait donner à Otto. On me conseilla de trouver un bon époux et d'oublier ton père. Quel choc reçut ce bon maître Greylock lorsque je lui appris que j'étais enceinte, ajouta-t-elle, les larmes coulant sur le visage.

Elle soupira et serra le bras de son fils.

— Plus ta naissance approchait et plus les rumeurs circulaient, en ville, sur l'identité de ton père. On pensait à tel marchand ou tel vigneron. Mais lorsque tu as grandi, tu ressemblais tant à ton père dans sa jeunesse que personne ne pouvait plus en douter : tu étais bien le fils d'Otto. Même ton père n'a jamais pu le nier publiquement.

Erik l'avait déjà entendue raconter cette histoire une bonne dizaine de fois, mais jamais de cette façon. Il n'avait encore jamais envisagé sa mère sous les traits d'une jeune fille amoureuse et n'avait jamais pensé non plus à l'amer sentiment de rejet qui avait dû être le sien lorsqu'elle avait appris le mariage d'Otto et de Mathilda. Cependant, il ne servait à rien de vivre dans le passé.

— Il ne m'a jamais reconnu non plus, rétorqua le jeune garçon.

— C'est vrai, admit sa mère. Mais au moins, il t'a laissé un nom : celui de la Lande Noire. Tu peux t'en servir avec fierté car si un homme devait remettre en question ton droit à le porter, tu pourrais le regarder dans les yeux et lui dire : « Même Otto, le baron de la Lande Noire, ne m'a jamais dénié le droit de porter ce nom. »

Maladroitement, Erik prit la main de sa mère. Elle le regarda et lui adressa son sourire habituel, dur et impitoyable. Cependant, elle y mit une certaine chaleur, tout en serrant l'immense main de son fils, avant de la libérer.

— Je pense que ce Nathan est un homme bon. Apprends ce que tu peux de lui, car on te refusera toujours ce qui te revient de par ta naissance.

— C'était ton rêve à toi, mère. Je ne connais pas grand-chose à la politique, mais ce que j'ai entendu dans la salle commune me conduit à penser que même si le haut-prêtre de Dala en personne vous avait mariés, cela n'aurait servi à rien. Le roi, pour des raisons que lui seul connaît, voulait marier mon père à la fille du duc de Ran, et c'est ce qui s'est passé. Ça se serait passé comme ça de toute façon, avec ou sans ton intervention. (Il se leva.)

« Je vais avoir besoin de passer plus de temps avec Nathan, pour lui montrer ce que je sais faire et découvrir ce qu'il attend de moi. Je pense que tu as raison, c'est un homme bon. Il aurait pu m'envoyer faire mes valises, mais il essaye d'être juste avec moi.

Impulsivement, Freida passa les bras autour du cou d'Erik et le serra contre elle.

— Je t'aime, mon fils, murmura-t-elle.

Erik resta immobile, ne sachant comment répondre à cette étreinte. Elle lui épargna cette peine en le lâchant avant de retourner rapidement dans la cuisine, fermant la porte derrière elle.

Erik hésita encore quelques instants puis tourna les talons et se dirigea vers l'écurie, sans se presser.

Les mois passèrent et la routine s'installa à l'*Auberge du Canard Pilet*. Nathan s'intégra rapidement, si bien qu'au bout de quelque temps, il devint difficile de se rappeler à quoi ressemblait la forge du vivant de Tyndal. Erik s'aperçut que son nouveau maître était une mine d'informations, car si Tyndal lui avait enseigné les techniques de base, Nathan savait comment rendre ce travail bien au-dessus de la moyenne et parfois même exceptionnel. Sa connaissance des armes et des armures offrit de nouvelles perspectives à Erik, car Nathan avait été l'armurier du baron Tolburt, à une époque.

Un jour, le jeune garçon releva la tête en entendant le bruit de sabots sur les pavés. Il maintenait le soc d'une charrue, chauffé à blanc, pendant que Nathan le martelait – il s'agissait d'une commande pour un fermier des environs. Owen Greylock, le maître d'armes du baron, fit contourner l'écurie à sa monture et s'avança dans la cour.

Nathan prit le soc et le plongea dans l'eau avant de le mettre de côté. Pendant ce temps, Erik s'approcha de la jument et la tint par la bride pour permettre à Greylock de mettre pied à terre.

— Messire Greylock ! Ne me dites pas qu'elle a recommencé à boiter, s'exclama le jeune garçon.

— Non, répondit Owen en lui signifiant qu'il pouvait vérifier par lui-même.

Erik passa la main sur l'antérieur gauche de la jument. Nathan s'approcha à son tour et fit signe à son apprenti de s'écarter. Puis il examina l'animal.

— C'est la jument dont tu m'as parlé ?

Erik acquiesça.

— Tu m'as bien dit qu'il s'agissait du tendon suspenseur ?

Greylock les regarda, l'air approbateur.

— Oui, maître forgeron. Elle se l'était légèrement étiré.

— « *Légèrement étiré* » ! répéta Greylock.

Il était doté d'un visage anguleux, rendu plus sévère encore par une coupe de cheveux très stricte – il avait une longue frange et les cheveux coupés très courts sur la nuque. Il sourit, ce qui contribua à l'enlaidir davantage, car il avait les dents jaunes et irrégulières.

— Elle se l'était complètement déchiré, pour vous dire la vérité, maître forgeron. Son antérieur avait enflé jusqu'à faire la taille de ma cuisse, et elle pouvait à peine se reposer dessus. J'ai cru que j'allais devoir faire appel aux équarrisseurs, pour sûr. Mais Erik a un don et je l'avais déjà vu faire avec d'autres animaux, alors je lui ai donné sa chance et il ne m'a pas déçu. « *Légèrement étiré* », répéta le maître d'armes en secouant la tête avec un étonnement feint. Ce garçon est trop modeste pour son bien.

— Comment as-tu fait ? demanda Nathan à Erik.

— J'ai commencé par envelopper sa jambe dans des compresses chaudes. Le prêtre-guérisseur du temple de Killian a l'habitude de préparer un baume qui chauffe la peau. Je l'ai utilisé sur la jambe de la jument. Je l'ai fait marcher tous les jours en l'empêchant de tirer sur sa blessure, même si elle ruait, ce qu'elle a essayé plusieurs fois, parce qu'elle est fouguese. Alors je lui ai passé une chaîne autour des naseaux et lui ai fait comprendre que c'était moi qui commandais. (Erik caressa la jument.) Après ça, nous sommes devenus bons amis.

Nathan se releva et secoua la tête, visiblement impressionné.

— Depuis mon arrivée, il y a quatre mois, je n'arrête pas d'entendre parler du don qu'a ce jeune homme avec les chevaux, maître d'armes. Je me suis dit que ses amis exagéraient la chose en partie, parce qu'ils étaient fiers de lui. (Il se tourna vers Erik et lui posa la main sur l'épaule.) Je ne dis pas ça à la légère, mon garçon. Peut-être devrais-tu renoncer à devenir forgeron pour te consacrer aux soins des chevaux. J'admets volontiers ne pas savoir soigner les animaux, même si je sais ferrer un cheval aussi bien qu'un autre. Cependant,

même moi, je peux dire que cette bête est complètement guérie. On dirait qu'elle n'a jamais été blessée.

— C'est un don utile, admit Erik, et j'aime voir les chevaux en bonne santé, mais il n'existe pas de guilde...

Nathan fut bien obligé d'être d'accord avec lui.

— C'est vrai. Une guilde, c'est comme une puissante forteresse : elle peut te protéger quand plus rien, pas même ton talent, ne peut te sauver de... (il se rappela brusquement que le maître d'armes du baron l'écoutait) ... des coups du sort.

Erik sourit. Il savait que le forgeron avait été sur le point de mentionner le conflit qui opposait depuis longtemps la noblesse et les guildes. Au début, ces dernières avaient été créées pour donner un statut aux artisans et garantir à leurs clients un minimum de savoir-faire. Mais au cours du siècle précédent, elles étaient devenues une véritable force politique au sein du royaume, au point de posséder leurs propres cours de justice, qui leur permettaient de se prononcer sur des questions internes à chaque guilde. Ce changement irritait profondément la cour du roi et celles des autres nobles, mais ces derniers dépendaient trop du gage de qualité des guildes et n'osaient donc pas excessivement protester, même s'ils avaient l'impression que les guildes faisaient fi de leur autorité. En effet, elles avaient déjà été amenées à sauver l'un de leurs membres d'une injustice perpétrée par un noble. Il était pourtant de tradition, dans le royaume, que la noblesse soit responsable et doive répondre de ses actes, mais il restait toujours un ou deux barons ou comtes de moindre importance qui pensaient pouvoir tout simplement ignorer leurs dettes. Ce n'était pas parce que l'on recevait des lettres de noblesse du roi que l'on devenait riche, si bien que plus d'un avait essayé d'abuser de son rang et de sa position plutôt que de régler ses dettes en monnaie sonnante et trébuchante.

Erik se chargea de distraire Greylock.

— Quel bon vent vous amène à Ravensburg, maître d'armes ?

Le visage de ce dernier retrouva son habituelle austérité.

— Toi, Erik. Ton père se rend à Krondor pour raison politique. Il sera ici ce soir. Je suis venu plus tôt pour te demander si...

— Si je pouvais convaincre ma mère de le laisser tranquille ?

Greylock acquiesça.

— Il ne va pas bien, Erik. Il n'aurait même pas dû entreprendre ce voyage et...

— Je ferai de mon mieux.

Le jeune garçon savait qu'il était vain de faire des promesses hâtives si sa mère se mettait en tête de reproduire sa dernière performance, lorsque Otto était venu en ville, quelques mois plus tôt.

— Elle a peut-être finalement renoncé à faire de moi le prochain baron, ajouta Erik.

Greylock fit la grimace.

— Il serait déplacé de ma part de commenter tes paroles. (Son visage s'adoucit.) Il va falloir que tu me fasses confiance. Si tu peux, trouve-toi à l'est de la ville, au coin de la route de Ravensburg, à la limite entre la prairie aux moutons et le premier vignoble, avant le coucher du soleil.

— Pourquoi ?

— Je ne peux rien te dire, mais c'est important.

— Puisque mon père est si malade, Owen, pourquoi doit-il se rendre à Krondor ?

Greylock se remit en selle.

— À cause d'une mauvaise nouvelle, j'en ai bien peur. Le prince est mort. Un messenger royal l'annoncera au peuple, plus tard dans la semaine.

— Arutha est mort ? répéta Erik.

Le maître d'armes hocha la tête.

— Il est tombé et s'est fracturé la hanche. D'après ce qu'on m'a raconté, il y a eu des complications et il est mort. Il était vieux, presque quatre-vingts ans si je ne me trompe pas.

Le prince Arutha avait régné sur Krondor durant toute la jeune vie d'Erik et celle de sa mère avant lui. Il était le père du roi Borric, qui avait succédé à son oncle Lyam à peine cinq ans

plus tôt. Aux dires de tous, il était surtout à l'origine de la paix qui régnait dans le royaume.

Pour Erik, il n'était qu'un personnage lointain, car le jeune garçon n'avait jamais vu son prince ; pourtant, il éprouva comme une pointe de regret. De l'avis général, Arutha avait été un héros, dans sa jeunesse, et un bon souverain.

— Dis à mon père que je me tiendrai à l'endroit indiqué.

Greylock salua le forgeron et son apprenti, et pressa délicatement les flancs de la jument pour la faire avancer. L'animal sortit au trot de la cour de l'auberge.

Nathan vivait depuis plusieurs mois à l'*Auberge du Canard Pilet* et en était venu à bien appréhender l'histoire de son jeune apprenti.

— Tu vas avoir besoin d'un peu de temps pour te laver, lui dit-il.

— Je n'y avais pas pensé. Je serais parti comme ça, après le dîner.

Le printemps touchait à sa fin et le soleil se couchait environ une heure après le dîner. C'était à peu près le temps que mettrait Erik pour traverser Ravensburg, les vignobles et la prairie aux moutons, mais seulement s'il partait avec ses vêtements sales sur le dos.

Nathan lui donna une tape amicale sur l'arrière du crâne.

— Idiot. Va te laver. Ça a l'air important.

Erik le remercia et se précipita vers la forge. Sous la mansarde dans laquelle il dormait, derrière l'échelle, se trouvait une malle contenant toutes les affaires du jeune garçon. Il y prit sa seule belle chemise et la porta jusqu'à la cuvette où il devait se nettoyer. Il retira sa chemise sale, et prit un pain de savon et quelques chiffons propres. Puis il se frotta énergiquement pour ôter autant de saleté que possible. Il finit par se sentir présentable et enfila la chemise propre.

Puis il sortit de la forge en courant et entra dans la cuisine au moment où sa mère déposait la nourriture sur la table. Il s'assit et vit qu'elle lui lançait un regard soupçonneux.

— Pourquoi as-tu mis ta belle chemise ? lui demanda-t-elle.

Il ne souhaitait pas lui dire que son père avait demandé à le rencontrer, de peur que Freida ne veuille l'accompagner pour se confronter à Otto.

— Je dois voir quelqu'un après le dîner, marmonna-t-il avant de commencer à manger bruyamment le ragoût qu'elle venait de déposer devant lui.

Milo, assis en bout de table, éclata de rire.

— C'est une des filles de la ville, pas vrai ?

Rosalyn lui lança un regard inquiet, tandis que le rouge lui montait aux joues.

— Quelque chose comme ça, répondit Erik.

Il finit de manger en silence, tandis que Milo et Nathan discutaient des événements de la journée. Freida et Rosalyn partageaient le silence d'Erik.

Nathan était un pince-sans-rire, si bien qu'il était difficile, au premier abord, de savoir s'il se moquait ou s'il faisait simplement de l'humour. Pour cette raison, Freida et Milo l'avaient tout d'abord traité avec une certaine froideur.

Mais il était avant tout d'une nature chaleureuse et savait apprécier les bons moments de la vie, si bien qu'il avait réussi à s'attirer la sympathie de tout le monde – y compris de la mère d'Erik. Souvent, on pouvait voir Freida tenter de réprimer un sourire lorsque Nathan faisait de l'esprit. Un jour, Erik avait demandé au forgeron comment il arrivait à garder sa bonne humeur. Sa réponse l'avait surpris.

« Quand on t'enlève tout, tu n'as plus rien à perdre. Il ne te reste plus qu'un seul choix : te tuer ou recommencer une nouvelle vie. C'est ce que j'ai fait. J'ai réappris à vivre, sans ma famille, et j'ai décidé que la seule chose à faire, c'était d'apprécier toutes les petites récompenses de la vie : un travail bien fait, un beau lever de soleil, le rire d'enfants qui jouent, ou encore un bon verre de vin. C'est ce qui m'aide à affronter les épreuves de la vie. »

Les rois et leurs généraux peuvent regarder derrière eux et revivre leurs triomphes, leurs grandes victoires. Nous autres, gens du peuple, puisons du réconfort dans nos petites victoires à nous. »

Erik toucha à peine à son assiette et finit par s'excuser. Il bondit presque de la table et traversa la salle commune d'un pas pressé, poursuivi par le rire de Milo. Il sortit de l'auberge quasiment en courant et faillit renverser Roo, qui était pour sa part sur le point d'entrer.

— Attends une minute ! cria ce dernier en lui emboîtant le pas.

— J'peux pas. Je dois voir quelqu'un.

Roo attrapa son ami par le bras et fut presque entraîné, le temps d'une enjambée ou deux, avant qu'Erik, beaucoup plus grand que lui, s'arrête.

— Qu'y a-t-il ? demanda ce dernier d'un ton impatient.

— Ton père t'a fait demander ?

Le fait que Roo soit capable de dénicher tous les petits potins de la ville avait cessé de surprendre Erik depuis longtemps. Cette fois, pourtant, il resta abasourdi.

— Pourquoi est-ce que tu me demandes ça ?

— Parce que, depuis hier soir, des cavaliers de la poste royale ne cessent de passer sur la route, parfois même par groupe de trois. En plus, je sais qu'un régiment de cavalerie, suivi par deux régiments d'infanterie, est passé à l'est de la ville ce matin en direction du sud, et la garde personnelle du baron a fait son apparition à la halle aux vigneron il y a une heure. C'est ce que je venais te raconter. Et puis, j'ai vu que tu avais mis ta plus belle chemise.

— Le prince de Krondor est mort, expliqua Erik, qui ne souhaitait pas que son ami l'accompagne. C'est pour ça... (Il était sur le point de dire que c'était pour ça que son père faisait étape à Ravensburg, sur la route de Krondor, mais se reprit.) ... qu'il y a tout ce remue-ménage.

— Alors ces soldats ont pris la direction du sud pour soutenir les garnisons le long de la frontière keshiane, au cas où la mort d'Arutha donnerait des ambitions à l'empereur.

Erik planta là son ami, brusquement devenu expert en questions militaires, et se remit à marcher d'un bon pas.

Roo s'aperçut tout à coup qu'il était seul et s'écria : « Hé ! » Puis il se lança à la poursuite de son ami et le rattrapa

au moment où celui-ci quittait la rue du *Canard Pilet* et s'avancait sur la place.

— Où vas-tu ?

Erik s'arrêta.

— Je dois voir quelqu'un.

— Qui ?

— C'est personnel.

— Ce n'est pas une fille, sinon tu irais vers le nord, à la fontaine, et non à l'est, en direction de la route de la baronnie. (Roo écarquilla les yeux.) Tu vas vraiment voir ton père ! Tout à l'heure, je plaisantais, mais là...

— Je ne veux pas que quelqu'un l'apprenne, surtout pas ma mère.

— Je garde ça pour moi.

— C'est bien, fit Erik en posant ses mains puissantes sur les épaules étroites de Roo, auquel il fit faire demi-tour. Trouve-toi quelque chose d'amusant à faire, qui ne soit pas trop illégal. Je te raconterai tout plus tard. Retrouve-moi à l'auberge.

Roo fronça les sourcils mais s'éloigna d'un pas nonchalant, comme s'il avait toujours eu l'intention de laisser Erik tranquille. Le jeune forgeron se remit en route.

Il traversa la place d'un bon pas en passant entre les différents étals rassemblés là et s'engagea dans les ruelles étroites bordées d'édifices à deux ou trois étages. Puis il pénétra dans le quartier où s'élevaient des résidences modestes, habitées par les membres les plus en vue des guildes. Ensuite venaient les maisons délabrées des ouvriers, des apprentis déjà mariés et des commerçants qui ne possédaient pas de magasin.

Erik laissa derrière lui la ville proprement dite et prit la direction de l'est, longeant d'abord les petits potagers où les maraîchers cultivaient leurs légumes pour les vendre au marché de Ravensburg, puis les grands vignobles orientés à l'est. Enfin, il atteignit l'endroit où se croisaient la route de la baronnie, qui conduisait à la Lande Noire, et la voie principale est-ouest qui traversait Ravensburg.

Alors il attendit, retournant dans sa tête toutes les raisons pour lesquelles on avait bien pu lui demander de retrouver son père à cet endroit relativement isolé. Il refusa d'envisager la

plus fantaisiste, à savoir que le rêve de sa mère allait se réaliser et que son père allait le reconnaître.

Il entendit un groupe de cavaliers approcher et sortit de sa rêverie. Il les vit bientôt apparaître, au sommet d'une lointaine colline, surgissant de la pénombre nocturne qui envahissait le ciel au nord-est. Erik s'aperçut, lorsqu'ils se rapprochèrent, qu'il s'agissait de la garde personnelle du baron, encadrant le même carrosse que la dernière fois où il était venu en ville. Le jeune garçon sentit son cœur se serrer avec appréhension lorsqu'ils s'approchèrent encore davantage car ses deux demi-frères chevauchaient devant le véhicule. Les premiers cavaliers dépassèrent Erik sans s'arrêter, mais Stefan et Manfred tirèrent sur les rênes de leur monture pour ralentir.

— Comment ? Encore toi ! s'exclama Stefan.

Menaçant, il fit mine de dégainer son épée, mais son jeune frère s'écria aussitôt :

— Stefan ! Viens ! Laisse-le tranquille !

Manfred piqua des deux et s'élança sur la route pour rattraper l'avant-garde, mais son frère aîné hésita.

— Je t'avertis, cher frère, que lorsque je deviendrai baron, je serai loin de me montrer aussi tolérant que notre père ! cria Stefan, tandis que d'autres soldats passaient autour de lui. Si j'ai l'occasion ne serait-ce que de vous apercevoir, toi ou ta mère, lors d'une cérémonie publique, je vous ferai arrêter si rapidement que votre ombre devra vous chercher pour vous retrouver.

Sans attendre de réponse, il talonna violemment son cheval. L'animal, un hongre fougueux, bondit et galopa pour permettre à son cavalier de rattraper Manfred.

Ce fut au tour du principal détachement de soldats de passer, suivi par le carrosse du baron. Les cavaliers passèrent au petit galop, mais le véhicule ralentit. Arrivé à la hauteur d'Erik, le rideau du carrosse s'ouvrit. Le jeune garçon aperçut un visage pâle, scrutant les ténèbres dans sa direction. Pendant quelques secondes, le regard du père rencontra celui du fils. Ce dernier éprouva un flot brutal de sentiments confus. Mais cet instant de grâce s'acheva trop vite et le carrosse s'éloigna. Le

cocher fit claquer les rênes pour pousser son attelage à rattraper leur escorte.

Erik se tenait immobile, perplexe et en colère, lorsque la dernière troupe de soldats passa devant lui. Il avait cru qu'il pourrait enfin parler à son père et non simplement échanger un bref regard.

Alors que le jeune garçon faisait mine de partir, le dernier cavalier tira sur ses rênes et l'appela.

— Erik, attends !

Il se retourna et vit Owen Greylock mettre pied à terre. Oubliant toute courtoisie, Erik déversa sa colère sur lui.

— Je croyais que nous étions amis, maître Greylock, du moins autant que votre rang nous le permet. Mais vous m'avez fait traverser la ville et venir jusqu'ici pour permettre à Stefan de me menacer et de m'insulter, tout ça pour que mon père me jette un coup d'œil depuis l'intérieur de son douillet carrosse.

— Je l'ai fait à la demande de ton père, Erik, répliqua Greylock.

Le jeune garçon posa les mains sur ses hanches et aspira une grande bouffée d'air.

— Donc, c'est à sa demande que Stefan m'a pratiquement ordonné de quitter la baronnie ?

Le maître d'armes amena sa chère jument jusqu'à l'endroit où se tenait Erik et posa la main sur l'épaule de ce dernier.

— Non, Stefan est seul responsable de cette performance impromptue. Ton père, pour sa part, souhaitait te voir une dernière fois. Il est mourant.

Le jeune garçon sentit des émotions inattendues – panique, regret – crever la surface. Pourtant elles lui paraissaient lointaines, comme si ces sentiments contradictoires avaient éclos dans la poitrine de quelqu'un d'autre.

— Vraiment ?

— Son chirurgien l'a mis en garde, mais il a quand même décidé d'entreprendre ce voyage, à cause de la mort du prince. Borric a décidé que c'était son plus jeune frère, Nicholas, qui devait succéder à leur père, jusqu'à ce que le prince Patrick soit en âge de régner sur le royaume de l'Ouest. Nicholas est un

inconnu ; tout le monde s'attendait à ce qu'Erland succède à Arutha. On pourrait bien assister à un bain de sang politique à Krondor, cette semaine.

Erik connaissait tous ces noms, en particulier ceux de Borric, le roi, et d'Erland, son jumeau né quelques minutes après lui. Patrick était le fils aîné du roi et selon la tradition, l'un des deux hommes, le fils ou le frère, aurait dû devenir prince de Krondor. Mais les intrigues de la cour ne signifiaient pas grand-chose pour le jeune forgeron.

— Il m'a demandé de venir ici simplement pour me jeter un coup d'œil en passant ?

Greylock serra le bras d'Erik pour mieux donner du poids à ses propos.

— Son dernier coup d'œil, ne l'oublie pas. Il m'a aussi chargé de te remettre ceci, ajouta-t-il en sortant quelque chose de sa tunique.

Il tendit un rouleau de parchemin à Erik, qui le prit et s'aperçut que la missive était dépourvue de timbre ou de sceau. Il le déplia et commença à lire à voix haute :

— *Mon fils...*

Le maître d'armes du baron l'interrompit.

— Personne d'autre que toi ne doit prendre connaissance du contenu de cette lettre et il me faudra la brûler lorsque tu auras fini. Je vais faire quelques pas pendant que tu la lis.

Il conduisit la jument à l'écart, pendant qu'Erik reprenait la lecture :

Mon fils,

Si je ne suis pas encore mort lorsque tu liras ces lignes, je le serai bientôt. Je sais que tu te poses beaucoup de questions et je pense que ta mère a répondu à quelques-unes d'entre elles, sans aucun doute. Je suis désolé d'avoir à te dire que je ne peux guère t'en donner plus, et encore moins t'offrir de satisfaction.

Lorsque nous sommes jeunes, nous éprouvons des passions qui deviennent de faibles souvenirs quelques années plus tard, avant même la vieillesse. Je crois avoir sincèrement

aimé ta mère, lorsque j'étais très jeune. Si c'est le cas, cet amour, comme les souvenirs, s'est effacé.

Si j'ai un seul regret, c'est celui de n'avoir pas pu te connaître. Tu es innocent de la faute que ta mère et moi avons commise, mais j'ai des responsabilités qui ne peuvent être écartées simplement parce que je regrette l'imprudence de ma jeunesse. J'espère que tu comprends qu'il est vain d'imaginer une vie où nous aurions pu avoir une véritable relation père-fils, car il s'agit d'une illusion. J'espère que tu es un homme bon, car je suis fier du sang qui coule dans nos veines à tous les deux, et j'espère que tu l'honores toi aussi. Je n'ai jamais nié publiquement les accusations de ta mère, afin de te donner au moins un nom. Mais il n'est rien que je peux faire de plus.

Ton frère Stefan s'opposera à toi en tous domaines. Mon épouse redoute la moindre menace envers l'héritage de son fils. Si cela peut te réconforter, j'ai payé le prix de mon silence. Je vous ai protégés, toi et ta mère, plus que tu ne peux l'imaginer, mais cette protection disparaîtra avec moi. Je te recommande de quitter la baronnie avec ta mère. Il y a de nombreuses opportunités à saisir sur la Côte sauvage et dans les îles du Couchant pour un jeune homme habile. Tu devrais arriver à bien gagner ta vie, là-bas.

Quitte Ravensburg, quitte la lande Noire et rends-toi chez Sébastien Lender, un avocat-conseil qui a son bureau au Café de Barret, dans la rue Royale, à Krondor. Il a quelque chose pour toi.

Je ne peux rien faire de plus. La vie est souvent injuste ; même si nous souhaitons obtenir justice, ce n'est souvent qu'une illusion. Pour ce que ça vaut, je te donne ma bénédiction et te souhaite une vie heureuse.

Ton père

Erik garda la lettre à la main quelques secondes après avoir fini la lecture. Puis il finit par la remettre à Greylock. Ce dernier prit le parchemin et sortit l'un de ces élégants briquets qui faisaient rage chez les fumeurs de tabac. Il produisit une série d'étincelles jusqu'à ce que l'une d'elles enflamme le parchemin. Owen tint la lettre par un coin jusqu'à ce que le feu

dévore le document. Alors, pour éviter de se brûler les doigts, il le lâcha. Le parchemin flotta quelques instants, du fait de la chaleur, tandis qu'il se consumait.

Erik se sentait vide. Il s'aperçut qu'il s'attendait à autre chose en venant jusqu'à cet endroit isolé. Oui, il s'attendait à plus. Il accorda de nouveau son attention à Owen, qui se remettait en selle.

— Il n'avait pas d'autre message pour moi ?

— Seulement celui-ci : il te supplie de ne pas ignorer son avertissement et de prendre très au sérieux la menace que représente ton frère.

— Savez-vous ce que cela signifie ?

— Pas d'après ses paroles, Erik, mais je serais bien bête de ne pas le deviner. Il serait peut-être plus sage que tu sois déjà loin lorsque nous rentrerons de Krondor. Stefan a mauvais caractère et une nature dangereuse. La rage l'aveugle.

— Owen ? s'enquit Erik au moment où le maître d'armes s'apprêtait à se remettre en route.

— Qu'y a-t-il ?

— Pensez-vous qu'il a jamais vraiment aimé ma mère ?

La question parut surprendre Greylock, qui hésita avant de répondre.

— Je ne saurais le dire. Ton père est un homme qui dissimule ses pensées les plus intimes. Mais je peux te dire au moins ceci : tu peux croire chacun des mots de cette lettre et te dire qu'il a été honnête avec toi car il n'est pas dans sa nature de tromper les gens.

Owen pressa les flancs de sa monture et Erik se retrouva seul. Alors il commença à rire. Sa vie même découlait d'un mensonge. Soit Greylock avait mal jugé la nature de son maître, soit Otto s'était repenti après avoir abusé la mère d'Erik. Dans tous les cas, cela n'avait que peu d'importance pour le garçon.

Sans très bien savoir ce qu'il ressentait, il prit le chemin du retour. Il était sûr d'au moins une chose : Greylock n'aurait pas pris le temps de réitérer l'avertissement du baron si la menace n'était pas réelle et mortelle. Pour la première fois de sa vie, Erik envisagea de quitter Ravensburg. Il rit encore, face à l'ironie de la chose : moins d'un mois s'était écoulé depuis que

la guilde leur avait fait savoir qu'elle approuvait le choix de Nathan et avait enregistré Erik comme apprenti.

Un goût amer emplît la bouche du jeune garçon et son estomac se noua, tandis qu'il progressait dans la pénombre. Il n'avait que peu de désirs, et des besoins bien simples, et pourtant, il semblait que le destin ne lui permettrait pas de les réaliser.

Sans savoir ce qu'il allait bien pouvoir dire à sa mère, il continua à marcher comme un homme ayant trois fois son âge, chacun de ses pas lent et délibéré, les épaules courbées sous le poids d'un fardeau incroyablement lourd.

Chapitre 3

MEURTRE

Erik s'arrêta et tendit l'oreille.

Il était inhabituel d'entendre résonner sur les pavés de Ravensburg les fers de si nombreux chevaux. Le jeune garçon posa le baluchon contenant les vêtements qu'il venait d'emballer à côté de la malle de sa mère.

Le bruit se fit de plus en plus fort. Erik comprit qu'une troupe de cavaliers se dirigeait vers l'auberge. Il jeta un coup d'œil à Milo, qui s'entretenait à voix basse avec Freida, de l'autre côté de la cuisine. Il avait été difficile de prendre la décision de quitter Ravensburg, mais à la grande surprise du jeune garçon, sa mère ne s'y était pas opposée. Elle paraissait s'être résignée à l'idée que son rêve ne se réaliserait jamais et qu'Erik ne serait pas reconnu par son père. Nathan, lui, avait fait preuve de véhémence en les suppliant de rester. Puis, lorsqu'il avait compris qu'ils avaient bel et bien l'intention de partir, il leur avait recommandé de se rendre sur la Côte sauvage. Il parlait toujours en termes respectueux du duc Marcus, cousin du roi, et du baron de Tulan. Ce dernier avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour aider ceux qui avaient souffert lorsque les pirates avaient détruit la Côte sauvage, un quart de siècle plus tôt. Les menaces de Stefan irritaient Nathan car, selon lui, la noblesse avait des responsabilités envers le peuple. Cette vision des choses contrastait avec l'expérience des autres résidents de l'auberge. Milo se borna à dire que la noblesse de l'Ouest était très différente de celle de la lande Noire.

Erik et Freida avaient rassemblé leurs affaires et se préparaient à prendre la diligence du matin, qui les conduirait à Krondor. Sur place, Erik devait se présenter à la maison de la

guilde des forgerons pour remettre à ses membres une lettre de Nathan. Le forgeron y expliquait la situation en précisant bien que le départ du jeune garçon n'avait rien à voir avec son habileté en tant qu'apprenti. Erik était gêné de révéler autant de détails personnels à des étrangers mais Nathan l'assura que la guilde était comme une famille. Dans sa lettre, il demandait à ses pairs de trouver une place d'apprenti à Erik sur la Côte sauvage ou dans les îles du Couchant.

Freida jeta un regard inquiet à son fils lorsqu'elle entendit les chevaux entrer dans la cour de l'auberge. Greylock n'avait brûlé le message d'Otto que deux jours plus tôt, mais la pauvre femme craignait que Stefan décide de s'en prendre prématurément à Erik.

Le jeune garçon ouvrit la porte qui donnait sur la cour et se retrouva face à vingt cavaliers mettant pied à terre. Tous portaient l'uniforme des soldats de la lande Noire. À leur tête se trouvait Owen Greylock.

— Maître Greylock, que se passe-t-il ?

Erik s'attendait presque à l'entendre dire qu'ils étaient venus l'arrêter. Mais le maître d'armes du baron se contenta de prendre le garçon par le bras pour l'éloigner des soldats.

— C'est ton père. Il a eu une autre attaque. Nous avons fait demi-tour hier après-midi, mais nous devons nous arrêter ici. Son chirurgien dit qu'il ne vivra pas assez longtemps pour rentrer à la capitale. On l'a emmené à l'*Auberge de la Queue du Paon* – il s'agit de l'auberge la plus luxueuse de Ravensburg. Les hommes prendront leurs quartiers dans d'autres auberges de la ville. Un détachement va chevaucher toute la nuit jusqu'à la lande Noire pour y chercher la baronne. Ton père n'a plus que quelques jours à vivre.

Erik se surprit à ne rien éprouver à l'annonce de cette mort prochaine. Depuis qu'il avait lu le message de son père, tous les rêves puérils qu'il avait pu avoir à son sujet s'étaient évaporés, remplacés par l'image floue d'un homme incapable d'agir honorablement vis-à-vis d'une femme du peuple et de son propre fils. La seule émotion qu'Erik parvint à éprouver, c'était de la pitié.

— Je ne sais pas quoi dire, Owen, finit-il par avouer.

— As-tu réfléchi, après notre dernière conversation ?

— Mère et moi partons demain matin.

— Bien. Reste à l'écart de la fontaine, ce soir, et fais en sorte d'être à bord de la diligence quand elle partira. Stefan et Manfred sont bouleversés, c'est compréhensible, et personne ne sait ce que cette tête brûlée de Stefan est capable de faire. Aussi longtemps que le baron est en vie, il restera probablement à proximité, si bien que s'il ne te voit pas, tout devrait bien se passer. Je vais rester ici, avec la garde, en attendant d'être appelé au chevet du baron, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil aux soldats.

Erik savait que Greylock avait délibérément choisi d'amener sa garde personnelle à l'*Auberge du Canard Pilet*, au cas où il y aurait un problème.

— Merci, Owen.

— Je ne fais que ce que mon seigneur voudrait que je fasse, Erik. Maintenant, retourne à l'intérieur et dis à Milo que j'ai besoin de toutes ses chambres.

Erik fit ce qu'on lui demandait. Bientôt, une grande animation régna à l'intérieur de l'auberge, Rosalyn, Freida et Milo s'empressant de préparer les chambres pour leurs clients. Chaque soldat s'occupa de sa monture, mais Erik et Nathan n'en étaient pas moins très occupés à transporter du fourrage jusqu'au grand corral accolé à la face nord de l'écurie. Douze des vingt chevaux y étaient rassemblés. Après leur avoir apporté la dernière balle de foin, Erik retourna se laver dans la forge. Nathan s'approcha pour lui dire :

— Je suis désolé pour ton père, Erik.

Ce dernier haussa les épaules.

— J'ai du mal à être triste, Nathan. Milo est le seul père que j'aie vraiment connu, même s'il agit plus comme un oncle. Quant à vous, au cours des cinq derniers mois, vous m'avez plus traité comme un fils qu'Otto ne l'a fait en quinze ans. Je ne sais pas ce que je devrais éprouver.

Nathan tendit la main et serra fermement l'épaule de son apprenti.

— Tu n’as pas à justifier ce que tu ressens, mon garçon. Il n’y a pas de bonne ou de mauvaise émotion. Otto est ton père mais tu ne l’as jamais connu.

« Le premier imbécile venu est capable d’engrosser une fille. Ce qui fait de lui un père, c’est plutôt le fait de changer les couches du bébé lorsque sa femme est occupée à soigner un autre enfant malade, ou d’écouter le petit babiller à la fin d’une longue journée fatigante, et de l’écouter justement parce que c’est son enfant. C’est le serrer contre soi la nuit lorsqu’il a peur, ou le lancer en l’air pour le faire rire. Otto n’a jamais rien fait de tel avec toi. Je peux comprendre que tu ne sois pas bouleversé par l’annonce de sa mort.

Erik se tourna vers le forgeron.

— Vous allez me manquer, Nathan. Ce que je vous ai dit était sincère. Vous m’avez aidé à comprendre ce que devrait être un père.

Il étreignit le vieil homme pendant un long moment.

— Grâce à toi, Erik, j’ai eu l’occasion d’imaginer ce que ma vie aurait été si mes fils avaient vécu. C’est un souvenir que je chérirai, assura Nathan. Mais je vais avoir du mal à trouver un nouvel apprenti, car tu as placé la barre très haut, mon garçon, ajouta-t-il avec un rire bruyant qui sonnait faux. Tu es doué et tu as des années d’expérience derrière toi. Je risque de m’emporter facilement contre un gamin empoté de quatorze ans qui n’aura jamais mis les pieds dans une forge.

Erik secoua la tête.

— Ça, j’en doute, Nathan. Je suis sûr que vous serez juste avec lui.

— Allons, il ne faut pas trop prolonger nos adieux. Entrons vite chercher quelque chose à manger avant que ces soldats ne dévorent toutes nos provisions.

Cette dernière remarque fit rire le jeune garçon, qui s’aperçut alors qu’il avait faim, même si le lendemain il lui fallait quitter sa ville natale sans espoir de retour et même si son père risquait de mourir d’un instant à l’autre.

Ils entrèrent dans la cuisine, où ils trouvèrent Freida occupée à cuisiner comme si cette soirée n’était rien d’autre qu’une nuit ordinaire à l’auberge. Rosalyn allait constamment

de la cuisine à la salle commune et Milo remontait de la bière et du vin de la cave.

Erik et Nathan se lavèrent les mains et passèrent dans la salle commune. D'habitude, on y entendait un certain brouhaha, mais ce soir, les soldats mangeaient et buvaient tranquillement tout en conversant à voix basse. Owen était assis, seul, à une table d'angle. Il fit signe à Erik et Nathan de le rejoindre.

Milo leur apporta trois grands verres de vin. Lorsqu'il s'éloigna, Owen prit la parole :

— Quelle est ta destination, Erik ?

— Krondor. Je vais me présenter à la maison de la guilde pour trouver un nouveau maître.

— Alors, comme ça, tu t'en vas à l'Ouest ?

— Oui. Ce sera la Côte sauvage ou les îles du Couchant.

— Ils ont trouvé de l'or et des pierres précieuses dans les montagnes proches de Jonril, alors c'est la ruée là-bas, expliqua Nathan. Les marchands des Cités libres et tous les aventuriers, les voleurs et les escrocs s'y sont précipités. Mais c'est aussi une bonne opportunité pour Erik car le duc de Crydee a demandé à ce qu'on lui envoie plus de forgerons ainsi que d'autres maîtres artisans.

Owen hocha la tête.

— Les changements sont rares, par ici, et la plupart d'entre nous naissent avec peu de chances d'arriver à mener une vie différente. Là-bas, à l'Ouest, avec un peu d'ambition, d'intelligence et un soupçon de chance, un homme du peuple peut s'enrichir et même s'élever jusqu'à être anobli.

— S'enrichir, je veux bien, mais un homme du peuple, être anobli ? rétorqua Erik.

Owen esquissa un sourire en coin.

— Peu de gens le savent, mais le conseiller du roi, le duc de Rillanon, était un roturier à l'origine.

— Vraiment ? s'étonna Nathan.

— Lorsqu'il n'était encore qu'un enfant, il a aidé Arutha, feu le prince de Krondor, et a été élevé au rang d'écuyer. Ensuite, son intelligence et les services rendus au royaume lui ont permis de s'élever encore plus haut. Aujourd'hui, il est

l'homme le plus puissant des Isles juste après la famille royale. (Il réduisit sa voix à un murmure.) Certains prétendent qu'il est non seulement issu du peuple, mais qu'en plus c'était un voleur.

— C'est impossible, protesta Erik.

Owen haussa les épaules.

— Je pense que rien n'est vraiment impossible.

— Quand il était enfant, peut-être, mais c'était il y a cinquante ans.

— Les choses changent, répliqua le maître d'armes. Il y a des siècles, le royaume s'arrêtait ici, Erik.

Ce dernier fronça les sourcils comme s'il ne comprenait pas.

— J'ai grandi sur la Côte sauvage, fiston, intervint Nathan. Je crois que ce que notre ami Greylock essaye de t'expliquer, c'est que tu trouveras là-bas une mentalité différente et des hommes qui s'intéressent à ce que tu sais et à ce que tu es capable de faire, plutôt qu'à qui tu es ou qui était ton père. Il se passe trop de choses, là-bas, pour pouvoir s'inquiéter du rang que détient une personne ; tu ne peux pas te dispenser de tes voisins. Les gobelins, les elfes noirs et les bandits ne cessent de poser des problèmes, alors crois-moi, tu es toujours content d'avoir de l'aide à proximité. Tu n'as pas le temps de t'inquiéter au sujet de toutes ces choses qui font partie de notre quotidien, ici, dans cette région.

Greylock approuva d'un signe de tête. Erik se tut pendant quelques instants, songeur. Peut-être les choses allaient-elles finir par s'arranger. Il sortit de sa réflexion lorsque la porte de l'auberge s'ouvrit. Roo entra en courant.

Il aperçut Erik de l'autre côté de la pièce et s'empressa de traverser la salle pleine de monde pour rejoindre son ami. Il salua le maître d'armes du baron d'un signe de tête, avec toute la déférence dont il pouvait faire preuve.

— Maître Greylock, ils ont besoin de vous, là-bas, à *la Queue du Paon*.

Owen jeta un coup d'œil à Erik. L'expression de son visage trahit son inquiétude. Il ne pouvait s'agir d'une bonne nouvelle. Il se leva, leur dit rapidement bonsoir et quitta l'auberge. Roo prit sa place.

— Tu joues les écuyers, maintenant ? lui demanda Nathan.

Roo fit la grimace, comme si cette remarque lui laissait un mauvais goût dans la bouche.

— J'étais avec les autres à la fontaine, devant la halle aux vigneron, quand un soldat est sorti et nous a demandé de partir à la recherche du maître d'armes et de le ramener à l'Auberge de la Queue du Paon. Alors, j'ai dit aux autres que je venais ici.

Erik sourit.

— J'espérais que tu passerais ce soir.

— Je serais bien venu plus tôt mais Gwen était à la fontaine et...

— Tu es rentré dans ses bonnes grâces ? s'étonna Erik en secouant la tête.

— J'essaye.

— Que dirais-tu de devenir apprenti à la forge, Roo ? intervint Nathan.

Ils savaient tous qu'il s'agissait d'une plaisanterie, mais cela n'empêcha pas le jeune garçon de répondre :

— Quoi, pour me couvrir de crasse et laisser les chevaux m'écraser les pieds en attrapant des cals aux mains ? Très peu pour moi. J'ai d'autres projets.

Erik sourit, mais Nathan répliqua :

— Vraiment ? Quelle sorte de projets ?

Roo balaya la pièce du regard comme s'il craignait que l'on surprenne ses paroles.

— Il existe des façons de gagner sa vie qui n'ont rien à voir avec les guildes et l'apprentissage, ami forgeron.

Nathan fronça les sourcils.

— Tu risques de finir en prison, Roo.

Ce dernier leva les mains comme pour protester de son innocence.

— Non, non, ça n'a rien de louche, je le jure. C'est juste que mon père fait tellement d'aller et retour entre ici et Krondor que je deviens plutôt doué pour deviner quelles sont l'offre et la demande pour différents produits. J'ai mis un peu d'argent de côté et, un de ces jours, je vais investir dans une cargaison de marchandises.

Nathan eut l'air impressionné.

— Tu t'intéresses au transport des marchandises ?

— Il y a des syndicats, à Krondor et à Salador, qui financent régulièrement le transport de marchandises d'une cité à l'autre ou même d'un port à l'autre. Ils ont des investisseurs qui reçoivent en retour de beaux bénéfices.

— C'est vrai, acquiesça Nathan, mais ça comporte aussi des risques. Si une cargaison n'est pas livrée à temps, tu risques de perdre tous tes bénéfices. Pire que ça, si des bandits attaquent la caravane ou si le navire sombre, tu perds tout.

Roo avait l'air de penser que cela n'arriverait jamais.

— Je prévois de commencer modestement et d'augmenter mon capital pendant quelques années.

— Et comment vas-tu faire pour te nourrir et garder un toit au-dessus de ta tête pendant que tu investis dans cette entreprise ? lui demanda le forgeron.

— Eh bien, je n'ai pas encore vraiment trouvé de...

— De quel capital disposes-tu ?

— Pas moins de trente souverains d'or, annonça Roo fièrement.

Nathan eut de nouveau l'air impressionné.

— C'est un très bon début. Je crois que je vais éviter de te demander comment tu as réussi à amasser pareille fortune à ton âge. (Il se tourna vers Erik.) Tu ferais mieux de retourner à la forge et d'y rester caché. On aura suffisamment le temps de se dire adieu demain matin, avant le départ de la diligence. Si maître Greylock a encore besoin de te parler, je te l'enverrai.

Erik hocha la tête et se leva. Roo le suivit. Les deux jeunes gens passèrent dans la cuisine. Rosalyn se dépêchait de remplir un plateau de légumes fumants pour l'apporter aux soldats dans la pièce voisine. Freida remuait son ragoût avec énergie, comme s'il s'agissait simplement d'une banale soirée agitée à l'auberge et non de sa dernière nuit dans la maison où elle était née.

Erik et Roo sortirent dans la cour. Lorsqu'ils passèrent devant le corral, les chevaux s'approchèrent de la barrière pour les regarder. Erik examina leurs jambes, par habitude.

— Milo va avoir besoin de commander du foin demain, marmonna-t-il en se déplaçant lentement le long de la clôture. Les chevaux auront mangé celui qui se trouve dans le grenier d'ici leur départ.

Roo se mit à marcher à reculons pour faire face à son ami. Il semblait à la fois glisser et danser pour éviter de tomber à la renverse.

— Laisse-moi t'accompagner, Erik.

— Pourquoi voudrais-tu venir avec moi ?

— Parce que tu es mon seul véritable ami, et que je n'ai pas de métier. Je ne plaisantais pas en disant vouloir rejoindre un syndicat. Je pourrais trouver un travail à Krondor et investir mon argent jusqu'à ce que je devienne riche. Quand tu arriveras là-bas, tu verras qu'il y a mieux à faire que de redevenir apprenti.

Erik se mit à rire et s'arrêta afin que Roo ne soit plus obligé de marcher à reculons.

— Et ton père, alors ?

— Il aimerait autant être débarrassé de moi, répliqua Roo avec amertume. Ce bâtard n'a pas eu un seul mot gentil pour moi depuis que maman est morte. (Brusquement, une dague apparut dans la main de Roo, comme par magie. Puis, tout aussi soudainement, il la remit à l'intérieur de son ample chemise.) Je peux prendre soin de moi s'il le faut. Je t'en prie, laisse-moi venir avec toi.

— J'en parlerai à ma mère. Mais je ne pense pas qu'elle va t'y encourager.

— Tu réussiras à la convaincre.

— Eh bien, en admettant que j'y arrive, tu vas avoir besoin de rassembler tes affaires et de prendre quelques pièces de cuivre pour payer la diligence.

— Tout ce que je possède se trouve dans un baluchon, chez mon père. Je vais aller le chercher. Je n'en ai pas pour longtemps.

Erik secoua la tête et regarda Roo s'éloigner en courant dans la nuit. Le jeune garçon sentit brusquement une certaine mélancolie l'envahir et jeta un coup d'œil à la ronde. Il allait passer sa dernière nuit dans la mansarde sous le toit de l'écurie.

Tout bien considéré, c'était un piètre logement. Le toit fuyait et la pièce, pleine de courants d'air, n'offrait qu'une maigre protection contre le froid de l'hiver et la chaleur de l'été. Mais c'était son foyer. Et Rosalyn et Milo allaient lui manquer.

En retournant dans la mansarde, Erik pensa à Rosalyn. Elle était jolie mais ne le taquinait pas comme Gwen ou certaines des autres filles. Les sentiments qu'il éprouvait pour elle étaient tempérés par son sens de la famille. Rosalyn était sa sœur de cœur sinon de sang. Même s'il s'intéressait aux filles, comme tous les garçons de son âge, quelque chose le mettait mal à l'aise chez Rosalyn. À bien des égards, c'était elle qui lui manquerait le plus.

Fatigué en raison de son anxiété et de sa longue journée de travail, Erik s'assoupit rapidement. Mais il se réveilla en sursaut, envahi par un brusque sentiment de panique. Il s'assit et balaya du regard la mansarde plongée dans la pénombre. D'invisibles ennemis rôdaient à proximité. Il pouvait entendre des voix d'hommes à l'intérieur de l'auberge et les chevaux hennir dans le corral. Erik se tourna sur le côté, posa la tête sur son bras et réfléchit à cette étrange impression de danger qui l'avait brusquement envahi.

Il ferma les yeux et vit de nouveau le visage de Rosalyn. Elle allait lui manquer, et Nathan et Milo aussi. Le jeune garçon ne tarda pas à s'assoupir de nouveau. Mais avant de sombrer dans un sommeil plus profond, il crut entendre Rosalyn l'appeler doucement par son nom.

— Erik !

Il s'éveilla en sursaut en sentant une main le secouer par l'épaule. Émotionnellement épuisé, il sortait d'un sommeil si profond qu'il se sentait engourdi et désorienté.

— Erik !

La voix de Roo repoussa les ténèbres. Erik leva les yeux vers son ami, qui portait les mêmes habits que quelques heures plus tôt ainsi qu'un baluchon en travers de l'épaule.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu ferais bien de venir à la fontaine, et vite. C'est Rosalyn.

Erik descendit pratiquement l'échelle d'un bond. Roo le suivit aussi vite qu'il le put. Le jeune forgeron passa en courant à côté du corral. Alors qu'il s'approchait de l'auberge, il entendit les voix des soldats à l'intérieur.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il à son ami.

— Au dernier appel du guet, il était neuf heures. Maintenant, il doit être neuf heures et demie.

Vu le nombre de soldats en ville, Erik savait que certaines des jeunes filles devaient se trouver à la fontaine. Mais il était peu probable que Rosalyn soit l'une d'entre elles.

— Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas, répondit Roo. Gwen te le dira.

Erik courut dans les rues de Ravensburg jusqu'à ce qu'il arrive devant la fontaine. Un groupe de trois jeunes soldats qui n'étaient visiblement pas de garde essayaient d'impressionner les filles en leur racontant leurs exploits héroïques. Mais Erik vit à la lumière de la lanterne que Gwen avait l'air très inquiète. L'expression sur son visage montrait qu'elle ne pensait plus du tout à flirter.

— Que se passe-t-il ? lui demanda-t-il.

— Rosalyn est venue ici, elle te cherchait.

— J'étais dans la mansarde.

— Elle a dit qu'elle y était allée et qu'elle t'avait appelé, mais que tu n'avais pas répondu, expliqua Gwen.

Erik se maudit d'avoir le sommeil si lourd.

— Où est-elle, maintenant ?

— Il paraît qu'elle est partie avec Stefan, répondit Roo.

— Quoi ? (Erik se retourna et agrippa le bras de Gwen.)

Raconte-moi ce qui s'est passé.

La jeune fille lui fit signe de la suivre, pour que les soldats ne puissent pas les entendre.

— Elle voulait rentrer à l'auberge lorsque les fils du baron sont arrivés. Stefan a commencé à lui dire des mots doux, mais il y avait quelque chose chez lui qu'elle n'aimait pas. Elle a essayé de partir, mais elle ne savait pas comment dire non à quelqu'un comme lui, et lorsqu'il lui a pris le bras, elle l'a suivi. Mais il ne l'a pas raccompagnée à l'auberge. Ils sont partis en direction du vieux verger. (Elle tendit le doigt pour lui indiquer

le chemin.) Mais il ne l'escortait pas, Erik : on aurait plutôt dit qu'il l'entraînait.

Le jeune forgeron fit mine de les poursuivre, mais Gwen le retint.

— Erik, j'ai déjà couché avec Stefan. La dernière fois qu'il est venu, il m'a emmenée dans sa chambre à la Queue du Paon... (Elle baissa la voix comme si elle avait honte de lui révéler tout cela.) Il m'a laissé des bleus, Erik. Il aime battre les filles pendant qu'il les prend. Quand je me suis mise à pleurer, ça l'a fait rire.

Roo se tenait à côté d'Erik. Lorsque celui-ci tourna la tête en direction du verger, Roo vit sur son visage une expression qui le fit hésiter. Erik s'éloigna d'un pas décidé mais Roo attrapa Gwen par les épaules.

— Va au *Canard Pilet* et trouve Nathan. Raconte-lui ce qui est arrivé et dis-lui de venir au verger !

Puis il s'empressa d'aller trouver les trois soldats, qui regardaient Erik disparaître dans la nuit. L'un d'eux regarda Roo, la curiosité peinte sur le visage.

— Si vous voulez éviter que le sang coule ce soir, lui dit le jeune garçon, courez vite chercher Owen Greylock et dites-lui de se rendre au vieux verger.

Puis il se mit à courir aussi vite qu'il le pouvait pour rattraper Erik, dont la silhouette s'éloignait rapidement. Le garçon, jeune et svelte, était l'un des coureurs les plus rapides de Ravensburg, mais Erik était déjà sorti du cercle de lumière de la place et venait de disparaître au bout de la rue qui menait au vieux verger, en bordure de la ville.

Roo accéléra. L'écho de sa course sur les pavés paraissait évoquer la colère et l'indignation, au cœur de la nuit. Chaque pas résonnait comme une gifle. Roo sentit son sang s'échauffer à cause du bruit. Il se mettait facilement en colère et avait la rancune tenace. Il savait que la bagarre était inévitable et se mettait en condition pour aider son ami. Il n'appréciait déjà pas Stefan d'après ce qu'il avait pu entrevoir, mais à mesure que ses pas l'entraînaient vers la confrontation, ce sentiment se transformait en haine véritable. Il laissa les dernières maisons derrière lui et aperçut Erik à la limite de son champ de vision,

avant que le jeune forgeron disparaisse dans les ténèbres. La rage lui donnait des ailes. Roo n'avait jamais vu Erik courir aussi vite.

Roo traversa le pré à l'herbe rase et sauta par-dessus la barrière qui délimitait le vieux verger – le rendez-vous préféré des amoureux, lors des nuits chaudes. Le jeune garçon fut obligé de ralentir à la lisière des arbres, car les ténèbres étaient menaçantes, en comparaison de la place fortement éclairée et des rues où brillaient des lanternes. Il se déplaça entre les troncs noirs jusqu'à tomber sur Erik, qui se retourna à son approche. Le jeune forgeron fit signe à son ami de se taire.

— Ils sont par là-bas, je crois, chuchota-t-il en essayant de reprendre sa respiration.

Roo tendit l'oreille. Il s'apprêtait à dire qu'il n'entendait rien d'autre que les battements de son propre cœur lorsqu'il décela un faible mouvement et un très léger bruissement de tissu, dans la direction qu'indiquait Erik. Il hocha la tête.

Erik se déplaçait comme un chasseur qui épie sa proie. Tout cela sonnait faux, extrêmement faux. Rosalyn n'aurait jamais suivi un garçon dans le verger, car les jeunes couples n'y venaient que pour une seule raison. Or Rosalyn était encore vierge, Erik en était certain, car elle était encore trop jeune pour avoir un amant. Certaines filles, comme Gwen, se développaient très tôt et appréciaient la compagnie des garçons plus âgés qu'elles, alors que d'autres étaient timides. Mais Rosalyn n'était pas seulement timide ; en dehors de Roo et d'Erik, la compagnie des garçons l'effarouchait lorsqu'elle sortait de l'auberge de son père. Même le compliment le plus innocent la faisait rougir. Lorsque les autres filles commençaient à parler des garçons, elle s'excusait et partait, gênée. Erik savait, au plus profond de lui-même, qu'elle était en danger. Le silence dans le verger l'effrayait. Si un couple était en train de faire l'amour sous ces arbres, il aurait dû l'entendre, la nuit était si calme.

Brusquement, les deux garçons entendirent un bruit qui leur fit dresser les cheveux sur la tête. Le cri d'une jeune fille déchira la nuit, suivi par des bruits de coups, puis le silence. Erik bondit dans la direction d'où venait le cri. Roo hésita un instant avant de le suivre.

Erik courut sans réfléchir. Puis il vit Rosalyn, et le monde se figea. La jeune fille était adossée au tronc d'un pommier, le visage couvert de bleus et les vêtements en lambeaux. On avait déchiré son corsage, dévoilant sa poitrine, et arraché sa jupe, dont il ne restait plus qu'un pan en loques autour de sa taille. Le nez en sang, elle ne bougeait plus. Erik sentit quelque chose de brûlant et d'aveuglant naître en lui.

Il perçut un mouvement sur sa gauche plutôt qu'il ne le vit. Il plongea sur sa droite et ce réflexe lui sauva la vie. Une douleur ardente explosa dans son épaule gauche, transpercée par l'épée de Stefan. Erik poussa un cri de souffrance et sentit ses genoux céder sous lui à cause de ce choc inattendu. Puis Roo passa tel un éclair à côté de son ami et plongea tête la première en atteignant Stefan à l'estomac. Erik faillit s'évanouir lorsque la pointe de l'épée fut arrachée de son épaule. Sa vision se troubla, son ventre se noua et il dut lutter pour ne pas perdre conscience. Il se remit debout à force de volonté et secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Le cri de panique de Roo, qui l'appelait à l'aide, le ramena à l'urgence du moment.

Dans la pénombre, avec pour tout éclairage les rayons de la seconde lune à travers les branches, il vit Roo lutter au sol contre Stefan. Le jeune garçon, plus petit, avait réussi à surprendre le fils du baron, mais l'avantage n'avait pas duré longtemps. Stefan utilisait sa force et son poids, supérieurs à ceux de Roo, pour prendre le dessus. Le garçon ne dut la vie sauve qu'à la longueur de l'épée de son adversaire. Si Stefan avait eu une dague, Roo serait sûrement mort.

De nouveau, il appela Erik. Ce dernier, ignorant son épaule qui le faisait terriblement souffrir, n'eut qu'un pas à faire pour se retrouver derrière Stefan. Il attrapa son demi-frère par la taille et le souleva dans les airs en le serrant très fort et en poussant un cri sauvage. Lorsque les bras puissants du jeune forgeron se refermèrent sur sa poitrine, Stefan eut le souffle coupé et laissa échapper son épée. Suspendu au-dessus du sol, il ne pouvait que donner des coups de pied inoffensifs et griffer les mains de son agresseur qui essayait de le broyer.

Erik ressemblait à un homme possédé par un démon vengeur. Il ne parvenait pas à détacher ses yeux de Rosalyn, qui

gisait tel un tableau témoignant de la cruauté de Stefan. Le jeune garçon l'avait déjà vue nue lorsqu'ils étaient enfants car ils prenaient leurs bains ensemble. Mais il ne l'avait pas revue depuis. La vision de ses seins et du sang qui coulait entre avait pour lui quelque chose d'obscène. Seul un amant, un mari ou un enfant aurait dû toucher cette chair, avec amour et tendresse. Sa Rosalyn méritait mieux que les caresses brutales d'un noble cruel et blasé.

Roo bondit sur ses pieds et sortit sa dague de sa chemise. Il s'avança, un éclat meurtrier dans le regard. Stefan se débattit de façon hystérique. Erik sentit qu'il allait lâcher prise. Lorsque Roo les rejoignit, Stefan et lui, Erik entendit une voix lointaine crier : « Tue-le ! » Au moment où son ami enfonçait sa dague, le jeune forgeron s'aperçut que la voix qui venait d'ordonner la mort de son demi-frère était la sienne.

Stefan se raidit et se convulsa, puis se détendit brusquement. Même lorsque Roo retira la lame de son corps, le fils du baron ne bougea pas. Un frisson de dégoût parcourut Erik, comme s'il tenait quelque chose d'extrêmement sale. Il lâcha Stefan, qui tomba mollement sur le sol.

Roo s'avança au-dessus de lui, tenant toujours à la main sa dague ensanglantée. Erik s'aperçut que la rage ne l'avait pas quitté.

— Roo ?

Son ami cligna des yeux et regarda son arme, puis Stefan. Il essuya la lame sur la chemise du noble avant de la ranger. La colère et l'indignation régnaient toujours dans son corps et dans son esprit. Comme il avait encore besoin d'une cible sur laquelle se défouler, il donna un méchant coup de pied à sa victime. La pointe de sa botte heurta les côtes de Stefan et les brisa. En un dernier geste de mépris, Roo cracha sur le cadavre.

Finalement, Erik sentit sa colère s'évaporer.

— Roo ? répéta-t-il.

Son ami se tourna vers lui. Erik avait l'air perdu. Et Roo commençait à éprouver la même chose, dans sa colère. Pour la troisième fois, Erik l'appela par son nom. Roo finit par lui répondre, la voix rauque à force d'excitation et de peur.

— Quoi ?

— Qu'avons-nous fait ?

Pendant quelques instants, le jeune garçon regarda son ami sans comprendre. Puis il baissa les yeux sur Stefan. Aussitôt, il saisit les implications de ce qui venait d'arriver. Il leva les yeux vers le ciel en disant :

— Oh, par tous les dieux, Erik. Ils vont nous pendre.

Erik regarda autour de lui et vit Rosalyn, ce qui le ramena à des questions plus importantes que l'inquiétude quant à son propre sort. Il franchit la distance qui les séparait et s'agenouilla à côté de la jeune fille. Elle vivait encore, mais avait le souffle creux et respirait laborieusement. Il la redressa en position assise et la regarda sans savoir que faire. Peut-être devrait-il la couvrir d'un vêtement, ou essayer d'arrêter le saignement de nez, comment savoir ? Elle gémit doucement.

Roo apparut à côté d'Erik avec, à la main, une cape luxueuse ; celle de Stefan, de toute évidence. Il s'en servit pour couvrir la jeune fille.

— Elle est en danger, annonça Erik.

— Nous aussi, répondit son ami. Si nous restons, ils vont nous arrêter pour nous pendre.

Erik avait l'air de vouloir prendre Rosalyn dans ses bras.

— Il faut nous enfuir ! insista Roo.

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons tué le fils du baron, espèce d'idiot !

— Mais il venait de violer Rosalyn ! protesta Erik.

— Ça ne nous donne pas le droit de l'exécuter. Tu as l'intention de te présenter devant une cour de justice pour leur jurer que tu n'as fait que venger Rosalyn ? S'il s'était agi de n'importe qui d'autre au monde... Mais c'est ton demi-frère...

Il ne prit pas la peine de terminer sa pensée.

— On ne peut pas la laisser là, rétorqua Erik.

Des cris d'hommes résonnèrent dans la nuit.

— Ils ne mettront pas longtemps à la retrouver. Les soldats du baron vont envahir le verger d'ici quelques minutes, répondit Roo.

Comme pour souligner la véracité de cette remarque, Erik entendit distinctement les voix des hommes qui approchaient du verger.

Roo regarda tout autour de lui. Il avait l'air prêt à s'enfuir à tout moment.

— On n'était pas obligé de le tuer, Erik. Si on nous demande de témoigner sur le banc des accusés, on ne pourra pas honnêtement dire qu'il ne nous a pas laissé le choix. (Roo posa la main sur le bras de son ami, comme pour l'entraîner loin de la scène.) Je voulais sa mort, Erik, tout comme toi. Nous l'avons assassiné.

Le jeune forgeron s'aperçut qu'il lui était presque impossible de se souvenir clairement des événements. Il savait qu'en luttant contre Stefan, il avait eu des envies de meurtre, mais ce souvenir lui paraissait lointain. Tout s'embrouillait dans sa tête.

— J'ai mon argent sur moi, ajouta Roo en désignant son baluchon. Alors, on a de quoi aller jusqu'à Krondor et payer la traversée pour les îles du Couchant.

— Pourquoi aller là-bas ?

— Parce que s'il vit dans les îles pendant un an et un jour sans y commettre de crime, un homme est pardonné pour tout ce qu'il a pu faire avant de s'établir là-bas. C'est une vieille loi qui date de l'époque où les îles ont été intégrées au royaume.

— Mais on sera recherchés.

Rosalyn bougea et poussa un faible gémissement. Roo se pencha sur elle.

— Est-ce que tu peux m'entendre ?

La jeune fille ne répondit pas.

— Ils penseront sûrement qu'on va à Kesh. Un homme peut se cacher dans le val des Rêves et passer la frontière sans trop de difficultés.

Le val, qui servait de frontière entre l'empire de Kesh la Grande et le royaume, était une région peuplée de contrebandiers, de bandits et de garnisons appartenant à chacun des deux pays. Les allées et venues y étaient nombreuses et les questions rares.

Erik tenta de remuer l'épaule et se sentit pris de vertige lorsqu'une douleur foudroyante répondit à ce mouvement.

— Je ne crois pas que ce soit la chose à faire.

Roo secoua la tête.

— Si nous restons, nous serons pendus pour ce crime. Même si nous avons vingt témoins de notre côté, Manfred ferait tout pour que nous soyons reconnus coupables. (Roo regarda autour de lui lorsqu'un cri s'éleva dans la nuit.) Quelqu'un arrive. Il faut partir tout de suite !

Erik hocha la tête.

— Il faut que je retourne à l'auberge...

— Non. Ils risquent de s'y attendre. Nous devons emprunter la vieille piste de l'ouest. Nous marcherons toute la nuit et entrerons dans les bois à l'aube. S'ils lâchent les chiens sur nos traces, on ferait bien de traverser une dizaine de cours d'eau avant midi.

— Mais ma mère...

— Elle ne risque rien, coupa Roo. Manfred n'a aucune raison de s'en prendre à elle. C'est toi qui as toujours été une menace pour eux, pas ta mère.

Un cri s'éleva de l'autre côté du verger. Roo poussa un juron.

— Ils sont déjà de l'autre côté. Nous sommes pris au piège !

— Là, regarde ! s'exclama Erik en désignant un vieux pommier, dans lequel ils avaient joué quand ils étaient plus jeunes.

Il se dressait au centre du verger et offrait une éventuelle protection grâce à son épais feuillage. Les deux garçons s'en approchèrent.

— Comment va ton épaule ? demanda Roo.

— Ça me fait un mal de chien, mais je peux la bouger.

Roo grimpa dans l'arbre sans hésiter et s'installa aussi haut que possible, laissant les branches inférieures, légèrement plus solides, à Erik. Celui-ci venait à peine de se cacher qu'il vit des torches et des lanternes approcher.

Roo se mit à trembler et faillit perdre l'équilibre. Erik, pour sa part, était malade de peur, de souffrance et de dégoût.

La mort de Stefan lui paraissait encore irréelle ; il apercevait la masse sombre de son cadavre sur le sol et s'attendait à le voir se relever d'un moment à l'autre, comme si tout cela n'était qu'une pantomime organisée à l'occasion d'une fête.

Puis un soldat muni d'une lanterne aperçut Rosalyn.

— Maître Greylock, par ici !

À travers le feuillage, Erik avait du mal à distinguer les silhouettes qui se précipitaient vers l'endroit où gisaient Stefan et Rosalyn, à quelques mètres l'un de l'autre. Puis il entendit la voix d'Owen Greylock annoncer :

— Il est mort.

— Comment va la fille ? demanda une autre voix.

— Elle est dans un sale état, maître Greylock. Il faudrait l'amener à notre chirurgien.

Puis Erik entendit le cri de rage de Manfred.

— Ils ont tué mon frère !

Un juron presque inaudible et un sanglot furent suivis d'une nouvelle exclamation :

— Je le tuerai moi-même !

Erik aperçut la mince silhouette du maître d'armes entre les feuilles toutes proches et l'entendit répondre :

— Nous trouverons ceux qui ont fait ça, Manfred.

Erik secoua la tête. Les trois soldats qui les avaient vu partir, lui et Roo, à la recherche de Rosalyn et de Stefan ne tarderaient pas à faire le rapprochement.

— Je sais qu'il existait une grande animosité entre le bâtard et votre frère, mais pourquoi ont-ils battu la fille ?

Erik comprit qu'on les avait déjà identifiés et sentit de nouveau la colère l'envahir.

— Erik ne ferait jamais de mal à Rosalyn, répliqua une voix familière.

Nathan était là !

— Seriez-vous en train d'insinuer que mon frère a touché cette jeune fille, maître forgeron ?

— Mon jeune monsieur, je sais seulement que cette enfant est l'une des âmes les plus pures que les dieux aient envoyées en ce monde. Elle était comme une sœur pour Erik et l'une des rares amies de Roo. Les deux garçons seraient incapables de lui

faire du mal, mais ils n'hésiteraient pas à s'en prendre à la personne qui lui en ferait, ajouta-t-il d'un ton lourd de sous-entendus.

Manfred, plein de colère, éleva la voix.

— Je n'accepterai aucune excuse concernant ce crime odieux, maître forgeron. Aucun membre de ma famille ne serait capable de faire une telle chose. (Il se mit à crier d'un ton péremptoire.) Que tous les hommes prennent leur monture et ratissent la campagne, maître Greylock. Si l'on retrouve ces deux chiens, je veux qu'ils restent sous bonne garde jusqu'à ce que je puisse rejoindre les soldats qui les auront arrêtés. Il ne faut pas qu'ils soient pendus avant mon arrivée ; je veux profiter du spectacle.

La voix de Nathan interrompit les murmures des soldats rassemblés dans le verger.

— Il n'y aura pas d'exécution sommaire, messire. C'est la loi. Comme vous faites partie de la famille à qui l'on a fait du tort, vous et votre père ne pourrez pas juger cette affaire. Lorsqu'ils seront arrêtés, Erik et Roo seront remis à la justice du roi. Erik est un apprenti de la guilde, ajouta Nathan sur un ton d'avertissement. Si vous tenez vraiment à avoir des ennuis, messire, essayez donc de passer la corde au cou de mon apprenti sans un ordre dûment écrit.

— Vous mêleriez la guilde à cette affaire ? demanda Manfred.

— Sans hésiter, répliqua le forgeron.

Erik sentit les larmes lui monter aux yeux. Nathan, au moins, comprenait ce qui s'était passé.

— Je pense que le jeune seigneur devrait retourner au chevet de son père. Quelqu'un doit lui annoncer la triste nouvelle, et il vaut mieux qu'il l'apprenne par un être aimé. Il vaudrait mieux que ce soit vous, mon jeune monsieur, ajouta Nathan, pour être sûr de bien se faire comprendre.

Rosalyn bougea de nouveau en poussant un faible cri. Le forgeron prit les choses en main.

— Maître Greylock, voudriez-vous demander à deux de vos hommes de ramener la jeune fille à l'auberge ?

Le maître d'armes s'exécuta et commença à donner des ordres concernant la recherche des deux fugitifs. Ceux-ci restèrent dans l'arbre tandis que les soldats se déployaient dans toutes les directions. Ils ne parlèrent pas jusqu'à ce que le silence fût retombé pour de bon.

Alors, lentement, ils redescendirent sur la terre ferme et s'accroupirent, prêts à courir au cas où ils auraient été découverts.

— Je crois que, pour le moment, nous avons la chance de notre côté, finit par dire Roo.

— Pourquoi ?

— Ils ne savent pas qu'on est derrière eux. Lorsqu'ils élargiront le cercle de leurs recherches, ça nous laissera plus d'endroits pour passer au travers de leur surveillance. N'importe quel fermier du coin penserait à la vieille piste de l'ouest, mais les hommes de Greylock n'en ont sûrement jamais entendu parler. Ils ont dû prendre la route du Roi à chaque fois qu'ils partaient pour l'Ouest. Pour l'instant, nous n'avons qu'à nous inquiéter des soldats qui sont devant nous et non derrière.

— Je crois qu'on devrait peut-être se rendre, suggéra Erik.

— Peut-être bien que tu as Nathan et la guilde pour te protéger, je dis bien *peut-être*, mais moi pas. Manfred me fera pendre avant le lever du soleil s'ils me retrouvent. Et il risque de ne pas beaucoup se préoccuper de la loi s'il s'aperçoit que c'est son héritage que tu menaces et non celui de Stefan.

Erik sentit son estomac sombrer.

— Tu as fait de lui le prochain baron, mais je ne pense pas qu'il tienne à ce que tu restes dans le coin pour pouvoir te remercier. Nous sommes des hommes morts si nous n'arrivons pas à atteindre les îles du Couchant.

Erik hocha la tête. Il avait encore des vertiges et souffrait toujours, mais il réussit à se lever. Sans rien ajouter, il suivit Roo dans les ténèbres, d'un pas mal assuré.

Chapitre 4

FUGITIFS

Erik fit une chute.

Roo fit demi-tour et aida son ami à se remettre debout. Au loin, les deux garçons pouvaient entendre les aboiements des chiens et le fracas des chevaux.

Depuis qu'ils s'étaient enfuis du verger, la nuit précédente, ils avaient couru par intermittence, sans jamais s'arrêter plus de quelques minutes à la fois. La blessure d'Erik ne cessait de saigner, et même si l'hémorragie n'était pas très importante, la plaie était brûlante et provoquait une douleur lancinante. Erik se sentait devenir de plus en plus faible à mesure qu'ils se frayaient un chemin sur les pentes des collines de la lande Noire.

La région située à l'ouest de la capitale de la baronnie et au nord de la route du Roi était encore très peu peuplée. Le terrain rocailleux n'attirait guère les fermiers, si bien qu'il avait été presque entièrement déboisé mais jamais cultivé. De gros bosquets laissaient place à une véritable mer de souches d'arbres, qui étaient à leur tour remplacées par des formations rocheuses inattendues. Les ravins, les canyons sans issues et les prairies à l'herbe rase abondaient dans cette contrée. Les garçons avaient même traversé un certain nombre de cours d'eau, mais le vent continuait de porter les jappements des chiens depuis des heures. Plus Erik faiblissait et plus l'origine de ces grognements paraissait se rapprocher.

— Où sommes-nous ? demanda le jeune garçon lorsque le soleil franchit la crête des pics derrière lui.

— Je n'en suis pas sûr. Je crois qu'on a dû tourner en rond un moment après avoir quitté la vieille piste pour les chariots.

Mais le soleil se trouve bien derrière nous, donc on se dirige toujours vers l'ouest.

Erik regarda tout autour de lui en s'essuyant le front, baigné de sueur.

— On ferait mieux de continuer.

Roo acquiesça. Mais Erik s'effondra au bout de trois ou quatre enjambées hésitantes. Roo tenta d'aider son ami à se relever.

— Bon sang, pourquoi faut-il que tu sois si lourd ?

Erik n'arrivait pas à reprendre sa respiration. Il répliqua d'une voix haletante :

— Continue sans moi.

Roo sentit ses cheveux se dresser sur la nuque et la panique lui nouer le ventre. Il réussit à trouver en lui une force qu'il ne se connaissait pas et à remettre Erik debout.

— C'est ça, pour devoir expliquer à ta mère comment je t'ai perdu ? Je ne crois pas, non.

Roo, terrifié, pria en silence afin que son ami tienne assez longtemps pour leur permettre de trouver un abri et éviter les chiens. Erik avait toujours été l'un des garçons les plus solides de Ravensburg et son endurance était presque aussi légendaire que sa force physique. Il travaillait à la forge du matin au soir depuis l'âge de dix ans, était capable de transporter des lingots de fer et n'avait aucun mal à supporter le poids des chevaux de trait qui s'appuyaient sur lui pendant qu'il changeait leurs fers. Il avait donc tout naturellement acquis une aura presque surhumaine auprès des habitants de la ville. C'est pourquoi sa faiblesse paraissait aussi peu naturelle à Roo qu'à lui-même. Son ami la trouvait d'ailleurs bien plus effrayante que tout ce à quoi ils avaient été confrontés jusqu'ici. Avec Erik à ses côtés, il avait une bonne chance de s'en sortir. Sans lui, il se sentait impuissant.

Brusquement, il renifla l'air.

— Tu ne sens pas quelque chose ?

— Seulement la puanteur de ma propre sueur, répliqua Erik.

— Par là-bas, indiqua Roo du menton.

Erik s'appuya sur l'épaule de son ami afin de se reposer quelques instants, en reniflant l'air à son tour.

— On dirait du charbon.

— C'est ça !

— Il doit y avoir une hutte de charbonnier un peu plus loin.

— Ça pourrait masquer notre odeur, dit Roo. Je sais que tu ne peux pas aller beaucoup plus loin. Il faut que tu te reposes et que tu reprennes des forces.

Erik se contenta de hocher la tête. Soutenu par Roo, il se mit à marcher vers la source de l'odeur. Ils titubèrent à travers des bois clairsemés tandis que les chiens ne cessaient de gagner du terrain. Les deux garçons n'avaient pas grandi dans la forêt, mais lorsqu'ils étaient enfants, ils avaient suffisamment joué dans les bois près de Ravensburg pour deviner que les soldats à leur recherche se trouvaient à moins de trois kilomètres derrière eux et qu'ils avançaient très rapidement.

Le sous-bois se fit plus dense et il devint moins aisé de s'y déplacer, car les ombres gênaient leur sens de l'orientation. Mais l'odeur de bois brûlé se fit plus forte. Lorsqu'ils arrivèrent devant la hutte, la fumée leur brûlait déjà les yeux.

Une vieille femme, incroyablement laide, se tenait devant un four à charbon, dans lequel elle jetait de petits morceaux de bois tout en couvrant le feu pour que le combustible brûle correctement. Si la chaleur montait trop, elle risquait d'obtenir des cendres au lieu du charbon.

Lorsqu'elle vit les deux garçons surgir brusquement de la pénombre des bois, elle poussa un cri et se jeta presque à l'intérieur de la hutte grossière qui se dressait à côté du four.

— Elle va les attirer droit sur nous si elle continue comme ça ! s'exclama Roo lorsqu'il s'aperçut qu'elle ne voulait pas s'arrêter de crier.

Erik tenta d'élever la voix.

— Nous ne voulons pas vous faire de mal !

Peine perdue, elle continua à hurler. Roo joignit sa voix à celle d'Erik en protestant qu'ils ne lui voulaient aucun mal, mais en vain.

— On ferait mieux de partir, finit par dire Erik.

— On ne peut pas, répliqua Roo. Tes jambes ne pourront pas te porter plus loin.

Il évita de mentionner sa blessure, qui continuait à vomir du sang, en dépit des chiffons pressés contre la plaie pour stopper l'hémorragie.

Ils dévalèrent la petite pente qui menait à la hutte de la charbonnière et se retrouvèrent face à une simple peau de bête, qui faisait office de porte.

Erik s'appuya contre le mur couvert de boue et écarta le morceau de cuir. La femme se recroquevilla contre le tas de chiffons qui lui servait de lit et se mit à hurler de plus belle.

— Bon sang, vieille femme, nous ne voulons pas vous blesser ! finit par crier Erik.

Aussitôt, les hurlements s'interrompirent.

— Eh bien, leur dit-elle d'une voix aussi râpeuse qu'une brosse métallique, pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ?

Erik, pris de vertige, faillit éclater de rire.

— On a essayé, protesta Roo, mais vous n'arrêtez pas de crier.

La vieille femme se leva, faisant preuve d'une souplesse surprenante, compte tenu de son âge et de sa corpulence – elle pesait au moins aussi lourd qu'Erik, qui la dépassait pourtant de quarante bons centimètres.

Elle sortit de la hutte. Aussitôt, Roo recula, par réflexe. Elle était de loin l'être humain le plus laid qu'il ait jamais rencontré. C'était à se demander si elle était humaine, d'ailleurs. À en juger par son apparence, elle pouvait très bien être l'un de ces trolls dont il avait entendu parler et qui hantaient les bois de la Côte sauvage. Son nez saillait de son visage tel un gros tubercule rouge et bosselé à la pointe duquel surgissait une énorme verrue couverte de quelques poils drus. Ses yeux porcins – impossible de les décrire autrement – larmoyaient en raison d'une inflammation quelconque. Ses dents n'étaient plus que des chicots noircis aux bords verdâtres et son haleine sentait si mauvais que Roo pensait n'avoir jamais rien respiré de pire à l'exception de l'odeur d'une charogne. En outre, elle avait la peau comme du cuir tanné – le garçon

frissonna en imaginant à quoi devait ressembler son corps sous les chiffons crasseux qui le recouvraient.

C'est alors qu'elle sourit, ce qui ne fit qu'empirer les choses.

— Z'êtes venus rendre une petite visite à la vieille Gert, pas vrai ?

Elle se passa les doigts dans ses cheveux gris mêlés de paille et de crasse pour tenter d'avoir l'air plus féminine. Les deux garçons auraient éclaté de rire s'ils n'avaient pas été aussi fatigués et effrayés.

— Pour tout dire, mon homme est parti pour la ville, alors peut-être que...

— Mon ami est blessé, l'interrompit Roo.

Brusquement, la femme changea de nouveau d'attitude en entendant les chiens aboyer.

— Les soldats du roi sont à votre recherche ?

Roo songea à mentir mais Erik le prit de vitesse :

— Oui.

— Ce sont juste les soldats du baron, en fait, ajouta Roo.

— Pour moi, c'est du pareil au même, ça reste toujours des soldats – elle cracha ce dernier mot. Bon, ben, vous feriez mieux de vous cacher. (Elle leur fit signe d'entrer à l'intérieur de la hutte, minuscule.) Ils vous trouveront pas là-dedans.

Roo aida Erik à entrer à l'intérieur. La puanteur lui donna aussitôt des haut-le-cœur. Les larmes montèrent aux yeux d'Erik, qui protesta d'une voix haletante :

— Moi qui croyais que la chambre de Tyndal sentait mauvais !

— Essaye de respirer par la bouche, lui conseilla son ami.

Gert s'agenouilla à côté du jeune forgeron.

— Laisse-moi y jeter un coup d'œil, dit-elle en désignant son épaule ensanglantée. Erik écarta sa tunique et tenta d'enlever les chiffons qui couvraient sa blessure. Mais le sang avait séché et le tissu tira sur la peau. Erik eut le souffle coupé par la douleur. Gert tâta la plaie du bout de ses doigts crasseux.

— C'est une épée qui t'a fait ça. J'en ai déjà vu des centaines, des blessures comme celle-là. C'est enflé tout autour. La fièvre s'est mise dedans. Ça va te tuer, mon garçon, si on

nettoie pas tout ça. J'espère que t'as l'estomac bien accroché ? ajouta-t-elle à l'intention de Roo.

Il hocha la tête mais éprouva des difficultés à avaler sa salive.

— Je suis ici et j'ai pas encore vomi, pas vrai ?

— Ah ! (Elle se mit à glousser.) Tu es moins bête que tu en as l'air, Roo Avery.

Elle se redressa dans la mesure où le toit, plutôt bas, le permettait.

— J'ai justement ce qu'il faut pour te remettre en état. Bougez pas. Je serai de retour en moins de deux.

Roo s'assit, heureux de se reposer en dépit de la puanteur qui régnait dans la hutte. Il regarda tout autour de lui, car il y avait suffisamment de brèches dans le mur pour laisser entrer la lumière. Il aperçut ce qui ressemblait à une jarre d'eau munie d'un long col. Lorsqu'il le remua, le récipient en argile émit un son liquide prometteur. Roo ôta le bouchon et renifla le contenu sans déceler d'odeur particulière. Il prit une gorgée et fut récompensé de sa curiosité par de l'eau fraîche. Il but alors à longs traits avant de s'apercevoir qu'il oubliait son ami malade.

Il porta la jarre aux lèvres d'Erik, qui avala plusieurs gorgées d'eau avant de se laisser retomber sur la pile de chiffons. Une mouche se mit à bourdonner autour de la tête de Roo, qui l'écrasa sans y penser.

Chez Erik, la fatigue prit le dessus sur la peur et il sombra dans un sommeil agité. Il avait toujours la respiration laborieuse et le front trempé de sueur.

Roo tenta de se détendre et se demanda s'ils pouvaient faire confiance à cette étrange vieille femme. Ils n'avaient pas vraiment le choix car tenter de fuir de nouveau reviendrait à commettre un acte désespéré.

Brusquement, il entendit les chiens aboyer, tout près de là. Dehors, Gert se mit à crier. Erik se réveilla en sursaut.

— Qu'est-ce que... ?

Roo lui prit le bras pour le faire taire.

— Ouste ! Allez-vous-en ! cria Gert à l'adresse des chiens qui jappaient.

Les garçons entendirent des chevaux approcher.

— Éloignez ces sales cabots ! exigea la vieille femme. Ils vont pas tarder à mordre la vieille Gert.

— Avez-vous vu deux hommes, un grand blond bien bâti et un petit brun ? demanda une voix impérieuse.

— Même si c'était le cas, qu'est-ce que ça pourrait bien vous faire ?

— Ils sont recherchés pour meurtre.

— Un meurtre. Tiens, tiens.

Il y eut une longue pause, ponctuée par les gémissements des chiens, qui reniflaient l'endroit en jappant parfois pour attirer l'attention de leurs maîtres.

— Quelle est la récompense ? ajouta Gert.

Erik sentit la main de Roo se crispier sur son bras.

— Le baron offre cent souverains d'or pour leur capture.

— C'est une somme rondelette, dites-moi ! Je les ai pas vus, mais si je les aperçois, je réclamerai l'or.

— Vérifiez à l'intérieur de la hutte, ordonna le chef de la patrouille.

— Voyons, c'est pas la peine, protesta Gert.

— Écarte-toi, vieille femme.

Erik recula le plus possible, comme s'il essayait de traverser le mur de terre battue. Roo tira les couvertures sales et déchirées jusqu'à son menton.

Une main écarta le rideau de cuir. Le rai de lumière qui jaillit à l'intérieur de la hutte était presque aveuglant après la pénombre.

— Quelle puanteur ! s'exclama le soldat en reculant.

— Je vous ai dit de fouiller cette bâtisse, insista le chef.

Le soldat passa de nouveau la tête dans l'ouverture et cligna des yeux pour percer les ténèbres. Puis il braqua les yeux sur l'endroit où se tenaient Roo et Erik. Il regarda d'un côté, puis de l'autre et finit par ressortir la tête.

— Il n'y a rien d'autre, à l'intérieur, que des chiffons crasseux et des casseroles, capitaine.

Dans la pénombre, Roo et Erik échangèrent un regard émerveillé. Quelle espèce de magie était à l'œuvre ?

— Qu'est-ce qui leur prend, aux chiens ? se demanda le capitaine.

— On dirait qu'ils ont perdu leur trace, répondit l'homme qui devait être le maître-chien. Ce doit être à cause du charbon.

— Alors il faut retourner au dernier endroit où ils ont senti leur odeur et repartir de là. Messire Manfred nous tuera si ces meurtriers nous échappent.

Les chiens commencèrent à aboyer lorsque le maître-chien lança un coup de sifflet pour leur donner l'ordre de le suivre. Les chevaux s'éloignèrent. Roo relâcha sa respiration, qu'il retenait depuis que le soldat avait passé la tête dans l'ouverture de la hutte.

— Comment a-t-il pu ne pas nous voir ? s'étonna-t-il.

— Je ne sais pas, répondit Erik. Il faisait peut-être trop sombre.

— Non, je suis sûr qu'il s'agissait d'un sortilège. Cette Gert est une sorcière.

— Le capitaine a dit « messire Manfred ». Mon père est mort.

Roo ne savait pas quoi dire. Il jeta un coup d'œil à son ami et s'aperçut que celui-ci s'était de nouveau allongé et avait fermé les yeux.

Au bout de quelques minutes, on écarta de nouveau le rideau de cuir. Roo s'attendait à voir Gert, mais ce fut une jeune femme qui apparut. Elle était grande, au point qu'elle dut se pencher pour entrer. Sa chevelure sombre paraissait noire dans les ténèbres et ses traits demeuraient invisibles car elle tournait le dos à la lumière.

— Qui êtes... ? commença Roo.

— Chut, pas un mot, lui recommanda-t-elle. Laissez-moi examiner cette blessure, ajouta-t-elle en se tournant vers Erik.

Quelque chose dans son attitude faisait hésiter Roo. Elle portait une tenue quelconque, du moins d'après ce qu'il pouvait en voir. Il s'agissait d'une robe de couleur indéfinissable ; peut-être grise, ou bleue, ou verte, difficile à dire à cause de la faible luminosité. Son visage était en partie visible, à présent que le rideau était refermé. Elle avait le front haut, le nez droit et des traits fins qui auraient pu être beaux s'ils n'avaient été plissés en signe de concentration.

Elle écarta la tunique d'Erik et jeta un coup d'œil à sa blessure.

— Il va falloir enlever ça. Aidez-moi, demanda-t-elle à Roo d'un ton impérieux.

Il aida Erik à rester en position assise tandis que la jeune femme attrapait le bas de la tunique et la passait par-dessus la tête du garçon, non sans lui faire mal au passage. Il se rallongea, le corps couvert de sueur, haletant comme s'il avait travaillé extrêmement dur pendant des heures. Lorsqu'elle toucha la blessure, il poussa un grognement de douleur entre ses dents serrées.

— Vous n'êtes qu'un imbécile, Erik de la Lande Noire. Encore deux ou trois jours et vous seriez mort d'un empoisonnement du sang.

Roo eut l'occasion de mieux voir la jeune femme et se dit qu'elle était belle. Mais il y avait quelque chose de rébarbatif, dans son attitude, qui la rendait distante et inaccessible aux yeux du garçon.

— Où est Gert ? demanda-t-il à voix basse.

— Elle est partie faire une course pour moi.

— Qui êtes-vous ?

— Je vous ai demandé de vous taire, Roo Avery. Vous allez devoir apprendre qu'il y a des moments, dans la vie, où l'on peut parler et d'autres où il est préférable de se taire. Lorsque vous aurez besoin de vous adresser à moi, je vous autorise à m'appeler Miranda.

Sur ces mots, elle entreprit de soigner Erik. Elle réussit à trouver, parmi le désordre de la hutte, un sac dans lequel elle prit une petite fiole. Elle l'ouvrit et en versa le contenu sur la plaie. Erik poussa un cri de douleur. Puis il se détendit. La jeune femme ôta le bouchon d'une flasque contenant un liquide et lui dit :

— Buvez ceci.

Erik obéit et fit la grimace.

— C'est amer.

— Moins que ne le serait une mort prématurée, répliqua Miranda.

Elle continua à s'occuper de la blessure, y déposant un cataplasme avant de la recouvrir d'un pansement. Erik dormait déjà lorsqu'elle acheva ses soins. Sans mot dire, elle se leva et sortit de la hutte.

Pendant une minute, Roo regarda son ami dormir. Puis il se leva et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Il n'y avait personne en vue. Il sortit à son tour.

Il regarda tout autour de lui et ne vit que le four à charbon, sous lequel couvait le feu, et les crottes des chiens qui se trouvaient là plus tôt. À part cela, tout était désert.

— Re bonjour, mon mignon ! s'exclama gaiement une voix derrière lui.

Roo sursauta et fit volte-face. Gert arrivait avec une pile de bois dans les bras.

— Où est-elle ? demanda le garçon.

— Qui ça ?

— Miranda.

Gert s'arrêta et fit la grimace.

— Miranda ? J'en connais aucune. Quand les soldats sont partis, je suis allée chercher plus de bois à brûler et j'ai pas croisé de Miranda.

— Une jeune femme, de cette taille, à peu près – il leva la main au-dessus de sa propre tête – avec les cheveux bruns, très jolie. Elle est entrée dans la hutte et a soigné Erik.

— Jolie, hein ? (Gert se gratta le menton.) T'as dû rêver, mon garçon.

Roo s'avança vers la hutte, écarta la peau de bête et montra le pansement propre sur l'épaule d'Erik.

— Ça aussi, je l'ai rêvé, peut-être ?

Gert resta là, sans bouger, à regarder le dormeur.

— Ben ça alors, tu parles d'un mystère, mon mignon. Mais y'a toutes sortes de gens bizarres qui vivent dans les bois. C'était peut-être une de ces créatures elfiques dont on entend parler parfois, ou alors un fantôme.

— C'était le fantôme le plus vivant que j'aie jamais vu, répliqua Roo. Et elle ne ressemblait pas aux descriptions que l'on fait des elfes.

Il regarda Gert et vit qu'elle souriait. Puis le visage de la vieille femme redevint sérieux.

— Parfois, vaut mieux pas résoudre certains mystères. J'ai du bois à brûler, alors retourne là-dedans et repose-toi. Sinon, si tu préfères, je devrais bien pouvoir nous trouver quelque chose à manger.

Roo sentit la fatigue l'envahir.

— Oui, ça me fera du bien de me reposer un peu, murmura-t-il, brusquement épuisé.

La perspective de partager un repas avec Gert ne l'enchantait pas particulièrement. Le sommeil serait le bienvenu. Il rentra dans la hutte et s'aperçut avec surprise qu'il ne remarquait plus la puanteur. *J'ai dû m'y habituer* ; se dit-il.

Très vite, une profonde léthargie s'empara de lui. Des sons étranges lui parvinrent, mais il ne parvint pas à les identifier. Il sombra dans un lourd sommeil, sans entendre les préparatifs extrêmement bruyants que l'on faisait à l'extérieur.

Roo fut réveillé en sursaut par des jacassements et s'assit sur sa couche en débarrassant son visage des feuilles qui lui étaient tombées dessus. Il regarda autour, puis au-dessus de lui et identifia l'auteur de ce tapage vengeur : un écureuil roux qui remettait en cause leur droit à camper sous son arbre. Roo n'eut pas le temps d'observer l'animal qu'il avait déjà disparu derrière le tronc.

Alors, seulement, il réalisa qu'il se trouvait dehors. Il se tourna et vit Erik, profondément endormi sous une couverture propre. Sa poitrine se soulevait avec régularité et il avait retrouvé des couleurs. Roo baissa les yeux et s'aperçut qu'il était lui aussi emmitouflé dans une épaisse couverture pour le protéger du froid nocturne. Il explora derrière lui à tâtons.

Tout comme Erik, il avait reposé sa tête sur un baluchon. Mais ce n'était pas le sien. Il ouvrit le nouveau, inquiet à l'idée d'avoir été détroussé. À l'intérieur, il découvrit une tunique, un pantalon et des sous-vêtements propres. Tout au fond, il retrouva la bourse qui contenait son argent. Il fit rapidement le compte et constata, pour son plus grand bonheur, que ses vingt-sept souverains d'or et seize couronnes d'argent étaient bien là.

Roo se leva. Il se sentait remarquablement frais et dispos. Il remarqua qu'il ne restait plus aucune trace de la hutte de la charbonnière, pas même les cendres du four. Le garçon savait que ce fait aurait dû l'inquiéter, mais il éprouvait un certain amusement et se sentait presque heureux.

Il s'agenouilla à côté d'Erik pour examiner son pansement. Ce dernier était toujours propre. On aurait même dit qu'il venait d'être changé. Roo tendit la main et secoua gentiment son ami en l'appelant par son nom.

Erik se réveilla, battit des paupières pendant quelques instants, puis s'assit.

— Quoi ?

— Je voulais te demander comment tu te sens.

Le jeune forgeron regarda autour de lui.

— Où sommes-nous ? La dernière chose que je me rappelle, c'est...

— Une hutte et une vieille femme ?

Erik acquiesça.

— Et quelqu'un d'autre, aussi, mais je n'arrive pas à me rappeler de qui il s'agit.

— Miranda. Elle a dit que c'était son nom, mais la vieille Gert ne la connaissait pas.

Roo se releva et tendit la main à son ami, qu'il aida à se relever. Erik, qui pensait être à bout de forces, s'aperçut qu'en réalité, il se sentait en grande forme.

— Comment va ton épaule ? lui demanda Roo.

— Elle est encore raide, répondit-il en essayant de la faire bouger. Mais elle va beaucoup mieux que je ne m'y attendais.

Roo balaya les environs du regard.

— Il n'y plus de hutte, plus de four, plus de Gert, plus rien du tout.

— C'est quoi, ça ? lui demanda Erik en montrant les couvertures et les baluchons.

— Quelqu'un a pris de grandes précautions pour qu'on ne gèle pas pendant la nuit, et nous a aussi donné des vêtements propres.

Erik regarda brusquement les habits qu'il portait et renifla sa tunique.

— Je devrais puer comme un cochon après avoir passé deux nuits dehors, mais ce n'est pas le cas. Et cette chemise m'a l'air propre.

Roo examina ses habits.

— Tu ne crois quand même pas que la vieille Gert nous a donné un bain ?

Il sentit monter en lui la peur plutôt que l'amusement. Erik secoua la tête.

— Je ne sais pas quoi en penser. D'après la position du soleil, il est neuf heures, ce qui veut dire que cette journée est déjà bien entamée. On ferait mieux de reprendre la route. Je ne sais pas pourquoi les soldats ne nous ont pas trouvés dans la hutte, mais ils risquent de revenir pour vérifier de nouveau, tu peux en être sûr.

— Ouvre ton baluchon, suggéra son ami. Regarde ce qu'il y a dedans.

Erik s'exécuta et découvrit que le contenu du sac était presque identique à celui de Roo : chemise, pantalon et sous-vêtements propres. Il s'y trouvait également une petite miche de pain dur et un mot.

Il déroula le minuscule parchemin et lut à voix haute :

— Les garçons, vous êtes en sécurité pour le moment. Rendez-vous directement à Krondor. Erik, présente-toi au *Café de Barret*. Vous avez une dette envers Gert et moi, maintenant. Miranda.

Roo secoua la tête.

— D'abord on doit fuir la justice du roi et voilà maintenant qu'on a une dette envers un duo de sorcières.

— Comment ça, des sorcières ?

— Qu'est-ce que tu crois ? s'exclama Roo, si pâle qu'on eût dit qu'un démon allait surgir de terre pour l'entraîner en enfer. Regarde ! C'est la même pente qu'il nous a fallu descendre pour atteindre la hutte. Sauf que maintenant, il n'y a plus de hutte et plus de four ; on dirait que personne n'a jamais vécu ici. (Il se rendit jusqu'à l'endroit où s'était dressé le four.) Il n'y a ni suie ni cendres. Même en déplaçant ce satané machin, on ne peut pas supprimer toutes les traces. (Il s'accroupit.) Il doit bien y avoir quelque chose !

Sa voix s'élevait de plus en plus haut, comme s'il se mettait en colère devant l'absence de la cabane et du four.

— Bon sang, Erik ! Quelqu'un nous a déshabillés, nous a donné un bain et a nettoyé nos vêtements avant de nous rhabiller. Tout ça sans jamais nous réveiller ! Ce ne peut être que de la magie !

Il se releva, rejoignit son ami et posa les mains sur ses bras.

— Nous sommes pris au piège, redevables d'une dette envers deux sorcières noires et maléfiques.

Sa voix ne cessait de monter. Erik comprit que la colère de son ami se transformait rapidement en hystérie.

— Doucement, dit-il en le prenant par les épaules pour le rassurer.

Il regarda rapidement autour de lui.

— C'est vrai qu'il ne reste aucune trace de notre passage ici. (Il se frotta le menton.) Et c'est vrai que Gert n'est pas ce qu'on appelle une beauté, mais je ne me souviens pas de l'avoir trouvée maléfique.

— Une personne aussi laide ne peut pas être bonne, crois-moi, affirma Roo d'un ton qui montrait clairement qu'Erik ne le rassurait pas du tout.

Le jeune forgeron sourit.

— C'est un mystère qui me donne la chair de poule, à moi aussi, mais on ne nous a pas fait de mal et je ne vois pas comment quelqu'un, sorcière ou pas, pourrait nous forcer à le servir contre notre gré. Je n'y connais pas grand-chose, mais les prêtres disent toujours que l'on ne peut entrer au service des ténèbres que de sa propre volonté. Je ne payerai pas une dette que je n'ai pas volontairement contractée si, pour ça, je dois commettre quelque acte maléfique.

— Parfait, monsieur l'avocat ! Si ça te chante, tu pourras toujours tenir le même discours aux démons qui t'entraîneront dans les Sept Enfers Inférieurs, mais moi, quand on arrivera à Krondor, je me précipiterai dans le premier temple venu pour demander protection !

Erik secoua gentiment le bras de Roo.

— Reprends ton souffle et mettons-nous en route. Si tu as raison et que nous ayons besoin de protection, il faut d'abord aller jusqu'à Krondor. Ils pensent peut-être qu'on se dirige vers le val des Rêves, mais l'arrivée de la patrouille, hier, montre bien qu'ils cherchent partout.

Roo se pencha pour ramasser son baluchon et sa couverture. Il s'apprêtait à la replier lorsqu'il remarqua quelque chose d'étrange.

— Erik ?

— Oui, Roo.

— Tu vois ces crottes de chien, là-bas ?

Amusé, Erik regarda dans la direction que lui indiquait son ami.

— Oui, et alors ?

— Je les ai remarquées, la nuit dernière, quand je suis sorti pour parler à Gert, et regarde-les maintenant.

Erik s'agenouilla pour les regarder de plus près. Elles avaient séché.

— Elles ne datent pas d'hier.

Il se mit à regarder de nouveau tout autour et trouva un endroit, non loin de là, où l'un des chevaux s'était également soulagé.

— Je dirais que ça fait trois ou quatre jours, ajouta-t-il après avoir dispersé le crottin de la pointe de sa botte.

— On a dormi pendant trois ou quatre jours ?

— On dirait bien, affirma de nouveau Erik.

— Est-ce qu'on peut partir ? Tout de suite ?

Le jeune forgeron sourit, sans humour. Il ramassa sa couverture, la plia et l'enfonça dans son baluchon. Puis il jeta ce dernier sur son épaule en disant :

— Oui, je crois que ça vaudrait mieux.

Roo attrapa son nouveau baluchon et fourra la couverture à l'intérieur sans cérémonie. Puis il jeta le paquet sur son épaule. Sans rien ajouter, les deux garçons prirent le chemin de l'Ouest.

Erik leva la main. Les deux garçons marchaient depuis trois jours et progressaient avec régularité à travers les bois au

nord de la route du Roi. Ils avaient évité les quelques fermes croisées en chemin et se nourrissaient de baies sauvages et du pain trouvé dans leur baluchon. Dur et difficile à mâcher, celui-ci n'en était pas moins étonnamment nutritif et leur permettait de continuer à avancer. De plus, l'épaule d'Erik guérissait beaucoup plus rapidement que les deux garçons ne l'auraient cru possible.

Ils parlaient peu, par peur d'être découverts et aussi pour ne pas approfondir le mystère de la hutte. Ils avaient mis deux jours avant de s'apercevoir que Gert et Miranda connaissaient toutes les deux leur nom sans le leur avoir demandé.

Le soleil déclinait lorsqu'un cri de douleur s'éleva au loin. Erik et Roo échangèrent un regard et s'écartèrent de l'étroit chemin qu'ils avaient suivi jusqu'ici.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Roo dans un murmure.

— On dirait que quelqu'un est blessé, répondit Erik sur le même ton.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Éviter les ennuis. Ça se passe peut-être à des kilomètres d'ici. Le son porte loin dans ces bois.

Les deux garçons ne s'étaient jamais beaucoup éloignés de leur ville natale, si bien qu'ils avaient toujours entendu au loin les bruits de la civilisation, même faiblement : une voix s'élevant dans les vignobles, le tapage d'une caravane de chariots sur la route du Roi, ou encore le chant d'une femme qui lavait son linge dans un cours d'eau.

Cette forêt n'était pourtant pas sauvage, car exploitée par des bûcherons, mais les voyageurs s'y faisaient rares et par conséquent les chemins devenaient dangereux, car d'autres hors-la-loi pouvaient très bien s'y cacher.

Erik et Roo ralentirent donc le pas, peu désireux de se précipiter la tête la première dans un piège. Peu avant le coucher du soleil, ils trouvèrent un homme allongé sur le dos sous un arbre, un carreau d'arbalète fiché dans la poitrine. Il avait les yeux révulsés et la peau froide.

— C'est drôle, fit Roo.

— Quoi donc ?

Il regarda Erik.

— Nous avons tué Stefan, mais je ne l'ai pas vraiment bien vu. C'est le premier cadavre que j'ai l'occasion de voir.

— Moi, le premier, c'était Tyndal. Et lui, qui c'est, d'après toi ? demanda son ami.

— Qui c'était, tu veux dire, répliqua Roo. Un soldat, je pense.

Il désigna l'épée, entre les doigts ouverts de la main droite, et le petit bouclier rond encore accroché au bras gauche. Un heaume conique à nasal, très simple, avait roulé à quelque distance de là lorsque l'homme était tombé.

— On va peut-être pouvoir trouver quelque chose d'intéressant, ajouta-t-il.

— L'idée de dépouiller un mort ne me plaît pas, protesta Erik.

Roo s'agenouilla à côté du cadavre et examina le contenu d'une petite bourse.

— Ce n'est pas lui qui va nous en vouloir. En plus, cette épée risque de nous être utile.

Il trouva dans la bourse six pièces de cuivre et un anneau en or.

— Ça doit valoir une petite somme.

— On dirait une alliance, fit remarquer Erik. (Le mort était jeune et ne devait avoir que quelques années de plus que lui.) Je me demande s'il la destinait à sa bien-aimée. Il voulait peut-être la demander en mariage.

Roo empocha l'anneau.

— On ne le saura jamais. Une chose est sûre, c'est qu'il n'aura jamais l'occasion de faire sa demande.

Il prit l'épée et la tendit à Erik, la lui présentant par la poignée.

— Pourquoi moi ? protesta son ami.

— Parce que j'ai mon couteau et que je n'ai jamais utilisé une épée de ma vie.

— Moi non plus !

— Bah, si tu as besoin de t'en servir, tu n'as qu'à la balancer comme ton marteau en espérant toucher quelqu'un.

Tu es suffisamment fort pour faire beaucoup de dégâts si jamais tu atteins ta cible.

Erik ramassa l'épée puis ôta le bouclier du bras du cadavre et le passa au sien, pour voir. Le contact lui parut étrange mais rassurant.

Roo mit le heaume sur sa tête. Lorsque Erik lui lança un regard surpris, son ami répliqua :

— Toi, tu as le bouclier.

Le jeune forgeron hocha la tête, comme si cela paraissait logique. Puis les garçons se remirent en route, abandonnant le cadavre anonyme aux charognards de la forêt. Ils ne songèrent même pas à l'enterrer, car ils n'avaient pas de pelle et craignaient que le meurtrier ne rôde encore aux alentours.

Quelques minutes plus tard, ils entendirent quelqu'un bouger dans les taillis en face d'eux. Erik fit signe à Roo de garder le silence et lui expliqua par gestes qu'ils devraient faire le tour par la droite. Son ami acquiesça et commença à marcher sur la pointe des pieds avec une telle exagération qu'Erik aurait pu en rire s'il n'avait pas été aussi effrayé.

Ils faillirent passer à côté de l'individu sans le voir, mais celui-ci bougea légèrement dans les fourrés où il se cachait. Puis, dans un bruit sourd, un carreau d'arbalète vint se ficher dans le tronc d'un arbre voisin.

Non loin de là, une voix apeurée s'écria, bravache :

— J'ai assez de carreaux pour venir à bout d'une armée, espèce de bâtard. Tu ferais mieux de me laisser tranquille ou je te réserverai le même sort qu'à ton ami !

Alors une deuxième voix répondit, tout près des deux garçons :

— Abandonne ton chariot et cours, vieil homme. Je ne veux pas te faire de mal mais j'ai bien l'intention de récupérer ta marchandise. Tu ne peux pas rester éternellement éveillé et si jamais je pose de nouveau les yeux sur toi, je te trancherai la gorge pour ce que tu as fait à Jamie.

Erik était si surpris par la proximité du deuxième homme qu'il pouvait à peine bouger. Roo, les yeux écarquillés de terreur, regarda son ami et lui fit comprendre par signes qu'ils

feraient mieux de s'éloigner. Erik était sur le point d'acquiescer lorsqu'une voix s'écria :

— Hé !

L'homme, armé d'une épée et protégé par un bouclier, venait de se lever, à moins de trois mètres des deux garçons. Lorsqu'il les aperçut, il bondit dans leur direction en brandissant son épée. Un autre carreau d'arbalète fendit les airs en sifflant et les manqua tous les trois. Erik réagit sans réfléchir et donna un coup d'épée à l'aveuglette, sans autre intention que de repousser leur assaillant. L'homme essaya de parer le coup, mais il s'attendait à une feinte et non à une botte portée à l'aveuglette. Les deux lames glissèrent l'une contre l'autre et la pointe de l'épée d'Erik atteignit son adversaire au ventre.

Les deux hommes se dévisagèrent avec la même surprise. Puis le plus âgé s'effondra aux pieds d'Erik en murmurant ce qui ressemblait à un faible « merde ».

Le jeune forgeron resta figé sur place en raison du choc. Roo, pour sa part, fit un bond de côté et faillit être transpercé par un autre carreau.

— Hé ! glapit le garçon.

— Qui va là ? demanda la voix au-delà des fourrés.

Erik risqua un coup d'œil et aperçut un chariot arrêté dans une petite clairière. Deux chevaux attendaient, encore attelés, tandis qu'un homme se tenait tapi derrière le véhicule.

— Nous ne sommes pas des bandits ! s'écria Roo. Nous venons juste de tuer l'homme sur lequel vous tiriez.

— Je tirerai sur vous aussi si vous vous approchez, répliqua l'homme derrière le chariot.

— Nous ne le voulons pas, expliqua Erik avec une note de désespoir dans la voix. On est juste arrivés là par hasard et on ne veut pas d'ennuis.

— Qui êtes-vous ?

Erik tira sur la manche de son ami pour que celui-ci le laisse prendre les choses en mains.

— Nous sommes à la recherche d'un travail et faisons route vers Krondor. Et vous, qui êtes-vous ?

— Qui je suis, ça ne regarde que moi.

Une expression familière apparut sur le visage de Roo. Erik comprit que son ami complotait quelque chose qui risquait de leur attirer des ennuis.

— Écoutez, si vous êtes marchand et que vous voyagez seul, alors vous n'êtes qu'un imbécile, cria-t-il d'une voix faussement assurée – son teint virait au verdâtre à chaque fois qu'il posait les yeux sur le cadavre. Moi, je pense au contraire que vous êtes un contrebandier. Il n'y a qu'eux pour s'aventurer par ici.

— Je ne suis pas un satané contrebandier ! Je suis un honnête marchand !

— Qui évite de payer le péage sur la route du Roi, répliqua Roo.

— Il n'y a pas de loi contre ça.

Roo sourit à Erik.

— C'est vrai, mais c'est un peu radical, comme moyen d'économiser de l'argent, non ? Écoutez, si on vient vers vous lentement, vous promettez de ne pas nous tirer dessus ?

Quelques instants s'écoulèrent en silence avant que la réponse ne leur parvienne :

— Allez-y, mais rappelez-vous que j'ai une arbalète pointée sur vous.

Erik et Roo sortirent lentement du sous-bois et pénétrèrent dans la clairière, les mains levées. Le jeune forgeron tenait l'épée pointée vers le sol, d'abord parce qu'il n'avait pas de fourreau et ensuite parce qu'il avait remis le bouclier à son bras, afin que l'homme puisse voir qu'il ne cachait pas d'arme dans son autre main.

— Vous n'êtes que des gamins ! s'exclama le prétendu marchand.

Il fit le tour du chariot en pointant sur eux une arbalète, certes ancienne mais encore très utile, de toute évidence. Le visage hâve et le corps émacié, il paraissait plus vieux que son âge. Il avait une longue chevelure sombre qui lui arrivait aux épaules et portait un béret de feutre orné d'un badge terni. Visiblement, il se souciait peu de la mode, car il était vêtu d'une tunique verte et d'une culotte rouge qui étaient usées et avaient été rapiécées plusieurs fois. Un foulard jaune, une paire de

bottes marron et une ceinture noire complétaient l'ensemble. Avec sa barbe grise et ses yeux noirs, le marchand était tout sauf attirant.

— Maître marchand, vous avez courageusement choisi cette route, mais ce faisant, vous avez failli courir à votre perte.

— Je parie que vous êtes des bandits, tout comme les deux autres, répliqua l'individu en les menaçant de son arme. Je devrais vous tirer dessus aussi, juste pour être sûr.

Erik en avait assez de cette discussion, d'autant que tout ce sang versé lui donnait la nausée.

— Alors allez-y ! s'écria-t-il. Tirez sur l'un d'entre nous ! Comme ça, l'autre pourra vous couper en deux !

L'homme faillit bondir en arrière. Mais lorsqu'il vit Erik enfoncer la pointe de son épée dans le sol, il baissa légèrement son arbalète.

— Vous n'avez pas de conducteur ? s'étonna Roo.

— Non, je conduis mon attelage moi-même.

— Vous essayez vraiment de garder vos frais généraux au plus bas.

— Qu'est-ce que t'y connais, gamin, aux frais généraux ? répliqua le marchand.

— Je m'y connais pas mal en affaires, répondit Roo, de ce ton désinvolte qu'Erik connaissait si bien – ce qui voulait dire que son ami ne devait pas avoir la moindre idée de ce dont il parlait.

— Qui êtes-vous, tous les deux ? répéta l'homme.

— Je suis Rupert, et mon grand ami ici présent se prénomme...

— Karl, l'interrompit Erik, qui ne souhaitait pas révéler son identité.

Roo fit la grimace, comme s'il aurait dû lui-même y penser.

— Karl et Rupert, hein ? Pour moi, ça sonne advarien.

— On est originaires de la lande Noire, répliqua Roo, qui grimaça de nouveau en comprenant qu'il venait de commettre une nouvelle erreur. Il y a beaucoup d'Advariens, là-bas. Rupert et Karl y sont des noms fréquents.

— Moi aussi, je suis advarien, expliqua le marchand en baissant complètement son arbalète. Helmut Grindle, marchand de profession.

— Est-ce que vous allez vers l'ouest ? lui demanda Erik.

— Bien sûr que non, aboya Helmut. Les chevaux sont dans ce sens parce que ça m'amuse de les faire marcher à reculons.

Le jeune forgeron rougit.

— Nous allons à Krondor. On pourrait peut-être voyager ensemble, si notre compagnie ne vous dérange pas.

— Si, ça me dérange. Je m'en sortais très bien jusqu'à ce que ces deux bandits essayent de me voler mon chargement et j'aurais tué le second – j'étais sur le point de le faire quand vous l'avez tué à ma place.

— Je n'en doute pas, répondit poliment Erik. Mais je suis sûr que tout le monde y trouverait son compte, si nous voyagions ensemble.

— Je n'ai pas besoin de gardes et je refuse de payer des mercenaires.

— Hé, attendez ! protesta Erik. Nous ne demandons pas à être payés...

Roo se hâta d'intervenir.

— On pourrait monter la garde pour vous en échange d'un peu de nourriture. En plus, je suis capable de conduire votre attelage.

— Vraiment ?

— Oui, je peux conduire jusqu'à six chevaux sans aucun problème, mentit Roo – son père ne lui avait appris à en conduire que quatre.

Helmut réfléchit à cette proposition.

— Très bien. Je vous nourris et, en échange, vous montez la garde pendant la nuit. Mais je dors avec mon arbalète.

Erik se mit à rire.

— Vous n'avez rien à craindre, maître Grindle. Nous sommes peut-être des meurtriers, mais pas des voleurs.

L'homme leur fit signe d'approcher du chariot en ronchonnant. Il ne comprit pas quelle ironie amère se dissimulait derrière les mots du garçon.

— Il reste encore presque une heure de jour, alors inutile de s'attarder plus longtemps. Allons-y.

— Partez devant, je vous rattraperai, leur dit Roo. Le deuxième bandit avait une épée, lui aussi.

— Vérifie s'il a de l'or sur lui ! cria Helmut. (Il se pencha vers Erik.) Il va probablement nous mentir à tous les deux s'il en trouve. C'est ce que je ferais si j'étais lui.

Sans attendre de réponse, il grimpa sur le chariot et s'installa sur le siège du conducteur. Puis il secoua les rênes. Erik regarda les deux chevaux mal nourris que l'on épuisait à la tâche tirer sur les traits pour faire avancer l'attelage.

Chapitre 5

KRONDOR

Le chariot s'arrêta.

— Voilà Krondor, annonça Helmut Grindle.

Erik, assis à l'arrière du chariot, se retourna et regarda par-dessus les épaules du marchand et de Roo, qui conduisait. Le jeune forgeron avait été surpris de découvrir que, pour une fois, son ami n'avait pas menti. Il dirigeait l'attelage tel un conducteur expérimenté ; visiblement, son père ne faisait pas que s'enivrer et le battre, il lui avait aussi appris le métier.

Erik regarda le long ruban qui serpentait devant eux et que tout le monde appelait « la route du Roi ». Helmut leur avait fait prendre la direction du sud après avoir dépassé la dernière cabine à péage ; ils avaient donc rejoint la route près d'une ville du nom d'Haverford. Auparavant, ils avaient croisé deux patrouilles de soldats, mais jamais ces derniers ne s'étaient arrêtés pour dévisager les deux garçons.

Roo fit claquer les rênes. Les chevaux commencèrent à descendre la route en direction de la cité. Une patrouille montée se dirigea vers eux. Erik essaya de rester aussi calme que possible afin de se faire passer pour un simple garde de caravane. Les mains de Roo se crispèrent sur les rênes. La jument située à gauche de l'attelage s'ébroua en sentant une soudaine tension passer le long de la bride, ne sachant plus si elle devait changer d'allure ou de direction. Roo se força à se détendre, d'autant que les soldats se rapprochaient. Brusquement, ils tirèrent sur les rênes de leur monture.

— Il y a une longue file d'attente, annonça le sergent qui commandait la troupe.

— Comment ça se fait ? demanda Grindle.

— Le roi est entré dans la cité. La porte sud, près du palais, est bouclée afin de ne laisser passer que son escorte. Tout le monde doit emprunter la porte nord, expliqua le sergent. Et ça prend du temps parce que le guet fouille tous les chariots.

Grindle jura dans sa barbe, tandis que les soldats s'éloignaient. Les deux garçons échangèrent un regard. Roo secoua la tête en signe de dénégation, pour faire comprendre à Erik qu'il ne devait pas faire de commentaire au sujet de la fouille.

— Cette cité est impressionnante, fit-il remarquer d'un ton badin.

— Pour sûr, répliqua Helmut.

Krondor s'étalait sur les bords d'une vaste baie, au-delà de laquelle le bleu de la Triste Mer s'étendait à perte de vue. La cité s'était agrandie au fil des ans, jusqu'à dépasser la limite de ses murailles : les faubourgs de Krondor occupaient désormais davantage d'espace que la vieille ville à l'intérieur de son enceinte. Dominant cette dernière, le palais du prince se dressait sur une colline à l'extrémité sud de la baie. Des navires semblables à des petits bouts de papier étaient ancrés dans le port ou naviguaient dans la rade.

— Maître Grindle, quels sont à votre avis les meilleurs produits que l'on puisse trouver à Krondor ? demanda Roo.

Erik se retint de gémir tandis que le marchand se lançait dans une longue tirade. Depuis qu'ils l'avaient rejoint, Roo n'avait cessé de le harceler de questions sur les meilleures façons de gagner de l'argent. Au début, l'homme s'était montré réticent, comme s'il avait peur que Roo lui vole une idée ou lui fasse du tort. Le garçon avait alors énoncé plusieurs suggestions comme s'il s'agissait de faits établis, provoquant ainsi une réponse du vieux marchand, qui l'avait traité d'idiot et prédit qu'il finirait ruiné avant l'âge de vingt ans. Lorsque Roo lui avait demandé pourquoi, Grindle avait développé des arguments tout à fait logiques. Ainsi, en posant des questions intelligentes, le garçon arrivait à transformer la conversation en cours de commerce.

— La rareté de la marchandise, voilà la clé du succès, énonça le marchand. Mais attention, je ne parle pas de

n'importe quel produit. Par exemple, si tu entends dire que les artisans d'Ylith n'ont plus du tout de peaux pour fabriquer leurs bottes, il est inutile de rassembler toutes les peaux que tu pourras trouver à Krondor. Parce que, quand tu arriveras à Ylith, tu t'apercevras qu'un type des Cités libres en a déjà importé dix chariots complets et tu seras ruiné. Non, moi je te parle de véritables produits rares. Les riches chercheront toujours à se procurer des tissus coûteux, des pierres précieuses ou des épices exotiques. (Il regarda tout autour de lui.) Bien sûr, tu peux toujours te rabattre sur les marchandises abondantes et devenir le plus grand exportateur de laine de tout l'Ouest, mais il suffit d'une épidémie d'anthrax ou d'un navire qui sombre sur la route de la Côte sauvage, et paf ! (Il tapa dans ses mains pour donner plus d'emphasis à ses propos. L'un des chevaux dressa les oreilles en raison du bruit.) Tu es ruiné.

— Je ne sais pas, avoua Roo. Les gens n'ont pas nécessairement de l'argent à dépenser en marchandises de luxe. Par contre, ils ont forcément besoin de manger.

— Bah ! répliqua Grindle. Les riches ont toujours de l'argent à dépenser et les pauvres n'en ont parfois pas assez pour s'acheter à manger. Et même si les riches mangent mieux que les pauvres, il y a une limite à ce qu'un homme peut avaler, quelle que soit sa fortune.

— Et le vin, alors ?

Grindle poursuivit la discussion tandis qu'Erik restait assis, à repenser à ces derniers jours. Au début, ces bavardages l'ennuyaient, mais il avait découvert que le monde du commerce était finalement assez intéressant, surtout en termes de prises de risques et de bénéfices. Helmut prétendait n'être qu'un modeste marchand, mais Erik commençait à croire qu'il s'agissait d'une affirmation bien au-dessous de la vérité. Sa cargaison se composait de marchandises extrêmement variées, qui comprenaient six rouleaux de soie brodée, une dizaine de petites jarres soigneusement attachées les unes aux autres et entourées de bourre de coton pour les préserver, quelques boîtes de bois fermées par de grosses cordes et quelques sacs étranges. Les garçons n'avaient pas demandé quel était le contenu des paquets et Grindle ne le leur avait pas dit. Mais à la

lumière de cette nouvelle discussion, Erik se dit que l'homme faisait le commerce de produits de luxe, de petite taille mais de grande valeur, comme des pierres précieuses, par exemple. Il ne portait des vêtements dépareillés et ne conduisait ce modeste chariot que pour écarter les soupçons.

Lors de la première nuit, le jeune forgeron s'était aperçu que le chariot était certes sale à l'extérieur mais parfaitement propre à l'arrière, où se trouvait la cargaison. De plus, le véhicule était très bien entretenu. Les roues avaient été récemment recerclées par un excellent forgeron : les moyeux tenaient parfaitement en place et des plaques de fer avaient été appliquées sur les roues avec un nombre de clous plus que suffisant. Il en allait de même avec les chevaux. Grindle les conservait dans un certain état de saleté sans toutefois mettre leur santé en danger. De loin, on aurait dit qu'on ne s'occupait pas d'eux, mais en y regardant de près, ce n'était pas le cas. Leur maître nettoyait très bien leurs sabots et les avait fait ferrer par un des meilleurs forgerons qu'Erik ait jamais vus. Les bêtes étaient donc parfaitement saines et bien entretenues : chaque soir, Grindle les laissait paître au bord de la route mais ajoutait à ce régime une ration de grains frais qu'il prenait dans un sac sous le siège du chariot.

Roo claqua la langue et secoua les rênes. Aussitôt, le chariot se remit à avancer et vint prendre sa place dans la longue ligne de véhicules qui s'étendait sur toute la longueur de la route jusqu'à la cité.

— C'est la file d'attente la plus longue que j'aie vue de toute ma vie ! s'exclama le marchand.

— J'ai l'impression qu'on ne va pas pouvoir se remettre en route avant un petit moment, ajouta Roo. Je vais aller jeter un coup d'œil.

Il tendit les rênes à Grindle.

— Je t'accompagne, s'écria Erik, qui sauta à bas du chariot pour suivre son ami.

Tandis qu'ils avançaient le long de la file, ils virent plusieurs conducteurs se lever sur leur siège pour essayer d'apercevoir la cause de ce délai. Dix chariots devant celui de

Grindle, ils croisèrent un conducteur qui retournait vers le bout de la file en marmonnant des imprécations.

— Que se passe-t-il ? lui demanda Roo.

— Putain, tout ça n'a pas de sens, si vous voulez mon avis, leur répondit l'individu sans même les regarder. Ils fouillent les chariots avant même qu'ils soient arrivés jusqu'aux faubourgs. Ils pouvaient pas faire ça aux portes de la ville, non monsieur. Ils ont préféré établir un second point de fouille au pont de la Crique, tout ça pour nous empêcher de prendre un bon repas chaud. Il va nous falloir des heures avant de pouvoir entrer. (L'homme atteignit son propre véhicule, le cinquième devant celui de Grindle, et reprit les rênes à son apprenti.) Entre le marché et les funérailles du prince, avec tous les nobles de l'Ouest et la moitié de ceux de l'Est qui sont en ville, ils trouvent encore le moyen de fouiller tous les chariots et d'examiner tous les hommes qui passent comme s'ils cherchaient au moins le meurtrier du roi.

Les commentaires du conducteur se réduisirent à des grommellements agrémentés de quelques obscénités très imagées. Erik fit signe à Roo de le suivre à l'écart.

— Qu'est-ce qu'on fait ? lui demanda ce dernier lorsqu'il fut certain que plus personne ne pouvait les entendre.

— Je ne sais pas. Cette histoire de funérailles pourrait très bien expliquer pourquoi ils sont sur le qui-vive, mais si je me trompe, nous sommes des hommes morts. (Il réfléchit quelques instants.) On devrait peut-être attendre que la nuit tombe pour s'écarter de la route et voir s'il existe un autre moyen d'entrer dans les faubourgs. Ensuite, il faudra aussi s'inquiéter de savoir comment on va franchir les murailles de la cité proprement dite.

— Traitons un seul problème à la fois, répliqua Roo. Je suis sûr que si on arrive à se faufiler dans l'un des faubourgs, on arrivera à passer les murailles. Certaines personnes ne voulant pas trop attirer l'attention trouvent toujours le moyen d'entrer et de sortir.

— Tu penses aux voleurs et aux contrebandiers ?

— Oui.

— Mais on pourrait aussi contourner Krondor et essayer de gagner un autre port ? suggéra Erik.

— Ce serait trop long. Je ne sais pas à quelle distance à l'ouest se trouve Finisterre, mais je me souviens que mon père jurait comme un forcené quand on devait aller là-bas. Je dirais que ça fait à peu près la moitié du chemin de Ravensburg à Krondor. Et je ne sais pas quel genre de ports il y a, plus au nord. En plus, on risquerait d'attirer l'attention, sur la route, sans le chariot de Grindle.

Erik approuva d'un hochement de tête.

— Dans ce cas, on ferait mieux de revenir sur nos pas et de dire quelque chose à Grindle si on ne veut pas qu'il commence à se poser des questions.

— Il s'en pose déjà, mais n'est pas très curieux, ce qui est encore mieux, répondit Roo. En plus, je crois qu'il m'aime bien, ajouta-t-il en esquissant son fameux sourire. Il dit qu'il a une fille qu'il voudrait me présenter. Je parie qu'elle est aussi laide que lui.

Erik ne put s'empêcher de rire.

— Tu vas te marier pour de l'argent ?

— Seulement si j'en ai la possibilité, répondit Roo tandis qu'ils retournaient vers le marchand.

Celui-ci écouta leurs explications, puis leur demanda :

— Vous allez continuer à pied ?

— Je crois bien que oui, répondit Roo. On pourra entrer plus tôt dans la ville si on part maintenant. Ici, ce n'est pas les maraudeurs qui vous poseront problème, donc vous n'avez plus besoin de notre compagnie, maître Grindle. Nous avons à faire près du port, et plus tôt nous y arriverons, mieux ce sera.

— Dans ce cas, que les dieux vous donnent des ailes, les garçons. Si jamais vous repassez par Krondor, venez me voir pour me raconter la suite de vos aventures. Quant à toi, gamin, ajouta-t-il à l'adresse de Roo, tu es un gredin et un menteur, mais tu as en toi toutes les qualités d'un bon marchand, si seulement tu voulais bien arrêter de croire que personne ne réfléchit aussi vite que toi. Souviens-toi bien de ce que je te dis, car c'est ce qui risque de causer ta perte.

Roo éclata de rire et agita la main pour dire au revoir au marchand. Pendant ce temps, Erik fit passer son baluchon sur son épaule. Puis les deux garçons suivirent de nouveau la file de chariots jusqu'à ce qu'ils soient sûrs que le marchand ne pouvait plus les voir. Alors ils coupèrent à angle droit et s'écartèrent de la route du Roi, en direction d'une petite ferme, au nord.

Erik écrasa une mouche tenace qui refusait de rester à l'écart de son visage.

— Ah, j'ai enfin eu cette petite garce ! s'exclama-t-il avec satisfaction.

Roo en chassa plusieurs autres en disant :

— Ce serait bien si tu pouvais faire pareil avec tous ses petits frères et sœurs...

Erik s'allongea sur une balle de foin. La ferme était déserte, comme si tous ses habitants s'étaient rendus en ville. La petite propriété, bien entretenue, se composait d'un corps de ferme et de trois autres bâtiments : des toilettes, un cellier et une grange. Cette dernière n'était pas fermée à clé et des empreintes de chariot s'en éloignaient, si bien qu'Erik s'était dit que le fermier et sa famille se trouvaient coincés dans cette longue file d'attente ou avaient réussi à entrer dans la cité plus tôt.

Les deux garçons attendaient le coucher du soleil avant d'essayer de traverser les champs à l'est de Krondor et de se faufiler dans les faubourgs. Roo était sûr qu'une fois entré dans la bonne auberge, il saurait trouver quelqu'un qui leur ferait franchir la muraille en échange d'une petite somme d'argent. Erik ne partageait pas cette certitude, mais préféra ne rien dire, n'ayant rien de mieux à proposer. Ils attendaient donc, assis à l'arrière de la grange, sous le grenier à foin.

— Erik ?

— Oui ?

— Comment tu te sens ?

— Pas trop mal. Mon épaule se porte comme un charme.

— Non, je ne parlais pas de ça, rectifia Roo en mâchonnant un long brin de paille. Je pensais plutôt à la mort de Stefan et à tout le reste.

Erik garda le silence pendant un long moment avant de répondre :

— Il fallait qu'on le tue, je suppose. Mais je ne ressens pas grand-chose. Ça m'a fait un drôle d'effet lorsqu'il s'est effondré dans mes bras après que tu l'as frappé. Mais je me suis senti bien plus mal lorsque ce bandit s'est jeté sur la pointe de mon épée. J'en ai eu la nausée. (Il se tut pendant une minute.) C'est bizarre, pas vrai ? J'ai immobilisé mon demi-frère pour que tu puisses le tuer et je n'ai rien éprouvé à ce moment-là – même pas du soulagement, à cause de ce qu'il avait fait à Rosalyn. Mais quand j'ai tué un étranger, probablement doublé d'un meurtrier, j'ai failli vomir.

— Ne parle pas comme ça des meurtriers, parce qu'on en fait partie, tu te rappelles ? (Roo bâilla.) Peut-être qu'il faut tenir la lame, en fait : quand le voleur est mort, ça ne m'a rien fait, mais je me rappelle encore ce que j'ai éprouvé quand j'ai enfoncé ma dague dans la poitrine de Stefan. C'est vrai que j'étais fou de rage, à ce moment-là.

Erik poussa un profond soupir.

— Ça ne sert à rien de ressasser tout ça, à mon avis. On est des hors-la-loi, maintenant ; tout ce qui nous reste à faire, c'est d'essayer de gagner les îles du Couchant. Je sais qu'une espèce d'héritage m'attend au *Café de Barret* et j'ai bien l'intention d'aller le chercher et de prendre ensuite le premier bateau pour l'Ouest.

— Quel héritage ? demanda Roo, intrigué. Tu ne m'en as jamais parlé.

— Héritage, c'est peut-être un bien grand mot. Mon père a laissé quelque chose pour moi chez un avocat-conseil au *Café de Barret*.

Le bruit d'un chariot, au loin, mit fin à la conversation. Les deux garçons bondirent sur leurs pieds. Roo jeta un coup d'œil par l'entrebâillement de la porte.

— Soit le fermier en a eu marre de faire la queue, soit il revient du marché. Dans tous les cas, on dirait que toute la

famille se trouve dans le chariot et on ne peut pas sortir sans qu'ils nous voient.

— Suis-moi, répliqua Erik en grimpant à l'échelle qui menait au grenier.

Roo l'imita et vit à son tour ce que cherchait son ami : une porte qui donnait sur l'extérieur. Le jeune forgeron s'agenouilla en disant :

— Reste collé contre le mur jusqu'à ce qu'ils aient dételé les chevaux et soient rentrés chez eux. Ensuite on sautera pour sortir d'ici et on reprendra la route. De toute façon, ça doit être pratiquement l'heure.

Au même moment, la porte de la grange s'ouvrit en grinçant bruyamment.

— Papa ! Je n'ai même pas vu le prince ! s'écria un enfant.

— Si tu n'avais pas été occupé à taper ta sœur, tu l'aurais vu passer sur son cheval, répliqua une voix de femme.

Une autre voix d'adulte, celle d'un homme, ajouta :

— À ton avis, papa, pourquoi le roi a-t-il choisi le prince Nicholas plutôt que le prince Erland ?

— Ça, ce ne sont pas nos affaires. Ça ne regarde que la couronne.

Le chariot entra en marche arrière dans la grange. Erik jeta un coup d'œil par-dessus le rebord du grenier et aperçut le fermier assis sur le siège, occupé à superviser la manœuvre tandis que son fils aîné faisait reculer les chevaux. De toute évidence, ils avaient déjà fait cela des centaines de fois. Erik admira la facilité avec laquelle ils s'assuraient que les chevaux faisaient exactement ce qu'on leur demandait, le tout sans endommager le chariot ni mettre en danger ses occupants.

— Qu'est-ce qui va se passer, maintenant qu'on a un nouveau prince ? poursuivit le fils.

— J'en sais rien, répondit le fermier. D'aussi loin que je me souviens, Arutha a toujours régné sur Krondor. Il a passé cinquante-trois ans sur le trône de l'Ouest. À ce qu'on raconte, Nicholas est celui qui ressemble le plus à son père, alors peut-être que les choses vont pas tellement changer. (Le chariot s'immobilisa.) Commence par dételer Davy. Ensuite, je veux que tu emmènes Brownie dehors et que tu la fasses marcher,

pour que je puisse voir si elle a vraiment un problème à l'antérieur gauche ou si elle joue simplement les paresseuses, comme d'habitude.

L'aîné fit ce qu'on lui demandait. Plus loin, à l'intérieur du corps de ferme, on entendit crier son jeune frère et sa sœur, cris aussitôt suivis d'une réprimande de la mère. Le fermier descendit du chariot et déchargea plusieurs sacs de grain qu'il alla entasser sous le grenier.

Lorsqu'ils eurent dételé la jument, le père et le fils quittèrent la grange.

— On ferait mieux de sortir d'ici, dit Erik. S'ils ont besoin de fourrage pour les bêtes, le gamin risque de monter d'ici quelques minutes.

— Il fait encore jour, se plaignit Roo.

— Le soleil est presque couché. On fera bien attention à garder la grange entre nous et la maison. S'ils nous voient traverser les champs, ils nous prendront juste pour deux voyageurs en route pour la ville.

— Bon sang, j'espère que tu sais ce que tu fais.

Erik poussa la trappe qui permettait de hisser la paille directement dans le grenier et regarda en bas.

— Ce n'est pas très haut, mais fais attention de ne pas te tordre la cheville. Je n'ai pas envie d'avoir à te porter.

— Ben voyons, répliqua Roo sans chercher à dissimuler son inquiétude.

Il jeta un coup d'œil en bas et s'aperçut que la hauteur était bien plus importante que dans son souvenir.

— Tu es sûr qu'on ne peut pas redescendre l'échelle et se faufiler dehors en douce ?

— Il n'y a qu'une porte, tu te souviens ? Et ils sont en train de promener un cheval juste devant.

Le grincement de la porte annonça aux deux garçons le retour du fermier.

— Espèce de paresseuse. Pourquoi devrais-je te nourrir, si tu fais semblant de boiter pour ne plus travailler ? demanda-t-il tendrement.

Erik franchit le rebord, s'y suspendit quelques instants puis se laissa tomber. Pendant ce temps, le fils répondit, en partant d'un éclat de rire sincère :

— J'aime bien la façon dont son handicap se déplace des antérieurs aux postérieurs et de droite à gauche, selon la direction qu'elle doit prendre.

Roo imita chacun des gestes de son ami et resta suspendu au rebord pendant une éternité avant de lâcher prise. Il s'attendait à atterrir durement sur le sol et à se briser les deux jambes, mais les mains puissantes d'Erik se refermèrent sur sa taille et le ralentirent suffisamment pour qu'il atterrisse en douceur sur ses deux pieds. Il se retourna en chuchotant :

— Tu vois, c'était facile.

— J'ai cru entendre un bruit derrière la grange, dit alors le fils.

Erik fit signe à Roo de se taire. Ils s'éloignèrent d'un pas pressé.

Le fils du fermier éprouvait peut-être une certaine curiosité, mais il devait être plus important pour lui de s'occuper de ses bêtes, car il ne sortit pas pour découvrir l'origine du bruit. Erik et Roo coururent dans les champs sur environ quatre cents mètres, avant de ralentir et de se mettre à marcher normalement.

Ils traversèrent le paysage vallonné, se rapprochant des faubourgs de Krondor à mesure que le soleil déclinait.

— Reste sur tes gardes, recommanda Erik. Il y a peut-être des soldats.

Ils atteignirent une rangée de petites huttes et de jardinets si proches les uns des autres qu'il n'y avait pas vraiment de passage entre chaque bâtiment. À la faible lueur du crépuscule, ils virent qu'à quelques centaines de mètres au nord de leur position, une autre route menait à la cité. Ils distinguèrent des mouvements sur cette voie publique, sans pouvoir dire s'il s'agissait d'ouvriers rentrant des champs ou de soldats en patrouille.

— Regarde ! s'exclama Roo à voix basse.

Il désigna un espace à peine dégagé entre deux maisons, qui leur permettrait de rejoindre la première rue qui traversait

la ville du nord au sud sans avoir à emprunter les routes principales. Les garçons franchirent une clôture peu élevée et se frayèrent un chemin jusqu'à l'arrière de la hutte en évitant soigneusement de marcher sur les rangées de légumes plantées là. Puis ils s'accroupirent sous le rebord de l'unique fenêtre, afin de ne pas être vus, et firent le tour pour passer entre cette maison et la suivante. Il s'agissait visiblement d'un des quartiers les plus pauvres de la ville, car la petite allée était littéralement jonchée d'ordures. Roo et Erik s'y déplacèrent aussi silencieusement que possible.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la rue, Roo jeta un coup d'œil au coin de l'allée et recula en se collant contre le mur.

— Personne en vue, annonça-t-il.

— Tu crois qu'on a dépassé l'endroit où se trouvent les gardes ?

— Je sais pas. Mais au moins, on est à Krondor.

Roo s'engagea dans la rue en faisant mine de flâner. Erik le suivit et le rattrapa. Ils lancèrent des coups d'œil à droite et à gauche, et ne virent que quelques habitants. Certains s'arrêtèrent pour les dévisager. Roo commença à se sentir mal à l'aise et fit signe à Erik de le suivre à l'intérieur d'une petite taverne de quartier.

Ils se retrouvèrent dans une salle commune miteuse et pleine de fumée. Elle était vide, à l'exception de deux hommes et du tavernier, qui dévisagea les nouveaux venus d'un air soupçonneux.

— J peux vous aider ? leur demanda-t-il d'un ton qui montrait que c'était loin d'être l'une de ses priorités.

Roo posa son baluchon à terre et commanda deux bières. L'homme ne bougea pas et continua de le dévisager. Au bout d'un moment, le garçon mit la main dans la bourse qu'il portait à la ceinture et en sortit deux pièces de cuivre. Le tavernier prit l'argent, l'examina et le mit dans sa propre bourse. Puis il prit sous le comptoir deux chopes vides, qu'il emmena jusqu'à un large robinet. D'une pression, il remplit chaque chope d'un breuvage mousseux et vint les déposer devant les jeunes gens.

— Il vous faut autre chose ?

— Qu'est-ce que vous avez à manger ? lui demanda Erik.

L'individu désigna du doigt un chaudron suspendu dans la cheminée, de l'autre côté de la salle.

— Y'a du ragoût. C'est deux pièces de cuivre par bol, trois si vous voulez du pain.

L'odeur n'était guère appétissante, mais Erik et Roo mouraient de faim car ils n'avaient rien mangé de la journée.

— On va prendre le ragoût et le pain, annonça Erik.

De nouveau, le tavernier refusa de bouger tant que Roo ne lui eut pas donné l'argent qui lui était dû. Alors, seulement, il alla remplir deux bols en bois qu'il ramena ensuite aux jeunes gens. Puis il déposa deux petites miches de pain sur le comptoir sale, à côté des bols, dans lesquels il mit deux cuillères pas tout à fait propres, avant que Roo et Erik n'aient le temps de l'en empêcher.

Roo était trop affamé pour en tenir compte. Voyant que son ami ne s'effondrait pas après quelques cuillerées, Erik goûta la mixture à son tour. Ce ragoût ne ressemblait en rien à celui de sa mère, mais au moins il était chaud et nourrissant. Quant au pain, il était mangeable, bien qu'un peu grossier.

— C'est quoi, la cause de tout ce remue-ménage ? demanda Roo de façon aussi désinvolte que possible.

— Quel remue-ménage ? répliqua le tavernier.

— Dehors, à la porte de la ville, insista le garçon.

— J'savais pas qu'y avait du remue-ménage.

— On vient juste d'arriver à Krondor, expliqua Erik, et on avait pas envie de faire la queue aussi longtemps avant de pouvoir trouver à manger.

Le tavernier resta silencieux jusqu'à ce que Roo dépose de nouveau de l'argent sur le comptoir en demandant deux autres chopes de bière, bien que les premières ne soient qu'à moitié vides.

— Le prince de Krondor est mort, leur apprit l'homme en les servant.

— Ouais, on l'a entendu dire, fit Roo.

— Ben, demain, son fils va lui succéder à la tête du royaume de l'Ouest, alors ses frères sont là pour assister à la cérémonie.

— Le roi est à Krondor ? s'exclama Erik en feignant la surprise, car il avait déjà appris la nouvelle, plus tôt dans la journée.

— C'est pour ça qu'ils ont renforcé la sécurité. En plus, ils recherchent deux meurtriers qui ont assassiné un noble de l'Est, à ce qu'il paraît. Bien sûr, à cause de la fête, tout le monde a voulu venir en ville. C'était la parade funéraire aujourd'hui, alors c'est pour ça que tout le monde a pris sa journée pour regarder passer le roi. Demain, y'a la cérémonie, et puis encore une autre parade, comme ça, tous ceux qu'ont rien pu voir aujourd'hui pourront retenter leur chance. Après ça, le roi va ramener son père à Rillanon pour l'enterrer dans le caveau de famille. Quand le prince Nicholas reviendra de la capitale, on aura encore droit à une autre fête, et tout le monde boira trop et rien ne sera fait. Puis tous les nobles de passage rentreront chez eux.

— Vous n'avez pas l'air très impressionné par tout ça, lui fit remarquer Erik.

La porte de la taverne s'ouvrit sur deux types qui avaient l'air de brutes et qui allèrent s'asseoir à la table déjà occupée par deux autres clients.

Le tavernier, de son côté, haussa les épaules.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Nouveau prince ou pas, on paie toujours les mêmes impôts.

— Bon, ben maintenant qu'on a l'estomac bien rempli, je parie qu'il va falloir retourner faire la queue comme tout le monde, conclut Roo, toujours d'un ton désinvolte.

— C'est pas sûr, avoua le tavernier.

Roo essaya de ne pas avoir l'air trop intéressé.

— Vous connaissez un autre moyen d'entrer dans Krondor ?

Aussitôt, la surprise se peignit sur le visage de son interlocuteur.

— Non, je voulais simplement dire qu'ils ferment les portes dans une heure et que vous ne pourrez pas entrer dans la ville cette nuit.

— Comment ça, ils ferment les portes ?

— Vu que le roi est en ville, bien sûr qu'ils les ferment, répliqua le tavernier, intrigué. Pourquoi, ça vous pose un problème ?

Erik était sur le point de répondre par la négative mais Roo le devança :

— On doit prendre un bateau à la première heure demain matin.

— Je vous suggère d'en trouver un autre, dans ce cas. Parce que la plupart de ceux qui attendent pour entrer dans la cité vont tout simplement camper devant les portes, si bien que, même si vous partez maintenant pour reprendre votre place dans la file, il vous faudra des heures avant de pouvoir finalement passer demain. Ce sera comme ça tous les jours jusqu'à ce que le roi reparte, la semaine prochaine.

Roo plissa les yeux.

— Vous ne connaissiez pas, par hasard, un autre moyen d'entrer dans la cité ? Vous savez, l'un de ceux que les gens du coin utilisent sans en parler à personne.

Le tavernier balaya la salle du regard comme s'il craignait que l'on espionne leur conversation – ce qui était peu probable, étant donné que ses quatre autres clients étaient plongés dans leur propre discussion.

— Ça se pourrait bien. Mais ça vous coûterait pas mal d'argent.

— Combien ? demanda Roo.

— Combien vous avez ?

Avant qu'Erik ait le temps de mettre en avant leur pauvreté, Roo répondit :

— Mon ami et moi pouvons payer dix pièces d'or.

Le tavernier parut surpris par le montant de la somme.

— Faites voir votre or.

Au moment où Roo s'apprêtait à ouvrir son baluchon, Erik lui posa la main sur l'épaule pour le retenir.

— Dix pièces d'or, c'est toute notre fortune. Il nous a fallu des mois pour réunir une somme pareille. On devait payer la traversée avec ça.

— Vous êtes jeunes et forts, rétorqua le tavernier. Vous pourrez toujours travailler pour payer la traversée. Il y a des

navires en partance pour Queg, les Cités libres, Kesh et tous les autres ports où vous aimeriez vous rendre. Ils sont toujours prêts à embaucher du monde.

Erik entendit derrière lui que les hommes repoussaient leurs chaises. Il se retourna et vit que les deux derniers arrivants étaient déjà sur eux, brandissant leur matraque. Roo essaya de plonger pour les éviter et reçut pour sa peine un coup à l'épaule, au lieu de la tête. La douleur lui faucha les genoux et le fit tomber.

Erik essaya de tirer l'épée, mais l'homme le plus proche se jeta sur lui. Erik lui délivra un revers qui le projeta contre l'individu qui arrivait derrière lui.

— Attrapez-le ! s'écria celui qui venait de frapper Roo.

Erik essayait de nouveau de sortir son épée du fourreau lorsqu'il reçut un coup à l'arrière du crâne. Il sentit ses jambes se dérober sous lui et sa vision se troubla.

Deux brigands l'attrapèrent et le soulevèrent. Avant même d'avoir eu l'occasion de résister, il se retrouva ficelé comme un veau que l'on destine à l'abattoir. Le tavernier fit le tour du comptoir avec, à la main, la matraque en plomb qu'il avait utilisée pour assommer le garçon.

— Le petit ne vaut probablement rien, mais le grand nous rapportera un bon prix comme esclave pour les galères, ou peut-être même comme combattant dans l'arène. Amenez-les à l'acheteur quegan avant minuit. Les galères de l'ambassadeur et de son cortège partent demain soir avec la marée, juste après la fin des festivités au palais.

Erik essaya de protester et en fut récompensé par un nouveau coup sur la tête. Il s'effondra, inconscient.

Erik ouvrit les yeux et s'assit, l'estomac noué. Sa vision se troublait par intermittence et il ressentait une douleur lancinante à la tête. Il tenta d'avaler sa salive et referma les yeux. Découvrant que cela ne faisait qu'empirer sa nausée, il s'empressa de les rouvrir. Il s'aperçut alors que de lourds bracelets de fer lui encerclaient les poignets et que des chaînes plus imposantes encore immobilisaient également ses chevilles. Il regarda autour de lui, pensant qu'il se trouvait dans la cale

d'un navire en partance pour Queg. Il fut donc surpris de se rendre compte qu'il était dans une cellule.

Un gémissement tout proche le fit se retourner. Le jeune forgeron vit que Roo, enchaîné lui aussi, tentait de s'asseoir. Erik lui donna un coup de main. Son compagnon essaya alors de s'éclaircir les idées.

— Vous avez eu une journée difficile tous les deux, n'est-ce pas ? demanda une voix, derrière eux.

Erik tourna la tête et vit un homme adossé aux rebords d'une fenêtre pourvue de barreaux. Son corps se découpait nettement à contre-jour, car l'unique éclairage de la pièce provenait de la petite ouverture derrière lui. Il vint s'accroupir devant le jeune forgeron, qui réussit alors à distinguer ses traits dans la pénombre. Il s'agissait d'un homme d'âge moyen, aux épaules larges et au cou de taureau. Il avait les cheveux noirs, coupés court, des yeux d'un bleu profond et un front qui commençait à se dégarnir. Quelque chose lui paraissait étrange dans l'expression et l'attitude de cet individu, mais Erik ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Il avait besoin de se raser, et portait une tunique et un pantalon ordinaires. Seules de hautes bottes de cavalier, bien entretenues mais vieilles et usées, et une large ceinture de cuir complétaient sa tenue.

— Où sommes-nous ? Je... (Erik ferma les yeux, pris d'un soudain vertige.) Nous avons été attaqués par surprise.

— Des brigands ont essayé de vous vendre à des marchands d'esclaves quegans, répondit l'homme, d'une voix légèrement râpeuse.

Il s'exprimait de façon banale, mais quelque chose dans son accent rappelait à Erik celui de Nathan. Il se dit donc que l'homme devait être originaire de la Côte sauvage.

L'autre lui sourit, mais un soupçon de méchanceté se dessinait dans ce sourire.

— Vous étiez sur le point de faire un voyage en mer plus que déplaisant. Mais le duc de Krondor a deviné qu'il se passerait quelque chose de ce genre, du fait de la présence de l'ambassadeur quegan et de plusieurs des galères de son roi.

— Vous n'êtes donc pas leur complice ?

— Moi ? Ah, plutôt embrasser un gobelin que de laisser un marchand d'esclaves en vie ! (Il jeta un coup d'œil à Roo, qui reprenait peu à peu ses esprits.) Les hommes du duc ont arrêté ces gredins alors qu'ils se dirigeaient vers les quais. Il a été à la fois surpris et ravi de découvrir que vous faisiez partie du convoi. Ça fait un moment que nous sommes à votre recherche, mes amis.

— Alors vous savez qui nous sommes ? lui demanda Erik d'un ton résigné. Qui êtes-vous ?

— Vous avez entendu parler de celui qu'on appelle « l'Aigle de Krondor » ?

Erik hocha la tête. Peu de gens savaient qui il était et pourquoi on l'appelait ainsi, mais son existence était connue de tous.

— C'est vous ?

— Moi ? (L'homme éclata d'un rire dur et bruyant.) Pas du tout. Mais je travaille pour lui. Vous n'avez qu'à m'appeler « le Chien de Krondor ». Je mords, alors ne m'énervez pas. (Il poussa un grondement féroce en montrant les dents, en une excellente imitation de l'animal dont il portait le nom.) Je me présente : Robert de Loungville. Mes amis m'appellent Bobby. Vous, vous m'appellerez « messire ».

— Qu'est-ce que vous nous voulez ? intervint Roo.

— Je voulais juste m'assurer que vous n'étiez pas sérieusement blessés.

— Pourquoi ? reprit le garçon. On ne pend pas un blessé ? Cette réplique fit sourire de Loungville.

— Ça, ce n'est pas mon problème. Mais le prince a besoin d'hommes désespérés et c'est bien ce que vous êtes. D'ailleurs, ça s'arrête là, à ce que je vois. Enfin, je devrais peut-être ajouter *pitoyables*. Le prince va peut-être devoir chercher ses hommes désespérés ailleurs.

— Alors c'est tout ? On va juste être pendus ? s'enquit Erik.

— Loin de là, répliqua de Loungville en se relevant, avant de pousser un grognement exagéré. Mes genoux ne sont plus ce qu'ils étaient. (Il se dirigea vers la porte de la cellule et fit signe au geôlier de venir lui ouvrir.) Le nouveau prince de Krondor, tout comme son défunt père, est un homme scrupuleux lorsqu'il

s'agit d'appliquer la loi. Vous aurez d'abord droit à un procès. Ensuite, seulement, vous serez pendus.

Il sortit de la pièce. Le geôlier referma la porte derrière lui. Quelques minutes plus tard, il l'ouvrit de nouveau, pour laisser entrer un vieil homme vêtu d'habits coûteux mais pratiques, comme s'ils avaient été faits sur mesure pour un homme actif, en dépit de son rang et de son âge. Ses cheveux étaient d'argent, tout comme sa barbe, taillée très court. Il posa sur les deux prisonniers un regard noir et pénétrant, et les dévisagea avec beaucoup d'attention.

— Dis-moi quel est ton nom, demanda-t-il en s'agenouillant devant Erik.

— Erik de la Lande Noire... messire.

Il se tourna vers Roo.

— Dans ce cas, tu dois être Rupert Avery.

— Oui. Et vous, qui êtes-vous ?

Son attitude montrait clairement qu'il s'indignait d'être traité si cavalièrement et que, puisqu'on allait le pendre, il pouvait au moins en profiter pour passer ses nerfs sur le premier venu, quel que soit son rang.

L'homme sourit, amusé de l'insolence de Roo.

— Vous pouvez m'appeler messire James.

Roo se redressa et se déplaça aussi loin que la chaîne qui lui emprisonnait les jambes le permettait. Puis il jeta un coup d'œil par la petite fenêtre.

— Dites-moi, messire James, combien de temps allons-nous moisir ici, dans la prison de Krondor, avant d'être jugés et pendus ?

— Vous n'êtes pas dans la prison de Krondor, mon jeune ami, répliqua James. Vous êtes au palais du prince et votre procès commencera après-demain, dès que Nicholas aura officiellement pris le pouvoir. À moins, bien sûr, que vous ne soyez particulièrement pressé, auquel cas je pourrais toujours demander au roi de rendre son jugement cet après-midi.

— Faites donc, je vous en prie, ironisa Roo. Si Sa Majesté n'est pas trop occupée, je suis sûr que tout le monde aimerait qu'on en finisse au plus tôt. Bien entendu, le roi abandonnera

toutes ses affaires en cours juste parce que vous le lui aurez demandé.

James sourit de nouveau, mais Erik perçut cette fois un danger dans son expression.

— Je ne doute pas qu'il le ferait, car il me considère un peu comme son oncle. De plus, je suis aussi le nouveau duc de Krondor. Connaissez-vous quelqu'un qui pourrait vous représenter au procès ? ajouta-t-il en se relevant.

— Vous trouverez un homme du nom de Sébastien Lender au *Café de Barret*, répondit Erik. Il acceptera peut-être de nous représenter.

Le duc hocha la tête.

— Je le connais de réputation. C'est un bâtard retors qui parviendra peut-être à vous éviter la pendaison. Je vais envoyer quelqu'un le chercher, afin que vous puissiez élaborer ensemble votre défense. (Il se dirigea vers la porte.) Puis je verrai si le roi est libre demain, ajouta-t-il à l'adresse de Roo. Mais si j'étais vous, j'attendrais jusqu'à ce que Nicholas monte sur le trône de l'Ouest. Il est d'un caractère plus doux que son frère, car Sa Majesté n'apprécie pas beaucoup ceux qui lui assassinent ses nobles.

— De quel noble parlez-vous ? rétorqua Roo. Stefan avait peut-être un baron pour père, mais ça ne l'empêchait pas d'être un salaud.

James esquaissa de nouveau un sourire dépourvu d'humour.

— Peut-être, mais comme son père est mort moins d'une heure avant lui, c'est le baron de la Lande Noire que vous avez assassiné, même s'il ne l'a été que pendant un court moment.

La porte s'ouvrit et le duc James sortit de la cellule. Erik regarda Roo et conclut :

— Au temps pour les îles du Couchant.

Roo s'assit de nouveau contre le mur, dans l'incapacité d'apercevoir quoi que ce soit par la fenêtre.

— Oui, répondit-il. Au temps pour les îles du Couchant.

Erik et Roo durent changer de cellule le lendemain matin sans qu'on leur en explique la raison. Des soldats portant

l'uniforme de la garde du prince de Krondor entrèrent dans la pièce et détachèrent les chaînes du mur, sans toutefois leur ôter leurs menottes ou les fers qu'ils avaient aux pieds. Ils les escortèrent ensuite jusqu'à une vaste geôle pourvue d'un long mur de barreaux à travers lesquels on pouvait voir d'autres cellules, fermées par des portes en bois. La geôle était en partie enfouie dans le sol. À hauteur du visage, une longue fenêtre de moins de trente centimètres de haut s'ouvrait sur toute la longueur de l'autre mur. Les deux prisonniers virent qu'elle donnait sur une cour de grande dimension tout au bout de laquelle avait été érigé un gibet. Une demi-douzaine de nœuds coulants pendait à une longue poutre transversale qui reposait sur de gros madriers dressés entre chaque nœud.

Erik l'observa brièvement et comprit que l'exécution serait simple à l'extrême. Les prisonniers devraient monter quelques marches d'un côté de la plate-forme puis grimper sur des caisses en bois d'environ un mètre de haut. Ensuite, les soldats donneraient un coup de pied pour faire tomber les caisses après avoir passé la corde au cou des condamnés.

Erik et Roo prirent place le long des barreaux et s'assirent en silence. Le jeune forgeron balaya leur nouvelle cellule du regard. Sept autres hommes, également enchaînés, attendaient qu'on se prononce sur leur sort. Tous avaient l'air brutaux et dangereux, certains plus encore que d'autres. Erik avait pris l'habitude d'être le plus grand des enfants de Ravensburg et était devenu avec l'âge l'un des hommes les plus forts, mais au moins deux des prisonniers étaient aussi grands et peut-être aussi forts que lui.

Vers midi, on fit entrer dans la geôle deux autres personnes, qui paraissaient avoir reçu une sacrée correction après leur arrestation. L'un de ces hommes, une brute épaisse soutenue par trois gardes, leur avait visiblement opposé une grande résistance car il était à peine conscient. Son compagnon, cependant, ne cessa d'invectiver les gardes pendant qu'ils le jetaient dans la cellule, puis après, lorsqu'ils partirent.

— Quand je sortirai d'ici, les gars, vous pouvez être sûrs que je réglerai mes comptes ! Je connais les noms de chacun d'entre vous ! (Il parlait de manière affectée, mais son accent

trahissait ses modestes origines.) Bande de salopards, ajouta-t-il en s'asseyant.

Il regarda Erik, assis en face de lui, puis son compagnon, presque inconscient.

— Le vieux Biggo a pas l'air très en forme, pas vrai ?

— Vaut mieux pour lui qu'il se réveille pas, répliqua un homme depuis un autre coin de la pièce. Comme ça, il sentira pas son cou se briser.

— Oh, mais le vieux Biggo et moi, on montera pas sur le gibet ! protesta l'autre d'une voix apeurée. Nous, on a des relations. On est des amis du Judicieux lui-même.

— Qui est le Judicieux ? demanda Roo.

— Le chef des Moqueurs, répondit un autre prisonnier. Et ce menteur est aussi proche du Judicieux que je le suis de la mère du roi.

— Attendez, et vous verrez qu'on sortira bientôt d'ici ! répliqua le fanfaron.

La porte, à l'autre bout du couloir, s'ouvrit sur un homme qui s'avança, escorté par deux gardes. Il était vêtu d'une robe de qualité et portait un chapeau de feutre violet, rond et à bord court, qu'Erik trouva comique. Un cordon noué sous le menton maintenait le couvre-chef en place. L'homme avait le visage maigre et pâle d'un prêtre ou d'un érudit, avec un long nez et une mâchoire carrée. Mais ses yeux vifs paraissaient ne rien manquer en balayant la pièce.

Les gardes, sans ouvrir la cellule, se contentèrent de s'écarter. L'homme s'approcha des barreaux.

— Qui, parmi vous, est Erik ?

L'intéressé se leva et alla faire face à l'étranger. Roo le suivit.

— Je suis Erik.

— Quel est votre nom de famille ?

— On m'appelle Erik de la Lande Noire.

L'homme hocha la tête.

— Je suis Sébastian Lender, du *Café de Barret*. (Il dévisagea Erik et Roo pendant une longue minute, comme s'il cherchait à mémoriser chaque détail de leur apparence.) Vous êtes dans de beaux draps, tous les deux.

— C'est ce qu'on avait cru comprendre, approuva Roo.

— Je vais peut-être pouvoir vous sauver la vie. Mais il va falloir me dire exactement ce qui s'est passé. N'omettez aucun détail et ne me mentez pas.

Erik lui raconta la scène telle qu'il s'en souvenait, et Roo compléta avec sa version des faits.

— Vu les témoignages du baron Manfred et de la jeune fille, Rosalyn, il est clair que Stefan espérait vous attirer dans un piège qui lui permettrait de vous tuer, conclut Lender lorsqu'ils eurent fini leur récit.

— Quand allons-nous être jugés ? demanda Erik.

— Dans deux jours. Comme c'est une affaire de meurtre dont la victime n'est autre que l'un des nobles du roi, vous serez jugés ici, au palais du prince. (Il parut pensif.) Le prince risque de se montrer ferme mais juste. La Cour des plaintes a tendance à dispenser une justice plus cynique car tous ceux qui se présentent devant elle sont innocents.

— Mon père m'a demandé de vous contacter...

— Oui, je devais vous remettre quelque chose.

— De quoi s'agit-il ?

— D'un héritage bien étrange, je le crains. D'abord une petite somme en or, qui suffira à peine à couvrir mes frais, je suis au regret de vous le confesser. Plus une paire de bottes qui appartenait à votre grand-père, d'après ce qu'Otto m'a raconté. Comme vous faites la même taille que lui, votre père pensait qu'elles vous iraient. Il y avait aussi une très belle dague que je ne peux, de toute évidence, vous amener ici.

— Une dague ? répéta Roo, surpris.

Lender leva la main.

— Au fil des années, j'ai vu des héritages bien plus étranges. Dans tous les cas, vous n'aurez rien de tout cela avant le procès. Nous verrons si les choses vont dans notre sens ; si c'est le cas, nous reparlerons de l'héritage.

— Quelles sont nos chances ? voulut savoir Erik.

— Bien minces, répliqua Lender avec franchise. Si vous étiez restés, vous auriez peut-être réussi à bâtir une argumentation convaincante selon laquelle vous avez tué Stefan pour vous défendre. Manfred admet qu'il est parti voir son père

afin d'obtenir de lui l'ordre d'empêcher Stefan de commettre un acte irréfléchi. Mais il refuse de dire de quoi il s'agissait et prétend seulement savoir que Stefan cherchait la bagarre.

— Va-t-il témoigner devant le prince ?

— Il l'a déjà fait. Lorsque Nicholas montera sur le trône demain, Manfred repartira pour la lande Noire. J'ai une copie de sa déposition auprès du magistrat du roi. Elle est parfois vraiment très évasive et si j'avais su que je devrais vous représenter, j'aurais posé beaucoup plus de questions que ce brave homme.

— Vous ne pouvez pas lui en poser d'autres ? demanda Roo.

— Non. À moins qu'un décret du roi ne l'y oblige, répondit Lender, et je doute que le roi accepte.

— Pourquoi pas ? insista le garçon, qui n'était pas sûr de comprendre ce que disait l'avocat. Le roi veut la justice, n'est-ce pas ?

Lender sourit de cet air indulgent qu'ont les maîtres lorsqu'un apprenti doué mais manquant visiblement d'éducation leur pose une question évidente.

— Notre roi semble s'intéresser à la justice, et ce bien plus que la plupart des hommes. C'est en rapport avec un événement de sa jeunesse, lorsqu'il a passé quelque temps dans l'empire de Kesh la Grande. Mais il cherche aussi à éviter que l'on croie qu'il est facile de tuer un noble et d'éviter la pendaison. Il y a justice et justice.

— D'autant que nous avons vraiment tué Stefan, soupira Erik.

Lender baissa la voix pour lui demander :

— Lorsque vous êtes partis à sa recherche, aviez-vous l'intention de le tuer ?

Erik réfléchit pendant une longue minute avant de répondre :

— Je crois que oui. Je savais qu'il allait essayer de faire du mal à Rosalyn, je savais ce que j'allais trouver en arrivant et je savais que j'allais tuer Stefan. Je ne peux même pas dire que j'y suis allé pour la protéger.

Lender jeta un coup d'œil à Roo, qui fit un signe de tête. L'avocat poussa un profond soupir.

— Si c'est vrai, personne au monde ne pourra vous sauver de ça.

Il désigna la potence, visible par la fenêtre. Erik acquiesça. Lender s'en fut sans rien ajouter.

Chapitre 6

DÉCOUVERTE

La créature bougea légèrement dans son sommeil. La jeune femme resta patiemment immobile alors que les compagnons de la bête s'écartaient du monstre endormi pour rejoindre plusieurs de leurs semblables, regroupés dans des recoins éloignés et occupés à converser à voix basse. La jeune femme les ignora et étudia la créature, sur le point de se réveiller. Aux yeux des mortels, la bête, gigantesque, était l'ancêtre de tous les dragons. Elle était bien plus grosse et plus haute que ses serviteurs et paraissait énorme, même en comparaison de l'immense salle qui lui servait de nid. Au loin, les lampes à huile dans leurs appliques éclairaient la pièce d'une lueur vacillante, mais le dragon et la femme n'avaient guère besoin de lumière naturelle pour se guider dans la pénombre. Une faible odeur d'épices planait dans l'air – peut-être s'agissait-il d'un ingrédient ajouté à la composition de l'huile et destiné à adoucir l'atmosphère, se dit la jeune femme.

Le dragon finit par ouvrir des paupières de la taille de la fenêtre d'un château et cligna des yeux. Il s'étira et baissa la tête en bâillant, dévoilant des dents couleur ivoire, semblables à ces cimenterres gigantesques que les hommes de Kesh la Grande maniaient à deux mains. Il y avait une raison à l'absence d'éclairage : les écailles de la bête, autrefois dorées, étaient constituées de pierres précieuses. S'il y avait eu plus de lumière, celles-ci auraient projeté des lueurs arc-en-ciel dans toutes les directions. Or le dragon, pourtant capable de maîtriser des arts dépassant l'entendement humain, s'était aperçu que les reflets, qui n'en finissaient pas de danser sur les parois, lui donnaient mal à la tête.

La jeune femme avait déjà rencontré des dragons, mais aucun d'eux ne ressemblait à celui-là. Peu de choses arrivaient encore à l'impressionner, mais elle dut admettre que l'être qui lui faisait face était réellement imposant. Ils s'étaient déjà « parlé » au moyen de pratiques magiques, mais c'était la première fois qu'ils se rencontraient en chair et en os. En dépit des efforts pour garder secrète l'identité de la créature cachée en ce lieu depuis un demi-siècle, des légendes au sujet du « grand dragon de pierres précieuses » avaient déjà circulé dans diverses parties du royaume.

Mais la jeune femme savait qu'il ne s'agissait pas d'un véritable dragon, même si, à sa naissance, il appartenait bien à cette race. L'âme de la bête avait péri au cours de la grande bataille qui avait atteint son point culminant dans cette même salle, presque cinquante ans auparavant. Depuis, c'était l'oracle d'Aal, une très vieille conscience, étrangère à ce monde, qui habitait le réceptacle ayant autrefois abrité l'esprit de Ryath, fille de Ruagh – peut-être le plus grand de tous les dragons d'or.

Une voix forte comme un grondement de tonnerre prit naissance dans la gorge de la créature.

— Je vous salue, Miranda. Comment allez-vous, ma chère ?

— Bien, répondit la jeune femme en hochant la tête. Mais le voyage depuis la Croix de Malac est quelque peu déroutant.

— Il en a toujours été ainsi. Seuls ceux qui possèdent un certain talent peuvent l'entreprendre, mais je souhaite néanmoins m'assurer que quels que soient les pouvoirs dont ils disposent, ils n'en demeurent pas moins indécis au sujet du véritable emplacement de cette salle.

— Je comprends, dit Miranda. Et vous, comment vous portez-vous ?

— Le temps nous est compté. La chaleur me fatigue et je dors plus longtemps chaque jour. Bientôt, j'entrerai dans le sommeil de la naissance ; alors finira pour moi cette phase de l'existence.

— Le temps nous est compté, en effet. Combien de temps encore allons-nous pouvoir bénéficier de vos conseils éclairés ?

— Déjà, le futur m'apparaît voilé et incertain. Ma fille n'aura pas le don durant les vingt premières années de sa vie, ce qui veut dire que bientôt, pendant les cinq ans que va durer le sommeil de la naissance et pendant toute l'enfance de ma fille, tout sera comme avant mon arrivée sur ce monde. Mais il y a plus.

— De quoi s'agit-il ?

— Je n'arrive pas à voir ce qui devrait pourtant être clair, ce qui ne peut signifier qu'une chose : cela me concerne également, car aucune créature ne peut avoir connaissance de sa destinée.

D'après la légende, l'oracle d'Aal était l'être le plus ancien de tout l'univers ; il était déjà vieux lorsque les Valherus avaient défié les dieux, lors des guerres du Chaos. Cette pensée poussa Miranda à se retourner pour regarder le dais derrière l'oracle. Elle opéra délibérément un changement de perception et vit la Pierre de Vie apparaître brièvement. D'une couleur verte féerique, elle vibrait d'une lumière interne. La jeune femme observa ses rythmes hypnotiques pendant quelques instants avant de demander :

— S'agitent-ils de nouveau ?

— Ils ne cessent jamais, répliqua l'oracle. Mais, maintenant, ils font preuve de plus de vigueur. D'une certaine façon, ils détiennent toujours de l'influence sur ceux de l'extérieur qui sont réceptifs à leur appel.

Le « ils » faisait référence aux Valherus, que la plupart des habitants de ce monde appelaient les Seigneurs Dragons. Pris au piège de pouvoirs qu'eux-mêmes n'arrivaient pas à comprendre, ils étaient retenus en captivité à l'intérieur de la Pierre par quelque force mystérieuse. Au-dessus de la Pierre s'élevait une épée d'or au pommeau d'ivoire. Miranda savait qu'un demi-siècle plus tôt, une grande bataille avait fait rage dans la cité de Sethanon, au-dessus de cette salle dans laquelle s'était déroulé un combat d'égale ampleur. L'étrange Tomas, moitié homme et moitié Valheru, héritier de l'armure et des pouvoirs d'Ashen-Shugar, le seigneur du Nid d'Aigle, avait combattu une créature spirituelle ayant revêtu la forme d'un ancien parent, Draken-Koren, le seigneur des Tigres. Au même

moment, Pug du port des Étoiles, magicien appartenant à deux mondes, et Macros le Noir, sorcier incomparable, avaient joint leurs efforts pour empêcher la réouverture d'une faille entre deux univers. Deux Très-Puissants Tsurani, des magiciens du monde de Kelewan, les avaient assistés dans cette tâche. Pendant ce temps, Ryath avait affronté un maître de la terreur, une créature originaire d'un autre espace-temps qui drainait la vie de ses victimes uniquement en les touchant.

En fin de compte, les Valherus avaient été emprisonnés à l'intérieur de la Pierre, Ryath avait payé de sa vie sa victoire sur le maître de la terreur, et les forces qui soutenaient le faux prophète Murmandamus avaient été écrasées. Pas un seul soldat, qu'il eût été au service du royaume ou des Moredhels, ne connaissait le véritable enjeu de cette guerre. Personne, parmi les chefs des nations du Nord – ainsi que l'on surnommait les Moredhels et les gobelins – ne savait que Murmandamus n'était en réalité qu'un prêtre-serpent panthatian que la magie faisait ressembler à leur héros légendaire. Seuls la famille du roi et quelques-uns de leurs amis les plus proches connaissaient l'existence de la Pierre de Vie et de l'oracle.

Mais aujourd'hui, le premier défenseur de la Pierre, l'entité physique et magique qu'était l'oracle-dragon, allait mourir.

— Quand le changement aura-t-il lieu ? demanda Miranda.

Le dragon leva la tête et l'inclina légèrement sur la droite, en direction de l'endroit où se tenaient six hommes en robe de bure qui parlaient entre eux à voix basse.

— Mes époux-servants préparent déjà leur transformation.

Ils rabattirent le capuchon de leur robe, dévoilant des visages d'adolescents.

— Lorsque la chaleur a commencé à monter, j'ai lancé mon appel, et les jeunes de la région, du moins ceux qui ont un certain don, y ont répondu, poursuivit l'oracle. Ils ont quitté leur foyer pour venir jusqu'à la Croix de Malac, où se dresse la statue. Alors je les ai amenés jusqu'ici. Ceux qui n'avaient pas le talent requis ont été renvoyés chez eux en pensant qu'ils avaient seulement rêvé. Ceux qui ont choisi de rester ont eu le droit de passer le test et ceux qui ont échoué ont également été

renvoyés, ne gardant en mémoire que très peu de souvenirs de leur séjour en ces lieux. Ces six jeunes gens sont les premiers à s'être montrés dignes de se tenir aux côtés de ma fille.

Six autres hommes plus âgés rejoignirent les jeunes gens.

— Ceux-là sont leurs professeurs et vont s'unir à moi pour créer ce qui deviendra ma fille. Lorsqu'ils auront terminé, leur corps mourra. Mais leur esprit et leurs connaissances prendront possession de ces six jeunes hommes. (Le dragon fit signe à un autre groupe de les rejoindre. Six hommes, eux aussi plus âgés, s'avancèrent à leur tour.) J'espère que d'autres jeunes gens se montreront dignes de cette tâche, car pour ceux qui n'auront pas de successeur lorsque viendra le temps pour eux de mourir... leurs connaissances seront perdues à jamais.

— Vous n'êtes que douze ? s'étonna Miranda en regardant les hommes.

— Si Pug n'avait pas été nous chercher sur notre monde à l'agonie, il ne resterait plus personne. Mais si un treizième enfant devait se présenter avant la naissance, alors lui aussi pourrait s'unir à nous, sauf s'il est de sexe féminin ; dans ce cas, elle deviendrait la deuxième fille et serait l'assistante de la première. Le nombre des Aals peut encore s'accroître.

Miranda dissimula son impatience. Elle avait d'autres inquiétudes en tête.

— Ensuite vous donnerez naissance à votre fille ?

— Mon esprit s'unira à celui de mes époux-servants afin que nous puissions nous fondre en une seule conscience contenant tous nos souvenirs et nos sensations, toutes nos joies et nos souffrances. Puis le tout sera de nouveau divisé : ces garçons deviendront nos fils et ma fille prendra forme.

— Elle sera le nouvel oracle ?

— En effet.

— Quel corps habitera-t-elle ? Je ne vois pas de jeune fille ici.

— Le corps du dragon est d'essence magique : il est bien plus fort que tous ceux que l'oracle a pu utiliser. Il servira de nouveau pour ma fille.

— C'est donc pour cela que vous allez nous quitter pendant vingt-cinq ans ?

— Oui. Elle ne sera encore qu'une enfant, mais elle finira par avoir tous mes pouvoirs.

Miranda poussa un soupir parfaitement distinct.

— Au moins, ce sera une petite fille si imposante que cela devrait faire réfléchir tous ceux qui pourraient s'introduire ici. (Elle réfléchit quelques instants.) Savez-vous où se trouve Pug ?

L'oracle ferma les yeux et réfléchit à son tour.

— Il s'est absenté de son île. Je le sens quelque part par-là (Il fit un vague signe de tête), entre les mondes.

— Bon sang, jura Miranda. Je crois que nous allons avoir besoin de lui avant que votre fille soit assez forte pour défendre cette salle elle-même. (Elle se tut quelques instants.) Combien de temps encore, avant les dernières chaleurs ?

— Nous nous unissons dans moins d'un an, Miranda. Ensuite je ne serai plus là, car l'on perd toujours quelque chose dans le processus de reformation. C'est pourquoi nous, qui étions déjà vieux lorsque les étoiles étaient encore jeunes, avons si peu de souvenirs de notre propre commencement. Mais la renaissance s'accompagne toujours d'une force et d'une connaissance nouvelles, et celle qui prendra ma place finira par devenir mon égale, puis par me dépasser.

— Si nous vivons jusque-là, marmonna Miranda.

— Des vagues de ténèbres approchent, approuva l'oracle. Elles se brisent pour l'instant sur de lointains rivages mais finiront par arriver ici.

— Je dois partir, dit la jeune femme. Nous avons si peu de temps devant nous et tant de choses à faire. J'ai peur que bien des choix stupides aient déjà été faits ; nous comptons trop sur les augures et les présages.

— Vous choisissez un bien étrange public pour faire pareil discours, lui reprocha le dragon.

— Il ne me viendrait pas à l'idée de remettre en cause votre assistance, répliqua la jeune femme. Mais le destin n'est pas immuable. Je pense que l'on peut changer son propre avenir si on en a la volonté.

— C'est également ce que croient vos adversaires, protesta l'oracle, et c'est là que se situe le cœur du problème.

— Ce ne sont que des fanatiques aveugles, qui vivent dans un rêve dément qui n'a aucun ancrage dans la réalité. Ils répandent la mort et la souffrance au nom d'une cause qui n'a pas lieu d'être.

— C'est vrai, mais ils croient eux aussi en l'autodétermination.

— Sur ces paroles, répliqua sèchement Miranda, je vous dis adieu. Êtes-vous suffisamment protégé, ici ?

— Nos aptitudes peuvent nous protéger de tout à l'exception des plus puissants.

— Dans ce cas, je vais m'en aller. Nous reverrons-nous ?

— Je ne sais pas, avoua l'oracle. Trop de fins possibles me viennent à l'esprit et aucune n'est vraiment prononcée.

— Dans ce cas, je vous souhaite de réussir à atteindre l'immortalité. Priez pour que nous, les êtres inférieurs, vivions assez longtemps pour accueillir votre fille lorsque sa conscience s'éveillera.

— Je vous souhaite de réussir dans votre entreprise, répondit le dragon.

Puis la jeune femme disparut. Seule une bourrasque balaya l'espace où elle se tenait une seconde plus tôt.

— Elle ressemble beaucoup à son père, vous ne trouvez pas ? gloussa le dragon en s'adressant au plus vieux de ses compagnons. Mais son cynisme pourrait bien devenir la faiblesse qui la perdra. J'espère que le destin ne sera pas trop dur avec elle.

— Elle ressemble effectivement beaucoup à son père, répondit le plus âgé des condisciples.

Les vents balayaient le sommet de la colline, faisant onduler la cape et la robe de la jeune femme telles des ailes dans son dos. La fumée qui s'élevait des incendies lui piquait les yeux tandis qu'elle contemplait le carnage en contrebas. Des cavaliers s'amusaient à chasser les derniers survivants, tuant et violant pour le plaisir. Des guerriers que la fureur de la bataille transformait en animaux répandaient à présent la souffrance et la destruction parmi des hommes, des femmes et des enfants impuissants. De rage, elle serra les poings mais ravala sa colère.

Ceux qui donnaient leurs ordres aux cavaliers s'abattaient sur elle en un instant si elle révélait sa présence par la magie. Sa compagne n'était pas la peur, mais la prudence. La jeune femme savait qu'il lui restait encore beaucoup à accomplir jusqu'à la véritable bataille, qui mettrait en jeu le sort de plusieurs mondes. Elle ne pouvait pas risquer sa vie pour ces malheureux.

Même à cette distance, Miranda pouvait entendre les cris de douleur portés par le vent. Elle s'en détourna et commença à descendre la colline. Pour le moment, elle s'efforçait de transformer son cœur en pierre, car même si elle mourait d'envie d'aider les quelques survivants, elle savait que des problèmes bien plus importants requéraient toute son attention.

La jeune femme s'accroupit en approchant du lieu où s'était déroulée la bataille. Dissimulée derrière de petits rochers, elle attendit, le temps de laisser passer une troupe de guerriers ivres arborant tous un brassard émeraude. Une femme poussant des hurlements se trouvait en travers de la monture de l'un des soldats. Miranda sentit son visage s'empourprer de colère mais s'efforça de rester calme : elle n'aiderait personne en perdant son sang-froid maintenant.

Elle contourna le champ de bataille et parvint à un village en ruines. Plus aucun bâtiment ne tenait debout. De temps à autre, un pan de mur ou un encadrement de porte noirci se dressait, solitaire, mais rien n'avait survécu qui pouvait ressembler, même de très loin, à un abri. La fumée âcre piquait les yeux de Miranda, qui n'en cherchait pas moins des signes de vie au milieu de cette désolation.

Elle n'en trouva aucun et s'aventura plus loin dans le village à la recherche d'informations qui pourraient s'avérer utiles. Puis elle distingua un mouvement au loin et se précipita derrière un pan de mur. Une nouvelle troupe de cavaliers passa à proximité. Ils se montraient moins vigilants qu'ils ne l'auraient dû, mais ce n'étaient pas non plus les ivrognes croisés tout à l'heure. Miranda vit tout de suite que ceux-là étaient des soldats aguerris, rattachés aux principales compagnies des forces d'invasion, et non de simples mercenaires. Elle avait eu

raison de se rendre sur les lieux de leur dernier massacre, car elle avait à présent une bonne idée de leur allure. Jurant à voix basse – les envahisseurs avançaient plus vite qu'elle ne l'aurait cru – la jeune femme s'éloigna du centre du village. Elle aurait pu quitter les lieux à tout moment si elle l'avait voulu, mais elle était fatiguée par l'effort que nécessitait la dissimulation de sa présence à ses ennemis. Il lui faudrait prendre un peu de repos dans un endroit tranquille pour pouvoir quitter ce lieu sans révéler aux envahisseurs qu'elle les avait observés.

Miranda se baissa pour passer sous un chambranle calciné, entre deux pans de mur encore debout. Mais la vision qui s'offrit à elle fit voler son sang-froid en éclats. Le souffle coupé, elle dut tendre la main pour se retenir au montant de la porte car ses genoux se dérobaient à la vue des cadavres d'enfants. Leurs minuscules corps carbonisés étaient empilés au centre du bâtiment éventré par l'incendie. Miranda sentit un grondement de douleur et de rage animales se former dans sa gorge et le réprima. La colère menaçait de s'emparer de son esprit et la jeune femme savait que si l'un des monstres responsables de cette horreur s'aventurait par ici, elle le détruirait sans réfléchir aux conséquences pour elle ou sa mission.

Elle inspira profondément pour tenter de retrouver son calme et ravala ses larmes. Des bébés au crâne brisé reposaient au-dessus d'enfants plus âgés, le corps transpercé de flèches noircies. *Au moins*, se dit Miranda, *ils étaient déjà morts lorsque leurs assassins ont mis le feu à l'édifice*. Amèrement, elle se demanda malgré tout si la mort par l'épée ou par une flèche était réellement plus clémentine que l'asphyxie ou les flammes. Elle souhaita aux âmes qu'avaient abritées ces petits corps tourmentés de trouver la paix et sortit de la maison en ruines.

Elle se fraya un chemin parmi les débris jusqu'aux abords du village, à l'opposé de l'endroit où elle avait vu les envahisseurs pour la dernière fois. Elle risqua un coup d'œil à l'angle de ce qui était autrefois une auberge. Il n'y avait rien en vue. La jeune femme se mit à courir et traversa un petit

ruisseau qui dévalait les collines. Elle atteignit le bosquet qu'elle avait repéré et faillit mourir.

La femme était terrifiée, si bien que son coup de couteau manqua de force, mais Miranda reçut néanmoins une entaille à l'avant-bras gauche. Retenant un cri de douleur, elle agrippa le poignet de la femme de sa main droite et le lui tordit pour l'obliger à lâcher sa lame, ce qu'elle fit.

— Silence, idiot ! siffla Miranda entre ses dents serrées. Je ne vous ferai pas de mal ! (Elle souffrait et était en colère, mais son ton s'adoucit lorsqu'elle aperçut les deux enfants, recroquevillés derrière leur mère.) Et je n'en ferai pas non plus à vos petits.

Elle libéra le poignet de la femme et examina son avant-bras. La blessure était peu profonde. Elle referma sa main droite dessus.

— Qui êtes-vous ? lui demanda la femme.

— Je m'appelle Miranda.

Les yeux de la malheureuse s'emplirent de larmes.

— Ils... Ils tuent les enfants.

Miranda ferma les yeux un instant puis hocha la tête. Les tueurs avaient emmené les femmes pour abuser d'elles pendant la campagne, avant de les tuer, mais les enfants ne leur étaient d'aucune utilité. Les marchands d'esclaves qui suivaient l'armée auraient peut-être pu s'emparer d'eux, mais le village se trouvait juste à côté du champ de bataille et les petits risquaient de rapporter à l'ennemi ce qu'ils avaient vu.

— Ils ont pris les bébés par les talons, hoqueta la femme, et les ont balancés...

— Assez, répliqua Miranda d'un ton ferme mais douloureux. Assez, répéta-t-elle plus doucement en ignorant l'humidité sous ses paupières – elle avait vu les minuscules crânes brisés. Je sais ce qu'ils leur ont fait.

Brusquement, elle comprit à qui elle avait affaire. Les yeux de la femme, bien qu'élargis par la terreur, devaient déjà être immenses en temps normal, et ses oreilles effilées, sous ses boucles blondes, ne possédaient pas de lobes.

Miranda regarda les enfants et s'aperçut qu'il s'agissait de jumeaux. Elle écarquilla les yeux, incrédule.

— Faites-vous partie de ceux que l'on appelle les Longues-Vies ?

— En effet, acquiesça la femme.

Miranda ferma les yeux et secoua la tête. Pas étonnant que la malheureuse ait presque perdu l'esprit. Les naissances étaient rares chez les Longues-Vies, plus communément appelés elfes par les hommes. Ils ne parvenaient à l'âge adulte qu'au bout de plusieurs décennies, si bien que la mort d'un enfant était une chose terrible pour eux, bien plus qu'un humain ne saurait l'imaginer. De plus, les jumeaux étaient extrêmement rares parmi les Eledhels – c'était le nom qu'ils se donnaient. Si ces deux petits garçons avaient été assassinés, quelle impensable tragédie pour les elfes.

— Je comprends ce qui est en jeu, dit Miranda.

— Le village tout entier a été massacré, reprit la femme. J'avais emmené les garçons dans les bois pour y chercher de la nourriture : nous devons partir ce soir à la recherche des Jeshandis pour leur demander asile.

Miranda hocha la tête. Les Jeshandis comptaient de nombreux Longues-Vies dans leurs rangs et auraient certainement recueilli cette femme et ses enfants.

— Nous pensions que les soldats n'arriveraient pas avant plusieurs jours. (Ses yeux se remplirent de nouveau de larmes.) Mon homme...

Miranda ôta la main de sa blessure et l'examina. L'entaille avait cessé de saigner et seule une petite cicatrice rose attestait du coup de couteau.

— S'il se trouvait dans le village au moment de l'attaque, il est mort, répondit-elle. Je suis désolée.

Elle savait combien ses mots d'apaisement devaient sonner creux pour la malheureuse elfe. Mais celle-ci recouvra brusquement son sang-froid et déclara :

— Dans ce cas, je dois protéger mes enfants seule.

— Bon sang ! s'exclama Miranda. Si nous arrivons à laisser derrière nous cette foule d'assassins, je pourrai peut-être vous aider.

Elle regarda les deux petits garçons et s'aperçut qu'ils la dévisageaient de leurs grands yeux curieux. Ils ne devaient pas

avoir plus de quatre ou cinq ans, mais leur race continuerait à les considérer comme des enfants pendant encore trois décennies, et ils n'atteindraient l'âge de la maturité qu'au bout d'un siècle. En tout cas, c'étaient de beaux enfants, que ce soit selon les critères des elfes ou des humains.

— Je peux sauver vos enfants, affirma Miranda en poussant un soupir résigné.

— Comment ?

— Suivez-moi mais ne faites pas de bruit.

Miranda s'éloigna. La femme et les jumeaux la suivirent. Ils ne possédaient pas cette légendaire connaissance des sous-bois que l'on prêtait à leur race, car ils avaient vécu toute leur vie dans un village et avaient du mal à se frayer un chemin dans les fourrés. Malgré tout, ils faisaient beaucoup moins de bruit qu'un trio d'humains ne l'aurait fait à leur place.

Miranda guida les fugitifs sur le chemin qu'ils avaient déjà dû utiliser pour entrer dans la forêt. Presque une heure s'écoula.

— Connaissez-vous un endroit, non loin d'ici, où je pourrais me reposer ? demanda-t-elle à l'elfe.

— Il y a une petite clairière devant nous. De l'autre côté, elle donne sur l'entrée d'une grotte.

Miranda hocha la tête et reporta son attention sur le chemin devant elle. D'autres soldats ratissaient peut-être la région à la recherche d'éventuels survivants au lieu de profiter de leurs rapines. Des petits villages comme celui-là n'avaient guère à offrir en matière d'objets de valeur et, s'il n'y avait pas beaucoup de femmes en âge d'amuser leurs guerriers, les capitaines les avaient peut-être envoyés en patrouille pour éviter les disputes.

L'elfe poussait devant elle les deux garçons silencieux. Au bout d'un moment, Miranda prit l'un d'eux dans ses bras. L'autre femme lui fit un signe de tête pour la remercier et souleva le deuxième. Miranda savait qu'un enfant, lorsqu'il était vraiment très effrayé, se taisait au lieu de pleurer ; ces deux petits étaient terrorisés. Sans réfléchir, elle embrassa sur la tempe celui qu'elle portait et lui caressa les cheveux, avant de se remettre en marche.

Les deux femmes se frayèrent un chemin sous les arbres et s'arrêtèrent brusquement en entendant passer des chevaux au loin. Elles attendirent, puis reprirent leur marche lorsque le bruit s'éteignit. Elles durent alors traverser d'épais fourrés pour finalement déboucher dans une clairière. De l'autre côté s'ouvrait une caverne.

— Nous sommes en sécurité ici, annonça l'elfe.

— Attendez, lui demanda Miranda en déposant l'enfant à terre.

Elle s'avança dans les ténèbres de la caverne et fit appel à ses pouvoirs magiques, afin d'y voir malgré l'absence de lumière. L'endroit était effectivement désert mais on y trouvait de nombreux signes d'occupation humaine, si bien qu'il était peu probable qu'un animal s'en serve comme tanière. Miranda ressortit en disant :

— Venez...

Avant qu'elle puisse terminer sa phrase, un homme surgit des taillis en criant :

— Je vous avais dit que j'avais repéré des traces ! (Il sortit un long poignard de sa ceinture.) Y'a deux gosses, mais les femmes sont jeunes !

Un autre homme répondit, derrière lui, mais le cri de Miranda couvrit ses paroles :

— Entrez !

L'elfe attrapa ses deux enfants par le bras et courut se cacher dans la grotte. Miranda prit une longue dague à sa ceinture et attendit. Le deuxième homme rejoignit le premier dans la clairière.

Tous deux ressemblaient à de simples mercenaires. Le premier portait un tabard déchiré sur une cotte de mailles rouillée mais Miranda ne connaissait pas le blason défraîchi qu'il arborait. Le deuxième était de haute taille et portait un gambeson dont il avait arraché les manches, car le manteau matelassé était de toute évidence trop petit pour lui et l'aurait gêné pour se battre.

Miranda les laissa avancer.

— Qu'est-ce que tu vas faire avec ça ? dit le deuxième homme d'un ton hargneux en désignant la dague.

Il jeta un coup d'œil à son compagnon, qui sourit nerveusement en disant :

— Range ça, fillette. On te traitera bien si tu nous poses pas de problème. Sinon, on te fera passer un sale quart d'heure.

Miranda attendit. Lorsque le premier se fut suffisamment approché pour tenter de la toucher, elle fit un pas en avant, plus rapidement que les deux hommes ne s'y attendaient, et lui enfonça sa dague dans la gorge.

Le deuxième mercenaire, choqué, fit un bond en arrière. Miranda arracha sa dague de la gorge du premier, qui mourut dans un gargouillis de sang.

— Hé ! protesta son complice.

Ses mouvements rapides en faisaient un adversaire dangereux en dépit de sa tenue débraillée. Dans un sifflement de métal, il sortit son épée du fourreau et se mit en garde avant que Miranda ait le temps de s'approcher. Elle préféra donc reculer.

Elle entendit au loin le fracas des chevaux.

— Hé ! Par ici ! cria le mercenaire.

Miranda poussa un juron lorsque d'autres voix répondirent à son appel. Elle feignit une attaque pendant que son adversaire l'observait avec méfiance. Il abattit son épée, exposant brièvement son bras. Elle donna un rapide coup de dague, mais la lame glissa sur la cotte de mailles qui protégeait son épaule.

Il rit en renvoyant un puissant revers destiné à faire sauter la tête de la jeune femme, mais elle s'accroupit et l'évita aisément. La lame de son adversaire n'avait pas fini de fendre l'air que Miranda enfonçait sa dague dans son entrejambe à découvert.

Il hurla et se plia en deux lorsqu'elle arracha l'arme de la plaie. Un geyser de sang cramoisi en jaillit et lui apprit qu'elle avait dû sectionner une artère. L'homme était condamné à mourir en quelques minutes.

Mais le bruit des chevaux qui se rapprochaient rappela à Miranda qu'elle non plus n'avait plus qu'un moment à vivre si elle n'agissait pas rapidement. Elle entra dans la grotte et courut s'agenouiller devant l'elfe.

— Quel est votre nom ?

— Ellia, répondit la femme, accroupie devant ses deux petits garçons.

— Je peux vous sauver, vous et les enfants, mais je ne peux pas vous conduire chez les Jeshandis. Voulez-vous venir avec moi ?

— Ai-je vraiment le choix ? demanda Ellia en entendant les chevaux entrer dans la clairière.

— Non, répliqua Miranda.

Elle se pencha au-dessus de l'elfe, comme pour l'étreindre, et posa les mains sur la tête des jumeaux. Brusquement tout, autour d'eux, se mit à tourbillonner dans les ténèbres.

Quelques instants plus tard, l'air ondula. Au-dessus des deux femmes brillait un ciel nocturne. Il faisait chaud. Ellia poussa un cri de surprise.

— Qu'est-ce que... ?

Miranda tomba à la renverse et heurta durement le sol humide.

— Nous sommes...

Elle tenta de lui expliquer mais il était clair qu'elle était complètement désorientée. L'elfe regarda autour d'elle tandis que Miranda cherchait à surmonter le trouble provoqué par la transition. Elles se trouvaient au cœur d'une forêt touffue, dans une grande clairière traversée par un cours d'eau. Le joyeux clapotis de l'eau sur les rochers offrait un contraste surprenant avec les râles d'agonie des hommes.

Ellia se leva et se pencha pour aider Miranda à se redresser. La jeune femme aux cheveux bruns secoua la tête pour s'éclaircir les idées.

Un grésillement attira l'attention des deux femmes, qui en cherchèrent la source. Une faible lueur verte apparut dans le ciel et se transforma en point lumineux.

— Dans l'eau, vite ! ordonna Miranda.

Sans hésiter, Ellia souleva ses deux enfants, un sous chaque bras, et entra dans la rivière. L'eau était peu profonde, mais le courant rapide, et il lui fallut faire attention à ne pas glisser sur les rochers.

— Ne regardez pas en arrière ! la prévint Miranda.

Ellia obéit sans répondre en s'enfonçant jusqu'aux hanches dans la rivière. Les deux garçons s'accrochaient à leur mère et gardaient le silence, en dépit du changement de luminosité et du froid de la rivière.

Le bruit strident se fit plus fort. Les jumeaux pressèrent leur visage contre la poitrine de leur mère, comme pour y chercher refuge. Ellia avait l'impression que ses oreilles allaient se mettre à saigner. Les enfants finirent par ne plus pouvoir le supporter et se mirent à pleurer.

Le souffle d'une explosion dévastatrice propulsa l'elfe en avant. Pendant un instant de pure panique, elle crut qu'elle allait perdre ses fils. L'eau se referma au-dessus de leurs têtes, mais elle roula sur le dos et réussit à se mettre à genoux sans jamais lâcher les enfants. Lorsqu'ils sortirent la tête de l'eau glacée, les jumeaux crachèrent et toussèrent le liquide qu'ils avaient avalé. Mais ils avaient tenu bon.

La chute leur avait fait faire un demi-tour. Ellia ne put s'empêcher de regarder à l'endroit où se tenait Miranda. Une éclatante lumière orange descendit des cieux telle une longue ligne d'énergie flamboyante et engloutit la jeune femme. Celle-ci leva les bras comme pour se protéger. Ellia fut balayée par une bouffée d'air si chaud qu'il réussit à sécher la tête et les épaules de la jeune femme. Miranda se mit brusquement à bouger les mains. Un filet d'énergie blanche teintée de pourpre apparut et commença à se répandre le long de la colonne de lumière orange, filant droit vers sa source. À mesure qu'il montait, le filet devint d'un blanc si aveuglant qu'il n'était plus possible de le regarder en face. L'elfe fit volte-face, aussi rapidement qu'elle le put, cherchant à protéger les jumeaux de la chaleur.

En pataugeant, elle réussit à atteindre l'autre rive, souleva et poussa les enfants sur l'herbe. Puis elle essaya de sortir de l'eau, qui lui arrivait à la taille. Brusquement, des mains puissantes se tendirent vers elle et la sortirent de la rivière sans difficulté.

Trois hommes vêtus de cuir vert observaient le combat féroce qui se déroulait sur l'autre rive. L'un d'eux s'appuyait sur un arc long et s'adressa à Ellia dans une langue qu'elle ne

connaissait pas. Elle posa la main sur l'épaule des jumeaux pour les rassurer.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

L'homme échangea un regard surpris avec ses compagnons et haussa les sourcils. Puis il regarda de nouveau Ellia.

— Vous parlez keshian, mais vous ne connaissez pas votre propre langue ?

L'elfe trouva son accent étrange, mais au moins elle le comprenait.

— Je parle la langue que mes parents m'ont apprise.

La terrible lumière disparut brusquement, plongeant la clairière dans la pénombre. Miranda tituba comme si elle était ivre, puis elle se reprit et se tourna vers l'autre rive. Elle aperçut Ellia et les jumeaux en compagnie de trois guerriers elfes.

— Puis-je entrer en Elvandar ? demanda-t-elle d'une voix faible dans la langue du roi.

— Qui le demande ? répondit l'un des guerriers.

— Quelqu'un qui a besoin de s'entretenir avec le seigneur Tomas afin de lui demander conseil.

— Traversez la rivière, si vous en êtes capable.

— Je pense pouvoir y arriver, répliqua sèchement Miranda.

— Quelle est cette magie ? demanda Ellia lorsque la jeune femme arriva à ses côtés.

— Ces hommes sont des Eledhels et ils font partie de votre peuple. Nous sommes à la lisière d'Elvandar.

— Elvandar ? (Elle parut perplexe.) C'est une légende, un conte que les anciens racontent aux enfants.

Le plus âgé des guerriers intervint.

— Je vois que vous vous posez beaucoup de questions auxquelles il va falloir répondre, mais ce n'est ni le lieu ni l'heure. Venez, nous avons besoin de deux jours pour arriver à la cour de notre reine.

— Les petits sont fatigués et terrorisés, protesta Miranda.

L'elfe écarquilla légèrement les yeux à la vue des enfants, un signe que bien des humains n'auraient pas remarqué mais qui, pour Miranda, trahissait la surprise.

— Des jumeaux ?

Ellia regarda Miranda, qui répondit pour elle :

— Oui, des jumeaux.

— Je pars en éclaireur annoncer la nouvelle à la cour, dit l'un des guerriers elfes.

Il fit demi-tour et disparut dans les bois. L'un des deux autres fit signe à son compagnon de le suivre.

— Je m'appelle Galain, annonça le dernier elfe. Mes compagnons se nomment Althal, qui retourne à notre campement pour vous préparer à manger, et Lalial, qui est parti annoncer la nouvelle à notre reine et au prince consort.

Il passa son arc en travers de son épaule. Puis, sans demander la permission, il s'agenouilla et souleva aisément les deux enfants, comme il l'aurait fait de deux chatons. Les jumeaux regardèrent leur mère, mais aucun ne protesta. Miranda posa la main sur l'épaule d'Ellia et, de la tête, lui fit signe de suivre leur guide.

La jeune femme se servit de sa vision naturelle pour ne pas perdre les autres de vue. La bataille au bord de la rivière avait épuisé ses pouvoirs car, bien que brève, elle n'en avait pas moins été féroce. Malgré sa fatigue, Miranda éprouvait la sombre satisfaction de savoir qu'à l'autre bout du monde, le magicien panthatian qui avait envoyé l'énergie à sa recherche n'était plus qu'un cadavre encore fumant. Il ne s'était pas attendu à ce qu'elle réplique par un sort.

Ils arrivèrent au campement sans avoir échangé un seul mot. Althal nourrissait le feu qui éclairait vivement la scène. De riches odeurs de fumée et de gibier croustillant vinrent chatouiller les narines de Miranda.

Les jumeaux s'étaient endormis. Galain les déposa doucement sur le sol.

— Il fera jour dans quelques heures. Laissons-les dormir. Ils mangeront à leur réveil.

Ellia se laissa lourdement tomber sur le sol. Miranda vit qu'elle était épuisée, aussi bien physiquement qu'émotionnellement. Son mari était mort, sa maison détruite, et voilà qu'elle se retrouvait dans un endroit étrange avec des

gens qu'elle ne connaissait pas, sans même avoir à sa disposition les effets personnels les plus essentiels.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle dans la langue de son pays natal.

Galain lui répondit en yabonais, la langue d'une province du royaume toute proche, apparentée à la langue de Kesh, l'ancêtre de celle que parlait Ellia.

— Je m'appelle Galain. Je fais partie du peuple des Eledhels, tout comme vous.

— Je ne connais pas ce mot, *Eledhel*, répondit l'elfe.

Extérieurement, elle paraissait calme, mais Miranda devinait qu'au fond d'elle-même, la malheureuse devait être terrifiée.

— Dans notre propre langue, ça signifie « le peuple de la lumière ». Il y a beaucoup de choses qu'il vous faudra apprendre. Mais sachez simplement, pour commencer, qu'il y a des millénaires, notre race était divisée en quatre tribus – ce n'est pas tout à fait ça, mais c'est le terme qui s'en rapproche le plus. Les plus anciens d'entre nous, les *Eldars*, sont les gardiens de la Sagesse. Ceux qui vivent ici, en Elvandar, et servent la reine Aglaranna, sont appelés *Eledhels*. Mais il y en a d'autres : les *Glamredhels*, qui vivent en sauvages, et les *Moredhels*, les elfes noirs. Il y a quelques années, nous avons appris l'existence de votre peuple, que nous appelons *Ocedhels*, « ceux qui vivent au-delà de l'océan ». Nous ne savons pas si vous êtes de véritables *Glamredhels* ou des *Eledhels* qui ont oublié leur propre race. Quoi qu'il en soit, vous êtes la bienvenue en Elvandar. (Il sourit.) Nous sommes comme vous. Ici, vous serez en sécurité.

Ellia le dévisagea ostensiblement, étudiant ses yeux. Comme s'il lisait dans ses pensées, il rejeta en arrière sa longue chevelure afin de lui montrer les oreilles effilées et dépourvues de lobe qui soulignaient son appartenance à la race elfique. Elle poussa un soupir de soulagement.

— Je suis en sécurité..., répéta-t-elle d'un ton qui montrait qu'elle avait peine à y croire.

— Vous apprendrez bientôt qu'il n'y a pas d'endroit au monde plus sûr que celui-là.

Ellia hocha la tête, les genoux réunis sous le menton, et ferma les yeux. Au bout d'un moment, une larme apparut sur sa joue. Elle soupira.

Galain la laissa à ses souvenirs et s'adressa à Miranda.

— Vous avez fait une entrée remarquée.

— C'est à cause des Serpents, expliqua la jeune femme en crachant presque le dernier mot.

Galain plissa les yeux.

— Les hommes-serpents ?

Miranda acquiesça.

— Nous partirons dès que les enfants auront mangé. En attendant, tâchez de dormir un peu, si vous le pouvez.

La jeune femme n'avait pas besoin de se l'entendre dire deux fois. Elle s'allongea sur le sol humide et sombra dans un profond sommeil en l'espace de quelques minutes.

Les garçons voyagèrent sur les épaules de Galain et d'Althal, tandis que Miranda et Ellia suivaient d'un bon pas. Miranda savait que les deux guerriers elfes ne marchaient pas aussi rapidement qu'ils l'auraient fait s'ils n'avaient pas porté les enfants, mais malgré tout, elle peinait à suivre le rythme. Seule la maladresse d'Ellia lui procurait un maigre réconfort, car ce n'était pas une qualité inhérente à leur race mais les habitudes de toute une vie passée dans les bois qui donnaient aux deux elfes leur pied sûr et leur célérité.

Lorsque les jumeaux s'étaient réveillés, ils avaient mangé, puis, sans discuter, le groupe avait abandonné le campement près de la rivière. Ils avaient marché pendant une bonne partie de la journée et s'étaient arrêtés vers midi, le temps de manger un peu de viande et de fruits séchés. Puis ils s'étaient remis en route dans le sous-bois jusqu'à la tombée de la nuit, s'arrêtant de nouveau une heure avant le crépuscule.

Galain était parti chasser tandis qu'Althal faisait du feu. Une heure plus tard, le premier revint avec deux lapins. Les portions furent petites, car ils étaient quatre adultes et deux enfants, mais il y en avait suffisamment pour que personne n'aille se coucher le ventre creux.

L'aube arriva trop vite pour les deux femmes et les petits, épuisés, mais ils étaient de nouveau sur la piste lorsque le soleil se leva à l'est. Vers midi, ils croisèrent une patrouille de chasseurs, qui échangèrent rapidement quelques informations avec Galain et Althal. Ellia ne comprit rien à la conversation, car elle ignorait tout des subtilités de la communication chez les elfes, et Miranda, bien qu'elle fût un peu plus au courant, en manqua également une grande partie.

Vers le milieu de l'après-midi, ils débouchèrent dans une énorme clairière. Stupéfaite, Ellia trébucha et resta bouche bée. Même Miranda dut admettre qu'elle était impressionnée.

Dans la clairière se dressait une imposante cité sylvestre. Des arbres à côté desquels le plus majestueux des chênes aurait paru rabougri s'élevaient très haut au-dessus de leurs têtes, masquant le ciel. Une voûte de feuilles vert foncé formait un toit gigantesque au-dessus des troncs qui s'étendaient à perte de vue. Il s'y mêlait parfois quelques autres couleurs, comme le blanc et l'or. Certains arbres se paraient même d'émeraude et d'azur scintillants. Une douce lueur émanait de la cité, comme si une brume magique enveloppait l'ensemble.

— Voici Elvandar, annonça Galain.

Ils avancèrent dans la clairière. À mesure qu'ils se rapprochaient des arbres, Miranda parvint à distinguer des silhouettes en mouvement. Les habitants de la cité étaient au travail, tannant les peaux, forgeant les armes ou sculptant des instruments en bois. D'autres fabriquaient des flèches, travaillaient la pierre ou préparaient à manger. Mais la nature banale de ces tâches quotidiennes ne diminuait en rien le prestige de la cité, car Elvandar était peut-être l'endroit le plus magique de Midkemia. Des sons apaisants remplaçaient le fracas des travailleurs humains, et les voix qui se faisaient entendre avaient une sonorité musicale et non criarde.

Miranda arriva devant un arbre géant et s'aperçut que des marches avaient été taillées dans le bois vivant du tronc.

— Si vous avez le vertige, Miranda, c'est maintenant qu'il faut nous le dire.

La jeune femme sortit de sa rêverie et s'aperçut que Galain les dévisageait, Ellia et elle. Sans mot dire, elle secoua la tête. Galain leur fit prendre l'escalier.

Tout en montant, Miranda découvrit que certaines des branches les plus grosses étaient plates sur le dessus, formant d'étroits passages que les elfes empruntaient pour se rendre d'un arbre à l'autre. La plupart des arbres étaient creux et de petites habitations paraissaient avoir été aménagées à l'intérieur.

Les autres elfes qu'ils croisèrent les saluèrent d'un sourire. Certains parurent ravis à la vue des jumeaux. La plupart portaient des vêtements de cuir, de couleur verte ou marron, mais d'autres étaient vêtus de robes fluides décorées de perles ou de pierres précieuses. Tous étaient grands, sans exception ; mais si certains avaient les cheveux blonds, d'autres paraissaient aussi bruns que Miranda.

Quelques-uns portaient également des fourrures ou des armes, avec des brassards de métal clouté et des colliers d'or incrustés de pierres précieuses. Ils dévisagèrent ouvertement les femmes et leur expression se fit moins amicale lorsqu'ils posèrent les yeux sur Galain.

Althal prit la parole lorsque ces étranges individus furent passés.

— Les Glamredhels ne sont pas encore tout à fait à l'aise parmi nous. Mais c'est vrai qu'ils ne sont là que depuis peu de temps.

— Combien ? demanda Miranda.

— Les deux qui viennent de passer sont arrivés il y a moins de trente ans.

La jeune femme réprima un éclat de rire.

— Bien sûr. Ce n'est guère plus qu'une longue visite, ironisa-t-elle.

Galain se tourna vers elle et sourit pour lui montrer qu'il comprenait son trait d'humour. Elle n'était pas sûre qu'il en soit de même pour Althal.

Une plate-forme était ancrée à l'arrière d'une grosse branche. De là s'élevait un escalier de corde et de bois. Les deux elfes le gravirent, escortant Miranda et Ellia jusqu'à une autre

plate-forme, plus vaste, le long d'une voie plus large qui les conduisit au cœur d'un labyrinthe de plates-formes, de petits marchés et d'espaces publics. Ils finirent par arriver sur une gigantesque estrade qui dominait le cœur même d'Elvandar.

Galain les conduisit au centre de la plate-forme, où il fit face à deux personnages assis sur un trône. Althal et lui déposèrent doucement les enfants sur le sol et s'inclinèrent.

— Ma reine, salua Galain. Tomas.

Aglaranna était impressionnante. Majestueuse, elle avait une chevelure d'or mêlé de roux et des yeux du bleu des glaciers. Âgée de plusieurs centaines d'années, elle paraissait pourtant dans sa prime jeunesse, car son visage aux traits ciselés était lisse et son corps ferme et souple. C'était un être empreint de délicatesse, mais son maintien dénotait une certaine force intérieure.

L'homme à ses côtés était bien plus étonnant encore, car il ne semblait être ni tout à fait humain, ni tout à fait elfe. Les épaules et la poitrine larges, mais sans une once de graisse, il mesurait plus de deux mètres. Il avait les yeux d'un bleu plus pâle encore que ceux de sa compagne et des cheveux blonds parsemés de fils d'or. Ses traits étaient ceux d'un humain : front lisse, nez droit et la bouche pleine mais sévère. Pourtant, une force mystérieuse avait remodelé ses traits, leur prêtant un caractère surnaturel. Il était trop hautain pour être beau, mais lorsqu'il sourit, un charme enfantin éclaira son visage.

La reine se leva. Miranda s'inclina, mais Ellia parut perdue. Elle finit par esquisser une révérence maladroite, tandis que ses enfants s'accrochaient à elle.

Faisant fi du protocole, Aglaranna s'avança à la rencontre de l'elfe, la prit gentiment dans ses bras et l'étreignit. Puis elle s'agenouilla devant les petits et caressa la joue de chacun en prononçant quelques mots d'une voix douce.

— Je ne comprends pas, avoua Ellia.

— Notre reine s'est adressée à votre compagne, expliqua Galain.

— Je lui ai dit : « C'est un véritable trésor que vous nous apportez là », répéta la reine dans un dialecte keshian

semblable à celui d'Ellia. Vos fils sont magnifiques. Leur présence nous enrichit tous.

Les yeux d'Ellia s'emplirent de larmes.

— Ils ressemblent à leur père.

Tomas se leva et s'approcha à son tour de la jeune elfe.

— Il n'est pas dans les habitudes du peuple de ma femme de prononcer le nom de ceux qui sont partis pour les îles Bénies. Il continue de vivre à travers ses fils. Vous êtes plus que bienvenue parmi nous. Althal, ajouta-t-il à l'adresse du guerrier, emmène ces nouveaux arrivants et trouve-leur une maison. Veille à ce qu'ils n'aient besoin de rien. (Il se tourna de nouveau vers Ellia.) Vous êtes en sécurité ici, sous ma protection. En Elvandar, il ne vous sera fait aucun mal, ni à vous ni à vos fils. Au début, nos coutumes risquent de vous paraître étranges, mais vous finirez par comprendre que ce sont également les vôtres et que vos ancêtres sont restés éloignés de nous trop longtemps. Bienvenue dans votre véritable foyer.

Submergée par la faiblesse et le soulagement, Ellia laissa Althal la conduire à l'écart, un enfant dans chaque main.

— Qui êtes-vous ? demanda Tomas à Miranda, lorsque la petite famille fut partie.

— Je suis une amie de votre fils, répondit la jeune femme.

Galain s'appuya sur son arc en disant :

— Je savais bien que votre nom m'était familier.

L'expression de Tomas resta neutre. Il fit signe à Miranda de le suivre à l'écart du trône et la conduisit jusqu'à une table où plusieurs elfes avaient déposé des rafraîchissements. Sur l'invitation de leur prince, plusieurs autres membres de la cour se joignirent à eux.

— Comment va Calis ?

— Il est perturbé, répondit franchement Miranda. Vous a-t-il parlé du plan insensé qu'il a mis au point ?

Elle put voir, à l'expression inquiète sur le visage d'Aglaranna, qu'il l'avait fait. Tomas acquiesça.

— Eh bien, pour le pire ou le meilleur, je m'efforce de l'aider. (La jeune femme secoua la tête.) Bien que je doute de parvenir à faire quelque bien que ce soit... (Elle s'empara d'une poire et mordit dedans.) Désormais, les Serpents savent qu'une

personne possédant quelques pouvoirs magiques espionnait leur armée.

Miranda expliqua ce qui s'était passé, comment elle avait observé l'armée en marche de l'autre côté de l'océan, sa rencontre avec Ellia et les jumeaux, leur fuite et la dernière attaque au bord de la rivière.

Lorsqu'elle eût terminé, Aglaranna prit la parole :

— Il est peu probable qu'ils aient espéré que leur folle campagne échapperait longtemps à l'attention des magiciens et des prêtres de ce monde. Ils croient peut-être que vous êtes l'un d'entre eux.

Miranda approuva d'un hochement de tête.

— De plus, ils n'ont aucun moyen de savoir où je suis. Celui qui m'a retrouvé n'est plus en état de le leur dire. Les autres me soupçonnent peut-être d'être venue ici, mais ils n'essayeront pas de briser vos défenses... En tout cas, pour l'instant.

— Nous parlerons davantage de ces problèmes demain matin, proposa Tomas. Vous devriez vous reposer. La nuit va bientôt tomber et vous avez l'air épuisée.

— Oh, je le suis, admit la jeune femme, mais demain matin, j'ai l'intention de me trouver très loin d'ici. Il y a encore beaucoup à faire mais, malheureusement, il nous reste peu de temps. Je dois retrouver votre fils et m'entretenir avec lui. Puis il me faudra convaincre des hommes, parfaitement raisonnables au demeurant, d'entreprendre une mission extrêmement stupide et dangereuse. Ensuite, je pourrai m'occuper d'autres choses. Je n'avais pas l'intention de venir directement ici, mais puisque je suis là, j'aimerais vous poser une question.

— Laquelle ?

— Savez-vous où je peux trouver Pug ?

Tomas jeta un coup d'œil à sa femme avant de répondre :

— Nous ne l'avons pas vu depuis des années. Le dernier message que j'ai reçu de lui date d'il y a sept ans. Il disait être inquiet à cause des nouvelles que mon fils avait rapportées de son dernier voyage sur le continent de Novindus. Il venait de consulter l'oracle d'Aal...

— Et ? s'impacienta Miranda.

Les yeux bleus de Tomas la dévisagèrent pendant quelques instants, comme s'il cherchait à l'évaluer.

— Pug craignait que ses pouvoirs ne soient pas suffisants lors de la bataille à venir et disait avoir besoin de chercher de nouveaux alliés, finit par répondre le prince.

Miranda esquissa un sourire dépourvu d'humour.

— Ses pouvoirs, insuffisants ? (Elle secoua la tête.) Qui, sur cette terre, a des pouvoirs identiques aux siens, si ce n'est vous ?

— Même mes pouvoirs ne sont rien en comparaison de ce que Pug est capable de faire si le besoin s'en fait sentir. J'ai reçu les miens par héritage et ils n'ont pas changé depuis la fin de la guerre de la Faille, il y a cinquante ans. Mais Pug continue d'étudier et apprend chaque année à maîtriser de nouvelles choses. Il est possible que personne n'égale sa puissance, à l'exception de Macros le Noir.

Miranda fit la grimace à l'énoncé de ce nom.

— D'après ce que j'ai entendu dire, les prétendues prouesses de ce sorcier sont simplement à attribuer à un public crédule.

Ce fut au tour de Tomas de secouer la tête.

— J'ai visité des endroits que vous ne pouvez même pas imaginer, jeune dame. Et je me suis tenu aux côtés de Macros dans le jardin de la Cité Éternelle, et j'ai assisté à la création de cet univers. Il avait peut-être parfois tendance à fanfaronner, mais pas beaucoup, je peux vous l'assurer. Ses pouvoirs se rapprochaient de ceux des dieux et nous seraient fort utiles lors de la bataille à venir.

— Mais voilà cinquante ans que le Sorcier Noir a disparu de son repaire. Qui d'autre Pug pourrait-il bien chercher ?

— Trouvez le « où » et vous trouverez le « qui », répondit Aglaranna.

— S'il n'est pas sur Midkemia, ajouta Tomas, alors je suppose qu'il faudra chercher sur d'autres mondes. En possédez-vous le talent ?

— Si je ne l'ai pas, je chercherai ceux qui pourront m'aider à l'obtenir. Mais où commencer mes recherches ? (Miranda

regarda Tomas.) D'après la légende, vous et Pug étiez comme frères. Vous devriez savoir où je dois commencer à chercher.

— Il n'y a qu'un seul endroit qui me vienne à l'esprit, mais c'est comme si je vous demandais de chercher une aiguille dans une botte de foin, car il s'agit d'un lieu plus vaste que n'importe quel autre endroit dans la myriade d'univers possibles qui existent.

— Le Couloir entre les Mondes, fit Miranda en hocha la tête.

Tomas l'imita et répéta :

— Oui, le Couloir entre les Mondes.

Chapitre 7

LE PROCÈS

Roo remua dans son sommeil.

Il sentit une main se poser sur sa jambe et la repoussa machinalement. Mais la main se referma sur sa cheville. Roo se réveilla brusquement. Un visage extrêmement laid se trouvait à quelques centimètres du sien, le regard concupiscent et le sourire mauvais.

— T'es moche comme un pou, mon salaud, mais t'es jeune. L'homme qui lui tripotait la jambe n'était autre que le nerveux de la veille, celui qui parlait de façon affectée.

— Ah ! s'écria Roo. Ne t'approche pas de moi ! L'individu éclata de rire.

— C'était juste pour plaisanter, gamin. (Il frémit.) Cette maudite cellule va finir par me tuer. Maintenant, tu la fermes et tu te rendors, qu'on puisse se réchauffer l'un l'autre.

Il se tourna sur le côté, dos à dos avec Roo, et ferma les yeux. La brute du nom de Biggo, qui avait repris conscience une heure après avoir été jeté dans la cellule, prit la parole. Il s'exprimait comme les Kornach de Taunton, avec un accent rarement entendu dans l'Ouest.

— Arrête de terroriser le gamin, Tom le Retors. On est dans l'antichambre de la mort. Il a trop de choses à l'esprit pour penser à une romance. Tom le Retors ignora la plaisanterie et le rire qui l'accompagnait.

— Il fait froid ce matin, Biggo.

Ce dernier s'aperçut qu'Erik était maintenant réveillé et lui dit :

— C'est pas un mauvais bougre, le Tom, même pour un voleur et un assassin. Il est effrayé, c'est tout.

Roo écarquilla les yeux.

— Qui ne l'est pas ? demanda-t-il, une note de panique dans la voix.

Il ferma les yeux très fort, comme pour chasser tout cela de son esprit.

Erik s'assit dos au mur de pierre. Il savait que Roo avait passé une mauvaise nuit, aux prises avec ses propres démons, et s'était réveillé à plusieurs reprises en criant. Le jeune forgeron balaya la pièce du regard. D'autres hommes dormaient ou restaient tranquillement assis tandis que la nuit cédait la place au jour. Erik soupira. Roo exhibait un côté bravache depuis que les deux garçons s'étaient réveillés dans l'autre cellule, la veille, mais la raison en était une espèce de folie : il ne parvenait pas à accepter le fait que sa propre mort soit inéluctable.

— Les jeunes derrières reçoivent souvent la fessée en prison, c'est chose banale, reprit Biggo. Mais là, le Retors cherche simplement quelqu'un pour se réchauffer, gamin.

Roo ouvrit les yeux.

— Il sent aussi mauvais que si quelque chose était mort dans sa chemise la semaine dernière.

— Ouais, ben, tu sens pas non plus la rose, gamin, protesta Tom. Maintenant ferme-la et rendors-toi.

Biggo sourit. Son visage d'ours ressemblait à celui d'un enfant qui aurait monstrueusement grandi avec des dents brisées et de travers. La correction que lui avaient administrée les gardes ne contribuait pas à améliorer son apparence, car des hématomes bleus, violets et rouges marquaient sa peau.

— J'aime bien dormir blotti dans la chaleur d'une autre personne ; comme mon Elsmie ; elle était gentille. (Il soupira en fermant les yeux.) Dommage que je la reverrai jamais.

— Tu parles comme si on allait tous être condamnés, protesta Roo.

— C'est la cellule de la mort, mon garçon. Tu es ici parce que tu risques la peine capitale, et y'a pas une personne sur cent qui est entrée ici et qui a survécu plus de deux jours à son procès. Tu crois que tu peux échapper à la justice du roi, petit ? lui demanda Biggo en riant. Ben, c'est bien pour toi. Mais nous autres, on est plus des enfants et on savait tous ce qu'on risquait

quand on s'est écartés du droit chemin : « Si tu te fais prendre, t'es puni. » C'est comme ça que ça marche, pour sûr.

Il ferma les yeux, laissant les deux jeunes gens à leurs pensées.

Erik était resté éveillé une bonne partie de la nuit et ne s'était endormi que quelques heures auparavant, car il n'arrêtait pas de retourner les mêmes questions dans sa tête. Il n'avait jamais eu la fibre religieuse et ne se rendait au temple que les jours de fête, lorsqu'il se joignait aux vigneron qui faisaient bénir les vignes. Il n'avait donc jamais vraiment réfléchi à ce qu'il ressentirait lorsqu'il lui faudrait affronter Lims-Kragma en sa demeure. Il avait vaguement entendu dire que l'on se retrouvait tous devant elle pour répondre de ses actes, mais pour lui, cela n'avait toujours été que des paroles de prêtre, ce qu'Owen Greylock appelait une « métaphore », où un mot en remplaçait un autre. À présent, cependant, le garçon se posait des questions. Allait-il tout simplement disparaître ? Lorsque la caisse basculerait sous ses pieds et que la corde lui briserait la nuque ou l'étranglerait lentement, le monde allait-il devenir tout noir et sans importance ? Ou se réveillerait-il dans la Salle des Morts, ainsi que le prétendaient les prêtres, rejoignant la longue file des âmes en attente du jugement de Lims-Kragma ? Ceux qui s'en montraient dignes s'en allaient vers une vie meilleure tandis que ceux dont l'existence avait laissé à désirer étaient renvoyés sur ce monde pour apprendre les leçons qu'ils avaient tenté d'esquiver. Les prêtres disaient même que les êtres qui avaient vécu une vie pure et harmonieuse s'élevaient jusqu'à un niveau supérieur d'existence qui dépassait l'entendement humain.

Erik tenta de nouveau de ne plus penser à la question. Il n'en connaîtrait la réponse qu'au moment où il se retrouverait face à la mort, de toute façon. Dans tous les cas, se dit-il en haussant les épaules, soit c'était vrai, et l'expérience promettait d'être intéressante, soit cela ne l'était pas et il ne s'en rendrait même pas compte. Il ferma les yeux sur cette pensée, qui lui parut étrangement réconfortante.

La porte, à l'autre bout du couloir, s'ouvrit dans un bruit métallique lorsque les barres de fer heurtèrent le mur de pierre froid. Deux soldats, l'épée au clair, firent entrer un prisonnier. Quatre autres gardes l'entouraient et tenaient l'extrémité des perches passées dans des anneaux de fer fixés au joug en bois qu'il portait autour du cou. La pression exercée sur le joug empêchait l'individu de s'en prendre aux soldats. L'étrange procession avança ainsi vers la porte de la cellule de la mort.

Le prisonnier avait pourtant l'air quelconque. Il paraissait jeune, un peu plus âgé que Roo et Erik, mais il était difficile d'en juger, car il appartenait à une race que les deux garçons de Ravensburg ne connaissaient pas. Il s'agissait en effet de l'un des hommes à la peau jaune, originaires de la province d'Isalan, appartenant à l'empire de Kesh. Certains d'entre eux passaient par Ravensburg, de temps en temps, et demeuraient un sujet de curiosité pour ses habitants.

Le prisonnier était vêtu d'une simple robe et portait autour du cou une large pièce de tissu qui devait lui servir, en temps ordinaire, à transporter ses affaires. Il avait les pieds nus et une crinière d'épais cheveux noirs grossièrement coupés au-dessus des oreilles lui tombait librement dans le dos. Ses yeux noirs regardaient se dérouler les événements sans la moindre expression.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la porte, le premier garde la déverrouilla et ordonna aux prisonniers de reculer contre le mur de la cellule. Ceux-ci obéirent. Lorsque ce fut fait, il ouvrit la porte et les deux gardes qui tenaient l'extrémité des perches guidèrent le prisonnier face à l'ouverture. Ceux à l'arrière détachèrent le joug et retirèrent les perches, puis le collier lui-même. Enfin, avec une violence qui n'était pas nécessaire, le dernier soldat propulsa le prisonnier à l'intérieur de la cellule d'un coup de botte dans le dos.

Le malheureux trébucha, puis se reprit et resta immobile. Les autres le dévisagèrent avec curiosité.

— C'était quoi, tout ce cirque ? demanda l'un d'eux.

Le nouveau haussa les épaules.

— J'ai désarmé quelques-uns de leurs soldats quand ils ont essayé de m'arrêter. Ça ne leur a pas beaucoup plu.

— Tu les as désarmés ? répéta un autre prisonnier. Comment tu as fait ?

Le jeune homme s'assit sur le banc de pierre, que personne n'occupait.

— Je leur ai pris leurs armes, qu'est-ce que tu crois ?

Quelques-uns de ses nouveaux compagnons lui demandèrent son nom, mais la conversation en resta là, car il ferma les yeux tout en restant assis le dos bien droit. Il croisa les jambes en mettant ses pieds sur les cuisses et posa les mains sur les genoux, paumes tournées vers le haut.

Les autres l'observèrent encore pendant quelques minutes, puis retournèrent s'asseoir afin d'attendre ce que le destin leur réservait.

Une heure plus tard, la porte du couloir s'ouvrit de nouveau et une troupe de soldats entra en compagnie de James, l'homme qu'Erik et Roo avaient déjà rencontré. Un murmure s'éleva parmi les prisonniers lorsqu'une femme entra à son tour, suivie de deux autres gardes. Elle paraissait vieille, du moins aux yeux d'Erik. Elle était plus âgée que sa mère, en tout cas. Sa chevelure était d'un blanc surprenant et ses sourcils si pâles que le garçon en vint à penser qu'ils avaient toujours eu cette couleur. En dépit des rides sur son visage, il la trouva agréable à regarder. Elle avait dû être jolie dans sa jeunesse, avec ses yeux d'un bleu étrange, presque violet dans la pénombre de la cellule. Elle avait l'allure propre à tous les nobles, mais avec une expression de tristesse sur le visage.

Erik se demanda quelle pouvait bien être la cause de cette affliction. Parvenait-elle à éprouver quelque émotion envers les hommes qui allaient être jugés dans la salle d'audience du prince le jour même ? Elle s'arrêta devant les barreaux, face aux prisonniers maussades qui ne faisaient plus un bruit. Sans savoir pourquoi, Erik ressentit le besoin de se lever et de porter la main à son front, comme il l'aurait fait à Ravensburg si une dame de qualité était passée devant lui en carrosse. Roo suivit son exemple et les autres prisonniers ne tardèrent pas à l'imiter également.

La femme ignora la saleté et la terrible puanteur de la cellule, et referma les mains sur les barreaux. Elle examina

chaque visage tour à tour, sans prononcer un mot. Lorsque son regard se posa enfin sur Erik, celui-ci se sentit effrayé. Il pensa à sa mère et à Rosalyn, ce qui l'amena à Stefan. Brusquement, il eut honte de lui-même. Il fut incapable de soutenir le regard de la dame plus longtemps et baissa les yeux.

Pendant de longues minutes, la femme se tint immobile, en silence, salissant sa belle robe au contact des barreaux rouillés sur lesquels elle s'appuyait. Erik releva les yeux et vit que seul le nouveau prisonnier réussissait à soutenir son regard. Il lui adressa même un petit sourire discret. Mais pour la plupart des autres hommes, le regard pénétrant de cette femme était plus qu'ils n'en pouvaient supporter, et ils se mirent à pleurer. Ses yeux à elle finirent aussi par se remplir de larmes, si bien qu'elle prit enfin la parole :

— J'ai terminé.

Messire James hocha brusquement la tête et fit signe aux deux gardes d'escorter la femme. Lorsqu'ils furent partis, il se tourna vers les prisonniers :

— Cet après-midi, vous allez être jugés par le prince. La justice du royaume est prompte : ceux d'entre vous qui seront reconnus coupables de leurs crimes seront ramenés dans cette cellule et pendus demain matin. Il vous sera servi un dernier repas et vous disposerez du temps nécessaire pour vous réconcilier avec les dieux. Des prêtres appartenant à chacun des Douze Ordres viendront confesser et absoudre ceux d'entre vous qui le demandent. Quant aux autres, eh bien, vous aurez tout le temps de penser à vos péchés. Si vous avez un avocat, il sera autorisé à vous représenter devant le prince Nicholas. Si ce n'est pas le cas, il vous faudra vous défendre vous-même, sinon la couronne vous condamnera d'office. Vous n'avez pas la possibilité de faire appel ; essayez donc d'être brefs mais convaincants. Il n'y a qu'un seul homme qui puisse annuler le verdict du prince : c'est le roi et il est très occupé.

Sur ce, le duc de Krondor tourna les talons et partit. Un garde qui attendait dans le couloir attendant referma la porte derrière lui.

Les prisonniers gardèrent le silence pendant une longue minute. Puis Tom le Retors prit la parole.

— Y'a un truc chez cette sorcière qui m'a donné le frisson.
— C'était comme si ma mère m'avait surpris à voler les bonbons de mon frère un jour de fête, ajouta un autre.

Lentement, ils s'assirent. Lorsque chacun eût retrouvé sa place, Roo se tourna vers Erik.

— Pourquoi ils ont fait ça, à ton avis ?

Le jeune forgeron haussa les épaules.

— J'en sais aussi peu que toi.

— Elle a lu dans vos pensées, annonça le nouveau venu en reprenant sa position de méditation.

— Quoi ! s'exclamèrent plusieurs de ses compagnons. Elle a lu dans nos pensées ?

Sans ouvrir les yeux, mais avec un imperceptible sourire, l'Isalani ajouta :

— Elle cherchait quelques hommes. (Brusquement, il rouvrit les yeux et regarda chaque visage.) Et je pense qu'elle les a trouvés.

Son regard s'attarda sur Erik.

— Oui, elle a sûrement trouvé.

Le repas qu'on leur servit le midi était ordinaire mais nourrissant. Les gardes amenèrent une marmite de ragoût de légumes et un plateau sur lequel se trouvaient des miches de pain et une meule de fromage sec. Ils n'avaient pas droit aux couteaux, ni aux fourchettes ou à d'autres armes potentielles mais on leur remit un bol en bois lisse pour le ragoût. Erik s'aperçut brusquement qu'il avait faim et se fit une place parmi les prisonniers qui se pressaient devant les barreaux.

— Allons, un peu de calme ! cria l'un des gardes. Il y en a assez pour chacun d'entre vous ! Comment vous pouvez avoir faim alors qu'on va vous pendre demain ? Ça me dépasse.

Erik prit un bol de ragoût, attrapa un morceau de pain et de fromage, puis retourna s'asseoir auprès de Roo.

— Tu ne veux rien manger ?

— Si le garde n'a pas menti, il y en aura encore quand ce sera mon tour.

Il se leva sans se presser et marcha jusqu'à la grille, où la file des prisonniers avait diminué. À son tour, il prit un bol et le

tint près des barreaux, le temps que le garde le remplisse à l'aide d'une cuillère en métal. On lui donna également une miche de pain et du fromage. Puis il rejoignit Erik.

— La nourriture est meilleure que celle de ma mère ! s'exclama l'un des prisonniers.

Deux de ses compagnons se mirent à rire timidement, mais les autres finirent leur repas en silence.

Peu après, les gardes vinrent chercher les prisonniers pour les escorter devant la cour du prince. Tous les fers, les menottes, les colliers et les chaînes furent vérifiés. L'Isalani resta immobile lorsqu'on lui présenta le joug.

— Je ne vous poserai aucun problème. Je suis curieux de voir ce qui va se passer, ajouta-t-il avec un sourire énigmatique.

Le sergent de garde parut vouloir y réfléchir, mais l'Isalani sortit tranquillement de la cellule et vint se mettre derrière le prisonnier que l'on avait fait sortir avant lui. Le sergent hocha brusquement la tête pour montrer qu'il était d'accord et fit mettre les prisonniers en ligne.

— Bien, maintenant, écoutez-moi. Si l'un d'entre vous tente de s'enfuir, on l'abat et ça s'arrête là. Si vous préférez recevoir un carreau d'arbalète plutôt que d'être pendu, c'est maintenant ou jamais. Mais faites attention, si le carreau ne vous tue pas sur le coup, c'est une sale façon de mourir. Une fois, j'ai vu un homme à qui la flèche avait emporté un morceau de poumon : c'était pas beau à voir. Maintenant que vous voilà avertis, on peut y aller.

Des arbalétriers se tenaient alignés le long du mur. Ils encadrèrent les prisonniers, désormais au nombre de douze, et leur firent traverser le palais jusqu'à la salle d'audience du prince.

Ces hommes sales, pauvres et misérables furent alors mis en présence de l'homme le plus puissant du royaume après le roi : Nicholas, prince de l'Ouest, prince du royaume des Isles, frère du roi Borric et héritier de la couronne. Il s'agissait d'un homme de quarante-cinq ans, à la chevelure noire presque entièrement dépourvue de gris. Il lui en avait visiblement coûté d'enterrer son père, car le chagrin creusait des rides sur son visage et cerclait de noir ses yeux bruns.

Il portait le noir du deuil et affichait pour tout insigne le sceau princier à son doigt. Il était assis dans un grand fauteuil, situé sur une estrade à l'extrémité de la salle. Le fauteuil voisin, que sa mère avait utilisé quelques jours plus tôt lorsque son époux vivait encore, était vide. Anita, la princesse douairière, ne sortait plus de ses appartements.

Debout derrière le trône se tenait James, le duc de Krondor. À ses côtés se trouvait la mystérieuse femme qui pouvait lire dans les pensées, selon l'Isalani.

Le sergent amena les prisonniers devant le prince et leur donna l'ordre de s'incliner. Tous obéirent, de façon plus ou moins maladroite. La séance put alors enfin commencer.

Plusieurs personnes y assistaient, debout le long des murs de la salle. Erik repéra Sébastien Lender parmi eux. Pour la première fois depuis deux jours, il se sentit légèrement mieux.

Le premier prisonnier à être appelé devant le prince portait le nom de Thomas Reed. Erik fut surpris de voir Tom le Retors s'avancer devant Nicholas.

— Quelles sont les charges retenues contre lui, James ? demanda le prince.

Le duc de Krondor fit signe à un scribe, qui annonça :

— Thomas Reed est accusé de vol et de complicité de meurtre sur la personne de John Corwin, un marchand d'épices de Krondor.

— Que plaidez-vous ? demanda James.

Tom le Retors regarda tout autour de lui et tenta d'afficher une expression aussi plaisante que possible.

— *Vot' Majesté...*, commença-t-il.

— Altesse, l'interrompit James. On dit « Votre Altesse », pas « *Vot' Majesté* ».

Tom sourit comme si cette erreur d'étiquette était sa plus grave offense.

— *Vot' Altesse*, ça s'est passé comme ça...

James l'interrompit de nouveau.

— Que plaidez-vous ?

Tom regarda le duc d'un air furieux.

— J'essayais justement d'expliquer à Son Altesse ce qui est arrivé, m'sire.

— Plaidez d'abord, vous m'expliquerez ensuite, expliqua Nicholas.

Tom parut réfléchir un moment.

— Ben, à proprement parler, je suppose que je devrais plaider coupable, mais seulement dans un certain sens.

— Prenez note : l'accusé a plaidé coupable, annonça James. Connaissez-vous quelqu'un qui puisse parler pour vous ?

— Seulement Biggo, répondit Tom.

— Qui est Biggo ? s'enquit Nicholas.

— Le prochain accusé, lui dit James.

— Oh, très bien. Vous pouvez me raconter votre histoire.

Tom commença alors à narrer l'improbable histoire de deux pauvres travailleurs qui essayaient d'agir honorablement dans une affaire qui avait tourné au vinaigre. Les deux travailleurs avaient conclu un accord avec un marchand d'épices à la moralité douteuse, qui les avait trompés. Mis face à ses actes perfides, le marchand avait sorti un couteau et fini par s'empaler sur sa propre lame lors de la bagarre qui s'en était suivie. Les deux malheureux innocents, regrettant la mort du malfaiteur, s'étaient contentés de prendre dans sa bourse l'or qu'il leur devait, et il s'était avéré qu'il ne portait pas sur lui un centime de plus.

— Et encore, il ne nous devait pas que ça, ajouta Tom.

Nicholas regarda James.

— Que sait-on de Corwin ?

— Il était plutôt honnête, répondit le duc. Tout ce que j'ai pu découvrir, c'est qu'il recevait parfois des épices de Kesh sans payer la taxe d'importation, mais ça n'a rien d'inhabituel.

— Pourquoi John Corwin vous devait-il de l'argent ? demanda le prince à l'adresse de Tom.

Une lueur sauvage s'alluma dans les yeux du prisonnier.

— Ben, pour vous dire la vérité, Vos' Altesse, on venait de lui livrer des épices de Kesh, sans prendre la peine de les déclarer au bureau des douanes du port, si vous voyez ce que je veux dire. On faisait ça pour faire vivre nos familles.

Erik vit Nicholas échanger un regard avec la femme, qui jusque-là était demeurée silencieuse. Elle dévisagea Tom pendant quelques instants, puis fit un bref signe de tête négatif.

— Que demande l'État ? fit Nicholas.

— Thomas Reed est un criminel récidiviste qui a lui-même avoué faire partie de la guilde des voleurs...

— Attendez une minute, m'sire ! s'écria Tom. Je faisais que me vanter, comme ça, en essayant de m'attirer le respect des gardes...

James ignore l'interruption.

— L'État demande la peine de mort.

— Accordé.

Avec ce simple mot, Tom le Retors était condamné à mourir le lendemain matin.

Erik regarda Roo et se demanda si la terreur qu'il lisait dans les yeux de son ami se lisait aussi dans les siens.

Un par un, les prisonniers furent amenés à la barre. Après chaque témoignage, Erik vit le prince se tourner vers la femme. À chaque fois, elle secoua la tête en signe de dénégation, à l'exception de Biggo, pour qui elle hocha discrètement la tête. Apparemment, cela ne fit pourtant aucune différence, car Biggo fut condamné à la potence comme les autres.

Il restait moins de la moitié des prisonniers à juger lorsque le scribe appela :

— Sho Pi !

On amena l'Isalani devant le prince, tandis que James lisait les charges retenues contre lui :

— Sho Pi est citoyen de Kesh, Votre Altesse. Il a été arrêté pour bagarre et a tué un garde.

— Que plaidez-vous ? lui demanda Nicholas.

L'Isalani sourit.

— Rien du tout, Votre Altesse. Les faits se sont déroulés comme il a été dit.

— Dans ce cas, veuillez noter que l'accusé plaide coupable, dit le prince. Avez-vous quelque chose à dire avant d'entendre votre condamnation ?

Le sourire de l'Isalani s'élargit.

— Je veux seulement rappeler que les faits et la vérité ne sont pas deux choses interchangeables. Je ne suis qu'un pauvre étudiant, ancien moine de l'ordre de Dala. J'ai été envoyé de par le monde afin de trouver mon maître.

— Votre maître ? s'étonna Nicholas, qui paraissait intéressé par cette histoire décidément très différente de celles, banales, qu'il avait entendues jusqu'ici. Qui est-il ?

— Ça, je ne le sais pas. Au monastère où l'on m'a entraîné, j'étais un étudiant médiocre, sauf en ce qui concerne l'art du combat. J'admets n'avoir pas été digne de cette vocation. L'abbé m'a donc renvoyé en me disant que si j'avais un maître, il ne faisait pas partie de l'ordre et que je le trouverais sûrement dans une cité où les hommes se bagarrent tous les jours. (Il haussa les épaules.) C'est souvent par la plaisanterie que la vérité se dévoile, j'ai donc médité pendant des jours au sujet de ce que m'avait dit l'abbé. La faim m'ayant donné une intuition, j'ai décidé de venir chercher mon maître dans votre cité, bien qu'elle soit située très loin de mon pays natal. J'ai travaillé pour payer le voyage et je suis arrivé à Krondor il y a une semaine.

— Où il s'est fait arrêter trois fois depuis, ajouta James.

Sho Pi haussa de nouveau les épaules.

— C'est malheureusement vrai. J'ai de nombreux défauts, parmi lesquels figure mon mauvais caractère. Je jouais aux cartes avec un tricheur et lorsque j'ai protesté, ça a provoqué une bagarre. Quand j'ai plaidé mon innocence face aux hommes du guet, j'ai été attaqué. Je n'ai fait que me défendre.

— Au cours de la bagarre, il a tué un garde, rappela James.

— Est-ce vrai ? demanda Nicholas à Sho Pi.

— C'est regrettable, mais c'est vrai. Puis-je cependant ajouter pour ma défense que je n'ai jamais eu l'intention de le tuer ? J'essayais simplement de le désarmer. Je venais de lui prendre son épée lorsqu'il s'est brusquement débattu. Il est tombé sur l'un de ses compagnons qui l'a rejeté vers l'avant, sur l'épée que j'avais désormais à la main. C'est très triste, mais c'est comme ça.

Il s'exprimait comme s'il récitait une leçon, sans la moindre émotion, comme si sa vie n'était pas en jeu.

Le prince regarda la femme, qui fit un bref signe affirmatif.

— Que demande l'État ? ajouta le prince.
— L'État demande une peine de trente ans de travaux forcés.

— Accordé.

Erik ne comprit pas pourquoi Sho Pi paraissait amusé par cette condamnation alors même que les gardes le raccompagnaient jusqu'au box des prisonniers.

Deux autres hommes furent condamnés à mort. Puis, comme ils étaient les derniers, on appela les noms d'Erik et de Roo. Sébastien Lender s'avança en même temps qu'eux.

— Votre Altesse, nous avons ici une affaire délicate. Erik de la Lande Noire et Rupert Avery sont accusés du meurtre de Stefan, baron de la Lande Noire.

— Que plaidez-vous ? leur demanda Nicholas.

Lender prit la parole sans laisser le temps aux deux jeunes gens de répondre.

— S'il plaît à Votre Altesse, j'aimerais qu'il soit noté que les deux jeunes gens ici présents plaident non coupable.

Nicholas sourit et se laissa aller contre le dossier de son trône.

— Lender, c'est bien ça ? Mon père vous trouvait toujours extrêmement irritant. Maintenant, je commence à comprendre pourquoi. Très bien. (Il regarda Erik et Roo.) Avez-vous quelque chose à dire ?

Lender intervint de nouveau sans les laisser parler.

— J'ai ici, Votre Altesse, des documents dont les auteurs ont prêté serment devant le grand connétable de la lande Noire et les deux prêtres des temples locaux. (Il ouvrit une grosse serviette en cuir et en sortit une impressionnante liasse de papiers.) J'ai non seulement le témoignage sous serment d'une certaine Rosalyn, fille de Milo, propriétaire de l'*Auberge du Canard Pilet*, mais aussi celui de plusieurs soldats qui ont été témoins des événements ayant conduit à la tragédie. J'ai également en ma possession le témoignage du baron Manfred de la Lande Noire relatif à l'état d'esprit de son frère Stefan pendant les quelques minutes précédant l'incident.

Il les remit à James, qui eut l'air irrité d'avoir à compulser un si grand nombre de pages en si peu de temps.

— Pendant que le duc de Krondor parcourt ces documents, maître Lender, il me plairait d'entendre ces deux jeunes gens raconter ce qui s'est passé.

Erik regarda Roo et lui fit comprendre d'un signe de tête qu'il était mieux placé pour commencer le récit.

— Tout a débuté à la fontaine, Votre Altesse, celle qui se trouve sur la place de Ravensburg, en face de la halle aux vigneron. J'étais là-bas avec quelques autres jeunes gens et on bavardait quand Rosalyn est arrivée. Elle cherchait Erik. Pendant que je lui parlais, Stefan et Manfred, les fils du baron, nous ont rejoints. Ils ont commencé à parler avec Rosalyn. Manfred n'arrêtait pas de dire à Stefan qu'ils devaient retourner auprès de leur père, Otto, qui était mourant. Mais Stefan parlait tout le temps de la « copine d'Erik » en disant qu'elle était trop douce pour un bâtard de forgeron et d'autres choses du même genre.

Nicholas se redressa, apparemment très attentif. Roo lui raconta tout ce dont il se souvenait jusqu'au moment où Erik s'était lancé à la poursuite de Stefan, et la courte lutte qui avait suivi. Lorsque le garçon eut terminé, Nicholas demanda à Erik de lui présenter sa version de l'histoire. Le jeune forgeron obéit et parla calmement, sans essayer de minimiser sa responsabilité dans la mort de son demi-frère.

— Pourquoi avez-vous pris la fuite ? lui demanda Nicholas. Erik haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Ça paraissait... (Il baissa la tête, puis la releva et regarda le prince droit dans les yeux.) Je savais que j'avais tué ce salaud et que j'allais être pendu pour ça, ce n'était pas possible autrement.

— Vous le haïssez donc à ce point ?

— Plus que je ne le croyais, Votre Altesse. (Il hocha la tête en direction de son ami.) Roo le voyait venir depuis plus longtemps que moi. Il m'avait dit qu'un jour je pourrais bien être obligé de tuer Stefan. On ne s'est croisés qu'à trois reprises, Stefan et moi, avant cette nuit-là, et à chaque fois, il a essayé de me poser des problèmes en nous insultant, ma mère et moi. Il disait que je n'en voulais qu'à son héritage.

— Y avait-il la moindre part de vérité dans ses paroles ?

Erik haussa les épaules.

— Je ne crois pas. Je n'ai jamais vraiment voulu devenir un noble ou partager leurs responsabilités. Je suis un forgeron et aussi le meilleur guérisseur de chevaux de toute la lande Noire – demandez à Owen Greylock, le maître d'armes du baron, si vous ne me croyez pas. Je voulais juste obtenir l'insigne de la guilde et avoir ma propre forge, c'est tout. Quant à ma mère, elle voulait simplement me donner un nom. C'est la passion dont elle faisait preuve à cet égard qui faisait peur à Stefan. Mais, même si elle rêvait de me voir un jour devenir noble, c'était son ambition, pas la mienne. Le nom, je l'avais déjà. (Il baissa légèrement la voix et continua d'un ton presque provocant.) C'est bien la seule chose que mon père m'ait jamais accordée. Il ne m'a jamais publiquement dénié le droit d'utiliser le nom de la Lande Noire, et c'est quelque chose que j'emporterai avec moi jusque dans la tombe.

Cette dernière remarque fit tressaillir Roo. Nicholas soupira.

— Voilà qui est très compliqué. Messire James, une suggestion ?

Ce dernier finissait de feuilleter les papiers que lui avait remis Lender.

— Puis-je vous suggérer de reporter l'audience, Votre Altesse ? Après le souper, je serai en mesure de vous présenter la requête de l'État.

— Accordé, répondit le prince. L'audience est ajournée.

Les gardes commencèrent à faire sortir les prisonniers de leur box. Erik et Roo ne tardèrent pas à les rejoindre.

— Comment ça s'est passé ? demanda Erik à Lender avant de quitter la salle.

L'avocat n'avait pas l'air très optimiste.

— Il va y réfléchir. On en saura plus après le souper. (Il regarda le prince se lever de son trône et quitter la pièce pour se rendre dans ses appartements.) Nous devrions connaître la sentence au plus tard demain matin.

Les gardes ordonnèrent aux deux garçons de prendre place dans la file derrière Sho Pi.

— Qu'est-ce qu'ils vont décider, à votre avis ? demanda Roo.

— Si vous ne vous étiez pas enfuis, et si vous aviez raconté cette histoire au moment des faits, je pense que Nicholas aurait été enclin à vous croire. Mais vous avez pris la fuite et ça ne joue pas en votre faveur. (Il se tut tandis que les gardes enchaînaient de nouveau les prisonniers.) Dans le pire des cas, vous serez condamnés à la potence. Sinon, vous aurez droit à trente ans de travaux forcés. Tout ce que je peux imaginer, au mieux, c'est dix ans de service dans la marine royale.

Les gardes leur donnèrent l'ordre d'avancer. Brusquement, Sho Pi regarda Erik par-dessus son épaule.

— Peut-être qu'ils vous réservent encore autre chose.

Il lui adressa un sourire énigmatique. Erik trouva son comportement bien étrange pour quelqu'un qui venait d'être condamné à trente ans de travaux forcés.

Les prisonniers sortirent de la salle d'audience et furent ramenés dans la cellule de la mort.

Le comportement de ceux qui avaient été condamnés à mort variait entre le désespoir incrédule et la rage. Tom le Retors était le plus anxieux de tous et ne cessait d'arpenter la cellule en inventant plan sur plan pour maîtriser les gardes et s'échapper du palais. Il était convaincu que les Moqueurs n'attendaient qu'un signal de révolte pour s'introduire dans le palais et délivrer leurs frères captifs.

Au bout d'une heure, Biggo se leva et lui dit :

— Laisse tomber, mon gars. Tu seras pendu demain matin et t'y peux rien.

Tom le Retors écarquilla les yeux et se jeta à la gorge de son ami en hurlant. Biggo lui prit les poignets et écarta les mains de Tom de sa gorge. Ce faisant, le visage du Retors se rapprocha du sien. Biggo lui donna alors un coup de tête. Les yeux de Tom se révoltèrent et il perdit conscience.

Biggo le déposa dans un coin jonché de paille.

— Ça devrait le calmer pour un petit moment, dit-il.

— C'est ça que tu veux ? s'exclama un autre homme. Avoir la paix ? Ben, t'en auras tant que t'en voudras dès demain

matin, Biggo. Peut-être bien que Tom a raison et qu'on devrait mourir en combattant les gardes.

Biggo éclata de rire.

— Avec quoi ? Des bols en bois ?

— T'as donc tellement envie de mourir ? rétorqua l'autre.

Biggo se frotta le menton.

— Tout le monde meurt, fiston, c'est juste une question de temps. Et dès que tu t'écarteras du droit chemin, t'es bon pour le gibet, que ça te plaise ou pas. (Il soupira et parut songeur.) Ça paraît injuste de tuer des gardes qui font simplement leur boulot. On va mourir, de toute façon, alors pourquoi en emmener d'autres avec nous ? Certains d'entre eux ont des femmes et des enfants. (Il s'adossa au mur et posa ses coudes sur une saillie au-dessus du banc de pierre sur lequel il était assis.) Dans le fond, la pendaison, c'est peut-être pas si mal. Soit ça te brise la nuque, comme ça (Il claqua des doigts.) et y'a plus personne, soit ça t'étouffe. Je suis en train de me dire que c'est pas si terrible. On a essayé de m'étouffer, une fois, dans une bagarre. T'as la tête qui tourne et puis t'as l'impression que tout s'effondre autour de toi, et là tu vois cette grande lumière... T'inquiète pas, mon pote, ce sera vite fini.

— Laisse tomber, Biggo, intervint un autre prisonnier. Tout le monde n'est pas aussi dévot que toi.

— C'est à cause de la fois où on a failli m'étouffer que je suis devenu un homme pieux, Aaron. C'est vrai quoi, si Jake le Flageolant avait pas foutu une chaise sur la tête de Billy le Sournois, je serais mort. J'ai décidé qu'il était grand temps de devenir vertueux envers les dieux. Alors je suis allé au temple de Lims-Kragma, j'ai parlé à un prêtre et puis j'ai fait un don, et depuis je rate pas un seul jour saint, sauf si je suis trop malade pour marcher. (Il croisa les bras.) Demain, quand je me retrouverai dans la demeure de la déesse de la Mort et qu'elle me dira : « Biggo, tu es un menteur, un voleur et un meurtrier, même si t'avais pas l'intention de le devenir, mais au moins tu es un bâtard pieux », je lui sourirai et je lui dirai : « C'est vrai, Votre Divinité. » Ça devrait compter, quand même.

Erik avait du mal à trouver quoi que ce soit d'amusant, dans les circonstances où il se trouvait. Quant à Roo, il était au

bord des larmes tant il avait peur de se voir ajouté à la liste des condamnés à mort. Seuls lui, Erik et Sho Pi avaient échappé à la peine capitale, pour l'instant. Sho Pi serait transféré dans une nouvelle prison après la pendaison, à laquelle il lui faudrait assister en guise de leçon. La perspective de passer les trente prochaines années à casser des cailloux dans les carrières royales ou à draguer le port ne paraissait pas le perturber outre mesure. Mais la rumeur prétendait que certains jeunes hommes avaient survécu à ces trente années, il était donc possible qu'il refasse surface un jour, lorsqu'il aurait cinquante ans, encore en vie mais brisé. Peut-être même arriverait-il à se forger une existence digne de ce nom. Mais pour la plupart des hommes, cela ne faisait que repousser l'échéance de quelques années.

La porte à l'autre bout du couloir s'ouvrit. Erik se retourna brusquement pour voir de qui il s'agissait, à la fois dans l'espoir et la crainte de voir apparaître Sébastien Lender. Mais ce n'étaient que les gardes, qui amenaient le repas du soir. Le menu comprenait de nouveau du pain et du fromage, mais cette fois le ragoût contenait du bœuf et il y avait même un verre de vin pour chaque prisonnier.

Erik s'aperçut qu'il avait faim en dépit de son anxiété, mais Roo, pour sa part, ignora la nourriture, se roula en boule et s'endormit, émotionnellement épuisé. La plupart des hommes mangèrent en silence, mais l'Isalani vint s'asseoir à côté d'Erik.

— Tu penses que tu vas sortir d'ici libre ?

Erik réfléchit pendant une minute, les yeux dans le vague.

— Non. Mais on aurait peut-être eu une chance, si on était restés et qu'on avait fait face aux conséquences de notre crime. Peut-être que s'ils avaient vu le sang qui jaillissait de mon épaule, là où Stefan m'a touché, ils nous auraient acquittés. Mais dans l'état actuel des choses, on va sûrement être pendus, à moins qu'on ne nous envoie passer les trente prochaines années à tes côtés, dans les carrières.

— Je ne crois pas, répliqua l'Isalani.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Cette femme. Je ne sais pas pourquoi, mais il était important qu'elle lise dans nos pensées pendant que nous nous tenions face au prince.

— Si c'est vrai, c'était sûrement pour voir si on disait la vérité ou pas.

— Non, ça concernait autre chose.

— Quoi donc ?

— Je ne suis pas sûr. C'était peut-être pour voir quel genre d'hommes nous sommes.

Erik finit son repas et but son verre de vin. Comme Roo ne protestait pas, il but également celui de son ami. Les heures passèrent et la porte s'ouvrit de nouveau.

Erik se retourna et fut surpris de voir entrer Manfred de la Lande Noire, encadré par deux gardes portant l'uniforme de la baronnie et deux autres portant les couleurs du prince. Manfred fit signe à Erik de le rejoindre à l'autre bout de la cellule, afin qu'ils puissent s'entretenir en privé.

Le jeune forgeron se leva lentement. Les gardes s'éloignèrent lorsque les deux demi-frères se rejoignirent. Erik attendit que Manfred parle le premier.

Celui-ci le dévisagea d'abord pendant quelques instants.

— Je suppose que tu te demandes ce que je fais là.

— Ça me paraît évident.

— Je n'en suis pas tout à fait sûr, pour te dire la vérité. C'est peut-être parce que j'ai déjà perdu un frère et que je suis sur le point d'en perdre un deuxième, que je connais à peine.

— Je ne suis peut-être pas encore perdu, mon frère, répliqua sèchement Erik. Le prince et son conseiller examinent les preuves du dossier et j'ai un très bon avocat pour me représenter.

— C'est ce que j'ai entendu dire. (Manfred l'étudia de la tête aux pieds.) Tu ressembles beaucoup à notre père, tu sais. Mais je pense que tu as hérité des nerfs d'acier de ta mère.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Tu n'as jamais connu notre père. Par bien des façons, c'était un faible, expliqua Manfred. Je l'aimais, bien sûr, mais il était difficile de l'admirer. Il évitait toujours les confrontations, surtout avec ma mère, et détestait le fait d'être une figure publique. Je m'aperçois de mon côté que moi, j'aime plutôt ça, ajouta-t-il avec un sourire ironique.

« Je ne sais pas si je devrais te haïr pour avoir tué Stefan ou te remercier de m'avoir fait baron, poursuivit-il en faisant semblant d'ôter une poussière de sa manche. Mais, quoi qu'il en soit, ma mère se trouve auprès du prince en ce moment même afin de s'assurer qu'il t'envoie bien à la potence.

— Pourquoi me hait-elle autant ?

— Je ne suis pas sûr qu'elle te déteste vraiment. Je dirais plutôt qu'elle te craint. C'est notre père qu'elle haïssait.

Erik parut surpris.

— Pourquoi ?

— Père aimait les femmes et ma mère a toujours su qu'on l'avait forcé à l'épouser, elle et pas une autre. D'après ce que j'ai entendu dire, après ma naissance, ils n'ont plus été mari et femme que de nom. Mère a fait en sorte qu'il n'y ait plus que des serviteurs masculins ou des femmes laides au château, parce que notre père était sensible au charme des jolies filles. Malgré toutes les précautions de ma mère, il arrivait encore à séduire toutes les jolies femmes à moins d'une journée de cheval du château. Stefan lui ressemblait beaucoup sur ce point. Il croyait vraiment pouvoir t'atteindre en te prenant ta belle et en couchant avec elle.

— Rosalyn n'était pas ma belle, rétorqua Erik. Elle était comme une sœur, pour moi.

— Encore mieux. Il aurait été ravi de le savoir. S'il avait pu prendre ta mère sous tes yeux, il aurait encore plus savouré ce moment. (Il baissa la voix.) Stefan était un salaud, Erik, un porc qui aimait infliger la douleur aux autres. Je suis bien placé pour le savoir ; la plupart du temps, c'était moi sa victime. Ce n'est que lorsque j'ai grandi et que j'ai commencé à savoir me défendre qu'il m'a laissé tranquille. Quand je l'ai vu mort, j'étais tellement en colère que j'aurais pu te tuer de mes mains à cet instant, ajouta-t-il dans un murmure. Mais une fois le choc passé, je me suis aperçu que son départ me soulageait. Tu as rendu service au monde en l'assassinant, mais j'ai bien peur que cela ne te soit d'aucun secours. Ma mère tient à ce que l'on te pende. C'est peut-être pour ça que je suis là, parce que je tenais à te dire qu'au moins l'un de tes frères ne te déteste pas.

— Tu parles au pluriel ?

— Tu n'es pas le seul bâtard de notre père, Erik. Nous avons peut-être une vingtaine de frères et sœurs, dans la baronnie et ailleurs. Mais tu es l'aîné d'entre eux, et ta mère l'a fait savoir au monde entier. Je pense que c'est surtout pour ça que l'on va te pendre, demain.

Erik tenta de rassembler son courage.

— Nous verrons bien ce que le prince en pense.

— Bien sûr, répondit Manfred. Si jamais tu arrives à sortir d'ici vivant, et lorsque tu auras fait ton temps, envoie-moi une lettre. (Il tourna les talons et s'éloigna. Arrivé devant la porte, il se tourna une dernière fois vers Erik.) Mais ne passe jamais la frontière de la lande Noire, si tu souhaites rester en vie.

Erik resta immobile pendant une minute ou deux après le départ de Manfred, puis il retourna à sa place, aux côtés de Roo, qui dormait toujours.

La soirée s'éternisa. Erik s'aperçut qu'il était incapable de dormir. Plusieurs de ses compagnons sombrèrent dans un sommeil agité ; seuls Biggo et l'Isalani paraissaient dormir confortablement. Deux des prisonniers restaient assis et priaient en silence.

Vers minuit, la porte s'ouvrit. Quelques prêtres, appartenant à des ordres différents, entrèrent pour réconforter les prisonniers qui le souhaitaient. La rencontre dura environ une heure, puis les prêtres s'en allèrent. Mais toujours aucun signe de Lender.

Erik finit par sombrer dans un demi-sommeil. Il se réveilla plusieurs fois dans un état de panique, le cœur battant à tout rompre, essayant de combattre la terreur qui montait en lui.

Brusquement, un bruit métallique résonna bruyamment dans le silence de la cellule. Erik bondit sur ses pieds au moment où Sébastien Lender entra dans le couloir. Le jeune forgeron secoua Roo du bout du pied pour le réveiller. Ensemble, ils se précipitèrent vers les barreaux.

Erik regarda ce que Lender lui apportait et sentit la terreur lui étreindre le cœur. Le vieil homme tenait à la main une paire de hautes bottes en cuir souple dont l'ourlet était replié.

C'étaient des bottes de cavalier, belles et bien faites ; Erik savait pourquoi Lender les lui avait amenées.

— On va mourir ? demanda-t-il.

— Oui, confirma l'avocat. Le prince en a donné l'ordre il y a moins d'une heure. (Il lui passa les bottes à travers les barreaux.) Je suis désolé. Je pensais avoir construit un solide réquisitoire, mais la mère de l'homme que vous avez tué est la fille du duc de Ran et a beaucoup d'influence à la cour, ainsi qu'à celle du roi. Ce dernier a même été consulté et, en fin de compte, vous avez tous les deux été condamnés à mort. Il n'y a plus rien que je puisse faire. (Il désigna les bottes, qu'Erik serrait à présent contre lui.) C'était le dernier cadeau de votre père. Je me suis dit qu'il ne serait pas correct que vous ne les portiez pas au moins quelques heures avant...

— Qu'ils nous pendent, termina Roo dans un souffle.

Erik repassa les bottes à travers les barreaux.

— Vendez-les, maître Lender. Vous m'avez dit que l'or qu'il m'a laissé ne suffirait pas à vous rémunérer.

Lender les rendit au jeune garçon.

— Non, j'ai échoué. Je donnerai l'or à la personne de votre choix. Vous ne me devez rien, Erik.

— Alors envoyez-le à ma mère, à Ravensburg. Elle se trouve à l'*Auberge du Canard Pilet* et n'a personne pour veiller sur elle. Dites-lui d'en faire bon usage, car c'est tout ce que je pourrai jamais lui donner.

Lender acquiesça.

— J'espère que les dieux seront cléments envers vous, Erik, ainsi qu'envers vous, Rupert. Je sais qu'il n'y a rien de diabolique en vous, même si vous avez commis cet acte terrible.

Lender paraissait au bord des larmes lorsqu'il tourna les talons, laissant les deux jeunes gens de la lande Noire seuls dans un coin de la cellule de la mort.

Erik regarda son ami d'enfance sans prononcer un mot, car il n'y avait rien à dire. Puis il s'assit et ôta ses bottes ordinaires pour mettre celles de son grand-père. Elles lui allaient à merveille, comme si elles avaient été faites sur mesure. Souples, elles lui arrivaient jusqu'à mi-mollet et paraissaient douces comme du velours, contrairement au cuir

rigide auquel il était habitué. Erik savait qu'il n'aurait jamais pu se les offrir, même s'il avait travaillé pour cela durant sa vie entière.

Le garçon soupira. Au moins, il pourrait les porter pendant une partie de la journée et elles l'accompagneraient jusqu'à la potence. Il regrettait seulement de ne pas avoir eu l'occasion de les essayer une seule fois pour monter à cheval.

Roo s'assit sur le sol, le dos contre les barreaux. Les yeux agrandis par la peur, il regarda Erik et chuchota :

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Erik essaya de sourire à son ami, pour le rassurer, mais ne réussit qu'à faire une grimace.

— On attend.

Aucune autre parole ne fut échangée.

Chapitre 8

LE CHOIX

La porte s'ouvrit.

Erik cligna des yeux, surpris de découvrir qu'il avait fini par sombrer dans un sommeil lourd dû à la fatigue émotionnelle. Des soldats entrèrent dans la cellule. Ils étaient lourdement armés pour empêcher toute rébellion de la part des condamnés. Le dernier à passer la porte fut cet homme étrange que les garçons avaient rencontré le premier jour, Robert de Loungville.

— Écoutez-moi bien, bande de chiens ! s'écria-t-il d'une voix rocailleuse qui les gifla tel un gant de cuir. Quand on vous appelle, vous venez et vous mourez en hommes ! ajouta-t-il avec un sourire tordu.

Il appela six noms, dont le dernier n'était autre que celui de Tom le Retors. Celui-ci resta en arrière, comme s'il espérait pouvoir se cacher derrière le groupe de condamnés qui seraient pendus en deuxième.

— Thomas Reed ! Sors d'ici ! lui ordonna de Loungville.

Mais Tom le Retors ne fit que se recroqueviller davantage derrière son ami Biggo. De Loungville envoya deux soldats le chercher, l'épée au clair. Les autres prisonniers s'écartèrent. Tom se débattit mais les soldats l'attrapèrent et le traînèrent hors de la cellule. Il commença alors à supplier qu'on lui laisse la vie sauve et hurla tout au long du chemin qui menait au gibet.

Personne dans la cellule ne parla. Tous écoutèrent les hurlements de Tom diminuer, à mesure que les soldats l'éloignaient de la cellule. Puis, d'un même mouvement, ils se tournèrent vers la fenêtre lorsque ses cris résonnèrent de nouveau à plein volume. Les six premiers prisonniers furent conduits en file indienne jusqu'à la potence, à l'exception de

Tom, que les soldats traînaient toujours. Cette fois, sa terreur était telle que sa voix montait dans les aigus. Les gifles que lui donnaient les soldats qui le portaient ne faisaient qu'ajouter à sa panique ; à moins de l'assommer, ils n'avaient aucun moyen de le faire taire. En tout cas, si ces hurlements les dégoûtaient, ils n'en laissaient rien paraître. De toute évidence, Tom n'était pas le premier homme qu'ils conduisaient ainsi à la mort. D'ailleurs, il ne tarderait pas à se taire.

Erik observait la scène à travers les barreaux, avec un mélange de répulsion et de fascination. Il regarda les cinq premiers condamnés monter péniblement les marches de la potence. Dans un recoin de son esprit, il savait qu'il n'allait pas tarder à les suivre, mais ne parvenait pas à accepter cette réalité dans son cœur. Tout cela était en train d'arriver à quelqu'un d'autre, mais pas à lui.

Les prisonniers montèrent sur les grandes caisses placées sous les nœuds coulants. Tom se débattit, donnant des coups de pied, crachant et essayant de mordre les gardes, qui le tenaient fermement. Ils le soulevèrent pour le déposer sur la caisse et un troisième soldat sauta derrière lui pour lui passer la corde au cou. Les deux autres continuaient à le tenir, de peur qu'il ne donne un coup de pied dans la caisse et ne se pendre avant que l'ordre en soit donné.

Erik ne savait pas à quoi s'attendre – une annonce quelconque, ou la lecture du verdict officiel – mais sans plus de cérémonie, Robert de Loungville se plaça directement face aux condamnés, tournant le dos à ceux qui étaient restés dans la cellule. Sa voix résonna dans la cour lorsqu'il s'exclama :

— Pendez-les !

Les soldats donnèrent un violent coup de pied dans les caisses – l'un d'eux dut même s'y prendre à deux reprises pour faire basculer celle où l'un des condamnés s'était évanoui après l'ordre de Loungville de les pendre. Les cris de Tom le Retors s'éteignirent brusquement.

Erik sentit son estomac se nouer. Les corps de trois des prisonniers se détendirent brutalement, ce qui signifiait qu'ils avaient eu la nuque brisée. Un autre fut soulevé par des soubresauts à deux reprises avant de mourir mais les deux

derniers donnèrent des coups de pied, tandis qu'ils étouffaient lentement. Tom le Retors faisait partie de ces deux-là et donna à Erik l'impression qu'il mettait très longtemps à mourir. Le maigre voleur se débattit et donna un coup de talon à l'un des soldats.

— Ils pourraient au moins nous attacher les jambes, fit remarquer Biggo. On perd sa dignité, à donner des coups de pied dans tous les sens, comme ça.

Roo se tenait à côté d'Erik. Des larmes de terreur coulaient à flot sur son visage.

— Notre dignité ? répéta-t-il, hébété.

— Il nous reste pas grand-chose d'autre, fiston, expliqua Biggo. L'homme arrive dans ce monde dans le plus simple appareil et en repart de la même façon. Les habits qu'il a sur le dos ne veulent rien dire. Son âme est à nu. Mais la bravoure et la dignité, ça, moi je crois que ça compte. C'est peut-être pas grand-chose, mais un jour, un de ces soldats racontera peut-être à sa femme : « Je me souviens de ce grand type qu'on a pendu ; lui, il savait comment mourir courageusement. »

Erik regarda le corps de Tom le Retors continuer à s'agiter, puis être animé de soubresauts. Enfin, il s'immobilisa. Robert de Loungville attendit pendant un moment qui parut interminable à Erik avant de donner l'ordre, avec un signe de la main :

— Coupez les cordes !

Les soldats obéirent et déposèrent les cadavres sur le sol tandis que leurs compagnons s'empressaient de remplacer les cordes et de mettre en place de nouveaux nœuds.

Brusquement, Erik comprit qu'ils allaient venir le chercher. Ses genoux commencèrent à trembler et il dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber. *C'est la dernière fois que je sens de la pierre sous ma main*, se dit-il brusquement. À l'extérieur, Robert de Loungville fit signe à un groupe de soldats de former les rangs. Puis ils sortirent du champ de vision des prisonniers.

Le bruit des bottes sur la pierre traversa les murs, tandis que les soldats quittaient la cour et entraient dans le bâtiment. Plus le son se rapprochait et moins Erik savait ce qu'il voulait. Il

aurait aimé qu'ils soient déjà là et que tout soit fini, et en même temps, il aurait voulu qu'ils n'atteignent jamais la cellule. Il pressa la paume contre le mur, comme si la rugosité de la pierre sous sa chair niait sa mort prochaine.

La porte à l'extrémité du couloir s'ouvrit et les soldats entrèrent en marchant au pas. Robert de Loungville ouvrit la cellule et appela leurs noms. Roo était le quatrième sur la liste, Erik le cinquième et Sho Pi le dernier, puisqu'il était le seul qui n'allait pas être pendu.

Roo prit sa place dans la file et regarda tout autour de lui, la panique inscrite sur le visage.

— Attendez... Est-ce qu'on ne peut pas... Est-ce qu'il n'y a pas...

— Reste à ta place, fiston. C'est bien, t'es un bon gars.

Roo cessa de protester, mais il avait les yeux écarquillés, les joues humides de larmes et la bouche ouverte, articulant des choses qu'Erik ne parvenait pas à comprendre.

Le jeune forgeron regarda autour de lui et sentit une espèce de torpeur nauséuse se développer dans son estomac, comme s'il avait été empoisonné. Puis ses intestins se contractèrent et il éprouva le besoin de se soulager. Brusquement, il eut peur de se souiller en mourant. Le cœur serré, il dut se forcer à respirer. La sueur dégoulinait le long de son visage, sous ses bras et à l'entrejambe. *Je vais mourir.*

— Je ne voulais pas..., supplia Roo auprès d'hommes qui ne détenaient pas le pouvoir de le sauver.

Le sergent leur donna l'ordre de sortir de la cellule. Erik se demanda comment il parvenait à suivre, car ses pieds lui paraissaient être devenus de plomb et ses genoux tremblaient. Roo frissonna. Erik aurait aimé lui poser la main sur l'épaule, mais ses chaînes et ses menottes l'en empêchaient. Les prisonniers quittèrent le couloir qui faisait face à la cellule de la mort.

Ils s'engagèrent dans un deuxième long corridor, puis un troisième qui les amena à une courte volée de marches. Ils les descendirent, tournèrent dans un autre couloir et franchirent une porte pour sortir au grand jour. Le soleil n'était pas encore passé au-dessus des murs, si bien qu'ils se déplacèrent dans

l'ombre de la muraille. Mais au-dessus de leurs têtes, le ciel bleu annonçait une belle journée. Erik en eut presque le cœur brisé tant il souhaitait la vivre, cette belle journée.

Roo pleurait ouvertement en émettant des sons inarticulés, ponctués par le même refrain : « S'il vous plaît. » Cependant, il parvenait quand même à avancer. Les condamnés passèrent à côté de l'endroit où gisaient les six premiers corps. Des soldats étaient justement en train d'amener un corbillard le plus près possible pour charger les cadavres à l'intérieur. Erik jeta un coup d'œil aux hommes qui l'avaient précédé.

Il faillit trébucher. Il avait déjà vu des cadavres, lorsqu'il avait trouvé Tyndal, et regardé Stefan et le bandit après les avoir tués, mais il n'avait jamais rien vu de tel. Deux d'entre eux avaient été étranglés, dont Tom le Retors : les yeux leur sortaient de la tête et la douleur tordait leur visage. Les quatre autres, qui avaient eu la nuque brisée, n'en paraissaient pas moins effrayants, avec leurs yeux sans vie tournés vers le ciel. Des mouches se rassemblaient déjà sur les corps et personne ne prenait la peine de les en déloger.

Tout à coup, Erik s'aperçut qu'on lui faisait monter les marches de la potence et sentit sa vessie donner des signes de faiblesse. Jusque-là, il n'avait pas eu besoin d'uriner et éprouvait soudain l'immense envie de demander la permission de se soulager avant d'être pendu. Une vague d'embarras puéril surgit du plus profond de sa mémoire et les larmes se mirent à couler sur ses joues. Sa mère l'avait réprimandé très tôt pour avoir sali ses draps pendant la nuit et, pour une raison qu'il ne parvenait pas à comprendre, l'idée de se souiller lui paraissait insupportable. Pourtant, d'après les odeurs d'urine et d'excréments, certains de ses compagnons avaient déjà perdu le contrôle de leurs intestins. Il ne savait pas s'il s'agissait des prisonniers qui se trouvaient devant lui ou de ceux qui étaient déjà morts, mais il éprouvait le besoin désespéré de ne pas perdre le contrôle, afin d'éviter que sa mère soit furieuse contre lui.

Il essaya de regarder Roo, mais on le fit monter sur la caisse et un soldat grimpa derrière lui pour lui passer la corde au cou, avec adresse, sans la moindre hésitation. Le soldat

redescendit sans faire bouger la caisse. Erik essaya de regarder par-dessus son épaule mais ne parvint pas à voir son ami.

Le jeune garçon se mit à trembler. Il ne parvenait pas à stabiliser sa vision et les images du ciel bleu, au-dessus de sa tête, contrastaient avec celles des ombres sur les murs, sans aucune logique. Il entendit ses compagnons marmonner des prières et crut reconnaître la plainte de Roo : « ... Non... je vous en prie... non... je vous en supplie... »

Erik se demanda s'il devait dire quelque chose à son ami, mais avant qu'il ait pu y réfléchir, Robert de Loungville s'avança face aux condamnés. Le jeune forgeron s'aperçut alors qu'il parvenait à distinguer, avec une acuité étonnante, les moindres détails du visage de l'homme qui allait ordonner sa mort. Il s'était rasé hâtivement ce matin-là, car un léger duvet sombre recouvrait ses joues. Il avait une petite cicatrice sous l'œil droit qu'Erik n'avait pas remarquée la première fois et portait une belle tunique rouge ornée d'un insigne représentant le sceau de Krondor : un aigle planant au-dessus d'un pic qui surplombait la mer. Il avait les yeux bleus, les sourcils noirs, et avait besoin d'une coupe de cheveux. Erik se demanda comment il parvenait à visualiser tant de choses si rapidement et sentit son estomac se rebeller. La peur allait le rendre malade.

Les soldats obligèrent le seul prisonnier qui n'avait pas été condamné à mort à rejoindre de Loungville, qui se tourna vers lui en disant :

— Regarde bien ce qui va se passer, Keshian, et retiens la leçon.

Il fit un signe de tête à l'intention des soldats qui attendaient sur la potence.

— Pendez-les ! ordonna-t-il.

Erik, terrifié, inspira profondément lorsqu'il sentit la caisse basculer sous ses pieds suite à un violent coup de botte. Il eut le temps d'entendre Roo pousser un cri de terreur. Puis il tomba.

Le ciel se mit à tourbillonner et sa seule pensée fut pour le bleu au-dessus de sa tête. Puis il sentit qu'il avait atteint l'extrémité de la corde et s'entendit crier : « Maman ! » Le nœud se resserra autour de son cou et une brusque secousse lui

brûla la peau. Il y eut une deuxième secousse et il se remit à tomber. Mais au lieu de sentir sa nuque se briser ou de commencer à étouffer, comme il s'y attendait, il atterrit durement sur le plancher en bois du gibet et le choc ébranla son corps et son visage.

Robert de Loungville se mit brusquement à crier :

— Relevez-les !

Des mains brutales attrapèrent Erik et le redressèrent. Le jeune forgeron, hébété, avait plus ou moins l'impression d'être ailleurs. Il regarda autour de lui et vit des hommes abasourdis, affichant la même expression confuse que lui. Roo haletait comme un poisson que l'on vient juste de sortir de l'eau et une marque rouge barrait son visage à l'endroit où il avait heurté les planches. Les yeux rouges et gonflés, il pleurait comme un enfant, et de la morve coulait de son nez.

Biggo souffrait d'une entaille au front et jetait des coups d'œil à la ronde, comme pour essayer de comprendre pourquoi on lui avait joué ce vilain tour en l'empêchant d'aller à son rendez-vous avec la déesse de la Mort. L'individu à ses côtés, Billy Goodwin, ferma les yeux et inspira plusieurs fois comme s'il étouffait encore. Erik ne connaissait pas le nom de l'homme à l'extrémité de la potence, mais ce dernier se tenait immobile et silencieux, l'air aussi stupéfait que les autres.

— Maintenant, écoutez-moi bien, bande de salopards ! ordonna Robert de Loungville. Vous êtes tous des hommes morts ! (Il dévisagea chacun d'entre eux, un par un, et éleva la voix.) Est-ce que vous m'avez compris ?

Ils hochèrent la tête mais de toute évidence, aucun d'eux ne comprenait.

— Officiellement, vous êtes morts. Si l'un de vous en doute, je peux le ramener là-haut et cette fois nous attacherons la corde à la potence. Ou, s'il préfère, je serai ravi de lui trancher la gorge.

Il se tourna vers l'Isalani.

— Va rejoindre tes camarades.

On fit brutalement descendre les prisonniers enchaînés pour les conduire auprès des cadavres. Les soldats raccourcirent la corde qui traînait derrière chacun des hommes

et deux d'entre eux placèrent un nœud identique autour du cou de Sho Pi.

— Vous garderez ces nœuds jusqu'à ce que je vous dise de les enlever, leur apprit de Loungville, criant toujours.

Il s'approcha des six hommes, toujours aussi hébétés, et passa lentement devant chacun d'entre eux en les regardant droit dans les yeux.

— Vous m'appartenez ! Vous n'êtes même pas des esclaves ! Les esclaves ont des droits ; vous, vous n'en avez aucun ! À partir de maintenant, vous me devrez chaque inspiration que vous prendrez. Si je décide de ne plus vous laisser respirer le même air que moi, j'ordonnerai à mes soldats de resserrer ce nœud autour de votre cou et vous arrêterez de respirer. Vous me suivez ?

Certains des prisonniers hochèrent la tête. Erik fit « oui » à voix basse.

— Quand je vous pose une question, vous répondez bien fort pour que je puisse vous entendre ! rugit de Loungville. Est-ce que vous me suivez ?

Cette fois, les six hommes s'exclamèrent en même temps :

— Oui !

De Loungville fit demi-tour et les passa de nouveau en revue.

— J'attends !

Ce fut Erik qui finit par dire :

— Oui, monsieur !

De Loungville se plaça devant lui et rapprocha son visage de celui du garçon, si bien que leur nez se retrouvèrent à moins d'un centimètre l'un de l'autre.

— « *Monsieur* » ! Ah, mais je suis plus que ça pour vous, bande de crapauds ! Je suis plus que votre mère, votre femme, votre père ou votre frère ! À partir de maintenant, je suis votre dieu ! Je n'ai qu'à claquer des doigts et vous serez des hommes morts pour de bon ! Maintenant, quand je vous pose une question, vous répondrez : « Oui, sergent de Loungville ! » Est-ce que c'est bien clair ?

— Oui, sergent de Loungville ! répondirent les hommes criant presque en dépit de leur gorge douloureuse après ce simulacre de pendaison.

— Maintenant, chargez-moi ces cadavres dans le corbillard, bande de salopards ! ordonna de Loungville. Chacun de vous en prend un.

Biggo s'avança, souleva le corps de Tom le Retors et le porta, comme on porterait un enfant, jusqu'au chariot. Deux fossoyeurs attendaient à l'intérieur et tirèrent le cadavre au fond du véhicule afin de faire de la place pour les autres.

Erik souleva l'un des corps sans trop savoir quel était son nom ni quel crime il avait commis. Puis il l'emporta jusqu'au chariot et le déposa à l'endroit où les fossoyeurs pourraient s'occuper de lui. Il regarda son visage et ne le reconnut pas. Il devait pourtant s'agir d'une des personnes avec lesquelles il venait de passer deux jours. Il lui avait même sûrement parlé, mais il ne parvenait pas à se rappeler son nom.

Roo regarda le cadavre et essaya de le soulever. Mais il n'y parvint pas. Les larmes coulaient toujours sur son visage, provenant d'une source apparemment inépuisable. Erik hésita puis s'avança pour l'aider.

— Reviens par ici, de la Lande Noire, ordonna de Loungville.

— Il n'est pas capable de soulever ce corps, protesta Erik d'une voix rauque – il avait toujours la gorge douloureuse.

De Loungville plissa les yeux de façon menaçante. Erik s'empressa d'ajouter respectueusement :

— Sergent de Loungville.

— Il ferait mieux d'y arriver, répliqua l'autre, ou il sera le premier à retourner là-haut.

Il désigna la potence de la dague qu'il tenait maintenant à la main.

Erik regarda son ami. Ce dernier essayait de trouver en lui la force de traîner le cadavre jusqu'au corbillard. Les trois mètres qu'il avait à parcourir devaient lui paraître aussi longs qu'un kilomètre. Erik savait que Roo n'avait jamais été un garçon costaud et que le peu de vitalité qu'il possédait avait dû s'évanouir au cours des jours précédents. On eût dit que ses

bras avaient autant de résistance qu'une corde usée et qu'il n'avait plus aucune force dans les jambes.

Il tira désespérément sur le cadavre, qui finit par bouger de quelques centimètres, puis encore, et encore. Grognant comme s'il lui fallait porter plusieurs armures jusqu'au sommet d'une montagne, Roo tira jusqu'à amener le cadavre au pied du chariot. Alors, il s'effondra.

De Loungville vint se placer au-dessus de lui et s'accroupit pour regarder le garçon dans les yeux. Il se mit alors à crier si fort que l'on eût dit qu'il hurlait.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu n'espères quand même pas que ces honnêtes travailleurs vont descendre de ce chariot pour finir ton boulot ?

Roo regarda le petit homme, le suppliant en silence de le laisser mourir. De Loungville se baissa, l'attrapa par les cheveux et le remit debout en lui mettant la dague sous la gorge.

— Tu ne vas pas mourir, espèce de larve inutile, lui expliqua-t-il, comme s'il pouvait lire dans ses pensées. Tu es à moi, et tu mourras quand j'en aurais envie. Pas avant. Si tu meurs avant que je ne t'en donne l'ordre, j'irai te rechercher dans la demeure de Lims-Kragma et je t'arracherai de là pour te ramener à la vie, et à ce moment-là, seulement, je te tuerai. Je t'ouvrirai le ventre et mangerai ton foie pour le dîner, si tu ne fais pas ce que je te dis de faire. Maintenant, ramasse-moi ce cadavre et hisse-le dans le corbillard, bon sang !

Lorsque le sergent le lâcha, Roo trébucha, heurta l'arrière du chariot et parvint de justesse à ne pas tomber. Il se pencha, prit le cadavre sous les bras et tira.

— Tu ne m'es d'aucune utilité, gamin ! rugit le sergent. Je vais compter jusqu'à dix. Si d'ici là tu n'arrives pas à le monter dans le corbillard, espèce de limace, je t'arracherai le cœur ! Un !

Roo tira plus fort, la panique inscrite sur le visage. « Deux ! » Il fit passer son propre poids sur l'avant et réussit à faire asseoir le corps. « Trois ! »

Il poussa sur ses jambes et réussit à faire plus ou moins un demi-tour, si bien que le cadavre reposait désormais contre l'arrière du chariot. « Quatre ! » Le garçon prit une inspiration

et souleva de nouveau. Brusquement, le cadavre se retrouva à moitié dans le corbillard. « Cinq ! » Roo lâcha le corps, le temps de se pencher pour le prendre par les hanches, sans tenir compte de l'odeur d'urine et d'excrément. Il puisa dans ses dernières forces pour le soulever de nouveau. Puis il s'effondra.

— Six ! hurla de Loungville en se penchant sur le garçon, assis devant le chariot.

Roo leva les yeux et s'aperçut que les jambes du cadavre ballaient dans le vide. « Sept ! » Il se remit péniblement debout et poussa de toutes ses forces sur les jambes.

Elles plièrent. Roo poussa et fit rouler le corps jusqu'à ce qu'il entre complètement dans le corbillard. Pendant ce temps, de Loungville arrivait à huit.

Alors, Roo s'évanouit.

Erik s'avança d'un pas. Le sergent fit volte-face et lui donna une gifle du revers de la main. Le jeune garçon tomba à genoux sous la violence du choc. Robert de Loungville baissa la tête et expliqua à un Erik étourdi, en le regardant droit dans les yeux :

— Tu apprendras, espèce de chien, que peu importe ce qui arrive à tes amis, tu dois faire ce que je te dis quand je te le dis, et rien d'autre. Si tu ne retiens pas cette première leçon, tu serviras d'appât aux corbeaux avant le coucher du soleil. Ramenez-les dans leur cellule ! ajouta-t-il en se redressant.

Les hommes, toujours aussi surpris, se mirent en marche de façon désordonnée. Ils ne comprenaient pas encore très bien ce qui se passait. Les oreilles d'Erik bourdonnaient à cause du coup qu'il venait de recevoir, mais il se risqua néanmoins à jeter un regard du côté de Roo. Il vit alors que deux des soldats venaient de le soulever pour le ramener avec les autres.

En silence, on les fit réintégrer la cellule de la mort. Roo fut jeté à l'intérieur sans cérémonie et les soldats claquèrent la porte derrière lui.

Sho Pi, l'homme qui venait de Kesh, vint examiner le garçon.

— Il s'en remettra, annonça-t-il. Il s'est évanoui à cause du choc et de la peur.

Puis il se tourna vers Erik et sourit, une lueur dangereuse au fond des yeux.

— Ne t'avais-je pas dit qu'ils nous réservaient peut-être autre chose ?

— Oui, mais quoi ? lui demanda Biggo. À quoi ça rime, cette sinistre mascarade ?

L'Isalani s'assit par terre en croisant les jambes.

— Je suppose que c'était ce que l'on appelle une démonstration. Ce de Loungville, qui travaille, j'imagine, pour le prince, veut nous faire comprendre quelque chose, afin qu'il n'y ait plus le moindre doute à ce sujet.

— Oui, mais que veut-il nous faire comprendre ? objecta Billy Goodwin, un individu mince, aux cheveux bruns et bouclés.

— Qu'il peut te tuer sans hésiter si tu ne fais pas ce qu'il veut.

— Mais que veut-il ? demanda l'homme dont Erik ne connaissait pas le nom, un type maigre aux cheveux roux et à la barbe grise.

Sho Pi ferma les yeux comme s'il était sur le point de faire une sieste.

— Je ne sais pas, mais je pense que ça risque d'être intéressant.

Erik s'assit à son tour et partit brusquement d'un rire nerveux.

— Qu'y a-t-il ? voulut savoir Biggo.

— Je me suis fait dessus, expliqua-t-il, gêné d'avouer une chose pareille devant les autres.

Puis il se mit à rire de nouveau, avec cette fois une note hystérique.

— Moi aussi, je me suis sali, admit Billy Goodwin.

Erik hocha la tête. Brusquement, son rire s'éteignit et le garçon s'aperçut, à son grand étonnement, qu'il pleurait. Sa mère serait tellement en colère contre lui si elle l'apprenait.

Roo se réveilla au moment où on leur apportait leur nourriture. Ils furent tous surpris de découvrir que, non seulement elle était abondante, mais qu'en plus elle était bonne.

Jusque-là, ils n'avaient eu droit qu'à du ragoût de légumes cuisiné à partir d'un bouillon de bœuf gras ; ce jour-là, on leur servit des légumes vapeur, accompagnés de tranches de pain recouvertes d'une épaisse couche de beurre, de fromage ou de viande. On leur proposa également des chopes de bière en étain et un grand pichet de vin blanc frais, au lieu du seau d'eau habituel. Il y avait d'ailleurs juste assez d'alcool pour leur permettre d'étancher leur soif et de soulager un peu la pression, mais pas suffisamment pour les enivrer.

Les six prisonniers mangèrent en discutant de ce qui leur arrivait.

— Croyez-vous que ce soit juste une blague cruelle de la part du prince ? demanda l'homme à la barbe grise, un Rodezien du nom de Luis de Savona.

Biggo secoua la tête.

— Je sais jauger un homme, et ce Robert de Loungville est du genre à être cruel si ça peut servir ses intérêts, mais je crois pas que le prince soit comme lui. Non, comme le dit notre ami keshian ici présent...

— Je suis isalani, pas keshian, corrigea Sho Pi. Nous vivons à l'intérieur de l'empire, mais ne sommes pas keshians.

— Si tu le dis, répondit Biggo. En tout cas, tu dois avoir raison, à propos de cette démonstration. C'est pour ça qu'on l'a toujours autour du cou, ajouta-t-il en montrant le nœud. Pour nous rappeler qu'officiellement, on est morts. Comme ça, quoi qu'il arrive, on sait qu'on vit en sursis.

— Je crois pas qu'ils auront besoin de me le rappeler, répliqua Billy Goodwin en secouant la tête. Par les dieux, j'arrive pas à me souvenir ce que je pensais quand ils ont fait basculer la caisse. J'étais redevenu un enfant et j'attendais que ma mère vienne me chercher pour m'épargner tout ça. Je pense pas que je pourrais décrire ce que j'ai ressenti à ce moment-là.

Les autres hochèrent la tête. Erik sentit les larmes lui monter aux yeux en se remémorant ses propres émotions, lors de sa chute. Il écarta ces pénibles souvenirs et se tourna vers Roo.

— Comment tu vas ?

Le jeune garçon ne répondit pas et se contenta de hocher la tête en mangeant.

Erik savait qu'il était en train d'assister à un profond changement chez son ami. Les récents événements l'avaient marqué et allaient faire de lui un homme différent du gamin qu'Erik avait toujours connu. Le jeune forgeron se demanda s'il allait lui aussi changer à ce point.

Les soldats revinrent un peu plus tard chercher les plateaux et les chopes. Personne ne parla. Bientôt, la cellule fut envahie par la pénombre. Seule l'unique torche qui éclairait le couloir resta allumée.

— Je parie que de Loungville essaye de nous dire qu'on devrait dormir aussi vite que possible, dit Biggo.

Sho Pi acquiesça.

— Ça veut dire que demain matin, ils vont venir nous lever tôt.

Il se roula en boule sur le banc de pierre et ferma les yeux.

— Je refuse de dormir dans ma propre merde, fit remarquer Erik.

Il ôta ses bottes et son pantalon, puis les emmena jusqu'au seau qu'ils utilisaient pour faire leurs besoins et fit de son mieux pour enlever la saleté, prenant un peu de l'eau qu'ils avaient à boire pour les nettoyer. C'était surtout un acte symbolique, car lorsqu'il le remit, son pantalon était toujours sale, et mouillé de surcroît, mais rien que d'avoir essayé, il se sentait mieux.

Quelques-uns de ses compagnons suivirent son exemple, tandis que le jeune forgeron hochait la tête à l'intention de Roo. Ce dernier s'était recroquevillé dans un coin de la cellule, les bras serrés autour de son corps, bien que la nuit ne fût pas froide. Mais Erik savait qu'aucun feu ne saurait réchauffer son ami, qui se sentait gelé à l'intérieur.

Il s'allongea et fut surpris de sentir la fatigue envahir et réchauffer ses os. Il s'endormit avant même d'avoir eu le temps de repenser aux événements de cette incroyable journée.

— Levez-vous, tas de fainéants ! s'écria de Loungville.

Les prisonniers se mirent à bouger. Brusquement, une cacophonie de sons résonna à l'intérieur de la cellule lorsque les gardes abattirent leur bouclier contre les barreaux de fer et commencèrent à crier :

— Debout !

— Allez, réveillez-vous !

Erik bondit sur ses pieds avant même d'être tout à fait réveillé. Il regarda Roo, qui clignait des yeux telle une chouette surprise par la lumière d'une lanterne.

Les gardes ouvrirent la porte de la cellule et ordonnèrent aux prisonniers de sortir. Ils se placèrent en file indienne, dans le même ordre que la veille lorsqu'on les avait conduits à la potence, et attendirent sans faire de commentaires.

— Quand je vous dirai : « demi-tour, droite », vous tournerez tous en même temps pour faire face à cette porte, annonça de Loungville. Compris ? (Ce dernier mot n'était pas une question mais un ordre brutal.) Alors demi-tour, droite !

Les six hommes obéirent en traînant les pieds à cause de leurs chaînes, qui rendaient le moindre mouvement difficile. La porte à l'autre bout du couloir s'ouvrit.

— Quand je vous en donnerai l'ordre, reprit le sergent, vous avancerez en partant du pied gauche, et vous marcherez au pas derrière le soldat que voici. (Il désigna un garde dont le heaume portait l'insigne de caporal.) Vous le suivrez en bon ordre et celui qui ne saura pas respecter sa place dans la file se retrouvera immédiatement sur le gibet. Est-ce clair ?

— Oui, sergent de Loungville ! s'écrièrent les prisonniers.

— En avant, marche !

Billy Goodwin, qui venait en tête, suivit le caporal sans difficulté, mais il apparut très vite que Biggo et Luis ne savaient pas reconnaître leur droite de leur gauche, si bien que le groupe se mit en marche de façon désordonnée. Ils s'engagèrent dans un long corridor, dans la direction opposée à la cour où ils avaient subi le simulacre de pendaison, la veille. Puis ils montèrent un grand escalier et furent conduits à l'intérieur de ce qui semblait être le palais proprement dit. Ils se déplaçaient rapidement, faisant cliqueter leurs chaînes. Erik se sentit brusquement mal à l'aise lorsqu'ils croisèrent quelques

membres de la cour, qui leur jetèrent un coup d'œil avant de reprendre leur discussion.

Le jeune forgeron se rappela alors qu'il était toujours aussi sale, comme ses cinq compagnons, même si Sho Pi avait uniquement besoin de prendre un bain. Les autres avaient souillé leurs vêtements, qui s'étaient imprégnés de l'odeur âcre de la peur. Leur rapide toilette, la veille au soir, n'avait pas contribué à les en débarrasser. D'ordinaire, l'odeur de la sueur ne dérangeait pas Erik, car elle était la compagne familière des forgerons, mais la puanteur qui agressait ses narines révoltait le jeune homme.

— Entrez là-dedans, leur dit de Loungville d'une voix étrange.

Erik s'aperçut alors que c'était la première fois en deux jours qu'il s'exprimait d'une voix calme.

Ils se retrouvèrent dans une grande salle contenant six baignoires remplies d'eau fumante et aussi hautes qu'un homme. On referma la porte derrière eux et Erik entendit qu'on la verrouillait de l'extérieur. Les gardes s'avancèrent pour leur ôter les chaînes et les menottes.

— Enlevez-moi ces chiffons ! ordonna le caporal.

Lorsque Biggo fit mine d'enlever le morceau de corde à son cou, de Loungville s'écria :

— Laisse ça là, idiot ! Vous êtes tous des hommes morts et la corde est là pour vous le rappeler ! N'enlève que le reste !

Les hommes retirèrent leurs vêtements. Erik déposa ses bottes dans un coin et vit un jeune serviteur ramasser les vêtements sales et puants.

— Vous allez rencontrer quelqu'un de très important, leur apprit le sergent. On ne peut donc pas vous laisser empester tout le palais. Moi, ça ne me dérange pas, mais je suis d'aussi basse extraction que vous autres, salopards, alors je n'y suis pas sensible. Mais d'autres ne sont pas aussi tolérants que moi.

Il fit un geste et d'autres garçons, vêtus de l'uniforme des écuyers du palais, apportèrent des baquets remplis d'eau savonneuse. Sans prévenir, ils les soulevèrent et en déversèrent le contenu sur la tête de Biggo et de Billy Goodwin. Puis ils

retournèrent jusqu'aux baignoires pour remplir de nouveau les baquets.

— Lavez-vous ! ordonna de Loungville. Je veux que vous soyez propres comme vous ne l'avez jamais été !

Les prisonniers commencèrent à se débarrasser de plusieurs semaines de crasse, de déchets corporels et de mauvaises odeurs. On leur apporta un shampoing caustique, avec lequel ils durent se frotter les cheveux pour en éliminer les poux. Erik se dit qu'il n'allait plus lui rester le moindre cheveu. Cependant, lorsqu'il eût fini, il était revigoré, malgré ses tremblements. Il ne s'était pas senti aussi propre depuis la nuit où Roo l'avait aidé à tuer Stefan.

Il regarda son ami, qui hocha la tête et lui offrit une pâle imitation de son ancien sourire. Il avait les bras croisés sur les épaules tandis que l'eau dégoulinait le long du seul ornement qu'il portait encore : le nœud à son cou. Sa pilosité était très peu développée. Erik fut surpris de constater à quel point Roo ressemblait à un petit garçon.

On distribua à chaque prisonnier une tunique et un pantalon gris, très simples. Erik fut autorisé à remettre ses bottes, comme tous ceux qui possédaient de quoi se chauffer. Biggo et Billy, quant à eux, restèrent pieds nus.

Ils durent de nouveau se mettre en ligne, afin que Robert de Loungville puisse les examiner.

— Vous allez pouvoir vous passer de chaînes pendant un moment, leur apprit-il. En effet, parmi ceux que vous allez rencontrer se trouvent certaines personnes au cœur tendre qui pourraient être gênées par la vue et le bruit que font les chaînes. Mais d'abord, il va falloir me suivre.

Le caporal leur ordonna de se remettre en file indienne ; ils obéirent, reprenant plus ou moins l'ordre dans lequel ils étaient entrés dans la salle de bains.

On les fit marcher au pas jusqu'à une petite cour intérieure où ils durent s'arrêter. En haut du mur étaient postés des gardes armés d'arbalètes. Un sur cinq tenait en revanche un arc long.

— Les types qui se trouvent là-haut, avec les grands arcs, sont des tireurs d'élite, expliqua de Loungville. Ils peuvent

atteindre un perroquet à plus d'une centaine de mètres. Ils sont perchés là-haut pour vous empêcher d'avoir de mauvaises idées pendant notre petite démonstration.

Il fit un geste et l'un des gardes lui remit une épée.

— Est-ce que l'un d'entre vous, espèces d'ordures, croit savoir se servir de ça ?

Les prisonniers se regardèrent sans répondre.

— Est-ce que tu sais t'en servir ? rugit de Loungville au visage de Luis de Savona.

— Oui, je suis plutôt doué à l'épée, sergent, répondit-il à voix basse.

De Loungville lui présenta l'arme, la poignée en avant.

— Dans ce cas, voilà quel est le marché : passe-moi cette épée au travers du corps et tu pourras sortir du palais en homme libre.

De Savona regarda autour de lui. Au bout d'un long moment, il jeta l'arme sur le sol en secouant la tête.

— Ramasse-la ! s'énerma le sergent. C'est moi qui te dis quand tu dois jeter quelque chose ! Ramasse cette épée et passe-la moi au travers du corps ou je demanderai à cet homme, là-haut (Il désigna l'un des tireurs d'élite.) de te tirer une flèche dans le crâne. Est-ce clair ?

— Dans les deux cas, je suis un homme mort, protesta de Savona.

De Loungville se rapprocha du Rodezien, qui était plus grand que lui, et cria :

— Douterais-tu de ma parole ? Je t'ai dit que si tu me tuais, tu sortirais d'ici en homme libre ! Tu penses que je mens ?

Comme de Savona refusait de répondre, le sergent le frappa au visage.

— Est-ce que tu me traites de menteur ?

Luis se pencha, ramassa l'épée et se redressa en se fendant. Mais de Loungville évita aisément l'épée. Brusquement, de Savona se retrouva à genoux, tandis que le sergent, derrière lui, resserrait le nœud autour de son cou. Tandis que sa victime étouffait lentement, de Loungville reprit la parole :

— Maintenant, écoutez-moi bien. Tous ceux que vous allez croiser à partir de maintenant valent mieux que vous. Chacun d'entre eux pourrait s'emparer de votre arme – si vous en aviez une – comme si vous n'étiez qu'un petit enfant. Ils m'ont prouvé leur valeur plus d'une centaine de fois et je leur donnerai volontiers la permission de vous trancher la gorge, de vous étrangler, vous assommer ou vous battre à mort si vous faites ne serait-ce que péter sans mon autorisation. Est-ce clair ?

Les prisonniers marmonnèrent leur réponse.

— Je ne vous entends pas ! rugit-il. (De Savona commençait à devenir cramoisi.) S'il meurt avant que je vous entende clairement, vous serez tous pendus.

— Oui, sergent de Loungville ! s'écrièrent les hommes.

Il lâcha la corde qui étouffait de Savona. Ce dernier resta étendu par terre, haletant. Puis, au bout d'un moment, il se releva et reprit sa place.

— Souvenez-vous : tous les hommes que vous allez croiser à partir de maintenant valent mieux que vous.

Il fit signe aux gardes de les faire avancer. Le caporal les fit entrer dans le palais. Ils remontèrent rapidement le long d'un grand couloir et se retrouvèrent brusquement dans ce qui semblait être les appartements privés de la famille princière.

Ils pénétrèrent dans une pièce de taille respectable, mais néanmoins beaucoup plus petite que la salle d'audience où s'était tenu le procès. Le prince de Krondor, le duc James et l'étrange femme qui était venue leur rendre visite et avait assisté à leur procès se trouvaient déjà dans la pièce, en compagnie de quelques nobles de la cour.

L'attitude de la femme dénotait une certaine rigidité, comme s'il était difficile pour elle d'être présente. Elle dévisagea chacun des prisonniers et sursauta légèrement lorsqu'elle croisa le regard de Sho Pi. Une espèce de communication silencieuse parut s'installer entre eux. Puis elle finit par se tourner vers le duc James et le prince Nicholas en disant :

— Je pense qu'ils feront ce que vous leur demanderez. Puis-je m'excuser, à présent, Votre Altesse ?

— Je ne peux qu’imaginer à quel point ça a dû être difficile pour vous, ma dame. Je vous en suis très reconnaissant. Vous pouvez vous retirer.

Le duc chuchota quelques mots à l’oreille de la femme, qui hocha la tête avant de quitter la pièce.

— Votre Altesse, les hommes morts sont arrivés, annonça de Loungville.

— C’est avec l’autorisation et la bénédiction de mon père que vous avez commencé cette mission, Bobby, lui dit le prince. En ce qui me concerne, j’essaie encore de trouver un sens à tout ça.

— Nicky, tu as vu de tes propres yeux ce dont les Serpents sont capables, lui rappela James. Tu étais en mer lorsque Arutha a approuvé le plan de Calis et de Bobby. Tu le serais encore, si nous ne t’avions pas envoyé chercher à la mort de ton père.

Le prince s’assit, ôta le cercle d’or qui lui servait de couronne, et dévisagea les prisonniers qui attendaient en silence.

— Tout cela était-il vraiment nécessaire ? demanda-t-il au bout d’un long moment.

— Sans l’ombre d’un doute, répondit James. Un condamné à mort n’hésiterait pas à mentir en disant qu’il est prêt à servir son pays. Tu sais, au moment où on fait basculer la caisse sous leurs pieds, ils seraient prêts à renier père et mère. Non, ces six hommes sont ceux à qui on peut faire le plus confiance parmi les prisonniers qui devaient mourir.

— Je ne comprends toujours pas la nécessité de cette mascarade. C’était sûrement d’une extrême cruauté.

— Pardonnez-moi, Votre Altesse, intervint de Loungville, mais ces hommes sont maintenant officiellement morts. Je le leur ai bien fait comprendre. Ils savent que nous pouvons les exécuter dès que l’envie nous en prendra et espèrent tous rester en vie, jusqu’au dernier d’entre eux.

— Qu’en est-il du Keshian ? demanda Nicholas.

— C’est un cas à part, admit James, mais ma femme a l’intuition que nous aurons besoin de lui.

Le prince se laissa aller contre le dossier de son fauteuil en poussant un profond soupir.

— Il n’a pas été facile de choisir le successeur de mon père. Borric s’est rongé les sangs pendant de longues heures, à se demander qui devrait s’asseoir sur ce trône jusqu’à ce que le prince Patrick soit en âge de régner, c’est-à-dire dans trois ans. Je lui laisserai alors la place et je pourrai reprendre la mer.

« Je suis un marin, bon sang ! En vingt ans, je n’ai pas dû passer plus d’un mois d’affilée au port. Et voilà que je dois gérer tout ça...

— On croirait entendre Amos, dit James en souriant.

La petite lueur, dans ses yeux, lui donnait dix ans de moins. Le prince secoua la tête tandis qu’un léger sourire errait sur ses lèvres.

— Je suppose que ce n’est guère étonnant. Il m’a appris tout ce qu’un marin doit savoir. (Il regarda les prisonniers.) Est-ce qu’on leur a déjà expliqué ?

— C’est pour ça qu’ils sont là, Votre Altesse.

Le prince adressa un signe de tête à James, qui prit la parole.

— Chacun d’entre vous va se voir offrir un choix. Écoutez attentivement, afin de bien comprendre ce qui est en jeu.

« Son Altesse, dans sa grande générosité, a décidé de repousser votre exécution. Vous n’avez pas été graciés et votre peine n’a pas été commuée. Me suis-je bien fait comprendre sur ce point ?

Les prisonniers se regardèrent et plusieurs hochèrent la tête.

— Vous allez tous mourir, leur annonça James. La seule inconnue, c’est *quand* et *comment*.

— Le royaume a besoin d’hommes suffisamment désespérés pour mener à bien une certaine mission, expliqua Robert de Loungville. C’est pourquoi nous vous avons sauvés de la mort au dernier moment pour vous offrir le choix suivant : vous nous aidez ou nous exécutons la sentence. S’il y en a, parmi vous, qui sont suffisamment en paix avec leur conscience pour faire face à la déesse de la Mort, ils peuvent demander à être exécutés. Nous les conduirons aussitôt à la potence pour les

y pendre haut et court. Cela mettra un terme à leurs inquiétudes dans cette vie.

Il balaya la pièce du regard. Personne ne dit mot, pas même Biggo, si pieux à l'origine.

— Bien. Nous allons vous entraîner en vue de cette mission et lorsque nous aurons fini, nous partirons en bateau à l'autre bout du monde, là où peu d'hommes du royaume se sont déjà rendus. Pendant le voyage, et lorsque nous serons arrivés, vous pourriez bien regretter de ne pas avoir choisi la potence, cet après-midi. Cependant, si nous réussissons malgré tout à rentrer à Krondor...

— Votre condamnation sera réexaminée et vous serez graciés ou remis en liberté sur parole, conclut le prince. Cela dépendra de la recommandation que me présentera James.

— Et cela dépendra de la recommandation de vos supérieurs, ajouta le duc. Alors, si vous avez le moindre espoir de retrouver un jour la liberté, obéissez aux ordres que l'on vous donnera.

Le prince hocha la tête.

— Demi-tour, toute ! commanda de Loungville.

Les prisonniers obtempérèrent et quittèrent la salle. Cependant, au lieu d'être ramenés à la prison, on les conduisit jusqu'à une petite cour où les attendait un chariot. Le véhicule était conduit par deux gardes et disposait de deux bancs à l'arrière, où les prisonniers pouvaient s'asseoir par trois de chaque côté, avec un garde au bout de la rangée. Une compagnie de cavaliers flanquait le véhicule.

— Montez dans le chariot ! ordonna de Loungville.

Les prisonniers obéirent et les soldats enchaînèrent leur cheville droite à un anneau en fer fixé sous le siège étroit. Pendant ce temps, un palefrenier amena son cheval au sergent, qui se mit en selle et donna l'ordre de se mettre en route. Les gardes ouvrirent les portes de la cour. Lorsque le chariot les franchit, Erik s'aperçut qu'ils quittaient le palais par une sortie qui donnait directement sur une petite route, au bout de laquelle se trouvait un quai privé, probablement réservé à la famille princière. Ils tournèrent le dos à ce quai et se dirigèrent vers la cité de Krondor.

Ils parvinrent à une seconde porte que les gardes ouvrirent en grand pour laisser passer le cortège, qui quitta pour de bon l'enceinte du palais. Les fers des chevaux résonnaient bruyamment sur les pavés de pierre. Les bêtes s'ébrouèrent, heureuses de pouvoir sortir et se dégourdir les jambes. Erik regarda autour de lui. Il était à peine midi. Tant de choses étaient arrivées depuis l'aube.

Le soleil avait chassé la brume matinale et les nuages bas qui recouvraient la cité. Ce serait une belle journée d'automne. La chaleur du soleil caressa le visage d'Erik tandis que la brise océane, plus fraîche, apportait avec elle le cri des mouettes et l'odeur piquante du sel.

Le jeune forgeron se souvint de ce qu'il avait ressenti, la veille, en croyant ne plus jamais revoir la lumière du jour ; il se rappela la terreur et la panique qui l'avaient envahi lorsque des mains brutales l'avaient traîné sur le gibet. Erik ressentit de nouveau la sensation d'étouffer et se mit brusquement à pleurer, sans pouvoir s'en empêcher.

Roo le regarda et hocha la tête. Les larmes se mirent à rouler sur son visage à lui aussi, mais personne dans le chariot, soldat ou prisonnier, ne fit de commentaires. Au bout de quelques minutes, Erik parvint à reprendre le contrôle de ses émotions et se détendit. Il laissa la brise lui rafraîchir les idées et se promit de ne plus jamais avoir aussi peur.

Chapitre 9

L'ENTRAÎNEMENT

Erik poussa un grognement.

Il rassembla ses forces pour transporter le sac de cailloux au sommet de la colline, mais ses pieds glissèrent sur le tas de pierres dangereusement instable. C'étaient les six prisonniers eux-mêmes qui érigeaient cette colline en déversant à son sommet les pierres dont ils étaient chargés.

Lorsque Erik arriva en haut, le visage dégoulinant de sueur, il fit une pause et prit une profonde inspiration. Puis il baissa le sac qu'il portait sur l'épaule et le renversa. Les pierres qu'il contenait dévalèrent la pente, soulevant jurons et insultes parmi les compagnons d'Erik, obligés de s'écarter pour les éviter. Le jeune homme savait qu'il était autorisé à se reposer un moment, le temps de reprendre son souffle, avant de redescendre avec précaution pour reprendre cette tâche inutile.

Il balaya du regard la vue qui s'offrait à lui. Le tas de pierres s'élevait au milieu d'un camp militaire à l'organisation plutôt inhabituelle. Erik n'était pourtant jamais entré dans une installation de ce genre auparavant, mais il devinait qu'il ne devait pas y en avoir deux comme cela au monde. Le camp formait un immense carré, entouré d'une palissade en bois au sommet de laquelle patrouillaient des sentinelles, autant pour surveiller les prisonniers que pour s'assurer que personne n'approchait de l'extérieur. Trois cents mètres de forêt avaient été défrichés tout autour afin d'éviter que quelqu'un puisse venir suffisamment près du camp pour espionner ses occupants.

Au centre se dressaient trois grands bâtiments en rondins. Dix grandes tentes, faites pour abriter six hommes chacune, étaient disposées le long du mur nord. Un son familier

résonnait dans l'air matinal. Erik regarda en direction du sud, où se trouvaient l'armurerie, la maroquinerie et les cuisines.

— De la Lande Noire, retourne au boulot ! cria l'un des soldats.

Le jeune homme s'aperçut alors qu'il s'était mis à rêvasser. Le prochain avertissement serait suivi du tir d'une flèche, dont la pointe, constituée d'une balle en plomb recouverte de cuir, pouvait casser le bras d'un homme. Généralement, cependant, elle se contentait de faire tomber l'infortuné qu'elle avait pris pour cible, lui faisant dévaler la pente rocailleuse. Cette douloureuse expérience se soldait par un sermon non moins douloureux de la part de Robert de Loungville.

Ce dernier se tenait à une courte distance, regardant les hommes escalader lentement le tas de pierres en essayant de ne pas les faire glisser pour ne pas blesser leurs camarades plus bas. Il s'adressa à voix basse au caporal, du nom de Foster. Tous deux désignèrent tour à tour plusieurs des hommes qui peinaient à monter les pierres en haut de la colline artificielle.

Roo avança vers Erik et lui dit d'une voix essoufflée :

— Plus que deux ou trois voyages, j'imagine.

Le gamin efflanqué de Ravensburg n'avait jamais été taillé pour pareil labeur. Mais au cours de la semaine qui venait de s'écouler, il n'en avait pas moins réussi à se maintenir au niveau des autres. Erik savait que c'était en partie dû à la nourriture, car les deux garçons n'avaient jamais aussi bien mangé de leur vie. De plus, même si on les réveillait à l'aube, ils aillaient se coucher tôt et se reposaient donc suffisamment.

Erik avait retrouvé la forme et se sentait même encore plus fort qu'avant. Biggo et lui portaient des charges plus lourdes que les autres, simplement parce qu'ils en étaient capables. De toute façon, chaque prisonnier devait monter au sommet de la colline autant de pierres qu'il pouvait en porter.

Erik effectua un nouveau voyage jusqu'aux petits tas de pierres déversées par le chariot. Alors qu'il revenait vers la colline, il vit Robert de Loungville lui faire signe de se placer à l'écart. Lorsque les six prisonniers eurent terminé, ils se mirent en ligne et de Loungville les rejoignit.

— Fatigués ? leur demanda le sergent avec un sourire amical.

Les hommes grommelèrent qu'ils l'étaient, en effet. Il hocha la tête d'un air compréhensif.

— Je l'aurais parié. Il se pourrait même que vous n'ayez jamais été aussi fatigués de votre vie, pas vrai ?

Les prisonniers marmonnèrent leur approbation. De Loungville se balança d'avant en arrière puis se mit à crier :

— Et qu'est-ce que vous faites si un ennemi vous attaque par-derrière quand vous êtes fatigués ?

Brusquement, Erik fut violemment heurté dans le dos et jeté au sol par son agresseur. Le cœur battant et le souffle coupé, il roula sur lui-même et vit un homme vêtu de noir s'écarter aussitôt.

Ses compagnons se trouvaient à terre, eux aussi, à l'exception de Sho Pi, qui sauta lestement sur le côté. Son agresseur gisait tête la première dans la poussière.

— Eh, toi, là-bas ! l'interpella le sergent. Comment as-tu réussi ça ?

— Je n'ai pas pensé une seule seconde que j'étais en sécurité, répondit Sho Pi.

De Loungville haussa les sourcils et hocha la tête, les yeux pleins de respect.

— C'est une attitude que j'apprécie.

Il s'approcha de l'Isalani d'un pas nonchalant.

— Vous feriez bien de suivre l'exemple de cet homme, conseilla-t-il aux autres.

Sans prévenir, il envoya un coup de pied dans les genoux de Sho Pi, que ce dernier évita avec adresse. Il esquiva de nouveau de Loungville, qui était plus petit mais plus puissant, et se lança dans une succession de mouvements si rapides qu'ils en devinrent confus. Il étendit la jambe droite et donna une série de coups de pied dans le visage et la poitrine du sergent, puis décrivit un cercle complet avec sa jambe et fit basculer son adversaire en lui fauchant les chevilles.

Les cinq autres prisonniers, toujours à terre, éclatèrent de rire en voyant leur bourreau se faire ainsi humilier. Mais leur joie céda très vite la place au silence, car deux soldats

accoururent en pointant leur arbalète sur Sho Pi et l'obligèrent à s'éloigner du sergent.

Ce dernier s'assit, secoua la tête et bondit sur ses pieds.

— Vous avez trouvé ça drôle ?

Personne ne répondit.

— Je vous ai demandé si vous trouviez ça drôle !

— Non, sergent ! s'écrièrent les prisonniers.

— Je vais vous montrer quelque chose de drôle, moi ! s'exclama de Loungville, dont la voix monta brusquement dans les aigus – un effet de caractère que les hommes avaient appris à connaître, au cours de la semaine qui venait de s'écouler. Ce tas de pierres n'est pas à la bonne place !

Erik ravala un gémissement. Il savait ce qui les attendait.

— Vous allez me défaire ce tas et le déplacer là-bas. (Il désigna l'endroit où se trouvait le chariot, à présent vide.) Puis, quand j'aurai trouvé l'endroit exact où je veux ce tas de cailloux, vous le déplacerez de nouveau. Est-ce clair !

— Oui, sergent ! répondit machinalement Erik.

— Alors, au boulot !

Sans se préoccuper de ses camarades, Erik se releva, mit son sac sur l'épaule et se dirigea vers la colline artificielle. Lorsqu'il arriva au bord, il se pencha pour remplir son sac de pierres, mais la voix du sergent de Loungville s'éleva de nouveau.

— À partir du sommet, de la Lande Noire ! Je veux que ce tas soit démantelé à partir du sommet.

Erik grimâça, ce qui ne l'empêcha pas d'entreprendre la dangereuse ascension sans faire de commentaires. Il se trouvait à mi-chemin du sommet lorsqu'il entendit Billy Goodwin dire :

— J'aimerais bien pouvoir me le faire, ce bâtard.

Au-dessous, le jeune homme entendit Biggo répondre :

— Avec la chance que t'as, je parie que tu lui donnerais un coup de pied dans le cœur et que tu te casserais le pied !

Erik ne put s'empêcher de rire et s'aperçut que c'était seulement la deuxième fois qu'il riait, depuis la mort de Stefan. Mais son pied glissa brusquement et le jeune homme faillit tomber, s'écorchant les genoux sur les cailloux. Avec une

grimace de douleur, il se remit debout et maudit le jour où il était entré dans ce camp, une semaine plus tôt.

À huit kilomètres à l'est de Kronдор, le chariot dans lequel il se trouvait avait pris la direction du sud, quittant la route très fréquentée qui reliait la capitale de l'Ouest à la lande Noire. Cependant, ils ne s'étaient pas engagés sur la route du sud-est, qui conduisait au val des Rêves et à la frontière de Kesh. Au contraire, ils avaient emprunté un vieux chemin jusqu'à un endroit qui avait dû être autrefois, selon Erik, un village de paysans, au bord d'un lac, abrité sur trois côtés par les collines environnantes. La couronne s'était de toute évidence emparée de la région, car plusieurs postes de garde avaient été érigés le long de la piste. Trois fois, ils avaient dû s'arrêter, le temps que Robert de Loungville présente son laissez-passer. Cela avait éveillé la curiosité d'Erik, car les soldats qui surveillaient l'accès au camp avaient fait preuve d'une extrême prudence, en dépit de la présence des cavaliers de la garde du prince.

D'autre part, ces soldats ressemblaient à des vétérans, ce qui paraissait tout aussi curieux aux yeux du jeune homme. Tous avaient l'air assez vieux : aucun n'avait le menton glabre et beaucoup affichaient des cicatrices. Certains portaient un tabard noir orné de l'aigle du Bas-Tyra tandis que les autres portaient un tabard marron frappé de la mouette dorée de Crydee.

Le sergent de garde à la porte du camp avait salué de Loungville par son prénom, ce qui ne l'avait pourtant pas empêché de contrôler son laissez-passer. Le chariot avait alors franchi la palissade, donnant à Erik et à ses compagnons un premier aperçu du camp. Dans un coin, douze hommes, tous vêtus d'une tunique et d'un pantalon noirs, s'entraînaient au tir à l'arc. Tandis que l'on refermait les grandes portes derrière le chariot, Erik observa douze autres hommes exécutant des manœuvres à cheval. Il en était resté bouche bée pendant que le chariot s'arrêtait et que les soldats leur ôtaient leurs chaînes.

On les avait alors obligés à courir jusqu'à l'entrée du bâtiment principal, où ils avaient dû attendre pendant une heure ; dans quel but, Erik l'ignorait. Mais il savourait le simple fait d'être encore en vie. L'expérience de la potence l'avait

profondément marqué et il alternait depuis entre la dépression la plus totale et une allégresse étourdissante. Cependant, il était de bonne humeur depuis son entrée dans le camp, et même cette longue attente n'avait pas réussi à en venir à bout.

De Loungville avait passé une heure à l'intérieur du mystérieux bâtiment et en était ressorti en compagnie d'un homme qui devait être une espèce de chirurgien, car il avait examiné tous les prisonniers et fait plusieurs commentaires au sujet de leur condition physique, commentaires qu'Erik n'avait pas saisis. Pour la première fois de sa vie, il avait compris ce que devaient éprouver les chevaux lorsqu'il vérifiait leur état de santé.

À la suite de cet examen, on les avait fait courir et exécuter d'étranges manœuvres. Puis on leur avait demandé de marcher au pas. Les hommes vêtus de noir observaient la scène et avaient fait de nombreux commentaires, grossiers ou moqueurs.

À la fin de la journée, on les avait fait entrer dans le deuxième grand bâtiment, qui n'était autre que la cantine. Une bonne moitié des tables était encore inoccupée, alors que les hommes en noir étaient déjà assis. De jeunes garçons vêtus de l'uniforme des écuyers du palais de Krondor couraient entre les tables, déposant sur chacune d'elles des plats dont l'abondance dépassait tous les rêves d'Erik. Il y avait des tranches de pain chaud, enduites d'une épaisse couche de beurre, des pichets de lait de vache rafraîchi par la glace descendue des montagnes voisines et de la viande – du poulet, du bœuf et du porc – accompagnée de toutes sortes de légumes. Des plateaux de fromages et de fruits se trouvaient également sur les tables.

Erik s'était alors aperçu qu'il était incroyablement affamé et avait dévoré comme un ogre. Cette nuit-là, il s'était allongé dans un état quasi comateux aux côtés de Roo, dans l'une des grandes tentes.

Le lendemain matin, ils avaient commencé l'entraînement et reçu l'ordre d'édifier la colline avec les pierres qu'ils devaient prélever sur des tas apparemment sans fin et transporter sur la moitié de la superficie du camp.

Sho Pi le sortit brusquement de sa rêverie en disant :

— Je te présente mes excuses.

Le jeune homme venait d'atteindre le sommet. Il s'agenouilla et commença à remplir son sac, en disant :

— Pourquoi ?

— J'ai laissé mon mauvais caractère prendre le dessus. Si je l'avais laissé m'assommer, on ne serait pas obligés de recommencer.

Erik finit de remplir son sac.

— Oh, je pense que de toute façon, il aurait trouvé une bonne raison de nous le demander. Tu lui as juste fourni une bonne excuse.

Il s'engagea prudemment dans la descente et laissa Sho Pi prendre sa place au sommet du tas.

— Ça valait le coup de le voir tomber sur le cul, ajouta le jeune homme.

— J'espère que tu le penseras toujours demain matin au réveil, mon ami, répliqua l'Isalani.

En dépit de ses épaules et de ses jambes douloureuses, et des bleus qu'il avait sur tout le corps, Erik savait qu'il ne changerait pas d'avis.

— Sortez de là, bande de chiens !

Erik et Roo sortirent de leur lit et se mirent debout avant même d'être complètement réveillés. Le caporal Foster dévisagea les six hommes. Billy Goodwin, Biggo et Luis occupaient l'un des côtés de la grande tente, tandis que les deux garçons partageaient l'autre moitié avec Sho Pi. Tous les six adoptèrent la position réglementaire, que les soldats appelaient le garde-à-vous : la tête bien droite, les yeux fixés droit devant eux, les mains de chaque côté du corps, paumes tournées vers l'intérieur, et les pieds formant un angle droit avec leurs chevilles. Chacun se tenait devant son lit en bois contenant un matelas de paille.

Si cette matinée se déroulait comme les précédentes, ils allaient travailler pendant environ une heure avant le petit déjeuner, où on leur demanderait de s'asseoir en silence à une table éloignée de celles qu'occupait la quarantaine d'hommes que contenait le camp. On leur avait interdit d'adresser la

parole aux autres, mais les soldats vêtus de noir ne paraissaient pas enclins à échanger quelques mots avec les prisonniers, de toute façon.

Pour Erik, ils étaient bel et bien des soldats, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Ils passaient de longues heures en manœuvres, escaladant les murs en bois, sautant par-dessus des barricades, pratiquant l'équitation et s'entraînant avec toutes sortes d'armes.

Mais au lieu de déplacer le tas de pierres pour la troisième journée consécutive, on leur ordonna de se rendre au grand bâtiment – où vivaient les officiers, Erik en était maintenant persuadé. De Loungville leur dit de se mettre au garde-à-vous et d'attendre, puis entra dans le bâtiment.

Quelques minutes plus tard, il en ressortit en compagnie d'un autre homme. Ce dernier avait l'air étrange, mais Erik n'aurait pas trop su dire pourquoi. Blond et svelte, il paraissait n'avoir pas plus de vingt ou vingt-cinq ans. Pourtant de Loungville s'adressa à lui d'un ton très respectueux.

— Voilà les six derniers, expliqua-t-il.

L'homme aux cheveux blonds hocha la tête sans faire de commentaires.

— Je n'aime pas ça, reprit le sergent. Nous avions prévu soixante hommes, pas trente-six.

Son compagnon s'exprima enfin, d'une façon étrange. Sa voix douce dénotait une certaine éducation, mais pour Erik, il était différent des nobles et des riches marchands de la lande Noire et de Ravensburg. Il savait pourtant reconnaître un certain nombre d'accents étrangers mais n'arrivait pas à identifier celui-là.

— C'est vrai, mais les circonstances nous obligent à faire avec ce que l'on a. Qu'en est-il de ceux-là ?

— Ils ont promis, Calis, mais il leur faudra encore des mois d'entraînement.

— Qui sont-ils ?

Robert de Loungville s'avança aux côtés de Biggo.

— Celui-ci s'appelle Biggo. Il est fort comme un bœuf et presque aussi intelligent. Mais il est plus rapide qu'il n'y paraît. Il est du genre calme – il ne s'énerve pas facilement.

Il passa au suivant.

— Luis de Savona. Assassin rodezien. Aime se servir d'un couteau. Ça peut servir, là où on va.

« Billy Goodwin. Il a l'air gentil comme ça, mais il est capable de t'égorger pour le plaisir. Il devient méchant quand on le met en colère, mais on peut le mater.

Il arriva devant Erik.

— Lui, c'est le bâtard du baron de la Lande Noire. Il est sûrement trop bête pour rester en vie, mais il est presque aussi fort que Biggo. Il obéira aux ordres.

« Rupert Avery. C'est un sale petit rat, mais il a un certain potentiel. (Il attrapa Roo par la corde qu'il portait toujours au cou, l'attira vers l'avant et faillit le faire tomber.) Si je ne le tue pas d'abord parce que, bon sang, on a jamais vu un gamin aussi laid ! lui cria-t-il au visage.

De Loungville le lâcha brusquement et Roo faillit de nouveau tomber, à la renverse, cette fois. Le sergent passa à Sho Pi.

— C'est le Keshian dont je t'ai parlé. Il pourrait nous être très utile s'il apprenait à contrôler son mauvais caractère. Il est plus dangereux que Goodwin, parce que, quand il est en colère, ça ne se voit pas.

Il s'écarta et regarda les six prisonniers.

— Vous voyez cet homme, devant vous ?

— Oui, sergent !

— Si j'étais vous, j'aurais peur. J'aurais même très peur. (Il dévisagea chaque prisonnier, un à un.) Il n'est pas ce qu'il paraît être. Il est l'Aigle de Krondor, et ceux qui sont intelligents se cachent lorsqu'il vole au-dessus de leurs têtes.

Ce discours fit sourire Calis, qui hocha la tête avant de prendre la parole.

— Tous les six, vous vivrez, ou vous mourrez, selon les besoins du royaume. Je suis prêt à vous tuer de mes mains plutôt que de vous laisser mettre en danger la mission que nous allons accomplir. Me suis-je bien fait comprendre ?

Les prisonniers acquiescèrent. Ils ne possédaient pas le moindre indice quant à la nature de cette mission, mais on leur avait rappelé tous les jours qu'elle était vitale pour le royaume

et que tous seraient immédiatement exécutés s'ils la mettaient en danger. De toute sa jeune vie, Erik n'avait jamais été aussi certain d'un fait.

Calis observa chaque visage avant de conclure :

— Tu as deux semaines, Bobby.

— Deux semaines ! Tu devais me donner encore trois mois !

— Arutha est mort, lui rappela Calis non sans une certaine tristesse. Nicholas n'a pris connaissance du plan de son père qu'au lendemain de son décès. Ça a été un véritable choc pour lui. Il n'est pas convaincu du bien-fondé de notre entreprise. (Il se tourna vers de Loungville.) Tu as deux semaines, pas un jour de plus. Pends ceux à qui tu ne peux pas faire confiance.

Sur ce, il entra à l'intérieur du bâtiment. Le sergent se tourna vers les prisonniers et dévisagea de nouveau chacun d'entre eux.

— Croyez-moi, vous devriez avoir peur.

Le lendemain matin, ils n'eurent pas à retourner à la colline de pierres. Les hommes en noir reçurent l'ordre de la faire disparaître ; un travail qui, à trente, ne prit pas beaucoup de temps. Erik et ses compagnons, eux, suivirent le caporal Foster jusqu'à une autre partie du camp.

— Est-ce que l'un d'entre vous, enfants de putains et assassins, croit savoir manier une épée ? leur demanda-t-il en se campant devant eux.

Les six prisonniers échangèrent des regards mais s'abstinrent de répondre, car ils avaient appris, quelques heures après leur arrivée, que lorsque Foster ou de Loungville posaient une question, mieux valait être absolument sûr de la réponse avant d'ouvrir la bouche.

— C'est bien ce que je pensais. C'est plus facile d'assommer un homme par surprise dans une ruelle, hein, Biggo ?

Le caporal lui adressa un sourire dépourvu d'humour et se déplaça le long de la rangée.

— Ou de le poignarder dans le dos alors qu'il vient de se prendre une cuite dans une taverne, pas vrai, Luis ? Ou encore de l'immobiliser pendant que son petit camarade le rat lui

enfonce un couteau dans le ventre, ajouta-t-il en arrivant devant Erik.

Ce dernier ne répondit pas. De Loungville était d'une nature sévère et tyrannique, mais ne semblait prendre aucun plaisir particulier dans l'exercice de ses fonctions. Le caporal, quant à lui, avait l'air d'aimer insulter les prisonniers. Billy Goodwin s'était énervé contre lui le deuxième jour, et Foster l'avait humilié en le rouant de coups devant tout le monde. Les hommes en noir s'étaient tous rassemblés pour rire de la scène.

Deux soldats approchèrent, portant chacun trois épées.

— Bien, reprit Foster. Ces deux garçons et moi-même allons essayer de vous apprendre deux ou trois choses au sujet de l'épée, pour que vous ne vous blessiez pas avec, si un jour vous en avez une entre les mains. Des hommes plus habiles que vous ont réussi à s'amputer le pied, ajouta-t-il en sortant sa propre lame du fourreau.

Les soldats distribuèrent une arme à chacun des prisonniers. Erik prit la sienne avec maladresse. Il s'agissait d'un glaive ordinaire, plus lourd que la rapière et plus court que les épées larges et les épées bâtarde dont certains combattants aimaient se servir. Lorsqu'il était enfant, on lui avait dit que le glaive était l'arme la plus facile à utiliser lors des entraînements.

— Soyez bien attentifs, intervint de Loungville, car un jour, votre vie dépendra certainement de ce que vous allez apprendre ici.

C'est ainsi que débuta une semaine d'apprentissage intense au maniement des armes. Toute la matinée, ils s'entraînèrent dans la cour en se frappant les uns les autres à l'aide d'épées en bois jusqu'à ce qu'ils soient tous couverts d'hématomes. Puis, après le repas de midi, on les emmena aux écuries.

— Qui parmi vous sait monter à cheval ? demanda de Loungville.

Erik et Luis levèrent la main. On leur amena deux montures.

— Allez-y, montrez-nous ce que vous savez faire.

Luis se mit tout de suite en selle, mais Erik tourna autour de son cheval pour l'examiner.

— Qu'est-ce qu'il y a, de la Lande Noire ? s'enquit le sergent. T'attends qu'il t'envoie une invitation ?

— Cet animal n'est pas en bonne santé, répliqua Erik en ignorant le sarcasme.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Moi, il m'a l'air en bonne santé.

— Il a un problème au postérieur gauche.

Le jeune homme se pencha et fit courir sa main le long de la jambe de l'animal qui obéit et leva le sabot, à l'intérieur duquel se trouvait une épaisse couche de terre, de paille et de crottin. Erik porta la main à la ceinture pour y prendre une pique qui ne s'y trouvait plus depuis un mois.

— Les vieilles habitudes, dit-il en souriant d'un air contrit.

Sans mot dire, l'un des palefreniers lui tendit une pique. Erik retira l'amas de saletés. Même à quelques mètres de distance, de Loungville sentit l'odeur infecte qui s'en dégageait.

Erik continua d'examiner le sabot.

— Bon, il ne boitera pas tant que le sabot ne pourrit pas, mais il y a sûrement autre chose là-dedans.

Il gratta la corne. Le cheval protesta et fit mine de s'écarter.

— Ne bouge pas ! cria le jeune homme en donnant une tape à l'animal – une réprimande plus qu'une réelle punition. Le cheval sentit que la personne qui s'occupait de lui savait ce qu'elle faisait et se calma, même si visiblement, il n'était pas ravi.

— Il a un caillou à l'intérieur. Oh, il est pas gros, mais il est bien enfoncé. (Il réussit soudain à le déloger et fit jaillir du sang et du pus.) Il faut lui tremper le sabot une à deux fois par jour dans de l'eau chaude pendant quelques jours, ça devrait suffire à le guérir. Il a juste besoin d'un emplâtre pour empêcher la blessure de suppurer. (Il lâcha la jambe de l'animal.) On dirait que quelqu'un ne prend pas soin de ces bêtes, sergent.

— Et ce quelqu'un va être renvoyé vite fait bien fait à la garnison de Shamata demain matin dès le lever du jour si je

trouve un seul autre cheval abîmé dans l'écurie ! Amène une autre monture ! cria-t-il à l'adresse de l'un des palefreniers.

« Comment as-tu deviné ? ajouta-t-il, tandis que l'on ramenait le cheval malade à l'écurie.

Erik haussa les épaules.

— C'est mon métier. Je suis forgeron. Je vois les petites choses que la plupart des gens ne remarquent pas.

De Loungville se frotta le menton en réfléchissant, puis lui demanda calmement de rentrer dans le rang. En attendant que l'on amène une autre monture, il se tourna vers Luis :

— Fais le tour du camp au trot, de Savona !

Luis maîtrisa aisément le cheval et Erik hocha discrètement la tête en signe d'approbation. Le Rodezien avait une bonne assise et ne martyrisait pas l'animal en tirant excessivement sur le mors. Il se penchait un peu trop en avant et n'avait pas tout à fait les jambes dans la bonne position, mais dans l'ensemble, c'était un bon cavalier.

L'après-midi s'écoula ainsi, et chacun des prisonniers dut essayer une monture. Roo avait une bonne assiette en dépit de son manque d'expérience, et Sho Pi paraissait posséder un don naturel pour l'équitation – il avait un bon sens de l'équilibre et une monte détendue. Mais Biggo et Billy furent tous deux jetés à terre avant d'avoir fait la moitié du chemin. Avant la fin de la journée, tous les prisonniers, à l'exception d'Erik et de Luis, se plaignaient de courbatures dans les jambes à cause de muscles dont ils ignoraient encore l'existence quelques heures plus tôt.

Pendant les trois premiers jours qui suivirent leur rencontre avec Calis, Erik et les cinq prisonniers subirent un entraînement intensif aux armes et durent également faire au moins deux heures quotidiennes d'équitation. Erik commençait à bien savoir se servir d'une épée, tout comme Roo, qui mettait à profit sa vivacité naturelle.

Personne ne posa de questions, mais il était évident qu'on les entraînait en vue d'un combat et que leur survie dépendait de leur capacité à prouver leur valeur à Robert de Loungville. Personne ne fit de commentaires au sujet de la dernière recommandation de Calis à de Loungville, car ils avaient bien

compris qu'ils seraient pendus si les deux hommes estimaient qu'ils n'étaient pas dignes de confiance.

Cependant, personne n'osait se demander quels seraient les critères de sélection à la fin des deux semaines qui leur avaient été données.

Les forces et faiblesses de chaque prisonnier commencèrent à apparaître à mesure que la semaine s'écoulait. Biggo s'en sortait bien tant qu'il recevait des instructions précises mais se montrait indécis dès que quelque chose d'inattendu se présentait. Roo faisait preuve d'audace et prenait souvent des risques, récoltant des bosses et des bleus plus souvent qu'à son tour en guise de récompense.

Billy Goodwin et Sho Pi avaient tendance à se mettre facilement en colère, mais le premier entraînait alors dans une rage aveugle tandis que le second devenait extrêmement concentré, à tel point qu'Erik le considérait comme le membre le plus dangereux du groupe.

Luis de Savona était pour sa part un cavalier convenable et un bon épéiste, même s'il se prétendait meilleur avec une dague, mais son point faible, c'était sa vanité. Il ne savait pas refuser le moindre défi.

Sho Pi était naturellement doué et n'avait jamais besoin de recommencer une leçon. Il se tenait en selle sans effort apparent et savait manier l'épée avec aisance à peine quelques heures après avoir appris les premiers gestes.

Au bout de cinq jours, la nature de l'entraînement changea. Les six prisonniers furent conduits, en compagnie de six hommes en noir, dans une lointaine partie du camp où les attendaient deux soldats vêtus du tabard brun et or du duché de Crydee. Devant eux, sur le sol, traînaient tout un tas d'objets étranges et difficiles à identifier, dont certains paraissaient être des armes.

Les deux soldats, un capitaine et un sergent, commencèrent à leur présenter ces armes étranges et leur montrèrent rapidement ce qu'elles étaient capables de faire. À l'issue de cette démonstration, les hommes furent conduits dans une autre partie du camp où un homme qui devait être un

prêtre de Dala commença à leur montrer comment soigner les blessures.

Lorsque la journée prit fin, Erik était sûr d'au moins une chose : ils partaient en guerre. Mais à voir avec quelle insistance leurs instructeurs leur avaient parlé, il était clair qu'ils allaient partir au combat sans y être réellement préparés.

Erik se réveilla en entendant les chevaux hennir pour accueillir quelqu'un. Il se laissa tomber de sa couchette et écarta le rabat de la tente. En levant les yeux, il aperçut un régiment des lanciers royaux de Krondor entrer dans le camp à quelque distance de là. Le jeune homme jeta un coup d'œil en direction de l'est et vit que le ciel commençait déjà à s'éclaircir. D'ici une heure, les gardes viendraient les réveiller, lui et ses compagnons.

Il s'apprêtait à retourner se coucher lorsqu'un détail attira son attention. Il observa la scène pendant un moment, avant que les souvenirs ne lui reviennent brutalement. Il attendit encore quelques instants, histoire d'être sûr, puis s'avança vers la couchette de Roo. Il s'agenouilla et secoua son ami en lui couvrant la bouche pour éviter de réveiller les autres. Roo ouvrit les yeux. Dans la pénombre, Erik lui fit signe de le suivre.

Ils sortirent de la tente à pas de loup.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Roo.

— Miranda vient juste d'arriver en compagnie de lanciers royaux.

— Tu en es sûr ?

— Non. C'est pour ça que je veux voir de plus près, expliqua Erik.

Il s'accroupit afin que les hommes qui montaient la garde sur la palissade ne le voient pas. Il était sûr, désormais, que ces sentinelles n'étaient pas là pour empêcher les prisonniers de s'évader mais bien pour empêcher quiconque de s'approcher du camp.

Les deux jeunes gens firent un grand détour pour arriver sur l'arrière du bâtiment qu'Erik appelait le quartier des officiers ; en effet, Calis semblait y vivre à demeure et c'était là que de Loungville se retirait tous les soirs. Ils prirent soin de

rester à l'écart des lanciers, d'excellents cavaliers qui firent virevolter leur monture et repartirent en direction de la porte. Erik s'aperçut alors qu'ils ne s'apprêtaient pas à sortir : ils se contentaient simplement de s'éloigner du quartier des officiers. Le jeune forgeron eut une idée mais ne fit pas encore part de ses soupçons à Roo.

Ils coururent jusqu'à l'arrière du bâtiment et se glissèrent sous une fenêtre. On entendait faiblement des personnes discuter à l'intérieur. Erik fit signe à Roo de garder le silence et passa sous une autre fenêtre. Cette fois, les voix étaient un peu moins étouffées.

— ... faut que je parte avant que le camp se réveille. Tous les hommes qui vivent ici m'ont déjà vue au moins une fois. Mieux vaut qu'ils ne s'aperçoivent pas de ma présence. Ils se poseraient trop de questions.

Un homme lui répondit – Erik trouva que sa voix ressemblait à celle de Calis.

— Je suis d'accord. C'est une urgence qui doit vous amener ici. Que se passe-t-il ?

— Nicholas a reçu un avertissement de l'oracle. Il va s'accoupler avec le plus âgé de ses serviteurs et devrait concevoir le nouvel oracle cet été.

Calis se tut un moment avant de répondre :

— Je sais autant de choses au sujet de la Pierre de Vie que n'importe qui, Miranda, excepté ceux qui l'ont vue à Sethanon. Je ne suis pas sûr, cependant, de comprendre la signification de la nouvelle que vous m'apportez.

Miranda éclata d'un rire sans humour.

— On dirait qu'au moment où l'on s'embarque dans cette dangereuse aventure, l'oracle d'Aal entame un cycle d'accouplement, de naissance et de mort qui va durer cinq ans. En d'autres termes, alors même que nous cherchons à mettre fin à la menace qui pèse sur la Pierre de Vie, l'oracle va s'accoupler, donner naissance à son successeur et mourir. Nous serons donc privés des visions de l'oracle pendant vingt-cinq ans, jusqu'à ce que sa fille atteigne sa maturité.

— Je ne connais guère les anciens d'Aal, à l'exception des légendes que l'on raconte à leur sujet. J'ai l'impression que cet accouplement vous surprend ? demanda Calis.

Miranda marmonna quelque chose qu'Erik ne comprit pas avant de continuer plus clairement :

— ... aux limites concernant son propre avenir, je suppose. Si l'on part du principe que ce processus de renaissance dure vingt-cinq ans et se répète une fois tous les mille ans, ce n'est guère plus qu'un désagrément ; mais pour nous, ça ne pouvait pas plus mal tomber.

— Nicholas envisage d'annuler notre plan d'action ?

— Je ne sais pas, répondit la jeune femme. Je ne peux lire en lui comme je le faisais avec son père. Il lui ressemble tant, par certains côtés, et pourtant il est également si différent. Je ne l'ai rencontré que deux fois et je sais qu'il ne me ferait pas confiance si James et vous ne vous étiez pas portés garants de moi.

— Vous nous avez convaincus de votre sincérité et nous savons que vous avez à cœur d'arrêter l'ennemi, même si vous êtes sacrément inflexible en refusant de révéler trop de choses sur vous. (Calis réfléchit un moment.) Qu'est-ce que cette nouvelle signifie pour nous, en fin de compte ?

— Qu'il va nous falloir agir plus rapidement que nous ne le pensions, et que vous devriez commencer à lever le camp dès aujourd'hui et demander à vos navires de se tenir prêts à appareiller la semaine prochaine.

Calis réfléchit encore.

— J'ai sur les bras six hommes qui ne sont pas entraînés et nous avons réuni à peine la moitié des forces que nous voulions au départ. Je ne peux plus me permettre d'embaucher des mercenaires. Trop d'hommes de valeur sont morts, la dernière fois, à cause de cette erreur. J'ai besoin... (Il se reprit.) Vous connaissez tous les arguments. Bobby et moi les avons présentés à Arutha il y a trois ans. Si nous devons partir avec trente-six hommes seulement, alors je prendrai les neuf jours qui me restent pour évaluer les six derniers. S'il le faut, je les prendrai moi-même plutôt que de les laisser devenir le maillon faible de la chaîne que nous sommes en train de forger, mais au

moins je leur laisserai le temps de prouver de quoi ils sont capables.

La voix de Miranda monta d'un cran.

— C'est avec un grand soin que j'ai procédé à la sélection de ces hommes, Calis. Je pense que je connais bien chacun d'entre eux. Il n'y en a que deux qui soient susceptibles de craquer, à mon avis : Goodwin et de Savona. Les autres suivront les ordres.

— Ils sont « susceptibles » de craquer, répéta Calis. C'est bien là le problème : vous n'en êtes pas sûre. Si je savais qu'ils vont craquer, je les exécuterais ce soir. D'un autre côté, si j'étais sûr qu'ils vont tenir bon, je partirais dès demain. Mais si nous faisons erreur, et que l'un d'eux perd pied au mauvais moment...

— Rien n'est jamais sûr.

Erik entendit l'un des deux émettre un petit rire sec.

— Le fait de travailler avec un oracle nous a habitués à l'illusion des certitudes, j'en ai bien peur. Si nous recommençons à penser qu'aucun événement n'est sûr tant qu'il ne s'est pas produit, alors nous aurons peut-être une chance de survivre à cette aventure, dit Calis.

— Je m'en vais. Si vous insistez pour rester ici encore neuf jours, libre à vous de le faire, mais Nicholas s'est montré très clair : nous devrions partir le plus tôt possible. Nous avons capturé deux agents ennemis et ils savent que nous préparons quelque chose.

— Ils sont morts ?

— Maintenant, oui. Gamina a lu dans l'esprit des deux hommes avant qu'ils meurent et n'a rien découvert que nous ne sachions déjà, mais il est évident que les Serpents se rapprochent de plus en plus de cet endroit. Vous avez réussi à dissimuler vos traces pendant un an, mais maintenant, ils savent qu'il se passe quelque chose d'inhabituel aux environs de Krondor. Les prochains espions qu'ils enverront n'iront pas fouiner autour du palais, ils viendront ici, dans les bois, à la recherche de ce camp. Lorsqu'ils l'auront découvert...

— Nous avons pris toutes les précautions.

— Quelqu'un qui a chargé un chariot de bœuf dira quelques mots dans une auberge. Un membre de la cour laissera traîner la liste des prisonniers sur son bureau pendant qu'il n'y est pas. Ça prendra du temps, mais d'ici un an, non seulement les Serpents sauront que vous vous dressez de nouveau sur leur chemin, mais ils connaîtront également le nom de chacun des hommes qui vous accompagnent.

Calis hésita puis dit quelque chose qu'Erik ne parvint pas à entendre. Brusquement, il entendit une porte s'ouvrir et se refermer. Aussitôt, il fit signe à Roo de le suivre et se mit à courir. Ils regagnèrent leur tente par le même chemin qu'à l'aller. Erik retourna vers sa couchette et se tut un moment, le temps de reprendre son souffle. Puis il réveilla Biggo.

— Chut, lui dit-il. Réveille les autres.

Lorsque Luis, Sho Pi et Billy furent debout à leur tour, Erik prit la parole :

— Un peu avant d'être capturés, avez-vous rencontré une femme du nom de Miranda ?

Les quatre hommes se regardèrent et ce fut Sho Pi qui répondit le premier :

— Les cheveux bruns, des yeux verts, un regard intense ? (Erik acquiesça.) Elle m'a abordé à l'extérieur de Shamata, sur la route de Krondor. Il y a quelque chose chez elle qui m'a frappé tout de suite. Elle a un certain pouvoir.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Sho Pi haussa les épaules.

— Nous avons parlé de choses sans importance. Je l'ai trouvée très belle et j'étais flatté qu'elle s'adresse à moi, mais elle paraissait plus intéressée par des discours abstraits que par les plaisirs de la chair. Je me suis demandé pourquoi je sentais qu'elle était bien plus que ce qu'elle laissait paraître.

— Est-ce qu'elle t'a dit quelque chose qui t'a conduit tout droit en prison ?

— Pas que je me souviene.

Les autres parlèrent également de leur rencontre avec Miranda. Elle s'était présentée à Billy et à Luis sous un autre nom, mais il apparut bientôt que les six prisonniers avaient

tous rencontré la jeune femme à un moment donné, moins d'un mois avant leur arrestation.

— Cette fille n'arrête pas de se déplacer, leur fit remarquer Biggo, si elle a rencontré Sho Pi à Shamata une semaine avant de tomber sur Roo et Erik près de la Lande Noire.

— Comment est-ce qu'elle nous connaît ? demanda Luis.

— C'est en rapport avec un oracle qui voit l'avenir, expliqua Erik. Nous avons une certaine importance, mais seulement si nous survivons aux neuf prochains jours. Je ne sais pas pourquoi on nous a sauvés de la potence, et je ne sais pas ce que nous représentons aux yeux de ces gens, mais une chose ne fait pour moi aucun doute : si Calis pense que nous mettons son plan en danger, il nous pendra avant de lever le camp dans neuf jours. Par contre, s'il nous croit dignes de confiance, il nous gardera en vie. C'est aussi simple que ça.

— Ça veut dire qu'il va falloir travailler dur, conclut Billy.

— On a le dos cassé à force de travailler ! se plaignit Luis.

— Non, je veux dire qu'il faut travailler dur pour être ce qu'ils veulent.

— Erik a raison, intervint Sho Pi. Billy et moi, on va devoir se contrôler pour ne plus se mettre en colère. (Il se leva et retourna à sa couchette, sur laquelle il s'allongea en s'appuyant sur les coudes.) Biggo, lui, doit commencer à leur montrer qu'il est capable de réfléchir par lui-même.

— Et moi, alors ? demanda Luis, visiblement inquiet.

— Tu dois mettre ton orgueil de côté et arrêter de prendre les ordres pour des insultes. On dirait que tout ce qu'on te dit de faire est indigne de toi. Ton arrogance te perdra.

— Je ne suis pas arrogant ! protesta Luis, visiblement sur le point de se vexer.

Erik sentit qu'ils risquaient de se battre et reprit très vite la parole :

— Il y a autre chose !

— Quoi donc ? lui demanda Biggo.

— Si l'un d'entre nous échoue, nous en payerons tous le prix.

— Ce qui veut dire ? s'exclama Billy.

— S'ils estiment que l'un d'entre nous n'est pas digne de confiance, ils nous pendront tous les six.

Roo regarda son ami pendant quelques instants avant d'acquiescer.

— On est une équipe. On vit ou on meurt tous ensemble.

Luis balaya la tente du regard et s'aperçut que tous ses camarades le dévisageaient.

— Je... vais essayer d'être plus humble. Quand ce petit cabrone me dira de ramasser du crottin à la pelle, je lui dirai gaiement « Si, me comandante ». Qu'est-ce que vous en dites ?

Biggo sourit.

— J'en dis qu'y'a pas plus entêtés que vous autres, les Rodeziens, à part peut-être les satanés Tsurani de LaMut, et encore, pas de beaucoup. Moi, ça fait des années que je joue les idiots pour que les gens n'attendent pas trop de moi, ajouta-t-il à l'intention de Sho Pi. Je suppose que c'est devenu comme une seconde nature, maintenant. J'essayerai d'avoir l'air un peu plus intelligent.

— Maintenant, à toi, Rupert, reprit Sho Pi. Tu devrais arrêter d'essayer de jouer au plus malin. C'est ça qui risque de te perdre. Tu n'es pas aussi intelligent que tu le crois, et les autres ne sont pas aussi stupides.

— Et moi, alors ? voulut savoir Erik.

— Je ne sais pas, Erik de la Lande Noire, admit Sho Pi. Rien ne sonne vraiment faux dans ton attitude et pourtant, il y a quand même quelque chose... Je ne sais pas. Tu es peut-être trop hésitant. Tu devrais te montrer plus résolu.

L'arrivée du caporal Foster mit un terme à cette discussion. Les six prisonniers bondirent pour se mettre au garde-à-vous devant leur lit. Le caporal regarda tout autour de lui, devinant qu'il s'était passé quelque chose juste avant son arrivée. Cependant, il ne trouva rien à redire, si bien qu'au bout d'un moment, il cria :

— Très bien. Tout le monde dehors et au pas, bande de minables ! On n'a pas toute la matinée !

Foster se tenait au-dessus de Billy, hurlant des insultes à son adresse. Le prisonnier paraissait sur le point de bondir sur

ses pieds pour se jeter sur le caporal. Un homme en noir se tenait à moins de trois mètres de là et haletait, le souffle court, tant le combat qui venait de prendre fin avait été fatigant. Ils étaient en train de se battre en duel et Billy avait l'avantage lorsque, brusquement, Foster l'avait fait tomber. Alors, sans lui laisser le temps de réagir, le caporal lui était tombé dessus, comme si c'était de la faute de Billy.

— Et ta mère, c'était une pute ! conclut Foster.

Au moment même où le soldat tournait les talons, Billy bondit sur ses pieds. Mais avant qu'il ait eu le temps d'attaquer Foster, Erik se jeta sur lui et le heurta de l'épaule. Ils roulèrent sur le sol, où le jeune forgeron se servit de sa force et de son poids pour maîtriser Billy.

Les soldats vinrent aussitôt les séparer brutalement et Foster se mit à crier :

— Hé, là ! Qu'est-ce que c'est que ce cirque ?

Erik, qui saignait du nez à cause d'un coup de coude de Billy, répondit :

— C'était pour l'empêcher de faire une bêtise, caporal.

Foster dévisagea le jeune homme pendant quelques instants.

— Je vois, dit-il. (Il se tourna vers Billy.) Alors, comme ça, t'allais m'attaquer par-derrière, espèce de salaud ? Que dirais-tu d'essayer en face, pour voir ? (Il recula, dégainant son épée.) Lâchez-le, ordonna-t-il.

Les soldats obéirent. Billy se mit en garde avec sa propre épée. Mais Biggo s'interposa entre lui et Foster.

— Ce serait pas malin de la part de Billy s'il vous attaquait, avec ces gars prêts à tirer, là-haut sur les murs, pas vrai, caporal ?

Billy leva les yeux et s'aperçut que deux des archers avaient encoché une flèche et observaient la scène avec attention.

— Écarte-toi, Biggo, espèce de tas de merde ! ordonna Foster. Je vais découper ce chien en morceaux.

Luis rejoignit Biggo, Sho Pi sur les talons. Roo les imita. Erik se libéra de l'étreinte des deux soldats et rejoignit ses camarades à son tour.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Une mutinerie ? protesta Foster.

— Non, répliqua Sho Pi. On essaye juste d'éviter que la situation dégénère.

— Je vais faire pendre cet homme ! hurla le caporal.

De Loungville s'approcha pour voir ce qui se passait.

— Dans ce cas, répliqua Biggo, vous devriez tous nous pendre.

— Eh bien, qu'est-ce que j'entends ? s'étonna Robert de Loungville. On a envie de retourner à la potence ?

Biggo se tourna vers lui avec un sourire affable.

— Sergent, si l'un d'entre nous doit être exécuté pour avoir eu envie de tuer notre bon caporal, alors vous feriez mieux de nous pendre tous, parce qu'on y pense tous au moins une dizaine de fois par jour. Et j'aimerais mieux qu'on en finisse maintenant plutôt que de me taper une autre semaine d'entraînement, parce que j'en ai ma claque. Avec tout le respect que je vous dois, sergent.

De Loungville, surpris, haussa les sourcils.

— Cet homme parle en votre nom à tous ?

Les six prisonniers se regardèrent.

— Je crois que oui, monsieur, finit par dire Erik.

Brusquement, Biggo se retrouva nez à nez avec le sergent, qui dut se hausser sur la pointe des pieds pour accomplir cet exploit.

— On ne t'a pas demandé de penser ! Tu t'imagines qu'on a envie de savoir ce que tu penses ? Déjà, le fait que tu penses prouve que tu as trop de temps libre. Je peux arranger ça. (Il se tourna vers les deux soldats qui s'étaient interposés, quelques minutes plus tôt.) L'écurie a besoin d'être balayée. Conduisez ces assassins là-bas et faites-leur ramasser tout ce qu'ils trouvent. Mais je ne veux pas qu'ils salissent des balais et des fourches en parfait état ! Qu'ils ramassent tout à la main ! Exécution !

Les deux soldats firent signe aux prisonniers de se mettre en ligne et les emmenèrent en marchant au pas. Foster se tourna vers de Loungville.

— Je crois que ça commence à prendre, Bobby.

De Loungville se gratta le menton en réfléchissant.

— Je ne sais pas. On verra bien. Mais il vaudrait mieux que ça marche. On n'a pas assez d'hommes et ça me ferait mal de devoir pendre ceux-là la veille de notre départ.

— Si Billy Goodwin ne m'a pas tranché la gorge pour avoir traité sa mère de putain – c'est ce qu'elle était, mais il n'aime pas qu'on en parle – c'est qu'il commence à se maîtriser. Et j'ai apprécié la façon dont ils se sont tous serré les coudes, ajouta le caporal.

Le sergent hocha la tête.

— Tu as peut-être raison. Ou alors ils jouent au plus fin avec nous. Dans tous les cas, on verra bien, tu ne crois pas ?

Sans attendre de réponse, il tourna les talons et regagna le quartier des officiers.

Chapitre 10

TRANSITION

L'alerte fut donnée.

Des tambours se mirent à battre tandis que les soldats levaient le camp.

Trois jours s'étaient écoulés depuis qu'Erik avait espionné la discussion entre Calis et Miranda. Depuis, les six prisonniers s'entraînaient avec ardeur, déterminés à faire tout ce qui était nécessaire pour rester en vie. Foster était devenu plus tyrannique encore et les malmenait dès que l'occasion s'en présentait. De Loungville, quant à lui, les observait de près, à l'affût du moindre signe susceptible de prouver qu'ils n'étaient pas à la hauteur de ses exigences.

Mais lorsque le quatrième jour se leva, les choses prirent une tournure inattendue. Les prisonniers quittèrent leur tente une bonne demi-heure plus tôt et virent que les autres habitants du camp se hâtaient tous en direction du quartier des officiers. Alors qu'ils s'apprêtaient à les suivre, ils furent rattrapés par un soldat du nom de Perry de Witcomb, qui leur dit :

— Tout le monde en ligne derrière moi, et restez groupés. Vous ne devez pas parler !

Les six hommes obéirent et retrouvèrent leur place habituelle : Biggo venait en tête et Sho Pi fermait la marche, avec entre eux Billy, Luis, Roo et Erik. Ils arrivèrent devant la bâtisse au moment où la porte s'ouvrait sur Calis et de Loungville. Ce dernier leva la main pour réclamer le silence.

— Écoutez tous !

— Nos ennemis ont découvert cet endroit, annonça Calis. Deux de nos sentinelles ont été tuées la nuit dernière.

Les hommes en noir commencèrent à parler entre eux à voix basse et de Loungville fut de nouveau obligé de demander le silence.

— Vous savez tous ce qu'il convient de faire, reprit Calis. Nous levons le camp sur-le-champ.

Aussitôt, les trente hommes en noir se mirent à courir vers leur tente tandis que la majeure partie des soldats s'empressaient de regagner leur poste. Foster se tourna vers Perry de Witcomb et lui transmit ses instructions. Le soldat fit alors signe aux prisonniers de le suivre.

— Vous tous, vous venez avec moi.

Au milieu de toute cette activité frénétique mais organisée, ils suivirent le soldat, qui les conduisit jusqu'à une grande tente située non loin de la forge.

— Trouvez-vous des vêtements à la bonne taille et mettez-les, ordonna-t-il.

Les six hommes entrèrent et aperçurent dans la pénombre une pile de vêtements. Erik retira ses bottes, puis sa tunique et son pantalon gris, qui commençaient à s'user, et les jeta dans un coin. Il imita ses camarades, qui fouillaient dans la pile, prenant des tuniques et estimant leur taille avant d'écarter celles qui, de toute évidence, étaient trop petites. Luis, Billy et Sho Pi trouvèrent rapidement ce dont ils avaient besoin, étant d'une taille moyenne. Mais Roo, Biggo et Erik eurent plus de mal, le premier en raison de sa petite taille et les deux autres à cause de leur carrure. Mais ils finirent par trouver et bientôt tous les six eurent mis leurs nouveaux habits. Erik avait déniché une tunique bleue à manches longues et col ouvert, mais le seul pantalon qui lui allait était une culotte de marin dont les jambes, évasées, ne rentraient pas dans ses bottes. Il finit par renoncer et les laissa retomber à l'extérieur.

Il se retourna en entendant les autres éclater de rire et vit que Roo avait l'air fâché.

— C'est la seule qui m'allait ! protesta celui-ci alors que Billy et Luis faisaient des commentaires grossiers.

Il portait une chemise d'un violet éclatant et ouverte jusqu'à la taille. Pour aggraver les choses, le seul pantalon suffisamment petit pour lui était d'un rouge cramoisi.

— Alors prends-en une qui ne te va pas, lui conseilla Erik en s'efforçant de ne pas rire.

Roo arracha l'objet des moqueries et continua à fouiller dans la pile. Il en ressortit une tunique blanche très simple qui était juste un tout petit peu trop large, dont il rentra les pans volumineux dans la ceinture de son pantalon. Erik approuva d'un hochement de tête.

— Maintenant, tu as l'air légèrement ridicule au lieu de l'être complètement.

Roo fit la grimace, puis sourit.

— Le rouge, c'est ma couleur porte-bonheur.

Perry les appela depuis l'extérieur.

— Sortez de là ! ordonna-t-il, et les prisonniers obéirent. Allez voir le forgeron et montez à bord du chariot de queue. Il y aura deux cavaliers armés d'arbalètes derrière vous, alors n'allez surtout pas imaginer que vous pourrez nous fausser compagnie.

Il fit mine de s'éloigner, puis se tourna de nouveau vers eux en disant :

— Et faites-moi disparaître ces nœuds, ils sont trop visibles.

Les six prisonniers s'étaient habitués à les porter tout le temps à l'extérieur de leur tunique et les avaient remis après avoir changé de vêtements. Cette fois, ils les rentrèrent dans le col de leur chemise, afin qu'ils ne soient plus visibles.

Biggo fut obligé d'enlever rapidement sa tunique puis de la remettre par-dessus le nœud, car il avait un col ajusté.

— Ce n'est pas très élégant, mon ami, car ça fait une bosse. Mais ça ira, commenta Luis.

Depuis son arrivée au camp, Erik avait remarqué que Luis était vaniteux – en plus d'être arrogant et d'avoir mauvais caractère – mais il se surprenait malgré tout à l'apprécier. Le Rodezien s'était rasé la barbe, mais avait laissé pousser sa moustache grise et égalisait régulièrement ses cheveux, qui lui arrivaient aux épaules. Luis était une espèce de paon et avait choisi des vêtements aussi élégants que possible, compte tenu du choix qu'on lui offrait. Pour Erik, Luis s'intéressait à la mode, non seulement par goût, mais en homme qui avait dû

s'habiller autrefois pour paraître à la cour, avant que son mauvais caractère et sa nature violente ne prennent le dessus. Il n'avait rien révélé de son passé, mais avait mentionné une fois qu'il avait été l'ami du fils du duc de Rodez.

Les six prisonniers se hâtèrent de rejoindre la forge. Erik fut stupéfait de voir à quelle vitesse on fit sortir l'enclume et les autres équipements de l'édifice. Partout, autour d'eux, des hommes se dépêchaient d'effacer toute trace d'occupation des lieux. Des ouvriers – probablement de Krondor – venaient d'arriver et commençaient à démonter les trois bâtiments qui dominaient le camp.

Foster attendait les prisonniers et leur fit signe de monter dans le chariot. Deux soldats étaient assis sur le siège du conducteur et deux autres montèrent derrière les prisonniers, qui s'assirent par groupe de trois de chaque côté du véhicule, comme à l'aller. Deux soldats supplémentaires firent avancer leur monture pour encadrer le chariot, qui se mit en route.

Erik regarda autour de lui. Roo paraissait à la fois excité et effrayé par ce qui leur arrivait. Luis et Biggo observaient attentivement la scène, Billy avait l'air amusé et Sho Pi avait les yeux dans le vague.

Certains des hommes qu'Erik avait vus porter du noir étaient maintenant vêtus, comme les prisonniers, de tenues variées : certains portaient des haillons tandis que d'autres ressemblaient presque à des nobles. Quelques-uns montaient à cheval ou se trouvaient dans des chariots. Plus d'une douzaine d'entre eux s'apprêtait également à quitter le camp à pied. Deux autres cavaliers s'approchèrent et Erik reconnut Robert de Lounville et le caporal Foster.

Le premier approcha sa monture du véhicule :

— Très bien, écoutez-moi : ce matin, Calis et moi parlions de vous pendre, mais on n'a pas eu le temps. Ça m'aurait gâché le petit déjeuner de devoir vous exécuter dans la précipitation. Calis est d'accord avec moi : on pourra faire ça plus tard, quand on aura le temps de faire les choses comme il faut. Vous allez donc vivre encore quelques jours de plus. Mais ne croyez pas qu'on soit tombés amoureux de vous : les deux gars derrière vous, avec leur arbalète, ont ordre de vous abattre sur-le-champ

si l'un d'entre vous est assez stupide pour essayer de sauter de ce chariot. C'est compris ?

— Oui, sergent ! répondirent-ils d'une seule voix.

— Autre chose : jusqu'à nouvel ordre, vous ne devez plus crier ainsi « Oui, sergent ! » Ça risque d'attirer l'attention et justement on nous en prête un peu trop en ce moment. Alors bouclez-la et obéissez aux ordres jusqu'à ce qu'on soit arrivés.

Sur ce, de Loungville éperonna sa monture et s'éloigna au trot, Foster sur les talons.

Erik regarda ses camarades et vit que personne n'avait envie de recevoir un carreau d'arbalète en parlant, si bien qu'il s'installa de son mieux et tenta de se détendre en dépit des soubresauts du chariot.

Sur la route de Krondor, ils croisèrent des groupes d'hommes à pied, dont la plupart étaient vêtus comme des fermiers, des manœuvres ou de simples mercenaires. D'autres roulaient dans des chariots et montraient une attitude très réservée. Ils croisèrent également quelques cavaliers tout aussi silencieux.

Le trafic se fit plus dense à proximité de la capitale du royaume de l'Ouest. Les fermiers qui amenaient en ville les dernières récoltes de l'été et celles du début de l'automne se mêlaient aux négociants qui rapportaient des monceaux de marchandises et aux quelques carrosses de la noblesse.

Il n'y avait cependant pas assez de monde pour occasionner un embouteillage, si bien qu'Erik et ses compagnons remontèrent rapidement la route qui menait à la porte sud de la cité, la plus proche du palais à l'intérieur duquel ils avaient été condamnés à mourir. Dans la lumière de la mi-journée, l'édifice resplendissait, ainsi dressé au-dessus du port. Au sommet des tours, des bannières claquaient au vent. La cité s'étendait majestueusement autour de l'ancienne colline sur laquelle avait été bâti le donjon du premier prince de Krondor.

Les soldats qui gardaient la porte sud leur firent signe de passer. Le chariot entama son périple à travers les rues tortueuses de la cité. Puis il finit par arriver sur les quais, près du quartier pauvre. Foster fit alors son apparition.

— Descendez de ce chariot et montez à bord de ce bateau, là-bas, dit-il aux prisonniers sans élever la voix.

Il désigna une chaloupe attachée au pied d'une volée de marches qui menaient au quai. Elle se balançait sur l'eau au gré du courant. Erik et ses compagnons se hâtèrent de descendre les marches pour prendre place à bord de l'embarcation. Deux marins leur montrèrent où ils devaient s'asseoir. Roo fut le dernier à monter. Dès qu'il fut assis, Foster les rejoignit et les marins se mirent à ramer avec adresse en direction d'un navire ancré dans le port.

Erik ne connaissait rien aux navires, mais celui-là éclipsait tous ceux qui se trouvaient à proximité du fait de sa taille imposante. Trois mâts s'élevaient haut dans le ciel tels des arbres dénudés et sa coque était peinte en noir. Les autres navires étaient verts, rouges, ou bleus, et il y en avait même un dans des tons de jaune éclatant, ce qui, par comparaison, rendait le navire noir plus impressionnant et plus intimidant encore. La chaloupe s'arrêta près de la coque.

— Grimpez là-dessus, ordonna Foster en désignant le filet accroché à celle-ci.

Erik se leva et commença à grimper, se servant du filet comme d'une échelle. Le poids de ses camarades qui, sous lui, tiraient sur le filet, le fit se tordre et s'incliner légèrement, mais le jeune homme parvint sans mal à atteindre le bastingage, où d'autres marins l'aidèrent à monter à bord.

Un homme fit signe à Erik de s'écarter. Son étrange uniforme se composait d'une veste bleue coupée à la taille, d'un pantalon blanc et d'un sabre accroché au baudrier qu'il portait en travers de l'épaule. Lorsque les autres prisonniers eurent rejoint Erik, la voix de Foster s'éleva depuis la chaloupe :

— Ces six-là doivent rester ensemble, monsieur Collins !

L'individu vêtu de l'étrange uniforme se pencha par-dessus bord pour demander :

— Dois-je les installer en bas avec les autres ?

— Oui, répondit Foster tandis que la chaloupe s'éloignait. Mais mettez-les dans un coin, monsieur Collins !

— Entendu, caporal Foster. (Il se tourna vers les prisonniers.) Suivez-moi.

Ils descendirent le long d'une échelle étroite et raide, et se retrouvèrent dans une pièce carrée, à l'avant du grand mât. Erik fut le dernier à descendre et il lui fallut un moment pour s'adapter à la pénombre. Ses camarades et lui entrèrent à la suite de Collins dans une cale qui devait à l'origine abriter des marchandises et avait été transformée en une espèce de baraquement. Vingt séries de trois couchettes superposées avaient été fixées aux cloisons, dix de chaque côté du navire dans le sens de la longueur, ce qui laissait une grande allée au centre.

Les trente hommes qui avaient vécu avec eux au camp étaient occupés à ranger leurs affaires dans de grosses malles fixées au plancher entre chaque série de couchettes. Collins conduisit les six prisonniers à l'autre bout de la cale et leur dit d'occuper les deux séries de couchettes situées à tribord. Celles qui leur faisaient face, à bâbord, étaient également vides.

— C'est là que vous allez dormir. Vous prendrez vos repas sur le pont, sauf si le temps est trop mauvais, auquel cas vous mangerez ici. Vous pouvez mettre vos affaires dans ces deux malles.

La première était coincée contre la cloison qui délimitait la salle et la seconde se trouvait entre les deux rangs de lits superposés qui leur avaient été assignés.

— On n'a pas d'affaires à ranger, expliqua Roo.

— Quand vous vous adressez à moi, vous m'appellez « monsieur Collins », ou « monsieur ». Je suis le troisième officier à bord du *Revanche de Trenchard*. Le second se nomme monsieur Roper et le capitaine... Vous l'appellez juste « capitaine », c'est clair ?

— Oui, monsieur Collins. Mais ils ne nous ont pas donné d'affaires, monsieur, insista Roo.

— Ce n'est pas mon problème. Votre officier vous apportera ce dont vous avez besoin, j'en suis sûr. Un long voyage nous attend et vous allez avoir largement le temps de vous organiser. En attendant, vous restez ici jusqu'à ce qu'on vous appelle.

Il les laissa. Biggo prit l'une des deux couchettes inférieures, tandis que Sho Pi et Billy Goodwin choisissaient

celles au-dessus de lui. Roo, Erik et Luis se partagèrent l'autre lit superposé, de bas en haut.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Roo.

Biggo sourit.

— Rien. Moi, je suis pour faire la sieste.

Erik s'aperçut qu'il était fatigué, mais également nerveux, car il attendait de découvrir ce que le destin leur réservait. Cependant, le mouvement du navire, qui se balançait doucement au gré des vagues du port, le berça et calma rapidement ses nerfs irrités. Bientôt, il s'endormit lui aussi.

Le fracas au-dessus de lui et la sensation que le navire se mettait en mouvement réveillèrent Erik. Il s'assit brusquement sur son lit et se cogna la tête contre la couchette supérieure. Il grimaça de douleur et faillit marcher sur Roo en descendant de sa couchette.

Un nouveau grincement résonna au-dessus de leur tête, accompagné par les ordres que criait le capitaine. Les mouvements du navire changèrent : cette fois, il était clair qu'ils venaient d'appareiller. Les six prisonniers se levèrent, incertains sur la conduite à tenir. Les trente hommes qui se trouvaient à l'autre bout de la cale eurent l'air amusés de les voir ainsi hésiter.

L'un d'entre eux, un individu presque aussi imposant que Biggo, les interpella :

— Hé, vous devriez courir là-haut et dire à Bobby de Loungville que c'était maladroit de sa part de pas vous prévenir qu'on partait tout de suite !

Les autres éclatèrent de rire.

— Moi, je pense que tu devrais lui demander qui était ton père, répliqua Luis, parce que je suis sûr que ta mère ne le sait pas.

L'homme, qui jusqu'à présent était assis sur son lit, se leva et fit deux grandes enjambées en direction de Luis. Mais Sho Pi l'arrêta au passage.

— Un moment, mon ami, dit-il.

— Je ne suis pas ton ami, répliqua le gros homme, visiblement prêt à se battre avec n'importe qui car il posa la main sur la poitrine de l'Isalani pour le repousser.

Brusquement, il se retrouva à genoux, la souffrance inscrite sur le visage. Sho Pi lui maintenait la main dans une position douloureuse, tirant sur son pouce et repoussant la paume si bien qu'il lui tordait le poignet. Visiblement, le malheureux avait le souffle coupé par la douleur, qui devait être atroce.

— J'étais sur le point de suggérer que, puisque le voyage promet d'être long et ennuyeux, il serait dans notre intérêt à tous de faire la paix et d'essayer de prendre en considération les sensibilités des uns et des autres, expliqua Sho Pi. Je suis sûr que mon ami ici présent s'excusera volontiers d'avoir insulté ta mère si tu lui accordes ton pardon de bonne grâce.

Luis s'amusait désormais et s'inclina tel un courtisan en faisant mine d'ôter un chapeau imaginaire.

— Monsieur, je me suis conduit comme un rustre et j'ai agi sans réfléchir. Ma conduite me fait honte. Je sollicite donc votre pardon.

L'homme haletait et les larmes roulaient sur son visage.

— Accordé ! croassa-t-il.

Sho Pi libéra le malheureux, qui faillit s'évanouir de soulagement. Billy l'aida à se remettre debout et l'escorta jusqu'à ses camarades en essayant de ne pas sourire. L'homme ne cessait de se frotter la main, comme s'il s'attendait à avoir quelque chose de cassé, ce qui n'était pas le cas. Il la secoua pourtant plusieurs fois pendant que Billy retournait de l'autre côté de la cale.

L'écoutille au-dessus de leur tête s'ouvrit et de Loungville et Foster apparurent.

— Écoutez tous ! ordonna le caporal.

De Loungville descendit l'échelle et s'arrêta à mi-chemin afin de pouvoir dévisager tous les hommes présents.

— Nous avons levé l'ancre, ce dont, j'en suis sûr, vous vous êtes rendu compte, à moins d'être inconscients ou encore plus stupides que je ne le croyais. Nous passerons entre quatre-vingt-dix et cent jours en mer, si le temps est de notre côté. Il y

a beaucoup de travail à faire, car je ne vais pas vous laisser engraisser simplement parce que vous n'êtes pas des marins. En plus, il se peut qu'on manque de main-d'œuvre au retour – son regard se perdit au loin l'espace de quelques secondes, comme s'il mesurait la portée de ses paroles – alors mieux vaut que vous appreniez à vous rendre utiles sur ce navire. Monsieur Collins descendra vous voir un peu plus tard pour vous affecter à différents postes et vous devrez lui obéir sans poser de questions. Il est d'un rang égal à celui de capitaine dans l'armée du roi, alors faites attention, ce n'est pas parce qu'il ressemble à un simple marin qu'il en est un.

Il finit de descendre l'échelle, rejoignit les six prisonniers qui attendaient et leur fit signe de se rassembler autour de lui.

— Je vous préviens, je ne le répéterai pas deux fois. Ruthia doit vraiment vous aimer parce qu'apparemment la déesse de la Chance a décidé de vous laisser vivre un peu plus longtemps. On m'a donné deux semaines pour vous juger et, au rythme où allaient les choses, vous étiez tous bons pour retourner à la potence. (Il balaya du regard les visages qui l'entouraient.) Mais j'ai convaincu Calis en lui disant qu'il était tout aussi facile de vous pendre à une vergue qu'à la potence de Krondor, alors vous avez juste gagné du temps.

« Les trois prochains mois vont être difficiles. Vous allez être de quart, comme tous les hommes à bord de ce navire, et vous consacrerez un autre quart à l'entraînement que vous n'avez pas eu mais que les autres ont reçu. (Il passa le pouce au-dessus de son épaule pour désigner les autres occupants de la cale.)

Biggo intervint, à la surprise générale.

— Est-ce qu'on va enfin savoir ce qui se passe ?

— Que voulez-vous savoir ? s'étonna le sergent.

— A quoi rime toute cette comédie, Robert de Loungville, notre sergent adoré. On ne dépense pas l'or du prince et on ne réunit pas des soldats venus du royaume tout entier pour ensuite sauver de la potence des voleurs et des meurtriers qui l'ont bien cherché. Vous attendez quelque chose de nous et en échange vous êtes prêt à nous rendre nos vies. Le marché paraît équitable et on a accepté sans poser de questions, mais même

des hommes plus stupides que moi seraient capables de vous dire qu'il vaut mieux qu'on sache ce qui nous attend plutôt que de laisser notre imagination galoper et inventer des horreurs qui pourraient nous pousser à faire des bêtises. Si on se fait tuer, vous ne serez pas content et nous non plus.

De Loungville dévisagea Biggo pendant quelques instants. Puis il se fendit brusquement d'un sourire.

— Je t'aimais mieux quand tu étais bête, Biggo. Reste en vie suffisamment longtemps et je te promets que tu en découvriras plus que tu ne le souhaites, ajouta-t-il en tournant les talons.

Au pied de l'échelle, il se tourna de nouveau vers eux et conclut :

— Mais pour l'instant, l'idée, c'est de rester en vie, justement.

Il retourna sur le pont, Foster sur ses talons, comme toujours.

— Eh bien, c'est pas vraiment ce que je voulais entendre, avoua Biggo tandis que les deux hommes refermaient l'écrouille.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? Vous croyez qu'il essaye de nous faire peur ? demanda Luis.

— Non, répondit Sho Pi. Je crois plutôt que le problème, c'est qu'il fait de son mieux pour ne pas nous faire peur, justement.

Erik retourna à sa couchette et comprit, en sentant le froid envahir ses entrailles, que Sho Pi avait raison.

Le temps passa. Le premier jour où on leur permit de monter sur le pont, Erik aperçut un autre navire qui les suivait à faible distance. Un marin lui apprit qu'il s'agissait du *Ranger de Port-Liberté*, un autre vaisseau aux ordres de Calis. Erik avoua alors qu'il croyait que tous les navires du royaume s'appelaient le *Royal* quelque chose. Le marin se contenta de hocher la tête avant de se remettre au travail.

Erik n'appréciait pas beaucoup les tâches qu'on lui donnait à faire, mais au moins il pouvait rester dehors et le temps était clément, bien que l'on fût déjà au début de l'automne. Roo, par

contre, détestait la fonction de marin car il souffrait du vertige. Malheureusement, son agilité le condamnait à se déplacer facilement dans la mâture, ce qui n'était pas le cas de Biggo ni d'Erik. Luis et Billy, pour leur part, avaient la main sûre et Sho Pi s'appliquait à accomplir ses tâches avec la même grâce et la même aisance que lors de son séjour au camp.

Au bout de deux semaines, Erik ne sentait plus le navire tanguer et avait attrapé des cals aux pieds, parce qu'il avait été obligé de remiser ses bottes de cavalier dans la malle : elles étaient dangereuses sur un navire et l'eau de mer abîmait le cuir. Seuls les officiers portaient des bottes, puisqu'ils n'avaient pas à monter dans le gréement. Erik et tous les autres habitants de la cale allaient pieds nus comme les marins et apprenaient le métier très rapidement.

Autrefois un marin d'eau douce de la pire espèce, Erik savait désormais ce que signifiaient les termes « choquer une écoute » ou « assurer un espar ». De plus, comme au camp d'entraînement, le dur labeur était compensé par une bonne nourriture, ce que remarqua plus d'un marin. Lorsque le jeune homme apprit qu'ils mangeaient mieux que d'ordinaire à bord d'un navire, il plaisanta en disant qu'on les traitait comme des chevaux de prix que l'on préparait en vue d'un concours entre nobles. Il évita cependant de mentionner que de tels concours se soldaient fréquemment par des jambes cassées pour les bêtes, et de sérieuses blessures ou même la mort pour le cavalier qui faisait une chute.

Même Roo qui, tout au long de sa jeune vie, n'avait éprouvé que de l'aversion pour les durs travaux, ressentait les effets de sa nouvelle hygiène de vie. Il commençait à développer des muscles, en dépit de sa maigreur, et se déplaçait avec une assurance qu'Erik ne lui avait encore jamais vue. Roo avait toujours beaucoup ri lorsqu'il était enfant, mais il y avait en lui un côté méchant et dangereux ; souvent, ses plaisanteries se faisaient cruelles. Désormais, il semblait vivre plus intensément le moment présent, comme s'il commençait à comprendre petit à petit ce qu'était réellement la vie, par opposition à cette peur paralysante de la mort qui pouvait survenir à tout instant. Erik

sentait que quelque chose avait changé chez son ami, mais il n'aurait su dire exactement ce dont il s'agissait.

Sho Pi avait fait remarquer que même s'ils ne savaient pas ce qui les attendait, de Loungville voulait qu'ils soient prêts et en forme. Chaque journée se partageait donc entre le dur labeur et l'entraînement au combat.

Le deuxième jour, Sho Pi était monté sur le pont durant son temps libre pour exécuter une série de mouvements soigneusement contrôlés qui, aux yeux d'Erik, ressemblaient à une danse. Fluides et gracieux, ses gestes n'en recelaient pas moins un certain caractère menaçant, comme si le fait de les accélérer pouvait les transformer en coups fatals. Après avoir terminé sa séance, il redescendit dans la cale, où Luis lui demanda :

— Qu'est-ce que tu faisais là-haut, Keshian ?

— Isalani, corrigea Sho Pi, qui poursuivit en se hissant sur sa couchette : ça s'appelle le kata, et c'est la base des arts que je pratique. C'est l'essence du mouvement, qui te permet de te connecter au pouvoir qui t'entoure, pour te donner l'équilibre et l'aisance au moment où tu as besoin de puiser dans ce pouvoir.

Erik s'assit sur sa propre couchette.

— C'est ça, le tour que tu as utilisé pour désarmer le soldat ?

— C'est bien celui-là, même si ça m'attriste de l'avouer. Mais ce n'est pas un tour. C'est une très ancienne forme d'art et on peut l'utiliser pour harmoniser son être avec l'univers aussi bien que pour se défendre.

— Si tu pouvais me montrer comment assommer de Loungville avec mon pied, comme toi l'autre jour, ça m'intéresserait d'apprendre, intervint Biggo.

— Ce serait mal utiliser cet art, protesta Sho Pi. Mais si tu as envie de t'entraîner avec moi, tu es le bienvenu. Le kata te permettra de te détendre, de te calmer et de te revigorer.

— Bien sûr, répliqua Biggo. C'est vrai que t'avais l'air calme et détendu quand t'as frappé de Loungville.

— Ah, mais c'était revigorant ! ajouta Luis.

Tout le monde éclata de rire. Erik éprouva brusquement une affection aussi profonde qu'inattendue pour ces hommes.

Tous meurtriers, ils représentaient la lie du royaume, et pourtant il détectait en chacun d'eux quelque chose qui les rapprochait. Il n'avait jamais éprouvé une chose pareille avant et cela le troubla, même si cela paraissait naturel. Il s'allongea sur son lit et réfléchit à ce trouble étrange qui l'agitait.

Avant la fin de la semaine suivante, Erik et ses camarades se joignirent à Biggo pour prendre des leçons de kata avec Sho Pi. Pendant une heure, à la fin de leur quart, les cinq prisonniers s'installaient sur une partie du pont relativement dégagée, entre la principale écoutille et le mât de misaine, et suivaient les consignes de leur professeur.

Au début, Erik trouva certaines consignes stupides, comme par exemple le fait de devoir penser à un point lumineux, ou à une brise légère, ou toute autre image relaxante, tout en exécutant énergiquement une longue série de mouvements isalanis classiques. Mais après quelque temps, il parvint à ressentir le calme en acceptant le conseil de Sho Pi. En dépit des longues heures de travail harassant, cet exercice supplémentaire ne le fatiguait pas ; bien au contraire, il le revigorait. Erik n'avait jamais aussi bien dormi de sa vie.

Un marin de LaMut dont le père était autrefois un guerrier tsurani demanda à les rejoindre. Il disait que les mouvements enseignés par Sho Pi étaient pour la plupart similaires à ceux que son père lui avait montrés lorsqu'il était enfant et qui faisaient partie de l'héritage de « la voie du guerrier » tsuranie.

Au bout d'une semaine, l'homme que Sho Pi avait humilié vint les regarder.

— Est-ce que tu peux me montrer comment on fait ce truc, là, avec le pouce ? demanda-t-il après quelques minutes.

— Ce n'est qu'une partie de cet art, répondit l'Isalani. Tu apprendras beaucoup d'autres choses.

L'homme hocha la tête et vint se mettre à côté d'Erik. Sho Pi fit un signe de tête à l'adresse du jeune forgeron, qui expliqua au nouveau venu :

— Écarte les pieds, comme ça. (Il lui montra.) Maintenant, ajuste ton poids, pour qu'il ne porte pas trop en avant ou trop

en arrière. Il faut le centrer et bien le répartir en prenant appui sur tes deux pieds.

L'homme hocha la tête.

— Je m'appelle Jérôme Handy.

— Erik de la Lande Noire.

Sho Pi leur montra les quatre mouvements qu'ils allaient apprendre ce jour-là et les guida sans se presser à travers cette nouvelle série. Puis il leur demanda d'essayer de nouveau et se déplaça rapidement parmi eux, corrigeant leur posture et leur équilibre.

Foster et de Loungville se tenaient sur le gaillard d'arrière et observaient la scène.

— Qu'en penses-tu ? demanda le caporal.

De Loungville haussa les épaules.

— Difficile à dire, Charlie. C'est peut-être juste un passe-temps. Ou alors ça permettra peut-être de sauver quelques vies. Ce Keshian aurait tout aussi bien pu me tuer avec ses coups de pied, mais il a choisi de m'humilier. Il a retenu ses coups, même s'il était fou de rage contre moi. (Il se tut un moment.) Fais savoir aux autres que je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'ils suivent l'exemple de Handy. Il est temps que nos six dernières brebis rejoignent le troupeau.

Peu à peu, au cours des jours suivants, les autres rejoignirent le groupe, si bien qu'à la fin de la troisième semaine, tous les résidents de la cale pratiquaient le kata sous la direction de Sho Pi.

— Vous êtes tous des prisonniers ? s'exclama Luis, l'incrédulité peinte sur le visage.

— Ouais, mec, répondit un homme à la peau d'ébène, originaire du val des Rêves et nommé Jadow Shati. Tout le monde ici a participé à la petite comédie de Bobby de Loungville et regardé la déesse de la Mort dans les yeux – enfin, on croyait que c'était ce qu'on allait faire.

Il sourit, et Erik se surprit à sourire en retour. Le sourire de cet homme avait un tel impact qu'on eût dit que toute la lumière du soleil et tout le bonheur du monde se réfléchissaient sur des dents rendues plus blanches encore par contraste avec

sa peau, la plus noire qu'Erik ait jamais vue. Le jeune homme connaissait Jadow depuis peu, mais avait découvert que ce dernier était capable de trouver quelque chose d'amusant dans presque n'importe quelle situation. Il avait aussi une telle façon de présenter les choses qu'Erik finissait presque toujours par en rire.

Roo leva les mains.

— Dans ce cas, pourquoi vous vous êtes conduits comme des bâtards quand on est arrivés au camp ?

Ils étaient tous assis dans la cale qui faisait office de quartiers. Au cours des derniers jours, depuis qu'ils s'entraînaient ensemble avec Sho Pi, ils avaient commencé à se parler et la barrière entre les six hommes qu'Erik considérait comme « nous » et les trente autres auxquels il pensait en tant que « eux » avait commencé à s'effacer.

Jadow s'exprimait dans le patois du val, une région revendiquée à diverses reprises par l'empire de Kesh la Grande et le royaume, où les langues, le sang et les loyautés avaient tendance à se mélanger. Ce patois avait une sonorité musicale, plus douce que la langue du roi, mais moins gutturale que le haut keshian.

— Eh, mec, c'était la consigne, tu sais. Chaque fois qu'un nouveau groupe arrivait, on devait lui mener la vie dure à un point pas possible. C'étaient les ordres de Bobby. C'est seulement quand il a compris qu'il n'allait pas devoir nous pendre qu'il a commencé à nous traiter autrement que comme si on était de la merde sur la semelle de ses bottes, tu piges ? À ce moment-là, on a pu enlever ces maudits nœuds et on a commencé à se dire qu'on allait peut-être vivre un peu plus longtemps.

Jérôme Handy était assis en face d'Erik, l'homme le plus imposant et le plus large d'épaules après Biggo.

— Jadow et moi on fait partie du premier groupe de six. Nos quatre autres camarades sont morts. Deux ont essayé de faire le mur et ces maudits tireurs d'élite les ont descendus avec leurs arcs longs comme des cailles en plein vol.

Il imita le vol d'un oiseau avec ses deux mains, comme s'il projetait des ombres sur le mur, et émit un drôle de petit bruit

qui ressemblait à un battement d'ailes. Puis brusquement, il renversa ses mains et simula un oiseau blessé en train de tomber. Erik avait été ravi de découvrir que Handy, bien qu'il ait l'air brutal et intimidant, pouvait aussi se montrer très amusant dès qu'il avait un semblant de public en face de lui.

— L'un des deux autres a perdu son calme et s'est fait tuer au cours d'un entraînement à l'épée, ajouta-t-il. Le dernier...

Il hésita et regarda Jadow.

— Ah, ça, c'était terrible, mec. Roger, il s'appelait.

— C'est ça, Roger. On l'a pendu quand il a tué un garde en essayant de s'échapper.

— C'était il y a combien de temps ? demanda Erik.

— Il y a plus d'un an, mec, répondit Jadow en passant la main sur son crâne chauve.

Tous les matins, il se rasait à sec avec une lame de couteau. En réalité, il était naturellement chauve, à l'exception de quelques plaques autour des oreilles qui repoussaient suffisamment pour qu'Erik fasse la grimace à chaque fois qu'il voyait l'homme du val se raser.

— Un an ! répéta Billy Goodwin. Vous avez passé un an dans ce camp ?

Jadow sourit.

— Eh, mec, on avait pas beaucoup le choix ; et puis, réfléchis. (Il rit, un rire de gorge qui ressemblait néanmoins à celui d'un enfant.) La nourriture était somptueuse et la compagnie... (il jeta un regard moqueur en direction de Jérôme.) ... divertissante. Et on était content de rester là-bas...

— Pourquoi ça ? demanda Roo.

Ce fut Biggo qui répondit à la place de Jadow.

— Parce que ça voulait dire qu'ils ne partaient pas encore là où de Loungville et l'Aigle nous emmènent.

— Exactement.

— Alors, comme ça, vous jouez les soldats depuis un an ? s'étonna Luis.

— Depuis plus longtemps encore, et je n'appelle pas ça jouer quand des hommes meurent, répondit un homme du nom de Peter Bly.

Jérôme acquiesça.

— Les trente que vous avez devant vous sont tout ce qui reste des soixante-dix-huit personnes qui ont subi cette fausse exécution depuis un peu plus d'un an.

Sho Pi prit la parole à son tour.

— C'est ce qui expliquerait pourquoi le caporal Foster et... Quel est le véritable rang de Robert de Loungville ? La première fois que je l'ai vu, je l'ai pris pour un noble. Est-ce que quelqu'un le sait ?

Jérôme secoua la tête.

— Je l'ai toujours entendu appeler « sergent ». Mais je l'ai vu donner des ordres à un capitaine de l'armée du roi. C'est lui qui commande quand l'elfe n'est pas là.

— Quel elfe ? demanda Erik.

— C'est comme ça que les gardes les plus âgés appellent l'Aigle, expliqua Luis. Ce n'est pas une plaisanterie. Mais ça n'a rien d'irrespectueux. Ils disent simplement que ce n'est pas un humain.

— C'est vrai qu'il a l'air un peu bizarre, admit Roo.

Jérôme se mit à rire.

— Regardez qui parle de bizarre ! s'exclama Jadow.

Le groupe au grand complet éclata de rire et le jeune homme, gêné, rougit et balaya la remarque d'un geste de la main.

— Ce que je veux dire, c'est qu'il ne nous ressemble pas.

— Personne ne ressemble à personne, intervint Sho Pi.

— On sait ce que tu veux dire, répliqua un autre homme dont Erik ne connaissait pas le nom.

— Je n'ai jamais été à l'Ouest, reprit Jadow, même si mon père s'est battu là-bas contre les Tsurani pendant la guerre de la Faille. Ça, c'était de la bataille, mec, à en croire ce que mon vieux racontait. Il a vu des elfes à la bataille de la vallée des Tours Grises, quand les elfes et les nains ont violé le Traité. Il m'a raconté que les elfes sont grands et beaux, mais qu'ils ont les yeux et les cheveux comme nous, et que ça va du brun au blond, tu ne le savais pas ? Pourtant il a dit aussi qu'il y a quelque chose de spécial chez eux et qu'ils se déplacent avec une espèce de grâce – comme s'ils dansaient pendant que nous on marche, qu'il m'a dit.

— Ça ressemble à la description de l'homme qui se fait appeler l'Aigle, admit Sho Pi. Voilà quelqu'un que je n'aimerais pas avoir à combattre.

— Toi ! s'exclama Erik. Tu as désarmé des soldats en leur prenant leur épée. J'aurais cru que tu n'avais peur de personne.

— C'est vrai, Erik, j'ai pris son épée à un homme armé. Mais je n'ai jamais dit que je n'avais pas eu peur en le faisant. (Il parut songeur, tout à coup.) Il y a quelque chose de dangereux chez ce Calis.

— Il est plus fort qu'il en a l'air, approuva Jérôme, visiblement embarrassé. Au tout début de l'entraînement, avant qu'il délègue ses pouvoirs à Bobby de Loungville, j'ai essayé de le malmenier et il m'a jeté à terre si violemment que j'ai eu peur de m'être fracturé le crâne.

— Aucun risque, mec, il est trop épais, répliqua Jadow, faisant rire les autres.

— Non, je suis sérieux. Je me vante d'être le meilleur pour encaisser les coups, mais je n'avais jamais ressenti ça et j'ai vraiment été surpris. (Il regarda Sho Pi.) Autant que la fois où tu m'as tordu le pouce. Pareil. J'ai bougé et, brusquement, je me suis retrouvé sur le dos avec des carillons dans la tête.

— Il a pas vu le coup venir, mec, ajouta Jadow. Pour être franc, moi non plus d'ailleurs. Calis est rapide.

— Ce n'est pas un humain, conclut un autre, qui s'attira l'approbation générale.

L'échelle qui menait à la cale grinça. Aussitôt, les hommes se levèrent et se précipitèrent vers leurs couchettes respectives avant même que le caporal Foster ait franchi l'écouille. À peine eut-il posé le pied sur le plancher qu'il s'écria :

— Extinction des feux, les filles ! Dites bonne nuit à vos copines et allez dormir. La journée sera longue demain.

Erik n'était pas encore tout à fait sous sa couverture en laine que la lanterne fut éteinte, plongeant la cale dans la pénombre. Il s'allongea et se demanda comment ç'avait dû être, de vivre dans ce camp pendant un an, de voir arriver des hommes qu'on ne connaissait pas et de les voir mourir. Brusquement, il se souvint de quelque chose qu'avait dit l'Isalani et l'appela à voix basse.

— Sho Pi ?

— Quoi ?

— Qu'est-ce que tu allais dire, tout à l'heure, quand tu as demandé quel était le rang de Bobby de Loungville ? Tu étais en train d'expliquer ce que lui et Foster faisaient.

— J'allais dire qu'après avoir vu tant d'hommes échouer, même après les avoir fait tester pendant le procès par la femme qui lit dans les esprits, ça explique pourquoi ils sont si inquiets pour nous, les six derniers.

— Je ne comprends pas.

— Plus de la moitié des hommes qu'ils ont sauvés de la potence sont morts avant notre arrivée au camp. Ça montre qu'en théorie, trois ou quatre d'entre nous – toi, moi, Roo, Billy, Biggo et Luis – ne devraient pas être sur ce navire, on devrait être morts. De Loungville a pris un risque. Même après toutes ces épreuves, il reste une chance qu'on échoue.

— Oh, je vois, fit Erik.

Il se rallongea, mais le sommeil fut long à venir, car il réfléchissait. A quoi pourraient-ils bien échouer ?

Chapitre 11

LE PASSAGE

Erik bâilla.

La vie n'était jamais monotone à bord du *Revanche de Trenchard*, mais il y avait parfois quelques moments d'ennui, comme celui-ci. Le jeune homme avait fini de s'entraîner avec ses compagnons – il comprenait à présent qu'ils formaient cette bande de « désespérés » que Robert de Loungville avait personnellement sélectionnés. Le repas du soir était terminé et Erik avait eu envie de prendre l'air. Les autres étaient allongés sur leur couchette dans la cale, mais le jeune homme se tenait à la proue du navire, surplombant le beaupré et écoutant les bruits de la mer tandis que le vaisseau avançait dans la nuit à pleine vitesse.

L'officier de quart sur le pont donna les consignes du moment et la vigie lui répondit que tout était clair. Cela fit sourire Erik. Il n'arrivait pas à comprendre comment l'homme savait que tout était clair, à moins d'avoir à sa disposition un artefact magique permettant à ses yeux de mortel de percer les ténèbres. En réalité, sa réponse signifiait certainement qu'il ne pouvait rien voir, se dit Erik.

Pourtant ce n'était pas tout à fait vrai. Un océan d'étoiles était suspendu au-dessus de sa tête et la petite lune venait juste de se lever à l'est. La lune médiane et la grande n'apparaîtraient, quant à elles, qu'un peu avant l'aube. Le dessin familier que formaient les points lumineux dans le ciel se réfléchissait en éclats d'argent sur la mer. Un demi-mille à tribord, le *Ranger de Port-Liberté* suivait une trajectoire parallèle. Des lumières à la proue, à la poupe et en haut du grand mât signalaient sa présence. De nuit, les navires devaient

allumer leurs feux afin de se détacher sur l'eau tel un phare pour éviter d'entrer en collision les uns avec les autres.

— Fascinant, n'est-ce pas ?

Erik se retourna, surpris de n'avoir entendu personne approcher. Calis se tenait à quelques pas de lui et observait le ciel.

— J'ai souvent pris la mer, et pourtant quand les lunes ne sont pas encore levées et que les étoiles brillent comme ça, je m'arrête toujours pour les regarder, émerveillé.

Erik ne savait pas quoi dire. Cet homme s'était si rarement adressé à eux que la plupart de ses compagnons avaient peur de lui. De Loungville faisait d'ailleurs de son mieux pour leur inspirer cette crainte, et les histoires de Jadow et de Jérôme à son sujet n'avaient fait qu'en rajouter.

— Euh, j'allais juste...

— Reste, lui dit Calis en s'accoudant au bastingage, juste à côté de lui. Bobby et Charlie sont en train de jouer aux cartes et je me suis dit que j'avais besoin de prendre l'air. Je vois que je ne suis pas le seul.

Erik haussa les épaules.

— On se sent un peu à l'étroit, parfois, en bas.

— Et parfois, un homme a besoin d'être seul avec ses pensées, n'est-ce pas, Erik ?

— C'est vrai. Mais je ne m'appesantis pas sur ce qui m'arrive, ajouta-t-il sans savoir pourquoi. Ce n'est pas dans mon caractère. Roo, lui, par contre, s'inquiète assez pour deux, mais...

— Mais quoi ? lui demanda Calis.

— C'est peut-être à cause de ma mère, répondit le jeune homme, qui s'aperçut à quel point elle lui manquait. Elle s'inquiétait toujours pour un rien et, du coup, je n'ai jamais eu beaucoup de choses à l'esprit la plupart du temps.

— Tu n'avais pas d'ambitions ?

— Je voulais juste avoir un jour ma propre forge.

Calis hocha la tête, un geste qu'Erik devina plus qu'il ne le vit à la faible lueur de la lanterne la plus proche.

— C'est un but honorable.

— Et vous ? ne put s'empêcher de demander Erik – il se sentit gêné de son audace, mais Calis sourit.

— Moi, quels sont mes buts ? (Il se tourna et s'adossa au bastingage, sur lequel il posa les coudes, le regard perdu dans les ténèbres.) C'est difficile à expliquer.

— Je ne voulais pas me montrer indiscret... monsieur.

— Tu devrais commencer à m'appeler « capitaine », Erik. Bobby est notre sergent, Charlie notre caporal et toi, tu fais partie des Aigles cramoisis, la compagnie de mercenaires la plus redoutée de notre terre natale.

— Je ne comprends pas, monsieur.

— Tu comprendras bien assez tôt, assura Calis. Nous arriverons bientôt, ajouta-t-il en regardant l'horizon.

— Où ça, monsieur... *capitaine* ?

— Sur l'île du Sorcier. J'ai besoin de parler à un vieil ami.

Erik resta silencieux, sans savoir quoi dire ou quoi faire, jusqu'à ce que Calis vienne à son secours.

— Tu devrais peut-être descendre rejoindre tes compagnons, suggéra-t-il.

— Oui, capitaine, répondit Erik, qui fit mine de partir, puis s'arrêta. Euh, capitaine, est-ce que je dois vous saluer, ou quelque chose dans ce genre ?

Calis eut un sourire étrange, qu'Owen Greylock aurait qualifié d'ironique, se dit Erik.

— Nous sommes des mercenaires, Erik, pas une maudite armée, lui rappela-t-il.

Le jeune homme hocha la tête et s'éloigna. Très vite, il retrouva sa couchette. Mais tandis que Jadow régalaient les autres en leur parlant des femmes qu'il avait connues et des batailles qu'il avait gagnées à lui tout seul, Erik l'écouta d'une oreille distraite en repensant à sa conversation avec Calis. Il se demandait ce qui pouvait bien se cacher derrière les paroles du capitaine.

— Capitaine !

Erik, occupé à assurer un cordage, s'arrêta. La vigie paraissait troublée.

— Qu'y a-t-il ? demanda Calis.

— Je vois quelque chose droit devant, monsieur, comme des lumières ou des éclairs, je ne sais pas vraiment.

Erik se hâta de resserrer le cordage et se tourna pour regarder. Le crépuscule approchait à grands pas, mais les derniers rayons du soleil à bâbord l'empêchèrent de voir quoi que ce soit. Il plissa les yeux et aperçut un faible éclair d'argent.

Roo rejoignit son ami.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je pense que c'est un éclair, répondit Erik.

— Génial, une tempête en pleine mer, gémit Roo.

Ils avaient quitté Krondor depuis presque un mois et la traversée avait été plutôt agréable jusqu'ici. L'un des marins leur avait expliqué que s'ils avaient fait le même trajet en sens inverse, ils auraient mis trois fois moins de temps.

— Eh, les garçons, vous n'avez rien à faire ? s'écria une voix familière au-dessus de leurs têtes.

Erik et Roo s'empressèrent de grimper de nouveau dans la mâture avant que le caporal Foster demande à monsieur Collins de leur donner davantage de travail à faire. Arrivés sur la dernière vergue, tout en haut du grand mât, ils firent mine de vérifier des cordages qui n'en avaient pourtant pas besoin. Mais les deux jeunes gens voulaient jeter un coup d'œil à la tempête qui s'annonçait.

Le soleil déclinait à l'horizon. Il n'y avait aucun nuage en vue mais ils virent clairement des arcs incroyablement brillants se détacher sur le ciel.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Roo.

— Rien de bon, à mon avis, répondit Erik en commençant à se déplacer dans le gréement pour redescendre sur le pont.

— Où tu vas ?

— Dire à monsieur Collins que nous avons vérifié les cordages et lui demander de nouvelles instructions. Ça ne sert à rien de rester là à regarder la tempête arriver, Roo. On y sera bien assez tôt.

Cependant, Roo demeura où il était, regardant les éclairs d'argent réapparaître dans les cieux qui s'assombrissaient. Des coups de tonnerre assourdissants et des grésillements devaient les accompagner mais, à cette distance, le jeune homme

n'entendait rien. Il sentit le froid l'envahir, en dépit de la chaleur de l'air nocturne. Il jeta un coup d'œil en bas et vit que la moitié de l'équipage s'efforçait également de discerner ce qui les attendait.

Roo s'attarda encore un moment, puis finit par descendre pour rejoindre Erik.

Ils se rapprochèrent de l'île du Sorcier pendant la nuit. Un peu avant l'aube, ils purent entendre le premier coup de tonnerre. Lorsque vint l'heure de réveiller les hommes pour remplacer ceux qui étaient de quart cette nuit-là, plus personne ne dormait à bord.

Erik n'avait parlé à personne de sa conversation avec Calis, mais l'équipage savait déjà quelle était leur destination : l'île du Sorcier, la demeure du légendaire Sorcier Noir. Certains l'appelaient Macros, mais d'autres prétendaient qu'il portait un nom tsurani et plusieurs affirmaient qu'il était le roi de la magie noire. Erik en conclut que personne ne savait la vérité. Apparemment, tous ceux qui en parlaient connaissaient quelqu'un qui connaissait quelqu'un d'autre qui avait parlé à un marin ayant survécu par miracle à une visite sur l'île.

De terribles histoires de destructions et d'horreurs, la mort étant la moindre d'entre elles, firent le tour du navire entre le crépuscule et l'aube, si bien que lorsque Erik et ses camarades remontèrent sur le pont, l'atmosphère était à l'angoisse.

Le jeune homme faillit lâcher une exclamation face au tableau qui l'accueillit. Une île se trouvait à tribord, si grande qu'il aurait fallu des heures pour en faire le tour, dominée par de hautes falaises. Sur la plus haute d'entre elles, un château noir formé de murs de pierres et de quatre tours se découpait, menaçant, sur le ciel. Il se dressait au-dessus d'une imposante cheminée de pierre, tel un bras de terre séparé du reste de l'île par l'action de la marée qui avait creusé une crevasse aussi infranchissable que n'importe quelles dunes. Un pont-levis pouvait être abaissé pour permettre de traverser, mais pour le moment, il était levé.

Le château était la source des terribles arcs d'énergie, ces éclairs d'argent qui illuminaient le ciel et disparaissaient dans

les nuages, accompagnés d'un grésillement strident qui faisait mal aux oreilles.

Des lueurs bleues brillaient à la fenêtre d'une haute tour surplombant l'océan. Erik crut détecter un mouvement au sommet des murs.

— De la Lande Noire !

La voix de Robert de Loungville sortit le jeune forgeron de sa rêverie.

— Oui, sergent ?

— Toi, Biggo, Jadow et Jérôme, vous nous accompagnez sur l'île, Calis et moi. Mettez une chaloupe à la mer.

Erik et ses trois camarades, aidés par quatre marins expérimentés, détachèrent rapidement la chaloupe et la firent passer par-dessus bord. Calis monta sur le pont et emprunta l'échelle pour descendre dans l'embarcation, sans adresser la parole à quiconque. De Loungville et deux marins le suivirent, puis Erik fit signe à ses compagnons d'avancer.

Lorsqu'il arriva au niveau du bastingage, il reçut une épée dans son fourreau et un bouclier des mains du caporal Foster. Le jeune homme passa le baudrier en travers de son épaule, attacha le bouclier dans son dos et descendit l'échelle. C'était la première fois qu'il se voyait remettre des armes en dehors d'un entraînement et cela le rendit nerveux.

La chaloupe s'éloigna du navire et prit la direction d'une petite plage, à l'écart du pic rocheux sur lequel s'élevait le château. Les marins avaient l'habitude de ramer, et Biggo et Erik étaient forts, si bien que l'embarcation atteignit le rivage en un rien de temps.

— Restez vigilants, leur recommanda Calis en débarquant sur le sable. On ne sait jamais à quoi s'attendre, par ici.

Robert de Loungville hocha la tête avec un sourire ironique.

— Malheureusement, c'est la stricte vérité.

Soudain, une silhouette surgit des buissons près du sommet de la falaise la plus proche, à côté d'un petit sentier qui descendait jusqu'à la plage. La créature, entièrement vêtue de noir, mesurant entre trois mètres et trois mètres cinquante, agitait ses longs bras enveloppés de manches immenses. Une

voix spectrale sortit du gigantesque capuchon qui dissimulait ses traits.

— Fuyez ! Tous ceux qui débarquent sans autorisation sur l'île du Sorcier sont maudits ! Fuyez maintenant, ou vous serez anéantis dans d'atroces souffrances !

Erik sentit les poils se hérissier sur sa nuque et ses bras. Biggo esquissa un geste de protection contre le mal tandis que Jérôme et Jadow dégainaient tous deux leur épée et se ramassaient, prêts à bondir.

Calis, pour sa part, resta immobile. Robert de Loungville désigna la créature en souriant et en faisant un geste de la main.

— Je crois qu'il est sérieux. (Il lui fit face.) Eh, chérie, pourquoi est-ce que tu descends pas me voir, que je te donne un bon gros baiser mouillé ?

Erik haussa les sourcils. Calis sourit à son ami. La créature se pencha, comme si la familiarité du sergent la choquait au point de lui faire perdre l'équilibre. Puis Erik, stupéfait, la vit basculer et s'effondrer.

De longues baguettes de bois tombèrent à l'intérieur de la robe au capuchon, tandis qu'un homme de petite taille surgissait des plis du tissu noir. Il s'agissait d'un individu aux jambes arquées, visiblement originaire d'Isalan, et vêtu d'une robe orange en loques, grossièrement découpée aux manches et aux genoux.

— Bobby ? s'écria-t-il, incrédule.

Puis son visage s'éclaira d'un sourire et il poussa un cri de joie.

— Calis !

Il descendit en courant jusqu'à la plage et sauta presque dans les bras du sergent de Loungville. Les deux hommes se donnèrent l'accolade à grand renfort de tapes dans le dos et Erik se dit qu'ils étaient complètement fous.

Calis étreignit à son tour le petit homme.

— Très spectaculaire, ta nouvelle attraction, Nakor.

Ce dernier eut un grand sourire. Erik s'aperçut alors qu'il avait l'épée à la main et le cœur battant. Il regarda autour de lui et vit que ses compagnons s'étaient mis en garde, eux aussi.

— On a eu des problèmes avec une bande de pirates quegans, il y a quelques années, expliqua Nakor. Cette petite lumière bleue ne les a pas effrayés, alors j'ai ajouté les éclairs. C'est plutôt impressionnant, je trouve, ajouta-t-il avec une certaine fierté. Ils apparaissent dès que quelqu'un se rapproche au point d'apercevoir l'île à l'horizon. Mais quand vous avez continué à faire voile dans notre direction, je me suis dit que je ferais mieux de descendre pour vous chasser en vous faisant peur.

Il désigna le tas de tissu et de baguettes en bois.

— C'est le Sorcier Noir ? lui demanda Robert.

— Pour le moment, répondit Nakor en souriant. (Il regarda les quatre gardes.) Dis à tes hommes que je ne vais pas leur faire de mal.

Calis se tourna vers eux et leur expliqua, en balayant l'air de la main :

— Remettez vos armes au fourreau. C'est un vieil ami.

— Où est Pug ? demanda de Loungville.

— Il est parti, répondit Nakor en haussant les épaules. Il a quitté l'île il y a trois ans environ, en disant qu'il reviendrait, un jour ou l'autre.

— Sais-tu où il est allé ? demanda Calis. C'est très important.

— C'est toujours important avec Pug. C'est pour ça qu'il est parti, j'imagine. Avec tout ce qui se passe dans le Sud...

— Tu es au courant ? s'étonna Calis.

Nakor sourit.

— Un peu. Tu vas pouvoir me raconter le reste. Vous voulez quelque chose à manger ?

Calis hocha la tête en guise d'approbation, et Nakor leur fit signe de le suivre. Avant de partir, Calis se tourna vers les deux marins :

— Ramenez la chaloupe au navire et dites au capitaine de bien suivre mes instructions. Dites-lui aussi de faire passer la consigne au Ranger. Suivez-nous, ajouta-t-il à l'intention d'Erik et de ses compagnons. N'ayez pas peur, vous allez rencontrer quelques créatures vraiment étranges, mais aucune ne vous fera de mal.

Le petit homme qui répondait au nom de Nakor guida Calis et de Loungville sur le sentier qui menait au sommet de la falaise. Erik et ses trois compagnons suivirent. Arrivé en haut, plutôt que de continuer vers le château, le groupe s'arrêta. Nakor ferma les yeux et fit un geste de la main. Aussitôt, les éclairs s'arrêtèrent brusquement. Le petit homme porta la main à son front et l'y laissa quelques instants avant d'expliquer :

— Oh, ça me fait mal à la tête de faire disparaître ce truc.

Puis il tourna les talons et s'engagea sur un autre chemin, qui accédait à une petite vallée envahie par la forêt.

Mais brusquement, les arbres s'évanouirent et Erik faillit trébucher tant il fut surpris. La forêt, extrêmement dense, avait laissé la place à un pré qui s'étendait sur près de mille six cents mètres. Au centre se dressait un ensemble de grands bâtiments comprenant une maison blanche et allongée, couronnée de tuiles rouges, et plusieurs dépendances, le tout bordé par un muret de pierre.

Erik aperçut au loin, dans des champs, des chevaux et du bétail, et ce qui ressemblait à des cerfs ou à des élans. Des silhouettes se déplaçaient dans l'enceinte de la propriété mais elles n'avaient pas l'air tout à fait humaines. Gardant à l'esprit les conseils de Calis, Erik décida de faire confiance à son supérieur et de suivre les ordres.

Ils arrivèrent à une petite cour devant la maison. Nakor ouvrit le portail logé dans le muret de pierre et fit entrer ses invités. Une créature apparut alors sur le seuil. Erik jeta un coup d'œil à Jadow, Biggo et Jérôme et devina à leur expression qu'ils étaient aussi stupéfaits que lui.

La chose faisait la taille d'un homme et avait la peau bleue, les yeux noir et jaune, les oreilles larges, et un front osseux et lourd. Elle sourit, dévoilant ainsi une dentition impressionnante. Erik n'en était pas certain, mais la créature correspondait à toutes les descriptions de gobelins qu'il avait entendues.

Pourtant, elle était vêtue à la pointe de la mode en vigueur actuellement à la cour de Krondor : une veste bleue étroitement ajustée et coupée à la taille, sur une ample chemise blanche à manches bouffantes rentrée dans une large ceinture de soie

noire. Une culotte grise moulante et des bottines noires complétaient l'ensemble. La chose ressemblait à l'un des dandys de la cour du prince Nicholas.

— Les rafraîchissements sont servis, annonça-t-elle.

— Bonjour, Gathis, salua Calis.

— Maître Calis, répondit la créature. Je suis si content de vous revoir. Ça fait longtemps depuis votre dernière visite. Heureux de vous revoir également, maître Robert.

— Est-ce que Pug t'a laissé la charge de sa maison, Nakor ? demanda Calis.

— Non, c'est Gathis qui s'occupe de tout, répondit le petit homme en souriant. Je ne suis qu'un invité.

Calis secoua la tête.

— Un invité ! Ça fait combien de temps maintenant, vingt ans ?

Nakor haussa les épaules.

— C'est qu'on avait beaucoup de choses à se dire et pas mal de sujets à étudier. Pendant ce temps-là, ces imbéciles du port des Étoiles continuent à s'étouffer eux-mêmes avec leurs ordres, leurs règlements et leur serment de ne rien divulguer. (Il désigna la propriété d'un ample geste du bras.) C'est ici que l'on peut vraiment apprendre.

— Je n'en doute pas, approuva Calis.

— Je vais m'occuper de vos gardes, monsieur, annonça Gathis.

Calis et Robert entrèrent dans la maison, suivis de Nakor. La créature se tourna vers Erik et ses compagnons :

— Suivez-moi, tous les quatre.

Gathis leur fit faire le tour du bâtiment. Erik fut surpris de découvrir que celui-ci était plus vaste qu'il ne l'avait cru au premier coup d'œil, lorsqu'ils avaient pris le chemin qui descendait de la falaise. L'édifice avait en réalité la forme d'un grand carré avec des entrées dans chacun des quatre murs. Ils empruntèrent l'une d'entre elles, ce qui permit au jeune homme de jeter un coup d'œil en passant et de voir qu'en son centre la maison s'ouvrait sur un jardin orné d'une grande fontaine.

Ils sortirent de la maison et croisèrent deux hommes à l'apparence très étrange : la peau noire comme de la suie et les

yeux rouges. Les quatre gardes se retournèrent, bouche bée, mais Gathis les rappela à l'ordre :

— Par ici, je vous prie.

Il les conduisit jusqu'à la porte d'une grande annexe et leur fit signe de le suivre à l'intérieur.

— Vous allez rencontrer ici de nombreux êtres qui vous paraîtront étranges ou effrayants, les prévint-il, mais aucun ne vous fera de mal.

C'était rassurant à entendre, car à l'intérieur ils virent ce qui, aux yeux d'Erik, ne pouvait être qu'un démon. Jadow avait déjà à moitié sorti son épée du fourreau lorsque la créature se retourna et lui donna un coup de cuillère en bois sur les jointures.

— Rangez ça, dit-elle d'une voix grondante.

Jadow poussa un petit cri et lâcha la poignée de son arme, qu'il laissa glisser dans le fourreau.

— Ça fait mal ! protesta-t-il en mordant le dos de sa main endolorie.

— On ne parle pas la bouche pleine, lui reprocha la créature en leur faisant signe de s'asseoir à une table.

Erik regarda autour de lui et s'aperçut qu'ils se trouvaient dans une cuisine. Le « démon » était une chose rouge aussi imposante que Jérôme et dont la peau, épaisse comme du cuir, paraissait deux à trois fois trop grande, car elle s'affaissait sur son corps en nombreux plis et replis. Deux cornes dominaient son crâne chauve, juste devant ses oreilles en forme d'éventail, et se courbaient pour terminer en pointe derrière la nuque.

La créature paraissait entièrement nue à l'exception du grand tablier blanc qu'elle portait. Elle prit une grosse coupe remplie de fruits et la déposa sur la table en disant :

— La soupe sera prête dans une minute.

— Alik va s'occuper de vous et envoyer quelqu'un vous montrer l'endroit où vous allez dormir, annonça Gathis.

La cuisinière se rendit à l'autre bout de la pièce et Gathis en profita pour ajouter à voix basse :

— Elle est très susceptible, alors essayez de lui faire un ou deux compliments sur sa cuisine.

Sur ce, il quitta la cuisine.

— *Elle ?* répéta Biggo à voix basse.

Jadow sourit en haussant les épaules et prit une grosse poire dans la coupe. Il mordit dedans, ferma les yeux en laissant le jus lui dégouliner le long du menton et émit un petit bruit de contentement.

Erik prit alors conscience des odeurs qui lui chatouillaient les narines et se sentit brusquement affamé car des fragrances épicées emplissaient la pièce. Il se rappela le goût qu'avait la nourriture à bord du navire et prit une pomme, croquante et sucrée à souhait, qu'il savoura.

Alika revint avec un gros plateau de fromage et de pain. Elle le déposa sur la table et fit mine de s'éloigner. Erik hésita un instant avant de dire :

— Merci.

La cuisinière s'arrêta.

— De rien, gronda-t-elle.

Ils eurent droit à un repas digne de ceux qu'on leur servait au camp, mais qu'ils purent apprécier de façon plus détendue. Alika leur apporta une soupe de légumes à la crème et aux épices, un poulet rôti par personne et des légumes verts en abondance, beurrés et épicés. Chacun eut également droit à une chope en étain contenant de la bière fraîche et mousseuse. Erik ne se souvenait pas d'avoir bu quelque chose d'aussi désaltérant.

— Je crois que si quelqu'un m'avait parlé de cet endroit et de ces créatures, je ne l'aurais pas cru, avoua Biggo entre deux bouchées.

— Eh, mec, c'est plus facile de croire aux esprits diaboliques et à la magie noire, approuva Jadow. « Et vous dites que cette créature savait cuisiner ? », ajouta-t-il en imitant une personne l'interrogeant au sujet de l'île. « Ouais, mec, même qu'elle cuisinait mieux que ma propre mère ! »

Les autres éclatèrent de rire.

— Je me demande pourquoi on est venus ici ? reprit Jérôme.

— C'est pas bon pour la santé de se poser trop de questions, rétorqua Jadow.

— C'est vrai que c'est ce qu'on a appris au camp, admit Jérôme. Si tu suis les ordres, tu restes en vie. Ne pose pas de questions et surtout ne pose pas de problèmes. Chaque jour vécu depuis la potence est un cadeau.

Erik acquiesça. Il avait encore du mal à ne pas frémir à chaque fois qu'il se remémorait la chute avec la corde autour de son cou. Il espérait ne plus jamais éprouver de nouveau le goût aigre de la peur.

La cuisinière rapporta du pain.

— Aliko ? lui demanda Biggo.

— Oui ? répondit celle-ci en s'arrêtant.

— Euh, qu'est-ce que vous êtes ?

La créature le regarda en plissant les yeux, comme si elle évaluait la nature de la question.

— Une étudiante. Je travaille ici pour m'instruire.

— Non, je veux dire : d'où venez-vous ?

— De Targary.

— Je n'en ai jamais entendu parler, remarqua Jadow.

— C'est loin d'ici, répondit la cuisinière en retournant à son travail.

Après ça, ils mangèrent en silence.

Lorsqu'ils eurent terminé, une petite fille – qui ne devait pas avoir plus de dix ou onze ans, mais qui avait les yeux marron et les cheveux gris – les escorta jusqu'à leur chambre.

— Vous dormir ici, dit-elle avec une pointe d'accent complètement étranger à leur monde. Eau être là. (Elle désigna une bassine et un broc d'eau.) Pour soulager vous, dehors c'est. Vous besoin, vous appeler. Moi venir.

Elle s'inclina et les laissa.

— Je vous jure que les pieds de cette enfant ne touchaient pas le sol, affirma Biggo.

Erik retira son baudrier et s'assit sur le lit le plus proche, doté d'un épais matelas de plumes, d'une grosse couette et de deux oreillers.

— Ça ne me surprend plus, annonça Erik, qui s'allongea sur le lit et s'étira à outrance. C'est le premier lit dans lequel je vais dormir depuis... (Il s'arrêta et sourit à ses amis.) Non, c'est le premier vrai lit dans lequel je vais dormir !

— Tu n’as jamais dormi dans un lit ? demanda Biggo en riant.

— Avec ma mère, quand j’étais bébé, sûrement, mais d’aussi loin que je me souviens, j’ai dormi dans une mansarde, puis en prison, puis au camp et enfin dans le navire.

— Alors profite-en, Erik de la Lande Noire, lui conseilla Jérôme en s’asseyant sur son lit. Moi, j’ai bien l’intention de dormir jusqu’à ce que quelqu’un me dise de me lever pour travailler.

Sur ce, il ferma les yeux et leva le bras pour se couvrir le visage.

— Ça, c’est une idée, mec, commenta Jadow.

Erik et Biggo ne tardèrent pas à les imiter et bientôt le silence régna dans la pièce, uniquement troublé par le bruit des ronflements.

Des voix tirèrent Erik du sommeil. Il s’assit, quelque peu désorienté pendant un instant, puis se rappela où il était. Les voix lui parvenaient par la fenêtre qui s’ouvrait sur le jardin.

L’une d’elle, familière, appartenait à Robert de Loungville et s’éleva dans la nuit tandis que lui et une autre personne se rapprochaient du bâtiment.

— ... ne l’avais encore jamais vu comme ça.

— C’est qu’il a beaucoup de choses à l’esprit, répondit une deuxième voix, qu’Erik reconnut comme étant celle de leur hôte, Nakor.

— Il a mal pris ce qui s’est passé lors de la dernière mission, admit de Loungville. On a déjà essuyé des revers, mais jamais de cette ampleur. S’il ne m’avait pas porté sur la moitié du chemin, je serais mort sur les rives de la Vedra. Des deux mille hommes qui sont partis, seulement soixante sont revenus.

— Oui, j’ai entendu dire que ç’avait été difficile.

— Quoi qu’on vous ait raconté, c’était pire.

Erik se sentit gêné. Il ne trouvait pas honnête d’espionner la conversation, mais après tout il se trouvait dans la chambre qui lui avait été attribuée, et Nakor et Robert ne se montraient pas particulièrement discrets.

— Oh, j'ai entendu parler de choses et d'autres, ajouta Nakor.

Erik devina que les deux hommes s'étaient arrêtés.

— Ça a été notre plus grande bataille. Calis nous a réunis avec les Faucons rouges de Haji et une demi-douzaine d'autres compagnies qui travaillent habituellement dans les terres orientales. Nous avons rejoint les autres défenseurs à Kismahal, une ville située entre Hamsa et Kilbar. On a eu quelques accrochages avec l'armée des terres occidentales et on l'a repoussée. Mais leurs unités de commandement ont réussi à passer et sont arrivées devant les portes de la cité. Alors on a fortifié la garnison et repoussé trois assauts depuis les remparts. On a fait quelques sorties aussi et on leur a infligé pas mal de pertes, notamment en brûlant leurs fourgons de ravitaillement. Puis la deuxième vague d'infanterie des terres occidentales est arrivée et nous avons été encerclés.

« Le siège a duré deux cent soixante-cinq jours, Nakor. Si tu avais vu ces satanés magiciens ! Ça n'avait apparemment rien de commun avec ce que sont censés avoir fait les Tsurani pendant la guerre de la Faille, mais c'était bien suffisant pour faire naître chez un homme la haine de la magie. Les sorciers du roi d'Hamsa sont arrivés de justesse à nous protéger du pire : les éclairs, les incendies, le gel. Mais ils n'ont pas pu nous épargner le reste, et c'était presque aussi éprouvant, ces nuages de mouches et de moustiques qui surgissaient de nulle part. Tous les tonneaux de vin de la cité ont tourné au vinaigre. Au bout des cent cinquante-cinq premiers jours, on s'est retrouvés à manger du pain dur et à boire de l'eau croupie pour survivre. Au bout de deux cents, on mangeait les asticots dans de la viande pourrie et des insectes quand on en trouvait et on en était même reconnaissants. On n'était pas loin de manger nos propres morts.

« Puis, quand la cité s'est rendue, Calis a choisi de prendre la fuite plutôt que d'annuler son contrat et de rejoindre les envahisseurs. (Erik décela de l'amertume dans la voix de Robert.) La moitié des hommes étaient blessés ou malades ; enfin, je devrais dire la moitié de ceux qui étaient toujours en vie. Ils nous ont donné un délai d'une journée avant de se

lancer à notre poursuite avec leur cavalerie. Si on avait suivi le fleuve en direction du sud, ils nous auraient rattrapés, ça, c'est sûr. Alors on est partis vers l'est et on s'est cachés.

De Loungville se tut pendant quelques instants. Lorsqu'il reprit la parole, Erik sentit qu'il avait du mal à retenir son émotion, comme s'il n'avait jamais raconté cette histoire à quiconque.

— Nous avons tué nos propres blessés plutôt que de les laisser derrière nous. Vu l'état dans lequel on était, on a eu du mal à atteindre les steppes. À partir de là, les Jeshandis ont protégé notre retraite, et les Serpents ont eu l'intelligence de ne pas engager le combat sur le propre territoire des nomades. Les Jeshandis nous ont soignés et nourris et on a fini par retourner à la Cité du fleuve Serpent.

— Je me souviens de mon premier séjour là-bas, il y a vingt-quatre ans, lui dit Nakor. (Il y eut un moment de silence.) Calis était très jeune, alors. Il l'est encore aux yeux des siens. Mais maintenant, il doit assumer beaucoup de responsabilités et n'a plus Arutha ou Nicholas à ses côtés pour le conseiller. Et vous voilà embarqués dans cette dangereuse aventure.

— Elle n'est pas dangereuse, elle est désespérée, répliqua de Loungville. Nous avons mis longtemps à la planifier et ça a été plus difficile que prévu de trouver les hommes qui conviennent.

— Tu crois vraiment que ces « hommes désespérés » vont réussir là où tant de soldats aguerris ont échoué ? demanda Nakor.

Il y eut de nouveau un long silence.

— Je ne sais pas, Nakor, je ne sais vraiment pas, finit par avouer de Loungville.

Erik entendit les deux hommes s'éloigner. Un peu plus tard, ils se remirent à parler, mais il ne comprenait plus ce qu'ils se disaient.

Il resta allongé un long moment à essayer de deviner le sens de tout ce qu'il avait entendu. Il n'avait jamais entendu parler de ces villes, Hamsa et Kilbar, et ne savait pas qui étaient les Jeshandis. Mais c'était surtout ce qu'il avait décelé dans la voix de Robert de Loungville qui l'impressionnait. Il y avait

perçu une note d'inquiétude, et peut-être même de peur. Pour le jeune homme, le sommeil fut long à revenir, et lorsque enfin il le trouva, il ne dormit pas bien.

Nakor, un sac de voyage sur l'épaule, attendait en compagnie de Calis lorsque Robert de Loungville demanda à Erik et à ses camarades de sortir de la chambre. Sans dire un mot, les quatre gardes emboîtèrent le pas à Calis et aux deux autres.

Nakor était plongé dans l'interminable récit des choses qu'il avait faites depuis la dernière visite de Calis et de Robert. Apparemment, le capitaine et l'Isalani se connaissaient depuis très longtemps. La veille, le petit homme avait parlé d'un endroit où Calis et lui s'étaient rendus vingt-quatre ans plus tôt, ce qui paraissait impossible puisque, pour Erik, le capitaine n'avait justement pas l'air d'avoir beaucoup plus que vingt-quatre ans. Puis le jeune homme se rappela que Nakor avait mentionné « les siens » en parlant de Calis et se souvint des remarques selon lesquelles leur commandant n'était pas un être humain.

Erik était à ce point plongé dans ses réflexions qu'il remarqua à peine qu'ils étaient sortis de la vallée et avaient escaladé la falaise. Il fut surpris de découvrir que la plage était noire de monde. Il y avait là ses propres camarades et tous les soldats qui avaient pris place à bord du *Ranger de Port-Liberté*. Ils attendaient tous tranquillement sur le sable. Erik reconnut quelques visages parmi les soldats du *Ranger*, car il s'agissait des hommes qui lui avaient servi son repas au camp. Mais cette fois, ils étaient vêtus de vêtements variés, comme les passagers du *Revanche*.

De Loungville fit signe à Erik et à ses compagnons de rejoindre leurs camarades. Puis il grimpa sur un rocher au bord de la piste afin de pouvoir dominer l'assemblée.

— Je réclame toute votre attention !

Calis prit sa place sur le rocher et entama son discours.

— Certains parmi vous me connaissent bien alors que d'autres ne m'ont jamais parlé. Mais la plupart d'entre vous savent désormais qui je suis, ou du moins croient le savoir. (Il

regarda chaque visage, un par un.) Je m'appelle Calis. Je sers le prince Nicholas comme je servais son père avant lui. Certains m'appellent « l'Aigle de Krondor », ou « l'Oiseau de Proie du prince ». (Ces titres avaient l'air de l'amuser.)

« Il y a vingt-quatre ans, une attaque de grande envergure a été lancée contre la Côte sauvage. Certains parmi vous se souviennent peut-être des massacres de Crydee, de Carse et de Tulan. (Certains des soldats les plus âgés du *Ranger* hochèrent la tête.)

« Ces événements nous ont conduits à traverser la moitié du monde jusqu'à un continent appelé Novindus.

Aucun des passagers du *Ranger* ne parla, mais les membres du groupe d'Erik échangèrent des regards en marmonnant des questions à voix basse.

— Silence ! ordonna de Loungville.

— Nous avons découvert là-bas l'existence d'un complot visant à détruire le royaume.

De nouveau, les passagers du *Revanche de Trenchard* s'agitèrent, mais aucun ne parla.

— Depuis, je suis retourné deux fois à Novindus, et certains d'entre vous m'y ont accompagné la dernière fois, ajouta Calis.

Les compagnons d'Erik se retournèrent, presque comme un seul homme, pour dévisager les soldats, des vétérans issus des différentes garnisons du royaume. Ceux-ci regardaient calmement Calis, comme s'ils comprenaient tout à fait son discours.

— Je vais résumer en quelques mots pour ceux d'entre vous qui n'étaient pas avec nous. Il y a dix ans, le prince Arutha a appris qu'une grande armée était en train de se rassembler dans cette partie de Novindus que l'on appelle les terres occidentales. Cette armée a surgi d'un endroit indéterminé le long du rivage d'un océan qu'ils appellent la Verte Mer. Punt a été la première cité à tomber. Il n'y a pas, là-bas, d'équivalent de notre armée royale. Les cités ont parfois une milice, mais la plupart des combats sont assurés par des mercenaires. Il existe tout un protocole de règles de conduite à suivre qui détermine comment les vainqueurs doivent traiter ces mercenaires à

l'issue d'une bataille. Les conquérants de Punt ont laissé le choix aux défenseurs de la cité : leur prêter allégeance ou s'enfuir en disposant d'une journée d'avance sur leurs poursuivants. Jusque-là, rien d'anormal. Ce qui l'était, en revanche, c'est que tous les hommes de la cité ont reçu l'ordre d'incorporer l'armée de leurs vainqueurs – c'était ça ou leurs femmes, enfants et parents se faisaient empaler sous leurs yeux. Après les premières exécutions, toute la population mâle de la pointe de Punt a rejoint cette armée.

« Ils ont alors marché sur la cité d'Irabek, qui est tombée après d'âpres combats. Port Sulth a suivi, ainsi que toutes les villes le long du fleuve Manstra.

Erik n'avait jamais entendu parler de ces endroits, mais il écoutait, fasciné.

— Depuis la pointe de Punt, ils ont lancé une invasion le long du fleuve Dee, cherchant à entrer dans cette partie du continent connue sous le nom de terres médianes. Ils n'y ont rencontré aucune opposition jusqu'à ce qu'ils arrivent dans les contreforts du Ratn'gary – une gigantesque chaîne de montagnes. Des nains, qui ressemblent beaucoup à ceux qui vivent à l'ouest de Krondor, les ont repoussés pendant trois ans. Alors, les envahisseurs ont fini par établir une frontière fortifiée et ont cherché un autre moyen de traverser Novindus.

« Ils sont passés par la forêt d'Irabek, qui est plus sombre et plus effrayante encore que notre Vercors. Un grand nombre d'envahisseurs sont morts dans les bois mais les autres ont fini par ressortir de l'autre côté et s'en sont pris à la cité d'Hamsa. Le roi les a combattus pendant cinq ans avec son armée et a fait appel à des mercenaires venus d'aussi loin que la Cité du fleuve Serpent, située à l'autre bout du continent. Nous avons des accords avec cette ville et c'est comme ça que nous avons appris l'existence des envahisseurs.

Calis fit une pause avant de reprendre.

— Le prince Arutha pensait savoir qui se trouvait derrière cette invasion et a envoyé des agents vérifier ses soupçons. Sur les trente hommes que nous avons envoyés, un seul est revenu, dans un sale état, et a confirmé nos pires craintes.

« Il y a six ans, on m'a donné le commandement d'une force de deux mille hommes et j'ai été envoyé soutenir les défenses de la cité de Hamsa.

Tous les auditeurs de Calis se tenaient immobiles, Seul le cri des mouettes et le bruit des vagues qui se brisaient sur les rochers au pied du château venaient troubler le silence.

— Il existe une race de créatures qui vit quelque part sur Novindus, poursuit Calis. Certains d'entre vous en ont peut-être entendu parler sous forme de légendes. On les appelle les Panthatians.

Erik se retourna pour regarder ses compagnons et vit Jadow esquisser un geste de conjuration. Les Panthatians étaient également surnommés les Serpents-Qui-Marchent-Comme-des-Hommes, des créatures appartenant au folklore que l'on évoquait pour effrayer les enfants afin qu'ils soient sages. Contrairement aux trolls et aux gobelins, des êtres naturels qui vivaient très loin le long de la frontière, les hommes-serpents appartenaient aux légendes, comme les dragons et les centaures, et personne ne croyait à leur existence.

Comme s'il lisait dans les pensées d'Erik, Calis ajouta :

— Ce ne sont pas des légendes. Je les ai affrontés en compagnie des hommes qui se trouvent là-bas. (Il désigna les soldats du *Ranger*.) Pour tous ceux qui se trouvent à bord du *Revanche de Trenchard*, sachez que vous aurez l'occasion de parler à ces hommes, vos anciens gardes, et de profiter de leur expérience. Ils vous diront, pour l'avoir vécu, à quel point les Panthatians sont réels.

« Dix navires ont fait voile vers le sud et déposé deux mille hommes sur le continent de Novindus pour combattre l'ennemi aussi loin que possible de chez nous. Seuls soixante de ces soldats sont rentrés chez eux. Si vous voulez entendre la totalité de l'histoire, ils vous la raconteront, car sur les soixante, les cinquante-huit survivants sont parmi nous. (Il regarda Erik droit dans les yeux pendant quelques instants, puis dévisagea aussi les autres prisonniers.) Moins d'un homme sur vingt est rentré, la dernière fois. Aujourd'hui, six ans après, nous retournons combattre ces envahisseurs.

« Seulement, cette fois, ils sont plus puissants, mieux établis et conscients de la menace que nous représentons. Les habitants de chaque ville qu'ils conquièrent se joignent à eux ou meurent. Lorsque Hamsa est tombée, sur six mille défenseurs, quatre mille ont juré fidélité à l'envahisseur. Les mercenaires qui ont refusé ont pu prendre une journée d'avance puis ils ont été pourchassés et parfois massacrés.

« Cette armée a l'intention de conquérir le continent de Novindus tout entier. Plus encore, elle a ensuite l'intention de traverser l'océan et d'envahir le royaume.

« Certains d'entre vous pensent peut-être qu'ils vont avoir l'occasion de s'échapper au milieu d'un tel chaos. (Erik regarda autour de lui et vit que l'expression sur plus d'un visage confirmait les propos de Calis.) Si vous essayez de quitter cette compagnie sans autorisation, à n'importe quel moment et où que ce soit, Robert de Loungville et moi-même nous ferons un plaisir de vous pendre à l'arbre le plus proche.

« Et si vous réussissez malgré tout à vous échapper, sachez que vous ne faites que gagner du temps, car en fin de compte, cette armée envahira tout Novindus, y compris la cachette que vous y trouveriez ; et vous servirez, ou vous mourrez.

« Naturellement, vous allez me demander : pourquoi risquer de mourir maintenant si on peut gagner du temps ? (Il se tut pour laisser les hommes réfléchir à sa question.) Eh bien, je vais vous le dire : c'est parce que ces créatures, ces hommes-serpents, ne se contenteront pas de leurs conquêtes. Ils finiront par tout détruire et vous mourrez.

Les prisonniers se mirent à grommeler. À la grande surprise de Calis, ce fut Nakor qui prit alors la parole.

— Espèces d'idiots ! Écoutez-moi ! J'ai vu ce que ces créatures sont capables de faire. Il y a presque vingt-cinq ans de ça, elles ont essayé de nous détruire au moyen d'une épidémie de peste ; elles voulaient tuer tous les habitants du royaume.

Jérôme fut le seul à avoir l'audace de lui répondre.

— Pourquoi voudraient-elles faire une chose pareille ?

— Je pourrais vous le dire, répliqua Nakor, mais je ne crois pas que vous pourriez comprendre.

Jérôme avait aussi mauvais caractère que Luis et regarda l'Isalani en plissant les yeux.

— Au risque de me faire passer à tabac par mon officier, petit homme, je vous ferais remarquer que je ne suis pas aussi stupide que vous le croyez. Si vous parlez suffisamment lentement, je suis sûr que je peux comprendre.

Nakor jeta un coup d'œil en direction de Calis, qui hocha la tête.

— Très bien, céda l'Isalani. Les Panthatians ne sont pas des êtres naturels.

Jérôme Handy lui lança un regard perplexe et Nakor ajouta :

— Je vais parler lentement, c'est promis.

Certains des prisonniers éclatèrent d'un rire nerveux.

— Continue, l'encouragea Calis.

— Il y a de cela des millénaires, ce monde était habité par les Seigneurs Dragons.

De nouveau, certains esquissèrent un geste pour se protéger du mal. D'autres raillèrent ouvertement.

— Ce ne sont que des légendes !

— C'est vrai, admit Calis. Mais ces légendes sont basées sur l'Histoire, la vraie. Ces êtres ont régné sur notre monde, autrefois.

— Et l'une de ces créatures, reprit Nakor, l'une des plus puissantes de sa race, a créé les Panthatians pour la servir. Ils n'étaient que des serpents dans les marais de Novindus et elle les a élevés au rang de serviteurs, en faisant d'eux, artificiellement au début, des créatures humanoïdes. Puis elle les a fait se reproduire. Elle s'appelait Alma-Lodaka.

« Quand les Seigneurs Dragons disparurent, ces créatures à l'esprit dérangé ont cru qu'ils devaient attendre et permettre le retour d'Alma-Lodaka. Ils ont trouvé, par des moyens que je ne vous révélerai pas, comment la ramener en ce monde. Mais cela aurait pour conséquences la destruction de toute vie sur Midkemia.

— Non ! s'écrièrent plusieurs hommes.

— Pas possible ! s'exclama un autre.

— Possible ? répéta Nakor. Qu'est-ce qui est possible, dites-moi ?

Il mit la main dans son sac et en sortit une orange, qu'il lança à Jérôme. Puis il en prit une autre et l'envoya à Erik. En quelques minutes, il distribua ainsi au moins une vingtaine d'oranges.

— Je croyais que c'étaient des pommes ? s'étonna Calis.

— Je suis revenu aux oranges, il y a quelques années, répondit Nakor en continuant à sortir toujours plus de fruits du petit sac.

Puis il le leva et le renversa pour montrer à tout le monde qu'il était vide. Il remit ensuite la main à l'intérieur et en ressortit de nouveau des oranges qu'il commença à distribuer aux soldats. Au total, plus d'une cinquantaine de fruits furent ainsi extraits de son sac.

— Qu'est-ce qui est possible ? demanda-t-il.

Il marcha jusqu'à Jérôme Handy, regarda le gros homme et lui demanda :

— À ton avis, est-il possible que je puisse te mettre à genoux d'une seule main ?

Jérôme plissa les yeux et rougit.

— Bien sûr que non !

Erik s'éclaircit la gorge. Lorsque son camarade se tourna vers lui, le jeune homme fit un signe de tête en direction de Sho Pi, qui se tenait derrière lui. Jérôme vit l'autre Isalani hausser les sourcils d'un air interrogateur et se tourna alors vers Nakor, qu'il dévisagea pendant un long moment.

— Mais vous y arriveriez peut-être avec les deux, finit-il par ajouter.

Nakor regarda par-dessus l'épaule du gros homme en direction de Sho Pi et sourit.

— Une seule me suffirait, répliqua-t-il.

Il se retourna pour s'adresser à l'assemblée tout entière.

— Croyez-moi sur parole, vous qui êtes des hommes désespérés. Les Panthatians sont capables de mettre fin à la vie telle que nous la connaissons sur ce monde. Plus aucun oiseau ne chantera pour accueillir l'aube et aucun insecte n'ira plus butiner de fleur en fleur. Aucune graine ne prendra racine.

Aucun enfant ne pleurera pour téter le sein de sa mère. Aucun des êtres qui marchent, qui rampent ou qui volent ne survivra à cela.

— Pourquoi feraient-ils une chose aussi insensée ? demanda David Gefflin, un jeune homme qu'Erik connaissait à peine.

— Parce qu'ils croient que ce Seigneur Dragon, cette Alma-Lodaka, est une déesse. Elle était puissante, certes, mais n'avait rien de divin. Pourtant ces créatures dégoûtantes qui n'étaient autrefois que des serpents la vénèrent comme telle. Pour eux, elle est leur déesse-mère. Et ils sont persuadés que le fait de la ramener en ce monde leur permettra de rentrer dans ses bonnes grâces et qu'elle fera d'eux ses premiers serviteurs, les maîtres de toutes les créatures auxquelles elle donnera naissance. C'est pour ça qu'ils agissent ainsi et c'est pour ça que nous devons nous y opposer.

— Comment est-ce qu'ils peuvent faire ça ? demanda Billy Goodwin.

— Ça, nous ne vous le dirons pas, répondit Calis. Seuls le roi et quelques autres personnes connaissent ce secret. Personne d'autre n'a besoin de savoir. Pour nous, tout ce qui importe, c'est de les arrêter.

— Comment ? rétorqua Biggo. Vous avez perdu presque deux mille hommes la dernière fois, et d'après ce que vous nous avez dit, leur armée est maintenant deux fois plus importante qu'elle ne l'était à l'époque.

Calis balaya du regard l'assemblée de prisonniers et de soldats.

— C'est simple. Nous n'allons pas à Novindus pour nous opposer à cette armée, Biggo. Nous allons la rejoindre.

Chapitre 12

L'ARRIVÉE

Erik fit la grimace.

Le coup de pied circulaire que venait de lui donner Nakor n'était pas très fort, mais il faisait mal quand même.

— Tu charges toujours comme un taureau enragé, lui reprocha l'Isalani, qui avait le visage comme du cuir ridé, mais dont les yeux brillaient gaiement d'un éclat juvénile.

Sho Pi se tenait tout près d'eux et observait la scène. De nouveau, son compatriote, plus âgé que lui, tourna sur lui-même, de façon inattendue. Erik bougea juste à temps pour éviter de recevoir un nouveau coup de pied dans la poitrine et riposta en lançant son pied à son tour, avant de revenir rapidement à une position défensive.

— Pourquoi ! rouspéta Nakor. Pourquoi as-tu reculé ?

Erik, le corps et le visage couverts de sueur, aspira avidement de l'air et répondit en haletant :

— Parce que... j'aurais été... déséquilibré. Ce coup de pied... C'était pour vous faire reculer... pas pour vous blesser. Si je vous avais suivi, vous m'auriez brisé la nuque.

Nakor sourit. Une fois de plus, Erik fut frappé par la façon dont cet homme étrange, qui se trouvait à bord depuis moins d'un mois, avait réussi à se faire aimer de tout le monde. Il racontait des histoires extravagantes qui n'étaient probablement que des tissus de mensonges, et Erik le soupçonnait également de tricher aux cartes, vu la façon dont il gagnait tout le temps.

Mais s'il y avait bien un menteur et un tricheur à qui l'on pouvait faire confiance, c'était Nakor.

— C'est bien de savoir quand il faut reculer et ça l'est tout autant de savoir quand il faut pousser l'avantage, affirma Sho Pi en se plaçant à côté de Nakor.

Il s'inclina et Erik lui rendit son salut. Au début, comme les autres, il avait trouvé étranges tous ces rituels, et s'en était moqué ; mais à présent il les accomplissait sans y penser, comme ses camarades, d'ailleurs. En fait, il allait maintenant jusqu'à admettre, en son for intérieur, que ces rituels l'aidaient à rester concentré.

— Maître..., commença Sho Pi.

— Je te l'ai déjà dit, mon garçon, ne m'appelle pas comme ça !

Les prisonniers éclatèrent de rire. À un moment donné, au cours de la semaine qui avait suivi l'arrivée de Nakor, Sho Pi avait décidé que le petit homme était le maître à la recherche duquel il avait été envoyé. Nakor n'avait cessé de le nier depuis maintenant trois semaines, mais à chaque fois qu'ils discutaient, Sho Pi l'appelait « maître » au moins une fois et Nakor lui demandait d'arrêter.

Sho Pi ignora ses protestations.

— Je crois que nous devrions leur montrer le shi-to-ku.

Nakor secoua la tête.

— Montre-leur, toi. Je suis fatigué. Je vais aller par là-bas manger une orange.

Erik fit remuer son épaule gauche, qui se ressentait encore du coup qu'il avait reçu à la poitrine. Sho Pi le remarqua.

— Ça te gêne ? lui demanda-t-il.

Erik acquiesça.

— Il m'a touché ici, expliqua-t-il en désignant un endroit juste en dessous de son pectoral droit. Mais la douleur remonte dans la nuque et descend jusqu'au coude. Mon épaule me fait mal.

— Viens là, dit Sho Pi.

Il demanda à Erik de s'agenouiller, sous le regard approbateur de Nakor, qui hocha la tête. Sho Pi fit un geste de la main droite, puis posa les deux mains sur l'épaule d'Erik. Ce dernier écarquilla les yeux en sentant la chaleur qui s'échappait

des paumes de l'Isalani. La douleur lancinante diminua rapidement dans son épaule.

— Qu'est-ce que tu fais ? voulut savoir Erik.

— Dans mon pays natal, on appelle ça le *reiki*, expliqua Sho Pi. C'est une énergie de guérison qui se trouve à l'intérieur du corps et c'est ce qui t'aide à guérir les blessures et les maladies.

— Tu peux m'apprendre à faire ça ? demanda le jeune homme tandis que la chaleur détendait le muscle froissé.

— Ça demande beaucoup de temps..., commença Sho Pi.

— Ah, non ! l'interrompit Nakor, qui s'éloigna du bastingage en jetant son orange par-dessus bord. Assez de jargon monastique ! Le *reiki* n'est pas une méditation mystique et ne s'accompagne pas de prières. C'est quelque chose de tout à fait naturel. Tout le monde peut le faire !

D'un geste de la main, Nakor repoussa Sho Pi, qui souriait légèrement.

— Tu veux apprendre à pratiquer le *reiki* ? demanda-t-il à Erik, toujours à genoux.

— Oui, lui répondit le jeune homme.

— Donne-moi ta main.

Erik obéit. Nakor lui prit la main et en tourna la paume vers l'extérieur. Il ferma les yeux et traça quelques signes puis frappa la main du jeune homme, très fort. Erik sentit les larmes lui monter aux yeux à cause de la puissance de ce coup inattendu.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Pour réveiller les énergies. Maintenant, mets ta main là.

Il lui fit signe de la placer sur son épaule. Erik sentit alors de la chaleur s'échapper de sa propre main, comme l'avait fait Sho Pi.

— L'énergie abonde sans qu'il y ait besoin de prier ou de méditer, lui apprit Nakor. Elle est toujours là, si bien que tu peux guérir tout ce que tu touches. Maintenant, je vais te montrer où il faut placer la main. Je peux apprendre à ces hommes comment se servir du pouvoir en deux jours, mon garçon, ajouta-t-il à l'adresse de Sho Pi. On n'a pas besoin de toutes ces idioties mystiques. Les temples prétendent que c'est

de la magie, mais ce n'est même pas un bon tour. Seulement, les gens sont trop bêtes pour savoir qu'ils ont le pouvoir ou comment l'utiliser.

Sho Pi regarda Nakor d'un air sérieux, mais ses yeux brillaient d'un éclat rieur.

— Oui, maître.

— Ne m'appelle pas comme ça ! rugit le petit homme.

Il demanda aux prisonniers de se mettre en cercle autour de lui et commença à leur parler des énergies naturelles de guérison du corps. Erik était fasciné. Il repensa aux chevaux qu'il avait soignés, ceux qui auraient dû mieux récupérer, mais dont l'état n'avait fait qu'empirer, et ceux dont les blessures avaient guéri contre toute attente. Il se demanda jusqu'à quel point tout cela était dû à l'âme de ces animaux.

— Cette énergie provient du matériau de la vie, expliqua Nakor. Je sais que vous n'êtes pas idiots, mais je sais aussi que vous vous moquez pas mal de tout ce que moi je peux trouver si fascinant, je ne vais donc pas essayer de vous expliquer ce qu'est le matériau de la vie. Contentons-nous de dire que cette énergie est partout, dans toute chose vivante.

Calis survint sur le pont et croisa le regard de Nakor. Quelque chose passa entre eux tandis que l'Isalani ajoutait :

— Toutes les choses vivantes sont reliées entre elles.

Erik regarda en direction de Roo et vit que son ami avait remarqué l'échange, lui aussi.

Nakor continua d'expliquer que le corps pouvait se guérir de lui-même, mais que la plupart des gens ne savaient pas accepter leur propre pouvoir. Il leur fit la démonstration de quelques rudiments qu'ils avaient besoin de connaître pour profiter au mieux du reiki : où placer les mains pour obtenir l'effet désiré, comment identifier les différents types de blessures et de maladies – dans tous les cas, l'énergie semblait toujours présente quel que soit l'endroit où ils posaient la main, sur leur corps ou sur celui de leurs camarades, après que Nakor eut « éveillé le pouvoir » dans leur main.

Vers midi, tous les hommes avaient reçu une claque dans la main et venaient de passer des heures à manipuler les énergies de guérison des uns et des autres. Nakor et Sho Pi les

guidèrent à travers toute une série d'exercices destinés à les aider à identifier la source de problèmes ordinaires et à reconnaître la circulation des énergies dans le corps d'un autre. Pendant le repas, les prisonniers plaisantèrent sur le fait de devoir ainsi poser la main sur leurs camarades, mais ils étaient visiblement impressionnés par la simplicité de cet acte qui permettait de soulager les douleurs, de réduire les enflures et surtout de se sentir mieux en règle générale.

Après le repas, monsieur Collins envoya Erik et Roo dans la mâture, afin de relever les marins de quart pour qu'ils puissent manger. Roo assura une voile que le capitaine avait donné l'ordre d'amener car le vent avait fraîchi.

— Qu'est-ce que tu penses de tout ça ? demanda-t-il à son ami.

— La même chose que Nakor : c'est très utile. Je me fiche de ce que pense Sho Pi. C'est peut-être un truc mystique, mais puisque ça marche, je m'en servirai. Je regrette seulement de ne pas avoir pu soigner la jument de Greylock de cette façon, ajouta-t-il d'un ton presque nostalgique. Je crois que j'aurais pu la guérir plus vite.

— Et moi je crois que tout ce qui peut nous aider à rester en bonne santé est profitable, répliqua Roo.

Erik hocha la tête. Il savait que ses camarades rechignaient à envisager la fin de leur périple, car ils en redoutaient l'issue. Après leur avoir annoncé son intention de rejoindre l'armée des envahisseurs, Calis leur avait brièvement expliqué quelles seraient les étapes de leur mission.

Ils allaient débarquer sur une plage, au pied d'une falaise près de laquelle les navires ne passaient pas, d'ordinaire. Les trente-six prisonniers et les cinquante-huit survivants de la dernière campagne, avec à leur tête Foster, de Loungville, Nakor et Calis, allaient devoir escalader cette falaise. Ensuite, une fois le plateau gagné, ils s'enfonceraient à l'intérieur du continent, à la rencontre des alliés de Calis, puis rejoindraient les envahisseurs près d'une cité nommée Khaipur. Leur mission était de découvrir s'il existait la moindre faiblesse dans cette armée et si c'était le cas, laquelle. Calis et Nakor étaient les deux personnes les plus susceptibles de comprendre quel pouvait

être ce défaut. Puis, lorsqu'ils auraient rempli cette partie de la mission, tout le monde devrait retourner à la Cité du fleuve Serpent, retrouver le *Revanche de Trenchard*, et rapporter cette information essentielle au prince Nicholas.

S'ils parvenaient à trouver un moyen de contrecarrer l'attaque des envahisseurs avant que ces derniers aient le temps de rassembler une armée suffisante pour traverser l'océan et attaquer le royaume, tant mieux. Mais Calis ne cessa de leur rappeler les risques que chacun d'entre eux courait. Erik se souvenait encore de ses derniers mots : « *Personne n'en réchappera. Cette invasion n'est que la première partie de leur plan dévastateur. À la fin, ils libéreront une magie noire telle que vous ne pouvez même pas l'imaginer et même si vous vous cachiez dans la grotte la plus reculée des montagnes du Nord, ou sur l'île la plus éloignée de tout continent, vous mourriez. Si nous n'arrêtons pas cette armée, nous mourrons tous. C'est le seul choix que nous ayons : gagner ou mourir.* »

Maintenant, Erik comprenait pourquoi Robert de Lounville avait besoin « d'hommes désespérés », parce qu'à première vue, ils allaient se passer la corde au cou de nouveau. Le jeune homme caressa machinalement celle qu'il portait toujours.

— Oh, pitié ! s'exclama Roo.

— Quoi ?

— Il suffit de parler d'un démon pour qu'il apparaisse ! N'est-ce pas la crinière d'argent d'Owen Greylock que j'aperçois là-bas, sur le pont du *Ranger* ?

Erik plissa les yeux et aperçut une minuscule silhouette sur le navire voisin.

— Ça se pourrait. Il fait à peu près la même taille et a les mêmes cheveux gris.

— Je me demande pourquoi on ne l'a pas vu sur la plage ?

Erik finit d'attacher un cordage.

— Il n'est peut-être pas descendu à terre. Il connaissait peut-être déjà la mission.

Roo acquiesça.

— Il y a quand même encore des choses que je ne comprends pas dans tout ça. Qui est cette Miranda, par

exemple ? Tous les hommes à qui j'ai parlé d'elle l'ont rencontrée, parfois sous un nom différent. Et Greylock était peut-être ton ami, mais s'il est sur le *Ranger*, est-ce que ça signifie qu'il a quelque chose à voir avec notre arrestation ?

Erik haussa les épaules.

— Nous verrons bien si c'est Owen lorsqu'on aura débarqué. Pour le reste, qu'est-ce que ça peut bien faire ? Maintenant, on est là et on a une mission à remplir. Ce n'est pas en ressassant tout ça que ça va changer quelque chose.

— Tu te résignes trop facilement, mon ami, s'exaspéra Roo. Quand tout cela sera fini, si on survit, j'ai l'intention de devenir riche. Je connais un marchand, à Krondor, qui souhaite marier sa fille, laquelle n'est pas très jolie, paraît-il. Je suis peut-être le gendre dont il a besoin.

— Je crois que tu es suffisamment ambitieux pour deux, Roo, répondit Erik en riant.

Ils se remirent à travailler. Lorsque Erik regarda de nouveau en direction du *Ranger*, l'homme qui était peut-être Owen avait disparu.

Les semaines passèrent. Ils franchirent les passes des Ténèbres sans encombre, malgré le mauvais temps. Erik découvrit alors ce que c'était de risquer sa vie en pleine mer, suspendu dans le gréement et secoué par le vent et la pluie. Les vieux marins expliquèrent en riant qu'ils avaient franchi les passes relativement facilement pour cette époque de l'année et racontèrent comment ils les avaient parfois traversées dans d'impossibles conditions, avec des ouragans interminables et des vagues de la taille d'un château.

Il leur fallut trois jours pour passer. Lorsque ce fut terminé, Erik s'effondra sur sa couchette, tout comme ses camarades. Les marins, blasés, avaient réussi à dormir pendant la tempête quand ils n'étaient pas de quart, mais les anciens prisonniers en avaient été incapables tant l'expérience était nouvelle pour eux.

La routine s'installa à bord et les relations évoluèrent entre les hommes. Il arrivait qu'ils parlent plusieurs jours d'affilée du sinistre but de leur mission, pour ensuite ne plus l'évoquer

pendant une semaine ou deux. Leurs spéculations les amenaient parfois à se disputer, mais tous admettaient, sans se l'avouer, que chacun avait peur, à sa façon.

Les anciens soldats venaient parfois du *Ranger* pour s'entraîner avec les prisonniers. Quelquefois, ils leur racontaient en détail la campagne désastreuse à laquelle ils avaient survécu. D'autres fois, ils restaient silencieux à ce sujet. Cela dépendait des hommes et de leur humeur.

Erik découvrit au moins une chose : à en croire les vétérans, Calis n'avait rien d'un être humain. Un ancien caporal, originaire de Carse, lui expliqua qu'il avait rencontré Calis vingt-quatre ans plus tôt, alors que lui-même n'était encore qu'un bleu dans l'armée, et que depuis ce jour, il n'avait absolument pas vieilli – une histoire bien plus éloquente, aux yeux d'Erik, que celles de Jérôme et de Jadow au sujet de sa force prodigieuse.

De son côté, Roo apprenait à retenir ses colères, même s'il n'arrivait pas encore tout à fait à maîtriser son mauvais caractère. Il avait déjà pris part à plusieurs disputes mais seule l'une d'entre elles s'était soldée par un échange de coups de poing. Jérôme Handy y avait rapidement mis fin en attrapant le jeune homme, qu'il avait traîné sur le pont et menacé de jeter par-dessus bord. L'équipage avait éclaté de rire en voyant Roo se balancer au-dessus de l'eau tandis que Jérôme le tenait par les chevilles.

L'incident avait gêné Roo plus qu'il ne l'avait mis en colère et lorsque Erik lui en avait reparlé, il s'était contenté de hausser les épaules en disant quelque chose qui avait marqué son ami : *« Quoi qu'il puisse se passer, Erik, j'ai connu ma plus grande peur le jour de l'exécution. J'ai pleuré comme un bébé et je me suis pissé dessus quand ils nous ont emmenés à la potence. Après ça, de quoi je peux bien encore avoir peur ? »*

Erik aimait la mer, mais ne pensait pas qu'il pourrait mener la vie d'un marin. La forge et les chevaux lui manquaient. Il savait que c'était ce qu'il choisirait s'il survivait aux batailles à venir : une forge, une femme et des enfants.

Il pensait souvent à Rosalyn, à sa mère, à Milo et à Nathan. Il se demandait comment ils allaient et s'ils savaient qu'il était

en vie. Manfred l'avait peut-être révélé à un garde qui avait pu le répéter en ville. Mais il n'y avait sûrement personne qui se souciât suffisamment de lui ou de sa famille pour annoncer la nouvelle à sa mère ou à Rosalyn. Lorsqu'il pensait à cette dernière, il éprouvait des émotions étrangement neutres. Il l'aimait, mais lorsqu'il s'imaginait avec une femme et des enfants, ce n'était pas elle qu'il voyait. D'ailleurs, pour l'instant, il ne voyait personne.

Roo s'était mis en tête de retourner à Krondor pour y épouser la fille d'Helmut Grindle. Chaque fois qu'il en parlait, Erik riait.

À mesure que les jours passaient, les hommes devenaient de plus en plus compétents dans tous les domaines de leur entraînement. Les survivants de la dernière campagne faisaient preuve d'une sombre détermination et leur montraient l'exemple, les poussant à donner le meilleur d'eux-mêmes pour les égaler. Même si le navire ne s'y prêtait pas, ils pratiquaient le maniement des armes et, les jours où le temps le permettait, Calis leur apprenait à tirer à l'arc. Il avait choisi pour eux l'arc court des cavaliers des steppes orientales, les Jeshandis. Il laissait son arc long dans sa cabine car il n'avait aucun mal à se servir également de l'autre arme, plus courte. La moitié des anciens prisonniers se révélèrent de bons archers. Certains étaient même excellents. Roo était meilleur qu'Erik, mais aucun des deux ne faisait partie des trente meilleurs archers. Ceux-là se verraient remettre un arc à l'arrivée, expliqua Calis, mais il voulait que tous les hommes connaissent suffisamment l'arc pour pouvoir atteindre une cible au besoin.

C'était d'ailleurs, semblait-il, le motif sous-jacent de ces entraînements. De Loungville et Foster apprenaient aux anciens prisonniers comment manier les armes dont ils seraient peut-être obligés de se servir, depuis les longs bâtons jusqu'aux dagues. Les deux soldats notaient ensuite sur un cahier les forces et les faiblesses de chaque homme, sans pour autant leur épargner ne serait-ce qu'une heure d'entraînement, y compris avec les armes pour lesquelles ils n'avaient aucune disposition. Ce qui avait commencé au camp à l'extérieur de Krondor se poursuivait ainsi à bord du navire. Tous les jours, Erik passait

plusieurs heures à manier l'épée, la lance, l'arc, le couteau, ou ses propres poings, toujours dans le but de s'améliorer.

L'heure passée en compagnie de Sho Pi et de Nakor devint pour Erik le meilleur moment de la journée. Au début, la méditation lui avait paru étrange, mais à présent, cela le revigorait et lui permettait de mieux dormir. Ses camarades paraissaient apprécier l'exercice, eux aussi.

Lorsque arriva le troisième mois, Erik était devenu expert au combat à mains nues, ainsi qu'il appelait l'étrange danse isalanie que Sho Pi leur enseignait. Les mouvements, qui lui avaient tout d'abord semblé tellement incongrus, s'enchaînaient avec fluidité en une série d'attaques et de ripostes qu'il maîtrisait au point que, souvent, lors des autres entraînements, il réagissait sans y penser et de façon complètement inattendue. Un jour, alors qu'ils maniaient le couteau, il faillit blesser Luis, qui poussa une exclamation en rodezien tout en étudiant son ancien compagnon de cellule. Puis il se mit à rire.

— Ta « danse de la grue » s'est transformée en « griffe du tigre », on dirait.

Il s'agissait de deux mouvements que Sho Pi leur avait enseignés et qu'Erik avait inconsciemment reproduits.

Il se demanda ce qu'il était en train de devenir.

— Terre en vue ! s'écria la vigie.

Une certaine tension régnait à bord depuis deux jours – depuis que les marins avaient dit qu'ils étaient proches de l'endroit où ils allaient accoster. Tous les hommes avaient alors pris conscience du temps qu'ils avaient passé confinés sur le navire. Ces gros vaisseaux de guerre à trois mâts renfermaient suffisamment de provisions pour ce long voyage de quatre mois, mais la nourriture commençait à se gâter et tout le monde en avait assez. Seules les oranges de Nakor, qu'il distribuait toujours en abondance, étaient fraîches.

Erik monta dans le gréement et s'apprêta à amener les voiles, tandis que le capitaine guidait le navire à travers une série de dangereux récifs. Alors qu'ils longeaient des eaux plus claires, Erik baissa les yeux et aperçut quelque chose. On eût dit les débris d'un navire qui gisait sous trois mètres d'eau.

— Ça, c'est le *Rapace*, fiston, lui apprit Marstin, un vieux marin qui se tenait à côté de lui. C'est le navire du vieux capitaine Trenchard, de Kronдор, qu'on appelait autrefois *l'Aigle Royal*. Pendant un temps, on est devenus des pirates, nous, les marins du roi. (Il désigna le rivage couvert de rochers.) Une poignée d'entre nous s'est échouée ici il y a vingt-quatre ans, avec le jeune Calis, le prince de Kronдор – Nicholas, pas son père – et le duc Marcus de Crydee.

— Vous faisiez partie du groupe ? demanda Roo, assis de l'autre côté de lui.

— Oui, quelques-uns d'entre nous sont encore en vie. C'était ma première traversée, je venais d'entrer dans la marine royale, mais j'ai servi sur le meilleur navire et sous le meilleur capitaine de toute l'histoire du royaume.

Roo et Erik avaient entendu plusieurs versions de l'histoire du premier voyage de Calis sur le continent méridional.

— Où irez-vous, une fois que vous nous aurez déposés ici ?

— À la Cité du fleuve Serpent, répondit Marstin. C'est là que le *Revanche* va vous attendre, alors que le *Ranger* va être remis en état avant de retourner chez nous pour rapporter les nouvelles. En tout cas, c'est ce que j'ai entendu dire.

Dans la marine, ils appelaient cela des ragots, mais c'était bien ce que les deux garçons avaient eux aussi entendu dire. L'ordre d'amener les voiles vint interrompre la conversation. Erik et Roo se mirent aussitôt au travail.

Lorsqu'ils eurent fini, ils réalisèrent que le navire mouillait au large d'une longue plage déserte, située au pied d'immenses falaises qui devaient bien faire trente mètres de haut. Erik fut impressionné par l'aisance avec laquelle le capitaine avait trouvé cet endroit relativement sûr pour jeter l'ancre.

— Tout le monde sur le pont !

Erik et Roo se hâtèrent de descendre pour rejoindre les autres. De Loungville attendit que tout le monde soit rassemblé avant d'annoncer d'une voix forte :

— C'est ici qu'on débarque, les filles. Vous avez dix minutes pour descendre chercher vos affaires et remonter sur le pont. Ensuite, on mettra immédiatement les chaloupes à la mer. On ne doit pas traîner et on ne laissera personne derrière,

alors n'essayez même pas de vous cacher dans la pièce aux cordages.

Erik était convaincu que cet avertissement n'était pas nécessaire. Les discussions qu'il avait eues avec tous les autres membres du groupe laissaient entendre que tout le monde avait compris qu'il ne serait pas facile d'échapper à cette mission. Certains ne croyaient pas vraiment Calis, mais les explications de Nakor les avaient tous marqués, et quelle que soit leur véracité, cette bande d'hommes désespérés avait bien l'intention de relever le défi qui se présentait à elle.

Des cavaliers les attendaient au sommet de la falaise. L'ascension avait été relativement facile, car une échelle de bois et de corde avait été installée sur la paroi rocheuse. Une personne de faible constitution aurait peut-être eu des difficultés, mais après l'entraînement reçu au camp, immédiatement suivi par quatre mois de travail intense à bord du navire, Erik n'eut aucun mal à escalader la falaise avec ses armes et son sac à dos.

Lorsqu'il arriva au sommet, Erik vit qu'une belle oasis occupait tout le promontoire, jusqu'au bord même de la falaise. Des arbres, parmi lesquels se trouvaient des palmiers dattiers, entouraient un grand bassin d'eau. Puis le regard d'Erik se porta au-delà de cet écran de verdure. Alors, seulement, il aperçut le désert.

— Par tous les dieux ! s'exclama-t-il.

Roo s'approcha de lui.

— Qu'y a-t-il ?

Biggo et les autres les rejoignirent et regardèrent dans la direction que leur indiquait Erik.

— J'ai déjà vu le Jal-Pur, annonça Billy Goodwin, et j'ai l'impression que c'est de la gnognote à côté de ça.

Dans toutes les directions, ce n'étaient que sable et rochers, quel que soit l'endroit où se posait l'œil. Excepté lorsque la falaise laissait apparaître l'océan, le paysage monochrome était d'un gris ardoise ponctué de rocs plus sombres. L'après-midi était déjà bien avancé mais une brume

de chaleur faisait onduler l'air comme des draps sur une corde à linge. Erik se sentit brusquement assoiffé.

— Même à un chien de l'enfer, je ne souhaiterais pas ça, murmura Biggo.

Foster se mit brusquement à crier, attirant ainsi l'attention d'Erik et de ses cinq compagnons.

— Vous aurez le temps d'admirer le paysage plus tard, les filles ! Formez les rangs !

Il les conduisit jusqu'à l'endroit où attendait de Loungville. Celui-ci désigna un groupe de six hommes, parmi lesquels se trouvaient Jérôme et Jadow. Erik connaissait les quatre hommes de nom et leur avait parlé de temps à autre durant la longue traversée.

— C'est la plus ancienne équipe de six que j'aie. Ils s'entraînent depuis plus d'un an. (Puis il désigna Erik et son groupe.) Ceux-là, ce sont les petits nouveaux. Ils ne se sont entraînés que durant quelques semaines avant notre départ. Observez les autres, ajouta de Loungville à l'adresse d'Erik et de ses camarades. Faites ce qu'ils font. Si vous avez des ennuis, ils vous aideront. Si vous faites des erreurs, ils vous aideront aussi. Mais si vous essayez de vous échapper, ils vous tueront.

Après quoi, il s'éloigna, appelant Foster, criant des instructions afin que les hommes se mettent en ordre de marche.

Les cavaliers échangèrent quelques mots avec Calis, puis firent demi-tour et partirent au galop. À une courte distance se trouvaient de gros ballots recouverts d'une toile clouée au sol par des pieux et des cordes. Foster envoya une dizaine d'hommes pour ôter la toile. Lorsqu'ils eurent fini, Erik se rendit compte qu'il s'agissait d'une cache d'armes et d'armures.

Calis leva la main ;

— Vous êtes tous des mercenaires, à présent, alors certains d'entre vous doivent s'habiller comme des chiffonniers et les autres comme des princes. Je ne veux pas de disputes à ce sujet. Les armes sont plus importantes que les vêtements. Laissez ici les armes du royaume et prenez ce qu'il y a là...

— J'aurais bien aimé qu'ils nous disent qu'on n'avait pas besoin de toute cette quincaillerie avant de la trimballer jusqu'au sommet de la falaise, chuchota Roo.

— Souvenez-vous, nous ne faisons que jouer la comédie, poursuivit Calis. Nous n'avons pas pour objectif de ramener un butin.

Les hommes se pressèrent davantage autour de Calis, car ce dernier s'adressait rarement à eux et ils ne savaient toujours pas très bien ce qui les attendait.

— Vous connaissez déjà une partie de l'histoire. Maintenant, vous allez savoir le reste. En des temps reculés fut créée une race, celle des hommes-serpents de Panthatia.

Au lieu de marmonner des imprécations comme ils en avaient l'habitude, les hommes observèrent un silence attentif, car ils savaient que leur vie dépendait de toutes les informations dont ils disposaient sur leur mission.

— Les traditions de ce peuple remontent aussi loin que les guerres du Chaos. Les hommes-serpents pensent que leur destin est de régner sur le monde, détruisant par là même tous ceux qui y vivent. (Le jeune demi-elfe regarda chacun de ses hommes, comme s'il essayait de mémoriser leur visage.) Je pense qu'ils en ont les moyens. Du moins, c'est ce que nous devons découvrir.

« Certains d'entre nous sont déjà venus ici il y a douze ans. (Il fit un signe de tête en direction des vétérans de la dernière campagne.) Nous pensions alors en termes plus simples : nous voulions prendre part au combat pour aider à repousser les envahisseurs. Aujourd'hui, nous avons compris notre erreur. (Les vétérans hochèrent la tête en signe d'approbation.) Quel que soit le plan de ces créatures, il ne s'arrête pas à la simple conquête de territoires. Ils ne sont pas là non plus pour piller les richesses de ce continent. Il y a vingt ans, ils s'en sont pris à la petite cité de la pointe de Ptint et depuis, toutes les terres qu'ils envahissent tombent derrière un rideau de mort et de feu. Nous n'avons plus reçu de nouvelles des régions qu'ils ont conquises. Ceux d'entre nous qui les ont combattus sur les murs d'Hamsa savent qui ils sont. Des compagnies de mercenaires, comme celle que nous prétendons être, forment l'avant-garde,

mais derrière eux viennent des soldats fanatiques. Ils ont des officiers humains et des bataillons d'hommes bien entraînés, mais ils disposent aussi de Serpents qui chevauchent des montures de vingt-cinq mains de haut.

Erik cligna des yeux, abasourdi. Le plus gros cheval de guerre de la cavalerie du baron Otto mesurait déjà dix-neuf mains. Il avait entendu dire que les montures des lanciers lourds de Krondor en faisaient vingt, mais vingt-cinq mains, était-ce possible ? Cela voudrait dire que le cheval faisait près de deux mètres cinquante au garrot. Même le plus gros cheval de trait qu'il ait jamais vu ne s'en rapprochait pas.

— Nous n'avons pas vu ces créatures, avoua Calis, mais nous avons reçu des rapports dignes de confiance. Et derrière ces créatures viennent les prêtres eux-mêmes.

« On nous a rapporté que certains hommes sont récompensés par une place élevée au sein de ce groupe de combattants bien entraînés. Mais tous ne sont que les dévoués serviteurs de ceux qui cherchent à asservir ces terres.

« Notre mission est simple. Nous devons nous approcher le plus près possible du cœur de cette armée conquérante et découvrir le plus d'informations possible. Puis nous fuirons jusqu'à la Cité du fleuve Serpent et de là nous retournerons chez nous, afin que le prince Nicholas puisse se préparer à l'invasion qui ne manquera pas de se produire.

Il y eut un moment de silence. Puis Biggo prit la parole.

— Alors c'est tout ce qu'on a à faire pour pouvoir rentrer chez nous ?

Brusquement, l'assemblée éclata de rire. Erik s'aperçut qu'il ne pouvait pas se retenir. Roo le regarda, tenta de réprimer sa propre hilarité puis abandonna et se mit à rire à son tour.

Calis les laissa faire un moment, puis leva la main pour réclamer le silence.

— Beaucoup d'entre vous ne reviendront pas. Pour les autres, vous retrouverez la liberté et recevrez les louanges de votre roi. Si en plus nous parvenons à vaincre ces Serpents meurtriers, vous pourrez vivre votre vie comme vous l'entendez. Maintenant, allez tous chercher votre équipement. Une longue

et difficile marche nous attend dans le désert avant de pouvoir rencontrer nos amis.

Les hommes se jetèrent sur les armes et les vêtements comme des enfants sur les cadeaux du solstice d'hiver. Ils ne tardèrent pas à échanger commentaires et insultes amicales.

Erik dénicha une tunique d'un bleu passé mais encore en état, par-dessus laquelle il attacha un plastron orné d'une tête de lion usée et abîmée. Un simple bouclier rond, une dague à sa ceinture et une épée longue complétèrent son équipement. Tandis que ses camarades essayaient divers objets et les rejetaient, un heaume de forme conique pourvu d'un nasal vint rouler à ses pieds. Il se pencha pour le ramasser et se rendit compte qu'il était également doté d'un camail pour protéger la nuque. Le jeune homme l'essaya et s'aperçut que le heaume lui allait à merveille, si bien qu'il décida de le garder.

Tandis que la compagnie se préparait, l'humeur générale devint plus maussade. Calis vit qu'ils avaient fini et leva de nouveau les mains.

— Vous êtes désormais les Aigles cramoisis de Calis. Si jamais quelqu'un reconnaissait ce nom, dites-lui que vous venez des îles du Couchant. Les vétérans pourront expliquer aux nouveaux ce qu'ils ont besoin de savoir au sujet des Aigles si on leur pose des questions. Nous sommes les plus féroces guerriers du royaume et ne craignons ni hommes ni démons. On s'est fait botter les fesses la dernière fois, mais c'était il y a six ans et je ne crois pas que plus d'un homme sur mille s'en souvienne. Donc, formez les rangs – nous sommes des mercenaires, mais nous ne sommes pas complètement désorganisés – et vérifiez vos rations. Chaque homme doit prendre trois gourdes pleines avec lui. Nous allons marcher la nuit et dormir le jour. Suivez les instructions et vous vivrez et reverrez l'océan.

Tandis que le crépuscule tombait, Foster et de Loungville passèrent dans les rangs pour former des groupes. Puis Calis se tourna vers l'ouest, face à un soleil rouge sang, et les conduisit au cœur de la chaleur.

Erik n'avait jamais été aussi fatigué et n'avait jamais eu aussi chaud ni aussi soif de toute sa vie. Sa nuque le démangeait, mais il n'avait plus la force de lever la main pour se

gratter. La première nuit lui avait paru relativement facile. La température avait énormément baissé en quelques heures seulement et, à l'approche de l'aube, il faisait froid. Mais même ce froid-là était très sec, et il avait commencé à avoir soif. Cependant, tout comme ses camarades, il ne buvait que quand il en recevait l'ordre. Foster et de Loungville ne les laissaient boire qu'une gorgée toutes les heures.

Un peu avant le lever du soleil, on leur avait ordonné de monter le campement. Très vite, ils avaient érigé de petites tentes, suffisamment grandes cependant pour abriter six hommes. Ils s'étaient endormis tout aussi vite.

Des heures plus tard, Erik se réveilla en sursaut. L'air qu'il avait dans les poumons lui semblait à peine suffisant pour rester en vie. Il inspira profondément une goulée d'air sec qui lui fit presque mal. Il ouvrit les yeux et vit l'air onduler tandis que des vagues de chaleur miroitantes s'élevaient du sol. D'autres hommes remuaient en essayant de s'accommoder de la température extrême. Deux ou trois d'entre eux étaient sortis des petites tentes en se disant que la température à l'extérieur devait être inférieure à la chaleur qui se réverbérait sur la toile, mais ils regagnèrent très vite le minuscule abri. Comme s'il lisait dans leur esprit, Foster avertit ses hommes que s'il en prenait un en train de boire, il le fouetterait.

La deuxième nuit fut plus difficile encore, et le deuxième jour, terrible. Erik n'arrivait plus à se reposer, allongé comme il l'était en pleine chaleur. Il ne faisait que dépenser moins d'énergie en restant immobile. La nuit n'offrit aucun répit, car l'air froid et sec aspirait l'humidité aussi rapidement que la chaleur diurne.

Ils continuèrent à avancer.

Foster et de Loungville veillèrent à ne perdre aucun groupe de vue et firent en sorte que personne à l'arrière ne trébuche et ne soit abandonné. Erik savait qu'ils s'assuraient aussi que personne ne laisse tomber une partie vitale de son équipement parce qu'il était trop lourd.

Ils en étaient à présent au troisième jour et Erik désespérait de revoir jamais de l'eau et de l'ombre. De plus, la pente qui se dressait devant eux ne faisait qu'ajouter à la

cruauté du périple. L'inclinaison avait tout d'abord semblé douce, mais il avait maintenant l'impression d'escalader le versant d'une montagne.

Au sommet, Calis s'arrêta, mais fit signe à ses hommes de le rejoindre. Lorsqu'il arriva en haut à son tour, Erik vit qu'ils avaient atteint les plaines et qu'à partir de là, une succession de vertes collines menait à quelques bosquets disséminés çà et là, dont les grosses branches protégeaient du soleil. Calis désigna au loin les courbes d'une rangée d'arbres qui traversaient le paysage.

— Le fleuve Serpent. Vous pouvez boire tout votre soûl à présent.

Erik sortit sa dernière gourde et la vida. Il s'aperçut alors qu'elle était presque vide, ce qui le surprit. Il croyait qu'il lui restait plus d'eau car il ne pensait pas avoir bu assez pour vider trois gourdes entières.

— Ça s'est fait facilement, cette fois, dit Calis à de Lounghville.

Erik regarda Roo, qui secoua la tête. L'ordre de se mettre en marche passa dans les rangs et la compagnie se remit en route en direction du lointain fleuve.

Des chevaux paissaient dans de vastes corrals. Calis s'entretenait avec deux maquignons. Les vétérans étaient déjà venus jusqu'à ce comptoir visiblement prospère qui avait appartenu à un dénommé Shingazi. L'un des plus vieux soldats expliqua que l'endroit avait été complètement détruit la première fois que Calis était venu à Novindus, vingt-quatre ans plus tôt, et qu'il avait été entièrement rebâti depuis. Shingazi était mort dans l'incendie deux décennies plus tôt, mais les nouveaux propriétaires avaient gardé son nom, si bien que les Aigles de Calis profitaient à présent de l'hospitalité de Brek au débarcadère de Shingazi.

La cuisine était simple mais bienvenue après les rations de ces trois derniers jours. Les hommes appréciaient aussi le vin et la bière, qu'on leur distribua en abondance. Les cavaliers qui les attendaient n'étaient pas les mêmes que ceux qui les avaient accueillis sur les falaises. Ceux-là appartenaient aux Jeshandis,

avait appris Erik, alors que les hommes qui les attendaient au débarcadère venaient de la Cité du fleuve Serpent.

Une compagnie de soldats dont Calis connaissait le capitaine se trouvait avec eux. Ils étaient entrés à l'intérieur de la taverne pour discuter pendant que les mercenaires restaient à l'extérieur, livrés à eux-mêmes. Chacun s'était baigné dans le fleuve et avait bu jusqu'à satiété ; à présent, ils se reposaient avant la longue randonnée à cheval qui les attendait.

Erik observait les animaux avec intérêt. Là, au moins, se trouvait quelque chose qu'il pouvait comprendre. Il vit que chaque monture avait un mors brisé et une selle de cavalerie munie de sacoches. Il restait suffisamment de place derrière le trousséquin pour attacher un sac de couchage ou une tente entièrement repliée.

Foster se promenait non loin de là lorsque Erik remarqua quelque chose.

— Caporal ?

Ce dernier s'arrêta.

— Qu'y a-t-il ?

— Ce cheval n'est pas en bonne santé.

— Quoi ?

Erik passa sous la barrière du corral et repoussa les chevaux qui l'entouraient. L'un des palefreniers du maquignon lui cria quelque chose. Erik, qui avait essayé d'apprendre la langue de Novindus pendant la traversée, comprit qu'il lui demandait de rester à l'écart des bêtes. Le jeune homme n'avait cependant pas assez confiance en ses capacités de linguiste pour répondre au palefrenier qu'il voulait seulement jeter un coup d'œil. Il se contenta donc de lui faire un petit signe de la main, comme pour le saluer.

Lorsqu'il arriva devant l'animal qu'il avait repéré, il fit courir sa main le long de sa jambe gauche et la souleva.

— Il a le sabot abîmé, annonça Erik.

— Maudite soit leur avarice, grommela Foster.

Le palefrenier les rejoignit en criant de laisser les chevaux tranquilles.

— Vous ne les avez pas encore payés ! Ils ne sont pas à vous !

La légendaire colère de Foster se déchaîna. Le caporal attrapa l'individu par sa chemise, d'une seule main, et le souleva presque de terre en lui criant au visage :

— Je devrais t'arracher le foie et me le faire servir au déjeuner ! Va chercher ton maître et dis-lui que s'il n'est pas là très vite, je vais perdre ma bonne humeur et le tuer, lui et tous les fils de pute de citadins à dix kilomètres à la ronde !

Il le poussa plus ou moins en lâchant sa chemise et le palefrenier s'effondra contre le cheval qui protesta en s'ébrouant et s'éloigna. L'homme tourna les talons et partit en courant chercher son employeur.

Les soldats qui accompagnaient les maquignons n'avaient pas manqué de remarquer l'échange. Brusquement, des hommes armés apparurent de toutes les directions, visiblement prêts à engager le combat.

— Est-ce que c'était bien sage, caporal ? demanda Erik.

Foster se contenta de sourire.

Quelques instants plus tard, le maquignon leur tomba dessus en exigeant de savoir pourquoi ils avaient agressé son employé.

— Agressé ? répéta Foster. Je devrais vous couper la tête à tous les deux et la planter sur une pique. Regardez-moi cet animal !

— Eh bien, qu'est-ce qu'il a ? fit le maquignon en jetant un coup d'œil au cheval.

Foster se tourna vers Erik.

— Dis-lui ce qu'il a.

Le jeune homme devint brusquement le centre d'attention. Il regarda autour de lui et vit Calis et le capitaine des soldats sortir de la taverne. Visiblement, quelqu'un les avait avertis du danger.

— Il a un sabot abîmé, expliqua le jeune forgeron. Il est craquelé et il suppure, mais on l'a peint pour faire croire que l'animal est en bonne santé.

Le maquignon commença à se répandre en protestations mais Calis l'interrompit.

— Est-ce que c'est vrai ?

Erik acquiesça.

— C'est une combine habituelle. (Il prit la tête du cheval et regarda ses yeux avant d'examiner sa bouche.) Il a été drogué. Je ne connais pas les médicaments, mais je sais que certains permettent d'endormir la douleur suffisamment pour qu'il ne boite pas. Mais l'effet des produits qu'ils lui ont donné est en train de disparaître. Il va bientôt commencer à boiter.

Calis s'avança vers le maquignon.

— C'est notre ami Regin, du clan du Lion, qui vous a proposé de faire affaire avec nous, n'est-ce pas ?

L'individu hocha la tête et tenta de l'impressionner.

— C'est exact. Ma parole vaut de l'or, depuis la Cité du fleuve Serpent jusqu'aux terres occidentales. Je trouverai lequel de mes serviteurs s'est fourvoyé et le ferai fouetter. Visiblement, quelqu'un cherche à s'attirer mes faveurs, mais je ne tolérerai pas que l'on trompe de bons amis à moi.

Calis secoua la tête.

— Bien. Dans ce cas, nous allons examiner tous les animaux et pour chaque cheval que nous rejetons, vous nous devrez le prix d'un animal en bonne santé. Voici déjà le premier, ce qui signifie que vous nous donnerez gratuitement une monture saine pour le remplacer.

Le maquignon regarda en direction du capitaine des soldats qui l'accompagnait. Ce dernier sourit.

— Moi, ça me paraît correct, Mugaar.

Voyant qu'il n'obtiendrait aucune aide de ce côté-là, le maquignon porta la main à son cœur.

— Qu'il en soit ainsi.

Calis se tourna alors vers le capitaine tandis que le marchand qui venait de s'avouer vaincu s'éloignait.

— Hatonis, voici Erik de la Lande Noire. Il va examiner chaque cheval. Si tu pouvais veiller à ce qu'on ne le dérange pas, je t'en serais très reconnaissant.

Erik tendit la main. L'homme la serra d'une poigne ferme. Il semblait âgé d'une trentaine d'années environ et seul un peu de gris dans ses cheveux démentait sa jeunesse. Il était fort et avait l'air d'un soldat chevronné.

— Mon père sortirait de sa tombe pour venir me hanter si je jetais ainsi le discrédit sur mon clan, répliqua le capitaine.

— Erik, est-ce que tu es capable de vérifier plus de cent chevaux d'ici demain matin à l'aube ? voulut savoir Calis.

Le jeune homme regarda autour de lui et haussa les épaules.

— S'il le faut.

— Oui, il le faut, répliqua le demi-elfe avant de s'en aller.

Foster le regarda quelques instants puis se tourna vers Erik.

— Eh bien, ne reste pas là. Mets-toi au travail !

Erik poussa un soupir résigné et demanda à quelques-uns de ses camarades de venir lui donner un coup de main. Il ne pouvait pas faire apparaître un deuxième expert par magie, mais il avait besoin d'hommes pour faire marcher les animaux et conduire ceux qu'il avait déjà vérifiés dans un autre corral.

Il prit une profonde inspiration et se tourna vers le cheval le plus proche.

Chapitre 13

A LA RECHERCHE DE PUG

Le barman leva les yeux.

L'auberge était bondée, si bien qu'en temps normal, il n'aurait pas dû remarquer l'entrée d'un nouveau client. Mais la personne qui s'avavançait ne faisait pas partie de ses clients habituels, et lui-même n'était pas non plus un barman ordinaire.

Il s'agissait d'une femme de haute taille dont la démarche dénotait une certaine vigilance. Elle portait une robe qui dissimulait entièrement son corps et dont la qualité révélait qu'elle n'était pas une fille des rues, sans pour autant avoir l'élégance de la noblesse. Pendant quelques instants, le barman s'attendit à voir entrer derrière elle une escorte d'un ou plusieurs hommes, afin de la protéger des gredins qui vivaient dans les rues. Lorsqu'il constata que personne ne l'accompagnait, il comprit que cette femme sortait décidément de l'ordinaire. Elle balaya la pièce du regard, comme si elle cherchait quelqu'un. Puis ses yeux croisèrent ceux du barman et ne les lâchèrent plus.

Elle rejeta en arrière la capuche de son manteau, dévoilant son visage, ses cheveux bruns et ses yeux verts. Elle avait l'air jeune mais le barman savait par expérience combien les apparences peuvent être trompeuses. Elle n'était pas jolie mais saisissante, avec une bouche pleine et des pommettes bien dessinées. Ses yeux brillaient d'un éclat menaçant. La plupart des hommes auraient dit qu'elle était belle sans deviner à quel point elle pouvait se révéler dangereuse.

Alors que la jeune femme se dirigeait vers le bar, un jeune homme, bravache, se leva pour l'empêcher de passer. Il était dans la fleur de l'âge et ne ressentait que trop le

bouillonnement du sang qui courait dans ses veines et les vapeurs de la bière qu'il avait bue. De plus, il avait une allure presque majestueuse, avec ses deux mètres de haut et ses épaules larges, protégées par des épaulettes en fer. Par ailleurs, il avait trop de cicatrices pour qu'on l'accuse de mentir, même lorsqu'il se vantait.

— Voyez-vous ça, dit-il en éclatant d'un rire aviné. (Il repoussa son heaume afin de mieux la regarder.) Qu'est-ce qu'une jeune fille aussi belle fait là toute seule, sans moi ?

Cela fit rire ses deux compagnons. Mais la putain qui les accompagnait, espérant que ces trois soldats lui feraient passer une nuit rentable, jeta un regard désapprobateur à la nouvelle venue. Celle-ci s'arrêta lorsque le jeune guerrier se mit en travers de son chemin.

— Excusez-moi, dit-elle, je voudrais passer.

Le soldat, qui n'était encore qu'un gamin, sourit et parut sur le point de dire quelque chose. Mais son sourire s'effaça, lentement, jusqu'à ce qu'il dévisage la jeune femme d'un air perplexe.

— Je suis désolé, répondit-il à voix basse avant de s'écarter.

Ses amis le regardèrent, stupéfaits. L'un d'eux se leva. Le barman sortit aussitôt une petite arbalète et la posa sur le comptoir, le carreau pointé droit sur le trublion.

— Tu devrais te rasseoir et finir ton verre, l'ami.

— Hé, attends un peu, Tabert ! On dépense pas mal d'or ici, alors commence pas à nous menacer.

— Non, Roco, tu t'enivres avec la piquette que tu achètes au marché et après tu te ramènes pour peloter une de mes filles jusqu'à l'heure de la fermeture, alors que, la moitié du temps, t'as même pas assez d'argent pour te payer sa compagnie !

La fille qui était assise avec les trois soldats se leva en disant :

— Et le reste du temps, quand ils ont de l'argent, ils n'ont plus assez de fer dans leur épée à cause de toute cette piquette. Même quand ils y arrivent, ça vaut pas la peine de s'en vanter.

Cette remarque déclencha un torrent de rires et d'insultes de la part des autres clients de l'auberge. Le troisième guerrier, celui qui tenait la fille jusqu'à ce qu'elle se lève, protesta :

— Arlet ! Je croyais que tu nous aimais bien !

— Montre-moi d'abord ton or, chéri, et après je t'aimerai, répliqua la prostituée en souriant sans la moindre affection.

— Hé, les garçons, allez donc chez Kinjiki embêter un peu ses filles. Il a du sang tsurani dans les veines, il se montrera plus patient que moi, ajouta Tabert.

Deux des jeunes gens avaient l'air de vouloir refuser, mais le premier, celui qui avait tenté d'arrêter la mystérieuse jeune femme, hocha lentement la tête et remit son heaume. Puis il passa la main sous la table et reprit ses armes et son bouclier.

— Venez. On trouvera bien un autre endroit où s'amuser. J'ai dit : « Venez ! », rugit-il lorsque ses amis firent mine de protester.

Ce brusque éclat de colère les surprit et les fit hésiter. Mais ils finirent par accepter et le suivirent à l'extérieur.

La jeune femme arriva au bar. Tabert savait quelle allait être sa première question avant même qu'elle la pose et dit :

— Je ne l'ai pas vu.

Elle haussa un sourcil interrogateur.

— Quelle que soit la personne que vous cherchez, je ne l'ai pas vue, répéta le barman.

— Et qui je cherche, d'après vous ?

Le barman, un type corpulent aux cheveux clairsemés mais aux favoris bien fournis, répondit :

— Une femme comme vous ne peut être ici que pour demander des nouvelles d'un seul homme, et je ne l'ai pas vu récemment.

— Et pour quel genre de femme me prenez-vous ?

— Pour le genre qui voit des choses que d'autres ne voient pas.

— Vous êtes très observateur pour un barman, répliqua-t-elle.

— La plupart le sont, même s'ils apprennent à ne pas le montrer. D'un autre côté, je ne suis pas un barman ordinaire.

— Quel est votre nom ?

— Tabert.

Elle se pencha vers lui et baissa la voix.

— J'ai fait toutes les auberges et tous les bars les plus miteux de LaMut à la recherche d'un artefact dont je sais de source sûre qu'il est ici. Mais jusqu'à présent, on n'a fait que me jeter des regards idiots en bégayant des réponses confuses. J'ai besoin de me rendre dans le Couloir, ajouta-t-elle plus doucement encore.

— Suivez-moi, répondit Tabert en souriant.

Il la conduisit dans une petite arrière-salle et lui fit descendre un escalier.

— La réserve est reliée à d'autres pièces identiques, sous la cité, expliqua-t-il.

Il ouvrit une porte au pied de l'escalier et l'emmena jusqu'à l'extrémité d'un étroit couloir. Il n'y avait pas de porte, juste une petite alcôve fermée par un bout de tissu suspendu à une baguette en métal. Tabert s'arrêta juste devant.

— Vous comprendrez, j'en suis sûr, si je vous dis que dans cette pièce je ne pourrai plus vous aider. Je ne peux que vous montrer la porte.

Miranda hocha la tête, même si elle n'était pas tout à fait certaine de bien saisir le sens de ces paroles. Elle s'avança pour entrer dans l'alcôve et sentit l'énergie qui émanait de la baguette lorsqu'elle passa en dessous. Pendant un bref instant, elle aperçut une minuscule réserve où s'entassaient jusqu'au plafond des caisses et des barils de bière et de vin vides. Elle comprit aussitôt les paroles du barman et fit en sorte d'entrer en phase avec les énergies qui parcouraient la baguette de métal. Un instant plus tard, elle se trouvait en un autre lieu, sur un autre plan.

Le Couloir n'avait pas de fin. Du moins, aucune créature capable de communiquer n'en avait jamais découvert l'extrémité. Miranda vit que, de temps en temps, une porte, un rectangle de lumière, se dressait de chaque côté du Couloir. Entre chacune de ces entrées régnait un néant gris. Le fait qu'elle pût voir relevait du mystère car il paraissait ne pas y avoir de source de lumière. Miranda modifia ses perceptions et

le regretta aussitôt, car les ténèbres dans lesquelles elle se retrouva plongée étaient si profondes qu'elle éprouva un profond désespoir. Elle revint à la vision magique qu'elle avait tout d'abord employée et fut capable de voir de nouveau. Elle repensa alors aux paroles du barman. « *Vous comprendrez si je vous dis que, dans cette pièce, je ne pourrai pas vous aider. Je ne peux que vous montrer la porte.* » Il connaissait l'existence du portail magique qui s'ouvrait sur le Couloir, mais n'avait pas le pouvoir d'y faire entrer quelqu'un. Seules Miranda et quelques personnes aussi douées qu'elle sur Midkemia avaient les moyens de pénétrer dans le Couloir et surtout d'y survivre.

Elle se retourna pour regarder la porte qu'elle venait juste de franchir, cherchant un signe qui la différencierait des autres, au cas où elle aurait besoin de revenir par le même chemin. Au début, il lui sembla que rien ne sortait de l'ordinaire, mais elle finit par apercevoir des runes presque invisibles flottant au-dessus de la porte. La jeune femme concentra son attention sur ces glyphes et mémorisa leur forme et la façon dont ils se succédaient, les traduisant dans son esprit en « Midkemia ». En face de la porte se trouvait le néant, gris, vide et monotone.

Toutes les portes se trouvaient réparties à droite et à gauche de façon à ce qu'aucune ne se fît face. Miranda alla jusqu'à la porte suivante, de l'autre côté de celle par laquelle elle était entrée, et vit que les glyphes étaient différents. Elle les mémorisa aussi, car ces repères pourraient s'avérer utiles si elle s'égarait.

Après avoir appris par cœur les glyphes situés au-dessus des six portes les plus proches de la sienne, elle poursuivit son chemin en se basant sur le fait qu'en l'absence d'informations, une direction en valait bien une autre.

La silhouette au loin avait l'air vaguement humaine, mais elle pouvait tout aussi bien appartenir à un certain nombre de races. Miranda s'arrêta pour l'observer. Elle était capable de se défendre mais préférait éviter, si possible, de se jeter la tête la première dans les ennuis. Une porte à sa droite lui permettrait de s'échapper en cas de besoin, même si la jeune femme ne savait absolument pas quel monde se trouvait de l'autre côté.

Comme si elle lisait dans ses pensées, la lointaine silhouette lui cria quelque chose et leva ses mains gantées pour montrer qu'elle ne lui voulait aucun mal. Ce geste était cependant loin d'être rassurant puisque le corps de la créature se hérissait de multiples armes. Miranda était même étonnée que cette chose puisse encore se tenir debout et marcher sans perdre l'équilibre. Elle portait un heaume dont la visière dissimulait entièrement ses traits et avait le corps recouvert d'un matériau qui paraissait aussi dur que l'acier tout en ayant l'air plus flexible. Cette protection de couleur argent, pâle et terne, presque blanche, n'était pas aussi réfléchissante que la plupart des armures polies. La créature portait en outre un bouclier rond, accroché dans le dos, qui la faisait ressembler à une tortue. La poignée d'une épée longue se dressait au-dessus de son épaule droite, tandis que la crosse d'une arbalète dépassait de l'autre. Un glaive lui battait la cuisse droite et tout un assortiment de couteaux et d'armes de jet diverses couvrait son buste. Un fouet, enroulé et accroché du côté gauche de sa ceinture, complétait cet arsenal. En dehors de ses armes, la créature portait également un gros sac jeté sur l'épaule.

— Je vois que vous n'avez rien à la main... pour le moment, lui cria Miranda dans la langue du royaume.

L'être s'avança prudemment dans sa direction et lui parla dans une langue différente de celle qu'il avait d'abord utilisée. Miranda lui répondit en keshian. L'arsenal ambulant, à la démarche lente, s'exprima alors de nouveau dans un langage différent.

Miranda finit par utiliser une variante de la langue du royaume de Roldem.

— Ah, mais vous êtes de Midkemia ! s'exclama la créature. Je croyais avoir reconnu du delkian tout à l'heure, mais je suis un peu rouillé, avoua-t-il — car sa voix était indéniablement celle d'un homme. J'essayais de vous dire que si vous passez cette porte, vous feriez mieux de pouvoir respirer du méthane.

— Je sais comment me protéger des gaz mortels, affirma Miranda.

L'homme leva la main, lentement, et retira son heaume, dévoilant ses traits quasi juvéniles. Il avait les yeux verts, le

visage couvert de taches de rousseur et une crinière de cheveux roux humides. Il lui sourit d'un air amical.

— C'est vrai que la plupart des gens qui arpentent le Couloir en sont capables, mais la pression n'en est pas moins terrible. Vous pèseriez deux cents fois votre poids normal, sur Thedissio – c'est comme ça que les habitants de ce monde l'appellent – ce qui peut ralentir énormément les mouvements.

— Merci, finit par dire Miranda.

— C'est la première fois que vous venez dans le Couloir ?

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Eh bien, à moins que vous soyez beaucoup plus puissante qu'il n'y paraît – et je suis le premier à admettre que les apparences sont presque toujours trompeuses – ce sont habituellement ceux dont c'est la première incursion ici que nous trouvons errant seuls dans le Couloir.

— « Nous » ?

— Oui, ceux d'entre nous qui vivent ici.

— Vous vivez dans le Couloir ?

— Vous, c'est la première fois que vous venez ici, aucun doute. (Il posa son sac par terre.) Je m'appelle Boldar Blood.

— Voilà un nom intéressant, répliqua Miranda, visiblement amusée.

— Oh, ce n'est évidemment pas le nom que mes parents m'ont donné, mais je suis un mercenaire et il faut savoir être intimidant dans mon métier. C'est assez peu crédible, je sais bien, mais parfois ça marche. De plus, ai-je vraiment un visage qui inspire la terreur ?

La jeune femme secoua la tête et sourit à son tour.

— Je suppose que non, en effet. Vous pouvez m'appeler Miranda et, oui, c'est la première fois que je viens dans le Couloir.

— Savez-vous comment retourner sur Midkemia ?

— Si je fais demi-tour et que je remonte environ deux cent vingt portes, je pense que j'arriverai à trouver la bonne sortie.

Boldar secoua la tête.

— Ça, c'est le chemin le plus long. Il y a une porte, pas loin d'ici, qui vous amènera dans la cité d'Ytli, sur le monde d'Il-Jabon. Si vous arrivez à traverser deux pâtés de maisons sans

être accostée par les autochtones, vous trouverez une porte qui vous ramènera dans le Couloir, juste à côté de celle qui mène à... J'ai oublié de quelle porte midkemiane il s'agit, mais c'est l'une d'entre elles.

Il se pencha, ouvrit son sac et en sortit une bouteille. Puis il se remit à fouiller dans ses affaires, parmi lesquelles il trouva deux coupes en métal.

— Vous prendrez bien un verre de vin avec moi ?

— Volontiers, répondit Miranda en le remerciant. J'ai un peu soif.

— Quand je suis arrivé ici la première fois – ça doit remonter à un siècle et demi, à peu près – j'ai erré sans but et failli mourir de faim. Un très aimable voleur m'a sauvé la vie sans jamais cesser par la suite de me le rappeler, en me demandant une liste de faveurs apparemment inépuisable. Mais c'est vrai qu'il m'a bien aidé sur le moment. C'est très utile de savoir comment parcourir le Couloir. Naturellement, je serai ravi de partager ces connaissances avec vous.

— En échange de... ?

— Vous apprenez vite, répliqua Blood en souriant. Rien n'est gratuit dans le Couloir. Il arrive parfois que l'on fasse quelque chose dont les autres nous sont redevables, alors on tient les comptes. On reçoit toujours quelque chose en retour.

« Vous rencontrerez trois types de comportement dans le Couloir : il y a ceux qui vous éviteront et passeront sans vous encombrer de leur présence, ceux qui tenteront de passer un marché avec vous et ceux qui essayeront de profiter de vous. Les deuxième et troisième groupes ne sont pas nécessairement les mêmes.

— Je peux prendre soin de moi toute seule, répliqua Miranda avec une note de défi dans la voix.

— Comme je l'ai déjà dit, vous ne seriez pas là si vous n'étiez pas douée de certaines capacités. Mais souvenez-vous, c'est également vrai pour toutes les personnes que vous rencontrerez dans le Couloir entre les Mondes. Oh, il arrive qu'à l'occasion, une pauvre âme, dépourvue de pouvoirs, de talent ou d'aptitudes, se retrouve ici par hasard, sans y avoir été préparée, et personne ne sait comment ça peut arriver. Mais ces

gens-là ne tardent pas à ouvrir la mauvaise porte, ou à rencontrer ceux qui cherchent des proies faciles. Parfois même ils entrent dans le néant.

— Et qu'est-ce qui se passe dans ces cas-là ?

— Si vous connaissez le bon passage pour y entrer, vous finissez par vous retrouver dans la salle d'une grande auberge, connue sous de nombreux noms différents, qui appartient à un dénommé John. On l'appelle tout simplement « l'Auberge ». Cependant, John a de nombreux surnoms, tels que John-Qui-Respecte-Ses-Serments, John-Qui-Ne-Trompe-Jamais-Personne, John le Scrupuleux, ou l'Honorable John ; alors généralement, les gens parlent du « saloon de l'Honnête John ». Au dernier recensement, on a trouvé mille cent dix-sept entrées menant au saloon. Mais si vous ne trouvez pas la bonne, eh bien... Nul ne le sait, car personne n'est jamais revenu nous dire ce qu'il y a dans le néant. C'est vraiment le vide, tout simplement.

Miranda se détendit. Le mercenaire avait des manières affables et la jeune femme ne croyait pas qu'il essayait de tirer profit de la situation.

— Accepteriez-vous de me montrer l'une de ces entrées ?

— Bien sûr, à condition d'y mettre le prix.

— Et quel est votre prix ? demanda-t-elle en haussant un sourcil.

— Dans le Couloir, beaucoup de choses ont de la valeur. Il y a d'abord les paiements habituels : l'or et les autres métaux précieux, les gemmes et les pierres, les actes de propriété (maison, esclaves, etc.) et, par-dessus tout, l'information. Mais il y a aussi des paiements sous forme inhabituelle : objets tout à fait uniques, services rendus personnellement, manipulation de la réalité ou encore offrande des âmes de ceux qui ne naîtront jamais, des choses de ce genre, quoi.

Miranda acquiesça.

— Que préférez-vous ?

— Ça dépend de ce que vous avez à proposer.

Ils commencèrent à marchander.

Blood prouva sa valeur à deux reprises en moins d'une journée. Miranda se rendit compte qu'elle avait eu de la chance de tomber sur lui plutôt que sur le groupe d'esclavagistes interdimensionnels qu'ils rencontrèrent quelques heures plus tard. Pour sa part, la jeune femme détestait l'institution de l'esclavage, un point de vue qui ne fit que s'accroître lorsque ces hommes essayèrent de les ajouter, elle et Boldar, à leur inventaire.

Avant de régler leur compte à l'esclavagiste et à ses quatre gardes du corps, Boldar tenta de les persuader de les laisser passer tranquillement. Miranda aurait peut-être pu se sortir de ce mauvais pas toute seule, mais elle admira la façon dont Boldar sentit que les négociations avaient échoué et dont il disposa de deux des gardes avant qu'elle ait eu le temps de se protéger. Au moment où, en temps normal, elle se serait entourée d'une aura protectrice, le combat était déjà terminé.

Les esclaves avaient été libérés – ce qui avait demandé à Miranda un effort de persuasion, car maintenant elle devait dédommager Boldar d'une partie des bénéfices qu'il aurait réalisés en revendant les malheureux. La jeune femme lui fit remarquer que puisqu'il travaillait actuellement pour elle, il agissait de fait en qualité d'agent, et qu'elle était donc libre de faire ce qu'elle voulait des esclaves. Il trouva cet argument quelque peu discutable, mais après avoir réfléchi à la difficulté de les soigner et les nourrir, il finit par décider qu'il valait mieux pour lui accepter un bonus de Miranda.

Ils croisèrent ensuite un groupe de mercenaires qui parurent enclins à éviter Blood et son employeur. Cependant, Miranda était sûre qu'ils auraient agi très différemment si elle avait été seule.

Ils continuèrent à marcher tout en discutant. La jeune femme apprenait beaucoup.

— Donc, si l'on connaît l'emplacement des portes les plus communes, on peut raccourcir son voyage dans le Couloir ?

— Tout à fait, approuva Blood. Ça dépend du monde et du nombre de portails dont il dispose, et de leur situation les uns par rapport aux autres dans le Couloir. Thanderospace, par exemple – il désigna une ouverture en passant – n'a qu'une

porte, mais malheureusement elle s'ouvre dans la salle des sacrifices du temple le plus sacré d'une secte de cannibales humanoïdes. Ces derniers ne sont pas très pointilleux sur la définition du cannibalisme ; en revanche, ils ne manquent pas de manger quiconque pénètre par erreur dans leur saint des saints. C'est donc un monde que l'on visite rarement.

« Merleen, par contre – il fit un geste en direction d'un autre passage, un peu plus loin devant eux – est un monde marchand desservi par six portes, pas moins, ce qui en fait un centre de commerce important, à la fois pour ses propres habitants et pour les résidents d'autres mondes donnant sur le Couloir.

« Le monde dont vous semblez être originaire, Midkemia, dispose à ma connaissance d'au moins trois ouvertures sur le Couloir. Laquelle avez-vous empruntée ?

– Celle située dans le sous-sol d'un bar, à LaMut.

– Ah oui, le bar de Tabert. La nourriture est bonne, la bière convenable et les filles sont laides. Le genre d'endroit que je préfère.

Il avait l'air de sourire derrière son masque. Miranda n'aurait su dire comment elle le savait. Peut-être s'agissait-il de quelque indice subtil dans son langage corporel ou dans l'intonation de sa voix.

– Comment fait-on pour apprendre la destination et l'emplacement de ces portes ? Existe-t-il un plan ? demanda la jeune femme.

– Oui, il y en a un, répondit Boldar, au saloon de l'Honnête John. Il est sur le mur de la salle commune. C'est là qu'on peut voir les limites connues du Couloir. La dernière fois que je l'ai regardé, trente-six mille et quelques portes avaient été identifiées et répertoriées.

« De temps en temps, ceux qui découvrent de nouvelles portes – dans le Couloir ou sur n'importe quel monde – envoient un message à l'Auberge. Il existe même un fou légendaire, dont j'ai oublié le nom, qui explore les endroits les plus reculés et envoie des messages qui mettent quelquefois plusieurs décennies avant d'arriver chez John. Il est si loin de l'Auberge, à présent, qu'il est en train de devenir un mythe.

— Depuis combien de temps dure tout ceci ? demanda Miranda.

Boldar haussa les épaules.

— Je suppose que le Couloir existe depuis l'aube des temps. Des hommes et des créatures y vivent depuis des éons. Il faut avoir un certain talent pour y survivre aussi longtemps, c'est pourquoi il attire ceux qui recherchent... disons, un style de vie aux enjeux plus élevés.

— Et vous, alors ? Vous pourriez vivre dans l'opulence sur la plupart des mondes avec le prix que vous demandez.

Le mercenaire haussa de nouveau les épaules.

— Je le fais moins pour l'argent que pour l'excitation que ça me procure. Je dois avouer que je m'ennuie facilement. Je connais des mondes sur lesquels je pourrais régner en maître, mais ça ne m'attire pas. A vrai dire, je ne suis heureux que dans des circonstances qui rendraient fous la plupart des hommes : la guerre, le meurtre, l'intrigue – tout ça, c'est mon fond de commerce. Peu de mercenaires m'arrivent à la cheville. Je ne dis pas ça pour me vanter, car j'ai déjà reçu votre paiement. C'est simplement pour vous expliquer qu'une fois que vous vous êtes habitué à vivre dans le Couloir, plus aucun autre mode de vie ne vous attire.

Miranda acquiesça. L'endroit était d'une envergure stupéfiante : c'était, littéralement, la somme de tous les mondes connus, ainsi que de quelques-uns qui restaient encore à découvrir.

— Croyez bien que j'apprécie votre compagnie, Miranda, ainsi que la fortune que vous m'avez promise, mais je commence à fatiguer. Le temps n'a aucune signification par ici, mais la faim et la fatigue sont réelles dans toutes les dimensions – du moins dans toutes celles que j'ai visitées. Et vous ne m'avez toujours pas dit où vous allez.

— C'est parce que je ne sais pas vraiment où je vais, répondit la jeune femme. Je suis à la recherche de quelqu'un.

— Puis-je vous demander de qui il s'agit ?

— D'un magicien. Pug, du port des Étoiles.

Boldar haussa les épaules.

— Jamais entendu parler de lui. Mais s'il y a bien un endroit où l'on trouvera tous les deux de quoi satisfaire nos besoins actuels, c'est l'*Auberge*.

Miranda n'en était pourtant pas sûre et se demanda pourquoi elle rechignait tant à se rendre à l'évidence. Si le Couloir disposait d'une espèce de centre communautaire et que Pug était bel et bien passé entre les mondes, alors c'était l'endroit où elle aurait le plus de chances de trouver des réponses à ses questions. Mais elle craignait que d'autres ne s'intéressent également aux allées et venues du magicien. Ce dernier avait donc dû éviter de confier à quelqu'un où il se trouvait. Malgré tout, mieux valait se rendre à l'*Auberge* que de continuer à errer sans but.

— Sommes-nous loin de l'*Auberge* ?

— En fait, non, répondit Boldar. Nous avons dépassé deux entrées depuis notre rencontre, mais il y en a une autre juste devant nous.

Il fit signe à Miranda de le suivre. Après être passé devant deux autres portes, il montra le néant.

— C'est très difficile, la première fois. (Il désigna la porte, de l'autre côté.) Vous voyez cette marque ?

La jeune femme hocha la tête.

— Elle s'ouvre sur Halliali, un très bel endroit si on aime les montagnes. Juste en face se trouve l'une des entrées, sur le saloon de l'Honnête John. Il vous suffit de faire un pas en avant. Ensuite, vous devriez sentir une marche sous votre pied.

Sur ce, il s'enfonça dans le gris et disparut.

Miranda prit une profonde inspiration et imita le mercenaire. Au moment où elle s'apprêtait à traverser, elle se demanda : *une marche qui monte ou qui descend ?*

La jeune femme se mit à tomber en avant. L'escalier descendait alors qu'elle avait parié qu'il monterait. Des bras solides interrompirent sa chute. Elle écarquilla les yeux lorsqu'elle vit qu'ils étaient couverts de fourrure blanche. Elle tenta de rester calme tout en se libérant de l'étreinte de la créature qui était venue à sa rescousse. Celle-ci, couverte des pieds à la tête d'une fourrure blanche tachetée de noir, mesurait

deux mètres quatre-vingts. Seuls ses deux immenses yeux bleus et sa bouche étaient visibles au milieu de son visage hirsute. Elle émit un grognement plaintif.

— Si vous portez des armes, c'est le moment de les laisser, dit alors Boldar.

Miranda vit qu'il était lui-même occupé à se défaire de son arsenal, y compris quelques objets apparemment inoffensifs dissimulés sur sa personne. La jeune femme ne portait que deux dagues, l'une à la ceinture et l'autre attachée sur la partie intérieure de son mollet droit. Elle les enleva sans faire d'histoires.

— Le propriétaire a compris depuis longtemps que son établissement prospère parce que c'est un terrain neutre pour tout le monde. Kwad veille à ce que tous ceux qui commencent à vouloir semer la pagaille ne restent pas plus longtemps que nécessaire.

— Qui est Kwad ?

— Notre gros ami tout poilu, répondit Boldar. C'est un Coropaban, ajouta-t-il tandis qu'ils s'éloignaient de l'entrée. Ce qui signifie qu'il est plus puissant que n'importe quelle autre créature connue et presque complètement résistant à toute forme de magie. Il faut une semaine aux poisons les plus violents pour en tuer un. Ils font d'incroyables gardes du corps si vous réussissez à les persuader de quitter leur monde natal.

Miranda s'arrêta brusquement, bouche bée. Le saloon, immense, faisait facilement deux cents mètres de large et quatre cents de profondeur. Le long du mur droit, sur presque toute sa longueur, se trouvait un unique comptoir, derrière lequel une douzaine de barmans se hâtait de répondre aux demandes des consommateurs. Deux galeries superposées surplombaient les trois autres côtés de la salle. Elles étaient encombrées de tables et de chaises, et offraient à ceux qui dînaient ou buvaient là-haut un excellent poste d'observation.

On y jouait aussi à divers jeux de hasard, qui comprenaient plusieurs variantes du jeu de dés et même un duel au couteau dans une petite fosse remplie de sable. Des créatures de toutes les formes possibles se déplaçaient avec aisance au milieu de la

foule, se saluant lorsqu'elles tombaient sur de vieilles connaissances.

Des serveurs faisaient circuler des plateaux sur lesquels se trouvaient divers pots, assiettes, coupes, seaux et bols. Certains de ces ustensiles étaient déposés devant des êtres dont l'apparence défiait l'imagination de Miranda. Au moins une douzaine de créatures visiblement reptiliennes dînaient dans la salle, ce qui suffit à la mettre mal à l'aise. La majorité de la clientèle était à tendance humanoïde, même si l'on apercevait parfois des êtres ressemblant à des insectes. La jeune femme aperçut même une chose qui ressemblait à un chien.

— Bienvenue au saloon de l'Honnête John, annonça Boldar.

— Où est John ? demanda la jeune femme.

— Là-bas.

Le mercenaire désigna le long comptoir. À l'une de ses extrémités se tenait un homme vêtu d'un étrange costume brillant. Le pantalon, sans ourlet, s'arrêtait juste au-dessus d'une paire de bottes noires et brillantes dont l'extrémité était taillée bizarrement en pointe. La veste s'ouvrait sur le devant, dévoilant une chemise blanche à froufrous fermée par des boutons de nacre et dont le col en pointe était rehaussé d'une cravate jaune vif. Sur la tête, John portait un chapeau à larges bords décoré d'un ruban de soie rouge chatoyante. Il s'entretenait à voix basse avec une créature ressemblant fortement à un homme, mais possédant deux yeux supplémentaires sur le front.

Boldar agita la main en s'avancant avec Miranda à la rencontre de John. Ce dernier dit quelques mots à l'homme aux quatre yeux, qui hocha la tête et s'en alla.

— Boldar ! s'exclama John avec un large sourire. Ça fait quoi, un an ?

— Pas tout à fait, John, mais pas loin.

— Comment arrivez-vous à déterminer le temps qui passe dans le Couloir ? demanda Miranda.

John lança un regard à Boldar, qui lui présenta la jeune femme.

— Mon employeur du moment, Miranda.

D'un geste théâtral, John ôta son chapeau et le porta à sa poitrine en s'inclinant. De l'autre main, il prit délicatement celle de Miranda et fit alors semblant d'y déposer un baiser, même si ses lèvres se gardèrent d'effleurer la peau de la jeune femme.

Celle-ci retira rapidement sa main, quelque peu gênée par ce contact.

— Bienvenue dans mon modeste établissement.

Miranda écarquilla les yeux.

— Quel langage parlez-vous – parlons-nous... ?

— Je vois que c'est votre première visite, répondit John. Je me disais bien que nous n'avions pas pu avoir déjà accueilli parmi nous une aussi jolie femme sans que je le remarque.

Il leur désigna une table située près du comptoir et tira une chaise. Miranda cligna des yeux un instant avant de comprendre qu'il attendait qu'elle s'assoie. Elle n'était pas habituée à ce genre de comportement étrange, mais considérant le vaste éventail des coutumes humaines, elle choisit de ne pas l'offenser et le laissa faire.

— Ce langage est l'un des rares sortilèges qui soient autorisés dans cet établissement. Il n'est pas seulement utile mais nécessaire. Il n'est malheureusement pas infallible, car nous recevons parfois des visiteurs dont le cadre de référence est si éloigné de celui de la majorité des êtres doués de sensations que seules les formes de communication les plus basiques restent possibles, et encore. Nous avons aussi des imbéciles, de temps en temps.

— Oui, ça arrive, intervint Boldar avec un petit rire.

John balaya l'air de la main.

— Maintenant, pour répondre à votre première question, il est simple de mesurer le temps. En dehors du Couloir, le temps s'écoule comme partout ailleurs dans l'univers, pour autant que je le sache. Mais, disons, pour répondre précisément à ce que vous me demandiez, qu'à l'Auberge nous mesurons le temps comme on le fait sur mon monde natal. C'est une forme de vanité, mais puisque je suis le propriétaire, j'ai le droit d'établir mes propres règles. De quel monde êtes-vous originaire, si je ne suis pas trop indiscret ?

— De Midkemia.

— Ah, dans ce cas, notre système de mesure est très proche de celui auquel vous êtes habituée. Nous n'avons que quelques heures de différence chaque année, mais c'est bien suffisant pour ennuyer les scribes et les philosophes. Disons qu'au cours d'une vie humaine normale, vous n'auriez que quelques jours de différence par rapport à votre anniversaire selon les deux calendriers.

— Quand j'ai entendu parler du Couloir pour la première fois, je pensais qu'il s'agissait simplement d'un portail magique conduisant à d'autres mondes, avoua Miranda. Je n'avais pas idée...

John acquiesça.

— C'est le cas de tout le monde ou presque. Mais les humains – car j'ai l'impression que c'est ce que vous êtes – sont comme la plupart des créatures intelligentes : ils s'adaptent. Ils découvrent des choses utiles et s'en approprient l'usage. Eh bien, pour nous qui habitons le Couloir, c'est pareil. Nous aussi, nous nous adaptons. Les raisons de rester dans le Couloir sont trop nombreuses pour pouvoir les ignorer. On en retire trop d'avantages lorsque l'on commence à s'y faire. Alors la plupart d'entre nous deviennent des résidents du Couloir et abandonnent les liens qui les rattachent à leur ancienne vie, ou les négligent honteusement.

— Quels avantages en retirez-vous ?

John et Boldar échangèrent un regard.

— Je ne voudrais pas vous ennuyer avec des détails, ma chère, alors pourquoi ne pas me dire ce que vous savez du Couloir ? suggéra John.

— Au cours de mes voyages, j'ai entendu parler du Couloir entre les Mondes à plusieurs reprises. Mais il m'a fallu du temps avant d'en trouver l'entrée. Je sais qu'il s'agit d'un moyen pour traverser l'espace, afin d'atteindre des mondes lointains.

— C'est aussi un moyen de traverser le temps, répliqua Boldar.

— Le temps ? répéta Miranda.

— Il nous faudrait plusieurs vies si l'on devait se rendre sur ces mondes par des moyens conventionnels. Le Couloir réduit ce laps de temps à quelques jours, voire quelques heures.

— Allons maintenant au cœur du sujet, reprit John. Le Couloir existe indépendamment de la réalité objective telle que nous aimons la définir lorsque nous nous trouvons à la surface de notre monde natal. Il permet de relier des mondes qui appartiennent peut-être à des univers ou à des espaces-temps différents. Nous n'avons aucun moyen de le vérifier. Pour autant qu'on le sache, il relie peut-être des mondes à des époques différentes : je viens d'une sphère peu évoluée qui tourne en orbite autour d'un soleil quelconque. Eh bien, cette planète est peut-être morte avant même l'apparition de la vôtre, Miranda. Comment savoir ? Si nous nous déplaçons objectivement à travers l'espace, pourquoi ne ferions-nous pas de même à travers le temps ?

« À cause de ça, nous avons tout, ici même, dans le Couloir. Du moins, nous disposons d'à peu près tout ce qu'un mortel peut souhaiter. Nous faisons commerce d'objets étonnants mais aussi de choses banales, comme les biens mobiliers, les espèces vivantes, ou les services et les dettes. Si vous imaginez un objet et que cet objet existe quelque part, vous pourrez le trouver ici, ou du moins trouver quelqu'un qui vous conduira jusqu'à lui.

— Quels sont les autres avantages du Couloir ?

— Eh bien, pour commencer, on ne vieillit pas.

— Il offre l'immortalité ?

— Ou quelque chose qui s'en rapproche suffisamment pour que la différence soit bien mince, répondit John. Peut-être que ceux d'entre nous qui sont capables de trouver le Couloir possèdent déjà cette capacité en eux, ou peut-être évitons-nous la main glacée de la Mort simplement en vivant ici ; mais le gain de temps n'est pas chose ordinaire, et ceux qui y renoncent de leur plein gré ne sont pas nombreux. (De la main, il désigna la galerie au-dessus de leur tête.) Ceux qui habitent dans les chambres que je loue comptent plusieurs centaines de personnes qui ont peur de quitter le Couloir et gèrent leurs affaires sans jamais sortir de cette auberge. Certains trouvent ici le seul refuge contre tout danger et d'autres passent une partie de leurs journées sur d'autres mondes et le reste du

temps ici. Mais aucun résident du Couloir ne renoncera à son attrait après avoir goûté à ses avantages.

— Qu'en est-il de Macros le Noir ?

Ce nom parut mettre Boldar et John mal à l'aise.

— C'est un cas à part, avoua John après quelques instants. Je pense qu'il est l'agent d'un pouvoir plus élevé, à moins qu'il ne soit lui-même ce pouvoir. Je pense en tout cas qu'il est au-delà de ce que nous appelons les mortels, ici, dans le Couloir. Mais comment démêler la vérité de la légende ? Peu d'entre nous en sont capables. Que savez-vous de lui ?

— Seulement ce qu'on m'en a raconté sur Midkemia.

— Ce n'est pas son monde natal, répliqua John. Ça, j'en suis presque sûr. Mais pourquoi citer son nom dans cette conversation ?

— Vous l'avez dit vous-même, c'est un cas à part. Alors il y en a peut-être d'autres.

— Peut-être.

— Pug du port des Étoiles, par exemple ?

John parut de nouveau mal à l'aise, même si Boldar ne réagit pas à la mention de ce nom.

— Si vous cherchez Pug, je ne crois pas pouvoir vous être d'une grande aide.

— Pourquoi ça ?

— Il est passé ici il y a quelques mois en clamant haut et fort qu'il se rendait sur un monde étrange dont je ne me rappelle plus le nom. Mais j'ai bien peur qu'il s'agisse d'une ruse.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce qu'il a engagé plusieurs des amis de Boldar pour empêcher quiconque de le suivre.

— Lesquels ? demanda Boldar en balayant la pièce du regard.

— William la Poigne, Jeremiah le Rouge et Eland l'Écarlate, celui qu'on appelle l'Assassin Gris.

Boldar secoua la tête.

— Ces trois-là vont sûrement nous poser des problèmes. (Il se pencha vers Miranda.) Je pense pouvoir battre Jeremiah, car sa réputation repose en partie sur des rumeurs. Mais William et

Eland possèdent tous deux le toucher mortel, ce qui rend les choses risquées s'ils travaillent ensemble.

— Est-ce que je ressemble à un Panthatian ? protesta Miranda.

— Ma chère, j'ai passé le temps d'un certain nombre de vies humaines dans le Couloir et l'apparence physique est bien la dernière chose à laquelle je me fie, répondit John. En dépit de votre beauté, vous me diriez que vous êtes mon grand-père que ça me surprendrait à peine – même si j'espère que le vieux est bien mort, car nous l'avons enterré quand j'avais quatorze ans. Pug du port des Étoiles, tout comme Macros, n'appartient pas au Couloir mais l'utilise à l'occasion, ajouta-t-il en se levant. Mais sa parole est aussi solide que son or. Il a payé pour être protégé et il le sera. Si je peux vous donner un conseil, ne laissez personne d'autre dans cette pièce apprendre que vous le cherchez. Essayez plutôt de trouver un autre moyen de découvrir où il se cache, sinon il vous faudra affronter deux des mercenaires les plus réputés du Couloir et l'un de ses assassins les plus redoutés, moins d'une minute après avoir quitté cet endroit.

Il s'inclina.

— Je vous en prie, buvez quelque chose, vous êtes mon invitée.

Il fit signe à un petit homme et lui demanda de servir à boire à ses hôtes.

— Si vous avez besoin d'une chambre pour quelque temps, dites-le moi, nous pratiquons des prix raisonnables. Sinon, j'espère que vous passerez ici un moment agréable et que vous reviendrez nous voir bientôt.

Il s'inclina de nouveau, porta la main à son chapeau et les laissa pour retourner derrière le comptoir. Il reprit aussitôt sa conversation avec l'homme à quatre yeux, qui venait juste de revenir.

Blood poussa un soupir théâtral.

— Que décidez-vous ? demanda-t-il.

— J'ai l'intention de continuer à chercher. Je ne veux aucun mal à Pug.

— Le sait-il ?

— Non, nous ne nous sommes jamais rencontrés. Je ne le connais que de nom. Mais je sais qu'il ne me trouverait pas dangereuse.

— Moi non plus, je ne l'ai jamais rencontré, mais John a tout de suite reconnu son nom. Ça veut dire que sa réputation est en train de s'étendre dans le Couloir. Quand ça arrive, ça prouve que la personne en question possède des dons impressionnants. Pour qu'il s'inquiète d'être suivi...

Boldar haussa les épaules.

Miranda avait envie de lui faire confiance car rien de ce qu'il lui avait dit ne la poussait à le soupçonner de duplicité. Malgré tout, les enjeux étaient trop grands pour qu'elle puisse prendre un tel risque.

— S'il ne voulait pas qu'on le suive, au point de prendre de telles précautions, comment retrouver sa trace ? demanda la jeune femme.

— Je connais plusieurs oracles, répondit Boldar.

— J'ai déjà consulté l'oracle d'Aal.

— S'il ne sait pas où il est, aucun autre oracle ne pourra nous le dire. Seul le Créateur de Jouets peut nous aider.

— Qui est-ce ?

— Une personne qui crée des artefacts. Plusieurs d'entre eux peuvent être utilisés pour retrouver des gens qui ne veulent pas être vus. Mais il est fou et donc peu fiable.

— Qui d'autre ?

Le serveur les interrompit en venant déposer devant Boldar une chope givrée contenant un liquide qui ressemblait à de la bière et devant Miranda un grand verre à pied en cristal. Puis, avec beaucoup d'affectation, il déplia deux serviettes et en disposa une sur les genoux de la jeune femme et l'autre sur ceux du mercenaire.

— Avec les compliments de mon maître, dit-il avant de se retirer.

Le vin était délicieux et Miranda en but une grande gorgée, car elle venait de s'apercevoir qu'elle avait soif – et faim.

— Il reste encore Querl Dagat, lui dit Boldar. Il fait commerce d'informations. Plus elles sont invraisemblables et

plus il les aime... tant qu'elles sont vraies. C'est pour cela qu'il se situe un cran au-dessus des informateurs habituels.

Miranda prit sa serviette pour s'essuyer les lèvres. Un bout de papier s'en échappa et tomba sur le sol. Elle baissa les yeux, puis regarda Boldar, qui se pencha pour le ramasser et le lui tendit sans l'ouvrir.

Elle déplia le morceau de papier et vit qu'un seul mot y était écrit.

— Qui est Mustafa ? demanda-t-elle.

Boldar abattit sa main sur la table.

— C'est exactement la personne à qui il faut nous adresser.

Il regarda autour de lui et finit par lever les yeux.

— Là-haut, dit-il en montrant la galerie du doigt.

Il se leva et Miranda le suivit. Ils se frayèrent un chemin entre les tables bondées et arrivèrent devant un escalier. Ils montèrent et s'arrêtèrent à la première galerie. Miranda fut surprise de découvrir qu'il s'agissait simplement d'une partie d'une vaste promenade dont les nombreux corridors allaient en s'évasant.

— Est-ce que tout ça fait partie de l'*Auberge* ?

— Certainement, répondit Boldar.

— Quelle taille fait cet endroit ?

— Seul l'Honnête John pourrait répondre à cette question.

Ils longèrent plusieurs étals dont les vendeurs proposaient à la fois des marchandises et des services. Certains étaient obscènes et la plupart incompréhensibles, et plus d'une vingtaine des offres étaient clairement illégales partout où Miranda s'était rendue.

— La rumeur prétend que John tenait un bar sur son monde d'origine et qu'il a été expulsé de sa cité natale à cause d'une dispute. Un groupe d'autochtones, genre nomade, l'a pris en chasse et il s'est retrouvé par hasard dans le Couloir. Mais le destin a voulu qu'il apparaisse au beau milieu d'une bataille. On raconte que, ne sachant pas quoi faire, il s'est jeté dans le néant face à la porte par laquelle il était arrivé, découvrant ainsi le premier portail conduisant à cet endroit stable, où se dresse aujourd'hui l'*Auberge*.

« Avançant à tâtons dans une étrange pénombre, il a réussi à retrouver le chemin du Couloir, poursuivit Boldar en s'engageant dans un corridor latéral. Il est revenu sur son monde natal après s'être assuré que les autochtones étaient partis et il est rentré dans sa cité. Pendant des années, il est retourné dans le Couloir à plusieurs reprises, pour l'explorer et y faire du commerce. Quand il a commencé à comprendre comment fonctionnait la société à l'intérieur du Couloir, il s'est dit que l'idée de l'*Auberge* allait le rendre riche. Il a passé quelques marchés, engagé des ouvriers et il est revenu ici pour y établir sa petite auberge. Puis il l'a agrandie au fil des ans, si bien que maintenant, c'est quasiment une petite ville. À chaque fois qu'il décide d'agrandir le bâtiment, il ne rencontre aucun obstacle. Il a pu ajouter autant de dépendances qu'il le voulait, du moins jusqu'à maintenant.

— A-t-il réussi ?

— Quoi donc ?

— À devenir riche ?

Boldar se mit à rire et Miranda fut de nouveau surprise, tant il avait l'air jeune.

— Je suppose que John est l'homme le plus riche de la création, répondit le mercenaire. S'il le voulait, il pourrait sûrement acheter et revendre des mondes. Mais comme la plupart d'entre nous, il s'est aperçu que les richesses ne servaient qu'à se distraire. C'est aussi une forme de statut social qui montre à quel point on perd ou on réussit dans les différents jeux et transactions du Couloir.

Boldar s'arrêta sur le pas d'une pièce fermée par un rideau.

— Mustafa, vous êtes là ?

— Qui le demande ?

Cela fit rire Boldar, qui écarta le rideau et fit signe à Miranda d'entrer. Elle obéit et se retrouva dans une petite pièce garnie d'une table, sur laquelle brûlait une bougie solitaire. En dehors de cet unique meuble, la pièce était dépouillée de tout ornement : pas de tapisseries au mur et pas d'autres meubles. Une porte s'ouvrait dans le mur opposé à celle par laquelle la jeune femme venait d'arriver.

Un homme se tenait derrière la table, coiffé d'un turban vert et le visage presque noir, comme du cuir vieilli et huilé. Une barbe blanche lui couvrait les joues et le menton mais il se rasait la lèvre supérieure. Il s'inclina.

— La paix soit sur vous, dit-il dans la langue du Jal-Pur.

— Et sur vous également, répondit Miranda.

— C'est vous qui cherchez Pug ?

La jeune femme hocha la tête puis lança un regard à Boldar, haussant un sourcil interrogateur.

— Mustafa est diseur de bonne aventure, expliqua le mercenaire.

— Vous devez d'abord déposer de l'or dans ma paume, annonça Mustafa en tendant la main.

Miranda fouilla dans sa ceinture et en sortit une pièce d'or qu'elle déposa dans la paume du vieil homme. Il la mit dans la bourse à sa ceinture sans même la regarder.

— Que cherchez-vous ?

— Je viens de vous le dire !

— Vous devez le répéter à voix haute ! répliqua Mustafa.

Miranda, irritée par cette comédie inutile destinée aux voyageurs crédules, répéta :

— Il faut que je retrouve Pug du port des Étoiles.

— Pourquoi ?

— Ça, c'est mon affaire. Mais il faut vraiment que je lui parle.

— Beaucoup de personnes recherchent cet homme. Il a pris des précautions pour éviter d'être suivi par ceux qu'il préférerait ne pas croiser. Comment savoir si vous ne faites pas partie de ceux-là ?

— Quelqu'un pourrait se porter garant pour moi, mais il se trouve sur Midkemia : c'est Tomas, l'ami de Pug.

— Celui Qui Chevauche les Dragons, acquiesça Mustafa. Parmi ceux qui veulent du mal à Pug, peu de gens connaissent ce nom-là.

— Où puis-je le trouver ?

— Il cherche de nouvelles alliances et tente de parler aux dieux. Cherchez-le dans la Cité Céleste, dans la salle des Dieux Qui Attendent.

— Comment puis-je m'y rendre ?

— Retournez sur Midkemia, répondit Mustafa, et allez jusqu'à Novindus. Au cœur de ces montagnes que l'on appelle les Piliers des Étoiles, vous trouverez la Nécropole, le foyer des dieux morts. Là, au sommet de ces montagnes, se trouve une salle dans laquelle les dieux attendent de renaître. C'est votre destination.

Miranda ne perdit pas un instant. Elle se leva et partit, laissant Boldar seul en compagnie du diseur de bonne aventure.

— Est-ce vrai ? demanda le mercenaire. Ou s'agit-il encore d'une comédie ?

Mustafa haussa les épaules.

— Je ne sais pas si c'est vrai. Ce qui est sûr, c'est que j'ai été payé pour dire ça.

— Qui vous a payé ?

— Pug du port des Étoiles.

Le vieil homme ôta son turban, dévoilant un crâne presque entièrement chauve.

— Je suppose qu'il s'agit encore d'une fausse piste, ajouta-t-il en se grattant la tête. J'ai l'impression que Pug est un homme qui ne tient pas à être retrouvé.

— Ça commence à devenir intéressant. Je crois que je vais la rattraper, pour voir si elle a besoin d'aide.

Mustafa secoua la tête.

— Que vous le trouviez ou non, j'ai l'impression que cette jeune femme va avoir grand besoin d'aide avant la fin de toute cette histoire. Un imbécile a laissé ouvert un portail extrêmement important qui donne sur le royaume des démons, ce qui pourrait mettre en danger une ou deux réalités.

Il bâilla. Boldar était sur le point de lui demander ce qu'il voulait dire par là lorsqu'il se dit que Miranda devait déjà être loin. Il se leva donc et partit.

Quelques instants plus tard, l'autre porte s'ouvrit et un homme entra dans la pièce. De petite taille, mais néanmoins imposant, il avait les cheveux et les yeux bruns et une barbe taillée très court. Il portait une simple robe noire et mit la main à sa bourse, de laquelle il sortit quelques pièces d'or.

— Merci, Mustafa, dit-il en lui tendant les pièces. Tu as joué ton rôle à merveille.

— C'est quand tu veux, Pug. Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

— Mettre en place un petit test, je pense.

— Alors, amuse-toi bien. Et fais-moi savoir comment ça se passe avec le royaume des démons. Ça pourrait devenir très animé par ici s'ils s'échappent de leur dimension.

— Je ne manquerai pas de te prévenir. Au revoir, Mustafa.

L'homme à la robe noire commença à bouger les mains.

— Au revoir, Pug, répondit le diseur de bonne aventure.

Mais le temps de dire ces quelques mots, Pug du port des Étoiles avait déjà disparu.

Chapitre 14

LE VOYAGE

Erik mit pied à terre.

Roo attrapa les rênes du cheval de son ami et de celui de Billy et les emmena à l'écart. Pendant ce temps, les deux hommes coururent droit devant eux, l'épée dressée. L'exercice fut répété tout au long de la ligne de combat.

Depuis qu'ils avaient quitté le débarcadère de Shingazi deux semaines plus tôt, Calis ne cessait d'entraîner les hommes. On leur apprenait maintenant les tactiques de l'infanterie montée. Au premier signe d'attaque, un homme sur trois emmenait sa monture et celle des autres pour les attacher derrière la ligne. Pendant ce temps, ses deux camarades se mettaient en position défensive à l'endroit indiqué par l'officier. Les anciens prisonniers s'étaient plaints au sujet de cet exercice, disant qu'il n'était pas du tout logique de descendre d'un cheval en parfaite santé pour se battre à pied. Mais Calis avait fait la sourde oreille.

Nakor, pour sa part, avait éclaté de rire et s'était contenté d'expliquer :

— Un homme à cheval est bien plus facile à abattre de loin qu'un homme à pied se cachant derrière un rocher.

Ces séances devinrent comme une seconde nature pour Erik et ses compagnons, qui attendaient maintenant de savoir ce qui allait leur arriver. Parfois il ne se passait rien, mais il arrivait que Calis demande aux hommes des clans d'Hatonis, ceux qui venaient de la Cité du fleuve Serpent, de « simuler » une attaque. Les résultats pouvaient alors être douloureux car les hommes utilisaient pour cet exercice de lourdes épées en bois, lestées par une baguette en plomb, qui faisaient deux fois le poids d'un glaive ordinaire. Au bout de quelques semaines,

Erik aurait pu jurer que son épée pesait moins qu'une plume comparée à celle avec laquelle il s'entraînait. Il supposait que ce devait être le but de tous ces exercices, mais les épées en bois laissaient des marques et allaient parfois même jusqu'à briser les os, d'autant que les hommes des clans paraissaient ravis d'humilier les membres de la compagnie de Calis.

Erik ne comprenait rien aux coutumes de ce continent. Il savait que Calis et Hatonis étaient de vieux amis, ou du moins de vieilles connaissances, mais les autres hommes originaires de la Cité se montraient soit soupçonneux soit méprisants envers les anciens prisonniers. Il posa la question à l'un des vétérans de la dernière campagne, qui lui apprit que les guerriers des clans n'aimaient pas beaucoup les mercenaires. Erik se dit que cela signifiait que seuls quelques chefs de clan, tel Hatonis, connaissaient la véritable raison pour laquelle ils étaient venus de si loin.

Le jeune homme entendit un bruit de ferraille derrière lui et comprit que Roo était revenu et déposait par terre les étranges lances courtes qu'ils avaient choisies chez Brek. Elles étaient destinées à être lancées sur leurs adversaires pendant qu'ils chargeaient, afin de les blesser ou d'abîmer leurs boucliers. Dès qu'elles frappaient leurs cibles, elles devenaient inutiles car elles se pliaient facilement, si bien que l'ennemi ne pouvait pas les renvoyer.

Un cri s'éleva depuis une crête, non loin de là ; brusquement, il se mit à pleuvoir des flèches. Erik leva son bouclier et s'accroupit le plus possible pour se protéger. Il sentit deux flèches le frapper et se briser sur le bois et le métal. Mais un juron derrière lui apprit au jeune homme que Luis n'avait pas eu autant de chance et avait été atteint par la pointe émoussée de l'un de ces traits. Ils n'étaient pas mortels mais n'en faisaient pas moins mal lorsqu'ils atteignaient leur cible. Il arrivait même parfois qu'ils provoquent de véritables blessures.

Un autre cri s'éleva, donnant l'ordre à leurs adversaires de charger. Erik se releva en agrippant l'une des lourdes lances en fer.

— Prêts à lancer ! cria de Loungville.

Les hommes des clans ne cessaient de se rapprocher et Erik se tendit.

— Attendez ! cria de Loungville comme s'il lisait dans l'esprit du jeune homme.

Alors que l'ennemi était déjà presque sur eux, les membres de la compagnie de Calis attendirent jusqu'à ce que leur officier s'écrie :

— Lancez !

Aussitôt, Erik et ses camarades firent mine de lancer le pilum – c'était le nom de l'arme en quegan. Ils ne disposaient pas de lances d'entraînement, aussi ne pouvaient-ils jeter le pilum. C'est pourquoi, après avoir fait semblant, chaque homme laissa tomber sa lance pour saisir la lourde épée en bois, en poussant parfois un grognement.

Erik reconnut l'adversaire qui courait à sa rencontre, un grand individu taciturne du nom de Pataki. Le jeune homme se ramassa sur lui-même et laissa le guerrier porter le premier coup, qu'il para facilement avec son bouclier. Il fit un pas sur sa gauche et décrivit un cercle complet avec son épée, qui passa au-dessus du bouclier de Pataki et l'atteignit à l'arrière du crâne. Erik fit la grimace car il savait qu'un tel coup devait être douloureux, en dépit du heaume que portait le guerrier.

Il regarda autour de lui et vit que ses compagnons n'avaient aucun mal à repousser les attaquants. En moins d'une minute, les hommes des clans jetèrent leur épée par terre et retirèrent leur heaume – c'était ainsi que les mercenaires se rendaient, sur un champ de bataille. Quelques-uns des membres de la compagnie de Calis applaudirent cette victoire, mais la plupart préférèrent ne plus bouger pendant quelques minutes. Le fait de devoir chevaucher toute la journée, puis de combattre – même s'il ne s'agissait que d'un entraînement – commençait à leur peser. La plupart avaient appris à profiter du moindre moment de repos, même pour une minute seulement.

— C'est bon ! cria Foster. Ramassez vos armes.

Erik mit son épée en bois sous son bras et s'apprêtait à ramasser son pilum lorsqu'il entendit Billy s'écrier :

— Eh, celui-là ne bouge plus !

Le jeune homme vit que Pataki gisait toujours face contre terre dans la poussière. Roo fut le premier à l'atteindre et le fit rouler sur le dos, en dépit de sa corpulence. Il se pencha au-dessus de lui et annonça au bout d'un moment :

— Il respire mais il s'est évanoui.

De Loungville se hâta de le rejoindre.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Erik ramassa son pilum.

— Je l'ai touché à l'arrière du crâne. J'ai dû frapper plus fort que je ne pensais, je crois.

— Tu *crois*, répéta de Loungville en plissant les yeux comme s'il allait se lancer dans une nouvelle admonestation.

Puis, brusquement, il sourit.

— C'est bien, fiston ! (Il se tourna vers Roo.) Jette-lui de l'eau à la figure et rassemble tes affaires.

Roo leva les yeux au ciel et se dépêcha de retourner à l'endroit où étaient parqués les chevaux. Il en ramena une gourde dont il versa le contenu sur l'homme inconscient. Pataki se réveilla en sursaut et en recrachant de l'eau. Puis il se remit debout et regagna sa propre compagnie.

Erik ramena son pilum, son épée d'entraînement et son bouclier à l'endroit où attendaient les chevaux. Il attacha son équipement sur sa monture puis attendit que Roo le rejoigne.

— Tu l'as vraiment assommé avec ce coup à la tête, lui fit remarquer son ami en arrivant.

— Tu m'as vu faire ?

— Oui, je ne me battais pas, à ce moment-là. Le type qui voulait se jeter sur moi avait été intercepté par Luis, alors je n'avais rien à faire.

— Tu aurais pu me donner un coup de main, protesta Erik.

— Comme si tu en avais besoin, répliqua son ami. Tu es en train de devenir une véritable terreur avec cette épée en bois. Tu devrais peut-être la garder quand on commencera à se battre pour de bon. Tu pourrais t'en servir comme d'un gourdin, je suis sûr que tu te débrouillerais mieux que la plupart des types avec une épée.

Erik esquissa un demi-sourire en secouant la tête.

— Je pourrais peut-être aussi trouver un de ces gros marteaux de guerre qu'utilisent les nains et briser des cailloux.

— Tout le monde en selle ! ordonna Foster.

Les hommes obéirent en gémissant. Erik et Roo formèrent les rangs avec Sho Pi, Biggo, Luis et Billy, et attendirent. Ils reçurent alors l'ordre de se mettre en route. Il restait encore une heure de jour avant qu'on leur ordonne de monter le camp, après quoi ils devraient encore travailler dur pendant deux heures. Erik jeta un coup d'œil en direction du soleil, dont l'orbe sanglant déclinait à l'ouest.

— Il fait une sacrée chaleur pour cette époque de l'année... fit-il remarquer.

— C'est parce qu'ici les saisons sont inversées, Erik, répondit Calis derrière lui. C'est l'hiver au royaume, mais ici l'été commence à peine. Les jours rallongent et deviennent plus chauds.

— Merveilleux, commenta le jeune homme, trop fatigué pour se demander pourquoi le capitaine chevauchait à ses côtés.

— Quand nous combattons les hommes des clans, reprit Calis avec un léger sourire, essaye de te montrer plus prudent avec eux. Pataki est le neveu de Regin, le chef du clan du Lion. Si tu lui avais brisé le crâne, la situation aurait pu devenir beaucoup plus tendue.

— J'essayerai de m'en souvenir, capitaine, répondit Erik sans rire.

Calis éperonna sa monture et se dirigea vers la tête de la file.

— Est-ce qu'il plaisante ? demanda Roo.

— On s'en fout ! répliqua Billy Goodwin. Il fait trop chaud et je suis trop fatigué pour m'inquiéter de ça.

— C'est bizarre, répliqua Biggo, qui chevauchait à côté de Billy.

— Quoi donc ?

— Le soleil est si rouge et pourtant il reste encore une heure ou deux avant qu'il se couche.

Ses camarades regardèrent en direction de l'ouest et hochèrent la tête.

— Comment ça se fait ? demanda Luis, qui venait derrière Biggo.

— C'est de la fumée, répondit un guerrier qui passait à côté d'eux. On a appris la nuit dernière que Khaipur allait tomber. C'est elle qui doit être en train de brûler.

— Mais c'est à des centaines de kilomètres d'ici ! protesta Roo. Du moins, c'est ce que le capitaine nous a raconté !

— Alors, ce doit être un très grand incendie, murmura Sho Pi, toujours aussi succinct.

L'entraînement se poursuivait chaque jour. Erik et ses compagnons n'avaient plus besoin de réfléchir à ce qu'ils devaient faire, ils se contentaient simplement d'accomplir toujours les mêmes gestes. Tous les soirs, ils devaient construire des fortifications et même cette tâche devint routinière. Erik cessa d'être surpris par la quantité de travail que les soixante-quinze hommes pouvaient effectuer.

Dès que cette routine fut en place, Calis et de Loungville cherchèrent à la briser en veillant à ce que les hommes restent constamment sur le qui-vive. À mesure que les jours passaient, Erik se disait que ce n'était pas nécessaire.

Des cavaliers ne cessaient d'aller et venir, apportant les messages des divers agents que Calis avait mis en place à Novindus au fil des ans. Plutôt que de consacrer des années à établir son emprise sur la campagne environnante, l'armée de la reine Émeraude se dirigeait vers la cité de Lanada.

Erik chevauchait dans la deuxième formation et entendit Calis discuter avec Hatonis et l'un des messagers qui venait juste d'apporter la nouvelle.

— Il s'est écoulé sept ans entre la chute de Sulth et le siège d'Hamsa.

— C'est parce que les envahisseurs ont dû se tailler un chemin à coups d'épée pour traverser la forêt d'Irabek, rappela Hatonis.

— Ensuite, ils ont attendu trois ans entre Hamsa et Kilbar, puis un an entre Kilbar et Khaipur, intervint le messager.

Calis acquiesça.

— Plus ils conquièrent de territoires et plus ils semblent accélérer l'allure.

— Peut-être que les généraux n'arrivent plus à contrôler l'armée parce qu'elle est devenue trop importante ; ils sont obligés d'occuper leurs hommes en les faisant combattre.

Calis haussa les épaules.

— Nous allons devoir changer nos plans. Restez avec nous ce soir, ajouta-t-il à l'adresse du messenger. Demain, vous retournerez dans le Nord. Faites savoir aux Jeshandis que nous n'irons pas chez eux. Nous allons devoir laisser le fleuve Serpent derrière nous pour nous diriger vers l'ouest. Dites à ceux qui nous cherchent que nous allons tenter d'intercepter les envahisseurs entre Khaipur et Lanada. Ils pourront nous retrouver au *Rendez-vous des Mercenaires*.

Erik et ses camarades se retournèrent pour regarder par-delà le fleuve Serpent. Au loin, ils virent une grande vallée couverte de forêts et de prairies, au pied d'une petite chaîne de montagnes. Ils allaient devoir franchir le fleuve, traverser la vallée, passer les montagnes avant de redescendre sur les terres fluviales de la Vedra.

— Doit-on faire demi-tour pour traverser chez Brek ? demanda de Loungville.

— Non, ça nous ferait perdre trop de temps. Envoie des éclaireurs, ils trouveront bien un endroit où nous pourrions traverser.

De Loungville envoya des cavaliers en éclaireurs, qui revinrent deux jours plus tard en annonçant qu'ils avaient trouvé un endroit où le fleuve s'élargissait et où le courant était suffisamment faible pour permettre de traverser en radeau. Lorsque Calis arriva à l'endroit en question, il admit que cela valait la peine d'essayer. Il ordonna à ses hommes d'abattre le peu d'arbustes qui poussaient au bord du fleuve pour fabriquer plusieurs petits radeaux. Erik, Biggo et une dizaine de leurs camarades furent les premiers à tenter la dangereuse traversée, se servant de perches pour faire avancer les radeaux d'une berge à l'autre, emportant avec eux les cordages qu'ils utiliseraient pour faire passer le reste de la compagnie. Une fois de l'autre côté, ils abattirent suffisamment d'arbres de la même

taille pour fabriquer quatre grands radeaux en attachant les troncs ensemble. Chaque radeau pouvait accueillir quatre chevaux. La plupart des bêtes acceptèrent de coopérer, mais ils perdirent un radeau deux traversées avant la fin lorsqu'un cordage se brisa et que les troncs se séparèrent les uns des autres. Les hommes et les chevaux qui s'y trouvaient sautèrent dans le fleuve. Les soldats s'empressèrent de sortir leurs camarades de l'eau un peu plus loin en aval, mais un seul cheval parvint à gagner le rivage.

Ils avaient suffisamment de montures supplémentaires pour ne pas être réellement affectés par la perte des animaux, mais le spectacle de leur noyade bouleversa Erik. Il était d'autant plus étonné que le spectre des batailles et des pertes humaines à venir ne le gênait pas alors que la vue d'un cheval terrifié et entraîné par le courant l'attristait profondément.

La compagnie se remit en route. La vallée s'étendait vers l'ouest depuis le coude du fleuve jusqu'à une série de prairies vallonnées. Après les avoir traversées, il leur faudrait franchir les montagnes. Au dixième jour de marche, un éclaireur vint annoncer à Calis qu'il avait rencontré un groupe de chasseurs.

Erik, Roo et quatre de leurs camarades durent accompagner Foster, que Calis envoya négocier avec les chasseurs. Erik lui fut reconnaissant d'avoir été choisi pour cette mission qui venait briser la monotonie de leur long périple. Chaque jour, ils chevauchaient péniblement durant de longues heures, sans répit. Or, le jeune homme avait beau adorer les chevaux et travailler avec eux, il n'avait jamais été un cavalier émérite. Les douze heures qu'il passait en selle lui paraissaient plus éprouvantes que les corvées les plus ingrates de la forge, d'autant qu'il devait régulièrement mettre pied à terre et marcher à côté de sa monture pour la soulager un peu. En plus de cela, il lui fallait monter le camp, puis le lever et s'entraîner au combat, le tout en se nourrissant de rations séchées.

Ils traversaient à présent une région de collines qui laissèrent rapidement la place à des pics et à des crêtes. Les montagnes à cet endroit n'étaient pas aussi hautes que celles de la lande Noire mais bien plus nombreuses. Les trois sommets

principaux de la baronnie étaient entourés de multiples collines, mais pas de véritables montagnes – il s’agissait surtout de hauts plateaux et de coteaux en pente. Ici, l’on trouvait des montagnes en abondance et elles avaient beau être modestes en altitude, elles n’en étaient pas moins escarpées. Tout n’était que saillies, canyons et vallées encaissées. Les ruisseaux et les rivières avaient taillé le dur granit, modelant le paysage. Les arbres poussaient à foison et aucun des sommets environnants ne s’élevait assez haut au-dessus de la cime des végétaux pour servir de point de repère au groupe qui voyageait dans le sous-bois touffu. Erik se dit que cette chaîne de montagnes représentait non seulement un désagrément mais peut-être bien aussi un danger.

Les chasseurs les attendaient au point de rencontre convenu avec l’éclaireur. Erik tira sur les rênes de sa monture. Foster, de son côté, mit pied à terre, retira sa ceinture et son épée et s’avança, les mains ouvertes. Pendant ce temps, Erik dévisagea les chasseurs.

Visiblement, ils vivaient dans les collines car ils étaient vêtus de gilets en fourrure et de pantalons en laine. Erik se dit qu’il devait y avoir des troupeaux de moutons ou de chèvres dissimulés dans les prairies alentour. Les quatre hommes portaient tous un arc, pas aussi impressionnant que l’arc long du royaume, mais assez puissant de toute évidence pour tuer un homme ou un ours aussi bien qu’un cerf.

Le chef du groupe était un homme à la barbe grise, qui s’avança pour parler avec Foster, tandis que les trois autres restaient immobiles. Erik balaya les environs du regard mais n’aperçut aucun cheval : ces hommes chassaient à pied. Compte tenu de la nature du terrain, Erik trouvait cela plus intelligent que d’essayer de persuader un cheval d’imiter un âne ou une chèvre. Si le village des chasseurs se situait encore plus haut en altitude, les chevaux devenaient non seulement peu commodes mais dangereux.

Deux des chasseurs ressemblaient fortement au vieil homme, tandis que le troisième paraissait simplement imiter ses manières. Erik supposa qu’il devait s’agir d’une famille et

que le troisième individu était peut-être marié à l'une des filles du vieil homme.

Foster hocha la tête, plongea la main à l'intérieur de sa tunique et en ressortit une lourde bourse. Il compta quelques pièces d'or qu'il remit au chasseur et revint à l'endroit où Roo tenait les rênes de sa monture.

— Tous les cinq, vous attendez ici. (D'un signe de tête, il leur fit comprendre que leur rôle était d'empêcher les chasseurs de partir avec l'or qu'il venait juste de leur donner.) Je vais chercher le reste de la compagnie. Ces types-là connaissent un chemin dans la montagne qui est sûr pour les chevaux.

Erik jeta un coup d'œil à la pente escarpée qui se dressait devant lui et hocha la tête.

— Je l'espère.

Tandis qu'ils attendaient, les chasseurs se mirent à parler entre eux. Celui qui ne ressemblait pas aux trois autres écouta le vieil homme, puis fit demi-tour sans dire un mot et commença à trotter en direction des arbres.

— Mais qu'est-ce qu'il fait, lui ? s'écria un soldat du nom de Greely.

Le chasseur s'arrêta. Greely avait étudié la langue de Novindus pendant la traversée et la parlait mieux qu'Erik, mais il devait avoir un accent bizarre car les quatre hommes des collines avaient l'air perplexes.

— Vous croyez qu'on veut vous duper ? demanda le plus âgé en regardant Greely.

Erik vit que les quatre chasseurs étaient prêts à saisir leur arc et à leur tirer dessus si la réponse du soldat ne leur convenait pas. Le jeune homme regarda Roo, qui s'exclama brusquement :

— Il renvoie son beau-fils chez lui pour avertir sa femme et sa fille que ses fils et lui ne rentreront pas dîner à la maison ce soir ! C'est bien ça, n'est-ce pas ?

Le chasseur acquiesça et attendit.

— Eh bien... Je crois que ça ne pose pas de problème, conclut Greely, embarrassé.

Sur un geste brusque de son beau-père, le quatrième chasseur repartit en trotinant.

— Demain non plus, on ne rentrera pas, expliqua alors le vieil homme. Deux jours difficiles vous attendent pour franchir le sommet, et un de plus pour descendre de l'autre côté ; mais une fois sur la piste, vous n'aurez plus besoin de mon aide.

Sur ce, il s'appuya de nouveau sur son arc et ne dit plus un mot. Quinze minutes s'égrenèrent en silence. Puis Erik entendit des chevaux arriver derrière lui, annonçant l'arrivée de Calis et de sa compagnie. Le capitaine chevauchait en tête et passa à côté de ses hommes pour aller parler au chasseur. L'échange fut si rapide et teinté d'un accent si prononcé qu'Erik eut du mal à suivre.

Mais en fin de compte, Calis eut l'air satisfait et se tourna vers les autres, qui continuaient à arriver dans la clairière.

— Voici Kirzon et ses fils. Ils connaissent un chemin pour franchir les montagnes et redescendre dans la vallée de la Vedra, mais il est étroit et difficile.

Pendant deux heures, la compagnie suivit les chasseurs le long d'une piste étroite qui serpentait dans les collines. Le trajet était déjà si dangereux qu'ils cheminaient lentement car chevaux et cavaliers risquaient de se blesser à la moindre erreur. Lorsqu'ils arrivèrent dans une petite prairie, le plus âgé des chasseurs vint parler à Calis. Ce dernier hocha la tête avant d'annoncer aux autres :

— Nous allons camper ici ce soir et nous repartirons demain matin dès l'aube.

De Loungville et Foster se mirent alors à crier des ordres auxquels Erik et Roo obéirent sans réfléchir. Desseller les chevaux et les attacher à des piquets à un endroit où ils pouvaient brouter l'herbe haute leur prit finalement plus de temps que s'ils les avaient attachés tous ensemble en leur apportant du fourrage.

Le temps qu'Erik et les autres finissent de s'occuper des chevaux, le reste de la compagnie avait déjà presque entièrement creusé le fossé autour du camp, rejetant la terre derrière eux en guise de parapet. Erik attrapa une pelle et sauta dans le trou à côté de ses camarades. Rapidement, ils terminèrent les fortifications puis rassemblèrent et montèrent la porte grâce aux planches transportées par un animal de bât. La

porte pouvait être abaissée tel un pont-levis au-dessus de la tranchée. Erik ressortit du trou et franchit le pont avant de commencer à tasser la terre. Roo le rejoignit en apportant des pieux en bois munis d'une pointe en fer, qu'il inséra à intervalles réguliers au sommet du parapet. Puis ils se hâtèrent de rejoindre leurs camarades pour ériger les tentes à six places dans lesquelles ils dormaient tous. Les abris étaient composés de morceaux de tissus accrochés les uns aux autres et dont chaque homme portait une partie. Ils déposèrent leurs sacs de couchage à l'intérieur et retournèrent ensuite à l'intendance, où le cuisinier faisait bouillir la soupe.

Depuis qu'ils avaient entamé leur périple, ils ne mangeaient plus que du pain et des fruits secs, avec des soupes de légumes le plus souvent possible. Au début, Erik et quelques-uns de ses compagnons s'étaient plaints de l'absence de viande au menu, mais le jeune homme était maintenant d'accord avec les vétérans : une nourriture lourde les ralentirait sur le champ de bataille. Certes, il salivait en rêvant d'un rôti fumant, d'un gigot ou des tourtes à la viande de sa mère, mais il ne s'était jamais senti aussi en forme de toute sa vie.

On leur donna un bol en bois et chacun retourna à sa place avec une portion de ragoût fumant aux légumes auquel on avait mélangé juste ce qu'il fallait de farine et de graisse de bœuf pour l'épaissir.

— Comme j'aimerais avoir un bout de pain chaud pour le tremper dans mon ragoût, dit Roo, assis près du feu de camp.

— Les prisonniers des Enfers Inférieurs aimeraient bien un bon verre d'eau fraîche, mon garçon, répliqua Foster en passant. Apprécie ce qu'on te donne. Demain on n'aura droit qu'aux rations de voyage.

Les hommes grognèrent. Les fruits secs et les biscuits, bien que nourrissants, n'avaient pas de goût, et l'on pouvait les mâcher pendant des heures sans qu'ils soient pour autant plus faciles à avaler. Mais c'était le vin qui manquait à Erik par-dessus tout. Pour lui, qui avait grandi dans la région de la lande Noire, cette boisson faisait partie du quotidien. La qualité des vins de cette région était quasi légendaire et même le « pinard » le moins cher se situait un cran au-dessus du lot habituel dans

le reste du royaume. Erik ne savait pas, avant d'avoir mis les pieds à Krondor, qu'un vin qui n'était pas assez cher pour justifier le coût du transport aurait fait la joie des tavernes et des cuisines de la cité princière.

Il en fit la remarque à Roo, qui répondit :

— Ça pourrait bien être le filon à exploiter pour quelqu'un comme moi, plein d'initiative.

Il sourit et Erik se mit à rire.

— Quoi ? s'exclama Biggo, assis de l'autre côté du feu. Vous allez ramener des bouteilles de pinard à Krondor et gagner de l'argent ?

Roo plissa les yeux ;

— Quand mon beau-père, Helmut Grindle, m'aura avancé assez d'argent pour que je puisse réinstaller, je mettrai en œuvre un plan qui me permettra d'apporter du bon vin sur toutes les tables du royaume de l'Ouest.

De nouveau, Erik éclata de rire.

— Tu n'as même pas rencontré la fille ! Elle sera peut-être déjà mariée avec une flopée de gamins quand tu rentreras.

— Si tu rentres, ricana Jérôme Handy.

Tout le monde se tut.

Les chevaux sont des créatures contrariantes, songea Erik en chassant la poussière de ses yeux. Il avait pour responsabilité de faire passer les montagnes à leurs montures supplémentaires et avait choisi six des meilleurs cavaliers pour l'aider dans cette tâche. Nakor l'avait surpris en se portant volontaire. La plupart des hommes n'aimaient pas cette corvée, car on ramassait toute la poussière en chevauchant derrière la horde, mais l'Isalani, toujours aussi curieux, trouvait le procédé fascinant. De plus, il s'avéra, au grand soulagement d'Erik, qu'il était bon cavalier.

À deux reprises, les chevaux voulurent descendre un à-pic qui les aurait amenés à un endroit où ils auraient dû soit reculer – ce que la plupart des chevaux n'aimaient pas du tout faire – soit apprendre à voler, ce qui paraissait encore plus improbable à Erik.

— Holà ! cria-t-il à l'intention d'une jument particulièrement têtue et bien décidée à prendre la mauvaise direction.

Il lui lança un caillou qui rebondit sur l'épaule droite de l'animal et la ramena dans la direction voulue.

— Idiote ! Tu as tellement envie de servir de dîner aux corbeaux ?

Nakor chevauchait très près du bord, bien plus près que ne l'aurait fait un homme sain d'esprit. Il paraissait prêt à faire quasiment voler sa monture pour s'interposer entre la mort et un cheval bondissant dans la mauvaise direction. À chaque fois qu'Erik lui disait qu'il devrait s'écarter un peu du bord, le petit homme ne faisait que sourire en lui disant que tout allait bien.

— Elle est en chaleur, fit remarquer l'Isalani. Les juments deviennent complètement stupides dès que ça leur arrive.

— Celle-là n'est déjà pas une lumière en temps normal. Heureusement, on n'a pas d'étalons avec nous. Ça risquerait de compliquer l'aventure.

— J'ai eu un étalon autrefois, confia Nakor. Un grand cheval noir que l'impératrice de Kesh la Grande m'avait donné.

Erik dévisagea le petit homme.

— Voilà qui est... intéressant.

Comme tous ceux qui apprenaient à connaître Nakor, le jeune homme éprouvait quelques réticences à le traiter de menteur. Il racontait tant de choses abracadabrantes et pourtant, s'il prétendait savoir faire quelque chose, il le prouvait toujours, si bien que les soldats en étaient venus à croire sur parole presque tout ce qu'il disait.

— Il est mort, continua Nakor. C'était une bonne bête pourtant. Ça m'a fait mal de le voir partir. Il a dû manger une mauvaise herbe, il a attrapé la colique.

Un cri devant eux avertit Erik que les chevaux s'écartaient de nouveau de la piste. Il envoya Billy Goodwin à l'avant pour les aider à faire avancer les bêtes dans l'étroit défilé qui passait entre le sommet des montagnes. Au sortir du col, ils commenceraient à redescendre dans la vallée du fleuve Vedra.

Erik cria à Billy de revenir prendre sa place à l'arrière et fit avancer sa monture pour se retrouver à la tête des trente

chevaux que la compagnie avait en réserve. Un hongre essayait de rebrousser chemin et le jeune homme se servit de son propre cheval pour pousser l'animal récalcitrant dans le défilé. Les chevaux suivirent en bon ordre. Erik tira sur ses rênes et laissa passer les bêtes, puis rejoignit Billy et Nakor en queue du cortège.

— En avant pour la descente ! s'exclama Billy.

Brusquement, la jument de Nakor mordit le cheval de Billy, qui se cabra.

— Attention ! s'écria l'Isalani.

Billy lâcha les rênes, tomba à la renverse et atterrit durement sur le sol. Erik sauta à bas de son cheval et courut vers son compagnon tandis que la monture de ce dernier s'élançait pour rattraper la horde.

Le jeune homme se pencha et vit que Billy fixait le ciel. Sa tête avait heurté un gros caillou et une mare cramoisie s'élargissait derrière son crâne.

— Comment va-t-il ? cria Nakor.

— Il est mort, répondit Erik.

Il y eut un moment de silence.

— Je vais suivre les chevaux, finit par dire le petit homme. Amène-le jusqu'à un endroit où on puisse l'enterrer.

Erik se leva, fit mine de soulever le corps de Billy et se souvint brusquement de la fois où il avait dû porter le corps de Tyndal.

— Oh merde, murmura-t-il tandis que les larmes lui montaient aux yeux.

Il se mit à trembler en réalisant que de tous ceux qui avaient été condamnés à être pendus puis sauvés, Billy était le premier à mourir.

— Et merde, répéta-t-il en serrant et en desserrant les poings. *Pourquoi ?* demanda-t-il au destin.

Quelques minutes plus tôt, Billy était encore en vie, chevauchant sa monture, et maintenant il gisait mort. Tout cela à cause d'un hongre mal entraîné que la morsure d'une jument en chaleur avait fait ruer.

Erik ne savait pas pourquoi la mort de Billy l'attristait autant. Il sentit son corps continuer à trembler et s'aperçut qu'il

avait peur. Il aspira une bouffée d'air et ferma les yeux. Puis il se pencha et souleva le corps, qui lui parut étonnamment léger. Il s'avança vers sa monture, qui broncha à son approche.

— Holà ! s'exclama-t-il, criant presque, et le cheval lui obéit.

Le jeune homme déposa le corps de Billy en travers du cheval, devant la selle, et se hissa derrière lui. Puis il le souleva pour qu'il repose autant que possible sur ses cuisses, afin de soulager le cheval d'une partie du poids supplémentaire. Lentement, il se mit à suivre la horde, qui se trouvait déjà loin devant lui.

— Merde, murmura-t-il de nouveau en essayant de refouler sa colère et sa peur au plus profond de lui-même.

Un homme du nom de Natombi, qui s'exprimait avec un accent keshian très prononcé, s'installa dans leur tente, prenant la place de Billy. Les cinq membres du groupe d'Erik se montrèrent cordiaux avec lui, mais restèrent distants. Cependant, il avait beau ne pas appartenir à ce groupe, son entraînement lui permit de s'y fondre rapidement, car il savait exactement ce qu'il devait faire, sans avoir besoin qu'on le lui dise.

Deux jours après avoir franchi le sommet des montagnes, Kirzon et ses fils leur montrèrent le chemin à emprunter pour descendre et manifestèrent leur intention de retourner chasser. Calis les paya en or et leur souhaita un bon retour.

La routine s'installa de nouveau pour Erik, même si la descente difficile à travers les collines à l'ouest des montagnes ne lui laissait guère le temps de réfléchir. Il cacha toutes les émotions qu'avait pu lui inspirer la mort de Billy et reprit le cours de son existence comme si de rien n'était.

Cinq jours plus tard, le terrain se remit à monter et la compagnie se retrouva de nouveau face à une ascension difficile. Erik accompagna Calis à la recherche d'une piste dégagée pour permettre le passage des hommes et des chevaux. Il était déjà risqué d'opérer un demi-tour à près de soixante-quinze cavaliers et trente chevaux dans les meilleures

conditions possibles. Autant dire que sur une piste étroite, ce serait quasiment impossible.

Les deux hommes tirèrent sur les rênes de leur monture en arrivant au sommet d'une crête.

— Par les larmes des dieux ! s'exclama Erik.

Dans le lointain, au nord, la grande colonne de fumée qui colorait le soleil en rouge était désormais visible.

— À quelle distance se trouve-t-elle ? demanda le jeune homme.

— Plus de cent soixante kilomètres, encore, répondit Calis. Ils doivent brûler tous les villages et les fermes à une semaine de cheval de Khaipur. Le vent souffle à l'est, sinon on ne verrait pas seulement la fumée, on la sentirait aussi.

Erik avait les yeux qui piquaient légèrement.

— Je la sens déjà, protesta-t-il.

Calis esquissa son étrange demi-sourire.

— Ce serait pire si tu étais plus près.

En revenant, ils trouvèrent un chemin plus facile que le premier. Alors qu'ils s'apprêtaient à rejoindre la compagnie, Erik demanda à Calis :

— Capitaine, quelles sont nos chances de rentrer chez nous ?

Calis se mit à rire et Erik se tourna vers lui, interloqué.

— Tu es le premier à avoir le cran de m'interroger sur ce sujet. Je me demandais qui poserait cette question.

Erik ne fit aucun commentaire.

— Je pense que cela ne dépend que de nous, finit par répondre Calis. Seuls les dieux savent à quel point ce plan est de la folie.

— Pourquoi ne pas avoir infiltré un seul homme ? Il aurait pu dénicher des informations à l'intérieur du camp ennemi et puis rentrer.

— C'est une bonne question. On a essayé. Plusieurs fois. (Calis regarda autour de lui, comme s'il avait l'habitude de jouer les éclaireurs.) Ici, il n'y a pas beaucoup d'armées de métier telles que nous les connaissons au royaume ou à Kesh. Soit tu es un guerrier pour ta famille et ton clan, soit tu fais partie des

gardes d'un souverain quelconque, soit tu te fais payer pour te battre. Ici, il n'existe que des armées de mercenaires.

— J'aurais cru qu'avec des mercenaires de chaque côté, ce serait facile de faire franchir les lignes ennemies à l'un de nos hommes.

L'expression de Calis lui prouva qu'il s'agissait d'une remarque pertinente.

— On pourrait le croire, mais un homme seul attire l'attention, surtout s'il ignore les coutumes et les attitudes de ceux qu'il infiltre. Par contre, une compagnie venue d'un lointain pays, ce n'est pas rare par ici. Et la réputation compte aussi pour beaucoup. Je suis Calis, le capitaine des Aigles cramoisis, et personne ici ne prête attention à un elfe qui vit parmi les humains. Il est rare que les Longues-Vies dirigent une telle compagnie, mais ce n'est pas non plus impossible. Si tu venais seul, Erik, ils te retrouveraient grâce à la magie ou à la trahison. Mais puisque tu es un membre de ma compagnie, personne ne te prêtera la moindre attention.

Il se tut un moment, les yeux fixés sur le versant de la colline qui descendait vers le fleuve. Au bout d'un moment, il reprit la parole :

— C'est un beau pays, n'est-ce pas ?

— On dirait bien, approuva Erik.

— Je suis venu ici pour la première fois il y a vingt-quatre ans, Erik. Depuis, j'y suis retourné deux fois. J'ai laissé derrière moi un nombre inimaginable de tombes.

— J'ai entendu Nakor et de Loungville en parler, sur l'île du Sorcier, avoua Erik en faisant faire un écart à son cheval car à certains endroits la piste n'était pas sûre. Ç'avait l'air terrible.

— Ça l'a été. De nombreux soldats, qui comptaient parmi les meilleurs du royaume, sont morts lors de cette campagne. Je les avais choisis moi-même. Seuls Foster, de Loungville et quelques autres ont réussi à s'échapper avec moi, et encore, c'est juste parce qu'on a pris un risque en allant là où l'ennemi ne s'y attendait pas. (Calis se tut de nouveau pendant quelques instants.) C'est pour ça que j'ai approuvé le plan de Bobby et convaincu Arutha que seuls des hommes voulant désespérément rester en vie conviendraient. Les soldats sont

trop heureux de mourir pour leur patrie. Nous, nous avons besoin d'hommes qui feront tout ce qui est en leur pouvoir pour rester en vie sans nous trahir.

Erik acquiesça.

— Les soldats ne font pas des mercenaires très convaincants.

— C'est vrai aussi. Les gens que tu vas rencontrer vont modifier ta vision de ce que l'humanité est capable de faire et tu regretteras sans doute de les avoir connus. (Calis regarda le jeune homme comme s'il l'étudiait.) Tu fais partie d'un groupe étrange. Nous avons cherché en chacun d'entre vous les qualités qui permettraient à l'ensemble du groupe de se fondre dans la masse : la violence, l'absence d'idéaux. En bref, nous voulions des hommes capables de se montrer aussi brutaux que ceux auxquels nous devons nous joindre. Mais nous avions aussi besoin que vous soyez un cran au-dessus des ordures que les vagues de la bataille ramènent jusqu'au rivage. Nous avons besoin de guerriers qui, le moment venu, répondraient à l'appel plutôt que de partir en courant. (Il offrit à Erik un vrai sourire amusé.) Du moins, nous espérons que vous allez courir dans la bonne direction en gardant les idées claires.

« Je ferais mieux de vous garder près de moi, toi et ton groupe, ajouta-t-il brusquement comme s'il venait juste d'avoir cette idée. La plupart des types que nous avons choisis sont des assassins qui n'hésiteraient pas à tuer père et mère pour une pièce d'or, mais ton groupe rassemble quelques-unes des personnalités les plus étranges. Imagine que ton ami Biggo commence à parler de la déesse de la Mort. Ici, on l'appelle Khali-shi et ses fidèles la vénèrent en secret tant elle inspire la terreur. Imagine aussi Sho Pi se mettant à discuter de philosophie avec l'un de ces buveurs de sang que nous devons rejoindre. Ça risque de barder, tu peux me croire. Ce soir, au bivouac, je vais dire à de Loungville de vous cantonner près de ma tente, tous les six.

Erik ne répondit pas. Il était surpris de découvrir que Calis connaissait suffisamment chacun des membres de son groupe pour savoir que Biggo nourrissait d'étranges théories concernant la déesse de la Mort et que Sho Pi voyait le monde

d'une façon bizarre. Il ne savait pas si le fait de se rapprocher du capitaine, de Robert de Loungville et de Foster était un avantage ou un inconvénient.

Des journées entières passées à cheminer prudemment les amenèrent enfin dans des plaines vallonnées. Puis, quelques jours après avoir définitivement laissé les montagnes derrière eux, ils arrivèrent à un village situé sur la grande route nord-sud qui reliait Lanada à Khaipur. Ils trouvèrent les maisons abandonnées car, dans ces régions, la présence d'hommes en armes annonçait souvent une attaque. Calis attendit une heure sur la petite place au cœur du village tandis que ses hommes soignaient les chevaux et les abreuyaient de l'eau du puits. En dehors de cela, ils ne touchèrent à rien.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui se cachait jusque-là dans un bosquet tout proche, finit par apparaître.

— Quelle est cette compagnie ? demanda-t-il, prêt à bondir de nouveau à l'abri entre les arbres au premier signe de danger.

— Les Aigles cramoisis de Calis. Quel est le nom de ce village ?

— Weanat.

— Qui servez-vous ?

Le jeune homme dévisagea Calis d'un regard soupçonneux.

— Avez-vous offert vos services à quelqu'un ?

— Non, nous sommes libres.

Cette réponse ne parut pas convenir au villageois. Il s'entretint à voix basse avec une personne dissimulée derrière lui, puis se tourna de nouveau vers les mercenaires.

— Nous versons une dîme au roi-prêtre de Lanada.

— À quelle distance sommes-nous de Lanada ?

— À une journée de cheval par cette route, en direction du sud.

Calis se tourna vers de Loungville.

— Nous sommes plus au sud que je ne le souhaitais, mais l'armée finira par nous rattraper tôt ou tard.

— Dis plutôt qu'elle va nous hacher menu, répliqua de Loungville.

— Ce soir, nous allons camper dans cette prairie, là-bas, à l'est, ordonna Calis. Nous allons devoir faire affaire, ajouta-t-il à l'adresse du villageois. J'ai besoin de nourriture : de blé pour faire du pain et de poulets si vous en avez. Il me faudra aussi des fruits, des légumes et du vin.

— Nous sommes pauvres et n'avons pas grand-chose à partager, répondit l'individu en reculant davantage dans l'ombre des arbres.

Le groupe d'Erik se trouvait juste derrière Calis. Biggo se pencha vers Erik en disant tout bas :

— C'est ça, et moi je suis un moine de Dala. Cette terre est fertile et je parie que ces mendiants ont caché tout ce qu'ils possèdent quelque part dans ces bois.

Luis se pencha à son tour sur sa selle.

— Et moi, je parie qu'au moins une demi-douzaine d'archers nous surveillent.

— Nous payerons toutes ces marchandises avec de l'or, annonça Calis.

Il mit la main dans sa tunique et en sortit une petite bourse dont il vida le contenu, une douzaine de pièces d'or, sur le sol.

Aussitôt, comme s'ils avaient reçu un signal, une vingtaine d'hommes armés fit son apparition. Erik les dévisagea, les comparant aux habitants de Ravensburg parmi lesquels il avait grandi. Ces gens-là étaient des fermiers, mais ils tenaient leurs armes d'une main sûre, car ils devaient se battre régulièrement pour conserver ce qui leur appartenait. Erik se réjouit du fait que Calis soit du genre à payer les marchandises dont il avait besoin plutôt que de s'en emparer.

Le chef du village, un homme entre deux âges, qui boitait et qui portait une grosse épée attachée dans le dos, s'agenouilla et ramassa l'or.

— Acceptez-vous de garantir la paix de ce village ?

— J'accepte, répondit Calis en lançant les rênes de sa monture à Foster.

Il tendit le bras. Le chef du village lui serra le poignet et Calis fit de même en retour. Ils se secouèrent deux fois le bras et se lâchèrent.

Alors, brusquement, des hommes sortirent des arbres, suivis, quelques instants plus tard, par des femmes et des enfants. Erik vit un marché prendre forme sur la petite place du village.

— Je ne sais pas où ils cachaient tout ça, s'étonna Roo en montrant les pots de miel, les jarres de vin et les paniers de fruits qui semblaient avoir surgi de nulle part.

— J'parie que si tu te faisais régulièrement attaquer, t'apprendrais vite comment cacher tout ça, gamin, répliqua Biggo. Je pense qu'il doit y avoir des fausses cloisons dans ces bâtiments et des trappes dissimulées dans les caves.

Sho Pi demanda aux autres de le suivre jusqu'à l'endroit où leurs camarades avaient commencé à monter le camp.

— Moi, je trouve que ces fermiers ressemblent à des guerriers, ajouta-t-il.

Erik était d'accord.

— Je trouve que ce pays est beau mais que la vie y est dure.

Ils attachèrent leurs chevaux à l'endroit indiqué par le caporal Foster puis allèrent prêter main-forte à leurs compagnons. Pour eux, monter le camp faisait partie de la routine.

Ils se reposèrent tandis que Calis attendait. Erik et les autres ne savaient pas au juste ce que voulait leur capitaine et ce dernier ne leur faisait aucune confiance. Les villageois traitaient les mercenaires avec une certaine réserve. Ils se laissaient approcher sans jamais se montrer chaleureux. Il n'y avait pas de taverne, mais l'un des habitants avait érigé un petit pavillon où il servait du vin et de la bière de qualité moyenne. Foster mit ses hommes en garde : le premier qui se montrait ivre en public ou qu'une gueule de bois empêchait de se lever le matin serait fouetté.

Chaque jour apportait son lot d'entraînement et de nouveaux exercices. Pendant trois jours, ils apprirent à garder leur bouclier au-dessus de leur tête tout en déplaçant de lourds objets. Foster et de Loungville se tenaient au sommet d'un monticule tout proche et jetaient des cailloux pour qu'ils

retombent sur les hommes à l'entraînement, rappelant à ces derniers de toujours garder le bouclier levé.

Au bout d'une semaine, l'une des sentinelles postées au nord de la ville annonça l'arrivée d'un groupe de cavaliers.

Foster aboya aussitôt ses ordres, demandant aux hommes de se tenir prêts. Les épées en bois furent jetées de côté et remplacées par celles en acier. Ceux qui avaient été choisis comme archers coururent prendre position au-dessus du village, sous la direction de Foster, tandis que de Loungville et Calis plaçaient le reste de la compagnie à la défense de l'extrémité nord des maisons.

Calis s'avança vers l'endroit où attendaient Erik et ses compagnons.

— Ils arrivent vite, leur fit-il remarquer.

Erik plissa les yeux et vit une demi-douzaine de cavaliers descendre à toute vitesse la route menant au village. Alors qu'ils se rapprochaient, ils ralentirent, sans doute parce qu'ils avaient aperçu l'éclat du métal ou surpris le mouvement d'un mercenaire.

— Ils sont plus si pressés de venir maintenant qu'ils savent que nous sommes là, commenta Biggo.

Erik acquiesça.

— Regardez derrière nous, leur dit Roo.

Erik se tourna vers le village, dans la direction qu'indiquait son ami, et fut stupéfait de découvrir que la place était de nouveau déserte.

— Eux alors, ils savent vraiment comment s'éclipser ! s'exclama-t-il.

Les cavaliers avancèrent au trot en direction du village.

— Praji ! s'écria Calis lorsqu'ils furent assez proches pour que l'on puisse distinguer leurs traits.

Le chef des cavaliers agita la main et éperonna sa monture. Ses compagnons le suivirent. Erik s'aperçut alors que les six hommes étaient vêtus comme des mercenaires. Celui qui se trouvait à leur tête était certainement l'individu le plus laid qu'il ait jamais vu. Un nez énorme, grotesque, et un front immense dominaient son visage sillonné de rides, à la peau tannée comme du cuir. Ses longs cheveux, presque entièrement gris,

étaient attachés en arrière. C'était un piètre cavalier car ses mains s'agitaient beaucoup trop et cela irritait son cheval.

— Calis ? s'enquit l'individu, qui mit pied à terre et s'avança vers les positions défensives du village.

Le capitaine des Aigles cramoisis s'avança à son tour et les deux hommes s'étreignirent avec force tapes dans le dos. Puis l'individu nommé Praji repoussa Calis en disant :

— Bon sang, on dirait que t'as pas vieilli d'une seule journée ! Soyez maudits, vous les Longues-Vies. Vous êtes de sacrés bâtards : d'abord vous nous piquez toutes les plus jolies femmes et quand vous revenez vous piquez leurs filles.

— Je pensais te retrouver au rendez-vous, s'étonna Calis.

— Y'en aura pas, du moins pas là où tu t'y attendais, répondit Praji. Khaipur est tombée.

— C'est ce que j'ai entendu dire.

— Alors c'est pour ça que tu es venu ici, au lieu de remonter le long du fleuve Serpent.

Foster fit signe à Erik et à cinq de ses camarades de s'occuper des chevaux. Tandis qu'ils rassemblaient les bêtes, ils étudièrent les cinq autres cavaliers. Tous paraissaient endurcis, mais ils avaient l'air abattus et fatigués.

— C'est vrai qu'on a eu chaud aux fesses, expliqua Praji. J'avais une vingtaine d'hommes avec moi et on a failli pas s'en sortir. On s'est approchés aussi près que possible du siège, mais les peaux-vertes ont des éclaireurs. Ils nous sont tombés dessus et on a passé un sale quart d'heure. J'ai même pas eu le temps de dire qu'on cherchait du travail. Ils font plus de quartier. Soit tu es avec eux, soit ils t'attaquent. (Du pouce, il indiqua ses compagnons.)

On s'est séparés après en avoir réchappé. La moitié des gars est allée avec Vaja rejoindre les Jeshandis, parce qu'on se disait que c'était là que tu irais. Moi, je suis parti pour Maharta, au cas où tu aurais décidé de débarquer là-bas. Je me suis dit que tu ferais passer le mot par nos agents si je me plantais. Donne-moi à boire, pour chasser toute la poussière que j'ai avalée entre ici et Khaipur.

— D'accord, allons boire un coup, comme ça, tu pourras tout me raconter, lui dit Calis.

Il conduisit Praji au pavillon. Des villageois commencèrent à réapparaître, comme s'ils sortaient de nulle part. Erik et ses compagnons emmenèrent les chevaux à l'endroit où ils gardaient les montures supplémentaires. Le jeune homme examina chaque animal. Visiblement, leurs cavaliers ne les avaient pas ménagés. Le souffle court, ils étaient couverts d'écume. Il ôta la selle de celui dont il tenait la bride et dit à ses camarades de faire marcher les autres. Les pauvres bêtes avaient besoin d'au moins une heure pour faire redescendre la pression avant de pouvoir boire ou manger. Sinon, elles risquaient d'attraper la colique.

Lorsque les chevaux furent reposés, Erik les attacha et les bouchonna, s'assurant qu'aucun n'était blessé ou boiteux. Lorsqu'il vit que tout allait bien, il retourna à sa tente, satisfait.

Avec l'arrivée des cavaliers, l'ordre s'était quelque peu relâché dans le camp. Erik trouva ses cinq compagnons de chambrée allongés sur leurs sacs de couchage. Il savait qu'il ne s'écoulerait peut-être que quelques secondes avant qu'ils ne reçoivent de nouvelles instructions, si bien qu'il s'abandonna avec délice à la paresse dès que son dos entra en contact avec le sac de couchage.

— Les légionnaires volent toujours un moment de repos dès qu'ils le peuvent, minute par minute, affirma Natombi.

— Qui ça ? demanda Luis.

— Vous les appelez les Chiens Soldats, répondit le Keshian. Autrefois, ils devaient rester à l'écart des cités, parqués comme des chiens qu'on ne lâchait que sur les ennemis de l'empire.

Comme Jadow, Natombi se rasait le crâne ; le blanc de ses yeux et de sa dentition brillait donc par contraste avec sa peau noire. Les iris également noirs du Keshian faisaient penser, selon Erik, à des secrets profondément enfouis.

— Alors t'es en train d'nous expliquer que t'es un chien, c'est ça ? demanda Biggo avec une innocence feinte.

Les autres éclatèrent de rire. Natombi ricana.

— Non, tête d'enclume. J'étais un légionnaire.

Il s'assit, le crâne frôlant presque la toile de tente au-dessus de sa tête, et porta le poing à sa poitrine.

— J'ai servi dans la neuvième Légion, au gouffre d'Overn.

— J'en ai entendu parler, répondit Luis avec un petit geste dédaigneux, pour bien montrer qu'il n'était pas impressionné.

Sho Pi roula sur le ventre et s'appuya sur les coudes.

— Dans mon pays, Kesh est au centre de l'empire. Isalan est ma patrie, mais nous sommes dirigés par Kesh. Ceux dont il parle représentent le cœur de l'armée. Comment un légionnaire a-t-il pu se retrouver dans cette situation ?

Natombi haussa les épaules.

— Mauvaises fréquentations.

Biggo éclata de rire.

— Et c'est pas avec nous que ça s'améliore, je parie.

— Je servais dans une patrouille à qui on a donné l'ordre d'escorter un homme, un Sang-Pur très important. On l'a amené à Durbin et c'est là que je suis tombé en disgrâce.

— À cause d'une femme ou à cause du jeu ? lui demanda Biggo, réellement intéressé à présent, car Natombi gardait encore pour eux tout son mystère, même s'il partageait leur tente depuis la mort de Billy, plus d'une semaine auparavant.

— J'ai laissé l'homme mourir aux mains d'un assassin. J'ai été déshonoré et je me suis enfui.

— Comment ça, tu l'as laissé mourir ? répéta Roo. C'est toi qui étais chargé de veiller sur lui ?

— J'étais capitaine de la Légion.

— C'est ça, et moi je suis la reine de la fête du solstice d'été, répliqua Biggo.

— Non, c'est vrai. Mais maintenant, je suis comme vous, un criminel qui ne vit que le sursis que quelqu'un d'autre lui a accordé. Ma vie est finie. Maintenant, je vis celle d'un autre.

— Voilà qui ne fait pas de nous des cas particulièrement uniques, fit remarquer Biggo.

— C'était comment dans la Légion ? demanda Roo.

Natombi éclata de rire.

— Oh, mais tu le sais. Tu vis comme un légionnaire.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? voulut savoir le jeune homme, perplexe.

— Nous sommes dans un camp de la Légion, expliqua le Keshian.

— C'est vrai, confirma Sho Pi. Les formations, la façon dont nous marchons, les entraînements, sont identiques à ceux de la Légion.

— Moi, je pense que notre capitaine, ce Calis, là, est un homme très intelligent. (Natombi se tapota le crâne pour mieux souligner ses paroles.) Il nous apprend à survivre car aucune armée au monde ne peut affronter la Légion de l'Overn et s'en sortir vivante. Les soldats ici n'ont jamais combattu les légions de Kesh et c'est bien d'affronter l'ennemi en utilisant des tactiques qu'il n'a jamais employées. Ça nous donne plus de chances de réussir.

Luis était occupé à se curer les ongles avec la pointe de sa dague. Il fit tournoyer l'arme dans les airs puis mit la pointe en équilibre sur l'un de ses doigts, délicatement. Ensuite, il la laissa tomber, l'attrapa par la poignée et l'enfonça jusqu'à la garde dans la terre ferme, où il la regarda vibrer en raison de la puissance de l'impact.

— Et c'est bien ce dont il s'agit, n'est-ce pas, mes amis ? Toute cette histoire n'est qu'une question de survie.

Chapitre 15

LE VILLAGE

— Cavaliers en vue ! s'écria la sentinelle.

Erik et les autres abandonnèrent les diverses tâches dont ils s'occupaient et s'emparèrent de leurs armes. Depuis son arrivée, la semaine précédente, Praji avait averti les hommes de Calis que des compagnies de mercenaires, en fuite après la chute de Khaipur, risquaient de prendre la direction du sud. À deux reprises, déjà, un groupe de combattants était passé non loin du village, qu'il avait évité à la vue des fortifications que Calis avait fait construire, en accord avec les villageois.

Erik ne savait pas si le capitaine avait réellement l'intention de défendre ce village ou voulait simplement enseigner à ses hommes un autre aspect de la stratégie militaire. Là où se tenait autrefois un simple village s'élevaient désormais des fortifications de taille respectable, en travers de la route. Tout autour du village avaient été creusées de véritables douves dont la terre avait servi de base à la palissade. Deux portes renforcées par des plaques de fer avaient été placées, l'une au nord du village et l'autre au sud. Chacune était solidement fixée à des montants de porte taillés dans le tronc des chênes qui poussaient de l'autre côté du fleuve. Erik avait supervisé la fabrication des gonds, des chevilles et des plaques de métal.

La forge du village avait été laissée à l'abandon depuis la mort du dernier forgeron, bien des années plus tôt, mais elle tenait encore debout. En l'absence de l'outillage complet du forgeron, Erik avait dû se contenter de celui qui appartenait à la compagnie et qui lui permettait de ferrer les chevaux. Si on lui en laissait le temps, il utiliserait ces outils pour en créer d'autres et remettre la forge complètement en état. Chaque fois

qu'il regardait les portes, Erik se sentait fier de lui. Si des assaillants voulaient s'introduire dans le village, il leur faudrait utiliser un puissant bélier pour abattre les portes. En regardant autour de lui, le jeune homme se dit qu'il préférerait tenter de percer la palissade en bois, ou peut-être d'y mettre le feu, plutôt que d'envoyer un groupe – qui se ferait tirer dessus par les hommes de l'autre côté du mur – à l'assaut des portes.

Erik regarda par-dessus son épaule pendant qu'il enfilait son armure et vit Calis, Foster et de Loungville descendre de la tour qui avait été érigée au centre du village. Lorsqu'elle serait terminée, cette tour, édifiée au sommet d'un immense monticule de terre, leur donnerait une vue imprenable sur la région à des kilomètres à la ronde. De cette façon, aucune compagnie de taille importante ne pourrait s'approcher du village sans être repérée.

Erik et Roo se hâtèrent de prendre position à l'endroit qui leur avait été désigné, vérifiant en silence que toutes les armes et les munitions étaient à leur place. Roo transportait une demi-douzaine de lourdes lances en fer et Erik se surprit à admirer la force musculaire que son ami avait développée depuis leur fuite de Ravensburg.

Le souvenir de sa mère et de Rosalyn lui traversa l'esprit et le poignarda d'une douleur inattendue, mais le jeune homme repoussa cette pensée car les cavaliers venaient d'apparaître.

Le groupe se composait d'au moins trente hommes, tous des guerriers accomplis à en juger par leur apparence. À leur tête chevauchait un homme d'âge moyen dont la barbe grise tombait jusqu'à l'estomac. Il fit signe à deux de ses guerriers de contourner la forteresse et ralentit l'allure en approchant de la porte.

— Ohé, le fort ! cria-t-il dès qu'il fut à portée de voix.

— Qui va là ? lui répondit Calis, debout sur le mur.

— Les soldats de Bilbari, ou du moins ce qu'il en reste, ajouta-t-il après avoir regardé autour de lui. Nous sortons tout droit de Khaipur.

Les éclaireurs revinrent pour informer leur chef, supposa Erik, qu'il s'agissait d'une véritable forteresse et non d'une simple barricade.

— Qui commande cette compagnie ? voulut savoir Calis. Je connais Bilbari et ce n'est pas vous.

Le chef regarda de nouveau autour de lui.

— C'est vrai. Bilbari est mort à Khaipur... (Il cracha et se signa.)... et on a décidé de profiter du délai d'un jour qui nous a été accordé par les vainqueurs après la chute de la ville. Je m'appelle Zila.

Praji rejoignit Calis. Erik l'entendit expliquer :

— Je les connais. Ils sont très doués dès qu'il s'agit de tuer, mais je ne voudrais pas partager ma tente avec eux. Je pense qu'ils respecteront les règles de la paix du camp, enfin plus ou moins.

— Je peux vous accorder la paix du camp, annonça alors Calis.

— Pendant combien de temps ?

— Deux jours.

— C'est bien. (Zila éclata de rire.) Non, c'est même très généreux. Qui commande ici ?

— Moi. Je suis Calis.

— Le capitaine des Aigles cramoisis ? demanda Zila en mettant pied à terre.

— Lui-même.

— J'ai entendu dire que vous étiez mort à Hamsa, s'étonna-t-il tandis que Calis faisait signe d'ouvrir la porte.

Erik et les autres attendaient de recevoir leurs ordres. Foster s'avança et leur dit :

— Vous pouvez descendre, mais restez vigilants. Ils ne seraient pas les premiers à promettre de respecter la paix du camp avant de changer d'avis une fois à l'intérieur.

Mais cette inquiétude disparut dès que la compagnie entra dans le village. Ces hommes étaient des vaincus. Erik remarqua que plusieurs de leurs chevaux étaient blessés et que tous paraissaient avoir souffert de la marche. Même deux jours de repos ne suffiraient pas à rétablir certains de ces animaux.

Erik entendit Zila ricaner, se racler la gorge et cracher.

— Maudite poussière. La fumée, c'était pire. L'incendie brûlait d'un horizon à l'autre. (Il jeta un coup d'œil aux membres de la compagnie de Calis.) Vous avez bien fait d'éviter

ce siège-là. Est-ce que vous avez un forgeron avec vous ? ajouta-t-il en montrant sa jument.

Calis fit signe à Erik d'approcher. Le jeune homme tendit son épée et son bouclier à Roo en lui demandant :

— Tu veux bien ranger ça pour moi ?

Son ami lui répondit une grossièreté mais prit quand même l'armement et partit en direction de leur tente. Erik s'avança alors vers Zila.

— Elle a perdu un fer en route. Elle boite pas encore, mais ça devrait pas tarder.

Un regard suffit à Erik pour s'apercevoir que Zila avait raison. Il souleva la jambe du cheval et vit que le sabot était ensanglanté.

— Je vais nettoyer et soigner ça. Avec un nouveau fer, elle devrait guérir si vous ne la poussez pas trop.

— Ah ! s'exclama Zila comme s'il s'agissait d'une bonne blague. Il y a une armée d'environ trente mille hommes qui se dirige par ici, ajouta-t-il à l'adresse de Calis. C'est à cause d'eux qu'on a galopé comme si on avait l'enfer à nos trousses. À moins que quelqu'un organise un rendez-vous très bientôt, une centaine de compagnies vont pas tarder à passer par ici, elles aussi. La plupart de ces types sont pas dans leur assiette après s'être fait botter les fesses par les lézards.

— Les lézards, dites-vous ? fit Calis.

Zila acquiesça.

— Payez-moi à boire et je vous dirai tout.

Calis ordonna à Erik de s'occuper des chevaux des nouveaux arrivants. Le jeune homme prit les rênes de la jument de Zila et fit signe à ses compagnons les plus proches d'emmener les autres montures. Lorsqu'ils arrivèrent à l'enclos où étaient parqués les chevaux de Calis, Erik vit que la jument boitait et comprit qu'à ce régime, elle aurait été irrécupérable d'ici une journée, deux tout au plus.

La moitié des nouveaux venus étaient heureux de laisser les hommes de Calis s'occuper de leurs montures. L'autre moitié, au contraire, insista pour les suivre afin de s'assurer que les bêtes étaient bien traitées. Erik ne fut donc pas surpris de constater que ces guerriers avaient les meilleures montures. En

dépité des épreuves qu'ils avaient subies, ces chevaux-là étaient en meilleure santé que leurs congénères et devraient guérir si on les laissait se reposer. Les autres, en revanche, faisaient pitié à voir et Erik se dit que la jument de Zila risquait bientôt de ne pas être la seule à ne plus pouvoir porter son cavalier.

Il fit examiner chaque animal et dressa une liste mentale de ceux qui valaient la peine d'être soignés et de ceux qu'il vaudrait mieux tuer le jour même. Il en parla avec deux des meilleurs cavaliers de Calis et ne rencontra aucune opposition.

Comme il s'éloignait de l'enclos, l'un des guerriers de Zila s'avança à sa rencontre :

— Hé, toi ! C'est quoi ton nom ?

— Erik.

Le jeune homme s'arrêta et attendit ce que l'autre avait à lui dire.

— Moi, je m'appelle Rian, reprit-il en baissant la voix. On voit que tu connais bien les chevaux.

Rian était un homme corpulent, au visage écrasé, rougi par le soleil et couvert de la poussière de la route. Il avait les yeux marron, les cheveux brun-roux et la barbe mêlée de gris, et paraissait décontracté, l'une de ses mains reposant distraitement sur la poignée de sa longue épée.

Erik acquiesça sans dire un mot.

— J'aurais besoin d'une autre jument. La mienne guérira si personne ne la monte pendant une semaine. Tu crois que ton capitaine accepterait de m'en vendre une ?

— Je lui demanderai, promit Erik en faisant mine de repartir.

Rian le retint en lui posant la main sur le bras, délicatement.

— Zila est un bon combattant, chuchota-t-il, mais ce n'est pas un vrai capitaine. On devait aller à Maharta pour servir le raj. Il lui faudra bien un an à cette armée, là-haut dans le nord, pour s'emparer de Lanada. (Il regarda autour de lui pour s'assurer que personne ne l'écoutait.) Ton capitaine a l'air de s'y connaître en matière de fortifications et vous ressemblez plus aux soldats d'une garnison qu'à des mercenaires.

Tous les membres de la compagnie de Calis avaient été mis en garde contre d'éventuels espions, si bien qu'Erik répondit sans avoir à réfléchir :

— Je ne fais que suivre les ordres. Le capitaine Calis nous a tous sauvé la vie au moins une fois, alors je lui fais confiance.

— Tu crois qu'il y a de la place pour un autre mercenaire ?

— Je vais demander. Mais je croyais que tu voulais aller à Maharta ?

— Après la raclée qu'on a prise à Khaipur, on pourrait croire que j'ai envie de me reposer et d'attendre pendant un an ou deux ; mais la vérité, c'est qu'il n'y aura pas de fortune à faire et que je m'ennuie facilement.

— Ça aussi, je lui dirai, promet Erik, laissant Rian avec les chevaux.

Il traversa le village. Plusieurs des habitants le saluèrent au passage. Ils n'avaient plus peur des mercenaires comme au début, mais l'opinion générale était partagée, entre les villageois qui appréciaient la protection et l'or qu'on leur offrait et ceux qui craignaient que les fortifications n'attirent trop l'attention sur eux. Weanat se faisait régulièrement attaquer chaque année et ses habitants avaient appris à se cacher avec succès dans les collines toutes proches. S'ils étaient avertis à l'avance, les morts étaient peu nombreux. Mais cette forteresse qui se dressait en travers de la route représentait à la fois une protection et un piège.

Quelqu'un appela Erik par son nom. Le jeune homme se retourna et aperçut Embrisa, une jeune fille de quatorze ans qui s'était entichée de lui. Avec ses yeux bleu pâle, elle était jolie, à sa manière, en dépit d'une forte ossature. Mais Erik savait qu'elle serait vieille avant l'âge de trente ans, avec trois ou quatre enfants à ses basques et un mari qui la ferait travailler du matin au soir. Erik avait grandi dans une ville et ne savait pas ce qu'était vraiment la pauvreté avant d'arriver à Weanat.

Il la salua rapidement puis la pria de l'excuser et se dirigea vers le pavillon qui faisait office d'auberge. Un fermier du nom de Shabo, doué de l'esprit d'entreprise, avait fabriqué des tables et des bancs en bois grossier et avait utilisé les gains qu'il touchait en vendant du vin et de la bière de piètre qualité pour

édifier un treillis en bois à côté de sa pauvre hutte. Erik se disait que s'ils restaient assez longtemps, Shabo deviendrait peut-être un aubergiste digne de ce nom, s'il continuait à réinvestir son argent pour améliorer sa petite affaire. Sa dernière trouvaille avait été d'ouvrir une deuxième porte sur le côté de la hutte afin de pouvoir servir ses clients sur un comptoir bâti sur toute la longueur du bâtiment. Selon Erik, il risquait de faire très froid dans la hutte cet hiver, même s'il ne savait pas à quel point les températures baissaient dans cette région.

Calis, Zila et quelques autres étaient assis à l'une des tables. D'autres membres de la compagnie de Zila buvaient sans s'arrêter et avaient réellement l'air abattus. Praji, qui avait rejoint Calis, écoutait parler le mercenaire en hochant la tête.

— Ça fait trente ans que je me bats, depuis que je suis gamin, et j'ai jamais rien vu de pareil.

Il vida sa chope de bière d'un trait et s'essuya la bouche du revers de la main.

Calis regarda Erik en haussant les sourcils.

— Le quart de ces chevaux a besoin de se reposer pendant un mois sans rien faire d'autre que paître. Un autre quart doit être immédiatement abattu. Les autres pourront de nouveau être montés s'ils se reposent pendant une semaine.

Calis hocha la tête.

— On a pas beaucoup d'argent, avoua Zila. Ça paye pas d'être du côté des perdants. Mais on vous achètera quelques montures si vous en avez à vendre.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ? demanda Calis.

— On va à Maharta. Le raj va envoyer ses Royaumes Immortels pour aider le roi-prêtre de Lanada à défendre sa cité contre les peaux-vertes et leur armée. Ce qui veut dire que, pour une fois, les éléphants de guerre de Maharta et les maniaques drogués de Lanada seront du même côté.

— L'urgence doit être bien grande, en effet, pour que ces deux vieux ennemis acceptent de combattre côte à côte.

Zila, d'un geste, fit comprendre à Shabo qu'il voulait une autre bière. L'aubergiste s'empressa de venir remplacer la chope vide.

— C'est vrai, fit le mercenaire, mais ça veut dire aussi que le raj va avoir besoin de plus de combattants pour maintenir le calme dans sa cité, alors il va y avoir du travail pour nous. Même si c'est juste pour empêcher des fermiers de se bagarrer, moi ça me va, après ce qu'on vient de traverser. (Il regarda Calis et Praji.) Vous dites que vous étiez à Hamsa ?

— En effet, répondirent les deux hommes en même temps.

— C'était dix fois pire à Khaipur. Avant le début de cette guerre, on était comme vous, une compagnie de mercenaires qui exerçaient leur métier à Khaipur et dans les plaines de la réunion du printemps.

Erik savait qu'il parlait de cette rencontre annuelle entre les Jeshandis et d'autres tribus qui s'aventuraient en bordure des steppes pour commercer avec les nomades des terres orientales.

— On travaillait aussi le long de la Vedra, poursuivit Zila. Une fois, on a même escorté une caravane à travers la plaine de Djams, jusqu'à Palamds, sur le fleuve Satpura. (Il secoua la tête.) Mais cette guerre ressemble à rien de connu. On s'est engagés après la chute de Kilbar. J'avais entendu dire par les survivants à quel point ç'avait été terrible, mais rien nous avait préparés à ce qui s'est passé à Khaipur. (Il s'arrêta comme pour mieux rassembler ses pensées.) Le raj nous a engagés pour servir de sentinelles et porter des messages. Il avait à sa disposition une de ces belles petites armées qui ont l'air si jolies lors des parades, mais il savait qu'il aurait besoin de vétérans pour ralentir l'ennemi pendant qu'il engagerait quelques fils de pute pour entraîner ses soldats et en faire de vrais combattants. Mes copains et moi, on est pas des Jeshandis mais on sait suffisamment bien monter à cheval.

« Un mois après avoir été engagés, on a aperçu les envahisseurs pour la première fois. Une compagnie comme la vôtre, avec environ soixante vétérans, s'en est pris à notre position la plus avancée, puis s'est retirée sans faire beaucoup de dégâts et sans avoir de blessés. On a rapporté l'incident et on a attendu le prochain assaut.

« On s'est réveillés un matin et le ciel au nord-ouest était noir de poussière. Une semaine plus tard, on a vu apparaître dix

mille hommes et chevaux. (Zila éclata d'un rire amer.) Le vieux Bilbari en a fait dans son pantalon, et il était pas le seul à avoir les culottes marron ce jour-là. On était peut-être deux cents dans un fort pas aussi solide que celui-là et il nous a fallu qu'une minute pour décider de foutre le camp vite fait.

« Quand on est arrivés devant les murs de la cité, toutes les compagnies au nord et à l'ouest de Khaipur entraient aussi. Y'a pas eu de combats ce jour-là, sauf aux portes de la cité. Ensuite, ils nous sont tombés dessus.

Il dévisagea chaque personne présente dans l'auberge, car désormais tout le monde le regardait et l'écoutait attentivement.

— Certains des garçons là-bas ont donné tout ce qu'ils avaient. Au bout de trois mois de siège, les jolis soldats du raj étaient devenus les plus rudes que j'aie jamais connus. Faut dire qu'ils se battaient pour sauver leurs foyers, alors ils étaient plus motivés que nous.

Il se tut. Calis respecta son silence pendant un long moment avant de lui demander :

— Quand ont-ils exigé votre reddition ?

Zila parut mal à l'aise.

— C'est à cause de ça que tout est parti de travers.

Erik savait, d'après ce qu'il avait entendu dire dans le camp, que le comportement des mercenaires était régi par des traditions et des conventions très strictes. L'attitude de Zila paraissait suggérer qu'il s'était passé à Khaipur des choses sortant de l'ordinaire.

— Pourquoi ? finit par demander Calis.

— Ils ont pas exigé de reddition. Ils se sont avancés jusqu'à la limite de portée de nos flèches et ont commencé à creuser des tranchées et à préparer leurs engins de siège. Après ça, pendant une semaine, y'a pas eu de vrais combats, on a juste tiré quelques flèches depuis la muraille pour les garder en état d'alerte. Le raj était brave pour quelqu'un qui, de toute sa vie, avait jamais tenu qu'une épée de cérémonie. Il a pris la tête de son armée...

Zila ferma les yeux et couvrit ses paupières de la main. Pendant quelques instants, Erik crut qu'il pleurait, mais lorsque

le mercenaire retira sa main, ce ne fut pas des larmes que vit le jeune homme. C'était de la colère à peine contenue.

— Ce bâtard stupide est resté planté là avec sa couronne en or et son éventail en plumes de paon – que les dieux le maudissent – pendant que les lézards s'activaient sous ses murs. Il leur a ordonné de partir ! Non mais, est-ce que vous imaginez ça ?

— Quoi d'autre ? voulut savoir Calis.

— Il comprenait pas que c'était pas une guerre où on se battait au beau milieu de la plaine pour prendre le contrôle des routes commerciales ou régler une question d'honneur avec le raj de Maharta ou le roi-prêtre de Lanada. Il a pas compris, même lorsqu'ils ont envahi son palais tel un essaim d'insectes et ont commencé à massacrer ses femmes et ses enfants sous ses yeux... (Zila ferma de nouveau les yeux.) Je crois pas non plus qu'il ait compris ce qui lui arrivait lorsqu'ils l'ont soulevé pour l'empaler devant son propre palais, chuchota-t-il.

— Ils l'ont empalé ? s'écria Erik étourdiment.

Calis regarda le jeune homme puis tourna de nouveau son attention vers le mercenaire.

— Il y a autre chose, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que vous ne dites pas ?

— Ah, c'est une sale histoire, soupira Zila. Et la raconter, ce serait dire du mal des morts, et de moi aussi, pour être franc.

— La paix du camp vous protège, lui rappela Praji, qui paraissait plus laid encore en raison des noirs soupçons qu'il nourrissait. Est-ce que vous avez trahi le raj ?

Zila acquiesça.

— Bilbari et les autres... Vous savez que pour quelqu'un de rusé, il est toujours facile de sortir d'une cité en état de siège avec un peu d'argent, dit-il comme s'il ne savait par où commencer. Les lézards ont pas exigé de reddition. Ils ont simplement lancé assaut après assaut. J'avais jamais rencontré d'hommes aussi terribles que ceux qui se battaient pour eux, et pourtant j'en ai connu des assassins au cœur noir. Mais les lézards... (Il but une grande gorgée de bière.) Ils font deux mètres quatre-vingt-dix ou trois mètres de haut et ont les épaules larges comme deux hommes. Un seul coup de leur épée

peut vous engourdir le bras jusqu'à l'épaule ou briser un bouclier en deux. Ils connaissent pas la peur. Ils ont pas attaqué jusqu'à ce qu'une brèche s'ouvre dans la muraille. (Il secoua la tête.) Ou plutôt jusqu'à ce qu'on abandonne notre poste et qu'on leur laisse le mur.

« Ils ont envoyé un émissaire, qui a réuni mon capitaine et quelques autres types et leur a raconté qu'après la bataille il y aurait pas de quartier. Toutes les personnes présentes dans la cité allaient être passées au fil de l'épée. Il a dit que ceux qui les laisseraient entrer auraient le droit de prendre part au pillage.

Praji se leva lentement. On eût dit qu'il était sur le point d'attaquer le mercenaire. Il dévisagea Zila pendant un long et angoissant moment puis cracha sur le sol et s'en alla. Calis, pour sa part, paraissait plus intéressé par les faits qu'enclin à condamner l'individu.

— Quoi d'autre ?

— Le capitaine nous a tout raconté, on savait qu'on était battus. Tous les jours, ils recevaient des hommes et du matériel en plus alors que nous, on arrêta pas de s'affaiblir. En plus, quelqu'un avait mis le feu à un dépôt de grain...

Erik fit la grimace. Il savait que la poussière de grain en suspension dans l'air pouvait exploser au contact d'une allumette ou d'une étincelle. C'est pourquoi il était interdit d'allumer un feu à proximité du moulin ou du silo à grain de Ravensburg.

— L'explosion a détruit la moitié des réserves de grain et un pâté de maisons entier. Après ça, quelqu'un a empoisonné une bonne partie du vin qui se trouvait dans les réserves près du palais, et au moins une vingtaine d'hommes sont morts en hurlant et en se tenant le ventre. (Lorsqu'il ferma les yeux, cette fois, une larme de frustration, de rage et de regret coula sur sa joue.) Et je vous ai pas encore parlé de leurs maudits lanceurs de sorts ! Le raj avait embauché des magiciens lui aussi, et certains étaient même doués. Mais les lézards sont plus forts. On entendait des bruits étranges pendant la bataille et alors un homme se mettait à hurler, terrifié, peu importe la tournure que prenait le combat. Des rats sont sortis par milliers des égouts, en plein jour, pour nous mordre les chevilles et grimper

sur nos jambes. Il y avait aussi des nuages de mouches si épais qu'on les respirait ou les avalait dès qu'on ouvrait la bouche.

« Le pain frais avait un goût de moisi à peine quelques minutes après la sortie du four et le lait tournait dans le seau sous le pis de la vache. Et pendant ce temps-là, les lézards continuaient à creuser leurs tranchées et à nous bombarder avec leurs engins de siège.

« Je sais pas si vous auriez agi autrement à ma place, mais j'en doute, ajouta Zila d'un air de défi en regardant les visages qui l'entouraient. Mon capitaine est venu nous trouver pour nous expliquer ce qui allait se passer. On savait qu'il était pas du genre à nous mentir et aussi qu'il était pas un lâche. Vous dites que vous le connaissiez ? demanda-t-il à Calis d'un ton accusateur.

— Ce n'était pas un lâche, admit le demi-elfe en hochant la tête.

— Ce sont les lézards qui ont violé le contrat en changeant les règles du combat. Ils nous ont pas laissé le choix.

Une voix s'éleva derrière eux :

— Comment vous êtes-vous échappés ?

Erik regarda par-dessus son épaule et aperçut de Loungville, qui était arrivé pendant le récit du mercenaire.

— Il y a un truc que l'envoyé des lézards lui avait dit qui plaisait pas à notre capitaine. Je sais pas exactement de quoi il s'agit, mais ce qui est sûr c'est que, quand ils ont empalé le raj devant son propre peuple, ils ont dit à tous les survivants qu'ils avaient le choix entre servir leurs nouveaux maîtres ou être empalés à côté de l'ancien.

— On ne vous a pas laissé une journée d'avance pour quitter la cité ? s'étonna Foster, qui se trouvait derrière de Loungville.

Erik s'écarta pour qu'ils puissent mieux voir Zila.

— On nous a même pas laissé le temps de ramasser nos propres affaires. Mais Bilbari savait que les lézards avaient une idée derrière la tête et nous a rassemblés près de la plus petite porte au sud de la cité. On s'est taillé un chemin à coups d'épée pour sortir mais ils étaient trop occupés pour envoyer quelqu'un à notre poursuite. C'est là qu'est mort notre

capitaine, en essayant de nous faire sortir de la cité qu'on avait trahie.

— C'était le choix de Bilbari, répliqua Calis.

— Je serais un menteur si je vous faisais croire ça. On était sous contrat avec Bilbari, c'est vrai, mais on était libres de le quitter. Alors on a voté, c'est la coutume chez les mercenaires.

— Quel a été le résultat du vote ? demanda de Loungville.

— C'est important ?

— Tu parles que c'est important ! répliqua l'autre, le visage figé en un masque de colère. Changer de camp, c'est la pire chose qu'un homme puisse faire.

— Tout le monde a voté pour partir, répondit Zila.

— Vous pouvez profiter de la paix du camp jusqu'à après-demain, à l'aube, annonça Calis. Veillez à vous trouver loin d'ici lorsque le soleil se lèvera.

Il se leva. Erik s'empessa de le rejoindre alors qu'il allait sortir du pavillon.

— Capitaine !

Calis s'arrêta et Erik fut choqué de découvrir la colère inscrite sur son visage.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda le demi-elfe.

— Certains de leurs chevaux ont besoin de se reposer. Sinon, ils ne vaudront plus rien d'ici deux jours.

— C'est le problème de Zila et de ses compagnons, pas le nôtre.

— Capitaine, je me fiche pas mal de ce qui peut arriver à Zila et à ses hommes ; moi, ce qui m'intéresse, ce sont les chevaux.

Calis le regarda.

— Occupe-toi au mieux de ces bêtes, mais ne fais rien de spécial pour elles. De l'eau et du foin, c'est tout ce que nous allons leur donner. Ce que leurs cavaliers achètent aux villageois, ça les regarde.

— Il y a un type du nom de Rian qui veut savoir si on veut bien l'engager. Il dit qu'il ne veut pas aller à Maharta.

Calis se tut quelques instants. Puis il finit par dire :

— Si je vois un seul de ces traîtres traîner encore ici après-demain quand le soleil se lèvera, il sera immédiatement abattu.

Erik hocha la tête et retourna à l'enclos, où il retrouva Rian.

— Mon capitaine a dit qu'il n'y avait plus de place dans la compagnie.

L'expression du mercenaire changea et Erik crut un instant qu'il allait s'insurger contre cette décision.

— Très bien, finit-il par dire. Est-ce que tu vas me vendre un cheval ?

— Je ne crois pas que mon capitaine me remercierait si tu restais ici. Garde le peu d'or que tu as, ajouta Erik en baissant la voix. Prends ce hongre roux qui est là-bas. (Il montra le cheval du doigt.) Je viens juste de lui enlever le bandage qu'il avait à la jambe — il n'arrêtait pas de ruer sans raison. Il a une pierre à la place du cerveau, mais il est assez en forme pour te permettre de partir d'ici dans deux jours.

— Je ne crois pas que j'attendrai aussi longtemps, répliqua Rian. Mon capitaine est mort et la compagnie a disparu avec lui. Je vais aller au sud pour essayer de trouver un travail avant qu'ils apprennent la nouvelle. Dès qu'on sait que tu es un traître, plus personne ne veut te faire confiance.

Erik hocha la tête.

— Zila a dit que vous n'aviez pas le choix.

Rian cracha par terre.

— On l'a toujours. On peut mourir honorablement ou vivre dans la honte, et il s'agit bien d'un choix. Ce raj était un homme, un vrai. Il n'avait peut-être jamais combattu de sa vie, mais lorsque le moment est venu de se rendre, il a craché par-dessus le mur. Il s'est mis à pleurer comme un bébé quand ils l'ont soulevé pour l'empaler et a hurlé quand il a senti le pieu s'enfoncer dans ses entrailles. Mais pendant qu'il agonisait et que son sang et sa merde coulaient le long du pieu, il a jamais demandé grâce. Si Khali-shi a en elle la moindre bonté, elle lui donnera une autre chance sur la Roue.

— Zila a dit qu'on ne vous avait pas laissé une chance de vous rendre, s'étonna Erik.

— Zila n'est qu'un salaud doublé d'un menteur. C'était notre caporal, et depuis la mort du capitaine et du sergent, il

pense qu'il est notre chef. Personne ne lui a fait la peau pour l'instant parce qu'on est trop fatigués.

— Viens avec moi.

Erik conduisit Rian jusqu'à la hutte que Calis utilisait en guise de quartier des officiers. Le jeune homme demanda à voir le capitaine. Lorsque ce dernier sortit du bâtiment, il regarda Rian, puis Erik.

— Qu'y a-t-il ?

— Je pense que vous devriez écouter ce que cet homme a à vous dire. Rian, est-ce que les envahisseurs ont proposé au raj de se rendre ?

Le mercenaire haussa les épaules.

— Ils l'ont fait, mais le raj leur a répondu qu'il brûlerait en enfer avant de leur ouvrir les portes de sa cité. Après ça, il a laissé partir les capitaines qui le voulaient, sans les payer, bien sûr. (Rian soupira.) Si vous avez connu Bilbari, vous savez aussi que c'était une sacrée tête de mule, et cupide avec ça. Il a reçu un bonus pour avoir accepté de rester et ensuite il a passé un accord avec les lézards pour trahir la cité et participer au pillage. (Il secoua la tête.) Mais le pire, c'est qu'ils nous ont doublés à leur tour, la pire trahison de toutes : dès que les incendies ont été allumés et que le pillage a commencé, les lézards ont commencé à pourchasser les compagnies de mercenaires les unes après les autres. Ceux qui ont résisté sont morts, les autres ont eu le choix entre le pal et l'allégeance aux vainqueurs. On n'a pas eu droit à une journée d'avance, ni à rendre les armes. Servir ou mourir ; c'était ça, le choix. Seule une poignée d'entre nous a réussi à sortir.

Calis secoua la tête.

— Comment avez-vous pu trahir votre serment ?

— Je ne l'ai jamais trahi, répondit Rian en affichant pour la première fois une certaine émotion. Non, jamais, répéta-t-il en regardant Calis droit dans les yeux. Mais dans la compagnie, on avait juré de servir tous ensemble jusqu'à la mort, comme des frères. On a voté, et ceux qui ont choisi de rester pour se battre ont perdu. Mais on s'était juré de rester ensemble bien avant d'accepter l'or du raj, et que je sois pendu si j'allais laisser mes frères mourir simplement parce qu'ils avaient tort !

— Alors, pourquoi avoir demandé à nous rejoindre ? s'enquit froidement Calis.

— Parce que Bilbari est mort et que notre confrérie est brisée. (Il semblait sincèrement triste.) Vous savez que Bilbari prenait soin de ses hommes, à sa façon. Certains d'entre nous se battaient pour lui depuis dix ou quinze ans, capitaine. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'il était comme un père pour nous, non, c'était plutôt comme un grand frère. Et il n'hésitait pas à tuer le premier qui s'en prenait à ses hommes. Je mets mon épée au service des autres depuis que j'ai l'âge de quinze ans et la compagnie de Bilbari, c'est la seule famille que j'aie jamais connue. Seulement, cette famille, maintenant, elle est morte. Après Khaipur, plus personne ne va vouloir nous prendre à son service et je vais devoir devenir bandit ou me laisser mourir de faim.

— Qu'est-ce que vous allez faire, maintenant ? demanda Calis.

— J'aimerais bien partir dès ce soir et prendre un peu d'avance sur la nouvelle qui ne manquera pas d'arriver dans le sud, elle aussi. Je prendrai peut-être un bateau à Maharta si je n'arrive pas à me faire embaucher là-bas et je remonterai jusqu'à la Cité du fleuve Serpent ou je descendrai vers Chatisthan, quelque part où personne me connaît. Je trouverai bien une autre compagnie ou un marchand qui a besoin d'un garde du corps. (Il regarda en direction du nord pendant quelques instants, l'air songeur.) Mais avec ce qu'il y a là-bas, je ne crois pas qu'aucun d'entre nous puisse vivre paisiblement où que ce soit. Je n'ai jamais vu de guerre comme celle-là. Vous avez vu la fumée, capitaine ?

Calis hocha la tête.

— Quand ils ont eu fini, les lézards ont mis le feu à la cité, expliqua Rian. Je parle pas d'un incendie ici ou là, non, ils ont réduit la ville entière en cendres. On les a vu faire depuis une colline au sud de Khaipur, juste avant de fuir pour sauver notre peau. (Il baissa la voix comme s'il avait peur que quelqu'un épie leur conversation.) D'un bout à l'autre de la plaine, le feu brûlait et la fumée s'élevait si haut qu'elle s'aplatissait et traversait les nuages comme une immense tente. La suie est retombée du ciel

pendant des jours et des jours, après ça. Vingt ou trente mille soldats se tenaient épaule contre épaule devant les portes et ils criaient, et ils riaient et chantaient pendant qu'ils massacraient ceux qui refusaient de les servir. C'est là que je l'ai vue, elle.

— Qui ? demanda Calis, brusquement très intéressé.

— Certains l'appellent la reine Émeraude. J'étais loin, alors je n'ai pas vu son visage. Il y avait un régiment de lézards montés sur ces énormes chevaux, et un gros chariot, le plus gros que j'aie jamais vu. Là-dessus, il y avait cet immense trône en or. Une femme y était assise et elle portait une robe longue. J'ai vu les émeraudes étinceler à son cou et à ses poignets, et il y en avait aussi sur sa couronne. Les lézards sont devenus comme fous, ils se sont mis à siffler et à chanter, et même certains hommes les ont imités. Tout le monde s'est incliné sur le passage de la reine.

— Vous venez de nous aider, dit alors Calis. Prenez une nouvelle monture et la nourriture dont vous avez besoin. Vous pourrez vous glisser hors du village pendant la relève, au coucher du soleil.

Rian le salua et partit. Erik fit mine de s'en aller lui aussi, mais Calis le retint.

— Garde pour toi ce que tu viens d'entendre.

Erik acquiesça.

— Et les chevaux, capitaine ?

Calis secoua la tête.

— Très bien, céda-t-il. Fais ce que tu peux, mais veille à ne pas mettre en danger nos propres chevaux. Ne leur donne pas de médicaments qu'on ne pourrait pas remplacer... Du moins, pas facilement.

Erik était sur le point de le remercier, mais Calis tourna les talons et réintégra la hutte, le laissant seul. Au bout d'un moment, le jeune homme retourna voir les chevaux. Il y avait beaucoup à faire et certains des compagnons de Zila risquaient de partir à pied dans deux jours si Erik ne réussissait pas à accomplir des miracles.

— Erik !

Le jeune homme leva les yeux et aperçut Embrisa, qui se tenait tout près, à l'extérieur du corral où il examinait la jambe d'un cheval.

— Bonjour, dit-il.

— Est-ce que tu peux venir dîner à la maison ce soir ? lui demanda-t-elle timidement.

Erik sourit. La jeune fille lui avait déjà posé la question à deux reprises, afin qu'il puisse rencontrer ses parents. Même s'il les connaissait de vue pour les avoir croisés sur le marché, Embrisa tenait à ce que cette rencontre soit officielle. Visiblement, elle avait décidé qu'Erik devait la courtoiser, une attention qui troublait le jeune homme autant qu'elle le flattait.

S'ils avaient été à Ravensburg, elle aurait dû attendre encore deux ans avant d'avoir l'âge de se marier. Mais les habitants de Weanat étaient bien plus pauvres. Ici, les enfants représentaient des mains supplémentaires qui pouvaient travailler dès trois ans dans les champs en ramassant le grain qui tombait des épis lors de la récolte. A six ou sept ans, ils apportaient leur contribution aux gros travaux. Un garçon devenait un homme à douze ans et un père à quinze.

Il s'avança jusqu'à la clôture, la franchit et s'arrêta.

— Viens là, lui dit-il à voix basse.

Embrisa s'approcha de lui et il la regarda en lui posant la main sur l'épaule.

— Je t'aime vraiment beaucoup, expliqua-t-il sans élever la voix. Tu es l'une des filles les plus gentilles que j'aie jamais rencontrées, mais je vais bientôt partir.

— Tu pourrais rester, s'exclama-t-elle précipitamment. Tu es un mercenaire, pas un soldat, et tu pourrais quitter cette compagnie. Un forgeron serait quelqu'un d'important ici et tu pourrais vite devenir notre chef.

Erik se rendit brusquement compte qu'Embrisa n'était pas seulement jolie, elle savait aussi se montrer rusée en jetant son dévolu sur l'homme de la compagnie le plus susceptible de devenir riche, du moins dans ce village – si seulement il acceptait de rester pour exercer son métier.

— N'y a-t-il pas un garçon qui...

— Non, répliqua-t-elle aussitôt, partagée entre la gêne et la colère. La plupart sont trop jeunes ou déjà mariés. Les filles sont plus nombreuses à cause des guerres.

Erik hocha la tête. Parmi les membres de sa compagnie se trouvait plus d'un fils de fermier parti de chez lui pour devenir soldat ou bandit.

Brusquement, Roo apparut à leurs côtés. Erik devina qu'il avait entendu toute la conversation, même si son ami n'en laissa rien paraître en s'écriant :

— Embrisa ! Je n'avais pas vu que tu étais là ! Comment ça va ?

— Bien, répondit-elle d'un ton maussade en baissant les yeux.

— Est-ce que tu as parlé avec Henrik, aujourd'hui ? demanda Roo à son ami, comme si de rien n'était.

Erik savait qu'il s'agissait d'un garçon originaire d'un village proche de Ravensburg qui servait dans un autre régiment mais avec lequel il avait à peine échangé quelques mots au cours de leur périple. Henrik était un homme taciturne qui n'avait pas grand-chose à dire.

— Non, pas aujourd'hui, répondit Erik en se demandant ce que Roo avait en tête.

— Il dit qu'il reviendra peut-être s'établir ici quand son contrat prendra fin. Il aime bien ce village et il pourrait bien s'y installer, trouver une femme – il regarda Embrisa – et construire un moulin.

Embrisa écarquilla les yeux.

— C'est un meunier ?

— Son père l'était, du moins c'est ce qu'il raconte.

— Il faut que j'y aille, intervint la jeune fille. Désolée que tu ne puisses pas venir dîner, Erik.

Ce dernier se tourna vers Roo après le départ d'Embrisa.

— Merci.

— J'étais pas loin et j'ai entendu ce qui se passait, répondit son ami en souriant. Je me suis dit qu'un meunier était la seule personne capable de gagner plus d'argent qu'un forgeron, alors j'ai décidé d'offrir une autre cible à notre amie.

— Est-ce que Henrik a vraiment envie de rester ou tu t’amuses seulement à lui créer des problèmes ?

— Je te rappelle que le problème en question est une coquine dotée d’une ample poitrine et d’un petit derrière bien ferme. Si elle jette son dévolu sur le fils du meunier, qui sait ? Ça pourrait bien être le grand amour. Peut-être même qu’il aura vraiment envie de rester d’ici demain matin.

— Ou alors il se cachera pour que le père d’Embrisa ne le voie pas, répliqua Erik en secouant la tête.

— Peut-être, mais vu que son père est du côté du fleuve avec sa femme et ses fils, et qu’il a laissé Embrisa ici toute seule, je pense qu’elle mettait un piège en place pour toi. (Il jeta un coup d’œil dans la direction où était partie la jeune fille.) Ce doit être agréable de passer une nuit avec elle.

— Roo, elle n’a pas encore quinze ans.

— Par ici, c’est assez vieux pour devenir mère. Dans tous les cas, ça lui servira pas à grand-chose de mettre l’un d’entre nous dans son lit, parce que ça m’étonnerait que le capitaine nous laisse partir.

— C’est vrai, admit Erik.

— En plus, on part dans deux jours.

— Quoi ?

— Des messagers sont arrivés du sud il y a dix minutes environ. De nouveaux soldats vont nous rejoindre d’ici deux jours et quand ils seront tous là, on partira pour le Nord.

— Alors je ferais bien de me remettre au travail, reprit Erik. Il faut que je m’occupe du problème des chevaux de Zila. Je crois qu’on va devoir laisser une douzaine de bêtes ici.

— Ce sont les villageois qui vont être contents, fit Roo en souriant. Ils mangeront ceux qui ne sont plus capables de tirer une charrue.

Erik hocha la tête, car il savait que ce n’était pas vraiment une plaisanterie.

— Viens me donner un coup de main.

Roo protesta pour la forme et suivit Erik dans le corral pour abattre les chevaux trop malades pour continuer.

Erik regardait en direction de la porte sud et attendait. Zila et ses hommes avaient quitté Weanat la nuit précédente, comme convenu, et voilà que la nouvelle compagnie arrivait plus tôt que prévu. De Loungville avait déjà fait passer la consigne : si les cavaliers arrivaient avant midi, tout le monde partirait dès la fin du rassemblement, à l'exception d'une douzaine d'hommes qui resterait ici pour garder la forteresse au cas où Calis aurait besoin de se replier. Cette fois, Erik comprenait la logique du système. Une douzaine de soldats bien armés n'aurait aucun mal à défendre ce village contre trois fois leur nombre de bandits. Si les habitants prenaient part au combat, c'était même une petite armée qu'il faudrait pour s'emparer du fort.

Déjà, sans qu'on eût besoin de leur en donner l'ordre, des hommes se hâtaient de tout préparer en vue du départ. Puis Erik aperçut une tête connue au milieu des cavaliers qui franchissaient la porte.

— Greylock ! s'exclama-t-il.

Owen Greylock se retourna et vit le jeune homme. Il lui prit le bras pour le saluer puis l'attira contre sa poitrine en lui donnant une tape dans le dos.

— Tu as l'air en forme, annonça-t-il en libérant Erik.

— On pensait bien avoir aperçu votre crinière grise sur le *Ranger* au cours de la traversée, mais on ne vous a pas vu sur le rivage.

L'ancien maître d'armes de la lande Noire ôta le foulard qui lui avait servi à se préserver de la poussière de la route.

— C'est parce que je n'ai pas débarqué. J'ai continué à faire voile vers la Cité du fleuve Serpent avec quelques soldats, en vue de mettre au point quelques arrangements. Puis je suis allé jusqu'à Maharta m'occuper d'autres problèmes. Après ça, le *Ranger* est reparti pour Krondor. Nous, on a eu droit à une chevauchée infernale d'une semaine pour arriver jusqu'à Lanada et rebelote en venant ici.

D'autres soldats, vêtus d'habits en loques, franchirent la porte à leur tour.

— Qui sont-ils ? demanda Erik d'un ton dubitatif.

— Ne te laisse pas berner par les guenilles qu'ils portent. Ce sont quelques-uns des meilleurs soldats de ce continent, choisis par notre ami Praji au cours des dernières années. Nous avons besoin de nous fondre dans la masse, ajouta Owen en baissant la voix.

— Mais qu'est-ce que vous faites ici ? reprit Erik, qui n'en revenait pas. La dernière fois que je vous ai vu, c'était avant mon arrestation.

— C'est une longue histoire. Laisse-moi faire mon rapport à Calis. Ensuite, quand nous aurons abreuvé nos chevaux, je partagerai un verre de vin avec toi et te raconterai tout.

— Il va falloir attendre ce soir, quand on montera le camp, expliqua le jeune homme. On part dans une heure. Vous avez juste le temps de changer de cheval et de manger un morceau avant de vous remettre en route.

— Ce bâtard ne laissera pas une minute de répit à mon dos, n'est-ce pas ? gémit Greylock.

— J'en ai bien peur, approuva Erik. Venez, il reste encore quelques bons chevaux et je vais vous en choisir un qui ne vous fera pas trop mal au dos.

Greylock éclata de rire.

— Passe devant, je te suis.

Chapitre 16

LE RENDEZ-VOUS DES MERCENAIRES

Calis ordonna une halte.

Erik et ses compagnons, le premier groupe dans la file qui suivait le capitaine et de Loungville, s'arrêtèrent et firent passer la consigne. Owen Greylock chevauchait aux côtés de Calis mais Erik n'avait pas encore eu l'occasion de lui parler.

Les deux cavaliers qui étaient partis en éclaireurs aux premières lueurs de l'aube revenaient à présent vers eux au galop. L'un d'eux, un homme des clans dont Erik ne connaissait pas le nom, annonça :

— Une caravane marchande s'est fait attaquer, à environ une heure d'ici. Ils ont essayé de résister, mais il n'y avait que six gardes pour le même nombre de chariots.

— Le marchand voyageait léger, fit remarquer de Loungville.

— Ils n'ont même pas eu le temps d'arrêter les chariots, expliqua Durany, l'autre éclaireur. On dirait que les attaquants ont surgi des arbres et les ont criblés de flèches avant qu'ils aient eu le temps de comprendre ce qui se passait. Ces assassins ont dépouillé tout le monde et emmené leurs armes, leurs armures et tout ce qu'ils pouvaient porter.

— Combien étaient-ils ? demanda Calis.

— Entre vingt et vingt-cinq, peut-être plus, répondit l'homme des clans.

— Où sont les bandits maintenant ? intervint Erik.

Calis ignora l'origine de la question mais, d'un hochement de tête, fit signe aux deux hommes de répondre.

— Ils sont retournés dans les bois, expliqua Durany. On a suivi leurs traces pendant environ une heure, après quoi ils ont pris la direction du sud. Depuis ils doivent suivre la route. (Il regarda autour de lui.) On ne les a jamais rattrapés. Ils sont peut-être déjà en train de revenir dans notre dos.

— Qu'est-ce qu'on fait pour le village ? s'inquiéta de Lounville.

— Nos douze guerriers peuvent le défendre s'ils sont avertis à l'avance, répondit Calis. Mais ces assassins agissent plus comme une compagnie de mercenaires déchaînés que comme des bandits. S'ils s'en prennent par surprise à Weanat... Bobby, prends six hommes et retourne là-bas pour prévenir les habitants. C'est tout ce que nous pouvons faire pour eux. Ensuite, rattrape-nous dès que tu le pourras.

De Lounville acquiesça.

— Viens avec moi, dit-il à Erik.

En passant, il fit signe aux cinq compagnons du jeune homme de les suivre. Ils sortirent des rangs et prirent au galop la direction de Weanat.

La fumée les avertit qu'ils arrivaient trop tard avant même qu'ils puissent voir le fort. Lorsqu'ils arrivèrent au sommet d'une petite éminence, ils aperçurent les ruines noircies du mur d'enceinte et la tour encore en construction qui flambait telle une bannière.

Sans attendre les ordres, Erik éperonna sa monture et s'approcha aussi près que possible de l'incendie en appelant par leur nom quelques-uns des villageois qu'il avait appris à connaître. Au bout d'un moment, un homme sortit des bois.

— Tarmil ! s'écria Erik. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Le villageois, couvert de suie, paraissait épuisé mais n'était pas blessé.

— Les hommes qui étaient censés partir hier matin sont revenus le soir avec une autre bande et ont demandé à acheter des provisions. Vos soldats ont refusé et ils se sont disputés parce qu'ils avaient promis de partir et d'autres choses encore que je n'ai pas suivies. (Il fit un geste en direction de la route.)

Pendant qu'ils se querellaient à la porte sud, l'autre groupe a escaladé le mur nord et ouvert la porte.

« Vos hommes ont essayé de résister, mais ils se sont retrouvés encerclés. Certains d'entre nous ont réussi à se faufiler par la porte ou par-dessus les murs, juste avant que l'incendie soit allumé. Après ça, les bandits nous ont plus ou moins laissés tranquilles – ils étaient bien trop occupés à voler ce qu'il y avait dans le village avant que tout parte en fumée.

— Est-ce que tout le monde a réussi à sortir ?

Tarmil secoua la tête.

— Non, je ne crois pas. Certains bandits, je ne sais pas à quelle bande ils appartenaient, sont partis dans les collines en emmenant deux de nos femmes : Finia, l'épouse de Drak, et Embrisa. Il y en avait peut-être d'autres, je ne sais pas.

De Loungville rejoignit Erik et le sermonna.

— Ne t'en va plus jamais comme ça sans ma permission.

— Ils ont emmené des femmes, là-haut, dans les collines.

Robert jura.

— J'avais bien dit à Calis... (Il s'interrompt et regarda Tarmil.) C'était il y a combien de temps, et combien étaient-ils ?

— Moins d'une heure. Ils étaient cinq ou six.

— Dispersez-vous, ordonna de Loungville à ses hommes, et essayez de retrouver leurs traces.

Natombi releva des traces indiquant que de nombreux cavaliers étaient partis vers le sud, tandis que Sho Pi trouvait celles d'un petit groupe ayant pris la direction des collines. De Loungville fit signe à l'ancien moine et au légionnaire keshian d'ouvrir la marche. Les autres suivirent.

Ils n'eurent qu'une courte distance à parcourir avant que les cris des femmes leur révèlent la position des bandits. De Loungville ordonna à ses six cavaliers de mettre pied à terre et de se déployer en cercle. Puis ils avancèrent discrètement vers l'origine des cris.

Erik attacha son bouclier à son bras et sortit son épée quelques instants seulement après avoir attaché son cheval. Il jeta un coup d'œil autour de lui et vit Roo à sa gauche et Luis à sa droite. Ils avancèrent ainsi à travers les arbres et tombèrent sur une scène qui fit grincer les dents du jeune homme.

Deux hommes étaient allongés au-dessus des deux femmes, l'une se débattant et l'autre restant immobile. Trois autres bandits étaient assis non loin de là, occupés à boire dans un pichet en terre cuite en regardant le viol. Un triste cri accompagna la convulsion de l'un des violeurs qui, après avoir fini, se releva et remonta son pantalon. L'un de ceux qui buvaient jeta le pichet de côté et commença à déboutonner sa culotte en s'avancant pour prendre la place du premier.

Il s'arrêta brusquement et regarda la forme immobile sur le sol.

— Dieux et démons, Culli ; tu l'as tuée, imbécile !

— Elle m'a mordu, alors je lui ai couvert la bouche.

— Tu l'as étouffée, idiot !

— Elle ne doit pas être morte depuis plus d'une minute ou deux, Sajer. Vas-y, elle est encore chaude.

Erik regarda le corps et sentit son cœur se serrer. Il s'agissait d'Embrisa. Une émotion étrangement familière l'envahit et, l'espace d'un instant, il revit Rosalyn, dans une position similaire, les vêtements déchirés. Sans réfléchir, il se leva et s'avança vers les bandits les plus proches. L'un d'eux observait la dispute entre ses compagnons, mais le deuxième fit mine de se lever. Il était déjà à moitié debout lorsqu'il mourut : d'un seul geste fluide, Erik lui détacha la tête des épaules.

Ses camarades chargèrent à leur tour en criant, et les quatre autres bandits se rassemblèrent pour tenter de se défendre. Le dénommé Culli se précipita pour ramasser son épée et son bouclier tandis que son copain, Sajer, saisissait une dague à sa ceinture. Erik s'avança vers lui telle la mort incarnée.

La peur apparut sur le visage de l'individu, qui se mit en garde pour se défendre du mieux qu'il pouvait. Erik se jeta sur lui et Sajer plongea pour tenter une feinte avec sa dague, mais le jeune homme fit un pas de côté et le frappa avec son bouclier, le projetant au sol. Il leva son épée au-dessus de sa tête et l'abattit telle la foudre. La lame trancha l'avant-bras levé de Sajer et l'ouvrit en deux, de l'épaule au ventre.

Erik dut poser le pied sur la poitrine du bandit pour libérer son épée. Lorsqu'il se retourna, il vit que les trois derniers gredins avaient retiré leur heaume et jeté leurs armes sur le sol,

demandant à se rendre comme les mercenaires qu'ils étaient. Erik écarquilla les yeux lorsqu'il vit que le dénommé Culli se trouvait parmi eux. Le regard fou, il s'avança vers lui d'un pas décidé.

De Loungville s'interposa et tenta de toutes ses forces de repousser le jeune homme. C'était un peu comme vouloir bouger un arbre, mais il réussit à ralentir la progression d'Erik.

— Ressaisis-toi, de la Lande Noire ! ordonna-t-il.

Erik hésita et regarda en direction des deux femmes. Les bandits avaient arraché ses vêtements à Finia qui gisait dans l'herbe, nue et immobile. Ses petits seins se soulevaient et s'abaissaient lentement au rythme de sa respiration laborieuse, seul signe attestant qu'elle était en vie. Embrisa gisait un peu plus loin, tout aussi dénudée, et couverte de sang depuis le ventre jusqu'aux genoux. Erik se tourna vers Culli.

— Il doit mourir. Tout de suite. Et lentement.

— Tu la connaissais ? demanda de Loungville.

— Oui, répondit le jeune homme en s'étonnant, dans un coin de son esprit, que ce ne soit pas le cas de son supérieur. Elle avait quatorze ans.

— C'étaient des villageois ! protesta l'un des prisonniers. On savait pas qu'ils appartenaient à quelqu'un !

Erik voulut de nouveau s'avancer. Cette fois, de Loungville lui donna un coup d'épaule qui le fit reculer d'un pas.

— Tu ne bouges pas tant que tu n'en as pas reçu l'ordre ! À quelle compagnie appartenez-vous ? ajouta-t-il en se tournant vers les trois hommes.

— Ben, c'est-à-dire, capitaine, qu'on se débrouille comme qui dirait tout seuls, ces derniers temps, expliqua Culli.

— C'est vous qui avez attaqué cette caravane, à une demi-journée d'ici ?

Culli répondit à cette question par un sourire qui dévoilait ses dents brisées et noircies.

— Ben, ce serait pas très juste si on s'en attribuait tout le mérite. Y avait six ou sept autres types avec nous sur ce coup-là, mais y se sont ralliés à ce groupe qui voulait attaquer ce fort, là, en bas. C'est un gros mec, monté sur un gros rouan, qui les a rassemblés.

— Zila, grommela de Loungville. Un jour, je lui réglerai son compte.

— Nous, on était dans les bois pour regarder. Quand ils ont commencé à partir, on est entrés dans le village pour prendre ce qu'on pouvait, poursuivit Culli. On a vu ces deux filles sortir d'une maison en flammes alors on a décidé de prendre un peu de bon temps avec elles. (Il hocha la tête en direction de Finia et d'Embrisa.) On avait pas l'intention d'être aussi brutaux, mais c'est les deux seules qu'on a pu trouver, et on est cinq – enfin, on était. Si elles étaient à vous, capitaine, on vous donnera de l'or, en guise de compensation, vous voyez. Même qu'on dira rien pour les deux gars que vous avez déjà tués. Nous, on en a tué qu'une. Deux contre un, c'est plus qu'équitable. Laissez l'autre se reposer pendant une heure ou deux et je vous parie qu'elle pourrait vous satisfaire tous les six et peut-être même nous aussi, par-dessus le marché.

— À genoux, ordonna de Loungville.

Biggo, Natombi et Luis obligeèrent les trois hommes à s'agenouiller en les tenant fermement.

— Moi, je veux celui-ci, réclama Erik en montrant Culli. Je vais l'attacher à plat ventre sur une fourmilière et le regarder mourir en hurlant.

De Loungville se retourna et frappa Erik au visage de toutes ses forces. Le jeune homme chancela, tomba à genoux et parvint tout juste à ne pas perdre conscience.

Lorsque sa vision s'éclaircit de nouveau, il vit de Loungville passer derrière le premier bandit. Avec une économie de mouvement, il sortit sa dague, attrapa l'individu par les cheveux et lui tira la tête en arrière, lui tranchant la gorge d'un seul coup.

Les deux autres tentèrent de se relever. Mais Biggo et Luis les forcèrent à rester à genoux. Erik n'était pas encore debout que les deux bandits mouraient à leur tour. Le jeune homme s'avança d'un pas chancelant et secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Il s'arrêta à côté du corps de Culli et regarda de Loungville, qui lui dit :

— Occupe-toi de la femme. Tout de suite ! ajouta-t-il en voyant Erik hésiter.

Erik et Roo se dirigèrent vers l'endroit où gisait Finia, les yeux perdus dans le vague. Lorsque les deux garçons s'agenouillèrent à côté d'elle, son regard parut s'animer.

— Est-ce que c'est fini ? chuchota-t-elle en reconnaissant Erik et Roo.

Le premier hocha la tête pendant que le second retirait son manteau pour couvrir la jeune femme. Erik l'aida à se mettre debout. Elle vacilla et Roo dut passer un bras autour de ses épaules pour l'empêcher de tomber.

— Je lui ai dit de faire ce qu'ils voulaient, murmura-t-elle en regardant Embrisa. Mais elle les a mordus et griffés. Elle n'arrêtait pas de hurler et de pleurer, et elle avait le nez qui coulait. Quand ils lui ont couvert la bouche, elle n'arrivait plus à respirer.

D'un signe de tête, Erik fit comprendre à Roo qu'il devait l'emmener jusqu'aux chevaux. Ensuite, il ôta son propre manteau et en enveloppa le corps d'Embrisa. Puis il la souleva et l'emporta comme si elle n'était qu'endormie.

— Maintenant, tu ne trouveras plus ce riche mari dont tu rêvais, murmura-t-il.

Il fut le dernier à rejoindre les chevaux et vit que de Loungville l'attendait et lui tenait les rênes. Il tendit le corps de la jeune fille au sergent, le temps de se mettre en selle, puis reprit le cadavre dans ses bras.

— Grâce à vous, ils s'en sont tirés à bon compte, lui reprocha Erik pendant qu'il se mettait en selle à son tour.

— Je sais, répondit de Loungville.

— Ils auraient dû mourir à petit feu.

— Ils méritaient de souffrir, mais c'est quelque chose que je ne souhaite à personne.

— Pourquoi ? Pourquoi vous souciez-vous du sort de pareils salauds ?

Le sergent rapprocha sa monture de celle du jeune homme, si bien qu'ils étaient presque nez à nez lorsqu'il répondit :

— Je me fous du sort de ces salauds. Tu pourrais les découper morceau par morceau pendant une semaine que je me

ficherais pas mal de leurs souffrances. En revanche, ce qui me préoccupe, c'est ce que ça te ferait à toi, Erik.

Sans attendre de réponse, de Loungville prit la tête du groupe en criant :

— Retournons au village. On a une sacrée promenade à faire pour rattraper le capitaine.

Erik le suivit. Il n'était pas très sûr de comprendre ce que le sergent avait voulu dire mais ses paroles le troublaient.

Ils arrivèrent au campement de Calis une heure après la tombée de la nuit. Comme toujours, le capitaine avait donné l'ordre de construire des fortifications complètes, et lorsque de Loungville et sa petite troupe se présentèrent à la porte, un garde leur demanda quel était leur nom.

— Bien joué, répliqua un de Loungville fatigué. Maintenant, baissez-moi cette porte ou je vous arrache les oreilles.

Personne parmi les Aigles cramoisis ne pouvait manquer de reconnaître cette voix. On baissa donc le pont-levis. Les sabots des chevaux résonnèrent sur le bois et le métal lorsqu'ils franchirent le fossé creusé tout autour du mur d'enceinte. Lorsqu'ils arrivèrent au centre du camp, Calis les y attendait.

— Zila et les bandits ont fait cause commune et incendié le village, lui apprit le sergent. La plupart se sont enfuis. (Il jeta un coup d'œil à Erik.) Ils ont tué une gamine et on a exécuté les cinq types qui avaient fait ça.

Calis hocha la tête et fit signe à de Loungville de le suivre dans la tente de commandement. Erik prit les rênes du cheval du sergent et l'emmena avec le sien à l'endroit où étaient parquées toutes les bêtes. Il s'occupa d'elles pendant plus d'une heure, les laissant reprendre haleine, et nettoya leurs sabots, effaça les marques qu'avait laissées la selle et leur donna du fourrage. Lorsqu'il eut fini, il avait mal jusqu'aux os mais savait que ce n'était pas uniquement dû à la fatigue du combat et de la longue chevauchée. Il avait tué ces hommes sans effort.

Tandis qu'il marchait vers la tente que ses compagnons avaient montée, il se rappela ce qu'il avait fait. Le premier qu'il avait tué n'était qu'un obstacle, rien de plus. Il n'avait pas voulu le décapiter, seulement le pousser hors de son chemin. Luis

avait dit par la suite qu'il s'agissait d'un coup terrible, comme celui avec lequel il avait pratiquement coupé en deux l'autre bandit, mais tout cela paraissait loin à Erik, comme si quelqu'un d'autre s'était battu à sa place. Pourtant, il se souvenait clairement des odeurs : la fumée du village en flammes charriait la puanteur de la sueur et des excréments mêlée à la morsure métallique du sang et aux effluves âcres de la peur. Il se rappelait qu'il avait les tempes battantes et que le choc des coups qu'il avait donnés était remonté le long de son bras, mais tout cela était loin, comme étouffé, et il n'arrivait pas vraiment à comprendre ce qui s'était passé.

Le jeune homme savait au moins une chose : il aurait voulu que le meurtrier d'Embrisa souffre avant de mourir. Il aurait voulu qu'il éprouve la même douleur qu'elle, en mille fois plus intense, mais voilà qu'il était mort et ne ressentait plus rien. Si l'on en croyait Biggo, Lims-Kragma s'apprêtait à le juger mais, même si c'était vrai, il ne lui serait infligé aucune des souffrances de cette vie terrestre.

Peut-être de Loungville avait-il raison. Erik s'aperçut que c'était lui, maintenant, qui souffrait, et cela l'attrista et le mit en colère à la fois. Il arriva devant la tente et vit que Roo s'était déjà occupé de monter la section de son ami, si bien que l'abri de toile l'attendait, entièrement fini.

— Merci, dit Erik en regardant son ami d'enfance.

— Bah, protesta Roo, tu passes assez de temps comme ça à t'occuper de mon cheval.

— Et du mien, ajouta Biggo.

— Et de tous les autres, admit Luis. Vous croyez qu'on devrait payer ce gamin pour le remercier de sa gentillesse ?

Erik regarda le Rodezien, qui faisait rarement preuve de sens de l'humour, et vit que ce dernier, pourtant connu pour son tempérament coléreux, le regardait chaleureusement.

— Peut-être bien, approuva Biggo. Ou on pourrait continuer à monter et démonter sa partie de la tente, comme on a fait ce soir.

— Je peux m'en charger, répliqua Erik. Personne n'est obligé de faire ce travail à ma place.

Il ne s'attendait pas à percevoir une telle note d'irritation dans sa voix et s'aperçut brusquement qu'il était très en colère. Biggo, assis sur son sac de couchage, se leva et le rejoignit dans l'étroite allée qui séparait les deux rangées de paillasses.

— On le sait bien, fiston. C'est juste que tu fais plus que ta part du boulot. Personne n'a rien dit, mais tu es devenu le maître palefrenier de notre petite compagnie d'assassins.

Le mot « assassin » fit brusquement remonter à l'esprit du jeune homme la vision des trois bandits à qui de Lounville avait tranché la gorge. Il se sentit brusquement nauséux et son corps s'échauffa comme si la fièvre s'était emparée de lui. Erik ferma les yeux une seconde.

— Merci, je sais que vous voulez bien faire... (Il s'interrompit et se redressa du mieux qu'il put dans l'espace restreint de la tente.) Je reviens tout de suite. J'ai besoin d'air.

— N'oublie pas qu'on est de garde dans deux heures, lui cria Roo tandis qu'il sortait de l'abri.

Erik traversa le camp en essayant de se calmer. Mais son estomac ne cessait de se contracter, lui donnant l'impression qu'il allait être malade. Il courut jusqu'à la fosse d'aisance et arriva juste à temps pour éviter de faire dans son pantalon.

Au bout de quelques minutes atroces, qu'il passa accroupi avec l'impression de chier du feu, il sentit son estomac se retourner et se retrouva en train de vomir dans la fosse. La crise passa enfin et le laissa sans forces. Il se rendit au bord du cours d'eau le plus proche et fit une rapide toilette.

Puis il revint près du feu de camp, où il retrouva Owen Greylock, occupé à se servir un bol de ragoût accompagné d'un morceau de pain.

Erik avait beau avoir complètement vidé ses intestins quelques minutes plus tôt, il s'aperçut en humant le ragoût qu'il mourait de faim. Tandis qu'Owen le saluait, le jeune homme attrapa un bol en bois et se servit une bonne louche de nourriture, sans faire attention au liquide brûlant qu'il versait partiellement sur sa main et son poignet.

— Fais attention ! lui conseilla Owen. Par tous les dieux, tu risques de te brûler.

Erik porta le bol à ses lèvres et but une longue gorgée avant de répondre :

— La chaleur ne me gêne pas, à cause des années que j'ai passées à la forge, je suppose. Par contre, je suis très sensible au froid.

Owen se mit à rire.

— Tu as faim, on dirait ?

Son protégé arracha un gros morceau de pain à l'une des miches posées sur la table.

— Est-ce qu'on peut parler un moment ? demanda-t-il.

Owen lui fit signe de prendre place sur un tronc d'arbre qui avait été abattu pour faire office de banc. Personne d'autre ne se trouvait à proximité à l'exception des deux soldats qui nettoyaient la cantine et la préparaient en vue du petit déjeuner.

— Par quoi veux-tu commencer ?

— J'aimerais bien savoir comment vous vous êtes retrouvé dans cette compagnie, expliqua Erik, mais est-ce que je peux d'abord vous poser une question ?

— Bien sûr.

— Qu'est-ce qu'on ressent quand on tue un homme ?

Owen se tut pendant quelques instants avant de laisser échapper un long soupir.

— C'est une question difficile, celle-là, pas vrai ? J'ai tué des hommes de deux façons, Erik, reprit-il au bout d'une autre minute de silence. En tant que maître d'armes du baron, je me devais de dispenser la justice suprême, et j'ai pendu plus d'un homme. Mais chaque fois, c'était différent, et ça n'a jamais été facile. Ça dépend aussi de la raison pour laquelle on les pend. Les meurtriers, les violeurs, ils... Je n'ai jamais ressenti grand-chose dans leur cas, sauf du soulagement lorsque tout était terminé. Mais quand il s'agissait d'une affaire aussi compliquée que l'était la tienne, alors crois-moi, je me sentais mal. Après, j'avais envie de prendre un long bain bien chaud, même si j'en ai rarement eu l'occasion.

« Par contre, dès qu'il est question de bataille, tout arrive très vite et tu es généralement trop occupé à survivre pour réfléchir. Est-ce que ça répond à ta question ?

Erik hocha la tête en mastiquant bruyamment des légumes trop cuits.

— D'une certaine façon, oui. Mais est-ce qu'un jour vous avez eu envie de faire souffrir quelqu'un ?

Owen se gratta la tête.

— Je ne crois pas, non. J'ai souhaité la mort de certaines personnes, mais les voir souffrir ? Pas vraiment.

— Aujourd'hui, j'ai eu envie de torturer un homme, avoua Erik.

Il lui raconta l'histoire d'Embrisa et comment il avait voulu infliger une mort lente et terrible à son meurtrier.

— Mais après, c'est à peine si j'ai réussi à serrer les fesses, ajouta-t-il à la fin de son récit. D'abord j'ai eu la diarrhée et ensuite je me suis mis à vomir. Et maintenant, me voilà, en train de manger comme si rien ne s'était passé.

— La colère nous fait parfois faire des choses étranges, admit Owen. Tu ne vas pas apprécier ce que je m'apprête à dire, mais j'ai connu deux autres personnes dans la même situation : ton père et... Stefan.

Erik secoua la tête et éclata d'un rire amer.

— Vous avez raison, ça ne me fait pas plaisir d'entendre ça.

— Ton père ne se mettait dans cet état que lorsqu'il était en colère. Dans ces cas-là, il préférait faire souffrir son ennemi plutôt que de le voir mort. (Il baissa la voix.) Mais Stefan, lui, était pire. Il aimait vraiment regarder les gens souffrir. Je crois que... ça l'excitait. Otto a été obligé de donner de l'argent à plus d'un père furieux parce que Stefan avait abîmé sa fille.

— Et Manfred, alors ?

Owen haussa les épaules.

— C'est quelqu'un de plutôt normal, vu les parents qu'il a. Tu en serais venu à l'apprécier, je pense, si vous aviez eu la chance d'apprendre à vous connaître. Mais ça relève de l'impossible. (Il dévisagea le jeune homme.) Je te connais depuis que tu es bébé, Erik, et même si tu possèdes certains traits de caractère de ton père, tu n'as pas que ça. Ta mère peut se montrer dure parfois, mais elle n'a jamais été méchante avec qui que ce soit. Elle ne blesserait jamais quelqu'un par pur

plaisir. Quant à Stefan, il avait en lui les pires traits de caractère de chacun de ses parents.

« Je pense pouvoir comprendre pourquoi tu avais tellement envie de faire mal à l'individu qui a tué la jeune fille. Tu l'aimais bien, cette petite, si je ne me trompe ?

— D'une certaine façon, approuva Erik en souriant. Elle a essayé de m'attirer dans son lit parce qu'elle voulait devenir la femme du forgeron du village. (Il secoua la tête d'un air de regret.) Elle était très prévisible et ne s'y prenait pas très bien, mais dans un certain sens...

— Ça te faisait du bien ?

— Oui.

Owen hocha la tête.

— On a tous notre vanité, et il est rare qu'un homme soit insensible aux attentions d'une jolie femme.

— Mais ça n'explique pas pourquoi je voulais à ce point faire mal à ce type. J'éprouve encore la même chose, Owen. Si je pouvais le relever d'entre les morts et le faire hurler de douleur, je crois que je n'hésiterais pas une seconde.

— Peut-être parce que tu veux la justice. La jeune fille est morte dans des souffrances atroces alors que lui a eu droit à une exécution rapide.

Une voix s'éleva dans la pénombre.

— Parfois, on donne à la vengeance le nom de justice.

Owen et Erik se retournèrent et virent Nakor s'avancer vers eux.

— Je me promenais et je vous ai entendus discuter. Ce débat m'a l'air intéressant.

— Je venais de raconter à Owen ce qui s'est passé aujourd'hui, expliqua Erik. Est-ce que vous êtes au courant ?

Nakor acquiesça.

— Oui, Sho Pi m'a tout raconté. Tu t'es mis en rage et tu as voulu faire souffrir cet homme mais Bobby t'en a empêché.

Erik hocha la tête à son tour.

— Certains s'habituent à infliger la douleur à leurs semblables de la même manière que d'autres s'accoutument aux boissons fortes ou aux drogues, fit l'Isalani. Si tu arrives à

reconnaître très tôt que tu as cette tendance-là en toi et que tu apprends à la contenir, tu n'en deviendras que meilleur, Erik.

— Je ne sais plus vraiment ce que je veux, avoua celui-ci. Je ne sais plus si je crois qu'il n'a pas assez souffert ou si je voulais voir une certaine lueur dans ses yeux quand il est mort.

— La plupart des soldats sont rattrapés par leurs actes après coup, intervint Owen. Le fait que tu aies été malade...

— Tu as été malade ? l'interrompit Nakor.

— Comme si j'avais mangé des fruits encore verts, admit Erik.

Nakor sourit.

— Dans ce cas, tu n'es pas du genre à manger du poison et à l'apprécier. Si tu n'avais pas été malade, ç'aurait voulu dire que le poison de la haine avait trouvé une place dans tes entrailles. (Il se pencha et enfonça l'index dans le flanc du jeune homme.) Tu as mangé la haine, mais ton corps l'a rejetée comme si c'était un fruit trop vert. (Il sourit, visiblement satisfait de cette explication.) Fais ton reiki tous les soirs et laisse ton esprit rechercher le calme. C'est comme ça que tu survivras aux horreurs que tu viens juste d'affronter.

Owen et Erik échangèrent un regard qui leur montra qu'aucun d'eux ne comprenait le discours de Nakor.

— Maintenant, Owen, racontez-moi ce que vous êtes venu faire ici, dit le jeune homme.

— C'est à cause de toi.

— Vraiment ?

— Quand on t'a arrêté, la baronne Mathilda et ton demi-frère se sont précipités à Krondor pour veiller à ce que le prince te fasse exécuter sans discussion.

« Quand nous sommes arrivés sur place, j'ai demandé à l'un de mes amis à la cour s'il pouvait m'arranger un entretien avec le prince. J'ai essayé de lui expliquer la façon dont tu as été traité lorsque tu étais enfant. (Il haussa les épaules.) Ça n'a de toute évidence rien donné, puisque tu as été condamné à mort et qu'en plus, la baronne a découvert que j'avais tenté d'intercéder en ta faveur. (Il regarda Erik en souriant.) On m'a demandé de démissionner. Manfred m'a dit qu'il regrettait cette décision, mais que c'était sa mère, après tout.

— Je ne l'ai jamais rencontrée, mais cette personne m'a tout l'air d'être extrêmement persuasive, commenta Nakor.

— C'est une façon de présenter les choses. En tout cas, il n'y a pas beaucoup de débouchés pour les maîtres d'armes qui viennent de se faire renvoyer, alors j'ai demandé à entrer dans la garde du prince. Au besoin, j'étais même prêt à redevenir simple soldat ou à partir en mission à la frontière. Je me disais que s'ils refusaient, je deviendrais mercenaire et escorterais les caravanes de marchand dans le val des Rêves et l'empire de Kesh la Grande.

« Mais ce salaud de Bobby de Loungville m'a trouvé dans une taverne et m'a fait boire jusqu'à ce que je tombe ivre mort. Quand je me suis réveillé, le lendemain, j'ai appris que j'allais devoir courir comme un fou d'un bout à l'autre du royaume, en mission pour Calis et le prince Nicholas.

« C'est un étrange capitaine que nous avons là, ajouta Owen. Savez-vous qu'à la cour, il occupe le rang de duc ?

— Je ne le connais que sous le nom de..., commença Erik.

— « L'Aigle de Krondor », le coupa Owen. Je connais. Mais tout ce que je sais, c'est que c'est quelqu'un d'important. Quand la poussière de la route est retombée, je me suis retrouvé sur le Ranger de Port-Liberté, avec une liste de missions qui auraient dû me prendre trois mois et pour lesquelles on ne m'a donné que quatre semaines quand on a débarqué à Maharta.

— Désolé de vous avoir fait subir tout ça, Owen, s'excusa Erik en finissant son ragoût.

Greylock se mit à rire.

— C'était dans les cartes, comme disent les joueurs. Et pour être honnête, je commençais à m'ennuyer à la lande Noire. C'est vrai qu'on a le meilleur vin du monde et que les femmes y sont aussi jolies qu'ailleurs, mais il n'y pas grand-chose d'autre pour vous remuer un homme, là-bas. Je me suis lassé de pendre des bandits et de servir d'escorte à des gens qui n'en avaient pas besoin, tellement les routes sont sûres. Je me suis dit qu'il était temps de découvrir quelque chose de grandiose.

Nakor secoua la tête.

— Ce qui nous attend risque de ne guère être grandiose. (Il se leva en bâillant.) Je vais dormir. Ce sont trois longues journées qui nous attendent.

— Pourquoi ? demanda Erik.

— Pendant que vous pourchassiez les bandits, on a appris que le rendez-vous allait avoir lieu.

— De quoi s'agit-il ? demanda Erik. J'ai déjà entendu plusieurs soldats en parler.

— C'est une espèce de rencontre entre mercenaires, expliqua Owen.

— Dans un grand campement, ajouta Nakor en souriant. C'est là que les deux parties vont venir s'offrir les services de compagnies comme la nôtre. C'est également là que nous trouverons l'armée de la reine Émeraude et que la grande aventure de notre ami Greylock commencera.

Le petit homme s'éloigna dans la pénombre.

— C'est sûrement l'une des personnes les plus étranges que j'aie jamais rencontrées, fit remarquer Owen. Je ne lui ai parlé que deux fois depuis hier, mais j'ai déjà pu m'apercevoir qu'il a des idées extrêmement bizarres. Il a au moins raison sur un point : demain sera une longue journée et nous avons tous les deux besoin de dormir.

Erik hocha la tête et ramassa le bol d'Owen.

— Je vais aller laver ça. Il faut que je fasse pareil pour le mien, de toute façon.

— Merci, mon garçon.

— Merci à vous, Owen.

— Pourquoi donc ?

— Pour cette discussion.

L'ancien maître d'armes du baron posa la main sur l'épaule du jeune homme.

— C'est quand tu veux, Erik. Bonne nuit.

Il partit dans la même direction que Nakor.

Erik alla jusqu'au seau d'eau qui servait à laver les ustensiles de cuisine. Il rinça les bols à l'eau, les frotta avec du sable et les passa de nouveau à l'eau. Puis il les déposa à l'endroit où le cuisinier s'attendrait à les trouver le lendemain matin. Alors, seulement, il reprit le chemin de sa tente.

Tous ses compagnons dormaient, à l'exception de Roo, qui lui demanda s'il allait bien.

— Je ne sais pas, soupira Erik. Mais je me sens mieux.

Roo parut sur le point de faire une remarque, mais préféra se taire et se tourna sur le côté pour dormir. Erik resta allongé dans le noir et tenta de faire du reiki comme Nakor le lui avait conseillé, mais le sommeil s'empara de lui à peine une minute après Roo.

Le camp était immense. Au moins dix mille hommes armés étaient rassemblés dans une petite vallée entre les collines, à l'est, et le fleuve, à l'ouest. Au milieu coulait un affluent de la Vedra, une petite rivière le long de laquelle des tentes avaient été édifiées.

Les personnes qui négociaient les contrats se trouvaient sous un pavillon de couleur ocre au cœur de la vallée. Erik et ses compagnons chevauchaient, comme à leur habitude, juste derrière Calis qui ouvrait la marche, si bien qu'ils n'avaient aucun mal à suivre la conversation de leur capitaine et de ses amis.

Praji tendit le doigt devant lui.

— Certaines de ces bannières m'ont l'air sacrément bizarres. Je croyais connaître toutes les compagnies de mercenaires valables sur ce maudit continent. (Il regarda autour de lui.) Il y en a qui sont bien loin de chez eux.

— Comment ça se présente ? demanda de Loungville.

— Il est encore trop tôt pour le dire. Il y a moins d'un mois que Khaipur est tombée. Je serais surpris que les représentants de la reine Émeraude arrivent la semaine prochaine. Mais je vous parie le salaire d'une putain que le roi-prêtre de Lanada est en train de dépenser de l'argent comme un marin qui vient d'arriver au port. On ferait bien d'aller voir s'il y a de la place en amont de la rivière, ajouta-t-il en balayant la vallée du regard et en reniflant l'air. Vu le nombre d'imbéciles qui pissent dans l'eau après s'être enivrés, j'ai pas du tout envie de me retrouver en aval.

De Loungville éclata de rire.

— On dirait que les meilleures places sont déjà prises.

— Seulement si tu aimes boire de l'eau mélangée avec de la pisser, répliqua Praji. C'est que le début. Ça fait cinq ans maintenant qu'on sait que cette guerre va mettre fin à toutes les autres. Tous ceux qui ont une épée et qui viennent pas à ce rendez-vous pourront pas participer au pillage. (Il secoua la tête.) Ça paraît complètement dément, pas vrai ? On aurait pu croire que n'importe qui se serait rendu compte...

Calis l'interrompit en levant la main.

— Pas ici. Trop de gens nous écoutent.

Praji hocha la tête.

— Vaja a peut-être réussi à arriver avant nous. Essaye de repérer une bannière avec un aigle rouge, identique à la tienne.

Calis acquiesça.

Ils entrèrent dans le camp proprement dit. Erik sentit son pouls s'accélérer. Jamais autant de regards soupçonneux ne s'étaient ainsi posés sur lui. Le rendez-vous avait lieu en terrain neutre. Les deux parties en présence pouvaient y recruter des compagnies de mercenaires en faisant ouvertement des enchères l'une contre l'autre. La tradition voulait que tous les participants gardent leur épée au fourreau, mais dans la pratique, la réalité était souvent bien différente et plus d'une bataille avait ainsi éclaté au cours de telles rencontres. Les mercenaires savaient que seuls les membres de leur propre compagnie étaient leurs alliés. Ils risquaient de rencontrer tous les autres sur le champ de bataille quelques semaines à peine, voire quelques jours après le rendez-vous.

Les Aigles cramoisis passèrent non loin du grand pavillon ocre, situé sur l'autre rive du cours d'eau qu'ils remontaient pour s'éloigner du plus gros des troupes. Calis dénicha une petite hauteur dont le sommet était plat et qui leur donnait une vue dégagée sur l'ensemble de la vallée. Il indiqua à de Loungville qu'il souhaitait camper là.

— Pas de fortifications. C'est contre le règlement. Mais je veux que la garde soit doublée. Quand les putains arriveront, laisse les hommes s'amuser, mais ils ont interdiction de boire de l'alcool ou de prendre de la drogue – chasse les colporteurs. Je ne veux pas qu'un de ces idiots déclenche une guerre en

tirant l'épée parce qu'il a cru voir dans la fumée le fantôme d'un ennemi.

De Loungville hocha la tête et fit passer la consigne. Sans fossé à creuser et sans rempart à édifier, il ne fallut guère de temps pour monter le camp. Lorsque Erik et ses camarades eurent fini de dresser leur tente, Foster passa les voir pour leur donner leurs tours de garde. Erik grogna lorsqu'il apprit qu'il avait le deuxième quart, de minuit jusqu'à deux heures avant l'aube. De son point de vue, un sommeil entrecoupé comme celui-là équivalait à une nuit blanche.

Malgré tout, il appréciait le fait de pouvoir s'allonger un peu après avoir passé trois jours en selle. De plus, s'il avait le tour de garde de minuit le soir-même, cela signifiait que le lendemain, il aurait droit à celui de l'aube et que le surlendemain, il n'aurait pas à être de garde. Il trouva tout cela gratifiant et fut heureux de se sentir bien, quelle qu'en soit la raison.

Des trompettes se mirent à sonner et Erik se réveilla en sursaut. Ils étaient arrivés au rendez-vous depuis cinq jours maintenant et il avait de nouveau eu droit à un tour de garde intermédiaire. Il sortit de la tente et vit que tous regardaient en direction de la vallée à leurs pieds.

Roo le rejoignit en riant.

— On dirait une fourmilière qu'on vient de déranger avec un bâton.

Erik se mit à rire lui aussi, car son ami avait raison. Partout il y avait du mouvement. Foster traversa le camp à grandes enjambées en criant :

— Tout le monde en selle ! Rassemblement en vue d'une inspection !

Erik et Roo se penchèrent pour entrer dans la tente et ramassèrent leur épée et leur bouclier. Puis ils se hâtèrent de rejoindre leurs camarades qui s'occupaient déjà de seller leur monture. Lorsqu'ils reçurent l'ordre de se mettre en position, tout le monde sauta en selle et fit avancer son cheval pour prendre place dans la colonne. Foster s'avança en disant :

— Détendez-vous, les gars. Les enchères viennent de commencer et vous n'allez pas avoir grand-chose à faire aujourd'hui. Quand les types qui conduisent les négociations passeront devant vous, essayez d'avoir l'air féroce.

Quelques-uns éclatèrent de rire. La voix de basse de Jadow Shati s'éleva, quelque part dans la colonne :

— Eh, mec, t'as qu'à mettre Jérôme devant. Tu peux être sûr que ça va les effrayer !

Il y eut de nouveau des rires.

— Le prochain qui l'ouvre ferait mieux de me faire rigoler ou il regrettera que sa mère n'ait pas fait vœu de célibat au lieu de le mettre au monde ! répliqua sèchement de Loungville.

Cette fois, tout le monde resta silencieux.

Une heure plus tard, ils entendirent des chevaux monter de la vallée. Erik se retourna et vit une douzaine d'hommes arriver dans leur direction. À leur tête se trouvait un individu corpulent, aux cheveux gris, mais dont le visage semblait encore jeune. Il était vêtu comme un dandy et prenait visiblement grand soin de son apparence, bien qu'il fût couvert de poussière.

À ses côtés, un autre cavalier portait la bannière à l'aigle cramoyé.

— Vaja ! s'écria Praji lorsqu'ils s'arrêtèrent devant la compagnie. Espèce de vieux paon ! Je commençais à croire que quelqu'un t'avait pris en pitié et avait mis fin à tes jours ! Qu'est-ce qui t'a retenu si longtemps ?

Le dénommé Vaja, d'une grande beauté malgré son âge avancé, se mit à rire.

— Je vois que tu as trouvé notre bon capitaine et sa compagnie de pauvres fous. Si je n'avais pas entendu parler du rendez-vous, je serais en route pour la Cité du fleuve Serpent à l'heure qu'il est.

— Tu arrives juste à temps, annonça Calis tandis que Vaja et ses hommes mettaient pied à terre. C'est aujourd'hui qu'ils commencent à passer les troupes en revue.

Le nouveau venu regarda autour de lui.

— Alors on a encore le temps, parce que ça va durer au moins trois ou quatre jours. Est-ce que les deux camps sont déjà là ?

— On n'a pas encore vu les agents de la reine Émeraude. Seul le prêtre-roi est déjà arrivé.

— Bonne nouvelle, fit Vaja. Ça va me donner le temps de prendre un bain et un repas, et puis vous n'allez pas accepter d'offre avant plusieurs jours.

— Ça, nous le savons tous les deux, mais eux ne doivent pas s'en rendre compte, répliqua Calis en désignant du pouce le pavillon des négociateurs. Nous devons faire comme si nous examinions chaque proposition.

— Compris. Mais ça me laisse quand même le temps de prendre un bain. Je serai de retour dans une heure.

Il tourna les talons et emmena ses compagnons avec lui.

— Ça fait vingt-neuf ans que je me bats à ses côtés et je peux jurer qu'il n'existe pas d'homme plus vaniteux en ce monde. Même pour sa propre exécution, il serait encore capable de se faire beau.

Calis sourit et Erik s'aperçut que c'était l'une des rares fois où il avait vu le capitaine sourire.

Pendant des jours, ils se rassemblèrent lorsqu'on leur en donnait l'ordre, afin que les négociateurs puissent les examiner. En comptant les hommes de Vaja et ceux d'Hatonis, ils étaient plus d'une centaine : une troupe suffisamment importante pour être prise au sérieux mais pas assez pour attirer spécialement l'attention.

Au bout du troisième jour, on commença à leur présenter des offes. Calis écouta poliment chacune d'entre elles sans s'engager.

Une semaine après le début des négociations, Erik remarqua que quelques compagnies levaient le camp. Au dîner, il en fit la remarque à Praji.

— C'est parce qu'ils ont signé avec le roi-prêtre, expliqua le vieux mercenaire. Ce sont probablement des capitaines qu'ont plus assez d'or pour payer leurs hommes. Ils doivent trouver du travail rapidement s'ils veulent pas voir leurs guerriers

s'engager dans des compagnies plus importantes. La plupart attendent pour voir ce que l'autre camp peut leur offrir.

Mais les jours passèrent et les agents des Panthatians ne venaient toujours pas.

Deux semaines après leur arrivée au rendez-vous, Erik demanda la permission de déplacer les chevaux en aval, car ils avaient brouté toute l'herbe autour du campement et les négociants demandaient un prix exorbitant pour le foin et le grain qu'ils proposaient. Calis l'y autorisa, mais recommanda au jeune homme de veiller à ce que les bêtes soient toujours sous surveillance.

Une autre semaine s'écoula.

Presque un mois après leur arrivée, Erik revenait de l'endroit où il avait laissé les chevaux – un rituel qu'il effectuait trois fois par jour – lorsqu'il entendit plusieurs sonneries de trompettes provenant du camp dans la vallée. Il faisait très chaud, et l'un des guerriers des clans avait expliqué au jeune homme qu'ils traversaient la période de forte chaleur. Bientôt, l'été ferait place à l'automne. Il lui semblait étrange d'avoir perdu un hiver, d'être parti en automne et arrivé au printemps. Il était certain que Nakor aurait pu lui expliquer pourquoi les saisons fonctionnaient à l'envers ici, mais il n'était pas sûr de pouvoir endurer les explications du petit homme.

Les trompettes continuèrent à sonner de façon insistante et Erik se mit à courir afin de s'enquérir du problème. Alors qu'il arrivait au campement des Aigles cramoisis, il vit Foster courir dans sa direction en criant :

— Descends les chevaux jusqu'ici ! Ils demandent à tout le monde de ne pas bouger ! On nous prévient qu'il va y avoir un combat !

Erik remonta la colline en courant et redescendit dans la petite vallée voisine en agitant la main.

— Ramenez autant de chevaux que vous pourrez !

Il courut jusqu'à l'endroit le plus éloigné où étaient attachées des bêtes et réussit à prendre les brides de quatre chevaux à la fois. D'autres passèrent également en courant à

côté de lui. Le jeune homme n'avait pas encore atteint le camp que déjà ses camarades le suivaient avec le reste des chevaux.

Erik n'avait jamais vu ses compagnons lever le camp aussi vite. Calis donna l'ordre d'établir un périmètre de défense et un groupe commença à creuser une tranchée. Les archers scrutèrent la vallée à leurs pieds pour s'assurer que personne ne venait dans leur direction.

En dépit de l'appel des trompettes, aucun bruit de bataille ne montait vers eux. En revanche, un étrange bourdonnement leur parvint et il fallut une bonne minute à Erik pour comprendre qu'il s'agissait de voix humaines qui se disputaient et échangeaient des insultes avec une certaine frénésie. Malgré tout, personne n'avait l'air de se battre.

— Bobby, prends quelques hommes avec toi et va voir ce qui se passe en bas, finit par dire Calis.

— Biggo, de la Lande Noire, Jadow et Jérôme, avec moi, appela de Loungville.

Roo éclata de rire.

— Il a choisi les quatre hommes les plus corpulents de la compagnie, comme ça, il peut se cacher derrière eux.

De Loungville fit aussitôt volte-face et regarda le jeune homme en disant :

— Toi aussi, tu nous accompagnes, mon petit père. Tu n'auras qu'à te mettre du côté de mon bouclier, ajouta-t-il en souriant, une lueur diabolique au fond des yeux. Si jamais on a des ennuis, je pourrai te soulever de ta selle et te lancer au visage du premier qui se jettera sur moi !

Roo leva les yeux au ciel et emboîta le pas à Erik.

— Ça m'apprendra à la fermer.

— J'en doute, répliqua son ami.

Ils descendirent à pied dans la vallée et essayèrent de ne pas trop attirer l'attention sur eux alors qu'ils approchaient d'un autre camp de mercenaires. Lorsqu'ils furent à portée de voix, ils se rendirent compte que les guerriers se disputaient entre eux.

— Je m'en fous, c'est une insulte. Moi, je dis : partons pour le sud et acceptons ce que le roi-prêtre nous offre !

— C'est ça, tu veux qu'on se batte pour sortir d'ici, pour qu'ensuite on revienne les affronter ?

Erik essaya de déchiffrer le sens de ces remarques, mais de Loungville intervint :

— Suivez-moi.

Il se fraya un chemin à travers plusieurs campements identiques où plus d'un mercenaire tentait fiévreusement de convaincre les autres de partir.

— Si on se dirige vers l'est, le long de cette rivière, et qu'on coupe à travers les collines, au sud, on arrivera sûrement à passer, expliquait l'un d'eux.

— Comment tu sais ça, toi ? répliqua l'individu à côté de lui. T'es devin, maintenant ?

De Loungville guida ses hommes jusqu'au pavillon des négociateurs. Ceux-ci se trouvaient à l'extérieur de leur propre tente et avaient l'air terrifiés. De Loungville passa à côté d'eux et entra.

Derrière la table basse en bois qu'utilisaient les négociateurs était assis un individu corpulent vêtu d'une armure en très bon état mais visiblement usée. Il avait posé les pieds sur le bois poli, éclaboussant de boue les documents qui s'y trouvaient encore. Il n'était pas très différent des autres mercenaires, bien que plus âgé, peut-être même plus que Praji et Vaja, les membres les plus âgés de la compagnie de Calis. Cependant, il émanait de lui l'aura d'un homme de grande expérience. Il dévisagea calmement de Loungville et ses compagnons, et fit un signe de tête à un autre soldat qui se tenait derrière lui. Ils ne portaient pas d'uniforme ni de marque de distinction à l'exception d'un brassard émeraude au bras gauche.

De Loungville s'arrêta.

— Quel est l'idiot qui a sonné le rassemblement ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit le vieux soldat. Je ne tenais certainement pas à causer une pareille émotion.

— Vous êtes l'agent de la reine Émeraude ?

— Je suis le général Gapi et je ne suis l'agent de personne. Je suis venu vous informer des choix qui s'offrent à vous.

Erik perçut chez cet homme des qualités qu'il n'avait vues jusque-là que chez quelques rares personnes – le prince de Krondor, le duc James et Calis. Il faisait preuve d'une autorité naturelle et s'attendait à ce que ses ordres soient exécutés sans discussion. Erik comprit que le titre de général ne correspondait pas à une vanité de mercenaire. Cet homme commandait bel et bien une armée.

De Loungville posa les mains sur les hanches.

— Ah oui, et on peut savoir de quoi il s'agit ?

— Vous avez le choix entre servir la reine Émeraude ou mourir.

De Loungville hocha discrètement la tête pour demander à ses hommes de se déployer. Erik fit quelques pas sur sa droite, jusqu'à ce qu'il se retrouve en face de l'unique soldat présent sous la tente à l'exception de Gapi.

— D'habitude, je me fais payer pour me battre, répliqua de Loungville. Mais j'ai l'impression, au ton de votre voix, que je vais peut-être devoir me passer de paiement, cette fois-ci.

— Vous pouvez toujours violer la paix du camp, capitaine, soupira le général, mais ce sera à vos risques et périls.

— Je ne suis pas capitaine, mais sergent. Mon capitaine m'a envoyé ici pour voir ce que c'est que ce bordel.

— Ce bordel, comme vous l'appellez, c'est la consternation d'hommes trop stupides pour comprendre qu'ils n'ont pas d'autre choix. Pour que vous n'alliez pas rapporter des propos confus à votre capitaine, je vais vous répéter ce qui s'est dit ici il y a une heure :

« Toutes les compagnies de mercenaires rassemblées ici, dans cette vallée, doivent jurer fidélité à la reine Émeraude. Nous commencerons le siège de Lanada dans un mois.

« Si vous essayez de partir pour vous engager auprès des ennemis de notre reine, vous serez pourchassés et tués.

— Et qui va s'en occuper ? demanda de Loungville.

— Les trente mille soldats qui encerclent en ce moment même cette belle petite vallée, répliqua Gapi avec un sourire décontracté.

De Loungville se retourna et jeta un coup d'œil à l'extérieur du pavillon. Il scruta les crêtes au-dessus de la vallée

et aperçut de faibles mouvements – l'éclat du soleil sur du métal ou une ombre dansante. Il en vit assez, cependant, pour deviner qu'une armée considérable entourait la vallée.

— On s'est demandé pourquoi vous mettiez autant de temps pour arriver, fit de Lounville en poussant un soupir exaspéré. On ne se doutait pas que vous viendriez en force.

— Rapportez la nouvelle à votre capitaine. Vous n'avez pas le choix.

De Lounville observa le général et parut sur le point de dire quelque chose. Puis il se contenta de hocher la tête et fit signe à ses hommes de le suivre.

Ils marchèrent en silence jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment loin du camp principal. Alors, Erik demanda :

— Vous avez l'air ennuyé, sergent. Je croyais que notre mission, c'était justement de nous joindre à cette armée.

— Je n'aime pas quand l'adversaire change les règles du jeu. Par ici, on paye un homme pour qu'il se batte. J'ai bien peur qu'on s'enfonce dans cette mélasse bien plus qu'on l'aurait cru.

« Surtout, ajouta-t-il, j'aime bien qu'on me demande d'abord gentiment avant d'essayer de m'entuber, et ça m'énerve quand c'est pas le cas.

Chapitre 17

DÉCOUVERTES

Roo tendit le doigt.

Au loin, un incendie signalait la présence de combats. Fidèle à sa parole, le général Gapi attaquait les groupes qui cherchaient à partir au sud. Certains capitaines avaient assez de courage pour tenter de forcer le barrage de l'armée qui les encerclait. Mais ils se faisaient écraser par la toute-puissance des soldats qui occupaient déjà une meilleure position que la leur.

La vallée donnait certes au rendez-vous un cadre agréable, mais ce n'était guère un endroit d'où lancer une attaque. Elle se terminait par des pentes étroites et escarpées au nord et au sud, et la seule voie d'évasion possible se trouvait à l'est. C'était par là que Vaja et ses hommes étaient arrivés, et il expliqua à Calis qu'il s'agissait de collines parfois dangereuses où ceux qui se trompaient de chemin ne tardaient pas à le regretter. Malgré tout, quelques petits groupes tentèrent de s'échapper par là.

D'autres, comme les Aigles cramoisis de Calis, décidèrent de rejoindre l'armée de la reine Émeraude. Certains le firent pour l'or que leur rapporteraient les combats et les pillages. D'autres espéraient pouvoir fausser compagnie à cette armée dès que l'occasion s'en présenterait. Dans tous les cas, où qu'il posât les yeux, Erik ne voyait que des hommes mécontents. De Loungville n'était pas le seul à penser qu'il s'était fait avoir.

Ceux qui décidèrent d'obéir aux ordres du général Gapi se rassemblèrent en colonnes en amont de la rivière, non loin de l'endroit où celle-ci se jetait dans la Vedra. Les ruines d'un pont qui avait brûlé depuis longtemps, lors d'une guerre oubliée, se dressaient dans l'eau. Des bacs faisaient la navette entre l'affluent sans nom et la rive orientale de la Vedra.

La compagnie de Calis fut parmi les dernières à arriver au bord de l'affluent, car elle était cantonnée plus haut dans la vallée que les autres mercenaires. Erik et ses compagnons eurent donc l'occasion d'attendre et d'observer plus longtemps que ceux qui les précédèrent. Des hommes venus de tous les coins du continent, avec parmi eux quelques femmes, traversaient la rivière pour rejoindre ceux qui, comme les Aigles cramoisis, se trouvaient déjà sur la rive sud.

Un cavalier portant un brassard vert s'avança vers Calis en demandant :

— Quelle compagnie ?

De Loungville désigna le capitaine, assis à sa gauche, et répondit :

— Les Aigles cramoisis de Calis, de la Cité du fleuve Serpent.

L'homme fronça les sourcils et dévisagea le demi-elfe.

— Vous étiez à Hamsa ?

Calis acquiesça.

L'homme sourit, mais son expression n'avait rien d'amical.

— J'ai bien failli vous avoir cette fois-là, saloperie d'anguille. Mais vous êtes parti rejoindre les Jeshandis et, le temps d'ordonner à mes hommes de faire demi-tour, vous aviez déjà atteint les steppes. (Il lui lança un regard dur.) Si j'avais su que vous faisiez partie des Longues-Vies, j'aurais tout de suite pris la direction de l'est. Beaucoup de gens de votre race vivent parmi les Jeshandis.

Il sortit un bout de charbon et un parchemin, sur lequel il inscrivit quelques signes.

— Mais notre reine accepte tous ceux qui viennent à elle, alors on est du même côté, maintenant. (Il fit un geste en direction du sud.) Longez la rivière pendant un kilomètre et demi environ. Une fois sur place, demandez à voir le maître du camp et présentez-vous. Vous recevrez vos ordres dans quelques jours. En attendant, le règlement est simple : si vous vous bagarrez, vous serez exécutés. On est tous des frères, maintenant, unis sous la bannière de la reine Émeraude, et le premier qui déclenche une bagarre subira le supplice du pal.

Personnellement, je vous le déconseille. J'ai déjà vu des hommes se tordre sur le pieu pendant plus d'une heure.

Il ne demanda pas si Calis avait compris les consignes. Il se contenta d'éperonner sa monture et partit rejoindre la compagnie suivante.

— C'était plutôt simple, commenta Praji, assis à la gauche de Calis.

— Allons nous présenter à ce maître du camp. Mieux vaut qu'il nous place le plus rapidement possible.

Il hocha la tête à l'intention de Praji et de Vaja, qui s'éloignèrent de la compagnie sans faire de commentaires.

— Pourquoi est-ce qu'ils s'en vont ? demanda Erik à voix basse.

— La ferme, ordonna Foster, qui chevauchait à côté du jeune homme.

Nakor, lui, éclata de rire.

— Avec toute la confusion qui règne par ici, c'est facile de se retrouver séparé de sa propre compagnie. Si ça se trouve, il va leur falloir des jours pour nous retrouver et, d'ici là, ils auront eu le temps d'apprendre plein de choses intéressantes.

Calis secoua la tête et regarda par-dessus son épaule, comme pour avertir l'Isalani de garder cela pour lui, mais le petit homme, ravi, continua à rire.

— Moi aussi, je pense que je vais me perdre un peu. Mais ce sera plus pratique si je suis à pied, ajouta-t-il en lançant ses rênes à Luis.

Avant que Calis ait eu le temps de protester, Nakor se laissa glisser à bas de son cheval et s'en fut en direction de très nombreux cavaliers qui venaient juste de débarquer. Au même moment, une autre compagnie arriva de l'ouest. Les deux groupes se mêlèrent l'un à l'autre dans la confusion la plus totale et Nakor en profita pour disparaître parmi la foule, se glissant entre des cavaliers qui l'insultèrent lorsque leurs montures, effrayées par sa brusque apparition, firent un écart.

— Ça y est, il recommence, fit Calis.

Foster regarda partir Nakor avec un éclat meurtrier dans les yeux, mais Calis et de Loungville se contentèrent de secouer la tête.

Quelques heures plus tard, ils trouvèrent le maître du camp. Celui-ci avait le visage étroit et un regard sombre et nerveux. Lorsque Calis se présenta, l'individu fit une marque sur un document, puis un geste en direction de la rive.

— Le camp longe la rivière sur environ trois kilomètres. Il y a déjà d'autres compagnies éparpillées de chaque côté de la route. Trouvez-vous un emplacement entre la route et la rivière. Il devrait y avoir une compagnie appelée « le Commandement de Gegari » au nord de votre position. De l'autre côté de la route, vous trouverez un capitaine du nom de Dalbrine. Si vous descendez plus au sud, vous serez considérés comme déserteurs et pourchassés. Ceux d'entre vous qui ne seront pas tués seront ramenés au camp pour y être exécutés publiquement. Et n'essayez pas de traverser la rivière.

Il gesticula vaguement en direction de l'autre rive, sur laquelle Erik aperçut des cavaliers qui patrouillaient au bord de l'eau. Cette vision perturba le jeune homme, qui finit par se rendre compte que chevaux et cavaliers étaient bien trop grands, compte tenu de la distance et de leur vitesse. Il cligna des yeux en essayant de trouver un sens à tout cela avant de comprendre brusquement à qui il avait affaire.

— Les hommes-lézards ! s'exclama-t-il étourdi.

— Les alliés de notre reine sont les Saaurs, répliqua le maître du camp. Ne les traitez pas de « lézards » ou de « serpents » à moins de vouloir subir son courroux.

Une autre compagnie arriva derrière celle de Calis. Le maître du camp fit signe au demi-elfe de leur laisser la place.

Erik continua à regarder les cavaliers, de l'autre côté de la rivière, en plissant les yeux à cause de l'éclat du soleil.

— Ces chevaux doivent bien faire une vingtaine de mains de hauteur, dit Sho Pi.

— Plutôt vingt-deux ou vingt-quatre, rétorqua Erik. Ils sont plus gros que des chevaux de trait mais bougent comme des montures de cavalerie.

Il admira l'allure fluide des animaux tandis qu'ils s'éloignaient. Les Saaurs montaient avec aisance, même si le haut de leur corps paraissait étrangement lourd. En effet, leur

armure avait une forme quasi triangulaire du fait d'épaulettes extrêmement larges et d'une taille cintrée.

— J'aimerais bien voir ces bêtes de plus près, murmura Erik.

— Je ne crois pas, répliqua sèchement de Loungville. En tout cas, pas avec un de leurs cavaliers sur le dos.

Le jeune homme, ébahi, secoua la tête en regardant les cavaliers se perdre dans les brumes de chaleur de ce milieu d'après-midi.

Ils trouvèrent l'emplacement qui leur avait été indiqué. Calis se présenta aux capitaines voisins en faisant preuve d'une certaine réserve. De toute façon, personne n'était d'humeur bavarder, car aucune des compagnies ne savait si celles qui se trouvaient à côté soutenaient activement la cause de la reine Émeraude ou avaient été enrôlées de force à son service.

Erik n'était pas expert en questions militaires. Mais il avait le sentiment que, dans un pays où l'on avait coutume d'engager des mercenaires plutôt que d'entretenir une armée, ce n'était pas très intelligent d'intégrer de force des hommes dont la loyauté à la reine Émeraude n'était pas acquise. Pourtant, il ne paraissait pas y avoir de tentative de soulèvement général, si bien qu'Erik se dit que les chefs de cette armée devaient savoir des choses qu'il ignorait.

Calis ordonna à ses hommes de se coucher sans monter les tentes. Il ne leur demanda pas non plus de creuser un périmètre de défense ou d'édifier une palissade. Il était clair, sans que le capitaine eût besoin de l'expliquer, qu'il voulait que ses compagnons puissent se lever et se mettre en selle le plus vite possible si le besoin s'en faisait sentir.

Au bout du deuxième jour, les campements environnants devinrent de véritables petites communautés auxquelles on rendait visite lorsque l'on n'était pas de garde. Les mercenaires prenaient des paris ensemble, faisaient du troc ou se racontaient des histoires pour tromper l'ennui en attendant les combats. Ils se promenaient aussi loin qu'ils pouvaient sans créer d'ennuis à quiconque. La confiance s'installa peu à peu, à mesure que ceux à qui les envahisseurs n'avaient pas laissé le

choix apprenaient à se résigner. Ils étaient encore mécontents de n'avoir pas pu choisir leur nouveau maître, mais la plupart des capitaines ne faisaient aucune distinction entre les deux camps et le butin restait le butin.

Certaines compagnies se montraient plus amicales que d'autres et accueillaient volontiers les nouvelles têtes, car elles leur apportaient peut-être des nouvelles ou de l'or à parier. Parfois elles étaient les bienvenues simplement parce que cela changeait de la routine. Mais d'autres continuaient à se montrer méfiantes. À deux reprises, on avait demandé à Roo et à Erik de passer leur chemin lorsqu'ils s'étaient approchés de certains campements.

La deuxième nuit, Foster fit le tour des Aigles cramoisis, s'arrêtant pour parler avec chaque petit groupe. Il ne tarda pas à tomber sur Erik, Roo, Sho Pi et Luis, assis autour d'un feu de camp. Ils regardaient Biggo et Natombi cuisiner, car c'était leur tour de préparer le repas pour le groupe.

— Messieurs, dit-il en leur faisant signe de se lever.

Voyant qu'ils obéissaient, il ouvrit sa bourse et en sortit deux pièces d'or et cinq d'argent pour chacun.

— Les mercenaires sont payés pour leur travail, expliqua-t-il à voix basse. Si vous n'achetez pas des babioles aux camelots ou si vous n'allez pas voir les putains de temps en temps, les gens vont commencer à se poser des questions. Mais je vous préviens, le premier qui s'enivre et dit un mot de trop à la mauvaise personne, je me ferai un plaisir de lui embrocher le foie !

Erik soupesa les pièces, qui lui paraissaient bien froides contre sa paume. Il s'aperçut qu'il n'avait plus eu de monnaie en sa possession depuis son arrestation, et se sentit mieux à l'idée de pouvoir de nouveau acheter quelque chose. Il mit les pièces dans une petite pochette cousue à l'intérieur de sa tunique, là où elles seraient en sécurité.

Des prostituées firent leur apparition un peu plus tard cette même nuit. L'absence de tentes n'offrait guère d'intimité, mais cela ne paraissait pas vraiment gêner les hommes. Beaucoup se contentèrent d'attirer la femme de leur choix sous

une couverture en ignorant leurs voisins assis à quelques mètres de là.

Deux des prostituées vinrent trouver Erik et Roo.

— Besoin d'un peu de compagnie, les garçons ? demanda l'une d'elles.

Roo sourit et Erik rougit brusquement, embarrassé. La dernière fois que des putains leur avaient rendu visite, dans la vallée au bord de l'affluent de la Vedra, il s'occupait des chevaux et elles étaient déjà parties lorsqu'il était revenu. Le jeune homme était certain d'être le seul à n'avoir jamais couché avec une femme. *Je n'aurai peut-être plus jamais cette chance*, se dit-il. Il regarda son ami, qui souriait d'une oreille à l'autre, et se surprit à lui sourire en retour.

— Pourquoi pas ?

— Est-ce qu'on peut être payées d'avance ? demanda l'une des deux femmes.

Roo éclata de rire.

— Quand les cochons auront des ailes. (Il désigna le camp autour d'eux.) Nous, on ne va nulle part, mais on ne peut pas en dire autant de vous, n'est-ce pas les filles ?

Celle qui avait posé la question lui lança un regard mauvais, avant d'acquiescer.

— Je parie que tu n'es pas aussi jeune que tu en as l'air.

Roo se leva.

— Je n'ai jamais été aussi vieux de toute ma vie.

Cette réplique laissa la prostituée perplexe, mais cela ne l'empêcha pas de suivre le jeune homme.

Erik se retrouva seul avec l'autre femme et se leva. Dans la faible lumière du feu de camp, et à cause de l'expression sévère sur son visage, il était impossible de dire si elle était plus près des quinze ans que des quarante. Quelques fils gris dans sa chevelure brune suffirent à convaincre Erik que la prostituée était plus âgée que lui. Mais il ne savait pas si ce fait le rassurait ou l'embarrassait davantage.

— Ici ? lui demanda-t-elle.

— Quoi ?

— Tu veux faire ça ici, ou ailleurs ?

Erik se sentit profondément gêné.

— Descendons au bord de la rivière.

Il lui tendit la main, maladroitement, et elle l'accepta. Il regretta aussitôt son geste, car elle avait la main ferme et la peau sèche, alors qu'il était peu sûr de lui et transpirait.

Elle se mit à rire doucement.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est la première fois pour toi, pas vrai ?

— Pourquoi... Non, bien sûr que non, c'est juste que... ça fait longtemps, avec le voyage et tout ça...

— Bien sûr, dit-elle.

Erik n'aurait su dire s'il y avait de l'amusement ou du mépris dans sa voix. Il la conduisit au bord de la rivière et faillit piétiner un couple uni dans une étreinte frénétique. Il se rendit un peu plus loin, dans un endroit où il faisait relativement sombre, et resta planté là, indécis.

La femme se déshabilla rapidement et Erik sentit son corps s'éveiller à la vue de cette nudité qui s'offrait à lui. Elle n'avait pourtant pas un corps extraordinaire, car ses seins tombaient et elle avait un peu de graisse sur les cuisses et les hanches. Mais Erik n'était plus capable de penser qu'à ce qui allait lui arriver et il lui sembla qu'il ne pouvait pas se déshabiller aussi vite qu'il l'aurait voulu. Il venait d'enlever sa tunique et s'apprêtait à ôter ses bottes lorsqu'elle lui demanda :

— Tu es plutôt grand, non ?

Erik regarda son propre corps comme s'il le voyait pour la première fois. Le passage du temps et les rigueurs de la vie qu'il menait depuis son arrestation l'avaient endurci au-delà de tout ce qu'il avait connu à Ravensburg. Il avait toujours été fort, mais avait perdu toute sa graisse. Son torse et ses épaules puissantes de forgeron étaient tout en muscles, comme s'il était l'un de ces héros que taillaient les sculpteurs.

— J'ai toujours été bien bâti pour mon âge, expliqua-t-il.

Il s'assit et retira ses bottes. Elle s'approcha de lui et s'empara de son pantalon, fermement.

— Voyons voir à quel point, dit-elle d'une voix rauque.

Elle lui ôta son pantalon et éclata de rire en voyant que, de toute évidence, il était prêt.

— En effet, tu n'as pas menti ! s'exclama-t-elle.

Elle était plutôt tendre, pour quelqu'un de sa profession. Elle prit son temps et ne rit pas de la maladresse d'Erik. Elle le calma lorsqu'il en avait besoin et même si leur étreinte fut rapide, elle n'en fut pas moins chaleureuse, dans un certain sens. Lorsque tout fut terminé, elle se rhabilla très vite, mais s'attarda un moment après avoir reçu son argent.

— Quel est ton nom ?

— Erik, répondit le jeune homme sans savoir s'il avait vraiment envie de le lui révéler.

— Tu es un garçon sauvage dans le corps d'un homme, Erik, dit la prostituée. Un jour, une femme aimera tes caresses à condition que tu n'oublies pas à quel point sa chair est délicate et combien toi tu es fort.

— Est-ce que je t'ai fait mal ? s'écria-t-il, brusquement inquiet.

Elle rit.

— Pas vraiment. Tu as fait preuve... d'enthousiasme. Je risque d'avoir un bleu ou deux sur les fesses demain, parce que j'ai durement heurté le sol à la fin. Mais ce n'est rien comparé à ce que me font les gars qui aiment cogner les putains.

— Pourquoi tu fais ce métier ? lui demanda Erik en remettant ses vêtements.

Elle haussa les épaules, un geste que le jeune homme faillit ne pas voir, dans la pénombre.

— Qu'est-ce que je pourrais faire d'autre ? Mon homme était soldat, comme toi. Il est mort il y a cinq ans. Je n'ai pas de famille et pas d'argent, je n'ai donc pas d'autre choix que de voler ou me prostituer. Que faire d'autre ? répéta-t-elle, sans amertume ni regret.

Il n'eut pas le temps de répondre que déjà elle était partie, à la recherche d'un autre client. Erik se sentait à la fois vidé et soulagé. Quelque chose manquait à leur étreinte, même s'il n'aurait su dire quoi. Cependant, il savait aussi qu'il était impatient de renouveler cette merveilleuse expérience.

Six jours après son arrivée au camp de la reine Émeraude, Erik vit revenir Praji et Vaja. Calis leur fit signe de le rejoindre à l'endroit où il était assis, non loin d'Erik et de son groupe, qui

venaient juste de finir de déjeuner. Tous saluèrent d'un hochement de tête les deux vieux mercenaires, qui s'accroupirent à côté du capitaine.

— Qu'avez-vous découvert ? demanda ce dernier.

— Rien de bien surprenant, répondit Praji. On est tous coincés entre des collines, à l'est, la rivière, par là-bas, entre vingt et vingt-cinq mille épées au nord de notre position, et les armées de Lanada et de Maharta massées à environ quatre-vingts kilomètres au sud.

— Le raj de Maharta a envoyé son armée si loin de sa ville ?

— C'est ce que prétend la rumeur, répondit Vaja à voix basse, pour que seuls les hommes autour du feu de camp puissent l'entendre.

— Cette campagne dure depuis douze ans, reprit Praji, depuis la chute d'Irabek. Tôt ou tard, il fallait bien que le raj comprenne. Les cités fluviales ont été vaincues une à une car toutes espéraient que leur voisine serait la dernière à tomber sous le joug de la reine Émeraude.

— Qu'avez-vous appris d'autre ? demanda Calis.

— Nous partons dans quelques jours, une semaine tout au plus, je crois.

— Qui a dit ça ? insista le capitaine tandis que Robert de Loungville et Charlie Foster les rejoignaient et s'arrêtaient derrière lui.

— On a entendu personne dire : « On part dans trois jours », expliqua Praji. C'est juste en observant et en écoutant qu'on en a déduit qu'on allait bientôt partir.

Vaja fit un geste vague en direction du nord.

— Ils sont en train de construire un grand pont au-dessus de la rivière, à l'endroit où le bac la traverse. Ils ont au moins six compagnies d'ingénieurs et deux cents esclaves travaillant d'arrache-pied jour et nuit.

— Personne de ce côté de la rivière peut aller au nord sans un laissez-passer, expliqua Praji.

— Et personne ne peut quitter cette partie du camp sans un ordre écrit, ajouta Vaja.

— Tous les vétérans de cette campagne, c'est-à-dire les hommes qui en font partie depuis le début et les Saurs, sont rassemblés sur l'autre rive, conclut Praji.

Calis se tut un moment, songeur.

— Donc ils vont nous livrer au mur ?

— On dirait bien, admit Praji.

Erik se tourna vers les autres membres de son groupe et demanda dans un murmure :

— Quel mur ?

Biggo lui répondit à voix basse afin que les officiers ne l'entendent pas.

— Celui de la ville qu'on va assiéger, fiston. On va être les premiers à monter à l'assaut.

Luis fit mine de se trancher la gorge.

— Ce sont les compagnies qui montent à l'assaut les premières qui perdent le plus d'hommes, ajouta le Rodezien, à voix basse lui aussi.

— On va devoir rester vigilants, annonça Calis. Mais il faut aussi se rapprocher de cette reine Émeraude et de ses généraux, afin de trouver ce que nous sommes venus chercher. Si pour ça, il nous faut passer par-dessus les murs de Lanada ou franchir les portes les premiers, alors c'est ce que nous ferons. Lorsqu'on aura obtenu les informations dont on a besoin, alors seulement on s'inquiétera de savoir comment on va sortir de ce merdier.

Erik alla s'allonger sur sa paille, un bras passé derrière la nuque. Au-dessus de sa tête, des nuages traversaient le ciel, chassés par la brise de cette fin d'après-midi. Cette nuit, il serait de garde, alors il s'était dit qu'il allait essayer de prendre un peu de repos.

Mais l'idée d'être le premier à monter à l'assaut des murailles d'une cité ne cessait de tourner dans sa tête. Jusqu'ici, il avait tué quatre hommes, à trois occasions très différentes les unes des autres. Mais il n'avait jamais marché au combat. Il s'inquiétait à l'idée qu'il était susceptible de faire quelque chose qu'il ne fallait pas.

Il pensait toujours à la campagne à venir lorsque Foster arriva et lui donna un coup de pied dans les bottes en lui disant qu'il était temps de retourner à son poste. Erik fut surpris de

découvrir qu'il faisait nuit, à présent. Il avait été à ce point absorbé par ses pensées qu'il n'avait pas vu le soleil se coucher. Il se leva, prit son épée et son bouclier, et se dirigea vers la rivière. Il devait y passer les prochaines heures, à surveiller le moindre signe annonciateur de danger.

Il trouvait ironique de monter la garde au beau milieu d'une armée qui n'hésiterait pas à tailler les Aigles cramoisis de Calis en pièces si elle apprenait leur véritable motivation. Mais il en avait reçu l'ordre et il obéit donc.

Nakor se tenait derrière la foule et regarda le prêtre soulever le cadavre du mouton. Les guerriers saurs les plus proches du feu poussèrent un cri approbateur, un sifflement de gorge répercuté par l'écho, qui résonna dans la nuit tel un chœur de dragons enragés. Les humains qui se trouvaient derrière le cercle d'hommes-lézards observaient la scène avec fascination car ces rites n'étaient connus que des Saaurs. Nombre d'humains esquissèrent des signes de protection pour se recommander à leurs propres dieux ou déesses.

Cette partie du camp était plongée dans les préparatifs d'une grande fête et Nakor avait pu se promener librement parmi les différents groupes. Il avait vu bien des choses et se sentait à la fois satisfait et horrifié : satisfait d'avoir découvert plusieurs éléments clés du mystère, qui aideraient Calis à décider de ce qu'il convenait de faire ensuite, et horrifié parce qu'au cours de sa très longue vie, il n'avait jamais rencontré d'hommes à la fois si mauvais et si nombreux.

Au cœur de cette armée se trouvaient les Saaurs et une importante compagnie d'humains qui se faisait appeler la Garde Éluë. Ces humains portaient le brassard émeraude commun à toute l'armée ainsi qu'un foulard vert noué autour du crâne. Pour Nakor, leur malveillance ne faisait aucun doute, car il s'était tenu à quelques pas de l'un de ces « Élus » et avait remarqué que celui-ci portait un collier d'oreilles humaines. La rumeur prétendait qu'il s'agissait des individus les plus violents, les plus dépravés et les plus dangereux de cette armée d'âmes ténébreuses. Pour intégrer leurs rangs, il fallait d'abord avoir survécu à plusieurs campagnes et se distinguer par de

nombreux actes de cruauté. Certains disaient même que le dernier rituel d'admission n'était autre que le cannibalisme.

Nakor ne doutait pas de la véracité de ces paroles. Mais pour avoir déjà rendu visite aux cannibales des îles Skashakan, il savait aussi que les Élus pratiquaient des rituels qui feraient frémir ceux-ci.

Nakor hocha la tête et sourit à l'intention d'un homme couvert de tatouages qui serrait un jeune garçon contre lui. Le gamin avait un collier de fer autour du cou et le regard absent à cause des drogues qu'on lui donnait. Le tatoué gronda en dévisageant Nakor, dont le sourire s'accrut plus encore tandis qu'il s'éloignait.

Il essayait de se déplacer au sein de la foule en liesse afin de mieux voir le pavillon de la reine Émeraude. Le vent nocturne charriait d'étranges énergies. De vieux échos familiers d'une magie lointaine se cachaient derrière les notes des chansons. Nakor commençait à deviner qui était la personne qu'il allait trouver.

Mais il n'en était pas sûr et en l'absence de certitudes, il ne pouvait rejoindre Calis de l'autre côté de l'affluent pour lui dire ce qu'il y aurait lieu de faire par la suite. Il n'était certain que d'une chose : ils devaient absolument retourner à Krondor avertir Nicholas que les craintes qu'il nourrissait au sujet des événements de Novindus n'étaient rien comparées aux terribles forces qui allaient être libérées. Un parfum subtil et tenace, d'une origine étrangère à ce monde, planait dans l'air, dissimulé derrière la très ancienne magie des Panthatians.

Nakor leva les yeux vers le ciel et perçut des effluves démoniaques dans les nuages, comme s'il allait se mettre à pleuvoir. Il secoua la tête.

— Je commence à fatiguer, marmonna-t-il dans sa barbe en se frayant un chemin parmi les guerriers saurs, bien plus grands que lui.

L'un des meilleurs « tours » de Nakor – ainsi qu'il appelait ses talents –, c'était cette faculté de se déplacer parmi les foules sans attirer l'attention. Mais cela ne marchait pas à tous les coups, comme ce jour-là, par exemple.

Un guerrier saur baissa les yeux et l'aperçut.

— Où tu vas comme ça, humain ? gronda-t-il d'une voix de basse profonde.

Son accent écorcha les oreilles de Nakor, qui observa les yeux du lézard, aux iris rouges entourés de blanc.

— Je suis insignifiant, ô puissant guerrier, alors je ne vois rien. Je voulais trouver une place pour me permettre de mieux observer cet étonnant rituel.

Lorsque Nakor avait atteint le cœur du camp, il était curieux d'en apprendre plus sur les Saaurs. À présent, il n'avait plus qu'une envie : s'éloigner d'eux le plus vite possible. Pourtant, ils demeuraient un mystère à ses yeux, car ils ressemblaient aux Panthatians comme les elfes aux humains, ce qui revenait à dire qu'en surface ils avaient l'air identiques alors qu'à y regarder de plus près, ils n'avaient rien de commun. Nakor était presque sûr qu'ils venaient d'un autre monde et qu'ils étaient des créatures à sang chaud, comme les hommes, les elfes et les nains, contrairement aux Panthatians.

Il aurait aimé discuter de ces théories avec un érudit saaur, mais tous ceux qu'il avait rencontrés n'étaient que de jeunes guerriers dont l'attitude envers les humains ne pouvait qu'être qualifiée de méprisante. L'Isalani ne doutait pas que les Saaurs auraient été ravis de massacrer tous les humains du camp s'ils n'avaient pas été des serviteurs de la reine Émeraude, eux aussi. Ils avaient bien du mal à dissimuler l'antipathie que leur inspiraient les hommes.

Un guerrier saaur mesurait entre deux mètres quatre-vingts et trois mètres de haut. Il avait le torse et les épaules massifs, mais un cou étrangement délicat et des jambes suffisamment puissantes pour contrôler son énorme monture mais visiblement peu faites pour le saut ou la course. À pied, n'importe quelle bonne compagnie de mercenaires humains devait égaler les Saaurs, se dit Nakor.

L'homme-lézard grogna. Nakor ne savait si c'était en guise d'approbation, mais décida de faire comme si c'était le cas et se remit à avancer. S'il avait tort, il était prêt à en subir les conséquences.

Mais il ne s'était pas trompé. Le guerrier reporta de nouveau son attention sur le rite de bienvenue.

Le pavillon de la reine Émeraude se dressait sur un immense promontoire en bois ou en terre – Nakor n'aurait su le dire – et dépassait de plus de deux mètres les autres tentes de cette partie du camp. Une armée de Saaurs montait la garde autour de l'édifice et, pour la première fois, l'Isalani aperçut derrière ces soldats des prêtres ainsi que des guerriers panthatians. Nakor sourit, car c'était pour lui une expérience nouvelle que la vue de ces guerriers, et il aimait la nouveauté.

Le prêtre jeta le mouton sur un bûcher et versa des huiles parfumées dessus. Une fumée noire, épaisse et odorante, s'éleva au-dessus des flammes en ondulant. Le prêtre et les autres Saaurs observèrent attentivement la scène. Puis il tendit le doigt et s'exprima dans une langue inconnue, mais d'un ton approbateur. Nakor devina qu'il venait d'annoncer que l'offrande satisfaisait les esprits ou que les présages étaient bons, ou toute autre ânerie du même genre.

L'Isalani plissa les yeux pour mieux discerner la silhouette qui venait de sortir du pavillon. Il s'agissait d'un homme en armure verte, suivi d'un deuxième qui s'écarta pour laisser la place à un troisième individu : le général Fadawah, premier commandeur de l'armée. La malveillance flottait autour de cet homme comme la fumée au-dessus d'un feu. Chose étrange pour un soldat, il dégageait une impression de magie.

Puis survint une femme au cou et aux poignets décorés d'émeraudes. Elle était vêtue d'une robe verte au décolleté profond, afin de mieux faire ressortir la rivière d'émeraudes autour de sa gorge. Une couronne, également sertie d'émeraudes, reposait sur sa chevelure noire.

— Ça fait beaucoup de pierreries, même pour toi, marmonna Nakor.

La démarche de cette femme lui fit froncer les sourcils, mais son attitude, lorsqu'elle s'avança pour répondre aux ovations de son armée, le perturba davantage encore. Tout cela sonnait terriblement faux !

Il étudia la femme en écoutant son discours.

— Mes fidèles serviteurs ! Moi qui suis votre reine, et qui pourtant ne suis que le véhicule d'une âme plus grande encore que la mienne, je vous remercie pour vos présents.

« La Horde du Ciel et la reine Émeraude vous promettent la victoire dans cette vie et d'éternelles récompenses dans la prochaine. Nos espions sont revenus et nous ont annoncé que les incroyants nous attendent à trois jours de marche. Bientôt nous nous mettrons en route pour les écraser. Puis nous nous jetterons sur les cités païennes et les réduirons en cendres. Chacune de nos victoires est plus prompte que la précédente et notre armée ne cesse de s'agrandir.

La femme que l'on appelait la reine Émeraude s'avança tout au bord du promontoire et étudia les visages des guerriers les plus proches, Saaurs et humains confondus. Elle finit par désigner l'un d'entre eux.

— Cette nuit, tu seras mon messenger pour les dieux.

L'homme leva le poing, l'air triomphant. Il escalada les quatre premières marches qui menaient au pavillon de la reine et se jeta en travers des deux dernières, face contre terre, aux pieds de sa maîtresse. Celle-ci leva le pied et le déposa sur la tête du guerrier pendant quelques instants, en un geste rituel. Puis elle tourna les talons et réintégra sa tente. L'homme se releva en souriant, adressa un clin d'œil à ses camarades, qui l'applaudirent, et suivit la reine à l'intérieur du pavillon.

— Ça sent très, très mauvais, murmura Nakor.

Il regarda autour de lui et s'aperçut que la fête redoublait d'intensité. Bientôt, les hommes seraient ivres et commenceraient à se bagarrer, dans la mesure où on le leur permettait. Mais l'Isalani avait remarqué qu'il régnait une discipline assez lâche dans cette partie du camp ; il devait donc y être permis de se battre et même de verser le sang.

Mais à présent, lui-même allait devoir se frayer un chemin à travers cette assemblée de tueurs rendus fous par l'alcool et la drogue, et trouver un moyen de traverser la rivière pour rejoindre Calis.

Nakor n'avait jamais été du genre à s'inquiéter et ce n'était certainement pas le moment de s'y mettre. Malgré tout, il ne tenait pas trop à s'attarder car il savait désormais qui se trouvait derrière le conflit qui durait maintenant depuis douze ans. De plus, il s'aperçut brusquement qu'il était peut-être le

seul homme au monde capable de comprendre pleinement les différents aspects de la scène à laquelle il venait d'assister.

Consterné par la complexité de l'existence, le petit homme secoua la tête et commença à s'éloigner du pavillon de la reine Émeraude.

Un messager arriva sur sa monture et demanda :

— Etes-vous le capitaine Calis ?

— C'est bien moi.

— Voici vos ordres. Vous devez emmener votre compagnie et traverser la rivière. (Il montra un endroit plus loin au nord, si bien qu'Erik, assis à côté de Calis, supposa qu'il devait y avoir un gué à proximité.) Patrouillez le long de la rive sur seize kilomètres. L'un de nos éclaireurs a aperçu des guerriers de la tribu des Gilanis. Le général veut débarrasser l'endroit de ces insectes nuisibles.

Sur ce, le messager fit demi-tour et s'en alla.

— « *Insectes nuisibles* » ? répéta Praji en secouant la tête, incrédule. Visiblement, ce gamin n'a jamais rencontré de Gilanis.

— Moi non plus, avoua Calis. Qui sont-ils ?

Praji lui répondit tout en ramassant nonchalamment ses affaires pour se préparer à partir.

— Des barbares. (Il s'arrêta et se reprit.) Non, je dirais plutôt des sauvages. Un peuple tribal. Personne sait qui ils sont ni d'où ils viennent. Ils parlent une langue que seules quelques personnes sont capables de maîtriser et ils donnent rarement l'occasion aux gens de l'extérieur une chance de l'apprendre. Ce sont des durs qui se battent comme des enragés. Ils errent sur la plaine de Djams ou dans les contreforts du Ratn'gary et chassent les grands troupeaux de bisons ou les élans et les cerfs.

— C'est à cause des chevaux que les gens, de ce côté de la rivière, ont des problèmes avec eux, ajouta Vaja en repliant son sac de couchage. Les Gilanis sont les meilleurs voleurs de chevaux du monde. Un guerrier s'élève au sein de leur tribu grâce au nombre d'ennemis qu'il a tués et au nombre de chevaux qu'il a volés. Mais j'ai entendu dire qu'ils ne les montent pas, ils les mangent.

— Vont-ils nous poser un problème ? demanda Calis.

— Par tous les diables, répliqua Praji, je parie qu'on en verra même pas un seul. (Il lança son sac de couchage à Erik.) Tiens-moi ça une minute. (Il se pencha pour ramasser le sac qui contenait ses effets personnels.) Ce sont de drôles de petits gars, une fois et demie plus grands que des nains – exactement comme lui, ajouta-t-il avec un sourire diabolique en montrant Roo du doigt.

Les hommes éclatèrent de rire. Praji reprit son sac de couchage à Erik et se dirigea avec les autres vers l'endroit où étaient attachés les chevaux. De Loungville et Foster aboyèrent leurs ordres.

— Ils peuvent disparaître dans les herbes hautes autour de la rivière comme s'ils étaient que des esprits, continua Praji. Ils vivent dans des huttes d'herbe tressée que tu vois jamais même si tu te trouves à moins de trois mètres de l'une d'elles. Ce sont des gens difficiles à cerner.

— Mais ils savent se battre, ajouta Vaja.

— C'est bien vrai, approuva Praji. Voilà, capitaine, tu en sais maintenant autant sur les Gilanis qu'un natif de la région.

— Eh bien, s'ils ne nous cherchent pas d'ennuis, on devrait pouvoir patrouiller pendant seize kilomètres et revenir avant le coucher du soleil, conclut Calis.

Puis, comme s'il était inquiet, il jeta un coup d'œil en direction du camp des Saaurs et se tourna vers de Loungville en disant :

— Que l'un des groupes reste ici pour surveiller nos affaires. Et demande-leur d'attendre Nakor, ajouta-t-il à voix basse. Il va bien finir par revenir.

Foster alla trouver quelques-uns des hommes qui sellaient leurs chevaux et leur donna les nouvelles instructions. Erik regarda derrière lui tandis qu'il soulevait la selle pour la mettre sur le dos de son cheval. Mais où Nakor pouvait-il bien être ?

Nakor grogna en soulevant la planche. En silence, il maudit l'idiot qui tenait l'autre extrémité, car il n'avait pas l'air de comprendre ce que signifiaient les mots « efforts coordonnés ». Nakor ne connaissait pas le nom de cet individu,

mais le qualifiait d'idiot dans le secret de son esprit. Cet idiot, donc, persistait à vouloir soulever, déplacer et laisser tomber les planches sans prendre la peine d'avertir Nakor au préalable. Résultat, au cours des deux derniers jours, l'Isalani avait récolté une impressionnante collection d'échardes, d'éraflures et de bleus.

Il avait bien du mal à regagner le campement de Calis. Le rassemblement avait finalement pris fin et le noyau principal de l'armée s'était établi au nord de l'affluent de la Vedra, alors que Calis et les compagnies de mercenaires récemment intégrées se trouvaient au sud. Seuls des cavaliers munis de laissez-passer officiels signés par les généraux pouvaient désormais traverser la petite rivière. Nakor possédait trois de ces documents, dissimulés dans son sac. Il les avait volés deux nuits plus tôt mais ne voulait pas en utiliser un avant de l'avoir étudié. Or il ne pouvait le faire sans attirer l'attention. Nakor préférait donc ne pas courir le risque de perdre ces précieux papiers, d'autant qu'il avait tendance à éviter de se faire remarquer à moins d'avoir pour cela une bonne raison.

Cependant, les généraux avaient ordonné la reconstruction du pont au-dessus de la rivière et une équipe s'était mise à l'œuvre avec zèle. Nakor se fit donc passer pour un ouvrier avec l'intention de se perdre dans la foule sur l'autre rive dès que le pont serait fini.

Malheureusement, le travail n'allait pas aussi vite qu'il l'avait espéré car les ouvriers n'étaient autres que des esclaves et, de ce fait, pas particulièrement pressés. De plus, il se retrouvait désormais sous étroite surveillance chaque nuit. Certes, les gardes n'avaient pas remarqué son arrivée – s'il y avait un esclave en plus le soir, ils pensaient simplement s'être trompés lors du passage en revue matinal – mais ils risquaient de s'en rendre compte si l'un des esclaves manquait à l'appel.

Cela signifiait que Nakor allait devoir attendre le bon moment pour disparaître parmi les compagnies de mercenaires. Il savait qu'il n'aurait aucun mal à rester libre dès qu'il se serait débarrassé des gardes qui surveillaient les ouvriers, mais souhaitait attendre que le moment idéal se présente. Une chasse à l'homme au cœur du camp sud pourrait se révéler

amusante, mais Nakor savait qu'il devait partager ses informations avec Calis et les autres le plus tôt possible, afin qu'ils puissent commencer à prévoir leur évasion et le retour à Krondor.

« Cet idiot » laissa tomber la planche avant que Nakor ait le temps de faire un geste, si bien qu'il récolta de nouvelles douleurs à l'épaule. Il était sur le point de faire appel à l'un de ses « tours » en guise de punition – en le piquant aux fesses comme s'il s'était assis sur un nid de guêpes – lorsqu'un frisson lui parcourut l'échine.

Nakor regarda derrière lui et sentit son cœur se serrer, car un prêtre panthatian se tenait à moins de trois mètres de lui, observant les esclaves à l'œuvre et devisant à voix basse avec un officier humain. Nakor avait déjà eu affaire aux Panthatians par le passé, lors de son voyage en compagnie de l'homme qui était aujourd'hui le prince de Krondor. Mais il n'avait jamais vu l'un de ces hommes-serpents de si près – du moins, pas un vivant. En passant à côté de la créature, il décela une faible odeur dont il avait déjà entendu parler : on eût dit une odeur de reptile, et pourtant c'était différent, comme étranger à ce monde.

Nakor se pencha pour ramasser une planche et vit « cet idiot » trébucher sur une pierre. Il perdit l'équilibre et tomba en direction du Panthatian. La créature réagit aussitôt et se tourna vers l'esclave, toutes griffes dehors. Celles-ci labourèrent la poitrine de l'esclave, déchirant sa tunique comme s'il s'agissait de couteaux. De profondes entailles cramoisies apparurent sur la peau du malheureux, qui cria. Puis ses genoux cédèrent sous lui et il s'effondra sur le sol en se tortillant.

— Emmène-le, ordonna l'officier humain à Nakor.

Ce dernier souleva l'homme à terre en compagnie d'un autre ouvrier. Lorsqu'ils entrèrent dans le quartier des esclaves, le malheureux était déjà mort. Nakor étudia son visage, dont les yeux étaient restés ouverts, figés dans la mort. Au bout de quelques minutes d'examen minutieux, l'Isalani réussit à déterminer la nature du poison dont les griffes du Panthatian étaient enduites. Il ne s'agissait pas d'un venin naturel, mais d'un mélange de plusieurs plantes toxiques et mortelles. Nakor trouva cette révélation fascinante.

Ce besoin que le Serpent avait eu de démontrer à l'officier humain sa capacité à tuer d'un simple contact fascinait tout autant le petit homme. Les intrigues politiques qui se jouaient ici, au sein du camp de la reine Émeraude, n'étaient pas évidentes pour ceux qui se trouvaient éloignés du centre de commandement. Nakor aurait aimé avoir le temps d'en découvrir plus à ce sujet, car il était toujours utile de connaître l'existence de rivalités au sein du camp adverse. Mais malheureusement, il ne pouvait prendre le temps de se glisser dans un endroit d'où il pourrait observer les jeux du pouvoir.

— Déposez-le là-bas, dit un garde en désignant un tas d'ordures qui serait transporté au coucher du soleil par chariot et jeté dans une fosse à environ deux kilomètres de la rivière.

Nakor fit ce qu'on lui demandait. Le garde leur ordonna, à lui et à l'autre esclave, de retourner travailler.

L'Isalani se hâta de regagner le chantier, mais le Panthatian et l'officier humain étaient déjà repartis. Il éprouva une pointe de regret à l'idée de ne pas pouvoir étudier davantage le prêtre-serpent. Plus encore, il regrettait que « cet idiot » soit mort. Il méritait d'avoir des démangeaisons au derrière, mais pas cette mort douloureuse. Le poison avait peu à peu envahi ses poumons et son cœur, et fini par l'étouffer.

Nakor travailla jusqu'au repas de midi. Puis il s'assit sur le pont, qui n'était plus qu'à quelques mètres de l'autre rive, et laissa pendre ses jambes au-dessus de l'eau tout en mangeant le gruau fade et le pain dur que l'on servait aux esclaves afin de reprendre des forces.

Calis posta des sentinelles à intervalles réguliers sur son flanc droit en une ligne continue dont aucun membre ne devait perdre le suivant de vue. Le soldat le plus proche agita le bras pour montrer qu'il avait compris les ordres.

Ils chevauchaient depuis midi et n'avaient encore aperçu personne près de la rive. De toute évidence, le rapport sur la présence des Gilanis était erroné, ou alors ils avaient quitté la région, à moins qu'ils ne se cachent, comme l'avait expliqué Praji.

Erik observait les hautes herbes à la recherche du moindre mouvement suspect, mais la brise faisait onduler la végétation comme la surface d'un lac.

— Si nous ne trouvons rien d'ici une demi-heure, annonça Calis, il faudra rentrer. Déjà, il va falloir passer le gué dans le noir.

L'une des sentinelles poussa un cri et tout le monde se tourna dans sa direction, vers l'ouest. Erik leva la main pour protéger ses yeux de l'éclat du soleil d'après-midi, et vit un cavalier faire de grands gestes au pied d'un gros monticule. Sur un signe de Calis, toute la colonne se mit en marche vers le cavalier.

Lorsqu'ils arrivèrent devant le monticule, Erik s'aperçut que celui-ci était recouvert des mêmes herbes que la plaine, si bien qu'il ressemblait à un saladier hirsute posé à l'envers. Presque entièrement rond, il se trouvait près d'une autre hauteur, avec laquelle il formait les contreforts d'une série de collines convergeant vers les montagnes dans le lointain.

— Qu'y a-t-il ? demanda Calis.

— J'ai trouvé des traces et une grotte, capitaine, répondit la sentinelle.

Praji et Vaja échangèrent un regard interrogateur et mirent pied à terre. Ils amenèrent leurs chevaux près de la grotte, qu'ils examinèrent. Une petite entrée, qu'un homme ne pouvait utiliser qu'en se penchant, se perdait dans les ténèbres.

Calis baissa les yeux.

— Ces traces sont anciennes.

À son tour, il s'avança jusqu'à la grotte et passa la main sur la bordure de pierre de l'entrée.

— Ce n'est pas l'œuvre de la nature, remarqua-t-il.

— Ou, si ça l'est, quelqu'un l'a renforcée pour la rendre plus solide, ajouta Praji en passant lui aussi la main dessus. Il y a un étau de pierre sous la terre battue.

Il gratta la terre, qui s'effrita, dévoilant de la pierre.

— Sarakan, annonça Vaja.

— Peut-être, concéda Praji.

— Qui est Sarakan ? voulut savoir Calis.

— C'est pas un être vivant mais le nom d'une cité construite et abandonnée par les nains dans le Ratn'gary. Elle est située entièrement sous terre. Des humains ont voulu y emménager il y a quelques siècles – une secte de lunatiques. Ils se sont éteints et maintenant la cité est déserte.

— Les gens tombent souvent sur d'anciennes entrées près du golfe, ajouta Vaja, et dans les contreforts près de la grande forêt méridionale.

— Corrigez-moi si je me trompe, intervint Calis, mais c'est à des centaines de kilomètres d'ici.

— C'est vrai, admit Praji. Mais ces maudits tunnels vont partout. (Il désigna le monticule.) Celui-ci pourrait conduire jusqu'à ces montagnes, là-bas, ou pourrait tout aussi bien s'arrêter au bout de quelques centaines de mètres. Ça dépend de la personne qui l'a construit. Mais ça ressemble effectivement à l'une des entrées de Sarakan.

— Peut-être qu'il a été construit par les mêmes nains, mais qu'il mène à une autre cité ? suggéra Roo.

— Peut-être bien, admit de nouveau Praji. Ça fait longtemps que les nains vivent plus que dans les montagnes et les gens de la ville s'attardent pas sur la plaine de Djams.

— Est-ce qu'on pourrait utiliser cet endroit comme dépôt ? s'enquit Calis. On pourrait y laisser quelques armes et du matériel au cas où on aurait besoin de revenir de ce côté de la rivière.

— Moi, à ta place, capitaine, j'évitais, répondit Praji. Si les Gilanis sont dans le coin, ils doivent utiliser cet endroit comme quartier général.

Calis se tut pendant un moment. Puis il s'exprima bien fort pour que tout le monde, à l'exception des autres sentinelles, puisse l'entendre.

— Retenez tous l'emplacement de ce monticule. Observez bien le paysage. Nous aurons peut-être bientôt besoin de retrouver cet endroit. Si nous devons nous échapper du camp de la reine Émeraude, quelle qu'en soit la raison, ou nous tailler un chemin à coups d'épée, venez ici, jusqu'à cette grotte, si vous ne pouvez pas partir directement pour la cité de Lanada. Ceux qui se retrouveront ici devront se diriger vers le sud le plus vite

possible. La Cité du fleuve Serpent est votre destination finale, car c'est là que vous attend l'un de nos navires.

Erik balaya la plaine du regard puis baissa les yeux sur sa monture. Il aligna les naseaux de la jument face à deux pics qui se dressaient au loin dans les montagnes. L'un d'eux ressemblait, selon lui, à un croc brisé et l'autre à une grappe de raisins. Il prit note du fait qu'il tournait le dos à la rivière et qu'un autre pic se dressait sur sa gauche. Grâce à tous ces points de repère, il devrait être capable de retrouver la grotte.

Lorsque tous ses hommes eurent fait de même, Calis se tourna vers une sentinelle qui observait le groupe depuis une colline lointaine et leva le bras pour donner le signal du départ.

L'homme agita le bras en retour puis se tourna pour faire passer la consigne à un cavalier qui se trouvait encore plus éloigné. Pendant ce temps, Calis donna l'ordre de retourner au camp de la reine Émeraude.

Chapitre 18

L'ÉVASION

Nakor agita la main.

Il avait appris bien des années plus tôt que, s'il ne voulait pas être accosté de manière importune, mieux valait agir comme s'il savait parfaitement ce qu'il devait faire. L'officier qui se tenait sur le quai ne reconnut pas Nakor, comme celui-ci l'avait escompté. Les esclaves n'étaient pas importants. Personne ne faisait attention à eux.

De plus, l'Isalani ne ressemblait plus à un esclave à présent. La nuit précédente, il s'était enfui de l'enclos où on les parquait, afin que les soldats comptent le même nombre de têtes le matin et le soir. Puis il s'était baladé dans le camp, souriant et bavardant avec tout le monde, jusqu'à ce qu'il retrouve l'endroit où il avait caché ses affaires lorsqu'il avait commencé à jouer les ouvriers.

À l'aube, il était revenu du côté de l'enclos et avait emboîté le pas aux esclaves. Il était passé devant un garde, qui avait voulu lui poser une question. Mais Nakor lui avait tapoté l'épaule, amicalement, en lui disant bonjour. Perplexe, le soldat s'était gratté le menton en regardant le petit homme traverser le pont.

À présent, Nakor se trouvait devant l'officier.

— Tenez, attrapez-moi ça ! s'écria-t-il en lui lançant sa couverture et son sac à dos.

L'officier réagit sans réfléchir, et les rattrapa, avant de les laisser tomber comme si elles étaient couvertes d'insectes.

L'Isalani, pendant ce temps, franchit d'un bond la distance d'un mètre cinquante qui séparait l'extrémité du pont des pierres du rivage.

— Je ne voulais pas que mes affaires tombent à l'eau, expliqua-t-il en se redressant. Elles contiennent des documents importants.

— Importants ? répéta l'officier tandis que Nakor ramassait le sac et la couverture.

— Merci. Je dois porter ces ordres à mon capitaine.

L'officier hésita. Ce fut une erreur car, tandis qu'il essayait de formuler une nouvelle question, Nakor se glissa derrière un groupe de cavaliers qui passait à côté de lui. Lorsque les cavaliers libérèrent le passage, le petit homme avait disparu.

L'officier resta planté là, à regarder de tous les côtés, sans voir qu'à quelques mètres de lui, sept mercenaires dormaient autour d'un feu de camp éteint alors qu'ils n'étaient que six quelques instants plus tôt. Nakor resta allongé, immobile, et tendit l'oreille, prêt à bondir si l'officier alertait ses supérieurs.

Mais ce ne fut pas le cas. L'Isalani sourit, comme toujours lorsqu'il réussissait à disparaître ainsi. La plupart des gens ne remarquaient jamais ce qui se passait juste sous leur nez et le petit homme trouvait cela stupéfiant. Il prit une profonde inspiration, ferma les yeux et commença à somnoler.

Moins d'une heure plus tard, il entendit quelqu'un parler et ouvrit les yeux. L'un des soldats à côté de lui venait de s'asseoir en bâillant. Nakor se tourna sur le côté et vit que l'officier lui tournait le dos.

Alors le petit homme bondit sur ses pieds, souhaita une bonne journée au mercenaire encore à moitié endormi et s'engagea sur la piste qui conduisait – du moins il l'espérait – à l'endroit où se trouvait Calis.

Erik était occupé à nettoyer son épée et se trouvait assis non loin de Calis, du sergent de Loungville et du caporal Foster. Ils étaient rentrés après la tombée de la nuit et le capitaine avait été faire son rapport aux officiers, dont la tente se trouvait près du pont, tandis qu'Erik et ses compagnons s'occupaient des chevaux. Lorsque Calis était revenu, il était impossible de dire, à l'expression de son visage, si la réunion s'était bien passée, car le demi-elfe laissait rarement transparaître des émotions telles que le plaisir ou l'irritation.

Mais ce jour-là, pour la première fois, Erik vit apparaître l'ombre d'une émotion sur le visage de son supérieur, lorsque celui-ci se leva, l'air impatient : Nakor s'avavançait à sa rencontre, sur la piste étroite que les sabots des chevaux et les pieds des mercenaires avaient creusée entre le camp des Aigles et celui situé à l'est.

Le petit homme rejoignit le groupe avec, sur le visage, son éternel sourire.

— Ouf ! s'exclama-t-il en se laissant lourdement tomber sur le sol à côté de Foster. Ça n'a pas été évident de vous retrouver. De nombreuses compagnies ont un oiseau pour emblème et il y beaucoup de bannières rouges aussi. En plus, la plupart de ces types se fichent pas mal de savoir qui est à côté d'eux, ajouta-t-il en montrant les autres compagnies alentour. Quelle bande d'ignares !

— On les paye pas pour réfléchir, répliqua Praji, occupé à se curer les dents au moyen d'une longue brindille.

— C'est bien vrai, approuva l'Isalani.

— Qu'as-tu découvert ? demanda Calis.

Nakor se pencha en avant et baissa la voix, si bien qu'Erik dut tendre l'oreille pour écouter sa réponse, tout en faisant semblant, comme ses camarades, de faire autre chose.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée d'en parler ici. Disons simplement que lorsque nous pourrons en parler librement, tu n'auras pas envie d'entendre ce que j'ai à te dire.

— Bien sûr que si.

— Je comprends, fit Nakor, mais toi aussi tu comprendras, lorsque tu seras au courant. Laisse-moi simplement te dire que si tu as un plan pour nous sortir d'ici, ce serait bien de le mettre en œuvre dès ce soir. Il est inutile de nous attarder plus longtemps.

— Eh bien, maintenant que nous savons où se trouve le gué, on peut essayer de se glisser hors du camp sans être vus, ou tenter un coup d'esbroufe en disant aux soldats sur la rive que nous devons de nouveau patrouiller dans la plaine.

Nakor ouvrit son sac, qu'il portait sur l'épaule, comme toujours.

— Peut-être que l'un de ces laissez-passer t'aidera à les convaincre.

Erik retint un fou rire à la vue de la tête que faisaient de Loungville et Foster.

— Je ne suis pas un expert, mais ce charabia m'a tout l'air authentique, annonça le sergent après avoir examiné les documents.

— Oh oui, ces papiers sont tout ce qu'il y a de plus authentique, répliqua Nakor. Je les ai volés dans la tente du général Fadawah.

— Le commandant en chef des armées de la reine ? s'écria de Loungville.

— Lui-même. Il était occupé et personne n'a fait attention à moi parce que je faisais semblant d'être un esclave. Je me suis dit que l'un de ces papiers pourrait nous être utile. Je voulais continuer à fouiner, parce qu'il a quelque chose d'étrange, ce général. Il n'est pas ce qu'il paraît être et si je n'avais pas été aussi pressé de vous rapporter les nouvelles, je serais resté pour découvrir ce qu'il est réellement.

Calis passa en revue les trois documents.

— Ça peut effectivement nous aider. Celui-là donne l'ordre à toutes les unités de laisser passer celui qui le présente. Il n'est écrit nulle part que le porteur de ce document peut être accompagné d'une troupe de plus de cent personnes, mais je pense que si nous gardons notre sang-froid, ça peut marcher.

Praji se leva.

— Bon, la journée est déjà à moitié entamée, alors, si on veut les convaincre qu'on part en patrouille, mieux vaut se mettre en route dès maintenant. À moins que vous vouliez attendre jusqu'à demain matin ?

Calis regarda Nakor, qui secoua discrètement la tête en signe de dénégation.

— Alors on part maintenant, annonça le capitaine.

Chacun reçut la consigne de se préparer rapidement au départ tout en faisant comme s'il n'était pas pressé. Erik aurait été incapable de dire si les compagnies voisines remarquèrent quelque chose d'inhabituel dans leur attitude, car elles

vaquaient toutes à leurs propres affaires. Les allées et venues des autres mercenaires ne semblaient guère les intéresser.

En moins d'une heure, Foster fit mettre tout le monde en rang. Calis fit signe au groupe d'Erik, le premier de la rangée, d'emboîter le pas à sa propre avant-garde, composée de Nakor, Praji, Vaja, Hatonis et de Loungville. Foster, pour sa part, devait fermer la marche et prendre le commandement de l'arrière-garde, où se trouvaient les anciens prisonniers les plus expérimentés. Jadow Shati et Jérôme Handy sortirent donc des rangs pour rejoindre le caporal. Erik souhaita bonne chance à Jadow, qui lui adressa en retour son plus grand sourire.

Ils remontèrent vers le nord en longeant la rivière jusqu'à atteindre le pont.

— Ça avance vite, fit remarquer Praji.

— C'est parce que beaucoup d'hommes y travaillent, expliqua Nakor. J'ai moi-même participé à sa construction pendant deux jours afin de pouvoir traverser.

— Mais il y a de nombreux gués à proximité, protesta Vaja. Pourquoi prendre tant de peine ?

— Parce que la reine ne veut pas se mouiller les pieds, répondit Nakor.

Calis et Erik regardèrent le petit homme. Pour une fois, il ne souriait pas.

Ils arrivèrent au poste de garde et un sergent corpulent s'avança à leur rencontre.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce bazar ?

— Re bonjour, sergent.

— Vous êtes de nouveau de sortie ? fit celui-ci en reconnaissant Calis.

— Les généraux n'ont pas trop apprécié mon rapport et m'ont dit que je n'avais pas poussé assez loin au sud. Je serai de retour après-demain dans la matinée.

— Personne ne m'a dit que votre compagnie allait devoir traverser la rivière, capitaine, répondit le sergent d'un air soupçonneux. Je ne savais pas non plus que quelqu'un devait s'absenter plus d'une journée.

Calis lui tendit calmement le laissez-passer.

— Le général a pris sa décision il y a quelques minutes seulement. Il m'a donné ceci plutôt que de demander à un messenger de venir vous avertir pendant que nous nous préparions.

— Ah, ces maudits officiers ! Nous, on a nos ordres, et puis un capitaine se met en tête de persuader le copain avec lequel il boit de changer la façon dont on fait les choses. Lequel de ces prétentieux croit pouvoir se contenter de signer un bout de papier...

Sa voix s'éteignit et ses yeux s'écarquillèrent lorsqu'il vit le nom et le sceau à la fin du document.

— Si vous voulez confirmation, envoyez donc un messenger dire au général Fadawah qu'il ne respecte pas la procédure. Nous, on peut attendre, intervint de Loungville. En ce qui me concerne, j'aimerais autant ne pas avoir à me frotter aux Gilanis. Par tous les diables, sergent, je suis sûr que le général sera content.

L'officier rendit rapidement le laissez-passer à Calis.

— Vous pouvez traverser, dit-il en leur faisant signe d'avancer. C'est bon, ils ont l'autorisation ! cria-t-il à l'intention des soldats sur la rive.

Ceux-ci agitèrent le bras pour montrer qu'ils avaient compris puis reprirent leur position. Ils avaient l'air de s'ennuyer à mourir. Calis fit descendre sa monture jusqu'à l'endroit où ils se tenaient puis entra dans l'eau, lentement et avec précaution.

Erik éprouva des démangeaisons au creux de la nuque, comme si quelqu'un derrière lui allait se mettre à crier qu'ils essayaient de s'échapper. Peut-être allait-on avertir le sergent que des documents avaient été dérobés dans la tente du général.

Mais toute la compagnie, y compris le groupe de Foster, qui venait en dernier, se retrouva en sécurité sur l'autre rive. Calis accéléra l'allure. Les Aigles cramoisis partirent donc au trot vers le sud. Erik se surprit à résister au besoin impératif d'éperonner sa monture pour la lancer au galop et se demanda combien de ses compagnons ressentaient la même chose.

Un peu plus loin, Calis leur donna l'ordre de passer au petit galop. Ils cheminèrent ainsi sur environ deux kilomètres avant de devoir de nouveau reprendre le trot.

— Tu veux que je t'explique tout maintenant ? cria Nakor.

— Oui, avant que tu tombes de ton cheval et que tu te casses le cou ! répliqua le demi-elfe.

Le petit homme sourit.

— J'ai de mauvaises nouvelles à t'annoncer. Tu te rappelles de notre vieille amie, dame Clovis ?

Calis acquiesça. Erik ne savait pas qui pouvait bien être cette personne, mais à voir comment le capitaine se rembrunit, il était évident que lui la connaissait. Ce qui surprit Erik, en revanche, c'est qu'apparemment de Loungville ignorait de qui il s'agissait.

— Quoi, cette salope qui manipulait Dahakon et le Chef Suprême Valgasha quand on s'est rencontrés la première fois, dans la Cité du fleuve Serpent ? s'écria Praji.

— Oui, c'est bien elle.

— C'est elle, la reine Émeraude ? demanda Calis.

Nakor secoua la tête.

— J'aurais préféré que ce soit le cas. Jorna – c'est son nom, enfin ça l'était à l'époque où nous étions mariés...

— Quoi ! s'exclama Calis.

Pour la première fois, Erik le vit perdre toute contenance.

— C'est une longue histoire. Je te la raconterai une autre fois. Mais quand elle était jeune, elle était vraiment vaniteuse et déjà, quand nous étions ensemble, elle cherchait un moyen pour rester éternellement jeune.

— Si on s'en sort, il va falloir me raconter tout ça en détail, intervint de Loungville, visiblement aussi surpris que Calis.

— Enfin bref, reprit Nakor en lui faisant signe de ne plus l'interrompre. Cette fille avait un don pour ce que vous appelez la magie. Elle m'a quitté quand j'ai refusé de lui révéler des secrets que je ne possédais pas. Lorsque nous avons rencontré dame Clovis, c'était bien Jorna, mais dans un corps différent.

— Vraiment ? fit Praji, perplexe. Mais alors, comment as-tu fait pour la reconnaître ?

— Quand on connaît bien quelqu'un, l'apparence extérieure ne compte pas.

— Bien sûr, commenta Vaja, que cette conversation amusait visiblement beaucoup.

— Silence ! ordonna Nakor. Tout ceci est très sérieux. Cette femme a passé un marché avec les Panthatians : elle les aide et, en échange, ils lui offrent la jeunesse éternelle. Mais elle ignore qu'en fait, ils la manipulent. J'ai tenté de l'avertir, à l'époque. Je lui ai dit qu'ils attendaient d'elle plus que ce qu'elle ne pourrait jamais leur donner. Et j'avais raison. Ils se sont emparés d'elle.

— C'est-à-dire ? demanda Calis.

Le visage de Nakor s'assombrit.

— Elle est en train de subir le même sort que ton père lorsqu'il a revêtu l'armure blanc et or d'Ashen-Shugar.

— Impossible, murmura Calis, qui devint livide.

— Si. C'est le même processus. Jorna, ou Clovis, porte une couronne d'émeraudes qui est en train de modifier sa personnalité. Elle est en train de devenir comme ton père.

Calis paraissait secoué et resta silencieux pendant quelques instants. Puis il se tourna vers de Loungville.

— Dis à Foster que l'arrière-garde doit nous suivre à quinze minutes d'intervalle. Si quelqu'un essaye de nous rattraper, je veux en être averti. Dis-leur de m'envoyer leur cavalier le plus rapide au premier signe de poursuite. Les autres devront éloigner les poursuivants. Nous attendrons les derniers pendant un court moment à la grotte que nous avons trouvée hier. Ensuite, on ira à Lanada.

— Et si les éventuels poursuivants ne mordent pas à l'appât ? s'inquiéta de Loungville.

— Fais en sorte qu'ils mordent dedans, répliqua Calis.

De Loungville hocha la tête, fit faire demi-tour à sa monture et se dirigea vers la queue de la colonne. Erik regarda par-dessus son épaule et vit Foster et six autres mercenaires ralentir puis s'arrêter après que le sergent leur eut donné les consignes. Ils attendraient un quart d'heure, puis se remettraient en route en espérant pouvoir rattraper le reste de la compagnie d'ici un jour ou deux.

La matinée était déjà bien avancée, le lendemain, lorsque quelqu'un à l'arrière de la colonne s'écria :

— Cavalier en vue !

Erik regarda par-dessus son épaule et vit Jadow Shati arriver au grand galop. Sa jument était couverte d'écume et n'arrivait pas à reprendre son souffle, vu la façon dont ses naseaux étaient dilatés. Le jeune homme comprit que la bête ne parviendrait pas à récupérer d'une course pareille. Pourtant, Jadow connaissait trop bien les chevaux pour ne pas s'apercevoir qu'il était en train de tuer sa jument. Cela ne pouvait donc signifier qu'une chose : les Aigles avaient des ennuis. Erik détacha la corde qui retenait son épée dans son fourreau, car il n'avait besoin de personne pour lui confirmer qu'ils étaient sur le point de se battre.

En effet, il apercevait un nuage de poussière, moins de mille cinq cents mètres derrière Jadow. Il observa les silhouettes à l'horizon et s'écria, avant même que Jadow soit suffisamment proche pour parler :

— Ce sont les Saaurs !

— A quoi tu vois ça ? lui demanda de Loungville.

— La taille des chevaux derrière Jadow. Ils sont trop grands.

Au même moment, Jadow se trouva enfin à portée de voix.

— Capitaine ! Les hommes-lézards sont à notre poursuite !

Calis se tourna vers de Loungville en disant :

— Tout le monde reste en selle. Déployez-vous sur deux rangs.

— Vous avez entendu le capitaine ! Les cinquante premiers hommes à ma gauche !

Cela signifiait que les cinquante premiers hommes de la colonne devaient s'aligner sur le bras gauche de Foster. Erik, étant le plus proche du sergent, fut donc le premier à faire avancer sa monture.

Jadow arriva à leur hauteur et sauta à bas de sa jument, qui trébucha.

— Où est Foster ? demanda Calis.

— Ils ont pas mordu à l'appât. Dès que je suis parti, ils se sont lancés à ma poursuite en ignorant le caporal. Alors, il a fait

demi-tour et les a attaqués sur le côté pour me donner de l'avance, capitaine, mais...

Il n'avait pas besoin d'en dire plus.

Erik pensa au gros Jérôme, qui était devenu un ami après l'humiliation infligée par Sho Pi sur le navire. Il regarda sur sa droite et adressa un signe de tête à l'Isalani. Celui-ci lui rendit son geste, comme s'il savait ce à quoi pensait Erik.

— On va leur faire payer ça, à ces lézards, marmonna Luis dans sa barbe, mais suffisamment fort cependant pour que ceux qui se trouvaient près de lui l'entendent.

Erik tira son épée hors du fourreau et prit ses rênes entre les dents. Puis il détacha son bouclier et le mit à son bras. Il pouvait contrôler sa monture avec les genoux mais préférait garder les rênes dans la bouche, au cas où il aurait besoin de tirer dessus violemment.

Les chevaux des Saaurs devaient être incroyablement puissants, comme leurs cavaliers, car si la monture de Jadow paraissait sur le point de rendre l'âme, les autres avaient simplement l'air fatigués. Les guerriers à la peau verte ne ralentirent même pas en voyant que les mercenaires s'étaient arrêtés pour leur faire face.

— On ne peut pas vraiment dire que nous leur faisons peur, fit remarquer Nakor.

Le petit homme se trouvait derrière Erik, qui ne parvenait pas à détacher son regard des cavaliers au galop.

— À mon signal, tous les archers doivent tirer, annonça Calis. Ensuite, le premier rang chargera. Le deuxième attendra jusqu'à ce que je donne l'ordre d'attaquer.

Les archers, au milieu du deuxième rang, se mirent en position.

— Attendez, ne tirez pas maintenant, marmonna de Loungville.

À mesure que les Saaurs se rapprochaient, Erik commença à remarquer quelques détails. Certains portaient des heaumes ornés de plumes tandis que d'autres avaient des boucliers sur lesquels étaient gravés des oiseaux et autres animaux étranges. La plupart de leurs montures étaient des chevaux bais, mais certains avaient une robe presque noire ou quasiment blanche.

Il n'y avait parmi eux ni rouans ni robes tachetées. Erik se demanda pourquoi cela le fascinait autant et réprima l'envie inattendue d'éclater de rire.

— Tirez ! s'écria Calis.

Les quarante archers de la seconde rangée obéirent. Une volée de flèches fit tomber six des cavaliers saurs et plusieurs de leurs monstrueux chevaux hennirent de douleur.

— Chargez !

Erik éperonna sa monture et la lança au galop en criant et en pressant les flancs de l'animal. Il ne prêta aucune attention à ses camarades et concentra son attention sur un Saur dont le heaume à crête de métal s'ornait d'une crinière de cheval. Celle-ci avait été teinte en rouge écarlate, ce qui faisait de son porteur une cible facile pour Erik.

Le jeune homme sentit plus qu'il ne vit son cheval heurter celui du Saur car il était trop occupé à éviter le coup dirigé vers sa gorge. Le guerrier maniait une grosse hache à simple tranchant, si bien qu'il pouvait assommer son adversaire d'un revers mais ne pouvait le taillader qu'au moyen d'un coup droit. Erik faillit tomber entre les deux animaux lorsque son cheval s'écarta en chancelant de celui du Saur. Le jeune homme plongea pour éviter un coup circulaire mais se redressa à temps pour riposter, ouvrant la cuisse du guerrier.

Il ne vit pas si la créature tomba de son cheval ou continua d'avancer car il était déjà trop occupé à engager le combat avec un autre Saur qui venait juste de faire chuter l'un des hommes d'Hatonis. Erik chargea et enfonça la pointe de son épée sous le bouclier de la créature avant que celle-ci ait eu le temps de se tourner vers lui. Elle tomba à la renverse et passa par-dessus la croupe de son cheval.

Erik jura et fit faire un écart à sa monture lorsque l'autre animal donna un coup de son antérieur.

— Attention aux animaux ! s'écria-t-il. Ils sont entraînés au combat, eux aussi !

Erik s'avança pour aider Roo, qui essayait de se battre en tandem avec Luis contre un guerrier saur. Le jeune homme prit la créature par surprise et lui asséna un coup mortel sur l'arrière du heaume. Le Saur perdit son casque en tombant.

Son visage était certes couvert d'écailles vertes mais le sang qui coulait de sa blessure était bien rouge.

— Au moins, ils n'ont pas le sang vert, cria Biggo en passant. Et ils meurent comme tout le monde.

— Nous aussi, répliqua Roo en tendant le doigt.

Biggo et Erik se retournèrent et virent que, même si la plupart des Saaurs avaient été jetés à bas de leur selle, pour chaque guerrier tué, l'un des leurs tombait aussi.

— Incroyable ! s'exclama Biggo en relevant son heaume. On est trois fois plus nombreux qu'eux et pourtant on perd autant d'hommes.

— Tirez ! ordonna Calis.

Les dix archers restés à ses côtés se mirent à cribler de flèches les cinq derniers Saaurs.

— Regardez ! s'écria Jadow.

Au loin, une immense colonne de poussière s'élevait dans le ciel. Même à cette distance, on pouvait entendre le tonnerre des sabots.

— C'est pour ça qu'ils n'ont pas eu peur de s'en prendre à nous ! s'exclama de Loungville. Ce ne sont que les éclaireurs !

Sans attendre, Erik éperonna sa monture et chargea les derniers Saaurs, qui tentaient de faire durer le combat aussi longtemps que possible pour donner à leurs compagnons le temps d'arriver.

Biggo se joignit à Erik en poussant un cri sauvage. Ensemble, ils se jetèrent sur le même ennemi, le chargeant sur deux côtés à la fois. Erik lui entailla profondément le bras et lui brisa l'os, tandis que Biggo ne cessait de marteler son bouclier.

Bientôt, le silence retomba.

— Tout le monde à la grotte ! ordonna Calis.

Erik inspira une bouffée d'air et poussa sa monture fourbue au galop. Ils n'avaient pas le choix. Les chevaux des Saaurs étaient plus forts, puis puissants et plus endurants. Ils ne pouvaient les distancer et à un contre un en terrain dégagé, ils n'avaient aucune chance de battre les cavaliers.

Erik espérait que le tunnel qui s'ouvrait dans la grotte menait bien quelque part, comme le prétendait Praji. Si tel n'était pas le cas, ce serait un endroit bien isolé pour mourir.

Les Aigles cramoisis, épuisés et endoloris par ce premier combat, bref mais intense, se dirigèrent, hagards, vers le lointain monticule, en laissant leurs montures supplémentaires errer librement ou les suivre.

Nakor arriva le premier et tomba plus qu'il ne sauta à bas de sa jument, de façon fort peu gracieuse. Il attrapa une gourde et un paquet de rations, puis mit une tape sur la croupe de l'animal en criant pour le faire décamper. Enfin, il se pencha pour entrer dans le tunnel.

— Venez vite, j'ai trouvé une porte ! cria-t-il alors qu'Erik et les autres mettaient pied à terre.

— Je veux de la lumière ! ordonna Calis.

De Loungville prit dans ses affaires une huile spéciale et demanda à quelqu'un de lui donner une torche. Les mercenaires en prirent quelques-unes dans les fontes des animaux de bât, ainsi que quelques autres objets qu'ils pouvaient porter. Mais la plus grande partie des bagages et de la nourriture, ainsi que la totalité des chevaux, allaient devoir être sacrifiées.

De Loungville répandit de l'huile sur l'une des torches, puis utilisa un briquet pour provoquer une étincelle. L'huile s'enflamma. Le sergent entra alors dans le tunnel avec la torche allumée.

Erik le suivit et fut obligé de marcher accroupi à cause du plafond très bas. Au bout d'une dizaine de mètres, il put se redresser car le passage s'élargissait à mesure qu'il s'enfonçait sous terre, en direction d'une caverne.

Erik regarda autour de lui, à la recherche de la porte, et s'aperçut qu'il s'agissait d'un énorme cercle de pierre posé sur une structure en fer et en bois. On pouvait le faire rouler afin de le mettre en place pour bloquer le passage. De l'intérieur, il était facile pour quelques hommes robustes de faire bouger la pierre à l'aide des grosses chevilles en bois qui y étaient encastrées, mais leurs poursuivants n'auraient quant à eux aucune prise sur la paroi lisse de la porte et aucun moyen de faire levier pour déplacer cette énorme masse.

Lorsque le dernier mercenaire fut entré dans la caverne, Erik, Biggo et Jadow agrippèrent les chevilles et exercèrent une

poussée pour faire bouger la pierre. D'autres se glissèrent entre le mur et la porte pour pouvoir pousser à leur tour dès que cette dernière aurait suffisamment bougé.

Lentement, comme à contrecœur, la roche se mit à bouger. Pendant ce temps, le bruit des Saaurs, qui venaient de trouver le monticule, se répercuta en écho dans le tunnel. Des cris de colère dans une langue étrangère s'élevèrent tandis que la pierre roulait en grinçant pour bloquer les Saaurs.

Erik sentit brusquement une résistance et comprit que les Saaurs, de l'autre côté, essayaient de les empêcher d'obstruer la caverne.

— Poussez ! cria-t-il.

Deux autres mains apparurent en dessous des siennes. Erik baissa les yeux et vit qu'elles appartenaient à Roo, qui tentait d'ajouter sa force à celle des trois autres. Le jeune homme avait mis à profit sa petite taille et son agilité pour se glisser entre ses camarades et ramper sur le sol pour trouver un endroit d'où il pourrait les aider.

— Fermez les yeux ! s'exclama Nakor.

Lent à réagir, Erik fut momentanément aveuglé par un brutal éclair de lumière lorsque Nakor alluma quelque chose grâce à la torche du sergent de Loungville et le jeta dans l'espace étroit entre le mur et la porte qui bougeait lentement.

Un hurlement de douleur et plusieurs cris de rage s'élevèrent de l'autre côté, et la pression que les Saaurs exerçaient sur la porte disparut. Celle-ci se ferma brusquement en rendant un dernier bruit sourd. Lorsqu'elle heurta le mur opposé, Erik sentit l'onde de choc lui parcourir les épaules.

Ses genoux faiblirent et il fut obligé de s'asseoir à même le sol froid de la grotte. Il entendit Biggo rire à côté de lui.

— C'était un peu trop juste à mon goût.

Erik se surprit à rire, lui aussi, et regarda Jadow.

— Foster et Jérôme ?

Le Keshian secoua la tête.

— Ils sont morts en hommes.

— Bobby, allume une autre torche, demanda Calis. Je veux voir où nous allons.

— Est-ce qu'on en a une autre, au moins ?

— Ici, sergent, dans ce paquet, répondit une voix dans la pénombre.

— Biggo, pendant qu'on va explorer un peu ce qui se trouve devant nous, je veux que toi et Erik, vous dressiez un inventaire de notre matériel. Nous en avons laissé une grande partie à l'extérieur, alors il faut savoir ce que nous avons réussi à sauver. (Calis regarda autour de lui.) Mais c'est vrai que s'il n'y a pas d'autre sortie, ça n'a pas vraiment d'importance, n'est-ce pas ?

Sans attendre de réponse, le demi-elfe s'éloigna dans les ténèbres. De Loungville alluma une deuxième torche, la tendit à Luis et partit rejoindre le capitaine.

Nakor se hâta de ramasser quelques morceaux de pierre tombés des parois et les coinça entre le sol et la porte.

— Si jamais ils arrivent à trouver un moyen de l'ouvrir, elle aura du mal à rouler, expliqua-t-il en souriant.

Biggo se tourna vers ses camarades.

— Très bien, mes chéries, vous avez entendu le capitaine. Regardez partout et dites à ce bon vieux Biggo ce que vous avez emporté quand vous avez couru pour sauver votre peau, bande de chacals !

Erik gloussa, mais il savait que c'était simplement dû au soulagement d'être encore en vie. Il n'était pas sûr que les autres l'aient remarqué, mais en s'enfonçant dans le tunnel, il avait regardé par-dessus son épaule et s'était aperçu qu'au moins trente des cent mercenaires qui avaient quitté le camp le matin même gisaient morts sur le sol. Ils avaient survécu au premier accrochage d'un retour qui s'annonçait long et difficile. Mais déjà, presque un tiers de leurs effectifs étaient morts.

Il chassa cette pensée de son esprit et commença à faire le compte de ce qui leur restait.

Les heures passèrent, mais on entendait toujours de faibles bruits de l'autre côté de la porte. Les Saaurs continuaient à chercher un moyen de déplacer le bloc de pierre. À un moment donné, Roo se demanda à haute voix ce qu'ils feraient si un Saaur magicien arrivait sur les lieux et usait de sa magie pour entrer dans la grotte. La colère qui accueillit sa remarque

fit aussitôt taire le jeune homme. Erik ne parvenait pas à se souvenir d'une autre occasion où quelqu'un avait cloué le bec à son ami aussi rapidement et efficacement.

— On a de la nourriture pour quatre ou cinq jours, capitaine, annonça Biggo lorsque Calis finit par revenir. Côté armes, on a surtout ce que porte chacun d'entre nous, avec quelques épées en plus. Par contre, on a plein d'or et de pierres précieuses, parce que le sergent, là-bas, a attrapé le sac contenant les soldes. On a aussi tout ce qu'il faut en matière de pansements et d'herbes médicinales. Mais tout notre matériel pour camper a disparu et beaucoup d'entre nous risquent d'avoir soif si on ne trouve pas d'eau rapidement.

Calis hocha la tête.

— On dirait que le tunnel continue à descendre graduellement en direction des contreforts. J'ai relevé des traces montrant que quelqu'un a utilisé ce passage il y a peu de temps, un mois tout au plus.

— Les Gilanis ? demanda Roo.

— Aucune importance, répondit Praji en se levant. On descend tous par là, ajouta-t-il en montrant les ténèbres, sauf si tu as envie d'affronter les lézards en colère qui se trouvent de l'autre côté de cette porte.

— Tout le monde est prêt ? s'enquit Calis.

Personne ne répondit par la négative. Le capitaine se tourna vers de Loungville.

— Rassemble les hommes, qu'il y ait un semblant d'ordre, et allons voir où mène ce passage.

De Loungville acquiesça et lança ses ordres. Lorsque chacun reprit la position qu'il occupait normalement lorsque la compagnie partait à cheval, Erik eut l'impression de renouer avec un environnement familier, comme si le fait de suivre les ordres rendait la pénombre et l'étroitesse du tunnel moins pénibles.

Puis, sur l'ordre de Calis, ils s'enfoncèrent dans les ténèbres.

Chapitre 19

NOUVELLES DÉCOUVERTES

Quelqu'un fit sonner un gong.

Le bruit résonna dans la grande salle, créant un écho qui se répercuta le long des vastes plafonds en pierre taillée et colorée. Le Gardien se retourna et dévisagea Miranda d'un air impassible. Il n'eut cependant aucun geste menaçant à son égard lorsqu'elle s'approcha.

Elle avait volé par-dessus les montagnes depuis son départ de la Nécropole, la cité des dieux morts. Suivant les instructions de Mustafa, le diseur de bonne aventure, la jeune femme était retournée sur Midkemia. Elle s'était rendue sur le continent de Novindus et avait trouvé la Nécropole. Puis, en dépit de sa fatigue, elle avait fait appel à ses pouvoirs et pris son envol à la recherche d'un endroit mythique au sommet de la chaîne de montagnes surnommée le Pavillon des Dieux.

Au dernier moment, lorsqu'elle avait dû se servir de sa magie pour préserver une bulle d'air respirable autour d'elle, Miranda avait trouvé ce qu'elle cherchait : un site splendide, situé au sommet d'un nuage et composé d'un vaste ensemble de salles et de galeries. Elles paraissaient avoir été taillées dans le cristal et la glace aussi bien que dans la pierre et le marbre.

Les nuages s'étaient dispersés et Miranda s'était aperçue que le gigantesque édifice s'élevait au sommet de la plus haute montagne, et qu'en son centre se découpait une immense ouverture.

La jeune femme avait alors traversé les nuages entourant la Cité Céleste et franchi le seuil sans effort. Elle avait simplement ressenti des picotements en passant au travers du sortilège qui empêchait le froid d'entrer et l'air de sortir.

L'homme qu'elle avait repéré de l'autre côté de la grande salle s'avança à sa rencontre en flottant au-dessus du sol. La jeune femme prit un moment pour étudier son nouvel environnement. Soixante-dix étages plus haut se dressait un plafond voûté, soutenu par douze puissantes colonnes de pierres semi-précieuses qui avaient toutes été choisies pour leur beauté. Miranda n'eut aucun mal à décider laquelle était sa préférée : la malachite, cette pierre verte parcourue de veines sombres qui pouvaient captiver le regard pendant des heures. La colonne de quartz rose était jolie, elle aussi, mais la pierre verte attirait Miranda.

Le sol de la salle se divisait en plusieurs parties, séparées par des champs d'énergie presque indiscernables. Miranda se servit de tout ce qui lui permettait de percevoir l'invisible et comprit que les champs n'étaient ni des obstacles ni des pièges : ils ressemblaient plutôt à des signatures, comme si chaque partie de la salle était destinée à un usage bien spécifique ou possédait une identité propre. À l'intérieur des champs se déplaçaient des êtres, humains en apparence, mais tous vêtus de façon très étrange.

Les grandes fenêtres étaient pourvues de vitres en cristal si clair qu'on eût dit que l'air venait d'y geler. À l'extérieur, les espaces enneigés réfléchissaient la lumière d'un soleil d'après-midi sur les pics qui les entouraient, baignant la grande salle de lueurs rose et or. Les êtres qui erraient au sein de la pièce projetaient de longues ombres sur le sol du fait de globes à facettes ornés de pierreries qui éclairaient la salle d'une douce lumière blanche et surnaturelle.

L'homme qui se dirigeait vers la jeune femme glissait majestueusement dans les airs, comme porté sur une lourde plate-forme par un groupe invisible. Il posa le pied sur le sol de pierre au moment où Miranda atterrissait tout aussi délicatement, mais sur un sol de marbre.

Plusieurs autres personnes, qui se tenaient à proximité, se retournèrent pour observer la rencontre. Miranda rejeta le capuchon de son manteau et libéra sa longue chevelure noire en regardant autour d'elle.

— Qui se présente aux portes de la Cité Céleste ?

— Vous êtes de drôles de dieux si vous ne savez pas qui vient vous rendre visite, répondit la jeune femme, amusée. Je m'appelle Miranda.

— Personne ne peut entrer dans l'enceinte des dieux sans y être invité, annonça le Gardien.

Miranda sourit.

— C'est étrange, car pourtant je suis là, n'est-ce pas ?

— Personne ne peut entrer sans permission et en ressortir vivant.

— Dans ce cas, disons que je suis une invitée surprise, pas une intruse.

— Qu'est-ce qui vous amène dans la salle des Dieux ?

Miranda dévisagea le personnage qui lui faisait face. Comme les autres résidents de la cité, il portait une robe étrange, étroitement ajustée aux épaules mais qui partait en s'évasant sous les bras et finissait par former un cercle parfait d'un mètre quatre-vingts de circonférence – une fine bande de métal ou de corde sèche avait dû être cousue dans l'ourlet. Des manches longues également évasées et un col haut et raide qui entourait l'arrière du crâne jusqu'aux oreilles complétaient le vêtement. L'ensemble donnait à la jeune femme l'impression de parler à une poupée d'un mètre quatre-vingts, faite de cônes de papier renversés et ornée d'une tête en argile peinte. *Quel étrange personnage.*

Il avait la peau couleur olive, le visage tanné par le soleil brûlant, et une barbe aussi blanche que la neige. Ses yeux bleu pâle sous des sourcils blancs scrutaient Miranda.

Celle-ci regarda de nouveau autour d'elle en regrettant de n'avoir pas plus de temps pour étudier cet endroit. Il était beau à couper le souffle, mais il s'agissait d'une beauté surnaturelle et glacée comme le vent qui soufflait à l'extérieur. Sans magie, aucun mortel n'aurait pu accéder à la demeure des dieux car l'escalade était impossible. Environ trois mètres sous la base du plateau, l'air commençait à se raréfier et la température restait constamment en dessous de zéro.

La plupart des résidents de la salle se tournèrent vers Miranda, qui remarqua que chaque groupe paraissait isolé. On

eût dit qu'ils étaient confinés dans un même espace par les champs d'énergie qu'elle avait détectés en entrant.

— Vous limitez les dieux ? s'étonna la jeune femme.

— Ils se limitent eux-mêmes, comme ils l'ont toujours fait. De nouveau, il me faut vous demander ce que vous venez faire ici.

— Je viens à vous parce que de terribles forces sont en train de se rassembler. Ce monde est en danger. J'ai rendu visite à l'oracle d'Aal, mais il s'apprête à entrer en gestation. Nous ne pourrons plus compter sur ses visions. Les forces des ténèbres sont en marche et elles ont pour but de mettre un terme à ce que nous avons toujours connu, y compris cet endroit.

Elle engloba la salle d'un geste circulaire. Le Gardien ferma les yeux et Miranda comprit qu'il communiquait par télépathie avec quelqu'un d'autre.

— Dites-m'en plus, exigea-t-il.

— À quel sujet ?

— Qu'espérez-vous trouver ici ?

— J'espérais que les dieux de Midkemia seraient prêts à répondre à la menace qui pèse sur leur propre existence !

Elle avait du mal à dissimuler sa colère et ses mots étaient teintés de mépris. Le Gardien resta impassible.

— Les êtres que vous voyez là ne sont qu'une représentation des dieux ; des hommes et des femmes qui, pour des raisons qui dépassent l'entendement humain, ont été choisis afin de les incarner. Ils vivent donc leur vie de mortel en tant que véhicules des dieux, auxquels ils prêtent leurs yeux et leurs oreilles afin de leur montrer comment les humains voient ce monde sur lequel ils règnent.

Miranda hocha la tête.

— Dans ce cas, j'aimerais m'entretenir avec l'une de ces « incarnations divines », si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Je n'ai aucune raison de m'y opposer. Je ne suis que le Gardien de la Cité Céleste. Il est de mon devoir de veiller au confort de ceux qui y vivent. (Il ferma les yeux.) Vous pouvez parler avec ceux qui voudront bien vous répondre.

Miranda passa à côté du Gardien et se dirigea vers l'endroit le plus proche de l'entrée. Un groupe d'hommes et de femmes entourait un personnage qui les dépassait d'une bonne tête. Tous étaient vêtus de blanc, y compris la femme au centre du groupe. Ses cheveux et sa peau étaient dépourvus de pigmentation ; pourtant, elle ne ressemblait pas à un albinos. Elle devait appartenir à une race étrangère qui avait la peau blanche, au sens littéral du terme. Ses compagnons s'écartèrent pour permettre à Miranda de l'approcher. Celle-ci s'arrêta à une distance respectueuse et inclina la tête.

— Sung, je viens vous supplier de m'accorder votre aide.

L'incarnation de la déesse toisa la jeune femme. Ses yeux contemplaient des mystères que Miranda pouvait à peine appréhender, mais Sung lui présentait malgré tout un visage amical. Cependant, comme aucune réponse ne venait, la jeune femme insista.

— Un grand péril se prépare. Si l'on ne fait rien, les Panthatians libéreront des forces équivalentes aux vôtres. Je dois absolument trouver de l'aide !

Pendant un long moment, la déesse étudia Miranda. Puis, d'un simple geste, elle lui montra qu'il lui fallait se rendre dans une autre partie de la salle.

— Cherche celui qui n'est pas encore parmi nous.

Miranda obéit et gagna un coin encore inoccupé, même si les champs d'énergie, eux, étaient déjà actifs. La jeune femme modifia sa vision et passa en revue les différents modes de perception qu'elle connaissait, à la recherche d'un indice susceptible de l'aider dans sa quête.

Un glyphe miroitait au cœur d'un spectre lumineux que la plupart des hommes auraient été incapables de voir. Pourtant, Miranda le vit. Elle se retourna et découvrit que le Gardien l'avait suivie et flottait à trente centimètres du sol de pierre.

— Qui a placé cette marque ici ?

— Quelqu'un qui nous a récemment rendu visite, comme vous.

— Que signifie ce symbole ?

— C'est l'emblème de Wodan-Hospur, l'un des dieux perdus que nous attendons.

— Vous attendez le retour des dieux morts durant les guerres du Chaos ? s'étonna la jeune femme.

— Tout est possible dans la salle des Dieux.

— Quel était le nom de cet homme qui vous a rendu visite ?

— Je ne puis le dire.

— Je cherche Pug du port des Étoiles. À l'*Auberge*, dans le Couloir des Mondes, on m'a dit de venir ici.

Le Gardien haussa les épaules.

— Tout cela ne me concerne pas.

— Est-ce qu'il est venu ici ?

— Je ne puis le dire.

Miranda réfléchit avant de demander :

— Si vous ne pouvez rien me dire d'autre, dites-moi au moins ceci : où dois-je aller, maintenant, pour trouver cet homme ?

Le Gardien hésita.

— Peut-être devriez-vous retourner à l'endroit où l'on vous a induite en erreur ?

— C'est bien ce que je pensais.

Elle fit un geste du bras et disparut. Un petit bruit sec accompagna son départ.

L'un des membres de l'entourage d'un dieu tout proche se retourna et rejeta en arrière son capuchon. Il était de petite taille et avait les yeux de la couleur d'une vieille noix tachée et la barbe noire d'un jeune homme de vingt ans. Mais son attitude et sa taille ne diminuaient en rien l'aura de pouvoir qui l'entourait.

Il s'avança à la rencontre du Gardien, qui attendait.

— Vous avez rempli votre rôle, dit-il.

Il balaya l'air de la main et fit disparaître la salle et les silhouettes à l'intérieur. Il ne resta plus qu'une vaste étendue de roche et de glace. L'air froid se précipita sur le plateau, qui n'était plus protégé, désormais. L'air était si vif et si mordant que l'homme resserra sa cape autour de lui.

Il regarda aux alentours pour s'assurer que rien ne restait de l'illusion qu'il avait créée. Puis il leva les mains pour se transporter ailleurs. Au même moment, une voix féminine s'éleva derrière lui :

— Dieux, qu'il fait froid sans cette illusion.

L'homme se retourna. La jeune femme se tenait à quelques mètres de lui.

— Pug du port des Étoiles, je présume ?

Ce dernier acquiesça.

— Bien joué, demoiselle. Peu de magiciens auraient réussi à percevoir la vérité derrière l'illusion.

La jeune femme sourit. L'espace d'un instant, l'ombre d'un souvenir vint effleurer la mémoire de Pug avant de disparaître comme elle était venue.

— Je ne me suis rendu compte de rien. Mais les choses ne se sont pas passées comme je le voulais et je me suis dit que si je faisais semblant de partir, alors je pourrais peut-être apprendre quelque chose d'intéressant.

Il sourit.

— Vous vous êtes donc rendue invisible en faisant simplement le bruit adéquat.

La jeune femme hocha la tête.

— Donc, c'est vous, Pug.

— C'est bien moi, en effet.

Une expression inquiète se peignit sur le visage de la jeune femme. De nouveau, Pug lui trouva quelque chose d'étrangement familier.

— Bien. Dans ce cas, il nous faut partir, tout de suite. Nous avons beaucoup à faire.

— Mais de quoi parlez-vous ? demanda Pug.

— Khaipur est tombée et Lanada va subir le même sort car le roi-prêtre a été trahi.

— Je sais tout cela, avoua Pug. Mais il est encore trop tôt pour que j'agisse...

— Sinon, les Panthatians vont contrecarrer votre magie grâce à la leur, je sais, coupa-t-elle. Mais il y a bien plus en jeu qu'un simple duel de magie.

Elle attendit, le souffle cristallisé par l'air glacial. Pug parut songeur.

— Je devrais peut-être essayer de découvrir ce que vous savez avant de vous dire qu'il y a en jeu des forces dont vous n' imaginez même pas l'existence.

Il disparut.

— Bon sang ! s'exclama Miranda. Je déteste quand les hommes font ça.

Pug avait déjà rempli deux verres de vin lorsque Miranda apparut à ses côtés.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Si vous ne pouviez pas me suivre, alors ça ne servait à rien de vous expliquer quoi que ce soit. (Pug lui tendit un verre.) Je trouve qu'il y a quelque chose en vous qui m'est familier, lui avoua-t-il.

Miranda prit le vin qu'il lui offrait et s'assit sur un divan en face du bureau. Pug se contenta d'un tabouret.

— Où sommes-nous ? demanda la jeune femme. Au port des Étoiles ?

Elle regarda autour d'elle. Ils se trouvaient dans une petite pièce dépourvue du moindre ornement. Visiblement, il s'agissait d'une bibliothèque, car des livres s'alignaient le long de chaque mur, à l'exception de l'espace étroit où s'ouvrait une fenêtre. En dehors du divan, du tabouret et du bureau, la pièce ne contenait pas de meubles. Deux lampes brûlaient à chaque extrémité de la bibliothèque.

— Nous sommes dans mes appartements, acquiesça Pug. Personne n'y entre sauf moi, et personne ne s'attend à ce que je revienne ici en visite, car personne ne m'a vu depuis vingt-cinq ans.

— Pourquoi continuer ainsi ?

— À la mort de ma femme, j'ai convaincu tout le monde que je voulais couper tous les liens qui me retenaient ici.

Il parla de ce décès d'un ton neutre, mais Miranda vit de petites rides se creuser au coin de ses yeux.

— Si l'on me cherche, poursuivit-il, on regardera d'abord sur l'île du Sorcier. J'ai laissé suffisamment de magiciens là-bas pour que les sortilèges destinés à détecter la magie se mettent à retentir comme des cloches.

— Mais comme ici, tout le monde pratique la magie, personne ne remarquera quoi que ce soit si vous décidez de

travailler un peu. Ingénieux. (Elle but une gorgée de son vin.) Et ceci est très bon.

— Vraiment ? fit Pug en buvant à son tour. Oui, vous avez raison, il est bon. Je me demande de quel vin il s'agit... (Il leva la bouteille.) Il va falloir que je demande à Gathis s'il y en a d'autres bouteilles à la cave lorsque je retournerai sur l'île du Sorcier.

— Pourquoi m'avoir fait courir ainsi ? lui demanda Miranda.

— Pourquoi me cherchiez-vous ?

— C'est moi qui ai posé la première question.

Pug hocha la tête.

— Ce n'est que justice, admit-il. Les Panthatians se méfient de moi et de mes pouvoirs. Ils ont découvert un moyen de me neutraliser, alors je veille à ce que leurs agents ne puissent pas me retrouver.

— Vous neutraliser ? (Miranda plissa les yeux.) J'ai déjà eu affaire à la magie des Serpents et j'ai laissé derrière moi des cadavres fumants pour en témoigner. Si vous êtes aussi puissant qu'ils le prétendent...

— Il existe différents moyens de repousser une attaque. Parfois, il ne suffit pas d'employer la force. Que feriez-vous si je menaçais d'une dague un enfant que vous aimez ?

— C'est donc ça. S'ils ne savent pas où vous êtes, ils ne peuvent pas menacer les personnes auxquelles vous tenez.

— C'est exact. Maintenant, dites-moi, pourquoi me cherchiez-vous ?

— L'oracle d'Aal va entrer en gestation, expliqua Miranda. Il ne va plus pouvoir nous aider pendant vingt-cinq ans. On m'a demandé...

— Qui ? l'interrompit Pug.

— Des gens qui aimeraient autant que ce monde vive encore très longtemps, répliqua-t-elle d'un ton brusque. On m'a demandé d'aider à préserver la Pierre de Vie du danger qui la menace...

Pug se leva.

— Qui vous a parlé de la Pierre de Vie ?

— Je suis originaire de Kesh, expliqua Miranda. Vous rappelez-vous du nom de la personne qui est venue soutenir les armées du roi pendant la bataille de Sethanon ?

— Il s'agissait du seigneur Abdur Rachmad Mémo Hazara-Khan, répondit le magicien.

— Il nous a fallu des années pour étudier toutes les illusions et les fausses pistes. Mais vous avez laissé entrer quelques rares personnes qui ont pu parler à l'oracle et sont reparties avec les sages conseils qu'il leur a donnés. Alors, même avec cette statue à la Croix de Malac en guise de point de transfert, et bien que des décennies se soient déjà écoulées, nous avons fini par apprendre la vérité.

— Vous travaillez donc pour l'empereur ?

— Parce que vous, vous travaillez pour le roi ?

— Borric et moi sommes cousins, en quelque sorte, expliqua Pug en buvant une nouvelle gorgée de vin.

— Vous n'avez pas répondu à la question.

— C'est vrai. (Il posa son verre.) Disons que je suis moins tenu par la loyauté que je ne l'étais autrefois. Ce qui n'a rien à voir avec le sujet qui nous préoccupe. Si vous connaissez la Pierre de Vie, vous devez également savoir que les intérêts nationaux ne sont rien, comparés aux enjeux qui la concernent. Si les Valherus reviennent, nous mourrons tous.

— Alors vous devez m'aider, lui dit la jeune femme. Si les hommes désespérés que le prince et moi avons recrutés survivent, nous saurons qui est notre adversaire et à quoi nous devons nous attendre.

Pug soupira.

— Vous, une Keshiane, recruter pour le prince ?

— Ça me paraissait la chose la plus prudente à faire pour servir les intérêts de mon véritable maître.

Pug se contenta de hausser les sourcils.

— Qui sont ces « hommes désespérés » ?

— Calis les dirige.

— Le fils de Tomas, dit Pug d'un ton songeur. Je ne l'ai pas revu depuis sa jeunesse, ça doit faire vingt ou trente ans.

— Il est encore jeune, désorienté et en colère.

— Il est unique, répliqua le magicien. Il n'y a pas d'autre créature comme lui dans tout l'univers. Il est le fruit d'une union qui n'aurait pas dû être féconde et lorsqu'il mourra, sa spécificité disparaîtra avec lui.

— Mais il sera seul.

Pug acquiesça.

— Que pouvez-vous me dire d'autre au sujet de ces hommes ?

— Vous n'en connaissez aucun. Tous ont été condamnés à mourir. Nakor l'Isalani voyage en leur compagnie.

Pug sourit.

— Son intelligence supérieure et ses pensées chaotiques me manquent, avoua-t-il. Son sens de l'humour aussi, d'ailleurs.

— J'ai bien peur qu'il n'ait guère le temps de faire de l'humour, ces jours-ci, expliqua Miranda. Avec la mort d'Arutha, les espoirs du royaume de l'Ouest, du royaume des Isles et du monde entier reposent sur les épaules de Nicholas. Il a adopté le plan de son père, mais ça ne l'enthousiasme guère.

— De quel plan s'agit-il ?

Elle lui parla des précédents voyages de Calis sur le continent de Novindus et du revers qu'il avait subi la dernière fois. Elle lui exposa également le plan qui consistait à envoyer des hommes rejoindre l'armée conquérante pour qu'ils puissent ensuite revenir apprendre au prince la vérité concernant leurs ennemis.

— Pensez-vous donc, lui demanda Pug lorsqu'elle eût fini son récit, que ces envahisseurs ne font que rassembler toutes les forces armées de Novindus afin de lancer une attaque de l'autre côté de l'océan et s'emparer de la Pierre de Vie ?

— Les Panthatians ne sont pas aussi subtils, admit Miranda, mais il se peut que quelqu'un les manipule comme ils ont manipulé les Moredhels durant le grand soulèvement qui a conduit à la bataille de Sethanon.

Pug dut admettre qu'elle avait raison.

— Mais tout nous porte à croire qu'ils cherchent à étendre leur emprise sur tout le continent de Novindus afin de créer l'armée la plus importante que le monde ait connu. À partir de

là, il est logique de prévoir qu'ils vont lancer ces soldats à l'assaut du royaume. Peut-être même débarqueront-ils à Krondor avant de traverser la moitié du royaume pour se rendre à Sethanon.

Pug se tut quelques instants avant d'ajouter :

— Je ne crois pas que quelqu'un les manipule, comme vous le suggérez. Les Panthatians sont bien trop étranges selon les critères de toutes les autres créatures que j'ai pu rencontrer.

« Leur vision de l'univers est si tordue qu'elle défie toute logique, mais elle est à ce point ancrée dans leur nature profonde qu'ils n'ont pas laissé plus de deux mille ans d'observation les détourner de leur dévotion fanatique. Ils savent comment fonctionne véritablement l'univers, mais cela ne les empêche pas de continuer à voir les choses de la même façon.

Miranda haussa les sourcils.

— Voilà qui est un peu trop analytique pour moi, Pug. J'ai rencontré d'autres fanatiques et la réalité n'a pas non plus d'emprise sur eux. (Elle balaya le commentaire qu'il était sur le point de faire.) Mais je vois où vous voulez en venir. S'ils ne sont pas manipulés et qu'ils réunissent une si grande armée simplement pour servir leurs noirs desseins, alors il est clair qu'ils risquent énormément dans cette entreprise. Pour eux, c'est tout ou rien.

Pug secoua la tête en signe de dénégation et soupira.

— Pas vraiment, hélas. Ce qui est détestable dans tout ça, c'est que nous pouvons de nouveau les battre, peut-être en détruisant chaque homme et chaque créature qu'ils enverront par-delà les mers, mais qu'est-ce que cela nous apporte en dehors de la destruction sur nos propres rivages ?

— Nous ne savons toujours pas où ils vivent, lui rappela Miranda.

Pug acquiesça.

— C'est vrai, il n'existe à ce sujet que de vagues rumeurs. Peut-être au nord du continent de Novindus, près du lac Serpent, la source du fleuve du même nom. D'autres prétendent qu'il s'agit du sud au contraire, au cœur de la grande forêt

méridionale ou de la forêt d'Irabek. Mais la vérité, c'est que personne ne sait.

— Vous-même, vous avez cherché à les retrouver ?

— En effet, admit le magicien. J'ai utilisé tous les sortilèges que j'ai pu trouver ou inventer, et traversé une bonne partie de ce continent à pied. Mais la triste vérité m'oblige à dire qu'ils sont incroyablement doués pour se cacher des humains et des magiciens. Ou alors ils se mettent tellement en évidence que je ne les ai pas vus.

Miranda but de nouveau quelques gorgées de vin et ne reprit la parole qu'au bout de quelques instants.

— Toutes ces belles paroles ne nous empêchent pas d'avoir une armée à vaincre.

— Plus que ça, j'en ai bien peur.

— Pardon ?

— Je crois que Calis va trouver au cœur de cette armée quelque chose de bien plus puissant que ce à quoi il s'attendait, expliqua Pug. Mais je ne peux pas vous dire pourquoi. (Il s'approcha d'une étagère chargée de livres.) Il y a ici plusieurs ouvrages qui parlent de passages, de portails et de routes entre les différents niveaux de réalité.

— Comme le Couloir entre les Mondes ? demanda Miranda.

— Non, cet endroit existe dans l'univers objectif tel que nous le comprenons, même s'il s'agit d'une espèce d'artefact qui permet à ceux qui voyagent entre les mondes d'exister au-delà de certaines des limites de cette réalité objective. Vous rappelez-vous à quel point la salle des Dieux vous paraissait réelle ?

— Oui. C'était une illusion très convaincante.

— C'était plus qu'une illusion. Je me suis connecté à un niveau de réalité supérieur, que je décrirai comme un état d'énergie plus élevé, faute d'une meilleure explication. Il y a longtemps, je me suis aventuré dans la cité des dieux morts et j'ai pénétré grâce à un... fil, dans la demeure de la déesse de la Mort. J'ai parlé à Lims-Kragma.

— Intéressant, commenta Miranda.

Pug lui lança un regard circonspect mais vit qu'elle ne se moquait pas de lui.

— C'est réellement la déesse qui vous a parlé ?

— Ça fait partie de ma démonstration. Il n'y a pas de déesse de la Mort et pourtant elle existe. Il s'agit de la force naturelle de création et de celle, tout aussi naturelle, de destruction. La mort d'un être autrefois vivant prolonge le cycle de la vie en nourrissant les autres. Nous comprenons si peu de choses à ce sujet, ajouta-t-il en laissant paraître un peu de sa frustration. Mais ces personnifications, ces dieux et déesses, ne sont peut-être qu'une façon pour nous, qui vivons dans un certain niveau de réalité, d'interagir avec des forces, des êtres ou des énergies issus d'autres niveaux.

— C'est une théorie intéressante, admit la jeune femme.

— À dire vrai, c'est surtout celle de Nakor.

— Mais qu'est-ce que cela a à voir avec toutes les morts qui vont bientôt survenir ?

— Les êtres originaires de ces autres niveaux de réalité existent bel et bien. J'ai affronté un maître de la terreur, pour ne citer que l'une de ces créatures.

— Vraiment ? fit-elle, visiblement impressionnée. Les voleurs de vie ne sont pas à prendre à la légère, d'après ce que j'ai entendu dire.

— C'est également le premier indice que j'avais en ma possession, approuva Pug, dont l'expression s'anima. Lorsque j'ai combattu un maître de la terreur pour la première fois, j'ai senti en lui un rythme différent et des énergies étranges à l'intérieur de son être. Lorsque je l'ai vaincu, j'ai appris quelques petites choses.

« Au fil des ans, j'en ai découvert d'autres. Les années que j'ai passées sur Kelewan, le monde des Tsurani, m'ont permis d'accéder à une vision des choses que je n'aurais jamais connue si j'étais resté sur Midkemia.

« J'y ai par exemple découvert que les maîtres de la terreur ne « boivent » pas la vie des êtres humains. Ils manipulent les énergies pour pouvoir les utiliser. Malheureusement, cela provoque la mort de la personne qu'ils touchent.

— De telles considérations ne sont que purement académiques et n'intéressent guère les personnes qui en meurent, protesta Miranda.

— C'est vrai, admit Pug, mais vous voyez, c'est important. S'ils peuvent faire des choses pareilles, alors des forces que nous ne pouvons voir dans notre cadre de références habituel ne seraient-elles pas capables d'intervenir et de manipuler les énergies ici même, sur notre monde ?

— Où cette discussion peut-elle bien nous mener ? demanda Miranda, trahissant son impatience.

— Comment était la Pierre de Vie lorsque vous avez vu l'oracle pour la dernière fois ?

— Que voulez-vous dire ?

— Était-elle comme d'habitude ?

— Je l'ignore. (La jeune femme semblait perplexe.) C'est la seule fois où je l'ai vue.

— Mais quelque chose vous a paru étrange, n'est-ce pas ? insista Pug.

Miranda haussa les épaules.

— J'ai eu le sentiment...

— Que les Valherus emprisonnés à l'intérieur étaient malgré tout en train de faire quelque chose, conclut Pug.

Le regard de la jeune femme se perdit au loin.

— Ils s'agitaient. C'est le terme que j'ai employé, je crois. Ils s'agitaient plus qu'à l'ordinaire.

— Je crains qu'ils aient trouvé un moyen d'interagir directement avec une personne ou un groupe au sein de la communauté panthatian, expliqua le magicien. Peut-être s'agit-il de cette soi-disant reine Émeraude qui se trouve désormais à leur tête.

— C'est une idée terrifiante.

— Il y a autre chose. Peu de gens sont au courant. Avez-vous entendu parler de Macros le Noir ?

— Je le connais de réputation, reconnut Miranda d'un ton sec.

Pug se dit qu'elle ne devait pas croire les histoires exagérées que l'on racontait au sujet du Sorcier Noir.

— Il faisait beaucoup de tours de passe-passe, mais aussi de la magie que même encore aujourd'hui je n'arrive pas à comprendre. Il était capable de manipuler le temps alors que je ne peux que spéculer sur ses connaissances, par exemple.

La jeune femme plissa les yeux.

— Il voyageait dans le temps ?

— Plus que ça. Une fois, Tomas et moi nous sommes retrouvés dans un puits temporel en compagnie de Macros. Pour en réchapper, nous sommes remontés jusqu'à l'aube de la vie avant de revenir à notre propre époque. Mais il pouvait utiliser son esprit pour voyager sur des éons entiers.

— Comment cela ?

— Il a utilisé ses pouvoirs pour créer une relation extratemporelle entre Tomas, mon ami d'enfance, et Ashen-Shugar...

— Le Valheru dont il porte l'armure ! s'exclama Miranda.

— Ça n'a jamais simplement été une ancienne magie enfermée dans une armure mystique. Macros a utilisé l'armure comme véhicule afin de manipuler mon ami, bien des siècles plus tard, pour pouvoir agir comme il l'a fait durant la guerre de la Faille.

— Quel rusé bâtard, murmura la jeune femme.

— Et si l'armure de Tomas n'était pas l'unique véhicule d'une telle manipulation ? suggéra le magicien.

Miranda écarquilla les yeux.

— Cela serait-il possible ?

— Bien sûr que c'est possible, répondit Pug. En vérité, plus je vieillis et plus je suis certain que peu de choses sont impossibles.

Miranda se leva et commença à arpenter la petite pièce.

— Comment en être sûrs ?

— Nous devons attendre le retour de Calis en espérant qu'il réussisse à revenir ou à donner de ses nouvelles. La dernière fois que j'ai vu Nakor, je lui ai demandé d'accompagner Calis si c'était possible, car il est le seul réellement capable de dénicher ce genre d'informations. Il y a plus de trois ans déjà que je lui ai parlé de la possibilité que je viens de vous révéler à l'instant. Mais puisque vous me dites

qu'il est bel et bien avec Calis, je me contenterai d'attendre qu'ils reviennent. Jusque-là, nous ne devons pas nous montrer, afin d'éviter de servir de cibles aux Panthatians.

« Je pourrais me protéger pendant quelque temps, tout comme vous, j'en suis sûr, ajouta-t-il. Mais ça finirait par m'épuiser et me détourner de certaines études importantes.

Miranda acquiesça.

— Mais à quoi rimait donc toute cette histoire d'indices qui m'ont conduite dans le Couloir entre les Mondes et la Cité des Dieux ?

— Je voulais pouvoir rester seul tout en permettant à une personne suffisamment intelligente et talentueuse de me retrouver. Si vous étiez partie explorer le Couloir en posant des questions sur un certain nombre de mondes, vous auriez rencontré des difficultés.

— On m'a dit que vous aviez engagé des assassins, répliqua la jeune femme.

— Qui vous a prévenue ?

— C'était le ragot du jour au saloon de l'Honnête John.

— La prochaine fois que j'aurai besoin d'embaucher quelqu'un discrètement, j'éviterai l'*Auberge*, grommela Pug. Qui vous a dit d'aller voir Mustafa ?

— Boldar Blood.

— Lorsque vous avez quitté Mustafa, je suis allé vous attendre dans les montagnes. Là, je vous ai dit d'aller voir ailleurs. Une ruse très simple, certes, mais la dernière dont je disposais. (Il sourit.) Si vous n'aviez pas été une invitée aussi agréable, je me serais occupé de vous au sommet de ces froides montagnes, de façon à être aussi loin que possible du port des Étoiles lorsque les Panthatians remarqueraient la chose.

Miranda lui lança un regard noir.

— Voilà qui n'est pas très subtil.

— Peut-être, mais le temps nous est compté et j'ai beaucoup de travail à faire en attendant Calis et Nakor.

— Puis-je vous aider ? Boldar Blood m'attend dans une auberge de LaMut, au cas où il pourrait m'être utile.

— Pour l'instant, demandez-lui de continuer à attendre. Laissons-le profiter de la bière et des filles de Tabert. Quant à

vous, Miranda, il y a un certain nombre de tâches que vous pourriez m'aider à accomplir, si ça ne vous dérange pas.

— Je refuse de cuisiner ou de repriser vos sous-vêtements, déclara-t-elle.

Pug éclata de rire, sincèrement amusé.

— Eh bien, c'est le premier vrai fou rire que j'ai depuis longtemps. (Il secoua la tête.) Je n'ai pas besoin de vous pour les activités que vous venez de mentionner. Je peux avoir tous les repas et le linge qu'il me faut sur l'île du Sorcier. Il me suffit d'en informer Gathis. Lorsque tout est prêt, j'amène la nourriture ici et je renvoie mes vêtements sales là-bas.

« Non, en réalité, j'ai besoin de vous pour commencer à fouiner dans une grande partie d'une très vieille bibliothèque, à la recherche de certains indices.

— Lesquels ? demanda la jeune femme, visiblement intriguée.

— Ceux qui nous diront comment retrouver une certaine personne si le besoin s'en fait sentir.

— Et qui est cette personne ? demanda Miranda en penchant la tête sur le côté, comme si elle connaissait déjà la réponse.

— Si Calis me rapporte les nouvelles que je redoute, expliqua Pug, nous allons devoir retrouver la seule personne qui, à ma connaissance, peut repousser la magie que nous allons affronter : Macros le Noir.

Chapitre 20

LE PASSAGE SOUS TERRE

Calis leva la main.

Les hommes derrière lui s'arrêtèrent en silence et levèrent à leur tour la main pour avertir leurs camarades. Depuis qu'ils étaient entrés dans le tunnel, deux jours plus tôt, ils avaient décidé de progresser ainsi en silence. Ils ne communiquaient que par gestes et s'efforçaient de faire le moins de bruit possible.

Tous les membres de la compagnie de Calis avaient été entraînés en vue de ce genre d'exercice, ce qui n'était pas le cas des guerriers d'Hatonis et des mercenaires de Praji. Au début, ces derniers se montrèrent bruyants. Mais ils apprirent rapidement à se taire sans avoir besoin qu'on le leur rappelle.

Sur les cent onze hommes qui avaient quitté le rendez-vous – soixante-six aux ordres de Calis et quarante-cinq aux ordres de Greylock, Hatonis, Praji et Vaja – seuls soixante et onze avaient survécu à l'affrontement contre les Saaurs.

Le tunnel dans lequel ils se trouvaient à présent n'avait cessé de s'enfoncer sous la plaine de Djams jusqu'à ce que Nakor estime qu'ils étaient à environ quatre cents mètres sous terre. Lors du bivouac, la nuit précédente, il avait expliqué à voix basse à Erik que les bâtisseurs devaient réellement avoir envie de faire du commerce sur les plaines au-dessus de leur tête pour construire un si long et si profond passage. Ou alors, ils tenaient vraiment à ce que la porte d'entrée se trouve très loin de leur foyer afin de mieux le défendre.

Le tunnel était de dimensions uniformes, qui ne variaient que lorsque la compagnie rencontrait un affleurement rocheux. Les bâtisseurs avaient préféré contourner ces obstacles plutôt que de creuser à travers. En dehors de ces rares occasions, le

tunnel mesurait deux mètres vingt de haut sur trois mètres de large, et paraissait interminable.

À plusieurs reprises, les Aigles cramoisis remarquèrent en passant de vastes niches creusées dans les parois. Peut-être étaient-elles autrefois destinées au repos des voyageurs ou à entreposer des provisions, mais en l'absence de guide, ils ne pouvaient que tenter de deviner à quoi elles servaient à l'origine.

Calis se tourna vers Luis et lui fit signe d'avancer. Erik s'étonna que le Rodezien ait été choisi, jusqu'à ce qu'il voie le capitaine prendre une dague à sa ceinture.

Devant Calis se trouvait une autre ouverture, mais Erik avait l'impression que ce n'était pas seulement un élargissement du tunnel. Il sentit l'air se déplacer autour de lui et se demanda s'ils n'avaient pas atteint une partie de cette ville souterraine abandonnée dont Praji leur avait parlé. Ils n'avaient pourtant pas pu se rendre aussi loin au sud, mais peut-être s'agissait-il d'une cité identique, ici, dans les montagnes ?

Calis et Luis disparurent dans la pénombre. L'unique torche du groupe se trouvait au milieu de la colonne et en éclairait à peine chaque extrémité. Erik ne savait pas comment Calis faisait pour voir dans le noir. Il devait réellement avoir une vision bien supérieure à celle des humains car la faible lueur qui illuminait l'avant-garde permettait tout juste à Erik de voir le dos du sergent de Loungville, accroupi devant lui. Erik serra ses bras autour de son corps, car il faisait froid dans le tunnel. Tous les hommes étaient glacés jusqu'aux os, mais ils supportaient l'épreuve en silence.

Depuis la mort de Foster, de Loungville déléguait de plus en plus de tâches, dévolues autrefois au caporal, à Biggo et à Erik. Le jeune forgeron ne savait pas si le sergent reconnaissait ainsi leurs qualités ou s'il s'agissait simplement d'une question de proximité. Lorsqu'il se retournait, c'était sur eux que de Loungville tombait le plus souvent.

Quelques minutes plus tard, Calis et Luis revinrent. Le Rodezien reprit sa place habituelle dans la colonne tandis que le capitaine s'exprimait à voix basse :

— Il s'agit d'une grande galerie, mais nous allons y entrer en passant sur un éperon rocheux au bord d'un ravin. Une partie de ce chemin monte et l'autre descend. Il est assez large pour que trois hommes puissent y marcher de front, mais il n'y a pas de rambarde et le ravin est profond, alors faites passer la consigne : quand nous entrerons dans le passage, tout le monde devra faire attention au bord. Je vais aller explorer un peu. Reposez-vous ici pendant une demi-heure. Si je ne suis pas de retour d'ici là, prenez le chemin qui mène vers le haut.

De Loungville hocha la tête et ordonna aux hommes autour de lui de se reposer. Ces derniers firent passer la consigne et tout le monde s'assit sur place, à même le sol. Erik bougea jusqu'à ce qu'il trouve une position confortable, le dos contre la froide paroi rocheuse. Les autres l'imitèrent.

Il entendit un petit raclement et s'aperçut que de Loungville comptait les nœuds d'une corde. Il s'agissait d'une technique très ancienne, qui consistait à déplacer les doigts le long d'un morceau de corde ou de cuir en récitant en silence une petite chansonnette, que l'on avait répétée à l'infini jusqu'à ce que l'on atteigne un rythme presque identique à celui d'un sablier. De Loungville passait un nœud à chaque fois qu'il finissait une rime. Lorsqu'il atteindrait le bout de la corde, dix minutes se seraient écoulées, et lorsqu'il aurait répété le procédé à deux reprises, il leur faudrait repartir.

Erik ferma les yeux. Il n'arrivait pas à dormir mais il pouvait au moins essayer de se détendre. Sans réfléchir, il posa les mains sur ses jambes douloureuses et les sentit se réchauffer grâce au pouvoir de guérison que Nakor lui avait appris à utiliser. Cette sensation de chaleur était la bienvenue car le reste de son corps était engourdi au contact de la pierre froide.

Le jeune homme se demanda comment allaient les habitants de Weanat et ce qu'ils deviendraient lorsque l'armée de la reine Émeraude envahirait leur région. Les soldats au brassard vert étaient si nombreux qu'il y avait peu de chances que les villageois puissent se cacher dans les bois jusqu'à leur départ. Cette armée allait dépouiller le pays de tout ce qui était comestible sur huit kilomètres à la ronde, de chaque côté de la rivière. Le seul espoir qui restait aux villageois, c'était de partir

dans les montagnes et de se cacher dans les hautes vallées. Peut-être Kirzon et sa famille les aideraient-ils. Mais Erik en doutait. Déjà, dans l'état actuel des choses, ils auraient à peine assez à manger pour eux-mêmes.

Le jeune homme se demanda alors comment se portait sa mère. Il n'avait aucune idée de l'heure qu'il était chez lui, à Ravensburg – il ne savait déjà pas quelle heure il était, là-haut, au-dessus de sa tête. Il devait être midi, ici, sur Novindus, ce qui faisait minuit dans sa ville natale. Sa mère était sûrement endormie dans sa mansarde à l'auberge. Savait-elle que son fils était vivant ? Les dernières nouvelles qu'elle avait dû recevoir à son sujet étaient sans doute celles de sa condamnation. Compte tenu du secret qui entourait cette mission, elle devait le croire mort.

Il soupira doucement et se demanda comment allaient Milo, Rosalyn et les autres. Son ancienne vie et ses anciens amis lui paraissaient tous si loin qu'il avait du mal à se rappeler ce qu'il ressentait autrefois lorsqu'il se levait le matin avec pour seule perspective une dure journée de labeur à la forge.

Brusquement, il sentit qu'on lui touchait le poignet. Il leva les yeux et vit dans la pénombre de Loungville lui faire signe qu'il était temps de partir. Erik tendit la main et secoua Biggo, qui somnolait. Le gros mercenaire se réveilla, hocha la tête et donna une bourrade à celui qui venait après lui dans la file.

Erik se leva et suivit le sergent, qui entra dans la galerie et prit, à droite, le chemin qui montait. Dans le noir, le jeune homme ne pouvait que deviner les dimensions de cet endroit. Il se trouvait déjà au milieu du tournant lorsque le porteur de la torche entra à son tour. Brusquement, Erik put voir la galerie tout entière et recula involontairement contre le mur. Le sol et le plafond se perdaient dans les ténèbres, en dépit de la lumière de la torche. Un faible souffle d'air s'éleva, apportant avec lui une odeur d'humidité et de moisi.

Erik aurait préféré ne pas savoir que le chemin était si étroit et le ravin si profond, car il se déplaçait maintenant avec un certain malaise. Il continua pourtant à avancer et suivit de Loungville, qui grimpait dans l'obscurité.

À plusieurs reprises au cours de leur périple, ils rencontrèrent des ouvertures qui donnaient sur de nouveaux tunnels. Ils s'arrêtèrent pour voir si Calis avait laissé la moindre marque indiquant qu'ils devaient interrompre leur ascension, mais il n'y avait aucune trace de son passage.

Certains endroits étaient plus larges que d'autres, car des niches avaient été creusées dans la paroi rocheuse pour permettre aux hommes de s'asseoir ou de marcher plus confortablement en ayant plus d'espace. Erik ne savait pas depuis combien de temps ils suivaient ainsi Calis, mais ses jambes lui faisaient mal. L'ascension commençait à lui peser.

Brusquement, ils virent le capitaine apparaître devant eux dans la pénombre.

— Cette partie des souterrains est déserte, annonça-t-il.

Cela parut détendre les hommes.

— Praji, est-ce que ça ressemble à ces constructions naines dont tu nous as parlé ?

— Je trouve pas, répondit le vieux mercenaire, visiblement essoufflé et content de s'arrêter, ne fut-ce que quelques minutes. Tu me diras, j'en ai seulement entendu parler, mais plusieurs personnes m'ont décrit Sarakan pour y avoir déjà été. (Il regarda autour de lui.) Cet endroit... Je sais pas de quoi il s'agit.

— Chez moi aussi, il y a des mines naines, annonça Calis. J'en ai vu quelques-unes et il y a des galeries, comme ici. Mais nous ne sommes pas dans une mine. Ce passage n'a pas été bâti par les nains.

La voix de Roo s'éleva derrière Erik.

— On dirait que c'est un peu comme une cité, capitaine.

Calis s'avança.

— Une cité ?

— Ben oui, ces tunnels conduisent peut-être à d'autres endroits, comme des réserves de nourriture ou des chambres. Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais les niches sont situées à intervalles réguliers. Il y en a une toutes les deux ouvertures et elles sont toutes de la même taille. Elles servent peut-être de marché.

— Dans ce cas, ajouta Biggo, le chemin sur lequel on est serait une espèce de passage central, comme un boulevard au milieu d'une cité, sauf que celui-ci va de bas en haut au lieu d'aller du nord au sud.

— Mais qui aurait voulu construire un tel endroit ? demanda Erik.

— Je ne sais pas, répondit Calis, qui changea de sujet. Nous sommes à peu près au niveau du sol, alors on devrait commencer à chercher un tunnel qui mène à l'extérieur. Je vais explorer le prochain corridor qui se présentera. De votre côté, profitez-en pour camper sur le prochain « marché ».

— La nuit est-elle déjà tombée ? s'enquit de Loungville.

— Depuis une heure environ, répondit Nakor derrière lui.

— Je dirais plutôt deux, rétorqua Calis.

— Comment vous pouvez le savoir ? s'étonna Roo.

Le capitaine sourit dans la pénombre.

— Je serai de retour avant l'aube.

Sur ce, il se remit en marche. La troupe d'hommes épuisés le suivit jusqu'à ce qu'ils trouvent une nouvelle niche, dans laquelle ils s'installèrent avec soulagement pour y passer la nuit.

Erik n'arrivait pas à conserver la notion du temps dans ces cavernes. Calis avait dit à de Loungville qu'ils cheminaient ainsi depuis deux jours et demi, ce qui correspondait selon lui à une distance de trente-deux kilomètres entre le monticule et les contreforts, puis à l'ascension de l'un des pics. Erik, lui, avait l'impression d'avoir marché beaucoup plus que cela, mais il se rendait bien compte que leur périple s'était déroulé principalement sur le chemin en spirale à l'intérieur de la montagne.

Plus tôt ce même jour, Calis s'était déclaré convaincu que la région était déserte, mais l'intonation de sa voix montrait, selon Erik, qu'il gardait pour lui certaines informations. Le jeune homme s'était promis de ne pas s'attirer d'ennuis en évitant de se mêler des affaires des autres, mais il ne pouvait s'empêcher de se demander ce qui se cachait derrière les paroles du capitaine.

Au retour de l'une de ses explorations, Calis annonça qu'ils étaient sur le point de trouver la sortie de ce labyrinthe de passages sombres et de grandes cavernes. À un moment donné, il hésita entre deux vastes tunnels dont l'un redescendait dans la montagne et l'autre recommençait à monter. Erik sentit que le capitaine aurait aimé prendre le tunnel qui s'enfonçait au cœur du réseau souterrain, mais il continua à faire monter le groupe vers la surface. Le jeune homme se demanda ce qui avait attiré Calis vers l'autre tunnel.

Tard le lendemain, l'homme qui portait le paquet de torches annonça qu'il n'en restait plus beaucoup. Calis accueillit cette nouvelle d'un simple hochement de tête, sans faire de commentaire.

Erik sentit la peur l'étreindre à l'idée de se retrouver plongé dans le noir au beau milieu de ces souterrains. Déjà, lorsqu'ils dormaient, ils éteignaient les torches. La première nuit, le jeune homme s'était réveillé dans l'obscurité la plus complète et avait dû réprimer l'envie de pousser un cri d'inquiétude. Il était resté allongé dans le noir en tendant l'oreille et s'était alors aperçu qu'il n'était pas le seul à être réveillé, car il entendait la respiration saccadée de ceux qui étaient incapables de dormir dans de pareilles conditions. Un ou deux camarades pleuraient même en silence, tant la terreur sans nom qu'ils éprouvaient était grande.

Une nouvelle nuit de sommeil agité s'écoula dans les ténèbres. Puis le groupe se remit en marche. Ils en étaient désormais à leur cinquième jour et s'arrêtèrent pour le repas de midi, où ils eurent droit à de nouvelles rations séchées. L'eau leur posait problème, car ils n'avaient que deux grosses gourdes et plusieurs petites qu'ils avaient remplies grâce à une source d'eau souterraine le matin précédent. Comme il n'y avait pas d'autre point d'eau à proximité, Calis ordonna à ses hommes de boire une seule gorgée par heure, comme ils l'avaient fait dans le désert.

Alors qu'ils s'apprêtaient à se remettre en route, ils entendirent un fracas au loin, dans le tunnel, comme si

quelqu'un avait délogé des pierres. Calis fit signe à la compagnie de s'immobiliser.

— Une chute de rochers ? demanda de Loungville au bout d'un moment.

— Peut-être, admit le demi-elfe. Mais je préfère m'en assurer. Si je ne me trompe pas, vous devriez tomber, quelque part là-haut, sur un passage éclairé qui vous amènera directement à la surface, ou sur un gros tunnel qui continuera à monter en partant sur la gauche. Ne prenez aucun passage qui mène à droite ou qui descend. (Il fit un léger sourire.) Vous devriez être arrivés à la surface le temps que je vous rattrape. Je vous rejoindrai dès que je serai sûr que personne ne nous suit.

— Veux-tu une torche ? lui proposa de Loungville.

— J'arriverai à retrouver mon chemin sans lumière. Si nous sommes suivis par les Saaurs, je préfère ne pas leur signaler ma présence.

Erik se demanda comment le capitaine allait pouvoir retrouver son chemin dans le noir. Même s'il en était capable, comment pouvait-il renoncer à la présence rassurante d'une torche, aussi faible fût-elle ?

Calis redescendit le long de la colonne et tapa sur l'épaule de chaque homme ou leur adressa un signe de tête en passant.

De Loungville leur rappela qu'ils ne devaient s'exprimer que par gestes et leur indiqua de le suivre. Erik s'aperçut alors qu'il était le deuxième de la file, juste derrière le sergent. Il scruta la pénombre. Il n'y voyait pas à plus de trois mètres devant lui, car la lumière tremblotante de la torche derrière lui, au centre du groupe, faisait danser les ombres. Le jeune homme espérait de tout son cœur que Calis avait raison et qu'ils allaient bientôt trouver la sortie. Sur cette pensée, il suivit de Loungville dans l'obscurité.

L'écho faisait résonner de faibles bruits dans les tunnels à mesure que la lumière de la torche diminuait. De Loungville estimait que Calis les avait quittés depuis presque une demi-journée maintenant. Les hommes étaient fatigués et le moment de se reposer était venu.

Il donna l'ordre de s'arrêter et chuchota par-dessus son épaule :

— Combien de torches reste-t-il ?

— Après celle-là, il n'y en a plus que deux, sergent.

Ce dernier jura à voix basse.

— Si le capitaine ne revient pas bientôt, on risque bel et bien de se retrouver perdus dans les ténèbres demain, sauf si on est tout près du passage dont il nous a parlé. Éteignez-moi cette torche, mais veillez à garder à proximité ce qu'il faut pour l'allumer rapidement en cas de besoin. On va diviser la nuit en périodes de guet de quatre heures. Ensuite on sortira de ce satané trou à rats.

Erik savait qu'il se trouvait parmi ceux qui dormiraient les premiers, si bien qu'il s'allongea et s'efforça de s'installer aussi confortablement que possible. En dépit de la fatigue viscérale qu'il éprouvait, il n'arrivait pas à trouver le sommeil dans le noir le plus complet avec la roche en guise de matelas.

Il ferma les yeux et entendit un murmure qui lui apprit que la torche avait été éteinte – il n'était pas le seul à être gêné par l'absence totale de luminosité.

Il garda les yeux fermés et tenta de penser à quelque chose d'agréable. Il se demanda si les vendanges avaient été bonnes cette année, dans la baronnie, et de quoi les grappes avaient l'air. Il se rappelait avoir entendu les vigneron vanter une année exceptionnelle, mais cela n'avait rien d'inhabituel. Généralement, il suffisait d'observer leur attitude pour voir s'ils le pensaient vraiment ou s'ils essayaient de s'en convaincre. Plus ils vantaient la qualité du raisin et moins ils étaient sincères. En revanche, s'ils parlaient des vendanges d'un ton neutre et presque indifférent, alors on pouvait être quasiment sûr que le vin de l'année allait être exceptionnel.

Erik se demanda ensuite ce que devenaient les jeunes gens du village. Il pensa à Gwen et regretta de ne pas l'avoir accompagnée dans le verger lorsqu'il en avait eu l'occasion. Il n'aurait jamais cru que faire l'amour avec une femme procurait de telles sensations. En dépit de sa fatigue, sa chair s'éveilla au souvenir de la douceur de la prostituée. Il se souvint de Rosalyn et fut à la fois gêné et fasciné en la revoyant en esprit sans ses

vêtements. Il l'avait vue nue d'innombrables fois lorsque, enfants, ils prenaient leur bain ensemble. Mais il n'avait posé les yeux sur ses seins de femme que lorsqu'il l'avait découverte adossée à cet arbre... Ce souvenir le perturbait à présent, car il lui paraissait malsain de repenser à ce à quoi elle ressemblait à l'issue du viol.

Erik tenta de se tourner sur le côté et ne réussit qu'à rendre sa position plus inconfortable encore. Peut-être devrait-il parler de Rosalyn à Nakor : le petit homme semblait toujours avoir réponse à tout et parviendrait peut-être à lui expliquer pourquoi un souvenir aussi répugnant l'excitait.

Car lorsqu'il repensait à ce qui était arrivé cette nuit-là, la colère qu'il avait éprouvée lui paraissait bien lointaine. De même, on eût dit que c'était quelqu'un d'autre, et non lui, qui avait assassiné Stefan. Mais ces petits seins ronds...

Il gémit et s'assit dans le noir, brusquement désorienté. Il se reprochait d'être l'individu le plus dépravé de la création lorsqu'il s'aperçut brusquement qu'il voyait de la lumière, plus loin dans le tunnel. Elle brillait certes faiblement, mais la moindre lueur se détachait au cœur des ténèbres absolues de la caverne.

Il sentait plus qu'il ne voyait la silhouette du sergent de Loungville à côté de lui. Le soldat qui aurait dû monter la garde s'était mis à somnoler. Erik n'éprouva aucune colère car rester vigilant dans le noir le plus complet était quasiment impossible. Le bruit de respirations lentes autour de lui apprit au jeune homme qu'il était peut-être le seul membre de l'avant-garde encore éveillé. Les autres, au centre ou à l'arrière du groupe, ne pouvaient peut-être pas la voir, cette lumière.

Doucement, il passa la main au-dessus du sergent endormi et secoua la sentinelle. Aussitôt, le soldat se réveilla en sursaut en murmurant :

— Hein, quoi ?

De Loungville se réveilla un instant plus tard en demandant lui aussi :

— Qu'y a-t-il ?

— Marc pense avoir vu de la lumière devant nous, sergent, expliqua Erik avant que le soldat ne puisse parler. Il me

demandait si je la voyais aussi. C'est le cas, ajouta-t-il en se tournant vers le dénommé Marc. J'ai bien vu de la lumière là-haut.

— Réveille les autres sans faire de bruit, ordonna de Loungville. Dis-leur de ne pas allumer de torches. Que les six premiers hommes m'accompagnent.

Ils s'avancèrent à pas de loup. Au bout de quelques mètres, Erik vit que la lumière se déplaçait sur leur gauche dans un tunnel qui, mille cinq cents mètres plus loin, débouchait sur celui dans lequel ils se trouvaient. Lorsqu'ils s'approchèrent du tunnel en question, il fut évident que la lumière devenait de plus en plus brillante. Brusquement, De Loungville fit signe à ses hommes de se coller contre la paroi.

Une silhouette apparut et traversa l'intersection sans regarder ni à droite ni à gauche. Erik agrippa la poignée de son épée, prêt à la sortir du fourreau dès que le besoin s'en ferait sentir.

La créature était un homme-serpent, vêtu d'une tunique et de jambières plutôt que d'un pantalon, car cela permettait à sa courte queue de se balancer librement.

Derrière lui venaient deux autres silhouettes, plus larges et protégées par une armure. Erik avait vu les Saaurs de près – une expérience qu'il espérait bien ne plus jamais avoir à renouveler – mais ces créatures étaient différentes. Un humain dépassait la plus grande d'entre elle d'une bonne tête. D'autre part, elles avaient un corps sinueux. Erik remarqua que leurs gestes étaient lents et délibérés. Il se demanda si c'était le froid de la caverne qui les ralentissait, car Nakor lui avait expliqué qu'il s'agissait de créatures à sang froid.

Deux autres gardes passèrent à leur tour et l'un d'eux jeta un coup d'œil dans leur direction. Erik attendit, mais la créature continua sans alerter ses compagnons ni faire de commentaires. La proximité de la torche devait gêner sa vision nocturne et les humains, collés contre la paroi, étaient pratiquement invisibles.

Deux autres créatures suivaient les gardes. Au total, ce furent douze Panthatians qu'Erik et ses compagnons virent passer.

De Loungville leur fit signe d'attendre et suivit la lumière qui s'éloignait rapidement. Puis il se hâta de revenir.

— Ils sont partis, annonça-t-il dans un murmure.

Le tunnel était de nouveau plongé dans les ténèbres. Le sergent ramena ses hommes à l'endroit où le reste de la compagnie les attendait. Désormais, tous étaient parfaitement réveillés.

— C'étaient des hommes-serpents, n'est-ce pas ? demanda Nakor, qui venait de remonter toute la file pour parler à de Loungville.

— Comment as-tu deviné ?

— Je les ai sentis. Je sens bien des choses étranges ici, ajouta le petit homme. C'est un endroit maléfique.

— Ce n'est pas moi qui dirai le contraire, admit de Loungville en soupirant. Je veux nous faire sortir d'ici aussi vite que possible.

Erik s'aperçut que le fait d'écouter une conversation dans le noir absolu lui permettait de mieux discerner les émotions contenues dans la voix d'une personne. Visiblement, le sergent se sentait extrêmement contrarié.

— Quelle direction devons-nous prendre ? finit-il par demander.

— Jusqu'ici, nous nous déplaçons plus ou moins vers le sud-est, chuchota Nakor. Je pense que, plutôt que de suivre les Serpents, nous devrions prendre le chemin par lequel ils sont arrivés. Je crois qu'ils viennent de la surface et se dirigent vers le cœur de la montagne. Nous devons nous trouver à une altitude assez élevée et l'air doit être frais au-dehors, peut-être même froid, trop pour ces créatures qui n'aiment pas les basses températures. Ce n'est donc pas un endroit où ils s'installeraient pour vivre.

— Tu crois qu'ils vivent sous la montagne ?

— Possible, approuva Nakor. C'est difficile à savoir. Mais nous avons encore bien des choses à faire avant de pouvoir les combattre de nouveau. Il faut d'abord rentrer, car si nous mourons, personne ne saura ce qui se passe vraiment ici et ce n'est pas raisonnable.

De Loungville ne répondit pas. Le silence s'éternisa et mit Erik mal à l'aise, au point qu'il finit par dire :

— Sergent ?

— La ferme, lui répondit ce dernier d'un ton sec. Je réfléchis.

Erik et ses compagnons gardèrent le silence. Puis la voix du sergent finit par s'élever de nouveau dans l'obscurité.

— Greylock ! appela-t-il à voix basse, d'un ton pressant.

Une silhouette s'avança lentement en veillant à ne pas marcher sur les pieds des autres. Puis la voix de l'ancien maître d'armes se fit entendre, toute proche.

— Oui, qu'y a-t-il ?

— Vous prenez la tête de la compagnie. Je vous charge de les sortir d'ici vivants.

— Bien, sergent, répondit Owen. Mais je voudrais qu'Erik m'assiste dans cette tâche.

De Loungville n'hésita pas une seconde.

— De la Lande Noire, pour un temps, tu deviens sergent. Jadow, tu seras son caporal. Mais vous devrez tous écouter les conseils de Nakor et d'Hatonis.

« Moi, je vais attendre ici que Calis revienne. Je ne veux pas marquer les passages que nous avons empruntés de peur que d'autres Panthatians les trouvent. Laissez-moi une torche et j'attendrai ici jusqu'à ce que je sois sûr que le capitaine ne reviendra pas.

Erik décela dans sa voix une note d'insistance et d'inquiétude qu'il n'avait encore jamais entendue. Il se demanda s'il l'aurait remarquée s'il avait pu voir le visage de son officier.

— Ensuite, je vous rattraperai, reprit ce dernier. Maintenant, voici ce que vous allez faire : quand vous arriverez à la surface, traversez les plaines et rendez-vous sur la côte. Achetez des chevaux ou volez un bateau, peu importe, mais il faut que vous alliez à la Cité du fleuve Serpent. Le *Revanche de Trenchard* devrait vous y attendre. S'il n'y est plus, c'est qu'il a été coulé, car Nicholas a donné l'ordre que l'un des deux navires reste pour nous récupérer. Dans tous les cas, écoutez Hatonis et ses hommes, ils connaissent le chemin.

Hatonis, qui se trouvait à l'arrière de la colonne, parla assez fort pour que même les premiers puissent l'entendre.

— Je connais une vieille route commerciale qui va d'Ispar à la Cité du fleuve Serpent en passant par Maharta. On ne l'utilise plus guère désormais mais elle devrait encore être praticable pour les chevaux.

De Loungville prit une profonde inspiration.

— Très bien, maintenant, allumez une torche et sortez d'ici.

Le soldat qui portait les torches provoqua une étincelle et réussit à allumer une flamme. Erik s'aperçut qu'il devait plisser les yeux alors que la lueur se trouvait assez loin de lui. Il se tourna vers de Loungville et vit que ce dernier, comme à son habitude, affichait un air de détermination. Le jeune homme n'aurait sans doute pas pu déceler son inquiétude s'il ne l'avait pas entendu s'exprimer dans le noir.

Il tendit la main et serra rapidement le bras du sergent. C'était la seule chose qu'il pouvait faire pour exprimer ce qu'il ressentait sans dire un mot.

De Loungville regarda Erik et lui adressa un bref signe de tête avant que le jeune homme se mette en route.

Greylock arriva à l'intersection des deux tunnels, regarda d'un côté, puis de l'autre, et fit signe à la compagnie de prendre à gauche. Lorsque Erik arriva à son tour au croisement, il résista au besoin de regarder par-dessus son épaule en direction de l'endroit où attendait de Loungville.

Si seulement le capitaine était là, se dit-il. Où Calis peut-il bien être ?

Calis se tenait très près de la paroi tout en observant la scène, les yeux écarquillés de stupeur. Plusieurs fois, lui et son père s'étaient demandé ce qu'ils ressentiraient s'ils devaient affronter leur extraordinaire héritage, cette magie ancienne qu'ils avaient reçue grâce à l'intervention de Macros le Noir, qui avait utilisé son art pour transmettre à un simple humain les pouvoirs légendaires des Valherus.

Tomas avait fait la cour à Aglaranna, la reine des elfes, et gagné sa main. Ensemble, ils avaient conçu Calis, l'impossible

fruit d'un mariage unique en son genre. Selon les critères de son peuple, Calis était encore jeune, car il n'avait pas cinquante ans. En revanche, selon les critères humains, il était un homme d'âge moyen. Mais il avait été le témoin de la douleur et de la folie que pouvaient engendrer les habitants de ce monde et avait accumulé ainsi l'expérience de plusieurs vies.

Cependant, rien ne l'avait préparé à gérer les conséquences de sa nouvelle découverte.

Les elfes possédaient le don de se déplacer même par les nuits les plus sombres, lorsque seules l'une des trois lunes ou des étoiles lointaines éclairaient le ciel. Mais même les nains étaient incapables de voir dans le noir absolu qui régnait dans leurs tunnels souterrains. Cependant, ils utilisaient leurs autres sens et Calis, contrairement à ses cousins elfes, avait suffisamment voyagé en compagnie de nains dans sa jeunesse pour avoir appris certaines de leurs techniques : le déplacement de l'air, les faibles échos qui se répercutaient sur les parois, mais aussi le fait de compter le nombre de tournants et de se souvenir des distances que l'on avait parcourues. On disait même que lorsqu'un nain s'engageait sur un chemin, il réussissait toujours à revenir sur ses pas. Il en allait de même pour Calis.

Après avoir laissé la compagnie, il était redescendu dans la grande galerie circulaire qui servait de couloir central à cette cité au cœur de la montagne. En effet, le demi-elfe était certain désormais qu'il s'agissait bien d'une ville, comme Roo l'avait supposé. Mais le jeune homme de Ravensburg était loin de se douter de quelle sorte de cité il s'agissait.

Se fiant à ce qu'il avait étudié en compagnie de Tathar et des autres tisseurs de sorts d'Elvandar, Calis soupçonnait depuis le départ qu'il s'agissait d'une construction d'origine elfique plutôt que naine. Mais les elfes qui avaient bâti cet endroit ne ressemblaient pas au peuple de Calis, pas plus qu'ils ne ressemblaient à aucune autre race mortelle. Ces elfes-là n'existaient qu'en tant qu'esclaves des Valherus et un tel endroit n'avait pu être bâti que sur l'ordre de leurs maîtres.

Lorsqu'il était arrivé dans la galerie, Calis était déjà convaincu que le bruit qu'il avait entendu n'était rien d'autre

qu'une lointaine chute de pierres. D'ailleurs, aucun signe ne lui donnait à penser qu'on les poursuivait. Pourtant, il avait continué à redescendre pour s'en assurer. Il était passé devant l'étrange séparation des deux tunnels, à l'endroit qui l'avait tant attiré la première fois.

Puis il s'était enfoncé dans le puits de ténèbres et n'avait fait demi-tour qu'après s'être assuré qu'il n'entendait plus que le son de sa propre respiration et les battements de son cœur. Mais à l'approche de cet étrange croisement où il avait hésité lorsqu'il guidait la compagnie, il s'était de nouveau arrêté. Quelque chose de très ancien l'appelait au fond de ce tunnel.

C'était stupide de prendre un risque pareil et pourtant il avait été impossible à Calis de résister à cet appel. Il savait qu'il devait veiller à ce que les autres s'en sortent, mais il faisait confiance à la ruse de Robert de Loungville et aux talents de Nakor.

À présent, il savait ce qui l'avait appelé. Un artefact ancien se trouvait au cœur de cette salle. Et le demi-elfe le contemplait avec peur et stupéfaction.

Il était descendu dans le tunnel qui l'avait amené dans une autre galerie, plus petite que la précédente, mais suffisamment large cependant pour abriter une petite ville. Une faible lumière brillait au-dessus de sa tête mais la caverne était si haute que le soleil à son zénith n'était pas plus gros qu'une tête d'épingle. Cependant, la présence de cette entrée, située au sommet d'une haute montagne, lui avait confirmé que son instinct ne l'avait pas trompé.

Ce très vieil endroit avait bel et bien abrité un Valheru, tout comme la grande caverne sous le Mac Mordain Cadal – les anciennes mines des nains des Tours Grises – avait servi de foyer à Ashen-Shugar, le souverain du Nid d'Aigle, le Valheru dont l'âme ancienne avait pris possession de son père et changé si profondément sa nature.

Calis avait alors traversé un étroit pont de pierre avant d'arriver devant une double porte en bois suffisamment large pour laisser passer un dragon. Or le demi-elfe savait que ç'avait été le cas autrefois, car les Seigneurs Dragons aimaient garder leurs puissantes montures à portée de main. À l'intérieur de la

porte s'ouvrait un passage plus étroit que les serviteurs utilisaient, des millénaires plus tôt.

Il avait manipulé la lourde poignée de fer et, à sa grande surprise, le verrou s'était ouvert facilement et sans bruit. La porte avait coulissé sur ses gonds récemment huilés et Calis avait dû cligner des yeux lorsque l'éclat de la lumière l'avait brusquement ébloui.

Au bout d'un long couloir se trouvait un promontoire qui surplombait une vaste caverne éclairée par d'innombrables torches. En son centre se dressait un village de huttes en torchis, grossières et sans âme. Elles étaient construites autour d'une série de fissures, desquelles s'élevait de la vapeur, indiquant la présence d'une source souterraine d'eau chaude. Une brume de chaleur dansait au-dessus de la plus grosse crevasse.

Calis avait été surpris de sentir la température augmenter à ce point. En effet, lorsqu'il avait laissé ses compagnons, un froid humide lui collait à la peau. À présent, il transpirait autant que dans le désert. La présence des fissures indiquait que la salle avait été creusée à l'intérieur d'un ancien volcan.

L'odeur âcre de la pourriture et du sulfure restait en suspension dans l'air. Calis sentit qu'elle lui brûlait les yeux tandis qu'il contemplait la scène en contrebas.

Des hommes-serpents se promenaient dans toute la salle, au centre de laquelle se trouvait un grand trône, posé sur une estrade. Sur ce siège où s'asseyait autrefois un Seigneur Dragon reposait une créature à écailles et à griffes dont le regard se perdait dans le vide, car elle était morte depuis très longtemps déjà. Les Panthatians les plus proches de cette chose immobile ressemblaient à des prêtres. Ils portaient des vêtements vert et noir et rendaient hommage à cette momie d'un ancien roi reptile.

Calis n'était pas tisseur de sorts, mais il sentit la tension de la magie dans l'air et aperçut au pied du trône des artefacts datant de plusieurs millénaires.

C'était la présence même de ces objets qui le faisait souffrir. Il mourait d'envie de descendre dans la salle, d'écarter les Serpents et d'escalader les marches de l'estrade afin de jeter

cette créature inférieure à bas du trône et de prendre possession de ces puissants artefacts.

Car il était certain qu'il s'agissait bel et bien de reliques ayant appartenu aux Valherus. Jamais son sang n'avait vibré ainsi, à l'exception de la fois où son père lui avait permis de tenir le bouclier blanc et or qu'il portait lors des batailles.

Calis repoussa ces pulsions imprudentes et tenta de comprendre la scène qui se déroulait sous ses yeux. Il aurait été trop facile de se dire qu'il s'agissait simplement d'un village panthatian, en raison des choses étranges qui l'entouraient. Le demi-elfe regrettait que Nakor ne soit pas avec lui car le petit homme était capable de voir au-delà des apparences et son talent lui aurait été d'un grand secours.

Calis essaya donc de mémoriser le moindre détail, y compris les images contradictoires qu'il tenta d'enregistrer sans comprendre ce qu'elles signifiaient. Il ne voulait pas négliger un élément important à cause d'une erreur de jugement.

Au bout d'une demi-heure, plusieurs prisonniers humains furent amenés dans la salle. La plupart avaient le regard absent des gens en état de choc, ou sous l'influence d'une drogue ou d'un sortilège. Mais une femme se débattait dans ses chaînes. Les prêtres firent s'aligner les prisonniers devant la dernière marche de l'estrade. Celui qui se tenait au centre leva les mains – il tenait dans l'une d'elles un bâton orné d'une émeraude.

Il s'exprima dans un langage sifflant qui ne ressemblait à aucune des langues que Calis avait entendues au cours de ses voyages. Puis il fit signe aux gardes de déplacer les prisonniers. Calis regretta de ne pas avoir son arc pour pouvoir tuer le prêtre et se demanda d'où lui venait cette rage violente.

Le prêtre ordonna que l'on amène le premier prisonnier devant le trône. Deux gardes s'empressèrent d'obéir. Il exécuta alors une série de gestes rituels avec le bâton tout en les accompagnant de bruits gutturaux et de sifflements graves. L'émeraude se mit à briller.

La magie noire envahit la pièce. L'un des gardes tira la tête du prisonnier en arrière et l'autre se servit d'un grand couteau avec lequel il décapita le malheureux. Calis se força à rester

immobile en dépit de la colère qui naissait en lui. Le garde jeta la tête derrière le trône. Calis la suivit des yeux et la vit atterrir dans un bruit sourd et mouillé au milieu d'une pile d'autres têtes, dont certaines étaient en état de putréfaction et d'autres réduites à l'état de crânes.

Les deux Serpents qui tenaient le cadavre du prisonnier le soulevèrent et l'emportèrent jusqu'à une pièce en retrait où ils le jetèrent, hors de vue. Les cris affamés qui s'élevèrent alors donnèrent la nausée à Calis. La femme qui ne paraissait pas abrutie par les drogues se mit à hurler. Le demi-elfe crut que ses propres nerfs allaient lâcher. Il agrippa la poignée de son épée tant il mourait d'envie d'attaquer ce repaire de monstres. Un par un, les prisonniers drogués furent massacrés et leurs bourreaux jetèrent leur tête au sommet de la pile tandis que la magie noire s'emparait de leur énergie vitale. Les corps furent livrés à l'appétit des jeunes Panthatians.

La femme resta seule et continua à crier tout en se recroquevillant, car la terreur avait raison de sa fatigue. Les gardes la déposèrent sur l'estrade et lui arrachèrent sa tunique, si bien qu'elle se retrouva nue devant le prêtre, qui s'avança vers elle en marchant sans y prendre garde sur le sang chaud et collant de ses précédentes victimes.

Calis le vit demander aux gardes de tenir fermement la malheureuse. Ils l'obligèrent à s'allonger en la maintenant au sol tandis que le Panthatian lui donnait de petits coups avec l'extrémité de son bâton tout en chantant dans sa langue étrange.

Calis sentit sa gorge se serrer. Il avait déjà eu affaire à la sorcellerie maléfique des Serpents. Ils étaient même capables de créer des Panthatians à l'image des humains. Le demi-elfe avait déjà vu les effets de la magie noire et puissante que le prêtre manipulait.

Il n'étudiait pas l'art de la magie, mais possédait quelques connaissances à ce sujet. L'acte qui allait suivre était trop maléfique pour qu'il puisse le comprendre. Lorsque le prêtre sortit de sa robe une longue dague et s'avança vers la femme qui hurlait toujours, Calis détourna les yeux.

Il se dit qu'il était resté dans cet endroit trop longtemps et recula, lentement, dans la pénombre. Un peu plus loin, il fit demi-tour et s'empressa de remonter le grand tunnel. Il se glissa dans l'entrebâillement de la porte, qu'il referma derrière lui, et s'arrêta un moment pour laisser ses sens s'ajuster à l'obscurité.

Ce faisant, il repensa à la scène dont il venait d'être témoin. Il lui était impossible d'imaginer ce que les Panthatians gagnaient à voir leur prêtre torturer lentement une femme humaine. D'autant qu'il savait qu'en fin de compte, la malheureuse mourrait. Sa tête irait rejoindre les autres sur la pile et son corps servirait de nourriture aux jeunes.

Calis regrettait que Nakor n'ait pas été avec lui. Le petit homme prétendait ne pas croire en l'existence de la magie et semblait pourtant en connaître plus que quiconque sur ce sujet. Lui saurait peut-être deviner à quoi servait ce rituel et quelle place il occupait dans les événements qu'ils redoutaient tous.

Calis se hâta dans les ténèbres. Sans y penser consciemment, il commença à compter ses pas et à mesurer les distances grâce à son audition. Il espérait retrouver sa compagnie à l'endroit où il l'avait laissée.

De Loungville faillit sursauter lorsque Calis lui toucha le bras.

— Où sont les autres ? lui demanda une voix familière.

— Capitaine ! J'étais sur le point d'adresser une courte prière à Ruthia et un petit témoignage à Lims-Kragma avant de ficher le camp d'ici. Mais maintenant je peux me rasseoir et mourir d'une crise cardiaque !

— Désolé de t'avoir surpris, mais dans le noir je n'étais pas sûr que c'était toi, même si je croyais bien avoir reconnu ton odeur.

— Mon odeur ? protesta le sergent, indigné.

— Ça fait un moment que tu n'as pas pris un bain, Bobby.

— Tu ne sens pas la rose non plus, Calis.

— Est-ce que tu as une torche ?

Pour toute réponse, de Loungville se servit de son briquet pour provoquer une étincelle. Une petite flamme apparut,

modeste tout d'abord. Puis elle envahit le coton spécialement imbibé d'un produit inflammable et enroulé autour du bâton. Lorsque le sergent leva la torche, un halo de lumière enveloppa les deux hommes.

— Je ne voudrais pas t'embarrasser mais tu as une tête à faire peur. Qu'est-ce que tu as trouvé en bas ? demanda de Loungville.

— Je te le dirai quand on aura mis une certaine distance entre nous et cette découverte. C'est par où ?

— On a trouvé un passage que les hommes-serpents utilisent. J'ai donc transmis le commandement à Greylock et envoyé la compagnie à gauche.

— Tu as bien fait. Ils doivent sûrement déjà être arrivés à la surface à l'heure qu'il est. Si on se dépêche, on devrait pouvoir les rattraper avant qu'ils ne soient trop loin. On est bien plus haut que lorsqu'on est entrés dans ce tunnel, Bobby.

— Et bien plus loin de l'endroit où nous voulions nous trouver.

— On ferait bien de se dépêcher, répéta Calis. On a une longue route à faire. Et je crains qu'il ne nous reste plus beaucoup de temps, ajouta-t-il à voix basse.

Chapitre 21

ÉPUISEMENT

Erik plongeait.

Une volée de fléchettes traversa les airs et rebondit sur son bouclier.

Le jeune homme essaya de rester le plus près possible du sol tout en continuant à avancer. Nakor et Sho Pi avaient pourtant bien dit qu'ils avaient l'impression d'être épiés depuis qu'ils descendaient les collines en direction des plaines.

Ils venaient juste d'entrer dans une vallée où poussaient des herbes hautes entre des îlots de roches brisées, de calcaire, de schiste et de granit, lorsque les Gilanis les avaient attaqués par surprise. Six hommes étaient tombés lors du premier assaut, qui n'avait été repoussé que grâce aux efforts héroïques de l'avant-garde.

Greylock avait rapidement organisé la défense. Le combat durait depuis maintenant près d'une demi-journée. Deux autres membres de la compagnie étaient morts lors de la retraite sur le versant de la colline, à la recherche d'une position défensive. Lorsque Erik revint vers Greylock, il le trouva en pleine discussion avec Praji et Vaja.

— J'ai essayé de placer tout le monde au mieux, Owen. On est en train de prendre une raclée, annonça le jeune homme.

— Je sais, lui répondit calmement l'ancien maître d'armes. Pourquoi s'en sont-ils pris à nous ? demanda-t-il à Praji.

Ce dernier haussa les épaules.

— Simplement parce qu'on est là et que ce sont des Gilanis. Ils aiment pas tous ceux qui appartiennent pas à leur tribu et on est sur le point d'entrer dans la plaine. C'est leur territoire et c'est leur manière à eux de nous dire de rester à l'écart.

— Comment ces maudites herbes peuvent-elles être aussi hautes à cette époque de l'année ? protesta Greylock.

— Certaines poussent en hiver et d'autres en été, répondit Vaja. Je suppose qu'elles sont toutes mélangées.

— Y a-t-il un autre moyen de sortir de ces montagnes ? voulut savoir Greylock en mettant sa frustration de côté.

Praji haussa de nouveau les épaules.

— J'en sais pas plus que toi. Même si je connaissais notre position exacte, ça servirait pas à grand-chose car je suis jamais venu par ici. Peu d'habitants des terres orientales se sont aventurés aussi loin. (Il regarda autour de lui.) Peut-être que si on pouvait franchir ce col, ajouta-t-il en désignant les sommets les plus élevés, on pourrait redescendre jusqu'au fleuve Satpura. On pourrait alors fabriquer des radeaux et longer la côte jusqu'à Chatisthan. Ou alors, on remonte suffisamment haut pour que les Gilanis nous suivent pas et on va vers le sud en essayant d'arriver jusqu'au fleuve Dee. Une fois là-bas, on pourrait le suivre jusqu'à Ispar. Mais cette dernière solution est pas ma préférée.

— Pourquoi ?

— Ça nous obligerait à traverser la grande forêt méridionale et y'a pas beaucoup de gens qui en ressortent. La rumeur prétend que c'est là que se terrent les Panthatians et que vivent des tigres qui parlent comme des hommes...

Greylock le regarda d'un air incrédule et Praji s'empressa d'ajouter :

— Mais c'est juste une rumeur.

Un sifflement les avertit quelques secondes à peine avant que des fléchettes ne se mettent de nouveau à pleuvoir. Erik essaya de se protéger à l'aide de son bouclier, ce qui n'était pas forcément aisé étant donné sa carrure. Un cri et un juron lui apprirent que l'un des hommes ne s'était pas couvert assez vite lorsque les projectiles s'étaient abattus sur les boucliers et les pierres environnantes.

— Comment vont les blessés ? s'enquit Greylock.

— Pas trop mal, répondit Erik. L'un d'eux a été touché à la jambe, mais la pointe s'est logée dans la partie charnue du

mollet – il pourra marcher si on l’aide. On a aussi deux bras cassés et Gregory de Tibum s’est démis l’épaule.

— Bon, dans tous les cas, on ne peut pas attendre qu’ils se lassent et je n’ai pas envie de découvrir combien de fléchettes ils ont en leur possession, finit par dire Greylock. Bon sang, on ne sait même pas combien ils sont.

Les petits hommes avaient surgi par dizaines à l’avant de la colonne. Puis ils étaient retournés se cacher dans l’herbe lorsque la compagnie de Calis s’était déployée dans l’intention de les affronter. Depuis, ils n’avaient fait que tirer des volées de fléchettes au hasard.

Greylock regarda autour de lui et prit sa décision.

— Erik, essaye de rejoindre l’arrière-garde et dis-leur de retourner vers la caverne. On verra bien si on trouve un autre chemin pour descendre de ces montagnes sans passer par ce nid de frelons.

Erik se mit à courir, plié en deux. À deux reprises, il dut s’abriter derrière des rochers pour éviter les projectiles, grossiers mais habilement conçus. Il s’agissait de longs roseaux, guère plus grands en fait que de gros brins d’herbe, attachés par des nœuds extrêmement serrés, jusqu’à ce que le tout soit aussi rigide qu’une véritable flèche. Au bout se trouvait un morceau de verre ou de silex taillé en pointe. Les roseaux étaient d’une robustesse surprenante et le vol leur procurait suffisamment de vitesse lors de l’impact pour arriver à percer la peau lorsqu’elle n’était pas protégée. D’après Praji, les Gilanis se servaient d’une sarbacane, qu’ils appelaient *atlatl*, pour propulser ces fléchettes très haut dans les airs. Elles décrivaient ainsi un arc de cercle au-dessus de la tête de leurs victimes et retombaient avec plus de puissance. Erik pouvait attester de leur efficacité.

Il rejoignit l’arrière-garde et leur dit de commencer à remonter. Moins de dix minutes plus tard, Greylock, Praji, Vaja et le reste de l’avant-garde arrivèrent à leur tour.

Erik regarda derrière eux et vit qu’ils n’étaient pas poursuivis.

— On dirait qu’ils ne sont pas pressés de venir nous chercher ici, remarqua-t-il.

— Ces types ne sont pas stupides, expliqua Vaja. Ils sont tout petits. En terrain dégagé, on n'en ferait qu'une bouchée – mais dans la plaine, au milieu des herbes, personne ne se bat mieux que les Gilanis.

Ce n'était pas Erik qui allait le contredire.

— Qu'est-ce qui les a rendus si hostiles ?

Praji regarda derrière lui en direction des guerriers invisibles.

— Ils aiment pas les étrangers. Ils nous sont peut-être tombés dessus juste pour le plaisir de nous mettre une raclée. Mais peut-être aussi que les Saaurs sont en train de les repousser vers le sud et que ça les rend fous.

— Mais les Saaurs qui se sont lancés à notre poursuite n'ont pas pu monter une attaque assez puissante pour éliminer tous ces petits guerriers. Pour ça, ils auraient besoin d'une armée aussi gigantesque que celle qu'ils rassemblent sur la Vedra.

Brusquement, Vaja donna une tape sur l'épaule d'Erik et désigna le sommet de la colline. Calis et de Loungville se hâtaient de descendre à leur rencontre.

Lorsque le capitaine rejoignit ses hommes, Erik vit sur plus d'un visage combien chacun était soulagé de voir que l'Aigle de Kronдор était de retour. Le soldat qui avait gardé précieusement l'arc long du demi-elfe le lui rendit avec joie.

— Pourquoi remontez-vous vers la caverne ? demanda Calis.

Greylock lui expliqua rapidement la situation.

— On ne peut pas franchir le sommet des montagnes, annonça aussitôt Calis. Je n'ai pas vu de col là-haut, et on ne peut pas prendre le risque de retourner dans les tunnels pour voir s'il y a un moyen de traverser par l'intérieur.

Il préférait ne dire à personne ce qu'il avait vu tant qu'il ne pouvait pas en discuter d'abord avec Nakor.

— Envoie Sho Pi et Jadow en éclaireurs, ordonna-t-il à de Loungville. Dis-leur de dénicher une piste qui descende vers le sud. Si on peut se déplacer sur le versant de ces montagnes et contourner les Gilanis pour ensuite rejoindre Maharta, on devrait pouvoir s'en sortir sans trop de dommages.

De Loungville hocha la tête et s'empressa d'aller transmettre la consigne aux deux individus concernés.

— On en est où, au niveau de l'eau ?

— On devrait pouvoir tenir si on trouve une source tous les deux jours environ, répondit Greylock. Par rapport à ce matin, on a huit hommes en moins, ce qui signifie huit rations d'eau en plus.

Calis acquiesça.

— Praji, est-ce qu'on va réussir à trouver de l'eau facilement ?

— Non, on pourrait aussi bien être en plein milieu d'un désert. Il y a quelques ruisseaux et bassins au milieu de la plaine de Djams, mais si on sait pas où les trouver, on pourrait mourir de soif au milieu des hautes herbes sans jamais en voir un.

— Même en suivant les oiseaux ?

— Il doit bien y en avoir quelques-uns qui savent comment trouver de l'eau, mais que je sois pendu si je sais à quoi ils ressemblent, admit le vieux mercenaire. On devrait peut-être pousser plus au sud. J'ai entendu dire qu'il y avait pas mal de sources, de lacs et de criques dans ce coin-là.

— Alors c'est là qu'on va, décida Calis.

Les hommes formèrent de nouveau une colonne. Ignorant sa propre fatigue, le capitaine remonta le long de la file pour prendre sa place à la tête du groupe.

Erik se remit péniblement en route et essaya de faire preuve du même stoïcisme, car la fatigue lui brûlait les jambes. Chaque pas qu'il faisait pour remonter la pente lui coûtait plus d'efforts que le précédent et il fut vraiment soulagé lorsque Calis ordonna une halte.

Il attendit avec impatience que la gourde arrive jusqu'à lui et but à longs traits, car ils étaient passés devant un petit bassin en descendant. Il n'y avait donc aucune raison de se restreindre pour le moment.

Après avoir tendu la gourde à son voisin, il regarda en direction de la plaine.

— C'est quoi, ces ondulations ? demanda-t-il à la cantonade.

Praji l'entendit et descendit le rejoindre.

— Mes yeux sont plus ce qu'ils étaient, déplora le vieux mercenaire, qui se tourna en direction de la pente. Eh, capitaine ! Tu devrais venir voir par ici !

Calis descendit à son tour et fixa l'horizon pendant de longues minutes.

— Par tous les dieux ! Ce sont les Saaurs.

— Mais c'est impossible, protesta de Loungville. Pour qu'ils soient si nombreux alors qu'on est si loin au sud...

— C'est qu'ils ont une deuxième armée, acheva Praji.

— Pas étonnant que ces bâtards aient autant tenu à nous éloigner de l'entrée des montagnes, ajouta Vaja.

— Ils doivent utiliser les cavernes les moins hautes comme points de ravitaillement. C'est pour ça que nos petits amis de la plaine sont si perturbés. Une armée vient juste de traverser leurs foyers.

— Mais ça signifie qu'ils vont attaquer Lanada par-derrière ! s'exclama de Loungville.

Calis observa l'armée pendant encore près d'une minute, tandis que les hommes derrière lui commentaient la nouvelle ou proféraient des jurons.

— Non, ils se déplacent en direction du sud-est. Ils se dirigent vers Maharta.

— Et comme le raj a envoyé ses éléphants de guerre combattre aux côtés de l'armée du roi-prêtre à Lanada, ça veut dire que Maharta est plus défendue que par des mercenaires et les gardes du palais, ajouta Praji.

De Loungville jura.

— Ces bâtards ne voulaient pas seulement qu'on les serve ! Ils essayaient aussi de nous empêcher de nous joindre aux défenseurs des autres cités.

Il faillit cracher par terre.

— Combien de temps vont-ils mettre avant d'atteindre la cité ? demanda Calis.

— Je suis même pas sûr de savoir où on est, avoua Praji. (Il réfléchit un moment.) Ils mettront peut-être une semaine, deux s'ils veulent épargner leurs montures.

— Est-ce qu'on a une chance d'arriver avant eux ?

— Aucune. Bien sûr, on pourrait, si on avait des ailes, ou si on arrivait à passer en dépit des Gilanis – à condition que des chevaux nous attendent de l'autre côté. Mais si on continue à aller vers le sud, on arrivera jamais à Maharta avant les lézards.

— Crois-tu que la cité pourra tenir une semaine ?

— Peut-être, répondit le vieux mercenaire avec franchise. Ça dépend du chaos que cette armée répand sur son passage. Beaucoup de gens doivent essayer d'entrer dans la ville, si bien qu'elle est peut-être déjà en état de siège.

— On ne peut pas les contourner ? demanda Erik.

— Si on arrive jusqu'à Chatisthan, approuva Vaja, on pourra peut-être trouver un bateau qui nous amènera jusqu'à la Cité du fleuve Serpent.

— Ça fait trop de « peut-être », rétorqua le capitaine. On va devoir se diriger vers la côte et tenter de remonter jusqu'à la Cité du fleuve Serpent. Hatonis, tu préfères essayer d'aller à Chatisthan ou de traverser par voie de terre ?

Hatonis haussa les épaules et sourit, ce qui lui donna un air juvénile en dépit de ses cheveux gris.

— Les deux se valent. Si on ne combat pas les Serpents à Maharta, un jour ou l'autre, il faudra le faire à notre porte.

— Alors allons-y, dit Calis.

Tout le monde reprit sa position au sein de la colonne. Erik mit une tape sur l'épaule de son ami d'enfance lorsque celui-ci passa à côté de lui. Roo lui fit un sourire en coin comme pour dire que les nouvelles n'avaient rien de réjouissant. Erik hocha la tête pour montrer qu'il était d'accord avec lui. Puis il laissa passer le dernier de ses camarades et se mit en route à son tour, fermant la marche. Il réalisa alors brutalement qu'il avait pris la place de Foster, sans qu'on le lui demande. Il leva les yeux, se demandant si de Loungville allait envoyer quelqu'un le remplacer. Mais personne ne vint lui donner l'ordre d'abandonner la position occupée autrefois par le caporal et le jeune homme poursuivit son chemin, se concentrant sur leur mission la plus urgente : rester en vie.

La providence devait être de leur côté car ils trouvèrent une piste qui descendait vers le sud. Plus large que celles

qu'empruntaient les bergers et leurs troupeaux de chèvres, elle devait être utilisée par des mineurs. À plusieurs reprises, le long du chemin, des étendues de roche à nu montraient que les mineurs avaient dû creuser leur route dans la terre et la pierre pour pouvoir faire passer des charrettes.

Les membres de la compagnie de Calis eurent alors l'impression d'avoir enfin un peu de chance. Ils parcoururent une grande distance, alternant le pas de course et la marche – l'allure idéale pour couvrir le plus de kilomètres possibles.

Même les blessés parvinrent à suivre, bien que celui qui avait été touché à la jambe tombât presque inconscient, à la fin de la journée, en raison de la douleur et du sang qu'il avait perdu. Nakor soigna sa blessure et dit à Calis que si Sho Pi et lui s'en occupaient toutes les nuits, le malheureux devrait pouvoir récupérer un peu plus chaque jour.

Ils trouvèrent de l'eau et furent rapidement capables d'accélérer le pas tout en escaladant une petite hauteur. Ils n'étaient pas encore arrivés au sommet qu'un grondement les avertit de ce qu'ils allaient trouver de l'autre côté. Puis ils franchirent la crête et virent la cascade.

De Loungville proféra un nouveau juron. Ils faisaient face à une gorge découpée dans les montagnes. À trois mètres de l'endroit où ils se trouvaient, une chute d'eau retombait six mètres plus bas dans un petit lac. À partir de là, le fleuve suivait les méandres de son lit en direction du sud-est jusqu'à l'océan.

De vieux rochers marquaient l'emplacement d'un ancien pont fait de bois et de cordages qui n'existait plus depuis longtemps. Deux autres pierres identiques s'élevaient de l'autre côté de la gorge.

— Le fleuve Satpura, annonça Praji. Maintenant, je sais exactement où nous sommes.

— C'est-à-dire ? demanda Calis.

— Maharta se trouve droit devant nous, à l'est, de l'autre côté de la plaine de Djams. Je ne sais pas quelle magie était à l'œuvre dans ces tunnels, mais on est beaucoup plus loin de l'entrée que je ne le pensais.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? s'étonna de Loungville. On doit être à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix kilomètres.

— Je dirais plutôt quatre cent quatre-vingts, répliqua Vaja. Il te faudrait bien un mois pour retrouver le monticule au milieu des herbes, et encore, à condition d'avoir un bon cheval et de pouvoir passer au milieu des Gilanis.

— Alors ça devait vraiment être un bon tour, parce que je n'ai rien remarqué ou détecté, avoua Nakor en souriant comme s'il s'agissait d'un incroyable exploit. Je parie que c'est arrivé quand on a commencé à s'éloigner du tumulus, et qu'il n'y a pas de tunnel à cet endroit, que c'est seulement une illusion. (Il secoua la tête.) Maintenant, j'ai vraiment envie d'y retourner pour jeter un coup d'œil.

— Une autre fois, coupa Calis. Combien de temps nous faudrait-il pour atteindre Maharta ?

Praji haussa les épaules.

— En prenant une caravane depuis Palamds jusqu'à Port-Chagrin, je dirais un mois. Là-bas, personne va à Maharta par voie de terre – on prend le bateau. Mais il existe une route qui longe la côte, si on a pas peur des bandits et des gredins de tout poil.

— À ton avis, quelle est la meilleure solution ?

Le vieux mercenaire se frotta le menton pendant quelques instants.

— Je pense que nous devrions envoyer Jadow et Sho Pi en éclaireurs dans cette direction, proposa-t-il en montrant la pente qui longeait la gorge. Peut-être trouveront-ils un chemin à proximité. Si c'est le cas, il faut le prendre, car le fait de suivre le fleuve devrait nous amener à Palamds en moins d'une semaine. Ensuite, il nous faudra trouver une caravane ou acheter des chevaux, et nous rendre à Port-Chagrin. Là, on prendra le bateau et on ira où tu voudras.

— Il faut absolument que je retourne à Krondor, déclara Calis.

Plusieurs de ses hommes applaudirent ces paroles. Mais Nakor intervint.

— Non, d'abord, il faut aller à Maharta. Ensuite, on rentrera à Krondor.

— Pourquoi ?

— On ne s'est pas arrêtés pour demander pourquoi la reine Émeraude s'empare des cités fluviales.

— Bonne question, approuva Vaja.

— Hatonis, Praji, vous avez des suggestions ? s'enquit le capitaine.

— Ce n'est pas la première fois qu'on voit des armées conquérantes sur ce continent, avoua Hatonis. La plupart du temps, leurs dirigeants cherchent à faire fortune ou à étendre leur domaine. Parfois, ils veulent aussi régler une dette d'honneur. Mais jamais personne n'a essayé de s'emparer de tout le territoire comme ça...

— Peut-être qu'ils veulent quelque chose de spécial à Maharta et qu'ils pouvaient pas se permettre d'être vulnérables à cause des autres cités..., avança Praji.

— Peut-être que le fait de s'emparer de ces cités a quelque chose à voir avec leur volonté d'unir tout le monde sous une même bannière ? suggéra Erik.

Calis le dévisagea pendant une longue minute avant de hocher la tête.

— Ils ont l'intention d'envahir le royaume avec la plus grande armée qu'on ait jamais vue.

— Mais comment ils vont faire pour traverser l'océan ? s'écria Roo.

Il haussa les épaules.

Un sourire se dessina lentement sur le visage de Nakor.

— Qu'est-ce que tu as dit ? fit Calis.

— Comment est-ce qu'ils vont traverser l'océan ? répéta le jeune homme, l'air gêné. Il vous a fallu deux navires pour nous amener tous ici, avec nos armes et tout le matériel. Eux, ils ont quoi ? Cent mille ou deux cent mille soldats ? Sans parler de tous les chevaux et de l'équipement. Ils vont les trouver où, leurs navires ?

— Les chantiers navals de Maharta sont les meilleurs de Novindus, leur apprit Hatonis. Seuls ceux des îles Pa'jkamaka arrivent à les égaler. Notre clan achète tous ses navires à Maharta depuis longtemps. Ce sont les seuls chantiers qui pourraient construire suffisamment de navires en peu de temps, peut-être même en deux ans seulement.

— Dans ce cas, il faut absolument s'y arrêter, décida Calis.
— Oui, il faut brûler ces chantiers navals, approuva Nakor.
Hatonis écarquilla les yeux.

— Les brûler ? Mais la cité sera en état de siège. Ils auront sûrement coulé des navires à l'embouchure du port pour empêcher ceux de la reine Émeraude d'entrer. Il sera impossible de s'approcher à moins de trente kilomètres de la cité en raison des patrouilles que les deux camps ne manqueront pas d'organiser.

— Combien de temps leur faudra-t-il pour rebâtir les chantiers si on parvient à les détruire ? demanda Calis.

Hatonis haussa les épaules.

— Ils sont immenses et ont été construits petit à petit au cours des siècles. Je suppose qu'il faudrait des années avant de les remettre complètement en état. Ils doivent se fournir en bois dans ces montagnes et dans celles de Sothu et de Sumanu et les faire transporter par bateau ou par chariot. Quant aux grandes quilles, il faut plus d'un an pour les fabriquer et cela coûte cher.

Nakor était tellement excité qu'il se mit pratiquement à danser sur place.

— Si on parvient à incendier les chantiers, on gagnera cinq ou six ans, peut-être même dix, avant que de nouveaux navires puissent y être construits. Beaucoup de choses peuvent changer en un tel laps de temps. Croyez-vous vraiment que la reine Émeraude réussisse à garder son armée en l'état ? Moi, je ne le pense pas.

Les yeux de Calis se mirent à briller, mais le demi-elfe parvint malgré tout à contenir son enthousiasme.

— Mieux vaut ne pas la sous-estimer, Nakor.

Ce dernier hocha la tête. Tous les deux avaient longuement discuté de ce qu'ils avaient vu et savaient qu'ils affrontaient les ennemis les plus dangereux que Midkemia ait connus depuis l'invasion tsuranie pendant la guerre de la Faille.

— Je sais bien, Calis. Mais les hommes restent les hommes et à moins que la magie des Panthatians soit assez puissante pour changer leur cœur, la plupart des soldats renieront la bannière émeraude s'ils ne sont pas payés.

— Malgré tout, la priver des chantiers navals serait pour nous une grande victoire, intervint Hatonis. Mon père a créé la compagnie commerciale la plus prospère de la Cité du fleuve Serpent. Nous n'aurons aucun mal à envoyer nos agents jusqu'aux îles Pa'jkamaka pour nous assurer qu'ils ne vendront pas de navires à la reine. Et je veillerai personnellement à ce qu'aucun chantier naval de ma cité ne travaille pour elle.

— Mais tu es conscient qu'après Maharta, son armée marchera droit sur ta cité ? lui rappela Calis. C'est dans la logique des choses.

— Je sais qu'un jour, nous devons l'affronter. S'il le faut, nous abandonnerons la cité et nous retournerons vivre dans la nature. Les clans n'ont pas toujours vécu dans les villes. (Un sourire sans joie apparut sur les lèvres du guerrier.) Mais un grand nombre de ces peaux-vertes mourront avant que ce jour vienne.

— Bon, procédons par étapes, dit Calis en reprenant la situation en main. Jadow, Sho Pi, allez donc voir s'il existe un autre moyen de descendre d'ici.

Les deux hommes acquiescèrent et s'éloignèrent au pas de course le long de la piste par laquelle ils étaient arrivés.

— Puisqu'il faut attendre..., marmonna Nakor en ouvrant son sac. Quelqu'un veut une orange ?

Il sortit un gros fruit de son sac et sourit en y enfonçant son pouce, éclaboussant Praji et de Loungville par la même occasion.

Ils parvinrent finalement à dénicher une piste étroite encombrée de cailloux, aussi dangereuse que la première avait été agréable. Trois hommes moururent lorsque le bord du chemin, apparemment solide, s'effrita sous leurs pieds. Désormais, ils n'étaient plus que soixante, regroupés autour de deux feux de camp dans un étroit défilé. Ils tentaient en vain de se réchauffer car un brusque changement de temps avait fait descendre la température en dessous de zéro.

Calis et trois autres soldats étaient partis chasser, car il n'y avait plus de rations. Mais ils revinrent les mains vides en annonçant qu'il n'y avait pas de gibier à proximité.

— Nous sommes trop nombreux, expliqua le capitaine. Ça effraie les animaux. Je partirai demain matin à l'aube et descendrai le plus loin possible pour voir si je peux trouver un daim ou tout autre gros gibier du même genre.

— Il y a des bisons dans la plaine, lui apprit Praji. La plupart des troupeaux vivent dans les bois, au pied des montagnes.

— Je m'en souviendrai, promit Calis.

Erik et Roo étaient assis épaule contre épaule et tendaient les mains vers le feu tandis que leurs camarades se pressaient aussi les uns contre les autres pour essayer de récupérer un peu de chaleur. Tous affichaient une piètre mine, à l'exception de Calis, qui se tenait un peu en retrait, sans prêter attention au froid. Roo l'interpella.

— Capitaine ?

— Oui ?

— Pourquoi vous ne nous dites pas ce qu'il se passe ?

— La ferme, Avery ! s'exclama de Loungville, assis de l'autre côté du feu.

Mais Roo continua à parler, en dépit du fait qu'il claquait des dents.

— Alors pendez-moi, qu'on en finisse ! J'ai trop froid, ça m'est égal. Capitaine, vous et Nakor êtes aussi inséparables qu'un mendiant et ses puces depuis votre retour. Puisqu'on est sur le point de se faire tailler en pièces, j'aimerais au moins savoir pourquoi, avant de fermer les yeux.

On put entendre quelques hommes dire « Ouais, d'abord » et « C'est vrai, ça », avant que de Loungville ne les réduise au silence.

— Le prochain qui l'ouvre se prendra un coup de botte dans les dents ! C'est compris ?

— Non, il y a une certaine justesse dans ce qu'il dit, intervint Calis.

Il regarda les hommes qui l'entouraient.

— La plupart d'entre vous ne rentreront pas chez eux. Mais ça, vous le saviez déjà quand on vous a accordé un sursis. D'autres sont ici parce qu'ils appartiennent au clan du Lion ou parce que ce sont de vieux amis de Praji. Et certains sont là

parce qu'ils se sont trouvés au mauvais endroit au mauvais moment.

Il lança un coup d'œil à Greylock, qui sourit. Puis il s'agenouilla et poursuivit :

— Je vous ai déjà expliqué qui sont nos adversaires et je vous ai avertis que si cette reine Émeraude gagne la guerre, ce monde, tel que nous le connaissons, disparaîtra.

Les guerriers du clan et les mercenaires de Praji n'étaient pas au courant et plusieurs protestèrent, incrédules. Hatonis fit taire ses hommes et Praji s'écria :

— Il vous dit la vérité. Alors taisez-vous et écoutez-le.

— Autrefois, les Seigneurs Dragons régnaient sur ce monde. Vous avez entendu les légendes qu'on raconte à leur sujet, mais les Valherus étaient bel et bien réels.

« Lorsque les habitants du royaume ont combattu les Tsurani il y a un demi-siècle, une porte entre les mondes s'est ouverte. Les Seigneurs Dragons, qui ont quitté ce monde depuis des millénaires, ont essayé de se servir de cette porte pour revenir. Quelques hommes extrêmement courageux et ingénieux ont réussi à les arrêter.

« Mais ils sont toujours là, quelque part. (Il désigna le ciel nocturne et plusieurs hommes levèrent la tête pour regarder les étoiles.) Et ils essayent toujours de revenir sur Midkemia.

Nakor prit la parole à son tour.

— J'ai connu cette femme, cette reine Émeraude, autrefois. Il y a de ça très longtemps. Elle est ce que vous appelleriez une sorcière, une magicienne. Elle a passé un pacte avec les hommes-serpents parce qu'ils lui ont promis la jeunesse éternelle. Mais elle ne savait pas qu'en acceptant le marché qu'ils lui proposaient, elle y perdrait son âme et son esprit, et deviendrait quelque chose d'autre.

« La magie à l'œuvre sous cette montagne est extrêmement maléfique, ajouta-t-il.

— Tu ne crois pas en la magie, rétorqua Calis.

Nakor sourit, mais aucun humour ne transparaissait dans son expression.

— Alors appelle ça comme tu voudras, un tour ou une force spirituelle. Quoi qu'il en soit, ces hommes-serpents utilisent

leurs pouvoirs à de mauvaises fins. Ils font des choses qu'aucun homme sain d'esprit ne ferait, tout simplement parce qu'ils sont complètement fous.

« Je ne vous parle pas ici des créatures dont les mères parlent à leurs enfants pour qu'ils soient sages. Il s'agit en réalité d'êtres horribles qui croient qu'Alma-Lodaka, l'un des Seigneurs Dragons, est leur déesse. Pire, ils pensent qu'elle est la mère de toute la création, la dame Verte, comme ils l'appellent, la dame Émeraude des Serpents. Elle les a créés pour la servir et ils n'étaient à ses yeux que des décorations vivantes, rien de plus. Mais ils croient qu'ils sont ses favoris, ses enfants, et qu'elle les aime. Ils sont persuadés que lorsqu'ils auront ouvert la porte pour lui permettre de revenir, elle les élèvera au rang de demi-dieux. Ils ne comprennent pas que le retour de cette Alma-Lodaka ne fera que mettre fin à leur existence et à la vie en général sur cette planète.

« Calis ne vous raconte pas d'histoires, ajouta-t-il au bout d'un moment. Si je ne me trompe pas au sujet de cette soi-disant reine Émeraude, alors la situation est très grave. Calis, parle-leur de ton père.

Le demi-elfe hocha la tête.

— Mon père s'appelle Tomas. Lorsqu'il était jeune, c'était un garçon ordinaire, comme vous tous ici l'avez été. Mais il a trouvé de puissants artefacts, une très vieille armure et une épée en or qui appartenaient autrefois à un Valheru du nom d'Ashen-Shugar. Mon père a porté cette armure et manié cette épée pendant la guerre de la Faille, contre les Tsurani, et au fil des ans, il s'est mis à changer.

« Aujourd'hui, mon père n'est plus un être humain. Il est devenu un être unique au monde, dont le corps a été modifié à jamais par l'esprit d'un Seigneur Dragon mort depuis longtemps.

— Unique jusqu'à aujourd'hui, intervint alors Nakor. Car cette reine Émeraude est peut-être en train de se transformer comme Tomas l'a fait.

Un murmure parcourut l'assemblée.

— Pour des raisons que je ne comprends qu'à moitié, reprit Calis, la nature de mon père est encore celle du petit garçon humain...

L'Isalani l'interrompit de nouveau.

— Gardons ça pour une autre fois, veux-tu ? Moi, je sais pourquoi, mais nos compagnons n'ont pas besoin de le savoir. (Il se tourna de nouveau vers l'assemblée.) Sachez que tout ceci est la pure vérité. Tomas est un homme doté d'un cœur humain, en dépit de son immense pouvoir. Mais cette femme, qui se faisait appeler dame Clovis il y a longtemps...

— La reine Émeraude n'est autre que dame Clovis ? s'exclama Hatonis. Mais ça fait presque vingt-cinq ans qu'elle s'est enfuie en compagnie de Valgasha et de Dahakon !

Nakor haussa les épaules.

— Disons qu'il s'agit de son corps.

— Le problème, expliqua le demi-elfe, c'est que l'on pense que les Panthatians sont en train de faire à cette femme ce que d'autres ont fait à mon père...

Il leur expliqua brièvement comment son père, un enfant de la Côte sauvage, avait trouvé l'armure qui lui avait transmis les souvenirs et les pouvoirs de l'un des anciens Seigneurs Dragons.

— Nakor est convaincu que cette reine Émeraude est mortelle et qu'il s'agit d'une femme qu'il a connue autrefois. Elle-même possède des pouvoirs magiques mais elle est en train de subir la même transformation que mon père il y a cinquante ans.

— Ce qui signifie qu'un autre Seigneur Dragon sera peut-être bientôt parmi nous, conclut Nakor.

— Votre père ne peut pas lui régler son compte une bonne fois pour toutes ? demanda Biggo. Comme ça, on pourrait tous rentrer chez nous.

— Il ne s'agit pas seulement d'un affrontement entre deux Seigneurs Dragons, avoua Calis. Mais je préfère ne pas vous en dire plus.

Il lança un coup d'œil à Nakor, qui acquiesça.

— Elle n'est pas encore une Valheru, ajouta l'Isalani, très sûr de lui. Si c'était le cas, elle traverserait l'océan sur le dos d'un dragon. Elle n'aurait pas besoin d'une armée.

— Tu as fini ? lui demanda Calis.

Nakor sourit, sans faire montre d'aucun embarras.

— Probablement pas.

— Dans tous les cas, quelqu'un doit retourner à Krondor et expliquer au prince Nicholas ce qui se passe.

— Qu'est-ce qu'on fait s'il n'y a qu'un seul d'entre nous qui arrive à rentrer ? demanda Luis. Qu'est-ce qu'on doit dire ?

Calis réfléchit un moment avant de répondre.

— Dites-leur ceci : les Panthatians vont amener une armée pour prendre de force ce dont ils n'ont pu s'emparer par la ruse. Leur reine se drapait dans le manteau d'un Seigneur Dragon et pourrait bien obtenir le prix tant convoité. Tomas et Pug doivent être avertis du danger.

Il observa les visages de ses hommes sur lesquels se reflétaient les lueurs jaune et orange des deux feux de camp. Tous paraissaient avoir oublié la morsure du froid.

— Ces trois phrases suffiront. Nicholas et ses conseillers devraient comprendre l'avertissement. Maintenant, répétez les mots que je viens de vous dire : les Panthatians vont amener une armée pour prendre de force ce dont ils n'ont pu s'emparer par la ruse...

Les hommes répétèrent après lui comme des enfants apprenant une leçon. « Leur reine se drapait dans le manteau d'un Seigneur Dragon et pourrait bien obtenir le prix tant convoité. » Leur voix couvrit le crépitement des flammes. « Tomas et Pug doivent être avertis du danger. » Ils répétèrent le tout plusieurs fois, pour être sûrs de ne pas l'oublier.

— On vous posera sans doute beaucoup de questions. Soyez honnêtes et ne cherchez pas à embellir votre récit, car la vérité est notre seule alliée dans cette affaire. Mais surtout, n'oubliez pas les mots que vous venez d'apprendre.

— Maintenant, ajouta Nakor, je vais vous aider à comprendre ce qu'ils signifient. Comme ça, si vous êtes trop bêtes pour vous rappeler autre chose que ces trois phrases, vous pourrez au moins répondre correctement aux questions.

Quelques-uns dans l'assemblée se mirent à rire, mais la plupart gardèrent le silence, préférant écouter.

Calis se leva et descendit le versant de la colline pour aller chasser. Il se demanda dans le secret de son esprit comment leur faire comprendre à quel point la situation était désespérée.

Lorsque l'aube se leva, la compagnie, tremblant de froid, s'était déjà mise en route. Le sol, gelé, craquait sous les bottes. Plusieurs hommes avaient de la fièvre et tous étaient affaiblis par la faim. Calis leur servait d'éclaireur depuis deux jours maintenant, mais il n'y avait toujours pas de gibier.

Heureusement, l'eau n'était pas un problème. Mais s'ils ne trouvaient pas de la nourriture très vite, certains allaient mourir. Les oranges de Nakor paraissaient provenir d'une source inépuisable et aidaient tout le monde à tenir mais elles ne suffiraient pas à les garder en vie par ce climat. Il faisait froid le jour et plus encore la nuit, où la température tombait en dessous de zéro. Les rigueurs du voyage et les entraînements quotidiens leur avaient fait perdre toute leur graisse et ils avaient maintenant besoin d'une nourriture plus substantielle. Déjà, certains étaient atteints de diarrhée à force de manger trop d'oranges et rien d'autre.

Erik n'avait jamais vu Roo aussi pâle, et savait que lui-même ne devait pas être plus beau à voir. Ils se déplaçaient au cœur d'un sous-bois dense et dépourvu de couleur, car toutes les feuilles de l'automne tapissaient le sol.

De Loungville se retourna pour ordonner une halte. Mais brusquement, quelqu'un poussa un cri, au moment où des flèches se mettaient à pleuvoir autour de la compagnie.

— Tout le monde en carré défensif ! cria de Loungville.

Erik s'agenouilla derrière son bouclier pour essayer de protéger son corps au maximum. Les autres membres de son groupe l'imitèrent. Ils finirent par former un grand carré, avec quinze hommes de chaque côté, prêts à réceptionner l'attaque.

Les buissons et les tas de feuilles s'ouvrirent pour laisser passer les hommes qui s'y étaient embusqués. D'autres surgirent également de cachettes toutes proches.

— Ce sont les alliés des Serpents ! s'écria Erik à la vue de leur brassard vert.

Le combat s'engagea et les épées s'entrechoquèrent. Erik se retrouva en train d'asséner un coup de toutes ses forces à un individu au visage dissimulé derrière un heaume. Il fendit le bouclier de son adversaire et lui fit une profonde entaille. Puis il para la contre-attaque et l'homme tomba en avant. Roo passa derrière son ami et se glissa sous le bras armé de l'attaquant, qui mourut avant d'avoir touché le sol.

Erik se tourna aussitôt sur sa gauche et frappa un autre adversaire. Roo, de son côté, se retrouva face à un nouvel opposant qui lui sauta littéralement dessus. Leurs boucliers s'entrechoquèrent et le gamin de Ravensburg se retrouva par terre.

Au centre du carré, de Loungville, Greylock et trois de leurs compagnons montaient la garde, prêts à intervenir au cas où les assaillants viendraient à percer leurs défenses. Le sergent s'avança et tua le soldat qui se trouvait sur Roo. Puis il remit ce dernier sur ses pieds en criant :

— Reprends ta place, Avery ! Que je te reprenne pas à essayer d'éviter le boulot !

Roo secoua la tête pour combattre son étourdissement et courut reprendre sa place aux côtés d'Erik. La bataille était au point mort car personne ne parvenait à prendre l'avantage. Erik se demanda combien de temps il allait pouvoir tenir, étant donné son état de faiblesse lié à la faim.

Un cri, puis deux s'élevèrent parmi leurs adversaires. Les hommes situés à l'avant du carré virent leurs assaillants s'effondrer, atteints dans le dos par des flèches. Calis se tenait un peu plus loin et décochait rapidement ses traits. Quatre soldats de la reine Émeraude tombèrent avant d'avoir compris qu'un ennemi se trouvait derrière eux.

Les combats se calmèrent donc sur ce front et de Loungville en profita pour crier : « Chargez ! » et mena ses cinq compagnons à l'attaque.

Les assaillants s'attendaient à tout sauf à une contre-attaque qui leur fit perdre pied. Quelques secondes plus tard, ils s'enfuirent pour sauver leur peau.

Erik poursuivit deux d'entre eux le long d'un étroit sentier. Il rattrapa le premier et le frappa par-derrière. L'autre fit volte-face et leva son épée. Erik chercha à l'abattre d'un coup d'estoc rapide.

Mais son adversaire anticipa cette réaction et lui asséna un coup de bouclier au visage. Des lueurs rouges explosèrent dans le champ de vision d'Erik, qui leva son bouclier, par pur réflexe.

Les heures d'entraînement qu'il avait subies lui sauvèrent la vie car, un instant plus tard, un coup d'épée rebondit sur son bouclier. Erik riposta à l'aveuglette et sentit sa propre épée toucher le bouclier de l'autre. La vision du jeune homme s'éclaircit juste à temps pour éviter une autre attaque. Les deux guerriers reculèrent d'un pas et reconnurent, par ce mouvement, avoir affaire à un dangereux adversaire.

Derrière lui, Erik entendit s'élever la voix du sergent de Lounville :

— Ramenez-moi un prisonnier !

Le jeune homme essaya de crier mais s'aperçut que sa bouche refusait de lui obéir. Il cracha et sentit l'une de ses dents bouger. Son œil droit le brûlait et il commençait à voir flou à cause du sang qui coulait dessus. Il réussit néanmoins à reprendre ses esprits et à crier : « Par ici ! »

Son adversaire, un homme d'âge moyen, à la peau hâlée, hésita quelques secondes, puis recula de nouveau d'un pas. « Par ici ! » cria de nouveau Erik avant d'attaquer l'individu en se jetant sur lui. Le soldat s'immobilisa, campé sur ses deux pieds pour réceptionner l'attaque. Erik se baissa, propulsa son épaule derrière son bouclier et heurta le guerrier en espérant le jeter au sol.

Mais celui-ci ne fit que chanceler. Erik recula avec légèreté pour éviter un coup de taille. Il cria de nouveau : « Par ici ! » et contourna son adversaire par la droite pour lui ôter toute possibilité de retraite.

La tension envahit le guerrier. Erik se préparait à parer un nouveau coup lorsque, brusquement, l'autre laissa tomber son épée. Il jeta également son bouclier au sol et ôta son heaume, qui alla rejoindre le reste de son armement par terre.

Erik regarda par-dessus son épaule et vit que Calis tenait le guerrier en joue.

— Vous en avez mis du temps.

Calis regarda le jeune homme et esquissa un petit sourire.

— Mais non, c'est juste une impression.

Après avoir accepté de se rendre, le guerrier se montra finalement affable. Il s'appelait Dawar. Né à Hamsa, il venait de passer les sept dernières années dans une compagnie de mercenaires, la Grande Compagnie de Nahoot.

Calis, de Loungville et Greylock l'interrogèrent pendant que Nakor et Sho Pi s'occupaient des blessés. Erik souffrait d'une entaille au front et avait récolté beaucoup de bleus, en plus de sa lèvre déchirée et des dents déchaussées. Mais il ne s'agissait que de blessures superficielles. Sho Pi lui donna des herbes et lui dit de s'asseoir avec les mains sur le visage pour faire du reiki pendant une demi-heure, ce qui lui permettrait peut-être de garder ses dents.

Il s'assit donc sur un rocher et posa les mains sur son visage, s'appuyant de ses coudes sur ses genoux. Certains de ses compagnons, à côté de lui, gémissaient de douleur. Ceux qui n'étaient pas capables de faire du reiki sur leurs propres blessures se faisaient soigner par les autres.

En tout, ils avaient tué vingt-quatre ennemis et perdu dix-sept hommes. Leurs assaillants avaient cru être pris à revers par une autre compagnie lorsque Calis leur avait tiré dessus. C'était ce qui les avait brisés. Sans cela, le bilan aurait pu être plus terrible encore.

Dawar leur expliqua qu'une centaine de guerriers les avait attendus en embuscade. L'un des éclaireurs de Nahoot avait vu passer Calis, la veille, et remonté la piste en suivant ses traces. Il avait ainsi repéré la compagnie et était rentré à temps pour avertir son capitaine et organiser le piège.

— Ça n'a rien de personnel, assura le prisonnier. On ne faisait qu'exécuter les ordres. On nous a postés ici en nous disant de tuer quiconque descendrait de la montagne. C'était aussi simple que ça.

Erik entendit Calis demander :

— Qui vous a donné cet ordre ?

— Un type haut placé dans le commandement de l'armée. Peut-être Fadawah lui-même, je ne sais pas. Nahoot ne nous raconte pas tout, vous savez. Il nous dit juste ce qu'il faut faire et nous, on obéit.

— Ils protègent leurs flancs et leurs arrières, murmura Calis.

— Je suppose, approuva Dawar. La situation est plutôt tendue en ce moment et tout le monde court partout comme des poulets pendant un orage. On sait même pas qui va venir nous relever.

— Quand doit-on vous relever, justement ? demanda de Loungville.

Erik sentit que la chaleur diffusée par ses mains commençait à le guérir. Sans cela, il aurait adoré les enlever pour voir ce qui se passait à côté de lui.

— J'sais pas vraiment, répondit Dawar. Dans deux jours, ou peut-être une semaine. Ça fait presque un mois qu'on est là et le capitaine commence à ronger son frein.

— Emmenez le prisonnier, ordonna Calis.

— Capitaine, fit Dawar, je me demandais si vous alliez me laisser une journée d'avance ou me proposer d'entrer dans votre compagnie.

— Pourquoi ?

— Ben, parce qu'on est sacrément loin de tout, voilà pourquoi. Mon cheval se trouve à l'autre bout de cette piste, avec mes affaires, et vous aurez remarqué qu'il fait froid par ici. J'aimerais autant ne pas devoir courir pour échapper à vos hommes quand le soleil se couchera, demain soir.

— Peut-on lui faire confiance ? demanda Calis à ses conseillers.

Ce fut Praji qui lui répondit.

— Autant qu'à n'importe lequel de ces fils de pute. Je connais Nahoot de réputation. C'est pas l'un des pires, mais c'est pas non plus l'un des meilleurs.

— Tu te battrais contre tes anciens compagnons ?

— Vous feriez pareil à ma place, capitaine. Ce sont les règles du jeu. On me donnera pas de supplément si je meurs

pour une cause perdue. (Sa voix se réduisit à un murmure.) Merde, capitaine, ça fait plus d'un mois qu'on nous a pas payés, et y a rien à piller ici, à part les noisettes des écureuils.

Il y eut quelques instants de silence avant que Calis ne donne sa réponse.

— Guide-nous jusqu'à ton ancienne compagnie. On te rendra ton cheval et on te libérera. Je te promets aussi que personne ne te suivra tant que tu iras en direction de Palamds.

— Ça me paraît plus que correct, capitaine.

Erik, qui avait toujours les mains devant les yeux, comprit que l'on emmenait le prisonnier à l'écart. Puis il entendit de Loungville s'exprimer à voix basse :

— Est-ce que tu es fou ? Il leur reste encore quelque chose comme soixante-dix hommes, là, en bas.

— Mais ils ne s'attendent pas à ce qu'on leur tombe dessus, rétorqua le capitaine.

— Tu comptes sur l'avantage que nous donnera la surprise ? fit de Loungville, incrédule.

— C'est le seul que nous avons, Bobby. Nous sommes à pied et nous avons besoin de repos et de nourriture. En bas, nous trouverons des chevaux et de quoi manger. Si on peut s'emparer de cette compagnie, on arrivera peut-être même à aller à Maharta sans trop de problèmes.

— À quoi pensez-vous tous les deux ? lui demanda Greylock.

— Si les choses sont vraiment aussi confuses qu'il le prétend, la personne qui va venir remplacer Nahoot ne sait peut-être pas à quoi il ressemble. Donc si nous l'attendons à l'endroit convenu et que nous portons ces brassards verts...

De Loungville gémit et Erik se réjouit d'avoir le visage dissimulé derrière ses mains, car personne ne vit sa grimace.

Erik attendait. Devant lui, Calis, Sho Pi, Luis et Jadow continuèrent à ramper, à la recherche des sentinelles qui devaient forcément se trouver là. Calis leva la main et tendit le doigt vers la droite. Puis il donna son arc à Jadow, donna une tape sur l'épaule de Sho Pi et prit une dague à sa ceinture. L'Isalani déposa son épée et son bouclier sur le sol et s'arma de

son couteau, lui aussi. Luis venait également de sortir le sien. Calis lui fit signe de contourner par la gauche. Puis il pointa son doigt sur Jadow pour lui indiquer qu'il devait attendre.

Les trois hommes – Calis, flanqué de Sho Pi à droite et de Luis à gauche – disparurent dans la pénombre de la nuit.

Les trois lunes étaient levées. La médiane était déjà haute dans le ciel tandis que la grande et la petite venaient juste d'apparaître. Erik savait que la luminosité allait augmenter au fur et à mesure durant la nuit, si bien qu'ils bénéficiaient à l'heure actuelle de la meilleure protection.

Erik entendit quelqu'un faire un mouvement brusque. Un grognement étouffé s'éleva dans la nuit. Puis le silence retomba. Erik attendait, certain que quelqu'un allait donner l'alarme, mais rien ne se produisit.

Calis revint, reprit son arc et fit signe à ses compagnons de le suivre. Erik se tourna vers la file d'hommes qui attendaient derrière lui et leur transmit la consigne. Puis il s'engagea sur le sentier en faisant le moins de bruit possible.

Quelques mètres plus loin, il trouva le cadavre du garde, qui fixait le ciel, les yeux grands ouverts. Le jeune homme lui lança un coup d'œil rapide en passant et l'oublia aussitôt pour se concentrer sur la situation présente.

Son nez lui faisait encore mal, mais il s'agissait d'une douleur contenue, bien que lancinante. Il avait les lèvres enflées et ses dents bougeaient encore quand il les tâtait avec la langue. Il essayait donc de ne pas trop y toucher, mais il était difficile de résister à la tentation. Ils s'étaient reposés moins d'une heure, après quoi Calis avait donné l'ordre d'abandonner les cadavres et de laisser les blessés à l'arrière. Puis il avait demandé à Dawar de lui montrer où se situait le campement de son ancienne compagnie. Deux des blessés qui pouvaient encore marcher le retenaient maintenant prisonnier jusqu'à la fin du combat qui allait suivre.

Devant eux, ils apercevaient les lumières du camp. Erik se demanda comment ces hommes pouvaient se montrer aussi insoucients, quelques heures à peine après avoir été obligés de fuir le combat. Puis il surprit un mouvement et s'aperçut qu'ils

n'étaient pas si confiants que cela, car une dizaine de mercenaires au moins montait la garde autour des tentes.

Mais ce qui surprenait le plus Erik, c'est qu'ils n'avaient bâti aucune défense. Vingt tentes pouvant abriter quatre personnes étaient disséminées au hasard autour d'un grand feu de joie. On entendait des chevaux hennir – Erik se dit qu'il devait y avoir un corral quelque part de l'autre côté du camp.

Il regarda Calis, qui lui fit signe de le rejoindre.

— Je veux que tu prennes dix hommes avec toi et que vous approchiez du camp en passant par ce bosquet, là-bas, chuchota le capitaine. Contourne-les et prépare-toi à les attaquer sur le flanc droit.

« Pour l'instant, ils se méfient, mais dans quelques heures, ils vont se détendre en croyant qu'il ne se passera rien ce soir. Ils se diront peut-être qu'on est partis de l'autre côté ou qu'on leur tombera dessus demain matin. (Il jeta un coup d'œil en direction du ciel.) Il reste environ quatre heures avant minuit. Quand tu seras en place, reste vigilant, mais détendu. Je ne vais pas les attaquer tant que la plupart ne seront pas endormis.

— Dès que tu entends des cris, tu te jettes sur eux, ajouta de Loungville à voix basse. Tombe-leur dessus le plus vite possible, comme ça, l'avantage numérique ne leur servira à rien. Si tu agis très vite, ils seront si surpris qu'ils ne comprendront pas qui est là, dans le noir.

Erik hocha la tête et retourna vers ses camarades. Il tapa sur l'épaule des dix premiers de la file, à commencer par Roo, et leur fit signe de l'accompagner. Natombi, l'ancien légionnaire keshian, sourit lorsqu'ils s'enfoncèrent dans les bois.

Erik s'efforça d'être aussi silencieux que possible, mais il était sûr que les sentinelles n'allaient pas tarder à déclencher l'alerte. Il contourna environ un tiers du camp et dit à ses hommes de s'arrêter. Deux mercenaires se trouvaient face à eux, à peine visibles derrière les arbres, mais apparemment plus intéressés par leur discussion que par le fait de monter la garde. Erik espérait que Calis avait raison.

Il fit signe à ses compagnons de s'asseoir et de se reposer un peu. Puis il assigna le premier quart à Roo et s'assit en posant de nouveau les mains sur son visage. La chaleur se

diffusa derechef sur sa peau. Il était heureux d'avoir appris cette méthode de soins car il détestait l'idée de perdre ses dents.

À l'heure dite, Calis lança son attaque en poussant un cri pour avertir ses hommes. Les mercenaires furent lents à réagir car la plupart dormaient.

Tandis qu'ils couraient repousser l'assaut à l'entrée du camp, Erik et ses dix compagnons les frappèrent sur leur flanc droit.

Le jeune homme se jeta sur un mercenaire qui sortait d'une tente sans prendre le temps de mettre son pantalon. Il mourut avant d'avoir pu tirer l'épée. Un autre tomba sans avoir eu le temps de se retourner pour se battre et lorsque, enfin, un troisième guerrier fit face à Erik, il s'exclama d'une voix incrédule : « Ils sont derrière nous ! »

Erik le frappa de toutes ses forces avec son épée et l'homme tomba en hurlant. Natombi poussa un cri de guerre keshian et Biggo lança un rugissement propre à glacer le sang de ses adversaires.

Les mercenaires s'efforçaient de sortir de leurs tentes, basses de plafond, et Erik en assomma plusieurs avant qu'ils aient eu le temps de reprendre leurs esprits.

Puis les hommes autour de lui se mirent à jeter leurs heaumes, leurs boucliers et leurs épées sur le sol. De Loungville se hâta de faire le tour du camp en ordonnant d'amener les prisonniers près du feu. Plusieurs mercenaires, hébétés, découragés et à moitié habillés seulement, poussèrent des jurons en voyant qu'ils avaient été battus par très peu d'assaillants.

Erik regarda autour de lui, redoutant quelque trahison, mais ne vit que des vaincus qui regardaient autour d'eux d'un air stupéfait. Sur les quarante-trois guerriers qu'il restait à Calis, seuls trente-sept étaient en état de se battre. Mais ils avaient réussi à capturer presque deux fois leur nombre d'ennemis pratiquement sans faire couler de sang.

Erik éprouva alors l'envie de rire. Il essaya de la réprimer, mais en fut incapable et laissa échapper un gloussement avant d'éclater de rire pour de bon. D'autres membres de son groupe

l'imitèrent et bientôt tout le monde applaudit la victoire des Aigles cramois.

Calis se plaça devant les mercenaires.

— Amenez-moi Nahoot.

— Il est mort, annonça l'un des prisonniers. Vous l'avez tué hier, en haut sur le sentier.

— Pourquoi Dawar ne nous l'a pas dit ? s'étonna de Loungville.

— Parce que ce salaud ne le savait pas. On a ramené Nahoot jusqu'ici et il est mort à l'heure du dîner. Il était blessé au bide. Sale façon de mourir.

— Qui commande, ici ?

— Moi, je suppose, dit l'un des mercenaires en s'avancant d'un pas. Je m'appelle Kelka.

— Tu es le sergent de cette compagnie ?

— Non, le caporal. Le sergent s'est pris une épée dans la tête.

— Eh bien, ça explique en partie pourquoi il n'y avait pas de défenses autour de ce camp, soupira de Loungville.

— Je vous demande pardon, capitaine, dit Kelka en s'adressant à Calis, mais est-ce que vous allez nous prendre à votre service ?

— Pourquoi ?

— Ben, ça fait un moment qu'on a pas été payés et vu qu'on a plus de capitaine et de sergent... Merde, capitaine, vous nous avez foutu une raclée alors que vous êtes deux fois moins nombreux que nous ! Vous devez sûrement être meilleurs que toutes les compagnies qu'on croquera si vous nous laissez partir.

— Je vais y réfléchir.

— Euh, capitaine, vous allez nous prendre nos tentes ?

Calis secoua la tête.

— Non. Regagnez vos tentes. Je vous préviendrai quand j'aurai pris ma décision. Bobby, donne à manger à nos hommes et envoie quelqu'un chercher Dawar et les blessés. Je veux voir tout le monde à cet endroit d'ici demain midi. Quant aux prisonniers, nous déciderons demain matin ce qu'il faut faire d'eux.

Erik s'assit, les jambes tremblantes. La journée avait été très longue et il était épuisé, comme tous ses compagnons, d'ailleurs.

Mais la voix du sergent de Loungville s'éleva dans la nuit.

— Quoi ! Qui vous a dit de vous reposer ? On a des défenses à édifier ! (Des protestations se firent entendre.) Il faut creuser une tranchée et construire la palissade. Je veux aussi qu'on me taille des pieux. Amenez les chevaux et attachez-les à proximité. Faites-moi aussi un inventaire complet des provisions et du matériel, et dressez-moi la liste des blessés. Après, seulement, je vous laisserai peut-être dormir.

Erik se força à se remettre debout.

— Où est-ce qu'on va trouver des pelles ?

De Loungville rugit.

— Utilise tes mains s'il le faut, de la Lande Noire !

Chapitre 22

INFILTRATION

Calis discutait à voix basse avec ses conseillers.

Erik n'entendait pas ce qu'il disait, mais il vit Praji et Greylock hocher la tête pour montrer leur approbation.

Les prisonniers avaient été conduits dans un endroit où quelques soldats suffisaient à les garder. De Loungville s'y trouvait en ce moment même afin d'interroger les mercenaires – dans quel but, Erik l'ignorait, mais cela devait faire partie du plan du capitaine.

D'ordinaire, lorsque les vaincus se rendaient, on leur donnait un jour d'avance avant de reprendre les hostilités. D'après Praji, ceux qui désiraient s'en aller n'étaient pas inquiétés, à condition toutefois de ne pas s'arrêter un peu plus loin.

Erik était perdu dans ses pensées lorsque Roo s'approcha.

— Qu'est-ce que tu penses des chevaux ? lui demanda-t-il.

— Ils sont un peu maigres, parce que l'herbe est rare à cette époque de l'année et surtout parce qu'on les a laissés trop longtemps au même endroit. Mais en dehors de ça, ils sont en bonne santé. Il suffit de les déplacer une ou deux fois au cours des prochains jours et ils devraient reprendre un peu de poids, surtout si je peux leur trouver un endroit à l'abri du vent pour la nuit. C'est le froid qui les fait maigrir, aussi. Mais leur robe commence à s'épaissir pour l'hiver, il n'y a donc pas à s'inquiéter pour eux.

— À quoi pense le capitaine, à ton avis ?

— Je ne sais vraiment pas, avoua Erik. Je trouve ça étrange, qu'il parle de Port-Chagrin suffisamment fort pour que les prisonniers l'entendent.

Roo sourit.

— Sauf si on veut faire croire à l'armée de la reine Émeraude que c'est là qu'on va. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? ajouta-t-il.

— On a beaucoup de travail à faire, répondit son ami. Et on ferait mieux de s'y mettre avant que de Loungville revienne. S'il nous trouve ici à rien faire, ça va barder.

— Je meurs de faim, gémit Roo.

Erik s'aperçut alors qu'il n'avait rien mangé à l'exception d'un morceau rapidement avalé la nuit précédente.

— Allons chercher quelque chose à manger, proposa-t-il — le visage de son ami s'éclaircit. Ensuite, on retournera au travail.

Roo s'assombrit de nouveau, mais suivit quand même son ami.

Ils avaient fait l'inventaire complet du camp, la nuit précédente, et s'étaient rendu compte que les hommes de Nahoot disposaient de nombreuses provisions, même s'ils n'avaient pas été payés depuis un moment. Erik et Roo regagnèrent la tente qu'ils partageaient désormais avec Luis et Biggo, car les tentes ne pouvaient abriter que quatre personnes et Sho Pi et Natombi s'étaient installés avec Nakor et Jadow. Les deux jeunes gens trouvèrent leurs compagnons endormis à l'intérieur de l'abri. La moitié d'une miche de pain, qui datait d'à peine deux jours, et un bol de noisettes se trouvaient près de l'entrée. Erik s'assit en poussant un soupir et ramassa le pain. Il le partagea avec Roo, avant de prendre une poignée de noisettes qu'il commença à grignoter.

Le fond de l'air était frais, mais le soleil apportait de la chaleur. Erik termina son repas et sentit la torpeur l'envahir. Il regarda Luis et Biggo et eut envie de les imiter, mais résista à la tentation. Il y avait encore du travail à faire et de Loungville risquait de se montrer plus dur avec eux s'il était obligé de le leur dire.

Erik se leva donc et réveilla ses compagnons.

— Vaudrait mieux que ce soit important, grogna Biggo en apercevant Erik et Roo.

— Ça l'est, promit Erik à voix basse. Venez avec moi.

Luis le regarda d'un air rendu plus menaçant encore par les cercles noirs qu'il avait sous les yeux.

— Tu as tes couteaux ? demanda le jeune homme tandis que le Rodezien se levait.

— Toujours, répondit ce dernier dans un murmure. (Il sortit sa dague du fourreau d'un geste tellement fluide qu'il passa presque inaperçu.) Pourquoi, on va devoir trancher des gorges ?

— Suivez-moi, répliqua Erik.

Il les fit passer entre les autres tentes, avançant rapidement et s'arrêtant souvent pour regarder autour de lui, comme s'il craignait d'être observé. Puis il arriva à l'endroit où certains de leurs camarades continuaient à creuser, agrandissant la tranchée de la veille pour en faire un obstacle plus large et plus profond.

Erik désigna un tas de bois fraîchement coupé en disant :

— Vite, avant qu'ils ne s'échappent ! Il faut les tailler en pointe et les disposer tout autour du périmètre.

Roo et Biggo sourirent et ramassèrent chacun un pieu en prenant un couteau à leur ceinture, mais Luis regarda Erik d'un air mauvais.

— C'est pour ça que tu m'as réveillé ?

— Valait mieux que ce soit moi plutôt que de Loungville, tu crois pas ?

Luis le fixa pendant quelques secondes encore, la pointe de son couteau dirigée vers le jeune homme. Puis il se pencha en grognant, ramassa un pieu et commença à en tailler la pointe. Roo et Biggo éclatèrent de rire.

— C'est bien, fit Erik. Je vais m'occuper des chevaux et veiller à ce qu'on les change de place.

En s'éloignant, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Grâce aux pointes, même si des assaillants parvenaient à franchir le fossé, ils auraient du mal à grimper par-dessus la palissade. De plus, la compagnie pourrait emporter les pieux en partant.

Erik traversa de nouveau le camp, qui formait à présent un gros carré défensif, et rejoignit deux hommes qui fabriquaient une espèce de pont-levis à l'aide du bois coupé dans les

bosquets voisins. Ils n'avaient pas les outils nécessaires, ce qui compliquait leur tâche, car ils étaient obligés d'abattre les arbres avec l'unique hache de la compagnie de Nahoot, puis de raboter les planches avec une dague ou un couteau. Erik aurait donné tout l'or que contenait sa bourse pour avoir un vrai rabot et quelques outils en fer.

Il s'y connaissait un peu en matière de charpente et suggéra aux deux travailleurs de creuser des encoches afin d'assembler les planches au mieux, puis de les maintenir ensemble avec de la corde. De cette manière, ils pourraient baisser la porte de l'intérieur dès qu'ils en auraient besoin. Mais ils ne pourraient plus la démonter pour l'emporter avec eux, contrairement à celle qu'ils avaient construite à Weanat et perdue, avec la plus grande partie de leur équipement, à l'extérieur du tunnel, sur la plaine de Djams.

Erik s'inquiétait à l'idée de devoir traverser la plaine. Ils étaient pourtant à des kilomètres au sud de l'endroit où ils avaient affronté les Gilanis. Mais le jeune homme savait que leur mission échouerait s'ils tombaient de nouveau sur les petits guerriers. Il finit cependant par se dire qu'il avait bien assez de sujets d'inquiétude et qu'il ferait mieux de laisser celui-là à Calis et à de Loungville pendant qu'il se mettait au travail.

Il supervisa donc la construction de la porte et s'aperçut, lorsque ce fut terminé, qu'il était déjà presque midi. Il donna l'ordre d'allumer deux feux et décida d'aller voir si les hommes de guet avaient été relevés. Ce n'était pas le cas. C'étaient toujours les mêmes qui surveillaient le camp depuis l'aube. Erik retourna aux tentes et réveilla d'un coup de pied plusieurs de ses camarades, qui protestèrent. Mais le jeune homme leur dit que c'était leur tour de monter la garde.

Il s'assurait que tout était en ordre à la cantine pour le repas de midi lorsque de Loungville revint après avoir terminé son interrogatoire.

— Est-ce que la palissade est finie ? demanda-t-il en mettant pied à terre.

— Oui, depuis environ deux heures.

— Les pieux ?

— Viennent d'être taillés. Une équipe est en train de les installer.

— La porte ?

— Elle est montée.

— Le pont-levis ?

— On est en train de le fabriquer, mais je doute qu'il serve à grand-chose. J'ai bien peur qu'il s'effondre si plus d'un cheval passe à la fois.

— On a pensé au changement de garde ?

— Je m'en suis occupé il y a quelques minutes.

— Où est le capitaine ?

— Là-bas, en train de parler avec Praji, Vaja et Hatonis.

— Alors, comme ça, on s'habitue à jouer les officiers ? demanda de Loungville.

Il prit une coupe et la plongea dans un chaudron dont le contenu bouillait. Puis il souffla sur la soupe pour la refroidir avant d'en prendre une gorgée.

— Si vous le dites, sergent. Pour moi, c'est encore nouveau tout ça.

De Loungville le surprit en lui adressant un sourire. Puis il finit de boire sa soupe et fit la grimace.

— Il faut rajouter du sel. (Il reposa la coupe et commença à s'éloigner.) Si tu as besoin de moi, je serai avec le capitaine.

Erik se tourna vers l'un des hommes présents :

— Je me demande pourquoi il a agi comme ça.

L'autre s'appelait Samuel et faisait partie de l'un des tout premiers groupes sauvés de la potence. Il connaissait donc de Loungville depuis longtemps.

— Le sergent ne fait jamais rien au hasard, il a toujours une raison. (Samuel hésita.) Mais c'est la première fois que je le vois sourire depuis la mort de Foster, caporal.

Erik voulut rectifier cette erreur, car personne ne l'avait officiellement nommé caporal. Mais il se ravisa. Si c'était la raison pour laquelle les hommes lui obéissaient et travaillaient vite, alors il ferait mieux de se taire. Il se contenta donc de hausser les épaules. Le repas était presque prêt et il était temps d'envoyer les groupes tour à tour à la cantine, afin qu'ils puissent manger chaud avant le prochain tour de garde.

Les mercenaires eurent droit à leur jour d'avance et purent prendre des chevaux, dont Erik supervisa la répartition. Calis fit à ses prisonniers une offre inhabituelle : s'ils allaient jusqu'au fleuve Dee, au sud, et qu'ils le longeaient jusqu'à Chatisthan ou Ispâr, il n'enverrait personne à leur poursuite. Mais il les avertit que s'ils les suivaient, lui et ses hommes, jusqu'à Port-Chagrin, il tuerait jusqu'au dernier d'entre eux. Il leur donna également un petit bonus en or. Les mercenaires jurèrent sur leur honneur qu'ils feraient ce qu'on leur demandait et se préparèrent à quitter le camp.

À la grande surprise d'Erik, vingt anciens membres de la compagnie de Nahoot s'étaient vu offrir une place au sein des Aigles cramoisis. On les gardait à l'écart des hommes entraînés par de Loungville et ils chevaucheraient avec les guerriers d'Hatonis, sous la surveillance de Greylock. Mais Erik n'aurait pas pris le risque de laisser entrer des étrangers à ce stade de leur mission. C'était sûrement pour cela que Calis était l'Aigle de Krondor et lui un simple soldat jouant le rôle d'un caporal.

De Loungville vint rejoindre Erik tandis que celui-ci s'occupait des soixante mercenaires sur le départ. On leur donnait les chevaux dont la compagnie ne voulait plus et ils le savaient, mais au moins, aucune des bêtes ne boitait. On leur permettait également d'emporter une semaine de rations et l'or que Calis leur avait offert, ainsi que leurs armes. Les Aigles gardaient le reste de l'équipement de Nahoot et des provisions.

Six des cavaliers de Calis allaient suivre les soixante mercenaires pendant une demi-journée avant de faire demi-tour. Lorsque tout le monde fut en selle et prêt à partir, on donna l'ordre de se mettre en route. Les mercenaires vaincus et leur escorte quittèrent le camp.

— Sergent, pourquoi gardons-nous vingt de ces mercenaires ? demanda Erik en les regardant partir.

— Le capitaine a ses raisons, répliqua de Loungville. Contente-toi de garder un œil sur eux et veille à ce qu'ils obéissent aux ordres. Mais ne t'inquiète pas de savoir pourquoi ils sont là. Juste une chose : avertis les autres que personne ne

doit parler aux nouveaux de notre récente expérience chez les Saaurs.

Erik hocha la tête et s'éloigna pour faire passer la consigne. Lorsqu'il arriva au centre du camp, il vit Greylock distribuer des brassards verts.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en prenant le sien.

— A compter d'aujourd'hui, nous sommes la Grande Compagnie de Nahoot. (Il désigna de Loungville, qui examinait leur nouvel équipement.) C'est lui, Nahoot. En tout cas, les hommes qui nous ont rejoints ont dit que c'est Bobby qui ressemble le plus à leur ancien capitaine.

— On va donc essayer de se faire passer pour eux afin de retourner dans le camp de la reine sans que personne se doute de rien ?

— Quelque chose comme ça, oui. À en croire ces types, les choses sont encore plus folles ici qu'elles ne l'étaient au nord de Lanada. Bien sûr, on risque toujours de croiser quelqu'un qui se souvient de nous, mais il y a peu de chances que ça arrive. (Greylock regarda autour de lui pour voir qui se tenait à proximité avant de poursuivre.) Apparemment, Nahoot et ses hommes ont été envoyés à notre recherche.

— C'est un fait ou une supposition ? demanda Erik.

— Une supposition, mais c'est du solide. Ils avaient ordre de venir jusqu'à cette route et d'ouvrir l'œil. Si une compagnie sortait des montagnes, qu'elle n'avait pas de brassard et qu'elle ne connaissait pas le mot de passe, ils devaient l'arrêter. Je ne vois pas qui les Saaurs s'attendaient à voir descendre des montagnes, si ce n'est nous.

— Vous avez raison, reconnut Erik. Je ne parierais pas le contraire.

Greylock haussa les épaules.

— Peut-être qu'on a vu quelque chose qu'il ne fallait pas dans ce labyrinthe de cavernes et de galeries, et que ça les inquiète.

— Moi, j'en ai vu assez pour savoir que ce n'est pas un endroit où je suis pressé de retourner.

Owen sourit.

— Comment vont les chevaux ?

— Bien. On les a déplacés et ils reprennent du poids grâce à l'herbe d'automne. Bien sûr, aucun noble ne mourrait d'envie de posséder l'une de ces bêtes, mais pour de simples mercenaires tels que nous, ils feront bien l'affaire.

— Choisis-moi une bonne monture, lui recommanda Greylock. Mais, pour l'instant, je vais devoir te laisser. On met en place de nouveaux tours de garde pour mettre les nouvelles recrues dans le bain. Après, on va devoir attendre.

— Attendre quoi ?

— La relève, pour qu'on puisse aller prendre part à l'assaut contre Maharta.

Erik secoua la tête.

— On a une drôle de façon de participer à cette guerre, en aidant l'ennemi à s'emparer de son objectif.

L'ancien maître d'armes haussa de nouveau les épaules.

— La douleur et la mort mises à part, la guerre peut être une drôle d'affaire, Erik. J'ai lu tous les récits de guerre que j'ai pu trouver et je sais une chose : lorsque l'on crée un plan de bataille, il acquiert une vie propre et n'a plus grande importance dès que l'on est au contact de l'ennemi. Alors, plus rien d'autre ne compte que l'instant présent. Surtout, il faut croire en la chance et espérer que l'autre camp fasse une erreur avant toi.

« Quand on est partis, Calis avait un plan, mais lorsque lui et Nakor ont trouvé ce qu'ils cherchaient dans le camp de la reine, ils ont laissé ce plan de côté. Maintenant, il est obligé d'en inventer un nouveau au fur et à mesure.

— Alors il espère que l'autre camp va faire une erreur avant nous et s'en remet à la chance, c'est bien ça ?

— En gros, oui.

— Dans ce cas, je dirai une prière à Ruthia, marmonna Erik tandis que Greylock s'éloignait.

Le jeune homme réfléchit à ce qu'il avait vu et fait jusqu'ici et fut obligé d'admettre qu'Owen avait raison. Depuis qu'ils étaient entrés en contact avec l'armée de la reine Émeraude, les actes de Calis n'étaient plus ni planifiés ni intelligents. Il faisait surtout preuve d'audace et de chance. Mais Erik mit de côté ces considérations. Puisque le camp semblait à peu près en ordre, il

décida de s'occuper de ses armes et de son armure. Il retourna à sa tente, qui était vide, puisque ses trois camarades finissaient d'édifier la palissade. Il défit sa ceinture et retira son heaume et son plastron. Puis il attrapa un chiffon et de l'huile pris dans les réserves et commença à polir son armure. Il fronça les sourcils en voyant que la corrosion s'était installée à certains endroits. D'un geste hargneux, il entreprit d'éliminer toutes ces imperfections.

Un cavalier arriva au galop au sommet de la petite colline, aiguillonnant sa monture couverte d'écume au risque de la tuer. Erik se tourna aussitôt vers ses supérieurs en criant :

— Cavalier en vue !

De Loungville envoya ses hommes chercher leurs armes et prendre position avant que le cavalier n'atteigne la porte. Erik reconnut l'un des membres de la compagnie et donna l'ordre de baisser le pont-levis. Le camp, entouré d'une palissade et d'un fossé, était devenu une base de tout premier ordre depuis que Calis avait vaincu les mercenaires de Nahoot. Non contents d'avoir récupéré les provisions de la Grande Compagnie, Erik et ses camarades avaient également trouvé un troupeau de bisons errant dans les bois, ainsi que des daims et une grosse réserve de noixettes. Les Aigles cramoisis ne manquaient donc de rien pour le moment.

Lorsque le cavalier s'approcha du pont, il tira sur les rênes de sa monture et mit pied à terre le plus rapidement possible. Puis il franchit le fossé en menant sa monture par la bride. Les planches du pont fléchirent et grincèrent de façon alarmante, mais tinrent mieux qu'Erik ne s'y attendait. Elles remplissaient leur office, notamment grâce au cuir qui les maintenait entre elles et qui s'était resserré. Mais Erik n'en était pas moins nerveux à chaque fois qu'un cheval passait dessus.

Le cavalier lui lança ses rênes en passant et courut à la rencontre de Calis et du sergent.

— Les peaux-vertes arrivent, annonça-t-il.

— Où sont-ils ? demanda le sergent.

— En bas de la piste. Il s'agit d'une troupe assez importante, peut-être vingt soldats. Mais ils n'ont pas l'air pressés.

Calis réfléchit quelques instants.

— Dites à tout le monde de descendre. Il faut qu'on ait l'air vigilants, mais je ne veux pas non plus éveiller leur suspicion.

Erik fit passer la consigne en conduisant la jument à l'écart. Luis était de garde à l'endroit où étaient attachés les animaux. Le jeune homme lui demanda de faire marcher la jument pendant quelques minutes pour qu'elle se refroidisse. Ensuite, il faudrait la bouchonner et la nourrir.

Erik revint près de la porte à temps pour voir chacun retourner au poste qu'il occupait d'habitude. Cependant, il remarqua que tous avaient une arme à portée de la main et que beaucoup semblaient tendus. « Du calme », leur souffla-t-il en passant, avant d'ajouter à l'adresse d'un autre : « Détends-toi. On saura bien assez tôt s'il va y avoir du grabuge. »

Malgré tout, vingt minutes horriblement longues s'écoulèrent avant que le premier Saaur apparaisse. Erik étudia attentivement la troupe car il était trop occupé à rester en vie, la dernière fois qu'il avait croisé les Saaurs, pour les observer comme il l'aurait voulu. Roo rejoignit son ami près de la palissade.

— Ils sont impressionnants, fit-il remarquer.

— On peut dire ce qu'on veut au sujet des peaux-vertes, admit Erik, mais ils savent monter leurs incroyables chevaux.

Les Saaurs chevauchaient avec aisance comme s'ils avaient passé toute leur vie sur le dos d'un cheval. Tous les cavaliers avaient un arc court accroché à l'arrière de leur selle, et Erik remercia les dieux en silence, car la compagnie qu'ils avaient affrontée sur la plaine de Djams avait préféré les charger plutôt que de s'arrêter pour leur tirer dessus. La plupart possédaient un bouclier rond, fait de cuir tendu sur une armature en bois et décoré de symboles que le jeune homme ne connaissait pas. Le chef de la troupe portait un panache de crin teint en bleu et noué dans un gros anneau d'obsidienne, fixé à une calotte en métal. Les autres portaient un simple heaume en fer à nasal, dont les côtés partaient en s'évasant. Lorsque les derniers

cavaliers apparurent, Erik fit rapidement le calcul et dénombra vingt guerriers, suivis de quatre chevaux de bât.

Ils s'arrêtèrent en arrivant près du camp.

— Où est Nahoot ? demanda le chef.

Il s'exprimait avec un fort accent et avait une certaine tendance à rugir, mais ses mots étaient compréhensibles. De Loungville, le visage dissimulé derrière un heaume qui lui couvrait les yeux, vint se placer à l'extrémité du pont :

— Qu'y a-t-il ?

— Faites votre rapport.

Calis avait déjà réfléchi à cette question et donné des consignes à chacun de ses hommes, sauf aux nouvelles recrues.

— On s'est fait attaquer par des hommes qui essayaient de descendre dans la plaine, expliqua de Loungville. Mais on les a vaincus et ils sont remontés dans les montagnes.

— Quoi ? rugit le Saur. On vous avait dit d'envoyer un messenger si vous aperceviez quelqu'un essayant de quitter les montagnes !

— On l'a envoyé ! protesta le sergent en faisant de son mieux pour paraître en colère. Insinuez-vous qu'il n'est pas arrivé jusqu'à vous ?

— Je n'insinue rien du tout, humain, riposta le Saur, furieux. Quand est-ce arrivé ?

— Il y a moins d'une semaine !

— Une semaine ! (Le Saur cria quelques mots dans sa propre langue et la moitié de la troupe commença à remonter la piste en direction des montagnes.) On a besoin de provisions, ajouta-t-il. Quant à vous, levez le camp et rejoignez l'armée. Sachez que je ne suis pas content de vous.

— Et moi, je ne suis pas content d'avoir perdu mon messenger, répliqua de Loungville. Le général Fadawah va en entendre parler !

— C'est ça, et les lutins vont faire l'amour avec vous parce que vous êtes trop mignon ! l'injuria l'officier saur.

Erik se détendit brusquement. Si le Saur avait voulu se battre, il n'aurait pas échangé des insultes avec de Loungville tout en mettant pied à terre.

Cet officier, quel qu'il soit, croyait que de Lounville était bel et bien Nahoot et se contentait de l'insulter pendant que sa troupe prenait la place de la compagnie.

— Vous n'avez pas eu de problèmes avec les Gilanis ? se risqua à demander de Lounville.

— Non, grogna l'officier. Nos cavaliers ont repoussé les petits humains poilus dans les montagnes au nord d'ici. Le voyage de retour va être si tranquille pour vous que vous allez pouvoir dormir sur votre selle.

Il s'engagea sur le pont. Le poids de son énorme cheval fit craquer le bois de façon inquiétante, mais l'ouvrage tint bon. Le Saur conduisit sa monture à l'intérieur du camp sans même remarquer l'incident. Erik remercia de nouveau les dieux, d'autant qu'il était content de ne pas rester dans les parages pour voir si le pont continuerait à tenir après plusieurs passages des Saur.

— Levez le camp ! cria de Lounville. Je veux tout le monde en selle et prêt à partir dans dix minutes !

Erik se dépêcha car, comme tous ses camarades, il savait que plus ils restaient longtemps en compagnie des Saur et plus ils risquaient de faire ou dire quelque chose qui déclencherait une bagarre. Roo et lui se hâtèrent donc de retourner à leur tente, que Luis et Biggo démontaient déjà.

— Roo, occupe-toi de mes affaires, ordonna Erik. De mon côté, je vais surveiller les mercenaires de Nahoot.

Roo épargna à son ami les commentaires acides sur le fait qu'il évitait de faire sa part du travail et se contenta de dire :

— Pas de problème.

Erik se rendit alors à l'endroit où les vingt nouvelles recrues attendaient. Le jeune homme s'aperçut que les mercenaires étaient occupés à discuter entre eux à voix basse et préféra ne pas leur laisser le temps de décider qu'ils feraient mieux de révéler la supercherie aux Saur.

— Allez me chercher les chevaux et commencez à les ramener par ici ! Les six premiers sont pour les officiers. Amenez les autres devant chaque tente, jusqu'à ce que tout le monde ait une monture. Après, vous rassemblerez vos affaires et vous vous mettrez en selle à votre tour. Compris !

Il s'exprima d'un ton aussi fort que féroce qui ne laissa aucun doute sur le fait qu'il s'agissait d'un ordre et non d'une question.

Les vingt mercenaires obéirent aussitôt, certains répondant : « Oui, caporal ! » Ils s'éloignèrent en courant presque en direction de l'endroit où étaient parqués les chevaux. De Loungville arriva moins d'une minute plus tard.

— Où sont les nouveaux ?

Erik les montra du doigt.

— Je leur ai demandé de rassembler les chevaux et je garde un œil sur eux.

Le sergent hocha la tête.

— Bien.

Sans autre commentaire, il tourna les talons et rejoignit Calis et Greylock.

L'officier saaur était occupé à ôter un baluchon attaché sur le dos de l'un des animaux de bât. Erik tourna la tête en direction des mercenaires de Nahoot. Ils s'occupaient des chevaux et faisaient de leur mieux pour rester ordonnés, tandis qu'autour d'eux le reste du camp s'activait. Erik rejoignit ses trois camarades et Roo lui lança ses affaires.

— Je m'en suis occupé en premier, lui dit-il.

— Merci, lui répondit son ami en souriant.

Il courut de nouveau à l'endroit où les nouveaux amenaient les chevaux. Il en choisit un, le sella rapidement et attacha ses affaires. Puis il monta et lança l'animal au trot. Il parcourut le camp, qui semblait disparaître sous ses yeux. Les tentes avaient été pliées et rangées – parfois de force – à l'intérieur de petits sacs qui seraient ensuite attachés sur le dos des animaux de bât. Les pieux de la palissade subirent le même sort. Les mercenaires de Calis se mirent en selle et formèrent les rangs avant même que les nouvelles recrues n'aient pris leurs propres affaires. Les humains ne laissaient aux Saurs que le fossé, le pont et quelques feux de camp.

Erik regarda les hommes-lézards monter leur propre camp. Ils érigèrent dix grandes tentes circulaires, faites à partir de perches en bois ou en bambou courbées en demi-cercle et couvertes de cuir. L'ouverture était si petite qu'il se demanda

comment les Saaurs faisaient pour y pénétrer. Mais il préféra ne pas demander et tourna de nouveau son attention vers les humains.

Les nouvelles recrues n'étaient pas aussi organisées que les hommes de Calis, mais finirent par être prêtes, elles aussi. Erik se mit sur le côté lorsque de Loungville donna le signal du départ et laissa passer ses camarades. Il en profita pour regarder l'officier saaur, qui ne quittait pas les humains des yeux.

Il y avait dans ces pupilles rouges comme une lueur de suspicion – du moins, c'était ce qu'il semblait à Erik. Mais brusquement, le lézard leva la main pour leur souhaiter bonne route. Sans réfléchir, Erik lui rendit son salut. Puis il fit virevolter sa monture et prit sa place à l'arrière de la colonne.

Comme c'est étrange, songea le jeune homme en franchissant le pont qu'ils laissaient aux Saaurs. On dirait de vieux amis qui se souhaitent bon voyage.

La compagnie descendit les collines surplombant la plaine de Djams et entra dans le territoire où patrouillaient les Saaurs. Quels que soient les sujets de préoccupation des envahisseurs, la présence de mercenaires portant le brassard vert et chevauchant calmement en direction du cœur de l'armée n'en faisait pas partie.

Plusieurs fois, ils passèrent près d'un campement ou virent des traces indiquant que des soldats avaient passé plusieurs jours à tel ou tel endroit. Calis en conclut que les Saaurs et leurs alliés parcouraient la région régulièrement, peut-être pour garder les Gilanis à distance ou pour se prémunir de toute autre force pouvant mettre un frein à leur conquête.

Une semaine s'écoula sans incidents, jusqu'à ce que la compagnie arrive en vue de leur premier véritable point de ravitaillement, une forteresse de type « motte et basse-cour » suffisamment vaste pour abriter plusieurs centaines d'hommes et de chevaux. La sentinelle postée dans la tour édiflée au sommet de la motte avertit les Saaurs de l'arrivée des mercenaires et une troupe sortit de la forteresse pour les

attendre au poste de contrôle, situé à une centaine de mètres des portes.

— Quels sont vos ordres ? demanda le commandant de la troupe sans préambule.

— Nous devons rejoindre l'armée, répondit Calis d'une voix égale.

— À quelle compagnie appartenez-vous ?

— La Grande Compagnie de Nahoot, répondit de Lounville.

L'officier dévisagea le sergent d'un regard insistant.

— Vous avez l'air différent.

De Lounville veilla à lui répondre d'un ton brutal.

— Allez donc passer vos soirées à vous geler les miches dans ces satanées collines et vous verrez si vous aurez pas l'air différent en revenant.

Le Saur se tendit, comme s'il ne s'agissait pas de la réponse à laquelle il s'attendait, mais Dawar, l'un des mercenaires de Nahoot, intervint :

— Laisse-nous passer, Murtag. On a pas le temps de jouer à ces jeux-là.

— Toi, je te reconnais, Dawar, fit le Saur en se tournant vers lui. Je devrais vous fendre le crâne à tous les deux pour vous apprendre les bonnes manières.

— Ben voyons, comme ça, t'aurais plus personne avec qui tricher aux osselets.

Il y eut un long silence. Puis, brusquement, le Saur dénommé Murtag laissa échapper un braiment semblable à un roulement de tambour.

— Passez donc, fils de pute, mais vous allez devoir camper à l'extérieur de la forteresse. Nous, on est pleins. Dawar, quand tu viendras jouer ce soir, apporte beaucoup d'or avec toi.

Ils franchirent le poste de contrôle. Erik fit avancer sa monture à la hauteur de celle de Dawar pour lui demander :

— C'était quoi, ce bruit ?

— C'est leur rire à eux, expliqua le mercenaire en secouant la tête. Difficile à croire, pas vrai ? Murtag a l'air d'un dur comme ça, mais c'est juste de la comédie. Oh, bien sûr, il pourrait te couper en deux s'il en avait envie, mais il préfère te

voir trembler devant lui et pisser dans ton froc ou lui lancer des insultes. Ce sont les indifférents qui l'énervent. J'ai parié suffisamment d'argent contre lui pour le savoir. Dès qu'il a un peu bu, il est plutôt de bonne compagnie, pour un lézard. Il connaît même des histoires drôles.

Erik sourit.

— Tu viens de gagner un bonus.

Dawar le regarda d'un air calculateur.

— Faudrait qu'on parle, caporal, vous et moi.

— Quand on se sera occupés des chevaux, répliqua Erik, qui remonta la colonne pour rejoindre Calis et de Loungville.

Le jeune homme se pencha pour pouvoir parler discrètement au sergent :

— J'ai dit à Dawar qu'il avait gagné un bonus.

— Tu n'as qu'à le payer toi-même, répliqua de Loungville.

Calis fit signe à la compagnie de se déployer à l'est de la forteresse, près d'autres mercenaires qui ne firent absolument pas attention à eux. Puis le demi-elfe fit virevolter sa monture et demanda aux deux hommes :

— Qu'y a-t-il ?

— Le jeune de la Lande Noire, ici, se montre généreux avec ton argent.

Erik lui expliqua la situation.

— Qu'est-ce qui te trouble ? lui demanda Calis.

— Il s'est empressé de nous aider à passer le contrôle, mais c'est trop facile. Je ne lui fais pas confiance. Je me souviens qu'il s'est empressé aussi de finir le combat, dans les montagnes, presque comme si...

— Comme s'il voulait être capturé ? conclut le demi-elfe.

De Loungville sourit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le jeune homme.

— Les vingt mercenaires que nous avons gardés avec nous, Erik, ne sont pas ceux à qui nous pouvions faire le plus confiance, répondit Calis.

— Ce sont ceux sur lesquels on voulait garder un œil, ajouta de Loungville.

Erik resta assis sur sa selle, la bouche ouverte, pendant quelques secondes.

— Je suis un idiot, se reprocha-t-il en secouant la tête.

— Non, répliqua Calis. Mais il te reste encore beaucoup à apprendre en ce qui concerne les stratégies les moins évidentes d'une guerre. Les vingt hommes que nous avons gardés nous ont donné des réponses trop faciles et trop rapides pour de simples mercenaires. Je pense que la reine Émeraude a disséminé ses agents dans toute l'armée. Je ne crois pas que sur les vingt, tous soient des agents, mais il y en a bien un ou deux qui le sont, peut-être plus. Alors on les garde tous près de nous.

— Maintenant que tu as compris, voilà ce que tu vas faire, intervint le sergent. Toi et deux de tes camarades à qui tu fais confiance, mettons Biggo et Jadow, vous allez rester près d'eux. Quand ils ne sont pas de garde, ne les laissez pas se balader trop loin en groupe et gardez toujours un œil sur eux. S'il y en a un qui veut entrer dans la forteresse, tu l'accompagnes. (Il mit la main à l'intérieur de sa tunique et en sortit une lourde bourse.) On a perdu de l'or en fuyant dans le tunnel, mais j'ai réussi à en prendre la plus grande partie avec moi. (Il ouvrit la bourse et remit une douzaine de petites pièces à Erik.) Fais-en passer quelques-unes autour de toi. Comme ça, si l'un de ces mercenaires entre dans la forteresse pour boire un coup, c'est toi qui le lui payeras, compris ?

Erik hocha la tête.

— Pour qu'il n'y ait pas de problème, je ferai en sorte qu'ils n'aient du temps libre que par groupe de quatre.

Il pressa les flancs de sa monture et s'éloigna.

— En voilà un qui prend une bonne tournure, commenta Calis.

— Oh, il n'est pas encore assez méchant, mais je vais m'en occuper, répliqua de Loungville.

Calis esquissa un léger sourire et tourna les talons pour superviser l'installation du campement.

Erik parcourut lui aussi le périmètre, ouvrant l'œil à la recherche d'un indice ou d'un détail sortant de l'ordinaire. Avec la forteresse à proximité, Calis n'avait pas demandé à ce que ses hommes creusent une tranchée et érigent une palissade. Ils

montèrent donc rapidement leur tente, vérifièrent leurs provisions et commencèrent à s'installer pour la nuit.

Erik remarqua au passage que les huit mercenaires de Nahoot à qui il avait demandé de garder les chevaux étaient à leur poste, discutant par groupe de deux. Quatre autres étaient déjà couchés, ou du moins ils l'étaient dix minutes plus tôt, lorsque le jeune homme était passé à côté de leur tente. Il les avait laissés sous la surveillance de Jadow. Quatre autres encore étaient affectés à l'intendance, ce qui ne laissait plus qu'un dernier groupe de quatre sans travail particulier à faire. Si Biggo remplissait bien sa mission, il ne devait pas être très loin d'eux.

Erik trouva Roo dans leur tente. Il essayait de dormir un peu.

— Je croyais que tu étais de garde ? s'étonna son ami en s'asseyant pour ôter ses bottes.

— J'ai échangé avec Luis. Il voulait aller à la forteresse, pour voir s'il y a des prostituées.

Le fait de voir de nouveau une femme intéressa Erik, qui remit aussitôt ses bottes.

— Je devrais peut-être aller vérifier aussi.

— C'est ça, marmonna Roo d'une voix ensommeillée en se tournant sur le côté.

Erik alla rapidement jusqu'à la tente de commandement, où Calis et de Loungville discutaient avec Greylock, qui avait réussi par quelque miracle à trouver une pipe et du tabac. Erik trouvait cette habitude nocive, mais il l'avait supportée toute sa vie, car on fumait beaucoup dans la salle commune du *Canard Pilet*, sauf lorsqu'il s'agissait de goûter sérieusement un bon vin. Brièvement, le jeune homme se demanda ce qu'était devenu le beau briquet qu'il possédait lorsqu'il était à Ravensburg.

— Qu'y a-t-il ? demanda de Loungville.

— Je vais jusqu'à la forteresse, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Luis est déjà là-bas et Biggo aussi, je crois.

Le sergent hocha la tête.

— Reste vigilant, lui dit-il en le renvoyant d'un geste de la main.

Erik laissa le campement derrière lui et marcha jusqu'à la porte de la forteresse. Celle-ci était toujours ouverte mais les sentinelles qui montaient la garde étaient presque endormies. Deux Saaurs, dont l'un arborait sur son plastron ce qui ressemblait pour Erik à un insigne d'officier, discutaient à l'intérieur d'une hutte accolée à la porte. Mais ils ne prêtèrent aucune attention au jeune homme lorsque celui-ci passa devant eux.

De Loungville avait dit de la forteresse qu'il s'agissait d'une construction type motte et basse-cour « classique ». Erik était fasciné par l'ensemble. Un monticule de terre avait été édifié au centre et une haute tour érigée à son sommet. Autour de cette colline et de cette tour s'étendait la basse-cour, un large espace dégagé entouré d'un mur d'enceinte sous lequel se nichaient les bâtiments. Brusquement, le jeune homme s'aperçut qu'il s'agissait de ce que Calis avait entrepris de construire à Weanat, à une échelle bien plus modeste. Ici, la tour pouvait sans problème héberger une demi-douzaine d'archers sur une plateforme située à neuf mètres au-dessus du sol. Des fortifications de quatre mètres cinquante de hauteur, comprenant une palissade en bois et un parapet en terre, avaient également été édifiées autour d'un petit village. L'ensemble était impressionnant. Une armée n'aurait pas eu trop de problèmes à s'en emparer, contrairement à une compagnie de mercenaires, pour laquelle cela relevait presque de l'impossible.

À l'intérieur se trouvaient six bâtiments en bois recouverts d'un enduit de boue séchée et de paille. Tout autour, de petites huttes au clayonnage enduit de torchis avaient surgi tels des champignons jusqu'à former une ville de taille respectable. Erik comprit que les Saaurs avaient ordonné à sa compagnie de rester à l'extérieur de la forteresse car on y était désormais à l'étroit.

Il entendit des rires et se dirigea vers un bâtiment qui devait être une auberge. Dès qu'il se retrouva à l'intérieur, il vit que sa supposition était juste. Il s'agissait d'une salle miteuse, emplie de fumée et chichement éclairée. La puanteur de la sueur humaine et de la bière et du vin renversés frappa Erik telle une gifle. Brusquement, il sentit la nostalgie l'envahir et

éprouva l'envie de se retrouver de nouveau à l'*Auberge du Canard Pilet*. Mais il enfouit ces émotions au fond de lui et se dirigea vers le comptoir.

— Et pour vous, ce sera ? demanda le barman, un homme corpulent au teint rougeaud.

— Vous avez du bon vin ?

L'individu haussa les sourcils, car les autres ne lui demandaient que de la bière ou des alcools forts. Mais il hocha la tête et sortit une bouteille noire de derrière le comptoir. Le bouchon paraissait intact. Erik espéra qu'il s'agissait bien d'une bouteille neuve, car le vin éventé avait le goût de vinaigre mélangé à du raisin. Mais il était difficile de convaincre un simple aubergiste qu'il ne pouvait pas reboucher une bouteille à la fin de la journée et l'ouvrir de nouveau le lendemain sans que les clients se plaignent.

Le barman sortit un verre et le remplit. Erik en prit une gorgée et s'aperçut que le vin était un peu trop sucré à son goût, mais bien moins écœurant que les vins de dessert produits au nord de Yabon. Il le trouva acceptable et paya le barman en lui faisant signe de laisser la bouteille.

Puis il regarda autour de lui et aperçut Biggo à l'autre bout de la pièce. Appuyé contre un mur, à côté d'une table où cinq humains pariaient avec des Saurs, son imposant compagnon essayait de passer inaperçu, mais en vain. Près de lui, les deux hommes-lézards se tassaient comme ils pouvaient sur leur chaise, trop petite pour eux, et n'avaient d'yeux que pour le jeu. Au bruit, Erik reconnut les osselets, le substitut du jeu de dés sur le continent de Novindus. Les osselets atterrirent en s'entrechoquant sur la table et les gagnants se mirent à crier au milieu des gémissements des perdants.

Au bout de quelques minutes, Dawar se leva et quitta la partie. Il vint rejoindre Erik au comptoir et lui demanda :

— Vous avez une minute ?

Erik se tourna vers le barman et lui fit signe de remplir un autre verre. Dawar but une gorgée de vin et fit la grimace.

— Ça vaut pas l'excellent vin qu'on fait à la maison, pas vrai ?

— C'est où, pour toi, la maison ? répliqua Erik.

— Loin d'ici, répondit Dawar. Venez prendre un peu l'air.

Erik prit la bouteille et suivit le mercenaire à l'extérieur. La nuit était froide. Dawar regarda d'un côté, puis de l'autre, et fit signe à Erik de le suivre au coin du bâtiment, dans un endroit sombre à l'abri de la palissade.

— Écoutez, caporal, mettons un terme à cette mascarade. Vous êtes la compagnie que Nahoot devait empêcher de sortir des montagnes.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? lui demanda Erik. C'est vous qui nous avez sauté dessus.

— Je suis pas né de la dernière pluie, répliqua l'autre en souriant. Je sais que votre capitaine, c'est pas le petit costaud mais le grand type blond et mince.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Devenir riche, répliqua aussitôt Dawar, une lueur avide au fond des yeux.

— Et comment tu comptes t'y prendre ? s'enquit Erik en déplaçant lentement sa main vers son épée.

— Ben, je pourrais sûrement me faire une pièce d'or ou deux en disant à Murtag qui vous êtes vraiment, mais ça ne fait pas beaucoup et après il faudrait que je retrouve une autre compagnie qui veuille bien m'embaucher. (Il regarda autour de lui.) En plus, j'aime pas ce qui se passe ces derniers temps, avec cette histoire de grande conquête. Trop d'hommes sont morts pour trop peu d'or. Si ça continue, il restera pas grand-chose à récupérer, vous voyez ce que je veux dire ? Alors je me dis que je pourrais peut-être vous aider, vous et votre capitaine. Seulement, je me contenterai pas d'un salaire.

— Tu pourras piller autant que tu voudras dès qu'on sera à Maharta, répliqua Erik sans s'engager.

Dawar s'avança d'un pas et baissa la voix.

— Combien de temps vous croyez pouvoir jouer cette comédie ? Vous ne ressemblez à aucune des compagnies que je connais et pourtant j'en ai vu beaucoup. Vous parlez bizarrement et vous ressemblez à... je sais pas, moi, des soldats ; pas comme ceux qui défilent, non plutôt des durs, comme les guerriers d'un clan, en quelque sorte. Ce qui compte, c'est que vous aimeriez faire croire aux gens que vous êtes des

mercenaires et qu'il va falloir me payer pour que je continue à me taire.

— Alors c'est pour ça que tu nous as aidés au poste de contrôle ?

— Exactement. Aux yeux des Saaurs, les humains se ressemblent tous. En plus, Murtag est un crétin fini – n'allez pas croire que tous les lézards sont comme lui, loin de là. C'est pour ça qu'il est coincé ici, à diriger cette forteresse au lieu de faire campagne avec l'armée principale. Je peux vous donner quand je veux, mais je voulais d'abord vous laisser une chance de me faire une meilleure offre.

— Je ne sais pas, répondit Erik en portant son verre de vin à ses lèvres de la main gauche, tout en portant l'autre à la poignée de son épée.

— Écoutez, de la Lande Noire, insista le mercenaire, je vous promets que je vous suivrai jusqu'au bout si vous me payez bien. Vous devriez parler de ma proposition au capitaine Calis...

Brusquement, une silhouette surgit des ténèbres derrière Dawar. De grosses mains apparurent, se refermèrent sur ses épaules et l'obligèrent à se retourner. Puis elles attrapèrent sa nuque et son menton, et les tordirent violemment dans la direction opposée. Le cou du mercenaire se brisa dans un craquement sonore.

Erik avait déjà sorti son épée lorsque Biggo s'avança vers lui.

— On a trouvé un espion, murmura-t-il.

— Comment peux-tu en être sûr ? demanda Erik dans un souffle en remettant son épée au fourreau.

— D'abord, parce que je suis certain que personne ne t'a appelé par ton nom de famille depuis qu'on est tombés sur les mercenaires de Nahoot. Mais surtout, personne depuis n'a mentionné le nom du capitaine. (Erik acquiesça, car Calis avait été très clair là-dessus : personne ne devait l'appeler ainsi en présence des mercenaires.) Alors comment savait-il ton nom ? ajouta Biggo.

Erik sentit son cœur sombrer.

— Je n'y ai même pas fait attention, avoua-t-il.

Biggo sourit dans la pénombre.

— Je ne dirai rien à personne, promit-il.

Il souleva le corps de Dawar et le jeta en travers de son épaule.

— Qu'est-ce qu'on va faire de lui ? chuchota Erik.

— Ben, on va le ramener au camp. Ce sera pas le premier ivrogne à sortir d'ici encadré par ses amis, tu peux me croire.

Erik hocha la tête, ramassa les deux verres de vin et la bouteille, et les déposa près de la porte de l'auberge. Puis il courut pour rattraper Biggo, qui était parti en avant.

Pendant quelques secondes de tension extrême, Erik crut que les gardes allaient les empêcher de sortir. Mais comme l'avait prédit Biggo, ils ne prêtèrent aucune attention à un ivrogne qui en ramenait un autre en chantant à tue-tête.

La compagnie partit le lendemain à l'aube. Erik raconta à Calis et à de Loungville ce qui s'était passé avec Dawar. Ils se débarrassèrent du corps en le dissimulant non loin du campement, veillant à ce que l'endroit soit caché par des pierres. Puis ils eurent une brève conversation sur ce qu'il convenait de faire. Calis décida qu'il valait mieux attendre d'être loin des Saaurs et des autres mercenaires avant d'agir.

Un guerrier saaur vint les trouver alors qu'ils s'apprêtaient à partir et leur demanda ce qu'ils faisaient. De Loungville se contenta de répéter qu'on leur avait donné l'ordre de rejoindre l'armée principale et le guerrier retourna à la forteresse en grognant.

Comme l'avait dit Calis, cette forteresse était destinée à la fois à empêcher les déserteurs de se diriger vers le sud et à protéger les flancs de l'armée principale.

À midi, pendant que les hommes se reposaient et mangeaient des rations séchées, Calis demanda à Erik de regrouper cinq des mercenaires de Nahoot et de les amener à l'endroit où de Loungville et lui les attendaient.

— L'un de vos compagnons, Dawar, s'est battu hier soir pour une prostituée et quelqu'un lui a brisé la nuque, les informa Calis. Je ne veux pas que cet incident stupide se reproduise.

Les cinq mercenaires parurent surpris, mais ils hochèrent la tête et repartirent tranquillement. Deux groupes de cinq furent ainsi conduits auprès de Calis. Lorsque les quatre derniers hommes arrivèrent, il leur répéta son petit discours. Trois d'entre eux firent preuve de la même absence de réaction que leurs camarades, mais le dernier se raidit à l'annonce de la mort de Dawar. Aussitôt, Calis lui mit sa dague sous la gorge.

— Ramène les autres, ordonna de Loungville à l'intention d'Erik.

Puis il emmena l'individu à l'écart pour l'interroger en compagnie de Calis et de Greylock.

Erik escorta les trois autres mercenaires et plusieurs de ses compagnons lui demandèrent ce qui se passait.

— On a trouvé un autre espion, expliqua le jeune homme.

Quelques instants plus tard, un hurlement s'éleva dans les airs, derrière une petite hauteur à quelque distance de là. Erik regarda dans cette direction tandis que le cri s'éternisait. Lorsqu'il s'arrêta enfin, le jeune homme se remit à respirer.

Puis le mercenaire cria de nouveau et Erik s'aperçut que tout le monde regardait en direction de la crête. Quelques minutes plus tard, de Loungville, Calis et Greylock revinrent, l'air sombre. Le sergent regarda autour de lui.

— Dis-leur de se mettre en selle, Erik, ordonna-t-il à voix basse. On a une grande distance à parcourir en peu de temps.

Erik se tourna vers ses camarades.

— Vous avez entendu ! Tout le monde en selle !

Ses compagnons s'empressèrent d'obéir et se mirent tous en mouvement, ce qui fut pour le jeune homme un véritable soulagement. Les cris du mercenaire et sa mort sous la torture lui avaient mis les nerfs à vif et il était en colère. L'agitation autour de lui l'aida à dissiper cette émotion, ou du moins lui donna un objectif sur lequel se concentrer.

Bientôt, la colonne se remit en marche en direction de Maharta et de l'armée des Saurs.

Chapitre 23

L'ATTAQUE DE MAHARTA

Erik cligna des yeux.

Une fumée âcre planait dans l'air sur des kilomètres à la ronde, au point de rendre la visibilité mauvaise. Le vent venait piquer les yeux des hommes et charriait l'odeur du bois brûlé ainsi que les effluves moins aromatiques des autres victimes des grands incendies.

Nakor remonta la colonne pour rejoindre Erik, qui fermait la marche.

— C'est grave, très grave, annonça-t-il.

— Depuis une semaine, qu'est-ce qui ne l'est pas ? demanda le jeune homme.

Ils traversaient la plaine depuis plus de quatre semaines maintenant, en direction de l'armée qui assiégeait Maharta. Plus ils s'en approchaient et plus ils rencontraient du monde : des patrouilles appartenant à l'armée conquérante mais aussi de petites compagnies de mercenaires qui préféraient fuir la cité plutôt que de se battre. Ces dernières avaient tendance à s'écarter dès qu'elles apercevaient la troupe de Calis, mais deux d'entre elles demandèrent à lui parler. Lorsqu'il apparut évident que le demi-elfe n'avait pas l'intention de se battre, les deux capitaines acceptèrent de partager son hospitalité et de lui donner les dernières nouvelles.

Celles-ci donnaient à réfléchir. Lanada était tombée par trahison. Personne ne savait vraiment comment c'était arrivé, mais quelqu'un avait réussi à convaincre le roi-prêtre d'envoyer son armée au nord, laissant la ville sous la protection d'une petite troupe de soldats. Le commandant de la troupe en question n'était autre qu'un agent de la reine Émeraude qui avait ouvert les portes de Lanada à un régiment de Saurs. La

veille, la population était allée se coucher à l'issue d'un grand défilé. Les éléphants de guerre du roi-prêtre, avec leurs défenses taillées comme des rasoirs et des piques en fer attachées le long des pattes, avaient quitté la cité d'un pas pesant. Sur leur dos se trouvaient des howdahs¹ remplis d'archers prêts à faire pleuvoir la mort sur les envahisseurs. À leurs côtés marchaient les Royaux Immortels, l'armée privée du raj de Maharta, composée de maniaques drogués capables d'accomplir des exploits qu'aucun homme sain d'esprit ne se risquerait à tenter. Les Immortels se voyaient promettre la gloire et un meilleur sort dans leur prochaine vie s'ils mouraient au service du raj.

Le lendemain matin, Lanada était aux mains des Saaurs et ses habitants se réveillèrent au son des pleurs tandis que les envahisseurs pénétraient dans toutes les maisons et rassemblaient tout le monde, hommes, femmes et enfants, sur la grand-place pour écouter le discours du roi-prêtre. Il sortit sous bonne escorte et informa la population qu'ils étaient désormais les sujets de la reine Émeraude. Puis les conquérants les firent rentrer, lui et son escouade de prêtres, à l'intérieur du palais. On ne les revit plus jamais.

L'armée de Lanada, qui avait été envoyée au nord affronter un ennemi qui se trouvait derrière elle, revint sur l'ordre du général des armées du roi-prêtre, qui remit le commandement de ses soldats au général Fadawah et rejoignit son seigneur à l'intérieur du palais. Les rumeurs les plus folles parcoururent la ville, selon lesquelles le roi-prêtre, ses ministres et ses généraux avaient été exécutés et peut-être même dévorés par les Saaurs.

Une chose était claire, en tout cas : cette conquête touchait à sa fin. Grâce à la chute de Lanada, le général Fadawah n'avait gardé au nord de la ville qu'une partie infime de ses troupes, envoyant le gros de son armée dans un mouvement circulaire autour de Lanada et le long du fleuve en direction de Maharta. Tout ceci s'était produit quelques jours à peine après la désertion de Calis.

¹Siège sanglé sur le dos d'un éléphant (NdT).

Cela avait permis à l'armée de la reine de se diriger très vite vers le sud sans rencontrer d'opposition ou presque. Le seul problème, c'est qu'ils se trouvaient du mauvais côté de la Vedra. À présent, les troupes restées en arrière, au nord de Lanada, descendaient la route qui reliait les deux cités tandis que les ingénieurs de la reine construisaient des ponts temporaires à quelques kilomètres au nord de l'embouchure du fleuve.

Erik contempla le paysage noirci. Les habitants de la région avaient dû incendier eux-mêmes l'herbe sèche pour éviter d'être capturés par les Saaurs, car les feux de broussaille étaient partis de différents endroits. Seule une froide pluie hivernale avait empêché l'embrasement de la plaine tout entière.

La chute des températures fit réfléchir Erik, qui s'aperçut que, chez lui, on devait être au milieu de l'été. Lorsqu'ils quitteraient Maharta – ou, plus exactement, s'ils réussissaient à quitter la cité – presque un an jour pour jour se serait écoulé depuis qu'il avait fui Ravensburg.

La mobilisation de l'armée de Fadawah présentait au moins un avantage pour Calis : les envahisseurs étaient plongés dans l'émoi et la confusion. Il fut donc étonnamment facile de se rapprocher du front.

La veille, un officier leur avait demandé de présenter un laissez-passer. Calis lui avait simplement répondu : « Personne ne nous a donné de papier. On nous a dit de monter au front. » L'officier, complètement déconcerté, leur avait fait signe de passer.

À présent, la compagnie se trouvait au sommet d'une colline surplombant le lit du fleuve, à l'endroit où la Vedra se jetait dans la mer Bleue. Erik contemplait la scène à ses pieds en plissant les yeux.

Maharta était une cité de pierre et de plâtre blancs qui devaient briller au soleil durant l'été. Mais les cendres qui retombaient depuis des semaines avaient tout recouvert d'une couche de poussière grise. La ville s'étendait sur deux îles principales, tandis que ses faubourgs avaient envahi des îles plus petites dans le delta du fleuve. Aux nord, nord-est et nord-ouest, une haute muraille entourait la cité, tandis que le fleuve,

la mer et le port protégeaient le reste. Plusieurs estuaires et îlots faisaient office de mouillage au cœur des courants du fleuve et le long de la côte. De nombreux villages étaient disséminés sur les îles et un gros faubourg, entouré de son propre mur d'enceinte, avait été érigé sur la rive ouest de la Vedra.

— Les hostilités touchent à leur fin, annonça Nakor en contemplant la lointaine cité.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? lui demanda Erik.

L'Isalani haussa les épaules.

— Tu vois la garnison, de ce côté du fleuve ?

Erik secoua la tête.

— Non, il y a trop de fumée.

Nakor tendit le doigt.

— Là, regarde, le fleuve et la mer se rejoignent dans le delta. Il y avait de nombreux ponts à cet endroit. On voit encore leurs fondations noircies. Là, sur le rivage, il y a une ville de bonne taille avec sa propre muraille.

Erik plissa les yeux pour essayer d'apercevoir quelque chose en dépit de la fumée et de la lumière du soleil déclinant. Il repéra un point gris qui se détachait sur les eaux plus sombres. Il l'étudia et crut effectivement reconnaître une ville et ses remparts, sans pour autant en être certain.

— Je crois que je le vois.

— C'est le faubourg ouest de Maharta. Il résiste toujours.

— Votre vue doit être aussi bonne que celle du capitaine.

— Peut-être, mais je pense surtout que c'est parce que je sais ce qu'il y a à voir.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Erik.

— Je ne sais pas, admit Nakor. Je crois que Calis le sait, mais peut-être pas. Ce qui est sûr, c'est qu'il faut qu'on aille là-bas.

Il désigna l'autre rive. Erik regarda l'immense armée rassemblée de ce côté de la Vedra et répliqua :

— On dirait que c'est notre problème à tous, Nakor.

— Comment ça ?

— Il paraît qu'ils construisent des ponts à quinze kilomètres au nord. Mais si c'est vrai, pourquoi ils ont

rassemblé tout le monde ici, si près de la côte ? Ils ne vont pas traverser à la nage !

— Ils auraient du mal, admit le petit Isalani. Je doute que ce soit ce qu'ils s'apprêtent à faire. Ils doivent donc avoir un plan.

Erik secoua la tête d'un air dubitatif en se rappelant ce que Greylock lui avait expliqué au sujet des plans et des réalités de la guerre.

— Tout ce qu'on a à faire, c'est passer au milieu de cette armée, traverser le fleuve et demander aux défenseurs de la cité de nous ouvrir les portes, soupira le jeune homme.

— On trouvera un moyen, répliqua Nakor en souriant. Il existe toujours une solution.

Erik secoua de nouveau la tête, perplexe. De Loungville donna l'ordre de descendre rejoindre l'armée des envahisseurs. Erik eut l'impression d'être une souris sur le point d'envahir le repaire d'un chat.

Si les soldats gardant les flancs de l'armée paraissaient perdus, ce n'était pas le cas de ceux qui se trouvaient en son centre, car les officiers exerçaient un strict contrôle sur leurs forces. Calis remarqua que des postes de garde avaient été établis et que de nombreux soldats s'y trouvaient. Il chercha donc à les éviter et dut à deux reprises improviser une explication lorsqu'il croisa une patrouille. Il leur fit croire qu'il ne savait plus quel campement il devait rejoindre et ajouta qu'il avait l'ordre d'être parmi ceux qui traverseraient les premiers.

À chaque fois, les officiers se dirent qu'il ne pouvait mentir, car personne ne pouvait désirer être en première ligne. Ils se contentèrent donc de faire signe à la compagnie de passer.

Lorsque Calis et ses hommes arrivèrent aux abords du cœur de l'armée, ils purent se faire une meilleure idée de la disposition de ce gigantesque campement.

Au centre se dressait une colline sur laquelle avait été érigé le pavillon de la reine. Tout autour se trouvaient les tentes des officiers et des rangées interminables de gardes saurs, entourées par les troupes de combat des Panthatians. Ensuite venaient les tentes qui abritaient les prêtres-serpents. Leur

magie était si présente que l'air en devenait irrespirable, selon Nakor. Enfin, le reste de l'armée s'était établi à l'extérieur de ce cercle, tels des rayons autour d'une roue.

— Dommage qu'il n'y ait pas une autre armée tapie à proximité, regretta de Loungville. Ces types ne pensent qu'à la conquête et n'ont construit aucune fortification pour se défendre.

Erik ne connaissait pas grand-chose à l'art de la guerre, mais après des mois de dur labeur pendant lesquels il avait aidé à construire d'innombrables défenses, même lui était capable de s'apercevoir qu'il y avait de terribles lacunes dans la disposition de cette armée.

— Ils prévoient sans doute de lancer bientôt leur attaque, suggéra-t-il.

— Pourquoi dis-tu ça ? demanda Calis.

— Owen, quel est le mot que vous m'avez appris, en rapport avec l'approvisionnement ?

— La logistique.

— C'est ça. La logistique est mauvaise. Prenez les chevaux, par exemple. Chaque compagnie a attaché les siens à proximité, mais ce n'est pas facile de leur apporter de l'eau depuis le fleuve. Cet endroit va devenir une vraie pagaille.

Calis hocha la tête sans répondre et continua à contempler la scène.

— Tu as raison, admit de Loungville. Cette armée ne peut pas rester ici une semaine de plus sans que la situation dégénère. Ils vont commencer à tomber malades ou à se battre entre eux, et ils vont manquer de nourriture et seront obligés de manger leurs chevaux. Ils ne peuvent pas rester ici plus longtemps.

— Regardez là-bas, dit Calis en tendant le bras.

Erik regarda dans la direction indiquée et vit une étroite avancée sablonneuse au bord du fleuve, abritée par de hautes herbes. La compagnie descendit le long d'une longue pente à travers quelques ravines rocailleuses creusées par la pluie et déboucha sur une étendue de sable. Elle dut escalader une nouvelle hauteur avant d'arriver à l'endroit que Calis avait repéré.

Erik sauta à bas de son cheval et s'agenouilla au bord de l'eau. Il en recueillit un peu au creux de sa main et la goûta : elle était saumâtre.

— On ne peut pas boire ça, annonça-t-il.

— Je sais, répondit Calis. Forme une équipe et envoie-la chercher de l'eau en amont pour que les chevaux puissent s'abreuver. De toute façon, on ne restera pas ici très longtemps, ajouta-t-il en regardant autour de lui.

Le soleil se couchait.

Le camp fut rapidement monté. Erik veilla à ce que les dix-huit mercenaires ayant appartenu à la compagnie de Nahoot restent toujours sous surveillance. Ils ne savaient pas exactement ce qui était arrivé à Dawar et à leur autre compagnon, en dehors du fait qu'ils étaient morts, mais il était clair qu'ils ne souhaitent pas subir le même sort. De Loungville pensait qu'un autre agent se cachait peut-être encore parmi eux. Mais si c'était le cas, Erik devait admettre qu'il dissimulait parfaitement sa véritable nature. En effet, aucun des mercenaires n'avait un comportement suspect.

Le jeune homme veillait également à ce que l'on s'occupe bien des chevaux lorsque Roo vint lui porter un message de Calis.

— Le capitaine veut te voir.

Il tendit le bras en direction de l'endroit où se trouvaient Calis et de Loungville, en compagnie de Nakor, Greylock et Hatonis. Erik partit les rejoindre et surprit l'Isalani au beau milieu d'une phrase.

— ... trois fois. À mon avis, il se passe quelque chose d'étrange ici.

— C'est une position très bien défendue..., argumenta Calis.

— Non, l'interrompit Nakor. Regarde mieux. Les murs tiennent bon, c'est vrai, mais les défenseurs ne peuvent laisser entrer aucun renfort. Pourtant, le type m'a dit qu'ils avaient affaire à de nouveaux soldats à chaque fois qu'ils se lancent à l'assaut des murs. Et ils font ça trois fois par jour !

— Ce ne sont que des rumeurs, protesta de Loungville.

— Peut-être, concéda le petit homme. Mais ce n'est pas sûr. Si ces rumeurs sont fondées, alors il existe un moyen d'aller de là – il désigna le quartier ouest qui se dressait de ce côté du fleuve – à là. (Cette fois, il montra du doigt les lointaines lumières de Maharta.) C'est peut-être pour cela qu'ils ont essayé à tout prix de s'emparer de ce faubourg la semaine dernière, alors qu'il était plus simple de les laisser mourir de faim.

De Loungville se gratta le menton.

— Ils ne veulent peut-être pas se retrouver avec des ennemis dans le dos.

— Bah ! fit Nakor. Tu trouves vraiment que cette armée a l'air effrayée, toi ? Ce sont eux qui font peur aux autres. Tu me diras, ils feraient bien de commencer à s'inquiéter s'ils ne trouvent pas très vite un moyen de traverser le fleuve. Bientôt, ils n'auront plus de nourriture, à cause de leur mauvaise... (Il se tourna vers Erik.) C'était quoi, le mot que tu cherchais, déjà ?

— Logistique.

— Voilà, à cause de leur mauvaise logistique. Leurs chariots de ravitaillement sont coincés sur la route de Lanada. Certains soldats pissent en amont du fleuve et ceux qui sont en aval ne vont pas tarder à avoir la diarrhée et des maux d'estomac. En plus, ils pataugent dans le crottin de cheval jusqu'aux genoux. Et quand les hommes n'ont pas à manger, ils commencent à se bagarrer. Moi, leur stratégie me paraît simple. Ils s'emparent de ce faubourg – il fit le geste de plonger –, ils trouvent le tunnel sous le fleuve et entrent dans Maharta.

— C'est vrai qu'il existe un tunnel sous le fleuve Serpent, admit Calis.

— Mais c'est parce qu'il y a beaucoup de soubassements sous la Cité du fleuve Serpent, rappela Hatonis. Les clans ont creusé ces tunnels sur une période de deux cents ans à cause des tempêtes estivales et de la mousson. On ne peut pas emprunter un pont en toute sécurité quand l'eau monte très haut et que le vent souffle très fort.

— Ils ont aussi des grosses tempêtes, à Maharta ? lui demanda Nakor.

— Oui. Mais je ne sais pas à quoi ressemble le sol par ici.

— Aucune importance, répliqua l'Isalani. Un bon maçon trouve toujours un moyen.

— Les nains en trouveraient sûrement un, approuva Greylock.

Calis fit preuve d'une légère irritation.

— Peu importe. On court le risque de se faire tuer quelle que soit notre décision. Je me moque de savoir s'il existe un tunnel ou pas. Là n'est pas la question. Par contre, ça ne sert à rien de mourir en essayant d'entrer dans un faubourg d'où il n'y a aucun moyen de sortir.

— Et si je vais voir et que je trouve le tunnel ? proposa Nakor.

Calis secoua la tête.

— Je ne sais pas comment tu comptes entrer à l'intérieur d'un faubourg en état de siège, mais dans tous les cas, ma réponse est non. Tout le monde doit être prêt à agir dès minuit.

« J'ai appris qu'une espèce de fête doit avoir lieu ce soir. Les Panthatians et les Saaurs vont invoquer la magie en prévision de la bataille, ou quelque chose dans ce genre. Demain, la partie nord de l'armée est censée attaquer la cité.

Nakor se gratta la tête.

— C'est vrai que les ingénieurs sont en train de construire des ponts au nord du camp principal, mais ils ne sont pas finis. Alors, pourquoi organiser cette cérémonie ? En plus, je me demande vraiment quels tours les Serpents connaissent pour faire traverser le fleuve à leurs unités. Ils ont passé la journée à conjurer un sort.

— Je ne sais pas, avoua Calis. Mais j'ai bien l'intention de me trouver de l'autre côté avec toute la compagnie d'ici le lever du soleil. (Il se tourna vers Erik.) Toi, tu vas devoir t'occuper des mercenaires de Nahoot.

Erik sentit brusquement son ventre se contracter, car il savait ce que Calis allait lui demander.

— Oui ?

— Amène-les près des chevaux et fais-leur boire ceci. (Il tendit au jeune homme une grosse gourde remplie à ras bord.) Nakor l'a dosé de telle façon qu'ils restent inconscients un moment.

Erik se mit à sourire en prenant la gourde.

— Pendant une minute, je me suis dit...

— Si Nakor ne m'avait pas fourni ce somnifère, répliqua brutalement Calis, je t'aurais donné l'ordre de les tuer. Va, maintenant, remplis ta mission.

Erik tourna les talons. Il se sentait glacé jusqu'aux os et en même temps, sans savoir pourquoi, il éprouvait de la honte.

Des bruits étranges résonnaient dans le camp. La musique d'une terre lointaine se mêlait aux cris de joie et de douleur, aux jurons et aux rires, et surtout aux tambours.

Les guerriers saurs frappaient en rythme sur de gros tambours en bois couverts de peau. Le son se répercutait en écho au-dessus du fleuve tels des coups de tonnerre et puisait dans les oreilles humaines à la manière du sang. Les rites sanglants avaient pris fin et les guerriers se préparaient désormais pour la bataille qui aurait lieu au matin.

Le chant du cor et le tintement des clochettes retentissaient au rythme de l'incessant fracas des tambours.

Hatonis et ses hommes se tenaient debout près des chevaux. Erik jeta rapidement un coup d'œil et vit que les dix-huit mercenaires étaient tous inconscients. Cela le soulagea car si l'un d'eux avait échappé aux effets du somnifère, il lui aurait fallu le tuer.

Erik retourna faire son rapport à Calis.

— Ils sont tous endormis.

— S'ils peuvent dormir avec le boucan qu'il y a à côté, c'est qu'ils sont vraiment inconscients, commenta Praji.

Calis lui tendit la main.

— Au revoir, mes vieux amis.

Praji, puis Vaja et enfin Hatonis serrèrent la main du demi-elfe. De leurs compagnies respectives, il ne restait plus que huit hommes, avec lesquels ils allaient essayer de se positionner en amont du fleuve, près de l'un des ponts, pour traverser pendant l'attaque. Ils espéraient pouvoir se faufiler au milieu de toute cette confusion pour retourner à la Cité du fleuve Serpent. En effet, peu importait le résultat de la bataille à venir car, un jour ou l'autre, l'armée des envahisseurs se

présenterait aux portes de la Cité. Hatonis voulait préparer les clans en prévision de ce jour. Ils avaient été nomades autrefois, tout comme leurs cousins, les Jeshandis. S'il le fallait, ils retourneraient habiter dans les collines qui environnaient la Cité, lançant des attaques éclair contre les forces de la reine Émeraude avant de s'enfuir dans les hautes forêts. Hatonis savait en tout cas que l'issue de cette guerre se déciderait sur un autre continent et que de simples armes n'étaient pas suffisantes.

La nuit était sombre car le vent ramenait des nuages de l'océan jusqu'au rivage, qui masquaient la lumière des lunes. Seules les personnes dotées d'une excellente vision nocturne risquaient de remarquer les silhouettes se déplaçant au bord du fleuve.

Nakor renifla l'air ambiant.

— Le temps est à la pluie. Demain, sûrement, il ne fera pas beau.

Calis donna le signal. Erik se tourna et fit signe au premier groupe d'entrer dans l'eau. Le plan était simple : il s'agissait de traverser le delta à la nage – le courant y était rapide mais l'eau peu profonde – jusqu'à l'un des minuscules îlots près du mur de la ville. Ensuite, il leur faudrait trouver un moyen d'escalader la digue et de se glisser dans le port, leur objectif étant de se rendre dans la partie la plus au sud, jusqu'à l'estuaire où se trouvaient les chantiers navals. Ce lac naturel, alimenté par le fleuve, communiquait avec le port et permettait ainsi de mettre les navires à la mer. Calis disposait de toutes ces informations grâce à des agents, qui parcouraient le continent pour lui depuis des années. Mais en dehors de cela, il connaissait très peu le port de Maharta. Il n'aurait jamais pensé que la reine Émeraude avait besoin d'une flotte de guerre si Roo ne lui avait pas suggéré l'idée.

La dernière partie du plan était aussi simple que le reste. Après avoir incendié les chantiers navals, la compagnie devait voler un bateau et remonter la côte jusqu'à la Cité du fleuve Serpent. Mais Erik n'arrêtait pas de se dire que simplicité ne rimait pas forcément avec facilité.

L'eau était glaciale mais le jeune homme s'y habitua rapidement. Ses compagnons avaient enveloppé leur épée, leur bouclier et leur armure dans du tissu afin de faire le moins de bruit possible. Certains avaient même abandonné leurs armes les plus lourdes pour pouvoir nager plus librement.

Le chemin qu'ils devaient emprunter était périlleux car il était à portée des sentinelles de l'armée de la reine et des soldats qui montaient la garde sur les remparts du faubourg. Les torches qui brillaient au sommet de la muraille montraient bien que le vacarme au sein du camp ennemi avait alerté la garnison. Les assiégés devaient savoir que quelque chose se préparait. Erik espéra qu'ils continueraient à observer les lumières au sommet de la colline sans regarder le rivage à leurs pieds.

Tous les membres de la compagnie étaient de bons nageurs, car ceux qui ne savaient pas nager auparavant avaient été entraînés lors de leur séjour dans le camp à l'extérieur de Krondor. Pourtant, lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit qui servait de premier point de ralliement, un îlot sablonneux à l'embouchure du fleuve, trois hommes manquaient à l'appel. Un rapide passage en revue leur apprit que trente-deux hommes se tenaient sur l'îlot, exposés à la vue de tous malgré la présence d'un arbre solitaire et de quelques herbes hautes. Calis ordonna à tout le monde de se remettre à l'eau. Erik attendit que ses camarades aient tous plongé et regarda rapidement autour de lui à la recherche des trois disparus. Puis il entra dans l'eau à son tour.

Le delta s'élargit et le courant se fit plus fort à mesure qu'ils se rapprochaient de la cité. L'eau commençait à avoir un goût de sel. Erik entendit quelqu'un tousser, cracher et battre des bras dans la pénombre, comme si la personne suffoquait. Le jeune homme nagea en direction du bruit mais lorsqu'il arriva sur place, tout n'était plus que silence. Il regarda tout autour de lui en tendant l'oreille. Puis il se résigna et recommença à nager en direction du rivage, qui était encore loin.

Tout à coup, il s'écorcha le genou contre un banc de sable immergé. Puis il se sentit basculer dans une zone plus profonde

et aspirer par le courant plus rapide. Il lutta pour garder la tête hors de l'eau.

Mais son armure l'entraînait vers le fond et il dut faire appel à toute sa volonté pour continuer à nager en surface. Il s'était entraîné pendant des heures à nager avec son épée et son bouclier sur le dos, mais aucun exercice ne l'avait préparé à ce cauchemar et à ces ténèbres humides.

Il avait la poitrine brûlante et les bras comme du plomb. Il s'obligea à continuer d'avancer : soulever un bras et le plonger dans l'eau, battre des pieds, puis soulever l'autre et battre des pieds de nouveau. Il continua à nager sans savoir quelle distance il avait parcourue ni celle qu'il lui restait encore à parcourir.

Puis il remarqua que les sons, autour de lui, avaient changé et s'aperçut qu'il s'agissait du clapotis de l'eau contre les rochers. Il entendit également des hommes tousser et jurer à voix basse en se mouchant pour expulser l'eau qu'ils avaient aspirée. Erik se propulsa en avant grâce à un reste d'énergie et heurta un rocher la tête la première.

Une lumière rouge explosa derrière ses paupières avant de se réduire à une boule qui s'éloigna dans un tunnel noir comme de l'encre.

Erik s'étrangla, recracha l'eau qu'il avait avalée et vomit. Puis il se tourna sur le côté et heurta de nouveau un gros rocher. La voix de Roo résonna à son oreille.

— Arrête, espèce d'idiot, ou tu vas encore t'assommer ! Reste tranquille !

Erik souffrait. Son corps lui paraissait prisonnier d'une crampe immense.

Le jeune homme ne s'était jamais senti aussi mal de toute sa vie.

— Tu as bu la tasse, lui apprit Biggo, qui se trouvait tout près. Si je n'avais pas été debout sur le rocher que tu as heurté en nageant, je ne sais pas si on t'aurait retrouvé.

— Merci, dit faiblement Erik.

Ses oreilles bourdonnaient et son visage ainsi que son nez étaient douloureux. Pour le moment, il ne se réjouissait guère, vu son état général, d'être toujours en vie.

— Tu peux bouger ? vint lui demander Calis.

Erik se leva, les jambes en coton, et répondit :

— Bien sûr.

Il aurait pourtant aimé rester assis un moment, mais savait qu'on l'abandonnerait là s'il n'était pas capable de suivre les autres.

Il regarda autour de lui. Puis il fit un rapide calcul en plissant les yeux. Seuls treize hommes se tenaient sur les rochers. Il regarda chaque visage et se tourna vers Biggo.

— Où est Luis ?

— Quelque part là-dedans, répondit son ami en inclinant la tête en direction du fleuve.

— Par tous les dieux, murmura le jeune homme.

Trente-cinq personnes étaient entrées dans le fleuve et seules treize d'entre elles avaient réussi à atteindre la rive opposée.

— Peut-être que quelques-uns de nos compagnons se sont échoués à des endroits différents, suggéra Sho Pi.

Erik acquiesça. Mais il savait qu'en réalité, ils avaient probablement été entraînés vers la mer, à moins de s'être noyés dans le delta.

Les treize survivants se trouvaient à l'extrémité de la digue la plus au sud du port. Il ne s'agissait en fait que d'une longue barre de rochers construite pour empêcher la marée de gêner la navigation dans le port. Sur un geste de Calis, tous se mirent en file indienne et avancèrent avec précaution sur les gros rochers empilés les uns sur les autres. Dans les ténèbres, cet itinéraire s'avérait dangereux. Au bout d'une demi-heure de lente progression, ils parvinrent à une route plate construite au sommet des pierres.

— Ils ont dû bâtir cette route pour pouvoir amener plus de rochers par chariot quand ils ont besoin de réparer la digue après une tempête, chuchota Nakor.

Calis hocha la tête et fit signe à ses compagnons de se taire. Puis il désigna un point lumineux au loin. Il s'agissait d'un

petit bâtiment situé à quelques centaines de mètres de là, à l'endroit où la digue devenait la jetée proprement dite. Ils étaient sûrs d'y trouver des soldats pour la défendre.

Erik jeta un coup d'œil en direction de l'entrée du port et en eut le ventre noué.

— Capitaine ! chuchota-t-il.

— J'ai vu, lui répondit le demi-elfe.

Erik s'aperçut que les autres avaient suivi son regard et contemplaient les eaux du port, à l'entrée duquel trois navires avaient été coulés pour empêcher la flotte des envahisseurs de passer. Une flottille de bateaux était blottie contre les quais tels des poussins contre leur mère, mais aucun ne paraissait avoir un tirant d'eau assez faible pour sortir du port en dépit des épaves.

Les deux gardes qui faisaient le guet dans la cahute concentraient toute leur vigilance sur le fleuve, si bien qu'ils se laissèrent prendre par surprise sans même savoir que Calis s'était glissé derrière eux. N'utilisant que ses mains, le demi-elfe les neutralisa rapidement et les déposa sur le sol de la cabane. Puis il fit signe à ses hommes de se rassembler autour de lui.

— Les consignes sont simples, annonça-t-il. On attend jusqu'au matin, jusqu'à ce qu'on entende les premiers bruits de la bataille. La reine Émeraude essaiera sans doute de faire passer quelques petites embarcations autour de la digue, alors certains défenseurs viendront peut-être par ici. Mais le plus gros de l'armée se trouvera au nord, sur les remparts, pour protéger la cité côté terre. À ce moment-là, nous devons traverser toute la jetée, prendre à gauche en direction de l'estuaire des chantiers navals et y mettre le feu. Tuez toute personne qui essaiera de vous en empêcher.

« Ensuite, une fois la mission accomplie, on reviendra sur les quais pour voler un bateau avec le tirant d'eau le plus faible possible, et on essaiera de sortir de ce merdier. Si vous ne pouvez pas revenir au port, essayez de sortir au nord-ouest de la ville et de vous rendre à la Cité du fleuve Serpent par voie de terre. (Il dévisagea chacun de ses compagnons.) À partir de maintenant, c'est chacun pour soi, les garçons. Personne ne doit s'attarder pour attendre un camarade. Si aucun de nous ne

réussit à rentrer à Krondor, alors on aura fait tout ça pour rien. Si nombre d'entre nous doivent mourir, essayons de faire en sorte que ces sacrifices ne soient pas inutiles.

Il ne reçut pour toute réponse que des hochements de tête sinistres. Puis les hommes s'installèrent du mieux qu'ils pouvaient autour de la cahute et attendirent.

Erik tremblait. Il essayait de somnoler mais la douleur lancinante dans son crâne l'empêchait de dormir. Il n'arrivait pas à croire qu'on puisse se sentir fatigué à ce point. De plus, il avait extrêmement mal au nez et cette souffrance l'épuisait – jamais aucune douleur ne lui avait fait pareil effet.

— Il est cassé, annonça Roo.

— Quoi ? demanda Erik.

Il se retourna et s'aperçut que son ami était visible dans la pénombre qui précédait l'aube.

— Ton nez. Il est dans un sale état. Tu veux que je le remette en place ?

Le jeune homme savait qu'il aurait dû refuser, mais il se contenta d'acquiescer. Roo avait participé à suffisamment de bagarres pour savoir ce qu'il faisait. Il posa ses deux mains de chaque côté du nez d'Erik et remit les os en place d'un geste vif.

La douleur envahit la tête d'Erik telles des piques de fer brûlantes. Les larmes lui montèrent aux yeux et il crut qu'il allait s'évanouir. Puis, brusquement, la douleur qui l'avait gêné toute la nuit diminua et cessa de le lacer. Son visage n'allait peut-être pas s'effondrer après tout, songea-t-il.

— Merci, murmura-t-il en essuyant ses larmes.

Un rugissement empêcha Roo de répondre. On aurait dit que les cieux venaient de s'ouvrir et qu'un millier de dragons criait leur colère. Puis un son caverneux retentit, imitant le bruit d'une immense cascade se jetant dans une gorge. Sur le rivage opposé, un vent puissant se leva.

— Ça alors ! s'exclama Nakor. Tu parles d'un tour !

Sur l'autre rive s'éleva une intense lumière blanche, brillante et bordée de vert pâle. Elle se courba au-dessus du fleuve et se déploya lentement tout en continuant à monter vers le ciel. Des cavaliers saurs et humains s'engagèrent

timidement dessus, puis pressèrent les flancs de leurs montures rétives. Les chevaux finirent par accepter d'avancer, lentement, suivant la progression du pont de lumière.

— Voilà pourquoi ils se sont massés près de l'embouchure du fleuve, juste en face de Maharta, s'écria Nakor. Ils n'avaient pas besoin de ponts. Ils utilisent les sortilèges des prêtres pour faire traverser leur armée.

— On se met tout de suite au travail ! ordonna Calis.

Il se leva et s'engagea sur la jetée. Ils arrivèrent sur les quais sans incident, car les quelques personnes présentes les ignoraient, perdues dans la contemplation du pont qui continuait à avancer en direction de la ville tout en s'élevant vers le ciel. Erik s'obligea à ne prêter attention qu'à son capitaine et dut pousser plus d'une personne pour ne pas perdre Calis de vue.

Ils traversèrent en courant une succession de rues étroites sur une mince langue de terre entre des canaux. Erik ne savait pas où il était mais pensait pouvoir retrouver l'endroit d'où ils étaient partis en revenant sur ses pas.

Puis le petit groupe tourna à gauche et se retrouva sur un grand boulevard. Une troupe de cavaliers passa à côté d'eux sans s'arrêter. Tous étaient vêtus d'une tunique et d'un pantalon blancs, avec un turban rouge et un gilet noir. Un autre soldat vêtu à l'identique arriva quelques instants plus tard et arrêta sa monture près de Calis en criant :

— Où allez-vous comme ça ?

— On nous a donné l'ordre d'aller garder l'estuaire. Il est en danger !

Cette réponse laissa le cavalier perplexe. Mais l'incroyable vision du pont de lumière le bouleversait au point qu'il crut le mensonge de Calis et se remit en route.

Les treize hommes du royaume atteignirent l'extrémité du boulevard et tournèrent dans une autre rue. Erik s'arrêta. Devant lui, un bassin de radoub se détachait sur le ciel. Un grand navire s'y trouvait en réparation, la quille à l'envers pour faciliter le nettoyage de la coque. Les supports en bois s'étendaient sur une distance de cent trente mètres et la poupe du navire dépassait encore. Le jeune homme regarda au-delà du

bassin et aperçut l'estuaire, qui formait un lac jouxtant le port. Des chantiers de construction tels que celui-ci bordaient l'estuaire, formant les trois quarts d'un cercle quasiment parfait.

— Prends quelques hommes et pars à droite, lui dit de Loungville. Va jusqu'au dernier chantier et brûle tout sur ton passage. Ensuite, essaye de retourner au port. Mais n'oublie pas, c'est chacun pour soi !

Sur ce, il tendit la main et serra brièvement le bras d'Erik. Puis il courut en direction des bassins qui se dressaient sur la gauche.

Erik se tourna vers Roo, Nakor et Sho Pi, qui se trouvaient juste à côté de lui.

— Suivez-moi, tous les trois.

Il se mit à courir, les tempes bourdonnantes. Il avait également les genoux flageolants, le cœur battant et les nerfs à vif, mais il s'efforça d'ignorer toutes ces manifestations. Au bout d'un moment, la douleur diminua dans son crâne.

Des cavaliers passèrent à côté d'eux, galopant dans la direction d'où venaient les quatre hommes. À un moment donné, Erik eut à peine le temps de s'écarter, car l'un des cavaliers parut vouloir le renverser plutôt que d'essayer de contrôler sa monture. L'expression sur le visage de l'individu apprit à Erik qu'il ne s'agissait pas de soldats obéissant aux ordres, mais d'hommes que la terreur poussait à fuir.

Il était cependant difficile de les en blâmer, songea le jeune homme en jetant un coup d'œil vers le ciel. Le pont couvrait à présent un quart du fleuve et des milliers de Saaurs s'y trouvaient déjà rassemblés. Leurs cris de guerre résonnaient dans le lointain comme des coups de tonnerre incessants.

Erik aperçut deux autres bassins au détour d'un virage.

— Sho Pi, va mettre le feu à ces bassins. Nakor, aide-le.

Erik attrapa le bras de Roo et l'entraîna en direction d'une cabane qui se dressait devant un autre ber en bois, gigantesque. Celui-ci était vide, contrairement au premier. Mais la porte du bâtiment était verrouillée. Erik en fit rapidement le tour et trouva une seule fenêtre. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur et

s'aperçut que la hutte n'était pas habitée. Il fracassa la fenêtre à l'aide de son bouclier et se tourna vers son ami en disant :

— C'est le moment de mettre ta petite taille à profit.

Il fit la courte échelle à Roo qui s'empressa, une fois à l'intérieur, d'aller lui ouvrir la porte.

— Qu'est-ce qu'on pourrait brûler ? demanda Erik.

— Il y a du parchemin et une torche. Tu as une pierre à briquet ?

Erik chercha dans la bourse à sa ceinture et en sortit la pierre. Roo la frotta contre la lame de sa dague pour obtenir une étincelle et allumer la torche.

Lorsque celle-ci se mit à brûler, il la plongea dans le tas de parchemins jusqu'à ce qu'ils prennent feu à leur tour. Alors les deux jeunes gens sortirent de la hutte en courant. Erik conduisit son ami jusqu'au bassin et aperçut une pile de copeaux de bois. Il les rassembla au pied du ber et laissa Roo y mettre le feu. Les débris brûlèrent lentement en dégageant une fumée noire, mais de belles flammes finirent par s'élever.

Erik regarda autour de lui et aperçut un peu de fumée à l'autre bout de l'estuaire, mais aucun incendie important. Il fit signe à Roo de le suivre et courut jusqu'au bâtiment suivant. Celui-ci était gardé par un ouvrier et sa famille, qui comptait trois hommes d'âge moyen ainsi que quatre adolescents prêts à se battre. Tous étaient armés de marteaux et de barres de fer.

— Écartez-vous, ordonna Erik.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda le plus âgé.

— Je regrette d'avoir à dire ça à un artisan, mais je suis obligé d'incendier votre établissement. Le ber et vos outils doivent également brûler.

— Il faudra d'abord me passer sur le corps, répondit l'autre en plissant les yeux.

— Écoutez, je ne veux pas me battre contre vous, mais je ne laisserai personne construire des navires pour la reine Émeraude, annonça Erik. Est-ce que vous comprenez ?

— Mais c'est tout ce que j'ai, protesta l'ouvrier.

De la pointe de son épée, Erik désigna le pont vert et blanc qui s'avavançait lentement dans leur direction.

— Ils vous prendront tout ce que vous possédez. Ils violeront votre femme et vos filles et vous tueront. Même s'ils vous laissent vivre, vous deviendrez leurs esclaves et serez forcés de construire des navires pour leur permettre de traverser l'océan jusqu'à mon pays, où ils nous tueront, moi et les miens.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on y fasse ? répliqua l'homme, l'implorant et le défiant tout à la fois.

— Prenez un bateau et allez-vous-en, l'ami, répondit Erik. Prenez vos fils et vos filles et fuyez tant qu'il est encore temps. Allez jusqu'à la Cité du fleuve Serpent et résistez là-bas le plus longtemps possible. Si vous ne partez pas tout de suite, je vous tuerai.

Biggo et deux autres compagnons rejoignirent Erik en courant. La vue de cinq hommes armés fut plus que l'ouvrier ne pouvait en supporter. Il hocha la tête en disant :

— Donnez-nous une heure.

Erik secoua la tête.

— Je ne peux vous laisser que cinq minutes. Ensuite, je commencerai à tout incendier.

Il aperçut un petit voilier ancré non loin de là.

— C'est à vous ?

— Non, il appartient à mon voisin.

— Alors volez-le et partez.

Erik fit signe à ses compagnons de se déployer. Au moment où Biggo passait à côté de lui, l'un des garçons s'écria :

— Non, père ! Je ne les laisserai pas brûler notre maison !

Avant que Biggo ait le temps de se retourner, le jeune homme lui asséna un coup de barre de fer en travers de la nuque. Erik s'écria : « Non ! » mais il était trop tard. Le craquement sinistre qui s'ensuivit lui apprit que la nuque de son ami n'y avait pas résisté.

Roo se jeta sur le jeune homme et lui donna un coup de bouclier au visage. Le garçon tomba à la renverse au milieu de ses oncles et cousins. Il laissa tomber sa barre de fer, qui atterrit un peu plus loin sur les pavés. Erik regarda le corps immobile de Biggo.

L'ouvrier et sa famille restèrent figés sur place tandis que Roo s'avavançait au-dessus du garçon, l'épée levée pour mettre fin à son existence. Erik s'interposa et attrapa son ami, qu'il repoussa.

— Pourquoi ? cria-t-il en se penchant à son tour sur le gamin terrorisé.

Il l'attrapa par sa tunique et le souleva d'une seule main, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent nez à nez. La terreur tordait le visage du garçon. Puis Erik entendit une voix de femme s'élever derrière lui.

— Ne lui faites pas de mal !

Le jeune homme se retourna et vit une femme qui se tenait tout près, les larmes inondant son visage.

— C'est mon fils unique !

— Il a tué mon ami ! cria Erik. Pourquoi est-ce que je devrais le laisser en vie après ça ?

— Il est tout ce que j'ai.

Erik sentit sa colère s'évanouir. Il poussa le gamin dans les bras de sa mère en disant :

— Allez-vous-en. Maintenant ! rugit-il en voyant le garçon hésiter. Brûle tout ! ajouta-t-il en se tournant vers Roo.

Ce dernier entra avec une torche dans la maison de la famille, qui observait la scène, impuissante.

— Prenez ce voilier et partez, leur dit Erik. Sinon, vous mourrez tous !

Le père hocha la tête et emmena son petit groupe. Erik s'agenouilla auprès de Biggo et le fit rouler sur le dos. Il vit que son ami avait gardé les yeux grands ouverts. Brusquement, le jeune homme entendit quelqu'un éclater de rire. Il se retourna et vit que Nakor se tenait derrière lui.

— Il a l'air surpris, expliqua l'Isalani.

Erik se surprit à rire à son tour, car c'était vrai. Il n'y avait ni colère ni peur sur le visage de Biggo, uniquement de l'étonnement.

Erik se releva.

— Je me demande si la déesse de la Mort est comme Biggo l'imaginait.

Il se retourna et vit Roo sortir du bâtiment, d'où s'échappait déjà de la fumée.

— Venez, dit Erik. On n'a presque plus le temps.

Roo regarda en direction du fleuve et vit que le pont avait déjà quasiment franchi la moitié de la distance. Des bruits de bataille, des cris et le fracas des armes résonnaient au nord de la cité, du côté terre. Une brèche avait dû s'ouvrir dans les remparts ou s'y ouvrirait bientôt, lorsque les défenseurs fuiraient la magie de la reine Émeraude et son armée.

De l'autre côté de l'estuaire s'élevaient des nuages de fumée, prouvant que Calis et son groupe menaient leur mission à bien. Sho Pi et deux compagnons coururent jusqu'à un autre ber et y mirent le feu. Pendant ce temps, Erik et Roo descendirent une volée de marches en pierre jusqu'à une série de petits abris en bois construits sur une pointe rocheuse. C'était visiblement là que l'on assemblait différentes pièces. Les abris prirent feu rapidement. Nakor, de son côté, continua à courir.

Les deux jeunes gens arrivèrent sur les quais et découvrirent que l'incendie avait gagné l'autre côté de la rue et devenait de plus en plus important. Longeant les flammes, Erik courut jusqu'au chantier suivant, qu'il commença également à faire brûler.

En revenant vers la rue principale, le jeune homme remarqua une foule de gens qui couraient dans tous les sens. Beaucoup portaient des baluchons. L'ennemi avait donc dû entrer dans la cité.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Roo en tirant sur la manche de son ami.

— C'est le capitaine ! répliqua Erik en désignant Calis, de Loungville et Nakor au milieu de la foule qui les avala.

— Tout le monde va au port ! cria Erik au cas où des membres de la compagnie se trouveraient à proximité.

Les deux jeunes gens se frayèrent un chemin à travers la foule. Erik se servit de sa corpulence et de sa force pour écarter les gens sur son passage. Roo ne le lâchait pas d'une semelle, mais ils avaient perdu les autres de vue.

Dans une ruelle, sur le côté, ils rattrapèrent de Loungville.

— Où est le capitaine ? cria Erik.

— Quelque part, là devant.

Le jeune homme remarqua que le sergent avait récolté une entaille au bras et qu'il l'avait pansée hâtivement.

— Vous allez bien ? s'inquiéta Erik.

— Je devrais pouvoir survivre aux prochaines minutes, répliqua de Loungville.

— Mais où vont tous ces gens ? cria Roo.

— Au même endroit que nous, répondit le sergent. Ils vont au port. La cité est sur le point de tomber et tout le monde est à la recherche d'un bateau. Il va juste falloir qu'on en trouve un avant eux.

Roo jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Au moins, on a réussi à incendier les chantiers navals.

— C'est déjà ça, admit de Loungville.

C'est alors qu'il se mit à pleuvoir.

Chapitre 24

ÉVASION

Erik se retourna.

— Les incendies !

— Qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse ? demanda le sergent tandis que de plus en plus de gens passaient autour d'eux.

Soudain, ils virent arriver Calis. Nakor et Sho Pi apparurent tout aussi brusquement aux côtés du demi-elfe.

— Il faut qu'on y retourne ! s'écria le petit homme.

— Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? protesta à nouveau de Lounville.

— Il ne faut pas que les feux s'éteignent ! (Comme pour les narguer, la pluie redoubla d'intensité, passant d'une légère averse à des trombes d'eau.) S'ils brûlent assez fort, seule la pire des tempêtes parviendra à les éteindre.

Calis hocha la tête. Le groupe se remit en route en direction des chantiers navals. Erik regarda autour de lui à la recherche de Roo et se mit à crier dans la langue du roi avec le faible espoir d'être entendu par-dessus le vacarme.

— Tout le monde retourne à l'estuaire ! Il faut alimenter les feux !

Quoi qu'il puisse se passer dans les autres parties de la cité, une véritable émeute s'était déclenchée sur les quais. Des soldats envoyés pour maintenir l'ordre ajoutaient à la panique générale en cherchant eux aussi à trouver des navires. Personne ne paraissait s'inquiéter du fait que l'entrée du port était bouchée par des épaves et que seules des embarcations à faible tirant d'eau réussiraient à passer.

Les équipages des navires tentaient de repousser les habitants qui y cherchaient refuge. Certains capitaines levèrent

l'ancre pour mettre un peu de distance entre leur vaisseau et la foule sur les quais. Brusquement, six cavaliers surgirent au grand galop. Hommes et femmes se mirent à hurler en tentant de s'écarter de leur passage.

— Récupérez les chevaux ! s'écria Erik.

L'animal qui venait en tête rua à cause de la foule qui l'entourait de toute part. Erik bondit et attrapa le bras du cavalier surpris. Le jeune homme arracha le malheureux de sa selle en faisant preuve d'une force étonnante, compte tenu de son épuisement. Il assomma le cavalier d'un terrible coup de poing et le jeta à terre, un geste qui équivalait à une condamnation à mort car la foule allait le piétiner. Mais Erik n'éprouvait aucune sympathie pour quelqu'un qui n'aurait pas hésité à écraser des femmes et des enfants pour pouvoir assurer sa propre survie.

Les yeux du cheval étaient blancs de peur et ses narines dilatées. Il essaya de reculer et sentit qu'un autre cheval se trouvait derrière lui. Alors, sans hésiter, il décocha une ruade. Ses sabots heurtèrent un innocent marchand, les bras chargés de ses six dernières jarres d'onguent – toute sa fortune. Les jarres volèrent dans les airs et se brisèrent sur le sol. Leur corpulent propriétaire manqua de s'évanouir sous la violence du choc. Erik prit le temps de le rattraper et de le remettre debout tout en retenant d'une seule main les rênes du cheval.

— Restez debout, mon brave ! lui cria-t-il. Si vous tombez, vous mourrez !

Le marchand hocha la tête et Erik le laissa partir car il n'avait plus de temps à perdre. Il se mit en selle et vit que Calis et les autres avaient suivi son exemple, à l'exception de Nakor, que le dernier cavalier venait d'attaquer. Erik pressa les flancs de sa monture et le hongre, terrorisé, bondit en avant. Les mains sûres de son nouveau cavalier le guidèrent à travers la foule jusqu'à l'endroit où Nakor s'efforçait de ne pas se faire embrocher par un cimenterre. Erik sortit son épée et fit tomber le cavalier d'un seul coup circulaire. Nakor bondit sur la selle désormais vide.

— Merci, Erik. J'ai attrapé les rênes avant de réfléchir à la façon dont j'allais lui faire abandonner son cheval.

Le jeune homme fit volter sa monture pour suivre celle de Nakor et rattraper Calis et de Loungville. Les deux cavaliers restants n'essayèrent pas de s'interposer et préférèrent les laisser partir, bien contents de pouvoir garder leur monture.

Grâce aux chevaux, ils purent aisément traverser la foule agglutinée, qui les aurait entraînés s'ils avaient été à pied. D'ailleurs, il y avait moins de monde dans la rue qui conduisait à l'estuaire. Mais la pluie continuait à tomber et Nakor et Erik s'aperçurent, au détour d'un virage, que les incendies commençaient à diminuer.

Le jeune homme essaya de rester aussi près que possible des flammes, car à cet endroit, il avait moins de mal à passer entre les habitants effrayés. Le hongre ne cessait de résister à cause du feu, mais Erik avait une bonne assiette et raccourcit les rênes pour garder l'animal sous contrôle.

Tout au bout de l'estuaire, où avait été allumé le premier incendie, le ber et la coque du navire étaient intacts bien qu'un peu noircis. Les flammes, pourtant bien hautes quelques minutes plus tôt, commençaient désormais à vaciller. Erik aperçut une maison abandonnée, de l'autre côté de la rue, et chevaucha dans sa direction. Puis il bondit à bas du cheval et lui donna une tape sur la croupe pour le renvoyer.

Le jeune homme courut à l'intérieur de la maison et vit que tout avait été retourné, sans doute par des pillards ou par les occupants eux-mêmes, à la recherche de leurs quelques objets de valeur. Erik attrapa une chaise, ressortit et traversa la rue en courant pour jeter l'objet dans les flammes. Il fit ainsi plusieurs aller et retour sous la pluie, jetant les meubles les plus légers pour alimenter le feu. Comme Nakor l'avait prédit, dès que l'incendie atteignit une certaine température, il se remit à progresser, en dépit de la pluie, qui paraissait redevenir une simple bruine et non plus une sérieuse averse.

Dans la maison suivante, Erik trouva d'autres objets inflammables et les jeta à leur tour dans les flammes. Lorsqu'il fut certain que le ber et la coque continueraient à briller, il regarda le long des quais et sentit son cœur sombrer. Son brasier était le seul qui résistait encore à la pluie. Mais il ne pouvait pas tout faire à lui seul.

Il courut jusqu'à un autre brasier quasiment éteint et aperçut un magasin de l'autre côté de la rue. Quelqu'un avait forcé la porte en bois et l'un des battants restait suspendu à un gond tandis que l'autre gisait dans la rue. Erik souleva ce battant et courut jusqu'au bassin en contrebas. Il jeta la porte aussi loin qu'il le put et la regarda atterrir au bord des flammes qui crépitaient. Mais au lieu d'alimenter l'incendie, cela ne fit que l'éteindre davantage.

Erik jura et retourna en courant au magasin. Sa façade était quasiment intacte car la personne qui avait forcé la porte n'avait fait que jeter un coup d'œil à l'intérieur avant de s'enfuir. En effet, on y vendait des fournitures pour bateau et il n'y avait rien d'intéressant pour un pillard. Erik se hâta de traverser le magasin et trouva dans l'arrière-boutique plusieurs mètres de voile. Mieux encore, il dénicha des barils de poix. Il en fit rouler un jusque dans la rue et le souleva pour le lancer directement dans le foyer. Le jeune homme fut satisfait de voir que le baril se brisait à l'atterrissage et que la poix commençait immédiatement à brûler. Erik s'écarta d'un pas lorsqu'un geyser de flammes jaillit vers le ciel.

Nakor accourut en disant :

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? Ça a fait un joli bruit.

— C'est de la poix, répondit Erik. Il y en a plein à l'intérieur.

Il retourna dans le magasin, Nakor sur les talons. Le petit homme regarda tout ce qui se trouvait à sa disposition et sélectionna plusieurs tonnelets qu'il mit de côté devant le magasin avant de se précipiter de nouveau à l'intérieur. Pendant ce temps-là, Erik en profita pour lancer un nouveau baril de poix dans les flammes. Lorsqu'il revint vers le magasin, Nakor en sortait, plié en deux pour faire rouler un autre baril.

Erik fit une pause et se tourna vers l'ouest. Dans les cieux, le pont de lumière avait presque atteint le sommet de l'arc qu'il décrivait. Les Saurs et les mercenaires qui se tenaient au bord étaient suspendus à plusieurs mètres au-dessus de l'eau.

— Ah, si tu savais, mon garçon, comme j'aimerais connaître un tour qui fasse disparaître cette chose comme ça –

Nakor claqua des doigts. Ce serait quelque chose, de les voir tous tomber dans le fleuve.

Erik alla chercher un quatrième baril et les deux hommes les firent rouler côte à côte sur les pavés en direction du troisième bassin de radoub.

— Pourquoi est-ce qu'il n'y a pas un magicien qui les en empêche ? demanda Erik, presque à bout de souffle en raison de l'effort qu'il fournissait.

— La magie guerrière est difficile à maîtriser, expliqua Nakor. Le premier magicien jette un sort. Le deuxième riposte et en jette un autre. Le troisième bloque le sort du deuxième, mais le quatrième entre en scène et lance encore un autre sortilège. Ils restent tous là, à essayer de se vaincre les uns les autres, et pendant ce temps-là, l'armée se ramène et les taille en pièces. C'est très dangereux et il n'y a pas beaucoup de magiciens qui ont envie de s'y frotter. La surprise est la clé du succès.

Il s'arrêta au sommet de la rampe qui surplombait l'un des bâtiments principaux des chantiers navals et fit rouler le baril en le guidant d'un coup de pied.

— Je suis sûr que le tour des Panthatians serait très facile à annuler si on donnait le temps de l'étudier à un magicien puissant, reprit-il. Il y a beaucoup de prêtres-serpents qui se concentrent pour créer ce pont. Ce doit être très difficile pour eux et donc facile à perturber. C'est comme de défaire un tricot. Tu tires sur la bonne maille et tout s'en va.

Nakor s'aperçut qu'Erik le regardait comme s'il attendait quelque chose de lui.

— Oh, moi, je ne sais pas comment faire, avoua-t-il en souriant. Mais Pug du port des Étoiles ou quelques-uns des Très Puissants Tsurani sauraient sûrement comment s'y prendre.

Erik ferma les yeux pendant quelques secondes.

— Bon, puisqu'ils ne vont certainement pas venir à notre aide, on va devoir se débrouiller tout seuls, décida le jeune homme. Allez, venez !

Tandis qu'ils couraient de nouveau vers le magasin, Nakor poursuivit son explication.

— De toute façon, même si Pug ou un autre magicien essayait d'interrompre le sortilège, la reine Émeraude a suffisamment de magiciens de son côté pour le réduire en cendres... (Il s'arrêta brusquement.) J'ai une idée !

Erik s'arrêta lui aussi, haletant.

— Laquelle ?

— Va chercher les autres. Dis-leur de voler un bateau ici, dans l'estuaire. Partez tout de suite, sans attendre. Sortez vite du port. Je vais m'occuper des incendies !

— Mais comment ? protesta Erik.

— Je te raconterai plus tard. Va, maintenant, dépêche-toi !

Le petit homme courut vers le magasin. Erik, de son côté, prit une profonde inspiration et fit demi-tour. De nouveau, il se mit à courir en dépit de sa fatigue et partit à la recherche de Calis et des autres.

Il retrouva le capitaine, Sho Pi et de Loungville de l'autre côté de l'estuaire. Ils étaient bien sûr occupés à faire repartir un feu. Les cadavres de deux gardes prouvaient qu'on avait essayé de les en empêcher.

La pluie redoubla de nouveau et Erik se retrouva trempé jusqu'aux os en rejoignant Calis.

— Nakor a dit qu'on devait prendre un bateau et partir tout de suite.

— Il y a encore trop de bassins de construction intacts, objecta le demi-elfe.

— Il m'a demandé de vous dire qu'il s'en occupait. Apparemment, il a trouvé un bon tour.

Aussitôt, Calis laissa tomber la planche qu'il était sur le point de lancer dans le brasier crépitant.

— Est-ce que tu as vu des bateaux en venant ?

Erik secoua la tête.

— Mais c'est vrai que je n'ai pas fait attention.

Ils remontèrent la route en courant jusqu'au premier escalier de pierre descendant vers les quais situés en contrebas. De petits incendies brûlaient toujours à cet endroit, mais ils dégageaient surtout beaucoup de fumée, d'autant que l'averse devenait de plus en plus importante. Il s'agissait désormais

d'une pluie torrentielle qui obscurcissait l'arche mystique, laquelle arrivait désormais aux trois quarts de son parcours.

— Il y a une embarcation là-bas, annonça Erik en scrutant le fleuve.

— Non, répliqua Calis en suivant son regard. Elle a chaviré.

Ils se déplacèrent au bord de l'estuaire. Plus d'une fois, ils crurent apercevoir quelque chose pour finalement ne trouver qu'une coque renversée ou une proue pulvérisée.

— Là-bas, regardez ! s'exclama soudain Sho Pi. Attaché à une bouée !

Calis se débarrassa de ses armes et plongea. Erik inspira et se jeta dans l'eau à son tour, suivant son capitaine au bruit plus qu'à la vision. Chacun de ses gestes menaçait d'être le dernier tant la fatigue et le froid absorbaient le peu d'énergie qui lui restait.

Mais il finit par arriver jusqu'à l'embarcation, un bateau de pêche doté d'un grand compartiment à moitié rempli de saumure pour conserver le poisson. L'unique mât était soigneusement attaché le long de la coque, à bâbord.

— Y a-t-il parmi vous des marins qui savent manœuvrer ce genre d'embarcation ? demanda Calis.

Erik se hissa par-dessus bord et se laissa à moitié tomber à l'intérieur du bateau avant de répondre.

— Je ne peux mettre en pratique que ce que j'ai appris sur le *Revanche de Trenchard*. Je viens des montagnes, moi, vous vous rappelez ?

De Loungville jeta un coup d'œil dans le placard à voiles.

— Dans tous les cas, il n'y a pas de voiles.

Il se pencha pour regarder sous le plat-bord et trouva deux paires de rames. Calis s'assit, prit l'une des paires et la fixa dans les tolets pendant que de Loungville coupait les amarres qui maintenaient l'embarcation attachée à la bouée. Puis il déballa la deuxième paire d'avirons et se mit à ramer au rythme de Calis.

Sho Pi trouva le gouvernail et la barre et les installa. Erik, de son côté, se laissa glisser sur le pont du bateau, qui prenait l'eau. Il était trempé jusqu'aux os, fourbu et épuisé, mais se

sentait presque reconnaissant de pouvoir s'asseoir sans avoir à bouger.

— Quelqu'un a vu Roo ? demanda-t-il. Et Jadow, et Natombi ?

De Loungville secoua la tête.

— Et toi, tu as vu Biggo ?

— Il est mort, répondit le jeune homme.

Alors le sergent lui donna l'ordre de trouver un seau.

— On va finir à la nage si on continue à prendre l'eau comme ça.

Erik regarda tout autour de lui et trouva un seau en bois à l'intérieur d'un casier à appâts.

— Qu'est-ce que je fais avec ça ? demanda-t-il après avoir hésité un moment.

— Tu trouves les endroits où il y a beaucoup d'eau, tu remplis ton seau et tu le vides par-dessus bord, répondit de Loungville. On appelle ça écoper.

— Oh, fit Erik en s'agenouillant.

Une grille recouvrait le fond de cale. Il vit que l'eau s'y était accumulée et retira la grille pour remplir son seau. Puis il le vida par-dessus bord.

En réalité, le bateau ne prenait pas l'eau. Il s'agissait simplement de la pluie qui avait inondé la cale. Il ne lui fut donc pas difficile de contenir l'inondation. Il releva les yeux pour regarder où ils se trouvaient.

Un canal peu profond quittait l'estuaire pour arriver directement à l'embouchure du fleuve.

— Dirige-toi de ce côté, cria Calis à Sho Pi. L'autre canal est plus profond, c'est pour permettre aux grands navires d'entrer dans le port. Ce bateau est peut-être capable de passer entre les épaves qui bloquent l'entrée du port, mais je préfère ne pas prendre le risque.

— Vu le chaos qu'il y a dans le port, on ne ferait que sortir d'un guépier pour tomber dans un autre, commenta Erik.

— Tais-toi et écope, répliqua de Loungville.

Une étrange lamentation s'éleva dans la pièce. Pug se redressa aussitôt. Il faisait nuit au port des Étoiles et le son

l'avait surpris dans son sommeil. Il finissait de s'habiller lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit. Miranda entra, vêtue d'une chemise de nuit aussi courte qu'elle était fine.

— C'est quoi, ce bruit ? demanda-t-elle.

— Une alarme, répondit Pug. J'ai établi un système de surveillance à travers tout Novindus pour me tenir au courant de ce qui s'y passe sans trop attirer l'attention sur moi. (Il balaya l'air de la main et le son s'éteignit.) Celle-là, c'est l'alarme de Maharta.

Miranda et Pug avaient appris à se connaître au cours des quelques semaines qu'ils avaient passées ensemble. La jeune femme trouvait amusant de découvrir que la plupart des mystères qui entouraient le magicien n'étaient guère plus que des tours de passe-passe.

Lorsqu'il « disparaissait », il restait généralement à proximité, sans toutefois être visible. Il utilisait un portail magique pour quitter le port des Étoiles et regagner l'île du Sorcier, de préférence au milieu de la nuit. Un repas l'attendait toujours, ainsi que sa lessive propre, pour la plus grande joie de Miranda.

Pug contempla les yeux noirs qui l'étudiaient.

— Qu'as-tu l'intention de faire ? demanda la jeune femme. Tu vas y aller ?

— Non. C'est peut-être un piège. Viens avec moi. J'ai quelque chose d'intéressant à te montrer.

Ils sortirent de sa chambre, située au sommet de la tour, au cœur de l'académie, et descendirent l'escalier.

— Tu n'en profiterais pas pour t'habiller ? suggéra Pug. Je dois dire que le peu de tissu dans lequel tu dors a tendance à distraire mon attention.

Miranda lui fit un sourire en coin, rentra au passage dans sa chambre, attrapa une robe et la passa rapidement. Elle s'inquiéterait de ses bas, de ses chaussures et du reste plus tard.

Elle revint dans le couloir et suivit Pug, qui continua à descendre l'escalier. Miranda sentait bien qu'il la trouvait attirante et s'était interrogée sur la vie personnelle du magicien à plusieurs reprises. Mais aucun d'eux n'avait encore abordé le sujet ni esquissé le moindre geste envers l'autre. Toutes les

nuits, depuis qu'elle l'avait suivi jusqu'ici, la jeune femme avait dormi seule dans une chambre proche de la sienne.

Mais une espèce de confiance étrange s'était établie entre eux, même si Miranda refusait de parler d'elle ou de son passé. Elle avait l'esprit vif et le même sens de l'humour pince-sans-rire que Pug, et cela contribuait à les rapprocher. Il lui avait laissé faire le tour des appartements qu'il occupait et elle avait visité la plupart des pièces sauf quelques-unes qui étaient fermées à clé. Lorsqu'elle lui avait demandé ce qui s'y trouvait, Pug lui avait répondu qu'il existait des choses qu'il ne voulait partager avec personne et rapidement changé de sujet.

En approchant de l'une des pièces en question, le magicien fit un geste de la main et la porte s'ouvrit toute seule. Miranda connaissait les principes de base d'un tel sortilège mais n'avait pourtant perçu aucune magie lorsqu'elle s'était présentée devant cette porte, un mois plus tôt.

À l'intérieur de la pièce se trouvait toute une collection d'artefacts permettant d'interroger l'avenir ou de voir à distance. Pug s'approcha d'un objet rond recouvert d'un tissu en velours bleu qu'il retira, dévoilant une boule de cristal.

— Ceci me vient de mon professeur, Kulgan, qui est mort il y a longtemps. Elle a été fabriquée par Althafain de Carse.

Miranda hocha la tête en reconnaissant le nom du légendaire créateur d'objets magiques. Pug passa la main au-dessus de la boule et le cristal devint opaque lorsqu'un nuage d'un blanc laiteux se forma en son sein. Le nuage se teinta de rose lorsque le magicien passa de nouveau la main au-dessus.

— C'est grâce à cet artefact qu'il a eu l'intuition que je possédais un certain talent. Mais c'était il y a très longtemps ajouta-t-il en baissant la voix.

— À quoi sert cette boule de cristal ? demanda Miranda.

— À voir de façon subtile. Ceux que l'on observe grâce à elle ne peuvent détecter son usage que s'ils se montrent vraiment très vigilants.

Il s'assit sur un tabouret et fit signe à la jeune femme de s'asseoir à côté de lui.

— Le problème, cependant, c'est que de sa subtilité découle aussi sa stupidité. Si on ne sait pas ce que l'on cherche, elle ne sert à rien.

« Heureusement, je sais où sont placées chacune des alarmes. (Il se concentra, les yeux plissés, et Miranda sentit la magie tourner et s'ajuster.) Voyons ce qui se passe à Maharta. On doit déjà être en milieu de matinée, là-bas.

Il se concentra et la cité apparut à l'intérieur du cristal, comme si on la voyait depuis les nuages, comme les oiseaux. Elle était entourée de fumée et de nuages sombres.

— Qu'est-ce qui a déclenché le signal d'alarme ? demanda Miranda.

— C'est ce que j'essaye de... Ah, voilà, ce doit être ça.

La vue se modifia au cœur du cristal et Pug vit apparaître au-dessus du fleuve un pont de lumière sur lequel se tenait une armée. Le magicien ferma les yeux et les rouvrit au bout d'un moment.

— Ce qui est sûr avec les Panthatians, c'est qu'ils ne sont guère raffinés, commenta-t-il. À moins que je ne les attaque directement, ils ne sauront jamais que je les ai observés.

— La cité va tomber ? s'inquiéta la jeune femme.

— On dirait bien.

— Où est Calis ?

— Je vais essayer de le trouver.

Pug referma les yeux et la vision au sein de la boule changea de nouveau. Les couleurs se mirent à tourbillonner avant de se stabiliser sur une nouvelle image : un petit bateau de pêche, ballotté par les eaux agitées, à bord duquel se trouvaient quatre personnes dont deux rameurs. Pug se concentra plus fort et ils purent voir que le premier passager n'était autre que Calis, utilisant sa force surhumaine pour continuer à ramer en dépit de la difficulté.

— Je suppose qu'il est hors de question de l'aider, n'est-ce pas ? fit Miranda.

— C'est difficile si on ne veut pas que les Panthatians nous retrouvent. Je peux m'occuper d'un petit nombre d'entre eux. Mais ceux qui gardent le pont...

— Je sais, l'interrompit la jeune femme.

Pug la dévisagea.

— Tu l'aimes bien, n'est-ce pas ?

— Qui, Calis ? (Elle garda le silence un moment.) D'une certaine façon, oui. Il est unique en son genre et j'ai l'impression d'avoir un... lien avec lui.

Le visage de Pug se couvrit d'un masque indéchiffrable.

— Ça fait longtemps que je n'ai plus ressenti ça envers quelqu'un. (Il regarda de nouveau dans la boule.) On pourrait peut-être essayer de...

Brusquement, un éclair de lumière orange traversa la boule.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Miranda.

— Qu'est-ce que c'était ? cria de Loungville après qu'une lumière orange eut explosé sur les quais.

Ils progressaient régulièrement contre le courant et venaient de franchir la limite entre l'estuaire et le fleuve proprement dit. Les vents commençaient à se lever et il pleuvait abondamment, au point qu'Erik s'était mis à écoper pour de bon.

Personne ne parlait depuis un moment car en dépit de leurs efforts, la pluie commençait à avoir raison des incendies. Même le plus important diminuait, à présent. Visiblement, Nakor n'avait pas réussi à mettre son idée en pratique.

Puis un bourdonnement s'était mis à résonner dans le lointain, suivi quelques instants plus tard par un éclair d'énergie blanche, en provenance du pont, qui s'était abattu au cœur des chantiers navals.

Une immense boule de flammes orange s'était alors élevée dans les airs, suivie par une colonne de fumée noire. Le bruit de l'explosion leur fit mal aux oreilles malgré la distance. Quelques instants plus tard, un souffle d'air chaud les atteignit telle une gifle.

— Continuons à ramer ! cria Calis.

Erik, de son côté, continua à écoper, tout en regardant par-dessus son épaule, comme Sho Pi.

— Regardez ! s'exclama ce dernier lorsqu'une minuscule lueur bleue s'éleva depuis les quais et frappa le bord du pont de lumière.

Au bout de quelques secondes à peine, un nouvel éclair d'énergie s'abattit sur le port. Les bâtiments qui n'explosèrent pas s'enflammèrent. Deux navires jusque-là intacts, ancrés dans le port en attendant d'être réparés, s'embrasèrent lorsque les flammes se prirent dans leurs voiles.

À présent, la moitié des chantiers navals brûlaient et la chaleur était suffisamment forte, semblait-il, pour que la pluie n'ait aucune incidence sur ces incendies. Calis et de Loungville se mirent à ramer plus vite. Quelques minutes plus tard, un autre éclair bleu s'éleva dans les airs pour toucher le pont.

La troisième riposte fut aussi impressionnante que les deux autres réunies et la moitié du front de mer s'embrasa à son tour. De Loungville éclata d'un rire rauque.

— C'est Nakor !

Même Calis ne parvint pas à dissimuler son étonnement.

— Mais il a dit que sa magie ne pouvait rien contre le pont ! protesta Erik.

— C'est vrai, mais eux n'ont aucun moyen de le savoir ! répliqua le sergent en indiquant du menton le pont qui commençait à redescendre vers Maharta. Ils pensent qu'ils sont attaqués et font tout le boulot à notre place. Ils vont brûler la moitié de la cité en essayant de faire frire ce petit taré !

Alors Erik éclata de rire, lui aussi, sans pouvoir se retenir. La vision de l'Isalani courant d'un endroit à l'autre tout en réussissant à éviter les terribles flammes que les Panthatians faisaient pleuvoir sur lui avait quelque chose de comique.

— Ce n'est pourtant qu'une illusion, ajouta Sho Pi. Mais les prêtres-serpents sont tellement prêts à se battre qu'ils ne voient même plus l'évidence. Ils agissent comme si la menace était réelle.

De nouveau le manège recommença. Un petit éclair bleu s'éleva vers le ciel et une riposte foudroyante s'ensuivit, ne faisant qu'ajouter à l'ampleur de l'incendie dans le port.

— Par tous les dieux, chuchota Erik. Comment est-ce qu'il va se sortir de ce guêpier ?

Miranda plissa les yeux, éblouie par l'image que renvoyait la boule.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Quelqu'un a convaincu les Panthatians qu'ils se faisaient attaquer et maintenant ils consacrent une bonne partie de leur énergie à essayer de détruire cette personne.

— Pouvons-nous l'aider ?

— Je crois qu'il se passe suffisamment de choses pour me permettre d'intervenir, admit Pug. Voilà qui va bouleverser les plans de la reine Émeraude.

Il ferma les yeux et la jeune femme sentit le pouvoir affluer vers lui. Il remua légèrement les lèvres et l'harmonie des énergies dans la pièce se modifia comme un air de musique.

Miranda s'assit de nouveau et attendit.

Chaque fois que les flammes s'élevaient et qu'Erik se persuadait que Nakor devait finalement être mort, un nouveau petit éclair bleu venait frapper le pont et un autre globe de feu infernal tombait sur la cité. Le port et l'estuaire des chantiers navals étaient désormais entièrement en flammes. Le bateau de pêche passa du fleuve à l'océan et laissa la marée haute l'emporter au-delà de l'entrée du port. Au passage, ses quatre occupants aperçurent de puissants navires brûlant à quai. Erik essaya de ne pas imaginer Roo coincé sur les quais, justement, au milieu de cet incendie et de la panique qu'il avait dû déclencher, piégé et sans autre moyen de s'échapper que de se jeter à l'eau.

L'embarcation se faufila entre les rochers et commença à longer la digue qu'ils avaient empruntée pour entrer dans la cité. Erik aperçut un mouvement du coin de l'œil et demanda :

— C'est quoi, ce que je vois, là-bas ?

Il avait du mal à voir à cause de la pluie, mais Calis répondit :

— Ce sont quelques-uns de nos compagnons.

Il dit à Sho Pi de se rapprocher de la digue, mais lui fit arrêter le bateau juste avant qu'il ne touche les rochers. Erik vit qu'il s'agissait de trois de leurs compagnons perdus dans le

fleuve au cours de la nuit. L'un d'eux paraissait sérieusement blessé et les deux autres agitaient frénétiquement les bras.

Calis se leva en criant :

— Vous allez devoir nager. On ne peut pas prendre le risque de venir plus près.

Tous trois acquiescèrent. Un premier se glissa dans l'eau tandis que le deuxième aidait le blessé à faire de même. Les deux hommes valides l'aidèrent à nager lentement jusqu'au bateau.

L'un d'eux n'était autre que Jadow. Erik se réjouit de voir un visage familier car, de son groupe, il ne restait plus que Sho Pi. Roo et Luis avaient disparu, tout comme Greylock.

Au moment où Calis s'apprêtait à se rasseoir pour se remettre à ramer, Erik entendit quelque chose, un bruit faible et distant mais familier.

— Attendez ! demanda-t-il en regardant au bout de la digue.

Dans le lointain, une petite silhouette se frayait un chemin sur les rochers. Lorsqu'elle se rapprocha, Erik se sentit soulagé d'un grand poids, car c'était Roo qui arrivait en boitant.

— Hé ! criait-il en agitant la main au-dessus de la tête.

Erik se leva en faisant de grands signes, lui aussi.

— On te voit ! cria-t-il.

Roo s'approcha aussi près que possible, puis sauta à pieds joints dans l'eau, où il se mit à nager en battant des bras et des jambes. Avant que quiconque dans le bateau ait eu le temps de dire quoi que ce soit, Erik sauta par-dessus bord.

Le jeune homme était pourtant au bord de l'épuisement, mais il puisa une nouvelle énergie à voir dans quelle situation critique se trouvait son meilleur ami. Il se mit à nager vers lui comme s'il était au sommet de sa forme, le prit par sa chemise et repartit vers le bateau, traînant Roo plus qu'il ne le portait.

Il le poussa dans le bateau, attrapa le bastingage et laissa ses compagnons le hisser à bord.

— Qu'est-ce qui t'a retenu ? demanda-t-il à Roo en se laissant tomber au fond de l'embarcation.

— Un putain d'imbécile a lâché un cheval, qui m'a donné un coup de sabot. Ce satané canasson a bien failli me casser la

jambe. (Il s'assit.) Je savais que vous ne viendriez pas au port parce que c'est la pagaille, là-bas. Alors je me suis dit que si quelques-uns parmi vous réussissaient à s'en sortir, ils passeraient par ici. Et voilà, vous m'avez retrouvé.

— C'était bien pensé, le complimenta de Loungville tandis qu'il recommençait à ramer avec Calis. Maintenant, écope.

— Ça veut dire quoi, ça ?

Erik désigna le seau au fond du bateau.

— Tu prends ça, tu le remplis avec l'eau qui a envahi la cale et tu le vides par-dessus bord.

— Mais je suis blessé ! protesta Roo.

Erik regarda autour de lui. Pas un seul de ses camarades ne s'en était sorti sans une égratignure.

— Ça me brise le cœur, répliqua-t-il. Écope !

Il en profita également pour demander des nouvelles de Natombi et de Greylock à tous ceux qu'ils venaient de récupérer.

— Natombi est mort, lui apprit Roo. Il s'est fait abattre dans le dos par un soldat en essayant d'en éviter un autre. Et je n'ai pas revu Greylock depuis qu'on a quitté le port pour retourner sur les chantiers navals.

— Vous pourrez discuter autant que vous voulez en écopant ! leur rappela de Loungville.

Roo marmonna dans sa barbe tout en plongeant le seau dans l'eau qui submergeait le fond du bateau. Puis il le souleva et le vida par-dessus bord.

Du pouvoir à l'état brut se manifesta dans l'air et un bourdonnement poussa tout le monde à se tourner en direction de la cité. Ils ramaient maintenant depuis plus d'une heure et avaient laissé le port derrière eux, à tel point qu'ils avaient ralenti la cadence. Ils se dirigeaient à présent vers le nord-est, dans l'intention de longer la côte jusqu'à la Cité du fleuve Serpent.

Le pont de lumière, occupé d'un bout à l'autre par les armées de la reine, était sur le point de toucher terre. L'étrange bruit strident, suffisamment fort pour faire tressaillir les occupants du bateau, s'étendait à tout le paysage et Erik se dit

qu'il devait être aussi pénible pour les Saurs, même s'il ne pouvait les voir à cette distance.

Alors le pont disparut.

— Qu'est-ce que... ? fit Roo.

Quelques instants plus tard, il y eut comme un coup de tonnerre. Puis un vent chaud les balaya et fit danser l'embarcation sur les vagues.

— Quelqu'un a fait disparaître le pont ! s'exclama Sho Pi.

De Loungville éclata de rire – un son terrible et discordant.

— Qu'y a-t-il ? demanda Erik en se tournant vers lui.

— J'espère que les Saurs qui se trouvaient sur ce pont savent nager.

Jadow sourit, ce qui illumina son visage dans la pénombre.

— Vu la hauteur de ce pont, mec, j'espère surtout qu'ils savent voler.

Roo fit la grimace.

— Ils devaient être quelques milliers, là-haut.

— Plus ils étaient nombreux et mieux c'est pour nous, répliqua de Loungville. Mais là, les gars, il va falloir que l'un de vous me remplace.

Il n'eut pas le temps de lâcher les rames et tomba à la renverse. Roo et Sho Pi le déplacèrent tandis qu'Erik prenait sa place.

— Il a été blessé au bras, dit le jeune homme.

— Et au flanc, ajouta Sho Pi après l'avoir examiné. Il a perdu beaucoup de sang.

Jadow prit la barre.

— J'ai l'intention de ramer toute la soirée et toute la nuit, jusqu'à l'aube, annonça Calis. Ensuite on jettera l'ancre. On devrait avoir suffisamment d'avance sur ceux qui fuiront la cité et on pourra peut-être trouver un bon mouillage.

Sho Pi se leva brusquement.

— Capitaine !

— Qu'y a-t-il ?

— Je crois que je vois un navire.

Calis arrêta de ramer et se retourna pour jeter un coup d'œil. Sortie des ténèbres de cette fin d'après-midi, une voile blanche se détachait sur les sombres nuages orageux.

— J'espère que ce sont des amis, s'inquiéta Roo.

Au bout d'un moment, Calis se tourna vers ses hommes, un large sourire sur le visage.

— Les dieux soient loués. C'est le *Ranger* !

— Oh, mec ! s'exclama Jadow. Je vais embrasser son capitaine !

— Ah non ! répliqua Roo. On veut qu'il s'arrête, pas qu'il parte en courant !

Les autres éclatèrent de rire. Puis Calis intervint :

— Commencez à agiter tout ce qui pourrait attirer leur attention.

Les hommes se levèrent et se mirent à agiter leurs épées, essayant d'intercepter les rares rayons du soleil pour les réfléchir sur la lame. D'autres enlevèrent leur chemise et firent de grands signes avec.

Alors le navire tourna lentement dans leur direction. Au bout d'un moment qui leur parut infiniment long, il se rapprocha suffisamment pour que l'homme de quart, à la proue, s'écrie :

— Messire Calis, c'est bien vous ?

— Envoyez-moi de l'aide ! répliqua ce dernier. J'ai des blessés.

Le navire ralentit et des marins descendirent le long de la coque afin d'aider les blessés à monter à bord. Puis ils laissèrent le bateau de pêche partir à la dérive. Tout le monde se rassembla sur le pont et le capitaine du navire s'avança pour les saluer.

— C'est bon de vous revoir, leur dit-il.

Erik écarquilla les yeux.

— Altesse.

— À bord, je ne suis qu'amiral, répondit Nicholas, prince de Krondor.

— Comment as-tu réussi à convaincre le roi de te laisser venir jusqu'ici ? demanda Calis.

— Dès que le capitaine du *Ranger* est revenu m'apporter les dernières informations que tu avais découvertes, j'ai simplement annoncé à Borric que je partais. Erland est à Krondor avec Patrick et agit en qualité de régent, si bien qu'on est tous les deux là où on avait envie d'aller. Je te raconterai tout ce qui s'est passé à la cour plus tard. Pour l'instant, on va vous installer en bas et vous laisser enfiler des vêtements secs.

Calis acquiesça.

— Il faut qu'on s'en aille au plus vite. Et j'ai moi aussi beaucoup de choses à te raconter.

— Monsieur Williams ! s'écria Nicholas.

— Oui, monsieur ?

— Changez de cap et déployez autant de voile que possible.

On rentre à la maison !

— Bien, monsieur !

Erik perçut le soulagement dans la voix du second. Le jeune homme laissa les marins le conduire, ses compagnons et lui, dans les entrailles du navire. À partir de ce moment-là et jusqu'au lendemain matin, il perdit conscience et laissa quelqu'un d'autre le déshabiller et l'allonger sur une couchette, dans des draps bien chauds.

— Tu as pris un risque, commenta Miranda.

Pug sourit.

— Pas vraiment, étant donné les circonstances. En réalité, je n'ai guère fait plus que les irriter. La cité leur appartient déjà.

— Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ?

— On recommence à attendre, avoua le magicien qui laissa paraître, l'espace d'un instant, combien cette situation lui pesait. Lorsque la reine sera prête à bouger de nouveau ses pions et qu'elle nous montrera de quelle façon elle compte utiliser les artefacts en sa possession, alors nous saurons ce qu'il convient de faire.

Miranda s'étira.

— Je crois qu'on a besoin de voyager un peu.

— Pour aller où ?

— Un endroit chaud et agréable, avec des plages désertes. Ça fait des mois qu'on est enfermés, le nez dans des livres, et on n'a toujours pas trouvé la solution de l'énigme.

— C'est là où tu te trompes, ma chère, répliqua Pug. Ça fait un moment que je sais ce qu'est la clé, ou plutôt *qui* elle est. Macros le Noir est la clé. La vraie question est : où se trouve le satané verrou ?

Miranda se leva, s'agenouilla près du magicien et lui passa un bras autour des épaules avec simplicité.

— On pourrait peut-être s'occuper de ça un autre jour ? J'ai besoin de repos et toi aussi.

Pug se mit à rire.

— Je connais un endroit parfait. Des plages de sable chaud, peu d'interférences avec le monde extérieur — à condition que les cannibales ne remarquent pas ta présence. Bref, le lieu idéal pour se détendre.

— Parfait, murmura-t-elle avant de déposer un léger baiser sur sa joue. Je vais chercher mes affaires.

Lorsqu'elle quitta la pièce, Pug se redressa, s'interrogeant au sujet de cette étrange jeune femme. Ses lèvres n'avaient fait qu'effleurer sa joue, mais il ressentait encore leur caresse et savait qu'il s'agissait d'une invitation explicite, malgré l'innocence d'un tel geste. Cependant, depuis la mort de sa femme, presque trente ans auparavant, il n'avait jamais trouvé le temps de s'impliquer dans une autre relation. Il avait eu des maîtresses, mais elles n'étaient que des amies ou des distractions. Miranda représentait peut-être autre chose.

Brusquement il sourit et se leva en songeant que cette plage déserte, loin de toute interférence, représentait le lieu idéal pour commencer à éclaircir les nombreux mystères de Miranda. Il devait faire bon dans le grand archipel septentrional à cette époque de l'année, et il y avait bien plus d'îles désertes que d'îles habitées, là-bas.

Pug retourna à ses appartements d'un pas alerte, rempli d'un enthousiasme qu'il n'avait plus ressenti depuis l'enfance. Brusquement, il avait l'impression que les soucis du monde ne le concernaient plus, du moins pour un temps.

Erik contemplait les vagues tandis que le navire fendait les eaux. Roo l'avait mis au courant des derniers potins : après avoir lu les premiers rapports de Calis, le prince Nicholas avait quitté Krondor à bord du *Ranger de Port-Liberté* pour prendre la situation en main. Sans jamais cesser de se tenir au courant des mouvements de l'ennemi, le prince avait laissé le *Revanche de Trenchard* ancré dans le port de la Cité du fleuve Serpent et était descendu le long de la côte, au cas où Calis serait obligé de s'enfuir par là.

Le navire mouillait dans le port de Maharta depuis près d'un mois déjà lorsque les agents de Calis avaient averti Nicholas du siège imminent de la cité. Aussitôt, le prince avait levé l'ancre et fui le palais au nez et à la barbe d'une yole pleine de soldats et d'un capitaine du port très en colère. Il avait également réussi à semer le cotre qui le poursuivait et était resté en haute mer pendant près d'une semaine, avant de revenir pour trouver le port fermé.

Le prince était alors remonté le long de la côte pendant une journée entière, restant hors de vue de la cité de peur qu'un navire ennemi l'aperçoive. Lorsqu'il avait vu la fumée de la première bataille, il avait donné l'ordre de longer la côte aussi près que possible pour déterminer ce qui se passait à terre. Il était en route vers le port lorsqu'il avait aperçu le bateau de pêche transportant ce qui restait du groupe de Calis.

De Loungville monta sur le pont, ses blessures au bras et au flanc soigneusement pansées, et vint prendre place à côté d'Erik.

— Comment ça se passe ? demanda-t-il.

Erik haussa les épaules.

— Plutôt bien. Tout le monde se repose. J'ai encore mal partout mais je survivrai.

— Tu t'es bien débrouillé.

— J'ai fait ce que j'ai pu, répondit le jeune homme. Et maintenant, on fait quoi ?

— Nous ? s'étonna de Loungville. Rien. On rentre à la maison. On passe d'abord par la Cité du fleuve Serpent, pour apprendre ce qu'on sait aux chefs de clan, au cas où Hatonis et Praji ne réussiraient pas à rentrer. Ensuite, on récupère le

Revanche de Trenchard et on retourne à Krondor. Lorsqu'on sera rentrés, tu seras de nouveau un homme libre.

Erik ne dit rien pendant un moment. Puis il finit par avouer :

— Ça fait bizarre d'y penser.

— Quoi donc ? demanda Roo qui les rejoignait en boitant. J'aurais jamais cru être un jour content de me réveiller sur un bateau, ajouta-t-il en bâillant.

— J'expliquais simplement au sergent que ça me fait tout drôle d'être de nouveau libre, dit Erik.

— Je peux encore sentir la corde autour de mon cou, admit Roo. Je sais qu'elle n'est plus là mais je la sens encore.

Son ami acquiesça.

— J'allais justement vous demander ce que vous comptiez faire, reprit de Loungville.

Erik haussa les épaules mais Roo répondit sans hésiter.

— Je connais un marchand à Krondor qui a une fille laide. J'ai l'intention de l'épouser et de devenir riche.

De Loungville se mit à rire. Erik, de son côté, secoua la tête en souriant d'un air incrédule.

— Helmut Grindle, murmura-t-il.

— C'est bien lui, approuva Roo. J'ai un plan qui va me permettre de devenir riche d'ici un an ou deux, à tout casser.

— Et quel est-il ? voulut savoir le sergent.

— Si je vous le dis et que vous le racontez à quelqu'un d'autre, je n'aurais plus l'avantage, pas vrai ?

— Je suppose que oui, admit de Loungville, visiblement très amusé. Et toi, Erik, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je ne sais pas. Je vais retourner à Ravensburg, rendre visite à ma mère. Après ça, je ne sais pas.

— Je pense qu'il n'y a pas de mal à vous avouer, les garçons, qu'il y a de l'or qui vous attend à l'arrivée. Vous l'avez mérité.

Erik sourit et les yeux de Roo se mirent à briller.

— Il y en aura assez pour que tu puisses établir ta propre forge, Erik, ajouta le sergent.

— C'est un rêve qui me paraît bien loin désormais, avoua le jeune homme.

— Dans tous les cas, un long voyage nous attend et tu as tout le temps d’y réfléchir. Mais j’ai une proposition à te faire.

— De quoi s’agit-il ?

— Cette bataille n’est que la première d’une longue série, rien de plus, expliqua de Loungville. On les a blessés et ils saignent, mais nos ennemis sont loin d’être morts. L’incendie des chantiers navals ne nous fait gagner que quelques années, sans plus. Calis pense qu’il s’écoulera peut-être cinq ou six ans avant qu’ils puissent recommencer à construire des navires. Pendant ce temps, Hatonis et ses guerriers mèneront une guerre d’usure, frappant de façon irrégulière les convois de bois qui descendent des montagnes et les barges sur les rivières. Ça ralentira la reine et son armée, mais tôt ou tard, les navires seront prêts à lever l’ancre. Bien sûr, on en brûlera quelques-uns grâce à nos agents dans la région, mais ils finiront bien...

— ... par arriver chez nous, conclut Erik.

— Ils traverseront la Mer sans Fin et la Triste Mer jusqu’aux portes de Krondor, approuva le sergent.

Il fit un geste vague en direction de Maharta, que l’on ne voyait plus mais qui était encore bien présente à leur esprit.

— Imaginez que ça arrive un jour à la cité du prince.

— Ce n’est pas une pensée réjouissante, admit Roo.

— On a encore beaucoup de travail à faire, Calis et moi, expliqua de Loungville. Et j’aurais bien besoin d’un caporal.

Roo sourit.

— Moi, caporal ? s’étonna Erik.

— Tu es fait pour ça, fiston, même si tu n’es pas assez méchant. Par l’enfer, Charlie Foster était un gentil garçon avant que je m’occupe de lui. Passe donc encore deux ans avec moi et tu verras si tu ne te mets pas à cracher des clous et à pisser des éclairs !

— Je ne me vois pas entrer dans l’armée, hésita le jeune homme.

— Ah, mais ce ne serait pas n’importe quelle armée. Nicholas va donner à Calis un mandat signé par le roi. On va rassembler une armée comme personne n’en aura encore jamais vu. On va entraîner nos combattants et quand nous en aurons fini avec eux, ce seront les meilleurs de toute la création.

- Je ne suis pas sûr...
- Penses-y. C'est un travail important.
- C'est que j'en ai marre de toutes ces tueries, vous voyez.

De Loungville baissa la voix tout en s'exprimant d'un ton ferme.

— C'est pour ça que c'est important et que tu es fait pour ce travail. Nous avons besoin d'entraîner ces hommes à survivre. (Il mit une petite tape sur l'épaule d'Erik.) Je te l'ai dit, on a un long voyage devant nous. On aura encore tout le temps de parler. Pour l'instant, je vais aller me reposer.

Les deux jeunes gens le regardèrent s'éloigner.

— Tu vas accepter son offre, pas vrai ? demanda Roo.

— Sûrement, admit Erik. Je ne sais pas si j'ai envie d'être soldat pour le restant de mes jours, mais c'est vrai que j'en ai toutes les qualités. En plus, ce qui m'attire, c'est que j'ai l'impression d'avoir trouvé ma place. J'ai jamais ressenti ça chez moi. On m'a toujours considéré comme « le bâtard du baron » ou « le fils de cette folle ». (Il resta silencieux quelques instants.) Dans l'armée de Calis, je serai simplement le caporal Erik. En plus, je n'ai pas pour ambition de devenir riche, contrairement à toi, ajouta-t-il en souriant.

— Alors, il faut que je devienne riche pour deux, répliqua Roo.

Erik éclata de rire. Les deux jeunes gens restèrent alors immobiles, sans aucune parole, savourant le fait d'avoir survécu et d'être capables d'envisager leur avenir.

Épilogue

RETROUVAILLES

Le voyageur plissa les yeux.

Au sommet de la petite colline toute proche était assise une personne.

Elle jouait d'une mince flûte en roseau, mais le résultat n'était pas fameux.

Le voyageur s'appuyait sur un bâton car il boitait, du fait d'une mauvaise blessure à la cuisse qui commençait tout juste à guérir. Il retira son chapeau et se passa les doigts dans les cheveux. Au même moment, la personne sur la colline se mit à lui faire signe.

Owen s'approcha et finit par dire :

— Nakor ?

— Greylock ! s'exclama l'Isalani en descendant la colline.

Ils se trouvaient sur une route très fréquentée car des milliers de personnes avaient fui les envahisseurs, remontant le long du vieux chemin côtier en direction de la lointaine Cité du fleuve Serpent.

Les deux hommes s'étreignirent.

— Tu n'as pas réussi à t'échapper avec les autres ? s'étonna Nakor.

— Je ne sais pas qui s'en est sorti, avoua Owen.

Il s'aida de son bâton pour s'asseoir à même le sol. Nakor s'accroupit à côté de lui et rangea sa flûte dans son vieux sac à dos.

— La plupart sont morts, admit-il. Mais j'ai aperçu un bateau et je suis pratiquement certain que Calis se trouvait à bord. Quelques autres personnes étaient avec lui. J'ai aussi aperçu un navire, mais il était trop loin et l'équipage ne m'a pas vu.

— Donc, quelqu'un est en route pour prévenir le prince de Kronдор ?

— J'en suis sûr et certain, répondit l'Isalani en souriant.

— Qu'est-ce que tu fais, maintenant ?

— Pour l'instant, je me repose. Comme tu as pu l'entendre, je m'entraînais à jouer de la flûte. Ensuite, j'irai à la Cité du fleuve Serpent.

— Ça t'embête si je viens avec toi ? demanda Greylock. J'ai bien peur de te ralentir avec ma blessure.

— Ne t'en fais pas pour ça. J'ai tout mon temps.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Moi, je me suis fait piéger par la foule quand on a essayé de retourner jusqu'à l'estuaire. J'ai réussi à trouver un cheval mais je suis tombé et un garde m'a donné un coup d'épée avant de s'enfuir. (Il montra sa jambe.) J'ai pu m'échapper de la cité quand ses habitants ont forcé les portes au nord-est. Les envahisseurs ont subi un revers et j'ai réussi à passer parce que pendant un moment, on n'en a pas vu un seul. Je me suis caché pendant deux jours, jusqu'à ce que ma jambe guérisse suffisamment pour me permettre de repartir. (Il se massa la jambe en question, raidie par la marche.) Je ne sais pas ce qui s'est passé à Maharta, mais quelqu'un a complètement bouleversé le déroulement de leur invasion.

— Je crois que c'est Pug du port des Étoiles qui est intervenu, expliqua Nakor. Il les a tous fait tomber dans le fleuve. C'était grandiose. Mais je n'ai pas vu grand-chose parce que j'étais occupé à essayer de ne pas brûler.

— C'est toi qui es responsable de toutes ces explosions ? s'étonna Greylock.

— Pour la plus grande partie, oui. Mais ce n'était qu'un tour, en réalité. J'ai poussé les Panthatians à faire tout le travail à ma place.

— Comment as-tu réussi à sortir de cet enfer ?

— J'ai trouvé le tunnel dont j'avais parlé à Calis, l'autre jour, celui qui conduit au faubourg à l'ouest de la cité. Je suis passé malgré les débris et les soldats, et quand je suis arrivé de l'autre côté, la plupart des défenseurs avaient pris la fuite.

— Ingénieux, commenta Owen. Attends une minute. Si tu étais de l'autre côté du fleuve, comment as-tu pu...

Il se releva en s'aidant de son bâton et en s'appuyant sur la main que lui tendit l'Isalani.

— Il va falloir tout m'expliquer, insista Owen.

Nakor sourit.

— Si tu veux. Si on se dépêche, on arrivera peut-être avant que Calis et les autres ne repartent pour Krondor.

— Tu es sûr qu'ils sont en vie ?

— Tu sais, ce navire que j'ai aperçu il y a quelques jours ? Je suis sûr que c'était le *Ranger de Port-Liberté*, expliqua Nakor en souriant. Et si c'est bien Calis que j'ai vu dans l'autre bateau, alors ils sont en vie et se dirigent vers la Cité du fleuve Serpent. Ils vont certainement s'entretenir avec les chefs des clans et dresser des plans, entre autres choses. (Ils se mirent en route.) Si on ne traîne pas en chemin, on arrivera peut-être à temps.

— Tu crois qu'on pourrait voler des chevaux ? suggéra Greylock. Pour toute réponse, Nakor se contenta de sourire. Il mit la main dans son sac et en ressortit un gros objet rond.

— Tu veux une orange ?

FIN du Tome 1